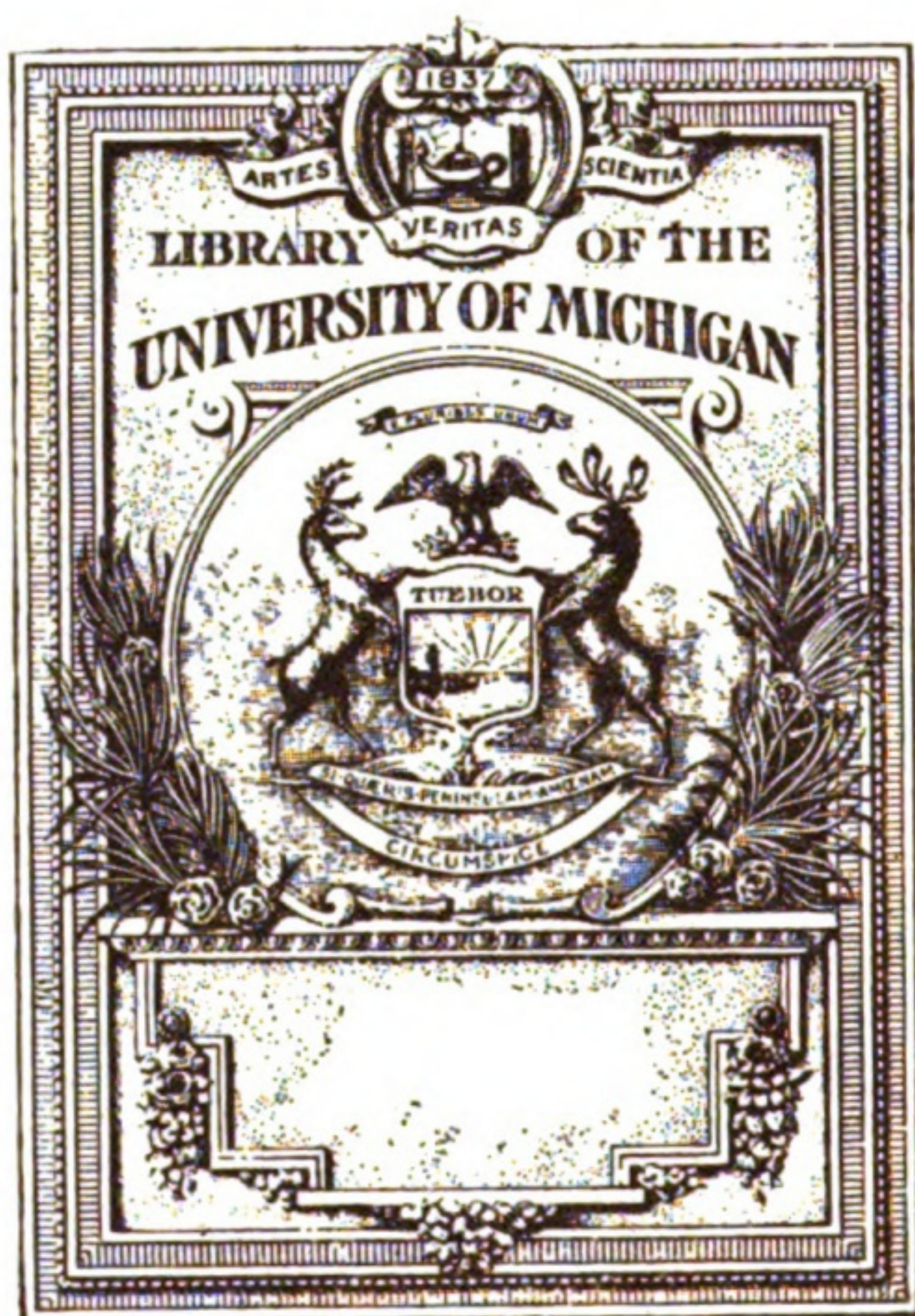

1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



HELIOGR. A.B. F. TILGMANN 1909

Werner Söderhjelm

MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ NÉO-PHILOLOGIQUE

DE

HELSINGFORS

V



HELSINGFORS 1909,
IMPRIMERIE CENTRALE DE HELSINGFORS.

A

MONSIEUR WERNER SÖDERHJELM

Président d'honneur

de la

Société néo-philologique de Helsingfors

à l'occasion de son cinquantième anniversaire

le 26 Juillet 1909.

Cher maître et ami,

La Société néo-philologique de Helsingfors est votre œuvre. C'est vous qui, en 1887, avez pris l'initiative de fonder à Helsingfors un «Club néo-philologique», destiné à former un centre de réunion pour les néo-philologues de notre capitale. Vous avez, avec un intérêt et un zèle infatigables, d'abord, jusqu'en 1890, en qualité de vice-président, ensuite, jusqu'à votre démission en 1902, en qualité de président, dirigé les travaux et affermi l'activité de la jeune société, constituée dès 1891 en «Société néo-philologique.» Et même après avoir laissé en d'autres mains cette présidence, vous avez encore contribué, par des conférences et des comptes-rendus d'une haute valeur, à remplir le programme de nos séances mensuelles.

Combien de pages, empreintes d'un savoir étendu et d'un sens critique judicieux, dans les quatre tomes de nos Mémoires *et les onze volumes de nos* Neuphilologische Mitteilungen *sont signées de votre nom! A tout ce que, grâce à votre énergie et à votre amour pour les études néo-philologiques, vous avez pu faire spécialement pour notre Société, il faut ajouter l'influence que vous avez, comme professeur à l'Université, exercée sur le développement rationnel de ces études dans notre pays. On comprend aisément quelle dette de reconnaissance ont envers vous tous les néo-philologues finlandais. Aussi la Société néo-philologique de Helsingfors veut-elle, aujourd'hui que vous accomplissez votre cinquantième anniversaire, vous rendre un hommage public de sa reconnaissance en vous dédiant le cinquième tome de ses* Mémoires, *qui va bientôt paraître. Nous espérons que vous nous porterez toujours le même intérêt fécond en résultats et que la philologie moderne, que vous avez cultivée avec tant de succès, continuera à vous rester chère.*

Au nom de la Société néo-philologique de Helsingfors:

Le Président:	*Le Vice-président:*
A. WALLENSKÖLD.	*H. SUOLAHTI.*

Le Secrétaire:

ARTUR LÅNGFORS.

GIOVANNI PASCOLI

ET

L'ANTIQUITÉ

ÉTUDE DE LITTÉRATURE COMPARÉE

PAR

EMIL ZILLIACUS

I.

Giovanni Pascoli est incontestablement l'un des plus grands poètes de l'Italie contemporaine, le seul, avec Gabriele d'Annunzio, que l'on puisse croire capable de prendre l'héritage de Carducci. Sa poésie, qu'anime une riche imagination, embrasse un vaste domaine; il a apporté dans la littérature italienne des traits nouveaux et originaux. Ce sont des idylles qui chantent la nature italienne et la vie rustique avec un luxe de détails fidèlement copiés de la réalité, avec une belle humilité et un amour qui s'étend à tout, hommes, animaux, plantes; des chants qui expriment en termes saisissants et inoubliables les sentiments qui unissent les membres d'une famille: amour maternel, amour filial, amour fraternel; un lyrisme plein de réflexion, animé de sentiments religieux et cosmiques, où le deuil et la mort donnent la note fondamentale. La pensée de la mort, éveillée et entretenue par des événements tragiques survenus pendant l'enfance du poète, occupe une place considérable dans sa poésie, moderne aussi bien qu'antique; même dans les idylles on remarque souvent, comme un accompagnement affaibli mais cependant perceptible, le grondement sourd du fleuve de la mort. Ces divers éléments ne sont d'ailleurs pas nettement séparés et délimités; ils se fondent au contraire l'un dans l'autre, et donnent à la poésie l'unité du ton et de l'impression.

Pascoli n'est cependant pas un artiste impeccable. Sa simplicité n'est pas exempte de préciosité et d'obscurité, et on remarque assez souvent chez lui un manque de composition et une allure fragmentaire: tandis que des strophes isolées ou des morceaux portent le cachet de la perfection, on ne peut pas toujours en dire autant de ses poèmes dans leur ensemble; et c'est aussi dans de petits poèmes que Pascoli a atteint à la plus grande perfection. En outre on peut remarquer un manque notable de concentration, une tendance à répéter et à allonger indéfiniment un motif, une prédilection pour les détails minutieux et sans importance.

De nombreux critiques ont pourtant noté que, dans le recueil antiquisant de Pascoli, Poemi Conviviali, ces défauts sont moins frappants. Les lignes sont devenues plus larges et plus sereines, la composition plus serrée, l'impression totale plus égale et plus une, quand le poète va puiser directement à la source de l'inspiration antique. Comme ce recueil est par lui-même une des œuvres antiquisantes les plus intéressantes et les plus importantes qui aient jamais vu le jour, il n'est peut-être pas sans intérêt de lui consacrer une étude spéciale, et d'examiner en général les rapports de la poésie de Pascoli avec la poésie antique.

Giovanni Pascoli est pénétré de culture classique; c'est un latiniste et un helléniste de valeur. Il a débuté comme professeur de lycée; puis il a enseigné le latin et le grec dans les Universités de Bologne, Messine et Pise, et occupe maintenant la chaire de littérature italienne à Bologne, qui

avait été celle de Carducci. Dès l'école, Pascoli s'était fait connaître par sa facilité à écrire en vers latins et grecs, et par la suite il a plusieurs fois remporté, avec des poésies latines, le premier prix dans les concours internationaux d'Amsterdam.

On n'en est que plus étonné de constater que ses premières poésies recèlent peu d'éléments antiques. D'ordinaire un commerce aussi intime et prolongé avec les littératures anciennes ne manque pas d'imprimer sur la production personnelle d'un poète une marque à laquelle on ne peut se méprendre; mais c'est seulement par exception que l'on rencontre dans les premières œuvres de Pascoli une réminiscence classique; et l'influence des idées antiques s'y fait encore moins sentir.

Le titre modeste de son premier recueil, Myricae, est tiré de Virgile: »non omnes arbusta iuvant humilesque myricae», expression qui a fourni l'épigraphe en tête de ce livre et de deux des suivants. Ce travail de début renferme dans l'édition définitive plus de cent-soixante pièces. Nous y avons en cinq endroits rencontré la trace d'une inspiration antique. La petite poésie Tre versi dell' Ascreo a pour point de départ, comme l'indique le titre, trois vers d'Hésiode. Ceux-ci ont inspiré au poète l'idée, très caractéristique de Pascoli et fréquemment exprimée dans son œuvre, que le chagrin a pour effet d'ennoblir l'âme humaine. La première strophe:

»Non di perenni fiumi passar l'onda,
che tu non preghi volto alla corrente
pura, e le mani tuffi nella monda
acqua lucente»

est une traduction fidèle de trois vers suivants des Travaux et Jours:

μηδέ ποτ' αἰενάων ποταμῶν καλλίρροον ὕδωρ
ποσσὶ περᾶν, πρίν γ' εὔξῃ ἰδὼν ἐς καλὰ ῥέεθρα
χεῖρας νιψάμενος πολυηράτῳ ὕδατι λευκῷ.[1]

Sur cette citation Pascoli greffe ses propres réflexions, ainsi conçues:

dice il poeta. E così guarda, o saggio,
tu nel dolore, cupo fiume errante:
passa, e le mani reca dal passaggio
sempre più sante . . .

Le texte grec n'a donc ici donné au poète italien que l'image poétique, qu'il emploie ensuite pour exprimer une idée personnelle; dans la conception, le poème moderne n'a pas pris de couleur antique.

Dans O reginella au contraire, tout le contenu est emprunté à la poésie antique. La jeune paysanne ita-

---

[1] »Ne traverse jamais à pied l'eau limpide des fleuves intarissables avant d'avoir prié en regardant son beau cours, et d'avoir lavé tes mains dans l'eau claire et très aimée.» (V. 737—739).

Nous avons pris pour base, dans les traductions données en notes des textes d'Homère et d'Hésiode, l'interprétation de Leconte de Lisle; quelquefois, celle de Pessonneaux pour Homère et celle de Patin pour Hésiode. Dans la traduction de Leconte de Lisle, nous avons cependant changé la forme donnée aux noms et aux épithètes, ainsi que le texte lui-même, dans les cas où Leconte de Lisle, a adopté une leçon maintenant abandonnée, ou mal compris le texte, ou, à notre avis, traduit trop librement. Les citations d'autres auteurs grecs sont faites d'après les traductions de Patin, Girard, Poyard et autres, çà et là retouchées; dans plusieurs cas nous avons traduit nous-même.

lienne dont le poème chante la louange est une sœur de la Nausicaa homérique; c'est à peine si on trouverait dans son portrait une touche qui ne se retrouvât point chez Homère dans la description de la fille du roi phéacien. Au début du sixième chant de l'Odyssée, Nausicaa reçoit les reproches d'Athéné pour sa négligence: elle a oublié la lessive, et pourtant le jour de ses noces est proche, où il faudra de beaux habits à elle-même et aux autres personnes qui prendront part au cortège nuptial. Un peu plus loin elle dit elle-même que ses frères veulent toujours avoir des habits nouvellement lavés quand ils vont à la danse, et que c'est à elle de veiller à tout cela.

Ναυσικάα, τί νύ σ' ὧδε μεθήμονα γείνατο μήτηρ;
εἵματα μέν τοι κεῖται ἀκηδέα σιγαλόεντα,
σοὶ δὲ γάμος σχεδόν ἐστιν, ἵνα χρὴ καλὰ μὲν αὐτὴν
ἕννυσθαι, τὰ δὲ τοῖσι παρασχεῖν, οἵ κέ σ' ἄγωνται.[1]

οἱ δ' αἰεὶ ἐθέλουσι νεόπλυτα εἵματ' ἔχοντες
ἐς χορὸν ἔρχεσθαι· τὰ δ' ἐμῇ φρενὶ πάντα μέμηλεν.[2]

Dans ses premières paroles à Nausicaa, Ulysse déclare trois fois heureux ses parents et trois fois heureux ses frères et sœurs, mais heureux par dessus les autres celui qui la conduira un jour dans sa maison, après l'avoir comblée de cadeaux de fiançailles:

---

[1] »Nausicaa, comment ta mère t'a-t-elle enfantée si négligente? Tes robes brillantes gisent négligées, et cependant tes noces approchent, où il te faudra revêtir les plus belles et en offrir à ceux qui te conduiront.» — (VI, v. 25—28).

[2] »Et ils ne veulent aller aux danses qu'avec des vêtements fraîchement lavés; or, c'est moi que tout cela regarde.» (VI, v. 64—65).

τρὶς μάκαρες μὲν σοί γε πατὴρ καὶ πότνια μήτηρ,
τρὶς μάκαρες δὲ κασίγνητοι . . .
κεῖνος δ' αὖ περὶ κῆρι μακάρτατος ἔξοχον ἄλλων,
ὅς κέ σ' ἐέδνοισι βρίσας οἰκόνδ' ἀγάγηται. [1]

Enfin *λευκώλενος*, »aux bras blancs», est une épithète courante appliquée par Homère à Nausicaa.

C'est de ces éléments que Pascoli compose son poème. Le blâme qu'Homère a placé dans la bouche d'Athéné, il le transforme en une louange; il conserve le reste à peu près intact, et le tout devient la charmante petite poésie que voici:

Non trasandata ti creò per vero
la cara madre: tal, lungo la via,
tela albeggia, onde godi in tuo pensiero:

presso è la festa, e ognuno a te domanda
candidi i lini, poi che in tua balìa
è il cassone odorato di lavanda.

Felici i vecchi tuoi; felici ancora
i tuoi fratelli; e più, quando a te piaccia,
chi sua ti porti nella sua dimora,
o reginella dalle bianche braccia.

La reproduction du chant du rossignol dans la pièce humoristique Nozze est directement empruntée aux Oiseaux d'Aristophane [2], en conservant même les lettres

---

[1] »Trois fois heureux ton père et ta mère vénérable, trois fois heureux tes frères, . . mais le plus heureux entre tous celui qui, te comblant de présents d'hyménée, te conduira dans sa demeure.» — (VI, v. 154—155, 158—159).

[2] V. 237, 260, 262.

grecques; dans Sogno d'ombra, le titre et la fin sont inspirés de l'expression pindarique σκιᾶς ὄναρ ἄνθρωπος[1] et Il dittamo décrit l'herbe merveilleuse en imitation directe de Virgile.[2]

---

[1] »L'homme est le songe d'une ombre.» — (Pythiques, VIII, v. 135—136).

[2] Pascoli:

. . . te, che immensa
virtù possiedi ne' chiomanti capi,
cespo lanoso ed olezzante . . .

Te, con la freccia tremolante al dosso,
cerca nei monti il daino selvaggio,
farmaco certo . . .

Virgile:

puberibus caulem foliis et flore comantem . . .
. . . odoriferam panaceam.
non illa feris incognita capris
gramina, cum tergo volucres haesere sagittae.
(Énéide, XII, v. 413, 419, 414—415).

II.

Dans les *Primi poemetti* et les *Canti di Castelvecchio*, second et troisième recueils de Pascoli, on ne rencontre pour ainsi dire pas d'élément antique. Mais puis il semble que l'influence antique longtemps retenue se présente avec une force d'autant plus grande. Tous les poèmes du recueil suivant, *Poemi conviviali*[1], dont pourtant quelques-uns montent à une époque antérieure, sont en effet d'inspiration antique et même, à quelques exceptions près, grecque. Dans un épilogue, l'auteur a luimême indiqué un certain nombre de ses sources antiques; quelques autres ont été signalées dans un article de revue de Luigi Siciliani[2]; mais jusqu'à présent le recueil n'a pas fait l'objet d'un examen critique détaillé. C'est cette lacune que la présente étude se propose de combler. Elle a pour objet de faire à la fois l'examen des sources des différents poèmes, et de montrer comment l'antiquité se reflète à travers le tempérament du poète italien, si et dans quelle mesure la matière antique a été transformée et modernisée par lui. Nous passerons en revue d'abord les petites pièces, pour terminer par le long poème *L'ultimo viaggio*, petite Odyssée en vingt-quatre chants.

---

[1] Ainsi nommé d'après le *Convito*, la publication périodique de Adolfo de Bosis, où quelques-uns de ces poèmes furent d'abord publiés.

[2] *I Poemi conviviali di Giovanni Pascoli* (*Atene e Roma*, juin—juillet 1906).

La première poésie, **S o l o n**, commence par un éloge du chant. Un festin sans chansons est comme un temple sans offrandes. Rien n'est plus doux que d'écouter, assis à des tables chargées de pain blanc et de viandes fumantes, la voix du chanteur et les sons de la flûte et de la cithare, tandis que l'esclave puise le vin dans la grande amphore et le verse dans les coupes. Puis nous sommes introduits au festin que donne Phocos pour célébrer la fête des Anthestéries, et où Solon est au nombre des convives. L'hôte s'adresse à lui: »Solon, tu disais un jour que celui-là est heureux qui aime, qui a des chevaux aux forts sabots, des chiens de chasse et un hôte en pays étranger. Mais maintenant te voilà vieux, et tout cela ne te réjouit plus; maintenant tu vantes le vin vieux et les chants nouveaux. Or deux chants viennent d'arriver au Pirée, avec les premières effluves printanières et les premiers passages d'oiseaux; c'est une femme d'Eresos qui les a apportés.» — »Ouvre, ouvre la porte à l'hirondelle», répond Solon, et la chanteuse entre. Elle s'assied sur un siège, prend sa lyre, l'accorde et chante ses deux chansons, l'une sur l'amour, l'autre sur la mort. Quand elle a terminé la seconde: »Puissé-je l'apprendre, dit Solon, et mourir».

L'idée de cette pièce a été fournie à Pascoli par un passage d'Élien:

Σόλων ὁ Ἀθηναῖος Ἐξηκεστίδου παρὰ πότον τοῦ ἀδελφιδοῦ αὐτοῦ μέλος τι Σαπφοῦς ᾄσαντος, ἥσθη τῷ μέλει καὶ προσέταξε τῷ μειρακίῳ διδάξαι αὐτόν. ἐρωτήσαντος δέ τινος διὰ ποίαν αἰτίαν τοῦτο ἐσπουδάσειεν, ὃ δὲ ἔφη „ἵνα μαθὼν αὐτὸ ἀποθάνω.“ [1]

[1] »Solon l'Athénien, fils d'Exékestide, entendant son neveu chanter pendant un repas un chant de Sapho, en fut charmé et dit au jeune

Pascoli transporte la scène dans un festin chez Phocos, duquel nous savons que Solon lui avait adressé une pièce dont nous avons encore des fragments[1]; et, au lieu d'un jeune homme, c'est une femme, une compatriote de Sapho, qui chante. Les réflexions sur le plaisir d'entendre de belles chansons au cours d'un festin sont imitées du passage suivant d'Homère:

ἦ τοι μὲν τόδε καλὸν ἀκουέμεν ἐστὶν ἀοιδοῦ
τοιοῦδ', οἷος ὅδ' ἐστί, θεοῖς ἐναλίγκιος αὐδήν.
οὐ γὰρ ἐγώ γέ τί φημι τέλος χαριέστερον εἶναι
ἢ ὅτ' ἐυφροσύνη μὲν ἔχῃ κάτα δῆμον ἅπαντα,
δαιτυμόνες δ' ἀνὰ δώματ' ἀκουάζωνται ἀοιδοῦ
ἥμενοι ἑξείης, παρὰ δὲ πλήθωσι τράπεζαι
σίτου καὶ κρειῶν, μέθυ δ' ἐκ κρητῆρος ἀφύσσων
οἰνοχόος φορέῃσι καὶ ἐγχείῃ δεπάεσσιν.[2]

L'exhortation de Solon à »ouvrir la porte à l'hirondelle» reproduit mot pour mot le ἄνοιγ', ἄνοιγε τὰν θύραν χε-

---

homme de le lui apprendre. Comme on lui demandait pourquoi il était si pressé, il répondit: »Que je l'apprenne et que je meure».

(Claudii Aeliani opera, ex recogn. Rudolphi Hercheri, Leipzig, 1864—1866, II, p. 256.) Pascoli l'indique lui-même, sans le vouloir du reste et à une autre occasion, dans son article La poesia lirica in Roma (préface de l'anthologie Lyra, p. XXVI); l'indication se retrouve aussi dans l'article précité de Siciliani.

[1] Bergk, Poëtae lyrici graeci, editio quarta, II, p. 53. — Siciliani, op. cit.

[2] »C'est assurément une belle chose que d'entendre un aède tel que celui-ci, semblable aux dieux par la voix. Et je ne pense pas que rien soit plus agréable que tout un peuple en joie, quand les convives, assis en ordre dans les salles, entendent chanter l'aède, quand les tables sont chargées de pain et de viandes, et que l'échanson, puisant le vin dans le cratère, en remplit les coupes et le distribue.» (Odyssée, IX, v. 3—10).

λιδόνι du chant dit de l'hirondelle[1]; et la déclaration de jeunesse que Phocos rappelle à Solon se retrouve effectivement dans quelques vers de ce dernier:

Ὄλβιος ᾧ παῖδές τε φίλοι καὶ μώνυχες ἵπποι
καὶ κύνες ἀγρευταὶ καὶ ξένος ἀλλοδαπός.[2]

Le chant sur l'amour rappelle en général autant la propre poésie de Pascoli que celle de Sapho; mais on y rencontre pourtant des réminiscences saphiques. Le début:

Splende al plenilunïo l'orto; il melo
trema appena d'un tremolio d'argento...

semble inspiré de deux passages de la poétesse lesbienne, *ὄπποτα πλήθοισα μάλιστα λάμπῃ . . . ἀργυρία* et *ἀμφὶ δὲ ψῦχρον κελάδει δι' ὕσδων μαλίνων.*[3] La suite:

Nei lontani monti color di cielo
sibila il vento.

Mugghia il vento, strepita tra le forre,
su le quercie gettasi... Il mio non sembra
che un tremore, ma è l'amore, e corre,
spossa le membra!

développe d'abord le thème

---

[1] Bergk, op. cit., III, p. 672.

[2] »Heureux celui qui a des enfants aimés, des chevaux solipèdes, des chiens de chasse, et un hôte étranger.« (Fragm. 23 chez Bergk).

[3] »Lorsque, dans son plein, elle illumine de lueurs d'argent . . .« »Alentour (le vent?) murmure fraîchement à travers les branches des pommiers.« (Fragm. 3 et 4).

Ἔρος δαὖτ' ἐτίναξεν ἔμοι φρένας,
ἄνεμος κατ' ὄρος δρύσιν ἐμπέσων, [1]

et rappelle ensuite l'expression du poème d'amour bien connu *τρόμος δὲ παῖσαν ἄγρει.* [2] A la fin de la quatrième et au début de la cinquième strophe on peut en outre voir une allusion à la légende connue du saut de Leucade. [3] — Le chant sur la mort est ainsi conçu:

Togli il pianto. È colpa! Sei del poeta
nella casa, tu. Chi dirà che fui?
Piangi il morto atleta: beltà d'atleta
muore con lui.

Muore la virtù dell'eroe che il cocchio
spinge urlando tra le nemiche schiere;
muore il seno, sì, di Rhodòpi, l'occhio
del timoniere;

ma non muore il canto che tra il tintinno
della pèctide apre il candor dell'ale.
E il poeta fin che non muoia l'inno,
vive, immortale,

poi che l'inno (diano le rosee dita
pace al peplo, a noi non s'addice il lutto)
è la nostra forza e beltà, la vita,
l'anima, tutto.

---

[1] »Eros a de nouveau ébranlé mon âme, comme le vent qui dans la montagne s'abat sur les chênes.» (Fragm. 42).

[2] »Un tremblement m'agite toute.» (Fragm. 2, v. 13—14).

[3] Siciliani, op. cit.

E chi voglia me rivedere, tocchi
queste corde, canti un mio canto: in quella,
tutta rose rimireranno gli occhi
Saffo la bella.[1]

Ici les réminiscences directes sont peu nombreuses: le début se rattache à la phrase οὐ γὰρ θέμις ἐν μουσοπόλων οἰκίᾳ θρῆνον εἶναι· οὐκ ἄμμι πρέπει τάδε,[2] attribuée par Maxime de Tyr à Sapho, et le nom de Rhodopis fait penser à l'anecdote rapportée par Hérodote, d'après laquelle Sapho, dans une de ses poésies, aurait reproché à son frère Charaxos sa passion publique pour une hétaïre de ce nom[3]. Mais c'est bien une pensée antique à laquelle le chant sur la mort (qui peut-être serait mieux appelé un chant sur l'immortalié) donne une forme d'une beauté classique. L'idée du monumentum aere perennius que le poète se dresse à lui-même dans son œuvre, l'idée que le chant a le pouvoir de donner l'immortalité au poète et à celui qu'il chante, a toujours été un des lieux communs les plus courants de la poésie antique à toutes les époques, de Pindare et Théognis à Properce et Martial, du fier μνάσεσθαί τινά φαμι καὶ ὕστερον ἄμμεων[4] de Sapho jusqu'au non omnis moriar[5]

---

[1] »Sappho la bella non è morta e non morrà mai; ella non è davvero quella di cui parlò così: Morta tu giacerai, una volta; e memoria di te non sarà nè allora nè poi: chè non sei partecipe delle rose di Pieria; e anzi oscura nelle case dell' Invisibile andrai coi ciechi morti svolazzando.» (Pascoli, article cité La poesia lirica in Roma, p. XXV).

[2] »Car il n'est pas juste qu'il y ait des lamentations dans la maison des serviteurs des Muses; cela est indigne de nous.» (Fragm. 136).

[3] Hérodote, II, 135. — Siciliani, op. cit.

[4] »Quelqu'un, je crois, se souviendra dans l'avenir de nous.» (Fragm. 32).

[5] Livre III, ode 30.

où Horace exprime la conscience de son mérite. — Cette pensée semble du reste avoir été un des thèmes favoris de Sapho, car nous la rencontrons encore une fois dans un long fragment où, parlant avec dédain d'une autre femme, elle dit que celle-ci, qui n'a jamais cueilli les roses de Piérie, ne vivra pas non plus dans le souvenir de la postérité. [1]

L'impression antique qui se dégage du poème est encore renforcée, au moins pour des oreilles germaniques, par le fait que Pascoli ne suit pas ici la procédé de Carducci dans ses vers saphiques, mais s'est efforcé de faire tomber autant que possible l'accent sur les syllabes qui, dans la strophe saphique de l'antiquité, portent l'accent métrique. [2] Il n'a pourtant pas réussi à donner à son vers la régularité et la fermeté du vers antique.

Il cieco di Chio a pour origine le passage de l'hymne homérique à Apollon Délien où le poète, parlant des prêtresses du dieu à Délos, les prie de répondre au voyageur futur qui leur demandera quel est le plus doux chanteur qui ait visité l'île: c'est un aveugle orignaire de la montagneuse Chio, et ses chants seront les plus célèbres dans l'avenir. [3]

πρὸς δὲ, τόδε μέγα θαῦμα, ὅου κλέος οὔποτ' ὀλεῖται,
κοῦραι Δηλιάδες, Ἑκατηβελέταο θεράπναι . . .
ἐμεῖο δὲ καὶ μετόπισθε

[1] Fragm. 68. — Voir la note 1 de la page précédente.
[2] Siciliani, op. cit.
[3] Siciliani, op. cit. — Cf. Pascoli, La poesia epica in Roma préface de l'anthologie Epos), p. XX.

μνήσασθ', ὁππότε κέν τις ἐπιχθονίων ἀνθρώπων
ἐνθάδ' ἀνείρηται ξεῖνος ταλαπείριος ἐλθών·
ὦ κοῦραι, τίς δ' ὔμμιν ἀνὴρ ἥδιστος ἀοιδῶν
ἐνθάδε πωλεῖται, καὶ τέῳ τέρπεσθε μάλιστα;
ὑμεῖς δ' εὖ μάλα πᾶσαι ὑποκρίνασθ' εὐφήμως·
τυφλὸς ἀνήρ, οἰκεῖ δὲ Χίῳ ἔνι παιπαλοέσσῃ,
τοῦ περ καὶ μετόπισθεν ἀριστεύσουσιν ἀοιδαί.[1]

Partant de cette donnée insignifiante par son étendue et son contenu, Pascoli l'a entourée d'un tissu poétique de son invention. — Délias, une des prêtresses d'Apollon de Délos, a donné son jeune corps au chanteur aveugle, et révélé sa beauté nue aux mains du vieillard, qui savent voir et se souvenir. Maintenant celui-ci est sur le point de quitter l'île sacrée, et il se demande quel présent d'adieu il peut faire à la prêtresse. Il ne possède rien que sa besace déchirée et sa cithare d'ivoire; tout ce que son chant lui rapporte, c'est une coupe pleine ou un morceau du porc gras. Mais, de même qu'elle lui a tout donné, il veut lui faire le présent le plus précieux qu'il possède: il lui apprendra ses chants. Et il lui raconte comment il a reçu le don du chant. Un jour, au cours de ses voyages, il arriva sur les bords d'une source qui bruissait sous une

[1] »En outre, un grand prodige dont la gloire ne périra jamais, ce sont les filles de Délos, servantes du dieu qui lance au loin ses traits . . . Et souvenez-vous de moi plus tard, si quelqu'un d'entre les hommes habitants de la terre, un étranger malheureux, survient et vous interroge ainsi: — Jeunes filles, quel est le plus doux des chanteurs qui fréquentent ce lieu, celui qui vous charma le plus? — Alors, bienveillantes, répondez-lui toutes: — C'est un homme aveugle; il habite la rocheuse Chio, et ses chants seront les meilleurs dans l'avenir.« — (Hymne à Apollon Délien, v. 156—157, 166—173.)

grande yeuse, et s'assit à l'ombre pour se reposer. Sans savoir ce qu'il faisait, il prit la cithare et commença à pincer les cordes au rythme de l'eau courante, et une lutte s'établit entre la source et la cithare. L'instrument suivit d'abord fidèlement toutes les mélodies de l'eau, et un berger qui paissait ses troupeaux dans le voisinage crut entendre le murmure de deux sources. Mais enfin le chanteur vaincu ferma les yeux. Alors il vit devant lui la nymphe de la source, qui lui dit: »Quelle divinité malveillante t'a poussé, toi mortel, à rivaliser avec une déesse? Mais j'ai un cœur accessible à la pitié, et je veux que ta punition renferme le germe d'un bien: tu entendras des paroles merveilleuses dans la nuit sacrée, et tu auras des visions que nul autre ne verra.» Quand la déesse eut disparu et que le chanteur ouvrit les yeux, il était aveugle. Mais la déesse avait tenu sa parole; elle lui avait donné un grand bien et un grand mal. —

Que les aèdes aient payé par la perte de la lumière le don précieux du chant, c'était une idée généralement répandue dans l'antiquité[1], et Pascoli a, dans la personne du vieux chanteur, réuni deux destinées de poètes homériques: Démodocos et Thamyris. Il est dit du premier dans l'Odyssée[2], très brièvement, que la Muse l'aimait et lui donna un bien et un mal, lui ôtant la vue, mais lui donnant en retour le don agréable du chant. Quant à Thamyris, raconte l'Iliade[3], il rencontra un jour les déesses du chant près de Dorion et se vanta de pouvoir les vaincre dans le chant.

---

[1] Cf. Pascoli, La poesia epica in Roma, p. XX.

[2] VIII, v. 63—64.

[3] II, v. 594—600.

Mais les déesses, irritées de son insolence, le privèrent de la vue et lui firent oublier l'art du chant et de la cithare. Comme on le voit par ce résumé, ce sont ces deux légendes différentes que Pascoli a modifiées et fondues dans son poème.

Si l'idée fondamentale du poème a été puisée dans ces deux récits homériques, on retrouve ailleurs, dans les détails, des réminiscences antiques. C'est ainsi que le passage

Chè all'invito de'giovani scotendo
gl'indifferenti riccioli del capo,
gioia t'hai fatto del vegliardo grigio
cui poter falla e desiderio avanza,

imite, sous une forme légèrement modifiée, les vers suivants d'une des épigrammes dites homériques:

δὸς δὲ γυναῖκα
τήνδε νέων μὲν ἀνήνασθαι φιλότητα καὶ εὐνήν·
ἡ δ' ἐπιτερπέσθω πολιοκροτάφοισι γέρουσιν,
ὧν ὥρη μὲν ἀπήμβλυνται, θυμὸς δὲ μενοινᾷ. [1]

Et les mots par lesquels le vieux chanteur s'adresse à un marin:

Nocchiero,
vago per l'onde come smergo ombroso,

[1] »Fais que cette femme refuse l'amour et le lit des jeunes hommes, et qu'elle se plaise avec les vieillards aux tempes blanchissantes, dont la vigueur est éteinte, mais qui désirent encore.» (Épigramme à la prêtresse de Samos.)

sont inspirés par le commencement d'une autre épigramme:

Ναῦται ποντοπόροι . . .
πτωκάσιν αἰθυίῃσι βίον δύσζηλον ἔχοντες.[1]

Le verre de vin et le morceau de porc donnés en récompense du chant, sont des trait empruntés à Homère[2], et de même les locutions comme »gracile rampollo di palma», »tunicati Iaoni», et d'autres, sont traduites du grec.[3]

Il est encore très curieux de noter que, dans l'étude de Pascoli sur la poésie épique à Rome dont nous avons précédemment fait mention, on rencontre des passages qui sont comme des esquisses préparatoires pour ce poème.[4] »L'aedo — dit-il par exemple — dunque viaggia per l'Hellade divina e per le isole. Si aggira spesso lungo il rumoroso mare . . . Qualche volta dorme sotto un pino della campagna; qualche volta, sorpreso dalla neve, vede risplendere in una casa ospitale la bella fiammata . . .»[5] Ce même motif, nous le trouvons développé dans les vers suivants:

Io cieco vo lungo l'alterna voce
del grigio mare; sotto un pino io dormo,
dai pomi avari; se non se talora
m'annunzïò, per luoghi soli, stalle
di mandrïani un subito latrato;
o, mentre erravo tra la neve e il vento,

---

[1] »Nautoniers, qui courez les mers, dont la vie est dure comme celle des timides plongeons.» (Épigramme aux nautoniers.)

[2] Odyssée, VIII, v. 70, 475—476.

[3] *φοίνικος νέον ἔρνος* (L'Odyssée VI, v. 163), *ἑλκεχίτωνες Ἰάονες* (Hymne à Apollon Délien, v. 147.)

[4] Voir Benedetto Croce, Giovanni Pascoli (La Critica, le 20 janvier 1907.

[5] La poesia epica in Roma, p. XXI.

la vampa da un aperto uscio improvvisa
nella sua casa mi svelò la donna
che fila nel chiaror del focolare.

Au neuvième chant de l'Iliade[1], les ambassadeurs d'Agamemnon, arrivant vers les tentes des Myrmidons, y trouvent Achille occupé à chanter les actions glorieuses des hommes et à jouer d'une belle lyre artistement travaillée, qu'il avait trouvée parmi les dépouilles en saccageant la ville d'Eétion.

C'est cet épisode homérique qui a servi de point du départ pour son poème La cetra d'Achille[2], où il nous transporte à la veille de la mort du héros. Nous voyons celui-ci, assis sous sa tente, chantant et jouant, comme nous le décrit Homère dans le passage ci-dessus; il n'entend pas sa mère Thétis et les Néréides, qui montent vers le rivage en se lamentant, ni la voix de son cheval Xanthos, qui parle comme un homme à son frère Balios. Mais voici qu'un vieillard chenu s'approche de lui en baisant ses mains terribles. »Qui es-tu, lui dit-il, et d'où viens-tu? Tu as l'air du roi Priam, mais ton manteau n'est point royal. Qui t'a guidé dans la nuit obscure?« »Je ne suis pas un roi, répond le vieillard, et je suis venu seul, guidé par le son de ta lyre.« Achille lui lance un regard sombre: »Tu ne m'as pas dit ton nom, ni d'où tu viens, et pourquoi. Est-ce l'espoir d'une grande récompense qui te fait espionner parmi les vaisseaux des Achéens?« »Je suis un aède cher aux guerriers, ô Achille aux pieds légers, et je suis né dans la ville sacrée de Thèbes, dévastée par toi. Je ne viens pas te re-

[1] V. 185—189.
[2] Cf. Siciliani, op. cit.

demander un fils, dont tes chiens ont léché le sang, et je ne t'apporte aucun présent: je n'en ai point et tu n'en as pas besoin. Mais ton destin va s'accomplir; le ciel, la mer infinie et la terre noire le savent, et tu le sais toi-même, puisque tu as distribué entre tes amis ton riche butin. Rends sa lyre à l'aède, Achille!» Celui-ci remet la belle lyre aux mains du vieillard, et tout d'un coup il entend la voix de son cheval Xanthos, qui parle de sa mort, il entend pleurer sur lui les filles de la mer, et il voit son destin qui l'attend aux Portes Scées [1], comme un aurige monté sur son char. »Laisse-moi m'en aller en emportant ma lyre, dit le vieillard. Que la mer et la terre et le ciel se lamentent; mais toi-même, ne pleure pas. Sois grand, Achille, fils de Pélée, et nous dirons que tu fus seul avec ta douleur et que, obéissant à la voix de l'infini, avec un grand cri d'aurige tu poussas ton char vers la mort.» Le vieillard disparaît dans la nuit et Achille entend s'éloigner et s'éteindre le son de sa lyre, et pleurer au loin les Néréides. Il prend dans ses bras Briséis, sa douce esclave, qu'il voit sangloter sur le seuil, et il se couche sous la peau du grand lion fauve, attendant l'aurore. —

Ce poème, dont l'idée essentielle, semble-t-il, est un éloge de la sérénité d'âme en face de la mort inévitable, bien qu'il soit, dans ses grands traits, de l'invention du poète, nous montre cependant quelques imitations de détail. La description de l'armée passant la nuit sous les armes, sur le champ de bataille, devant les grands feux, s'inspire de la fin du huitième chant de l'*Iliade*, et Thétis et les Néréides, qui en se lamentant montent sur le rivage de

---

[1] Selon la légende, Achille tomba devant les Σκαιαὶ πύλαι.

Troie, répètent une scène homérique qui se passe après la mort de Patrocle.[1] Le cheval Xanthos, qui prédit à Achille sa mort, est un motif emprunté à l'Iliade[2], et les mots de l'aède

E noi diremo che una dea non vista
a frenar la tua fosca ira veniva,
e ti prendea per la criniera rossa,

et

spingendo con un grande urlo d'auriga
verso la morte l'immortal tuo Xantho,

sont une réminiscence des passages suivants de l'Iliade:

εἷος ὁ ταῦθ' ὥρμαινε κατὰ φρένα καὶ κατὰ θυμόν,
ἕλκετο δ' ἐκ κολεοῖο μέγα ξίφος· ἦλθε δ' Ἀθήνη . . .
στῆ δ' ὄπιθεν, ξανθῆς δὲ κόμης ἕλε Πηλεΐωνα,
οἴῳ φαινομένη, τῶν δ' ἄλλων οὔ τις ὁρᾶτο.[3]

ἦ ῥα καὶ ἐν πρώτοις ἰάχων ἔχε μώνυχας ἵππους.[4]

De même la comparaison vers la fin du poème, où Achille, montant sur son char, est comparé au soleil, a une origine homérique[5], bien que le poète y ait mêlé un élément de sentimentalité moderne tout à fait étrangère au

---

[1] Iliade, XVIII, v. 65—69.

[2] XIX, v. 416—417.

[3] »Et tandis qu'il délibérait dans son âme et dans son esprit, et qu'il tirait sa grande épée du fourreau, Athéné vint . . . Elle s'arrêta derrière lui et saisit le fils de Pélée par sa chevelure blonde, visible pour lui seul, car nul autre ne la voyait.» (I, v. 193—194. 197—198.)

[4] »Il parla ainsi, et avec und grand cri il poussa aux premiers rangs ses chevaux solipèdes.» (XIX, v. 424).

[5] Iliade, XIX, v. 397—398.

passage de l'Iliade, et le trait final, Achille se couchant avec son esclave, est aussi emprunté à Homère.[1]

Dans Le Memnonidi, Pascoli, d'après ses propres indications[2], a voulu imiter un nomos de la vieille poésie grecque. Cette forme poétique, telle que l'avait constituée Terpandros, se composait de sept divisions dont l'*ὀμφαλος* constituait la partie épique et centrale, et qui renfermait un éloge de la divinité; autour de cette partie se groupaient les six autres, trois devant et trois après.[3] Pascoli a gardé cette division; la quatrième partie, la plus importante, est placée entre deux parties symétriques, en sorte qu'il y a une correspondance métrique entre la première et la cinquième, la seconde et la sixième, la troisième et la septième parties. En outre il a encadré le poème entier d'une strophe de quatre vers, dont les deux premiers constituent une introduction au poème lui-même, les deux derniers le terminant. Nous sommes donc ici en présence d'une tentative curieuse pour restaurer une des plus anciennes formes poétiques du lyrisme grec, dont aucun spécimen n'est parvenu jusqu'à nous, et dont notre connaissance est très limitée et incer-

---

[1] *αὐτὰρ Ἀχιλλεὺς εὗδε μυχῷ κλισίης ἐυπήκτου·*
τῷ δ' ἄρα παρκατέλεκτο γυνή, τὴν Λεσβόθεν ἦγεν.
Φόρβαντος θυγάτηρ Διομήδη καλλιπάρηος.

(»Mais Achille se coucha dans le fond de la tente bien construite. et auprès de lui se coucha une femme qu'il avait amenée de Lesbos, la fille de Forbas, Dioméda aux belles joues»). — Iliade, IX, v. 663—664.

[2] Dans Atene e Roma, mars 1904, où le poème fut d'abord publié. — Cf. Siciliani, op. cit.

[3] Voir par exemple Hugo Gleditsch, Metrik der Griechen und Römer (Handbuch der klass. Altertums-Wissenschaft, herausgegeben von Ivan von Müller, II, p. 775).

taine. Cependant cette pièce est, au point de vue de la forme, plus moderne qu'aucune des autres du recueil, car l'endécasyllabe blanc, qui, à peu d'exceptions près, règne seul dans les Poemi conviviali, a été remplacé ici par des strophes rimées de deux, trois, quatre et cinq vers.

Le Memnonidi est une plainte où l'Aurore pleure son fils Memnon et accable de reproches le meurtrier, Achille. La première partie raconte l'amitié de jeunesse des deux héros; la seconde décrit les chasses d'Achille à Phthie pendant son adolescence, non sans réminiscences de la troisième Néméenne de Pindare[1]; la troisième partie traite du mythe connu de la statue de Memnon, qui chantait quand elle était frappée le matin par les premiers rayons du soleil levant. Puis nous arrivons à l'ὀμφαλός du poème; nous y trouvons la légende très répandue d'après laquelle les memnonides[2], espèce d'oiseaux mythiques, se livraient à des combats autour du tombeau de Memnon. Cette légende se rencontre dans l'antiquité sous plusieurs formes légèrement différentes. D'après Ovide[3], l'Aurore s'adresse dans sa douleur à Jupiter et le supplie, comme consolation à son chagrin, d'accorder une distinction à Memnon mort. Jupiter accède à sa prière, et transforme les cendres de Memnon en oiseaux qui se livrent des combats sanglants autour du bûcher:

Et primo similis volucri, mox vera volucris
insonuit pennis, pariter sonuere sorores

---

[1] Achille forçant le cerf à la course est p. ex. un trait pindarique (v. 88—90).

[2] Pascoli emploie-la forme μεμνονίδες, qui se trouve chez Ovide, Pline et Pausanias (X, 31, 6); la forme ordinaire est μέμνονες.

[3] Métam. XIII, v. 576—622.

innumerae, quibus est eadem natalis origo.
terque rogum lustrant, et consonus exit in auras
ter clangor: quarto seducunt castra volatu.
tum duo diversa populi de parte feroces
bella gerunt rostrisque et aduncis unguibus iras
exercent alasque adversaque pectora lassant.
inferiaeque cadunt cineri cognata sepulto
corpora seque viro forti meminere creatas.[1]

Chez Quintus de Smyrne[2] les Ethiopiens qui ont enterré Memnon sont transformés par l'Aurore en oiseaux. D'autres auteurs ne décrivent que la phase postérieure du mythe, et racontent comment des oiseaux d'une espèce particulière se transportent tous les ans à Ilion et s'y livrent des combats autour du tombeau de Memnon. C'est ainsi qu'il est dit dans Pline: »auctores sunt omnibus annis advolare Ilium ex Aethiopia avis et confligere ad Memnonis tumulum, quas ob id Memnonides vocant».[3] Élien nous donne quelques détails de plus[4]; mais la description la plus étendue se trouve dans la paraphrase en prose du poème didactique de Dionysios de Samos sur les oiseaux.[5] Quand ils ont fini de se battre, les Memnonides se baignent dans le fleuve Aisepos, se roulent dans le sable, se sèchent au soleil et enfin secouent la poussière de leurs corps sur le tombeau. Pascoli n'a suivi à proprement parler aucune de ces versions dans son poème empreint d'une riche imagination et d'un cachet original; les oiseaux de proie semblables à des faucons y sont transformés en inoffensifs oiseaux de ma-

[1] V. 607—616.
[2] Posthomerica, II, v. 642—650.
[3] Historia naturalis, X, 26, 74.
[4] De natura animalium, V, 1.
[5] Paraphrasis librorum Dionysii de avibus, I, 8.

rais, et les jeux guerriers et sanglants sont devenus une lutte sans danger avec des becs émoussés et d'épais boucliers de plumes:

E quando io sorgo, le Memnonie gralle
fanno lor giochi, quali intorno un rogo,
non come aurighi con Ferèe cavalle
sbalzanti in alto sotto il lieve giogo,
con la lucida sferza su le spalle;

e nè come unti lottatori ignudi
che si serrano a modo di due travi,
e nè come aspri pugili coi crudi
cesti allacciati intorno ai pugni gravi;
ma come eroi, con l'aste e con gli scudi.

Quasi al fuoco d'un rogo, al mio barlume
ecco ogni eroe contro un eroe si slancia:
lottano in mezzo alle rosate schiume
del lago, e il molle becco è la lor lancia,
e non ferisce sul brocchier di piume.

Guarda le innocue gralle irrequiete,
là, con lo scudo ombelicato e il casco!
negli acquitrini dove voi mietete
lanuginose canne di falasco,
per tetto della casa alta, d'abete.

Dans la partie suivante, l'Aurore décrit comment ses doigts de rose ouvrent le matin les portes aux hommes et aux animaux, aux brebis et aux chèvres, aux enfants, aux paysans et aux guerriers; la description du bouclier du héros qui figure dans la dernière strophe est inspirée du bouclier d'Achille dans l'Iliade.[1] Dans la sixième et

[1] Iliade, XVIII, v. 490, 573, 587—588, 562, 568, 552, 556—557.

la septième parties, la déesse prophétise enfin à Achille sa mort prochaine et les sensations qu'il éprouvera dans le séjour des morts:

E giunto alfine sosterai nel Prato
sparso dei gialli fiori della morte,
immortalmente, Achille, affaticato.

Dove dirai: Fossi lassù garzone,
in terra altrui, di povero padrone;

ma pur godessi, al sole ed alla luna,
la dolce vita che ad ognuno è una;

Nous avons donc une paraphrase bien tournée des paroles célèbres d'Achille à Ulysse dans l'Odyssée.[1] Mais ici le poète tombe dans un de ses défauts poétiques ordinaires; il est victime de sa tendance à allonger à l'infini un motif, à varier et répéter une idée jusqu'à lui faire perdre sa fraîcheur et sa force originelle. Chez lui, Achille poursuit sa pensée; il voudrait que ses chevaux fussent de jeunes poulains au poil brillant et à l'allure lourde, et que lui-même trouvât devant sa chaumière, sinon le javelot et le char de guerre, du moins le fouet et la charrue. L'impression, au lieu d'être renforcée, est affaiblie par cette addition. Il ne doit d'ailleurs pas être facile de donner à l'amour de l'Hellène pour la vie et la lumière du jour une expression plus saisissante que les paroles simples et sublimes placées par Homère dans la bouche d'Achille défunt: »Ne me console point d'être mort, glorieux Ulysse. J'aimerais mieux être un laboureur, et servir, pour un salaire, un homme pauvre

[1] XI, v. 488—491.

et qui n'aurait pas de grandes ressources, que de régner sur toutes les ombres de ceux qui ne sont plus.»

Le poème d'Anticlo est inspiré par le passage du quatrième chant de l'Odyssée où Ménélas raconte un exemple du sang-froid et de la décision d'Ulysse. Hélène, s'étant approchée du cheval de bois où se tenaient cachés les chefs achéens, les appela par leurs noms en imitant la voix de leurs femmes. Comme les héros allaient s'élancer, Ulysse les retint; et comme Anticlos voulait malgré tout répondre à l'appel, Ulysse lui ferma la bouche de ses fortes mains et sauva ainsi les Achéens.

τρὶς δὲ περίστειξας κοῖλον λόχον ἀμφαφόωσα,
ἐκ δ' ὀνομακλήδην Δαναῶν ὀνόμαζες ἀρίστους,
πάντων Ἀργείων φωνὴν ἴσκουσ' ἀλόχοισιν.
αὐτὰρ ἐγὼ καὶ Τυδεΐδης καὶ δῖος Ὀδυσσεὺς
ἥμενοι ἐν μέσσοισιν ἀκούσαμεν, ὡς ἐβόησας.
νῶι μὲν ἀμφοτέρω μενεήναμεν ὁρμηθέντε
ἢ ἐξελθέμεναι ἢ ἔνδοθεν αἶψ' ὑπακοῦσαι·
ἀλλ' Ὀδυσεὺς κατέρυκε καὶ ἔσχεθεν ἱεμένω περ.
[ἔνθ' ἄλλοι μὲν πάντες ἀκὴν ἔσαν υἷες Ἀχαιῶν,
Ἄντικλος δὲ σέ γ' οἶος ἀμείψασθαι ἐπέεσσιν
ἤθελεν. ἀλλ' Ὀδυσεὺς ἐπὶ μάστακα χερσὶ πίεζεν
νωλεμέως κρατερῇσι, σάωσε δὲ πάντας Ἀχαιούς.] [1]

[1] »Tu fis trois fois le tour de l'embuscade creuse, en la tâtant tout autour, et tu appelais par leurs noms les chefs des Danaens, en imitant la voix de leurs femmes. Moi, le fils de Tydée et le divin Ulysse, assis au milieu, nous entendîmes ta voix, et nous deux, le fils de Tydée et moi, nous brûlions de sortir ou de répondre aussitôt de l'in-

Le poème commence par une reconstitution détaillée et très vivante de la scène. On voit les héros se dresser, comme s'ils étaient prêts à franchir le seuil de leur foyer; on entend leur respiration courte et pressée dans l'obscurité, quand Ulysse les retient. Le poète décrit avec une extraordinaire beauté comment se réveille chez Anticlos le désir du foyer et de l'épouse, quand il croit entendre la voix de celle-ci:

E come udì la voce
della sua donna, egli sbalzò d'un tratto
su molta onda di mari, ombra di monti;
udì lei nelle stanze alte il telaio
spinger da sè, scendere l'ardue scale;
e schiuso il luminoso uscio chiamare
lui che la bocca aprì . . .

Lorsque les héros se sont glissés hors des flancs du cheval et que la ruine de Troie a commencé, tandis qu'Anticlos tue, incendie, pille, il entend toujours la voix de sa femme; et c'est à elle qu'il pense, quand plus tard il est étendu mourant devant le palais en flammes de Déiphobe. Il appelle un de ses camarades et le prie de transmettre un message à l'Atride. »Dis lui que le sang coule de mes veines comme le vin d'un cratère fêlé. Dis lui que c'est à cause de sa femme que je meurs, et que je porte la mienne dans mon cœur. Qu'Hélène vienne et me parle avec la voix de ma femme.» Hélène se rend vers lui à travers la ville éclairée par les incendies, et le tumulte du combat s'apaise

térieur, mais Ulysse nous arrêta et nous retint malgré notre désir. Alors tous les autres fils des Achéens restaient muets, et Anticlos seul voulut te répondre; mais Ulysse lui serra fortement la bouche de ses mains robustes, et sauva tous les Achéens.» — (Odyssée, IV, v. 277—288).

partout où elle passe. Elle se tient déjà à la tête du guerrier mourant, et ouvre la bouche pour lui parler avec la voix de sa femme, quand il l'arrête tout à coup par ces mots: »Non, c'est de toi seule que je veux me souvenir.»

Le long poème n'est donc qu'une préparation à l'apothéose, contenue dans le dernier vers, de la beauté fatale d'Hélène, qui semble encore de nos jours exercer sur l'imagination des poètes le même pouvoir que jadis. [1]

Au début du dixième chant de l'Odyssée[2], Ulysse quitte l'île d'Eole et navigue neuf jours et neuf nuits de suite sans laisser un seul moment le gouvernail à personne, afin qu'on arrive aussi vite que possible à Ithaque. Le dixième jour ils sont déjà si près qu'ils peuvent voir les feux de la patrie insulaire; alors Ulysse, accablé par la fatigue, se laisse aller au sommeil. Dominés par leur curiosité et leur avidité, croyant trouver des trésors d'argent et d'or, ses compagnons ouvrent le sac qu'Eole a donné à Ulysse; les vents s'en échappent et rejettent le navire vers la haute mer. Ithaque, but de leurs désirs, qu'ils avaient presque atteinte, disparaît dans le lointain.

Il sonno di Odisseo n'est guère, à proprement parler, qu'une paraphrase étendue de ce passage de l'Odyssée, une broderie minutieuse et détaillée sur un thème homérique. Cette pièce est divisée en sept petits poèmes qui dépeignent tous avec un grand luxe de détails des scènes qui se passent à Ithaque, et se terminent par la réflexion

[1] Cf. p. ex. Henri de Régnier, La Barque, dans le cycle Hélène de Sparte. (Les Médailles d'argile.)

[2] V. 28—55.

qui revient à la manière d'un refrain: le cœur d'Ulysse noyé de sommeil ne le vit (ou ne l'entendit) pas. Quant aux scènes elles-mêmes, elles sont pour la plupart décrites dans l'Odyssée à différents endroits. Le dernier de ces petits poèmes donne comme la synthèse de la pièce entière:

Ed i venti portarono la nave
nera più lungi. E subito aprì gli occhi
l'eroe, rapidi aprì gli occhi a vedere
sbalzar dalla sognata Itaca il fumo;
e scoprir forse il fido Eumeo nel chiuso
ben cinto, e forse il padre suo nel campo
ben culto: il padre che sopra la marra
appoggiato guardasse la sua nave;
e forse il figlio che poggiato all'asta
la sua nave guardasse: e lo seguiva,
certo, e intorno correa scodizzolando
Argo, il suo cane: e forse la sua casa,
la dolce casa ove la fida moglie
già percorreva il garrulo telaio:
guardò: ma vide non sapea che nero
fuggire per il violaceo mare,
nuvola o terra? e dileguar lontano,
emerso il cuore d'Odisseo dal sonno.

Le poème se rattache si étroitement à l'Odyssée qu'on peut presque dire que c'est une mosaïque de fragments homériques. On citera ici les imitations les plus longues et les plus importantes:

Per nove giorni, e notte e dì, la nave
nera filò, chè la portava il vento
e il timoniere, e ne reggeva accorta
la grande mano d'Odisseo le scotte;

nè, lasso, ad altri le cedea, chè verso
la cara patria lo portava il vento.

ἐννῆμαρ μὲν ὁμῶς πλέομεν νύκτας τε καὶ ἦμαρ,
. . . τὴν δ' ἄνεμός τε κυβερνήτης τ' ἴθυνεν . . .
αἰεὶ γὰρ πόδα νηὸς ἐνώμων, οὐδέ τῳ ἄλλῳ
δῶχ' ἑτάρων, ἵνα θᾶσσον ἱκοίμεθα πατρίδα γαῖαν.[1]

E ne'suoi poggi apparvero i filari
lunghi di viti, ed a'suoi piedi i campi
vellosi della nuova erba del grano:
e tutta apparve un'isola rupestre,
dura, non buona a pascere polledri,
ma sì di capre e sì di buoi nutrice.

ἦ τοι μὲν τρηχεῖα καὶ οὐχ ἱππήλατός ἐστιν,
οὐδὲ λίην λυπρή, ἀτὰρ οὐδ' εὐρεῖα τέτυκται.
ἐν μὲν γάρ οἱ σῖτος ἀθέσφατος, ἐν δέ τε οἶνος
γίγνεται . . .
αἰγίβοτος δ' ἀγαθὴ καὶ βούβοτος.[2]

. . . Il picco alto del Corvo
e il ben cerchiato fonte: e se n'udiva
un grufolare fragile di verri;
ed ampio un chiuso si scorgea, di grandi

---

[1] »Pendant neuf jours et neuf nuits nous naviguâmes sans relâche . . . le vent et le pilote dirigeaient le vaisseau . . . Car j'avais toujours manié les écoutes du navire, ne les cédant à aucun de mes compagnons, afin d'arriver plus vite dans la patrie.» (Odyssée, X, v. 28; XI, v. 10; X, v. 32—33.)

[2] »Certes, elle est âpre et non praticable pour les chevaux; elle n'est pas trop chétive, bien qu'elle n'ait pas une grande étendue. Elle produit du froment et du vin en abondance . . . Elle a de bons pâturages pour les chèvres et les bœufs.» (Odyssée, XIII, v. 242—246.)

massi ricinto ed assiepato intorno
di salvatico pero e di prunalbo;
ed il divino mandrïan dei verri
presso la spiaggia, della nera scorza
spogliava con l'aguzza ascia un querciolo
e grandi pali a rinforzare il chiuso
poi ne tagliò coi morsi aspri dell'ascia.

δήεις τόν γε σύεσσι παρήμενον· αἱ δὲ νέμονται
πὰρ Κόρακος πέτρῃ ἐπί τε κρήνῃ Ἀρεθούσῃ . . .
. . . ἔνθα οἱ αὐλὴ
ὑψηλὴ δέδμητο, περισκέπτῳ ἐνὶ χώρῳ,
καλή τε μεγάλη τε, περίδρομος· ἥν ῥα συβώτης
αὐτὸς δείμαθ' ὕεσσιν . . .
ῥυτοῖσιν λάεσσι καὶ ἐθρίγκωσεν ἀχέρδῳ.
σταυροὺς δ' ἐκτὸς ἔλασσε διαμπερὲς ἔνθα καὶ ἔνθα
πυκνοὺς καὶ θαμέας, τὸ μέλαν δρυὸς ἀμφικεάσσας.[1]

La nave
era di faccia al porto di Forkyne;
e in capo ad esso si vedea l'olivo
grande, fronzuto, e presso quello un antro:
l'antro d'affaccendate api sonoro,
quando in crateri ed anfore di pietra
filano la soave opra del miele:
e si scorgeva la sassosa strada
della città: si distinguea, tra il verde

[1] »Tu le trouveras assis auprès de ses porcs, qui paissent non loin du rocher du Corbeau et de la fontaine Aréthuse . . . Là s'élevait, dans un espace découvert, l'enceinte élevée, belle, grande et circulaire; le porcher l'avait construite lui-même pour ses porcs . . . avec des pierres traînées, et il l'avait crénelée d'épines. Il avait planté, au dehors, une palissade de pieux drus et serrés, taillés dans le cœur noir du chêne.« (Odyssée, XIII, v. 407—408; XIV, 5—8, 10—12.)



d'acquosi ontani, la fontana bianca
e l'ara bianca . . .

Φόρκυνος δέ τις ἔστι λιμὴν . . .
αὐτὰρ ἐπὶ κρατὸς λιμένος τανύφυλλος ἐλαίη,
ἀγχόθι δ' αὐτῆς ἄντρον ἐπήρατον ἠεροειδές . . .
ἐν δὲ κρητῆρές τε καὶ ἀμφιφορῆες ἔασιν
λάινοι· ἔνθα δ' ἔπειτα τιθαιβώσσουσι μέλισσαι . . .
ἀλλ' ὅτε δὴ στείχοντες ὁδὸν κάτα παιπαλόεσσαν
ἄστεος ἐγγὺς ἔσαν καὶ ἐπὶ κρήνην ἀφίκοντο . . .
ἀμφὶ δ' ἄρ' αἰγείρων ὑδατοτρεφέων ἦν ἄλσος . . .
. . . βωμὸς δ' ἐφύπερθε τέτυκτο . . .[1]

E tra due poggi un campo
era, ben culto; il campo di Laerte;
del vecchio re; col fertile pometo;
coi peri e meli che Laerte aveva
donati al figlio tuttavia fanciullo;
chè lo seguiva per la vigna, e questo
chiedeva degli snelli alberi e quello:
tredici peri e dieci meli in fila
stavano, bianchi della lor fiorita.

εἰ δ' ἄγε τοι καὶ δένδρε' ἐυκτιμένην κατ' ἀλωὴν
εἴπω, ἅ μοί ποτ' ἔδωκας, ἐγὼ δ' ᾔτεόν σε ἕκαστα
παιδνὸς ἐών, κατὰ κῆπον ἐπισπόμενος· διὰ δ' αὐτῶν

---

[1] »Il y a un port de Phorcys . . . A l'entrée même du port est un olivier au large feuillage, auprès une grotte charmante, ténébreuse . . . Là il y a des cratères et des amphores de pierre, et les abeilles y construisent leurs rayons . . . Tout en marchant par un sentier rocailleux ils approchèrent de la ville et arrivèrent à une fontaine . . . Elle était entourée d'un bois de peupliers, nourrissons des eaux . . . et au-dessus il y avait un autel . . .« (Odyssée, XIII, v. 96, 102—103, 105—106; XVII, v. 204—205, 208, 210).

ἱκνεύμεσθα, σὺ δ' ὠνόμασας καὶ ἔειπες ἕκαστα.
ὄγχνας μοι δῶκας τρεισκαίδεκα καὶ δέκα μηλέας . . .[1]

Outre ces longues imitations il y en a une foule de petites qui sautent aux yeux; elles s'étendent à un ou plusieurs vers ou se réduisent simplement à des expressions ou des épithètes empruntées au grec. On pourrait compter les vers qui ne renferment pas de réminiscence de l'Odyssée. Mais il ne semble pas nécessaire de dresser ici une liste des imitations de faible étendue, car les citations données plus haut suffisent pour marquer nettement la manière dont Pascoli, dans ce poème, imite Homère. Sans être toujours une traduction littérale, le vers de Pascoli sait généralement trouver le ton homérique; parfois il le modifie légèrement par l'addition de quelques traits pittoresques. Ce qui, dans le poème, contraste peut-être le plus fortement avec le ton homérique est la réflexion qui revient régulièrement, en forme de refrain, à la fin de chacune des sections de la pièce.

Si, comme le fait Siciliani dans son article, on rapproche ce poème de quelques autres, tels que La felicità dans le recueil Myricae, il prend une valeur autre et plus grande que celle d'une paraphrase habile de quelques vers de l'Odyssée. Il revêt alors une signification symbolique d'une portée générale. Ulysse qui, bravant la fatigue, reste au gouvernail nuit et jour sans fermer les

[1] »Eh bien, je te dirai encore les arbres de ce verger bien ordonné, ceux que tu m'as donnés autrefois, comme je te les demandais l'un après l'autre, étant enfant et te suivant à travers le verger. Nous allions parmi les arbres et tu me les nommas tous successivement. Tu me donnas treize poiriers et dix pommiers . . .» (Odyssée, XXIV, v. 336—340.)

yeux, dans l'attente de voir une île aux contours bleuâtres surgir de la mer, mais s'endort et perd ainsi l'occasion du retour, quand la patrie est déjà en vue, Ulysse symbolise l'homme qui cherche au loin son bonheur, mais ne sait pas le saisir quand il le tient à portée de la main.

Nous arrivons ainsi au long poème imité d'Homère, L'ultimo viaggio, que nous traiterons à part. Dans le poème suivant, Il poeta degli iloti, nous sommes brusquement transportés du monde homérique, où nous avons été si longtemps, dans le monde d'Hésiode; le ton héroïque devient plutôt didactique; la beauté légendaire et brillante des exploits héroïques et des aventures fait place à la poésie nébuleuse des cosmogonies, à la poésie humble du travail et de la vie rustique. Le personnage principal du poème est le chantre d'Ascra lui-même.

Hésiode a fait son premier et unique voyage sur mer; il revient de Chalcis d'Eubée, où il a pris part aux jeux par lesquels on fêtait la mort d'un roi, et son hymne guerrier a remporté la victoire dans la lutte entre les poètes, même sur le vieux chanteur aveugle de Chio. Il vient de débarquer dans l'Aulide montagneuse et se rend vers Ascra, portant sur ses épaules fatiguées le prix du chant, un trépied de bronze à deux anses. Quand il arrive à la source où les Achéens virent autrefois le prodige des passereaux, il est rejoint par un homme qui s'offre à porter son fardeau. »Il est lourd, dit Hésiode, et toi aussi tu es un vieillard.» — »Mais je suis esclave. J'ai amené deux veaux du Cithéron à la côte, et maintenant je reviens chez mon

maître. Mais où vas-tu, père?» — »A Ascra, village misérable, triste par le froid, pénible par la chaleur, jamais bon.» Et il ajoute encore qu'il vient de Chalcis, d'où il rapporte comme prix du chant le trépied de bronze. »Alors tu es un aède ambulant, dit l'esclave, et sais présenter le faux comme vrai, mais non dire la vérité.»

Le chanteur d'Ascra ne répond pas. Le soleil chauffe et la plaine est emplie du mugissement des troupeaux; les paysans labourent la terre amollie par une longue pluie. D'une charrette près du chemin un homme descend du fumier. Hésiode détourne la tête, mais l'esclave vante le riche engrais et murmure à part lui: »Celui qui fait fait bien. Celui-là seul qui ne fait rien fait mal.» Midi arrive, mais il n'y a pas de ferme dans le voisinage. Tandis que les voyageurs marchent, l'esclave examine les rochers à la pauvre végétation, et enfin il montre du doigt une place verte et s'écrie: »Vois! Tout se trouve dans la nature, mais tout est caché. Il faut d'abord chercher et ensuite fouiller.» Il dépose le trépied, fouille le sol, et une petite source apparaît. Puis il tire un morceau de pain et le partage avec l'aède, disant: »Je sais que la moitié est plus grande que le tout.» Un peu plus tard il trouve une bourse renfermant deux talents d'or, et, voyant un cavalier qui les précède sur le chemin, il le rattrape et lui rend son or. Hésiode remarque qu'il eût été facile à l'esclave de garder l'or. »Qui, c'eût été facile, murmure l'esclave, car la route est courte qui mène au mal. Le mal habite sous le même toit que nous, père.»

Enfin ils arrivent à des chaumières et à des villages, et à un carrefour ils rencontrent un attroupement de gens qui crient et se disputent. Un homme brandit déjà sa

bèche, mais l'esclave se précipite et le retient par ces mots: »Les poissons de la mer, les bêtes de la forêt et les vautours des airs ont pour loi de s'entre-dévorer. Mais la loi des hommes est le bien.» Le peuple revient paisiblement à ses occupations, laboure et sème, et l'esclave adresse à un jeune homme vigoureux des exhortations au travail et à la vertu. Pour être aimé du ciel et de la terre on doit travailler comme eux. Le nuage porte l'eau, le vent arrive essouflé du lointain; sans se fatiguer le soleil revient chaque jour. La terre est une mère qui a enfanté beaucoup d'enfants et les a nourris sur son sein, et c'est pourquoi elle a besoin d'être aidée par la main de l'homme. — Les voyageurs continuent leur route, mais quand le soir arrive ils s'aperçoivent qu'ils se sont égarés. La région cultivée a disparu, et ils se trouvent au milieu d'un bouquet odorant de lauriers. »Tu m'as mal conduit», dit l'aède fatigué. Mais le patient esclave répond: »Je me fiais à toi, car qui pourrait bien montrer la vraie route, sinon le bon aède?»

C'est ici que se termine la première partie du poème, appelée Il giorno. Au début de la seconde, La notte, les deux hommes cherchent une clairière dans le bois, où il sera plus facile de se défendre des bêtes fauves, et l'esclave étend son manteau pour servir d'abri contre le vent. »Père, dit-il à l'aède, je connais les nuits froides et suis habitué à dormir sous la rosée; mais il est trop tard pour toi de l'apprendre.» Mais l'aède répond qu'il s'y est habitué dès son enfance. Son père était venu de Cymé d'Eolie à Ascra, fuyant devant la pauvreté, et lui même avait à cette époque gardé les troupeaux de moutons sur les pentes de l'Hélicon, passant les nuits en plein air. Et une fois, raconte-t-il encore, c'était par une nuit claire comme

celle-ci. Il voyait les Pléiades, qui laissent en partant la charrue sur les champs et trouvent au retour la faucille, se lever au firmament; il entendait le murmure des forêts et le bruit des sources; il respirait l'odeur de molles prairies. Mais tout à coup il sentit qu'il s'ouvrait à l'univers, qui en un instant pénétra son âme, et il entendit en lui le chant qui tout à l'heure remplissait la nature éclairée par les étoiles.

Ce chant parlait de la Terre, la mère malheureuse, qui au début n'enfantait que des monstres effroyables et les cachait au plus profond de son sein, de peur que le Ciel ne les vît. Mais le Ciel la surveillait de ses milliers d'yeux et la voyait se tordre et exhaler durant le jour de la fumée, durant la nuit des flammes. Enfin elle mit au jour sa descendance; les montagnes dressèrent leurs cent têtes, et chacune vomissait de la fumée et du feu, assombrissant le jour et rougissant la nuit. Et les monstres projetaient en hurlant des blocs de rochers brûlants contre le Ciel, et le Ciel saisi de fureur brisait les étoiles et les lançait contre la Terre. Pendant une nuit longue d'une année dura le combat entre le Ciel et la Terre. Puis la paix fut faite. Mais parfois la Terre se souvient du vieux combat, et alors elle vomit du feu et tremble; et la haine se rallume au cœur du Ciel, qui au milieu du tonnerre envoie contre la Terre les carreaux de sa foudre.

È pace sì, ma l'infelice Terra
è sol felice, quando ignara dorme;
e il Cielo azzurro sopra lei si stende
con le sue luci, e vuol destarla e svuole,
e l'accarezza col guizzar di qualche
stella cadente, che però non cade.

Come ora. E sol com'ora anco è felice
l'uomo infelice; s'egli dorme, o guarda:
quando guarda e non vede altro che stelle,
quando ascolta e non ode altro che un canto.

Quand il a fini, un chant s'élève dans la nuit, un chant fait de plaintes et de questions, une série de cris qui se terminent par un sanglot, une lamentation qui se fond dans la joie. Et l'aède dit que le rossignol, qui pleure toute la nuit, a perdu tout à fait le sommeil, et l'hirondelle à moitié seulement. Ils ont tous deux le même chagrin, et pourtant ils n'entendent jamais leur plainte réciproque. Mais l'esclave prétend que leur chant n'est pas une lamentation: l'hirondelle, qui a beaucoup à faire, sait que l'aube est le tiers du jour, et il est doux de chanter le soir pour celui qui a travaillé tout le jour. Quant au rossignol, il lance ses modulations toute la nuit, pour ne pas perdre par le sommeil une seule note de son hymne. — Cependant la lune s'est levée sur les montagnes, et les voyageurs trouvent leur route. Le chant des rossignols les accompagne pendant leur marche, et à l'aube le gazouillis d'une hirondelle leur annonce qu'une maison est proche. Enfin ils arrivent à un temple isolé sur la montagne sacrée. »C'est ici, dit l'aède à l'esclave, que dans mon enfance je menais paître mes troupeaux. C'est ici que j'ai appris l'art du chant et que j'ai chanté la lutte entre le Ciel et la Terre. Mais ensuite j'ai jugé bon de chanter non pas la vérité, mais le mensonge qui ressemble à la vérité. Maintenant je veux chanter le travail, sans me précoccuper de savoir si les rois m'appelleront un aède pour esclaves.» Et, après avoir dit, il suspend en don le trépied dans le temple. —

Si Pascoli a fait du chantre d'Ascra le personnage principal d'un de ses poèmes, ce n'est pas un hasard: on conçoit très bien qu'il se soit senti attiré particulièrement vers le vieux poète paysan. Les deux poètes ont plus d'un trait commun. Leur œuvre à tous deux exhale un fort et sain parfum de terroir. L'amour de la campagne et de la vie rustique, l'intérêt pour les moindres et les plus humbles détails des occupations agricoles et domestiques sont propres aux deux auteurs. De même qu'Hésiode, Pascoli (avec, il est vrai, plus de poésie et d'un ton moins didactique) a chanté la plupart des travaux et occupations du laboureur. Même le trait gnomique, un des caractères principaux de la poésie hésiodique, se retrouve chez lui; sa poésie est plus d'une fois teintée de proverbes et de sentences. La conception morale des deux poètes offre plus d'un point commun: l'idéal de vie qui ressort de leur poésie à tous deux est l'équité incorruptible, le travail paisible et humble. Du reste, le paysan de Pascoli n'est pas sans ressemblance avec le paysan grec d'Hésiode; Zi Meo de Castelvecchio ne se serait pas senti trop dépaysé parmi les paysans qui, par les froides journées d'hiver, se rassemblaient dans la forge du village béotien pour se réchauffer et passer le temps en causeries.

Même dans leurs descriptions de la nature, et malgré l'abîme infranchissable qui sépare la conception antique de la nature de notre conception moderne, les deux poètes ne sont pas sans présenter des ressemblances. Homère ne décrit en général que la nature héroïque ou idéalisée: la mer, des montagnes hautes comme les nuées ou des gorges abruptes, des jardins tracés avec art; même quand il décrit des terres cultivées, le tableau prend une grandeur

épique. Chez Hésiode au contraire, c'est la nature journalière et humble, non idéalisée, par le soleil et la pluie, dans la boue d'automne et le froid d'hiver; ce sont des champs maigres où le paysan peine pour gagner péniblement sa vie. Et tandis que, dans la poésie homérique, la nature ne constitue d'ordinaire que le fond ou le cadre, elle forme un des principaux motifs dans les Travaux et Jours, où l'on perçoit partout sa présence. — Or le rôle de Pascoli parmi les poètes de la nature dans l'Italie moderne est dans une certaine mesure analogue. Carducci dépeint la nature en traits larges et synthétiques. D'Annunzio la décrit grandiose, idéalisée ou symbolique; et le poète est d'ailleurs attiré plutôt par la nature embellie et ennoblie par la main de l'homme; son paysage favori est celui où un jet d'eau bruit au milieu de cyprès et de statues de marbre. C'est Pascoli qui le premier a fait entrer dans la poésie italienne la nature géorgique, la nature rustique pour ainsi dire, avec tous ses détails, même les plus infimes et les plus humbles, sa faune et sa flore. C'est sans doute cette parenté d'esprit entre les deux poètes qui a aidé Pascoli à trouver, dans son poème, et surtout dans la première partie, le vrai ton hésiodique: une atmosphère de sagesse paysanne raisonneuse et obscure, de travail honnête et assidu, un parfum de champs et de terre. C'est avec une grande habileté qu'il a inséré des maximes et des fragments hésiodiques dans une fable de sa propre invention.

Et cette fable repose sur une conception originale, d'ailleurs très libre, de l'évolution de la poésie hésiodique. Pascoli suppose qu'Hésiode a composé dans sa jeunesse la Théogonie, que les recherches modernes envisagent comme l'œuvre d'un épigone, puis à l'âge mûr des hymnes

guerriers (l'auteur penserait-il au poème du Bouclier d'Héraklès?), et enfin, au déclin de sa vie, le poème des Travaux et Jours, le seul des ouvrages transmis sous le nom d'Hésiode que l'on regarde maintenant comme authentique. En outre il se représente la Théogonie, d'accord en cela avec la tradition antique telle qu'on la trouve dans le poème lui-même, comme sortie d'une inspiration surnaturelle. Il suppose au contraire que l'idée d'un nouveau genre de poésie, l'inspiration de son poème sur le travail, lui est venue d'un vieil esclave rencontré dans un voyage: les sentences proverbiales que l'auteur a placées dans la bouche de l'esclave sont presque toutes tirées des Travaux et Jours.

Le titre du poème et le trait final:

nè curo
ch'io sembri ai re l'Aedo degli schiavi,

ont été fournis à l'auteur, d'après ses propres indications, par un passage d'Élien [1] et un autre de Dion Chrysostome. [2] D'après le premier, Cléomène de Sparte aurait dit un jour qu'Homère, qui enseigne à se battre, est le poète des Spartiates, mais Hésiode celui des hilotes, car il enseigne à cultiver la terre. Chez le second, dans un dialogue entre Alexandre le Grand et son père Philippe, Alexandre déclare qu'Hésiode n'est pas un poète pour princes et généraux, mais pour bergers, charpentiers et laboureurs, et qu'il ne convient pas aux Macédoniens d'à présent, mais à ceux d'autrefois, qui, bergers et laboureurs, étaient esclaves des Illyriens et des Triballes.

---

[1] Varia Historia, XIII, 19.
[2] Oratio II, 8—10.

L'action même du poème est empruntée à la poésie hésiodique. Le voyage d'Hésiode à Chalcis d'Eubée, sa participation au concours d'aèdes par lequel on célébrait la mort du roi Amphidamas, le trépied à deux anses qu'il rapporta comme prix et le sacrifice qu'il en fit aux Muses d'Hélicon, à l'endroit même où elles lui avaient jadis révélé le don de poésie, tout cela se trouve dans le passage suivant des Travaux et Jours, que l'on soupçonne d'ailleurs d'être interpolé:

ἔνθα δ' ἐγὼν ἐπ' ἄεθλα δαΐφρονος Ἀμφιδάμαντος
Χαλκίδα τ' εἰς ἐπέρησα· τὰ δὲ προπεφραδμένα πολλὰ
ἄεθλ' ἔθεσαν παῖδες μεγαλήτορος· ἔνθα μέ φημι
ὕμνῳ νικήσαντα φέρειν τρίποδ' ὠτώεντα.
τὸν μὲν ἐγὼ Μούσῃς Ἑλικωνιάδεσσ' ἀνέθηκα,
ἔνθα με τὸ πρῶτον λιγυρῆς ἐπέβησαν ἀοιδῆς. [1]

Quelques vers plus haut, Hésiode dit lui-même que ce fut son seul voyage sur mer.[2] Quant à sa prétendue victoire sur Homère, Pascoli a sûrement emprunté ce trait de l'ouvrage anonyme[3], datant du IIe S. après J. C., qui décrit le concours de chant entre les deux poètes, et en place la scène précisément aux jeux de Chalcis. Mais, dans cet

[1] »Je vins à Chalcis pour les jeux du brave Amphidamas. Des prix nombreux avaient été proposés par les enfants du magnanime. Je me vante d'avoir remporté là le prix du chant, un trépied à deux anses que je consacrai aux Muses d'Hélicon, là où, pour la première fois, elles m'avaient inspiré le chant sonore.« (V. 654—659). — Cf. Siciliani, op. cit.

[2] V. 650—651.

[3] Certamen Homeri et Hesiodi (*Περὶ τοῦ Ὁμήρου καὶ Ἡσιόδου γένους καὶ τοῦ ἀγῶνος αὐτῶν*). — C'est de là aussi que Pascoli a tiré quelques détails sur la nature des jeux.

écrit, Hésiode remporte la victoire parce qu'il est juste que celui qui exhorte au travail de la terre et à la paix ait le prix, et non celui qui décrit des combats et des massacres. Pascoli au contraire, chose assez singulière, lui fait remporter le prix avec un hymne guerrier. La source au bord de laquelle eut lieu le prodige des passereaux fait allusion à un passage de l'Iliade[1], où Ulysse parle d'un présage que Zeus envoya aux Grecs tandis qu'ils étaient rassemblés à Aulis. Et la réponse de l'aède à l'esclave:

»Ad Ascra: ad Ascra, misero villaggio,
tristo al freddo, aspro al caldo, e non mai buono,»

ne fait que reproduire les propres mots irrités dont Hésiode décrit son pays:

. . . ὀϊζυρῇ ἐνὶ κώμῃ,
Ἄσκρῃ, χεῖμα κακῇ, θέρει ἀργαλέῃ, οὐδέ ποτ' ἐσθλῇ.[2]

Les sentences de l'esclave, comme il est dit plus haut, sont des maximes hésiodiques tirées des Travaux et Jours. C'est ainsi que les lignes

»Ben fa, chi fa. Sol chi non fa, fa male.»

»So ch'è più grande la metà che il tutto.»

»C'è poca strada al male.
Il male, o padre, è nostro casigliano.»

rendent les vers d'Hésiode:

---

[1] Il, v. 305—320.

[2] »Le misérable bourg d'Ascra, mauvais en hiver, pénible en été, et jamais agréable.» (Travaux et Jours, v. 639—640).

ἔργον δ' οὐδὲν ὄνειδος, ἀεργίη δέ τ' ὄνειδος.[1]

νήπιοι, οὐδὲ ἴσασιν, ὅσῳ πλέον ἥμισυ παντὸς . . .[2]

τὴν μέν τοι κακότητα καὶ ἰλαδὸν ἔστιν ἑλέσθαι
ῥηιδίως· λείη μὲν ὁδος, μάλα δ' ἐγγύθι ναίει.[3]

La longue exhortation aux paysans qui se disputent:

»Sono i pesci dell'acque, e son le fiere
dei boschi, e sono gli avvoltoi dell'aria,
ch'hanno per legge di mangiar l'un l'altro.
Gli uomini, no, chè la lor legge è il bene.»

est une traduction fidèle du passage suivant d'Hésiode:

τόνδε γὰρ ἀνθρώποισι νόμον διέταξε Κρονίων
ἰχθύσι μὲν καὶ θηρσὶ καὶ οἰωνοῖς πετεηνοῖς
ἐσθέμεν ἀλλήλους, ἐπεὶ οὐ δίκη ἐστὶν ἐν αὐτοῖς·
ἀνθρώποισι δ' ἔδωκε δίκην, ἣ πολλὸν ἀρίστη
γίγνεται·[4]

Dans les vers

»C'è tutto al mondo, ma nascosto è tutto»,

et

»Lavora.
o gran fanciullo, se la terra e il cielo
t'amino, amando essi chi lor somiglia!»

---

[1] »Travailler n'a rien de honteux; la honte n'est que pour la paresse.» (V. 311). — Cf. Siciliani, op. cit.

[2] »Les insensés! Ils ne savent pas combien la moitié est plus grande que le tout.» (V. 40).

[3] »Sans doute il en coûte peu pour commettre le mal abondamment, car la voie qui y mène est unie et toute proche.» (V. 287—288).

[4] »Le fils de Cronos a établi cette loi pour les hommes: il a permis aux poissons, aux bêtes féroces, aux oiseaux de proie, de se dévorer entre eux, parce que la justice leur manque; mais il a donné aux hommes la justice, qui est la meilleure des choses.» (V. 276—280).

l'imitation est moins directe, mais il n'est pourtant pas difficile d'y voir une influence des vers d'Hésiode:

κρύψαντες γὰρ ἔχουσι θεοὶ βίον ἀνθρώποισιν· [1]

καὶ ἐργαζόμενος πολὺ φίλτερος ἀθανάτοισιν
ἔσσεαι ἠδὲ βροτοῖς· μάλα γὰρ στυγέουσιν ἀεργούς. [2]

On trouve encore d'autres influences moins importantes dans la première partie du poème. C'est ainsi que les paroles d'introduction »Figlio di Dio» sont sans aucun doute inspirées de l'expression hésiodique *δῖον γένος* [3], et vers la fin on rencontre une belle réminiscence homérique:

E già scendea la sera
e velava una dolce ombra le strade,

n'est que le vers de l'Odyssée

δύσετό τ' ἠέλιος σκιόωντό τε πᾶσαι ἀγυιαί. [4]

Le morceau central de la seconde partie, la description de la manière dont Hésiode dans son enfance apprit le chant et du contenu de ce chant, repose aussi sur un fon-

[1] »Les dieux ont caché aux hommes les ressources de la vie.» (V. 42).

[2] »Et c'est en travaillant que tu seras plus cher aux dieux et aux hommes, car ils ont en haine les paresseux.» (V. 309—310). Je cite le passage d'après un texte autre que celui de l'édition A. Rzach (Teubner), parce qu'il me semble évident que c'est la leçon suivie par Pascoli.

[3] V. 299. — Le sens paraît être ici: de naissance divine, noble, distingué; mais on l'a expliqué aussi comme »fils de Dios».

[4] »Le soleil se coucha, et toutes les rues se remplirent d'ombre.» (II, v. 388).

dement hésiodique. Nous lisons en effet au début de la Théogonie:

αἵ νύ ποθ' Ἡσίοδον καλὴν ἐδίδαξαν ἀοιδήν,
ἄρνας ποιμαίνονθ' Ἑλικῶνος ὕπο ζαθέοιο.
τόνδε δέ με πρώτιστα θεαὶ πρὸς μῦθον ἔειπον,
Μοῦσαι Ὀλυμπιάδες, κοῦραι Διὸς αἰγιόχοιο·
— — — — — — — — — — — —
ὣς ἔφασαν κοῦραι μεγάλου Διὸς ἀρτιέπειαι·
καί μοι σκῆπτρον ἔδον δάφνης ἐριθηλέος ὄζον
δρέψασαι θητόν· ἐνέπνευσαν δέ μ' ἀοιδὴν
θέσπιν, ἵνα κλείοιμι τά τ' ἐσσόμενα πρό τ' ἐόντα. [1]

Parfois cette concordance aboutit à une ressemblance de forme, à une correspondance dans les mots et les expressions, comme on peut s'en convaincre en rapprochant de l'original certaines parties du poème de Pascoli:

E io badai le pecore sui greppi
dell'Elicone, il grande monte e bello . . .
Chè da fanciullo pascolai la greggia,
reggendo in mano la ricurva verga
del pecoraio, non lo scettro, ramo
di sacro alloro . . . [2]

---

[1] »Autrefois, à Hésiode elles enseignèrent un beau chant, tandis que, au pied de l'Hélicon sacré, il paissait ses agneaux. Et premièrement elles me parlèrent ainsi, ces déesses, les Muses d'Olympe, filles de Zeus qui tient l'égide . . . Ainsi parlèrent les filles véridiques du grand Zeus, et elles me donnèrent un sceptre, un rameau de vert laurier admirable à cueillir; et elles m'inspirèrent un chant divin, afin que je pusse dire les choses passées et futures.« (V. 22—25, 29—32).

[2] Nous citons ces deux passages en changeant l'ordre de succession, pour mieux faire ressortir la ressemblance avec la citation d'Hésiode.

Et les vers situés entre ces deux citations, où l'aède parle de son père, sont une traduction d'un passage des Travaux et Jours:

Mio padre ad Ascra dall'eolia Cyme
venne, fuggendo, non la copia e gli agi,
sì la cattiva povertà . . .

ὅς ποτε καὶ τεῖδ' ἦλθε, πολὺν διὰ πόντον ἀνύσσας,
Κύμην Αἰολίδα προλιπών, ἐν νηὶ μελαίνῃ·
οὐκ ἄφενος φεύγων οὐδὲ πλοῦτόν τε καὶ ὄλβον,
ἀλλὰ κακὴν πενίην . . . [1]

En décrivant la naissance, dans l'âme de l'aède, de l'inspiration poétique, Pascoli s'écarte un peu de son modèle. Il a laissé tomber l'intervention surnaturelle des Muses. Chez lui l'inspiration surgit, dans l'âme du jeune berger, au cours d'une nuit tranquille, d'une façon merveilleuse et inexplicable. Le même caractère moderne se marque aussi dans le passage suivant, le chant qui décrit la lutte entre le Ciel et la Terre. Pascoli ne voit pas cette lutte à travers l'imagination plastique et créatrice de mythes du poète grec; elle ne devient pas chez lui une Titanomachie, un combat entre des êtres mythologiques, les Titans et les Dieux. Il va droit aux révolutions naturelles, aux bouleversements géologiques que probablement symbolise le mythe, et décrit une lutte entre des forces naturelles: le feu, emprisonné dans les flancs de la terre, se fraie un chemin par les cra-

---

[1] »Autrefois, il vint ici, après un long trajet de mer, sur une nef noire, quittant Cymé d'Eolie. Et il ne fuyait ni l'abondance, ni la richesse, ni l'opulence, mais la pauvreté mauvaise.» (V. 635—638).

tères volcaniques et lance vers les nues des flammes, de la fumée et des blocs de rocher. Malgré le caractère nouveau et original de cette description, on retrouve pourtant dans quelques traits l'influence du modèle hésiodique. Au début surtout, on perçoit un écho très net de la Théogonie:

E quel canto parlava della Terra
dall' ampio petto, che, infelice madre,
nell'evo primo non facea che mostri,
orrendi enormi, e li tenea nascosti
in sè, perchè non li vedesse il Cielo.
E lei guardava coi mille occhi il Cielo,
molto in sospetto, chè l'udia sovente
gemere e la vedea scotersi tutta
per la strettura . . .

Ὅσσοι γὰρ Γαίης τε καὶ Οὐρανοῦ ἐξεγένοντο,
δεινότατοι παίδων, σφετέρῳ δ' ἤχθοντο τοκῆι
ἐξ ἀρχῆς· καὶ τῶν μὲν ὅπως τις πρῶτα γένοιτο,
πάντας ἀποκρύπτασκε, καὶ ἐς φάος οὐκ ἀνίεσκε,
Γαίης ἐν κευθμῶνι, κακῷ δ' ἐπετέρπετο ἔργῳ
Οὐρανός. ἡ δ' ἐντὸς στεναχίζετο Γαῖα πελώρη
στεινομένη· [1]

Par contre la description citée plus haut des rapports du Ciel et de la Terre après la fin du combat, et les réflexions sur le bonheur et le malheur des hommes, sont entièrement modernes et originales; c'est ici Pascoli lui-même qui parle par la bouche d'Hésiode.

[1] »De tous les enfants qui naquirent de Gaia et d'Ouranos, ils furent les plus terribles, et dès l'origine, en horreur à leur père. Et à peine ils étaient nés, qu'il les cachait tous, les privant de la lumière, dans les profondeurs de Gaia, et il se réjouissait de son action mauvaise. Elle cependant, l'immense Gaia, que remplissait leur masse, gémissiat au-dedans d'elle-même.« (V. 154—160).

Le passage qui suit, la description du chant du rossignol et la discussion sur le rossignol et l'hirondelle, sont également très caractéristiques de Pascoli. Parmi les poètes de l'Italie contemporaine, Pascoli est le poète des oiseaux. Il n'y a guère de poète moderne chez qui les oiseaux, leur vie et leur chant, jouent un rôle plus important que chez lui; une grande partie de sa poésie est remplie de chants d'oiseaux et de gazouillis, parfois même rendus en onomatopées. Ce n'est donc pas sans raisons qu'un critique italien compare l'épisode du rossignol et de l'hirondelle à la signature de l'artiste sur un tableau; mais il n'a pas vu que, là aussi, Pascoli, s'il se meut sur un de ses domaines préférés, n'est pas resté sans subir l'influence de modèles anciens. Les paroles du vieil aède sont en effet directement inspirées d'un passage d'Élien, où celui-ci raconte qu'Hésiode, faisant allusion au mythe connu des filles de Pandion, dit quelque part que le rossignol est le seul oiseau qui oublie de dormir et veille sans cesse, tandis que l'hirondelle n'a pas perdu le sommeil entièrement, mais seulement à moitié.[1] Et la plainte matinale de l'hirondelle est aussi un trait hésiodique.[2] La réponse de l'esclave est plus personnelle, et on croit entendre la propre voix de Pascoli. Et cependant là encore il n'est pas dégagé de toute rémi-

---

[1] *λέγει Ἡσίοδος τὴν ἀηδόνα μόνην ὀρνίθων ἀμελεῖν ὕπνου καὶ διὰ τέλους ἀγρυπνεῖν. τὴν χελιδόνα οὐκ ἐς τὸ παντελὲς ἀγρυπνεῖν, ἀποβεβληκέναι δὲ καὶ ταύτην τοῦ ὕπνου τὸ ἥμισυ. — Ποικίλη ἱστορία* (Varia Historia), XII, 20.

[2] *ὀρθογόη Πανδιονὶς χελιδών.* (»La fille de Pandion, l'hirondelle aux plaintes matinales»). Travaux et Jours, v. 568.

niscence: la sentence paysanne, que l'aurore est un tiers de la journée de travail, est empruntée à Hésiode.[1]

On notera encore ici quelques petits emprunts à la poésie hésiodique. La phrase si joliment tournée de Pascoli sur les Pléiades, où il dit qu'elles laissent sur les champs la charrue et y retrouvent la faucille, a sûrement pour origine un passage des Travaux et Jours[2]; et la »menzogna che somiglia al vero» que l'aède, vers la fin du poème, déclare avoir chantée auparavant, ce sont les ψεύδεα πολλὰ ἐτύμοισιν ὁμοῖα[3] que les Muses connaissent si bien, d'après leur propre déclaration au poète au début de la Théogonie.

C'est dans un tout autre ordre d'idées que nous introduit le cycle Poemi di Ate.[4] Sous le nom d'Até les

[1] ἠὼς γὰρ ἔργοιο τρίτην ἀπομείρεται αἶσαν. (»A l'aurore appartient le tiers de l'ouvrage»). Ibidem, v. 578.

[2] Πληιάδων Ἀτλαγενέων ἐπιτελλομενάων
ἄρχεσθ' ἀμήτου, ἀρότοιο δὲ δυσομενάων.
αἳ δή τοι νύκτας τε καὶ ἤματα τεσσαράκοντα
κεκρύφαται, αὖτις δὲ περιπλομένου ἐνιαυτοῦ
φαίνονται τὰ πρῶτα χαρασσομένοιο σιδήρου.

»Au lever des Pléiades, filles d'Atlas, commence la moisson, et le labourage à leur coucher. Quarante nuits et quarante jours elles restent cachées, et quand l'année est révolue, elles apparaissent de nouveau, au moment où on aiguise les faucilles.» (V. 383—387).

[3] »Des mensonges nombreux qui ressemblent à la vérité.» (V. 27).

[4] Une réminiscence d'Hésiode, aussi curieuse que peu justifiée, se rencontre également ici. Tous les poèmes du cycle commencent en effet par les mots O quale, de même que les sections d'un ou de quelques-uns des livres du »Catalogue des femmes» d'Hésiode commençaient par les mots ἢ οἵη. — V. Siciliani, op. cit.

Grecs entendaient la personnification de l'égarement fatal qui pousse les hommes au crime et ensuite au châtiment; et ce sont des conceptions antiques sur le crime et le châtiment, la faute et la punition, qui constituent le fondement des trois poèmes de ce cycle. Mais ils renferment d'autre part des traits personnels et nouveaux.

Dans le premier de ces poèmes, Ate, un homme, Mécistée, fils de Gorgos, s'enfuit, pâle et essoufflé, les mains rouges d'un meurtre, de la ville vers la campagne. Quand il a cessé d'entendre le bruit de la troupe qui le poursuit, il s'arrête, torturé par la soif, et, guidé par le croassement d'une grenouille, il arrive à une eau stagnante.[1] Après avoir lavé ses mains rouges de sang, il les joint pour en faire une coupe et boit; mais l'eau est sombre comme le sang. Il s'éloigne en courant. Au bout de quelque temps il ralentit sa course; tout à coup il croit entendre derrière lui le bruit des pas d'un boiteux.[2] Sans penser que c'est peut-être seulement le croassement de la grenouille ou la chute des gouttes d'eau, il est aussitôt convaincu que c'est la vieille et boiteuse Até qui le suit à la piste comme une chienne de chasse. Sa fuite devient toujours plus désordonnée, jusqu'à ce qu'il arrive enfin sur une haute montagne, au bord d'un

[1] L'idée de cet épisode a été sans doute fournie à Pascoli par une des épigrammes votives de l'Anthologie: une grenouille de bronze est offerte en présent par un voyageur reconnaissant qui, torturé par la soif dans les chaleurs de l'été, a été guidé par le chant d'une grenouille vers une source. (VI, 43).

[2] Est-ce que la démarche boiteuse d'Até serait une réminiscence des vers suivants d'Horace?

Raro antecedentem scelestum
deseruit pede Poena claudo.

(Odes, III, 2, v. 31—32).

abîme. Alors il se retourne pour lutter avec Até; il agite les bras, fait un pas en arrière et tombe. Dans sa chute il voit Até passer son visage ridé entre les buissons de figuiers de l'abîme, et rire. —

Du concept d'Até, synthèse de l'élément tragique sous toutes formes, Pascoli a donc ici détaché une partie constitutive, le châtiment qui suit le crime à la trace, et l'a personnifié dans une figure qui au fond n'est autre que l'Erinnys du mythe grec. »Tout criminel«, dit le chœur des Euménides dans la tragédie d'Eschyle, »qui, comme cet homme, cache des mains sanglantes, celui-là nous voit apparaître, témoins incorruptibles du meurtre, vengeresses inflexibles du sang . . . Les mortels homicides et insensés, je dois les poursuivre jusqu'à ce qu'ils descendent sous la terre . . .«[1] Et l'on retrouve souvent dans la poésie grecque la comparaison des Erinnyes à des chiennes de chasse qui poursuivent le gibier. Le trait moderne et personnel est que le poète fait comprendre au lecteur qu'Até existe seulement dans l'imagination surexcitée du meurtrier. Le bruit des pas qui le poursuivent n'est autre chose que le croassement d'une grenouille, la chute des gouttes d'eau, les coups de hache dans la forêt, la respiration violente du fugitif luimême. Até devient une personnification du remords, la conscience du crime.

Le second poème du cycle s'appelle L'e t è r a. L'hétaïre Myrrhine est morte et enterrée. Mais son âme ne veut pas quitter le corps aimé, cette fleur blanche, qui, parfumée, s'ouvrait toute la nuit et se fermait vers l'aube,

---

[1] E u m é n i d e s, v. 316—320, 336—339.

et elle voltige, comme une phalène, autour de la lampe qu'Evènos, un des amants de la courtisane, avait suspendue dans la chambre funéraire. Une nuit celui-ci arrive et lève le couvercle du sarcophage, pour voir encore une fois sa bien-aimée, et l'âme se tient derrière lui. Mais, au spectacle qui s'offre à sa vue, il pousse un cri et laisse retomber le marbre, et l'âme de Myrrhine s'enfuit, saisie d'horreur, vers la demeure des morts. Cependant, les voies qui y mènent sont nombreuses; ayant perdu son démon conducteur, elle ne sait pas trouver le chemin. Elle voit passer des ombres, les unes cheminant calmes et sereines, les autres se rebellant, en vain, contre leurs démons, et elle s'adresse à une ombre douce et virginale, en lui demandant la route. Mais celle-ci, épouvantée, lui répond qu'elle ne la sait pas. Elle s'adresse encore à d'autres, mais sans résultat; elles ont toutes la même répugnance pour elle, même l'âme d'Evènos qui, désireuse d'oubli, la dépasse, sans la connaître et sans être reconnue d'elle. Elle se met à la poursuivre, mais bientôt elle s'arrête de nouveau, haletante, à un carrefour, et alors elle entend un vagissement faible, comme celui que de son vivant, saisie d'épouvante, elle avait quelquefois entendu monter de son flanc; et elle voit, parmi les asphodèles et les narcisses, de petites ombres informes, entre la vie et le néant — les enfants qu'elle n'avait pas voulu avoir, qu'elle avait tués avant qu'ils fussent nés. Quand elle s'approche d'eux, ils s'enfuient, criant et agitant leurs longs bras flasques et pendants, et disparaissent par-dessus le grand seuil de bronze. Et derrière eux la mère se plonge dans la nuit infinie. —

Pascoli indique lui-même que dans ce poème, de même que dans le suivant, il s'est inspiré du mythe platoni-

cien des enfers et de la vie future, tel qu'il est exposé dans le. Phédon. Le motif essentiel du poème, la rencontre de la mère avec les âmes des enfants qu'elle a tués dans son sein, semble bien être une idée personnelle du poète; mais tout ce qui est dit de l'attitude des âmes après la mort, dans leur voyage vers le royaume des morts, est réellement emprunté à Platon. Socrate raconte en effet dans le Phédon que, quand l'homme meurt, le démon qui durant sa vie a eu charge de sa personne prend soin de son âme, et la conduit vers un lieu où toutes les âmes sont rassemblées. Et, du chemin du Hadès, il dit qu'il n'est ni droit ni unique, mais plein de ramifications et de carrefours. L'âme morale et raisonnable suit sans résistance, mais celle qui est encore attachée au corps par les liens du désir est longtemps poussée à la recherche de son corps, et ce n'est qu'après une longue résistance et bien des souffrances qu'elle est emmenée de force par le démon. Et quand l'âme impure, celle qui a commis un meurtre ou quelque action analogue, arrive à l'endroit où toutes les âmes sont rassemblées, chacune la fuit et l'évite et aucune ne veut l'accompagner; elle erre dans le chagrin et l'angoisse jusqu'à ce que se soit écoulé un certain espace de temps.[1]

Comme il est dit plus haut, tout porte à croire que l'idée des âmes des enfants non mis au monde, et de leur rencontre avec l'âme de la mère est l'invention propre de Pascoli; mais il me semble également hors de doute qu'un passage du sixième livre de l'Enéide a contribué à inspirer cette idée au poète. Les premières âmes qu'Enée rencontre dans le royaume des morts sont celles d'enfants en bas

---

[1] Phédon, 107—108.

âge, et il les décrit dans les vers suivants, qui incontestablement rappellent à l'esprit le passage correspondant de Pascoli:

Continuo auditae voces vagitus et ingens
infantumque animae flentes, in limine primo
quos dulcis vitae exsortis et ab ubere raptos
abstulit atra dies et funere mersit acerbo.

Au début du poème on rencontre un long épisode qui trahit une inspiration à laquelle on ne trouve pas de pendant chez Pascoli. Avec quelle surprise ne voit-on pas, dans sa poésie chaste, d'où l'élément érotique est banni, un long passage plein de motifs empruntés à la poésie amoureuse alexandrine, une scène inspirée des épigrammes érotiques de l'Anthologie qui mettent en scène des hétaïres. Plus haut, du reste, on trouvait déjà une semblable réminiscence, dès les premiers vers du poème. La peinture d'Evénos versant de l'huile nouvelle dans la lampe qui s'éteint:

. . . quando ancor si spense
stanca l'insonne lampada lasciva,
conscia di tutto. Ma v'infuse Evèno
ancor rugiada di perenne ulivo,

est prise au début d'une épigramme de Philodémos:

Τὸν σιγῶντα, Φιλαινί, συνίστορα τῶν ἀλαλήτων
λύχνον ἐλαιηρῆς ἐκμεθύσασα δρόσου . . .[2]

[1] Énéide, VI, v. 426—429.

[2] »Quand tu as rempli jusqu'aux bords de la rosée de l'huile, Philénis, la lampe, muet témoin de nos secrets . . .» — Anthologie grecque V, 4 (Editio Jacobs).

Dans l'épisode auquel il est fait allusion plus haut, nous voyons une troupe de jeunes gens, égayés par une fête nocturne, revenir avec leurs torches éteintes d'un banquet. Quand ils arrivent au tombeau de l'hétaïre, Moschos allume sa torche et lit l'inscription: MYRRHINE DORT A LA LUEUR DE SA LAMPE. C'EST POUR LA PREMIÈRE FOIS ET C'EST POUR TOUJOURS. Et, se tournant vers ses amis, il leur raconte qu'il a prié Eros d'endormir Myrrhine dans son cœur. Il avait prié l'amour, mais il fut exaucé par la mort. Et les amis, Callias, Agathias et Phèdre, expriment, chacun en une courte épigramme, leur opinion sur l'hétaïre défunte. Ces noms sont ceux de petits poètes grecs, dont les deux premiers nous sont connus par l'Anthologie, et leurs paroles se trouvent aussi toutes dans le même recueil, mais chose curieuse, attribuées à d'autres poètes que ceux dont Pascoli donne les noms. C'est ainsi que les paroles de Callias:

Ell'era un'ape, e il miele
stillava, ma pungea col pungiglione,

rendent, sous une forme plus brève, l'épigramme suivante de Marc Argentaire:

Ποιεῖς πάντα, Μέλισσα, φιλανθέος ἔργα μελίσσης.
οἶδα, καὶ ἐς κραδίην τοῦτο, γύναι, τίθεμαι.
καὶ μέλι μὲν στάζεις ὑπὸ χείλεσιν ἡδὺ φιλεῦσα·
ἢν δ' αἰτῇς, κέντρῳ τύμμα φέρεις ἄδικον.[1]

---

[1] »Tu fais, Mélissa, tout ce qu'accomplit l'abeille qui aime les fleurs. Je le sais et je le garde en mon cœur, femme. Le miel, tu le distilles de tes lèvres par tes doux baisers; mais quand tu réclames, tu piques cruellement de ton dard.» (Anthol. V, 32).

La déclaration placée dans la bouche d'Agathias:

Ella mesceva ai bocci
d'amor le spine, ai dolci fichi i funghi,

vient du poète Straton; on trouve, dans une épigramme de sa main, les vers suivants:

τίς κάλυκας συνέκρινε βάτῳ, τίς σῦκα μύκησιν; [1]

Et ce sont les deux premiers mots de cette épigramme, *χρύσεα χαλκείων* [2], qui ont fourni à Phèdre le vers:

Ella, buona, cambiava oro con rame.

L'épisode tout entier, avec ses jeux de flûte, ses torches éteintes, et son allure respirant une légère ivresse, rappelle du reste vivement la scène finale du Banquet [3] de Platon, l'arrivée d'Alcibiade ivre, appuyé sur le bras de la joueuse de flûte, suivi de quelques camarades, qui entre dans la salle du banquet et se mêle à la discussion sur l'amour.

Nous avons déjà vu que le mythe platonicien du Phédon décrit l'existence des âmes immédiatement après la séparation d'avec le corps, lorsqu'elles sont en route pour le royaume des morts. Un peu plus loin, on rencontre dans ce dialogue une description de leur sort dans le séjour souterrain. Il y est dit entre autres que ceux qui ont com-

---

[1] »Qui a mêlé les boutons de rose aux épines, les figues aux champignons?» (Anthol. XII, 204).

[2] »De l'or pour du cuivre.» — Cf. Banquet, 219 A.

[3] Banquet, 212 et suiv.

mis des crimes non pas inexpiables, mais néanmoins graves, ceux qui par exemple, dans un accès de colère, ont frappé leur père ou leur mère, mais s'en sont repentis durant leur vie, ou ceux qui, dans les mêmes circonstances, ont commis un homicide, sont eux aussi précipités dans le Tartare; mais quand ils y ont passé un an, ils sont entraînés, les meurtriers dans les eaux du Cocyte, et ceux qui ont frappé leurs parents dans celles du Pyriphlégéton. Quand ils sont arrivés au lac Achéron, ils invoquent leurs victimes et les prient de permettre qu'ils sortent de là. S'ils peuvent les fléchir, ils sortent du fleuve et sont délivrés de leurs souffrances. Sinon, ils sont renvoyés dans le Tartare et reviennent dans les fleuves infernaux, et cet état ne prend fin que lorsque ceux envers lesquels ils ont péché se sont laissés toucher. Ceux au contraire qui ont mené une vie pure et sainte ne passent pas du tout par ces régions; ils arrivent au séjour des purs et habitent tout en haut sur la terre.[1] Cette description, fortement modifiée d'ailleurs par le poète pour les besoins de sa pièce, constitue le fondement du troisième et dernier poème du cycle, La madre.

Glaucos a frappé sa mère. Elle voulait supporter patiemment l'injure, mais son cœur trop plein de chagrin se brisa, et elle mourut. Son bon démon conduisit son âme et la trempa trois fois dans les flots du Léthé, pour lui faire oublier toutes ses souffrances, puis l'accompagna vers l'Elysée, séjour lumineux et splendide des purs tout en haut de la terre. Le fils au contraire fut précipité dans le séjour souterrain et conduit par les tourbillons d'un fleuve noir vers le lac Achéron, où il se joignit aux autres om-

[1] Phédon, 113—114.

bres qui attendaient, et appela sa mère pour lui demander pardon. Mais le courant le remporta vers les sombres abîmes. Sa prière n'avait pourtant pas été perdue. La mère, qui était assise sans soucis dans le séjour des bienheureux, leva la tête qu'elle tenait appuyée sur sa main, et regarda d'un air attentif autour d'elle. Alors le bon démon vint, la remmena vers le Léthé, et l'exhorta à boire encore, car elle n'avait pas bu suffisamment. Mais l'oubli qu'elle but n'était qu'un oubli de toutes les souffrances. Bientôt elle se leva en pleurant et dit: »J'entends que mon fils pleure. Conduis-moi vers lui.» Et le démon ne résista pas à cette demande, car le cœur d'une mère est plus puissant qu'aucun dieu. Tous deux descendirent vers le lac Achéron, où Glaucos était de nouveau ramené par le fleuve noir, le fleuve des sanglots; et, avant qu'il eût eu le temps d'implorer son pardon, la mère lui cria: »Mon enfant, ce n'est pas exprès que je suis morte si vite. Je voulais te dire que ce n'était rien, que ce n'était qu'une plaisanterie. Viens à moi et pardonne-moi.» Et Glaucos remonta vers elle, et la mère et le fils revinrent sur la terre, elle pour souffrir, lui pour la faire souffrir. —

Les deux derniers poèmes du cycle ont un rapport étroit. Ils sont sortis de la même inspiration et tendent au même but, la glorification de la maternité. De même que *L'etèra* condamne la femme qui volontairement se soustrait à la maternité, bien qu'une vie nouvelle ait commencé à germer dans son sein, *La madre* est un hymne à l'amour maternel, qui pardonne tout et sacrifie tout. Ces poèmes se rattachent donc étroitement au reste de l'œuvre de Pascoli, où la maternité est un des motifs les plus féconds et les plus souvent employés. —

Le poème de Sileno se distingue de la plupart des autres poèmes du recueil en ce qu'il ne contient aucune idée centrale, ni antique ni moderne, mais nous présente une vision plastique, ingénieusement motivée et bien encadrée, du monde de beauté créé par l'art grec.

L'idée du poème a été fournie à Pascoli par un passage de Pline où celui-ci parle d'un événement merveilleux qui se passa dans une carrière de marbre de Paros: un bloc prit, lorsqu'on le détacha, la forme d'une statue de Silène.[1] Sur cette base Pascoli a construit la jolie et originale fiction que voici. Scopas[2], un jeune écolier de Paros, courait un jour avec un autre garçon. Il arriva à une carrière de marbre où des esclaves paphlagoniens, criant et gesticulant, se tenaient autour d'un bloc de rocher. Il s'arrêta pour observer leur travail; il vit les lourds marteaux tomber sur les coins qui lentement pénétraient dans la pierre. Tout à coup le bloc se fendit avec fracas, et, comme la pulpe blanche dans un noyau, le Silène apparut au jour, riant au soleil, comme s'il semblait écouter avec ses oreilles pointues le chant des cigales.

Le soir, quand les marteaux et les perceuses se sont tus, et que les esclaves étendus rêvent de leurs fleuves barbares, Scopas revient au clair de lune retrouver le Silène, et il s'assied en face de lui parmi les blocs de marbre, comme un berger au milieu de son troupeau. Il vient pour apprendre les secrets que cache la montagne, pour savoir

[1] Sed in Pariorum (lapicidinis) mirabile proditur glaeba lapidis unius cuneis dividentium soluta imaginem Sileni intus extitisse. — Historia naturalis, XXXVI, 5 (2). (Editio Detlefsen, V, p. 155). — V. la note de Pascoli.

[2] En choisissant ce nom, Pascoli a probablement pensé au grand sculpteur de Paros.

ce que le Silène voit et entend. Il lui semble qu'il reçoive une réponse, qu'un éclair sorte des yeux du Silène, un éclair qui illumine la montagne et donne aux marbres la forme de figures et de scènes, telles que le jeune homme ne les oubliera plus. La description de ses visions nous fait passer sous les yeux, sans qu'ils soient nommés, une série de chefs-d'œuvre de la sculpture grecque, ciselés en strophes fermes et d'une grande beauté. Avec quelle vie le poète n'a-t-il pas saisi par exemple le Discobole de Myron dans les vers suivants:

Ed alla mano al lanciator ricurvo
restò sospeso impazïente il disco
in cui pulsava il vortice di ruota.

Ou le Doryphore de Polyclète:

Gli efebi intenti a contemplar la gara
ressero sul perfetto omero l'asta.

Ou les jeunes filles sur la frise du Parthénon:

In tanto a luminosi propilei,
con sul capo le braccia arrotondate,
vedeva lente vergini salire.

Que de grâce chaste et pleine de sentiment dans cette transcription du motif, fréquent dans la sculpture grecque, de l'Aphrodite Anadyomène:

Vide, sotto la scorza aspra del monte,
emersa dalle grandi acque Afrodite
vergine, al breve anelito del lampo

che la scopriva, con le pure braccia
velar le sacre fonti della vita:
l'ombra seguace conservò per sempre
la dolce vita ch'esita nascendo.

Et ainsi de suite: coureurs et pugilistes, nymphes, satyres et centaures, les Niobides, une bacchanale.

Le cycle suivant, Poemi di Psyche, se compose de deux pièces: Psyche et La civetta. Dans le premier, Pascoli part de quelques passages de la légende de Psyché et de l'Amour telle qu'elle est racontée dans les Métamorphoses d'Apulée. Il a pris à l'auteur latin l'action de son poème et des détails anecdotiques, du reste plus ou moins modifiés par lui en vue d'exprimer les idées modernes qu'il voulait faire entrer dans la pièce; la fin par contre est entièrement originale.

Psyché est captive dans la belle maison d'argile. L'Amour, le monstre auquel elle a été unie, l'a abandonnée, et sa seule compagnie est, comme chez Apulée avant la disparition de l'Amour, celle des voix invisibles. Mais au lieu d'être les servantes, les voix, chez Pascoli, sont les maîtresses de Psyché, les unes aimables, d'autres sévères, et la plus sévère de toutes joue ici à peu près le même rôle que Vénus dans l'œuvre latine, de même que les aventures de Psyché, quoique moins nombreuses, sont, dans leurs traits extérieurs, assez semblables en général à celles qu'Apulée lui fait subir après l'arrivée chez Vénus. Nous avons d'abord l'épreuve du travail: Psyché reçoit l'ordre de séparer les diverses espèces de grains rassemblés dans un

grand tas, et les fourmis lui viennent en aide et font sa besogne.

E tu devi, d'un mucchio alto di semi,
far tanti mucchi, e sceverare i grani
d'orzo, i chicchi di miglio, le rotonde
veccie, i bislunghi pippoli di vena.
E come fine polvere di ferro
sparsa per tutto il mucchio è la semenza
dei papaveri. E tu, Psyche, tu gemi
trepida, inerte; e poi con le tue dita
d'aria ti provi, e scegli a lungo i semi
del papavero immemore, e in un giorno
tanti ne cogli, quanti appena udresti
cantare nella secca urna d'un fiore.
E piangi, ed ecco vengono le figlie
dell'alma Terra, frugole e succinte,
dalla pineta dove a Pan selvaggio
frangean tra gli aghi dei pinastri il suolo.
Non so chi disse alle operaie nere
di Pan la cosa. Ma si fa d'un tratto
un brulichìo per l'odorata selva;
e sgorgano esse a frotte dai minuti
lor collicelli, mentre Pan nell'ombra
s'addorme al canto delle sue cicale.
E salgono alla casa, onda su onda,
fila incessanti di formiche, ed opre
vengono a te; ma prima i grani d'orzo,
pesi, e i bislunghi pippoli di vena
portano, due di loro uno di quelli;
fanno le veccie di tra il biondo miglio,
poi fanno il miglio minimo, poi vanno.
E resta a te la polvere di semi,
da cui ciascuno dal suo nulla esprima
un lungo stelo e il molle fior del sonno.

Combien ce passage, avec ses répétitions, ses descriptions minutieuses, sa richesse en petits détails gracieux et aimables, porte bien le cachet authentique de la manière de Pascoli, et comme il paraît pittoresque et plein d'imagination en comparaison de l'original latin:

> . . . Et accepto frumento et hordeo et milio et papavere et cicere et lente et faba commixtisque acervatim confusis in unum grumulum sic ad illam ». . . discerne seminum istorum passivam congeriem singulisque granis rite dispositis atque seiugatis ante istam vesperam opus expeditum approbato mihi . . .» nec Psyche manus admolitur inconditae illi et inextricabili moli sed immanitate praecepti consternata silens obstupescit. tunc formicula illa parvula atque ruricola certa difficultatis tantae laborisque miserta contubernalis magni dei socrusque saevitiam execrata discurrens naviter convocat corrogatque cunctam formicarum accolarum classem »miseremini terrae omniparentis agiles alumnae, miseremini et Amoris uxori, puellae lepidae, periclitanti prompta velocitate succurrite.» ruunt aliae superque aliae sepedum populorum undae summoque studio singulae granatim totum digerunt acervum separatimque distributis dissitisque generibus e conspectu perniciter abeunt. [1]

Pascoli a laissé de côté la tâche suivante. Mais il a repris d'Apulée celle qui consiste à aller puiser de l'eau dans la source noire de Styx:

---

[1] Métamorphoses, VI, chapitre 10.

»Vil fanticella, prendi questa brocca
e va per acqua al nero fonte; al fonte
di cui sgorga l'oscura onda, sotterra,
al fiume morto. Esci per poco, e torna.»
E tuo mal grado, o schiavolina, andasti
con la tua brocca di cristallo al fonte;
e là vedesti, su la grotta, il drago,
l'insonne drago, sempre aperti gli occhi;
e tu chiudesti, o Psyche, i tuoi, da lungi
rabbrividendo . . .

»Videsne insistentem celsissimae illi rupi montis ardui verticem de quo fontis atri fuscae defluunt undae proxumaeque conceptaculo vallis inclusae Stygias inrigant paludes et rauca Cocyti fluenta nutriunt? indidem mihi de summi fontis penita scaturrigine rorem rigentem hauritum ista confestim deferes urnula.» sic aiens crustallo dedolatum vasculum, insuper ei graviora comminata tradidit . . . dextra laevaque cautibus cavatis proserpunt et longa colla porrecti saevi dracones inconivae vigiliae luminibus addictis et in perpetuam lucem pupulis excubantibus . . . sic impossibilitate ipsa mutata in lapidem Psyche quamvis praesenti corpore sensibus tamen aberat et inextricabilis periculi mole prorsus obruta lacrumarum etiam extremo solacio carebat.

Chez Apulée c'est l'aigle de Jupiter qui vient alors en aide à Psyché; chez Pascoli c'est une main invisible qui remplit son urne, et le poète ajoute un épisode symbolique: quand Psyché, au retour, rouvre les yeux, elle regarde l'eau

[1] VI, chap. 13—14.

noire de l'urne et y aperçoit en tremblant le tourbillon du néant.

La dernière tâche que Vénus donne à Psyché, d'après Apulée, consiste à porter un message à Proserpine dans l'Orcus; et c'est une tour, du haut de laquelle elle veut se jeter, qui donne à Psyché les conseils sauveurs, entre autres ceux de prendre dans chaque main un gâteau d'orge au miel pour apaiser à l'aller et au retour le chien aux trois têtes, et de porter deux monnaies dans la bouche, le double prix du passage pour Charon. Chez Pascoli c'est une des voix amies qui exhorte Psyché à se rendre dans le royaume souterrain, car au-delà du fleuve de la mort l'Amour l'attend; et la voix lui donne les conseils énumérés ci-dessus:

»Pallida Psyche, prendi tra le labbra
che sembrano due petali appassiti
di morta rosa, un obolo, e leggiero
tienlo, costì, che te lo prenda il vecchio,
nè tu lo senta; e chiudi gli occhi, e dormi.
E prendi una focaccia, anche, col miele
e col mite papavero, e leggiera
tienla, così, che te la prenda il cane,
nè tu lo senta; e chiudi gli occhi, e dormi.
Appena desta, rivedrai l'Amore.»

Mais, quand Psyché a donné l'obole et qu'elle est montée dans la barque de Charon, le chien commence à aboyer; effrayée, elle laisse tomber le gâteau dans l'eau morte du fleuve où elle tombe elle-même, dans le tourbillon silencieux du néant. Pan, qui paît ses troupeaux sur les rives du fleuve, la relève, froide, rigide, sans conscience, et la cache contre sa grande poitrine velue.

Le sens symbolique du poème, bien qu'il n'atteigne pas partout à une expression claire et consciente, est aussi beau que transparent. Psyché, plus aérienne que la fumée, plus légère que l'ombre de la fumée, dominée par des voix mystérieuses et obscures, habitant dans la maison d'argile, Psyché, qui appelle le sommeil pour oublier l'autre, le long sommeil, Psyché, qui descend au royaume infernal dans l'espoir trompeur de retrouver son amour au-delà de la mort, n'a pas besoin de commentaires étendus. Quand elle a une fois disparu, on la cherche en vain, sur la terre et sous la terre. »Psyché! Psyché! Où es-tu? Peut-être dans les roseaux, qui sait? ou parmi les troupeaux. Dans le vent qui passe ou la forêt qui croît. Peut-être es-tu enfermée dans le cocon d'un ver, peut-être brûles-tu dans le soleil. — L'éternel Pan t'a reprise, ô Psyché.»

Pan, qui chez Apulée ne fait qu'apparaître dans un épisode sans importance, dieu des bergers au front cornu, aux pieds de bouc, qui apprend à Echo à chanter, apparaît bien sous cette forme au début du poème de Pascoli, mais il grandit ensuite vers la fin, comme dans la conscience de l'antiquité grecque finissante, et devient une personnification du grand tout, un symbole de la nature universelle. [1]

Psyche symbolisait l'âme humaine en général et sa fusion dans l'univers; dans La civetta, le poète décrit le dernier soupir d'une âme particulière, celle de Socrate. Le contenu de la pièce, en ce qui concerne la mort du philosophe, suit bien entendu la description célèbre du Phé-

[1] Cf. Siciliani, op. cit.

d o n[1], et il est sans doute à peine besoin de préciser dans le détail les concordances; mais la mise en scène, le cadre, est de l'invention de Pascoli.

Tandis que Socrate, dans sa prison, raisonne de l'âme avec ses amis, une bande de gamins d'Athènes, criant bruyamment, jouent devant la prison avec une chouette qu'ils ont capturée. Le gardien sort et les prie de se taire, car il y a là-dedans quelqu'un qui va bientôt mourir. Les garçons se taisent; ils s'approchent de la prison, pour écouter ce qui se passe à l'intérieur de ses murs, et l'un d'eux, monté sur les épaules d'un autre, regarde par la lucarne du toit et décrit aux autres ce dont il est témoin. Enfin la porte s'ouvre; les amis de Socrate sortent en sanglotant et en pleurant. Sans le vouloir, un des garçons lâche le lien qui retenait la chouette; celle-ci prend son essor en poussant son cri, qui, chez les Athéniens, passait pour de bon augure.

Pascoli déploie sa maîtrise habituelle dans la description des jeux sans souci des enfants et de leur étonnement sans bornes devant l'événement qui se passe dans leur voisinage, dans le peinture des oiseaux chanteurs, qui, effrayés, se rassemblent autour de la chouette. Le contraste entre l'inconscience touchante des enfants et la grande tragédie qui se déroule dans la prison est plein de force, et dans quelques parties de la pièce on trouve un certain reflet de la clarté et du calme de l'original. Mais y a-t-il un ornement, si charmant et ingénieux qu'on l'imagine, qui puisse

[1] Le songe de Socrate est repris du C r i t o n. La peinture que le petit Gryllos fait de Socrate reflète l'idée que le peuple athénien se faisait du philosophe, telle que nous la connaissons p. ex. par les N u é e s d'Aristophane.

dépasser la sublime simplicité du récit platonicien? Et n'est-ce point un crime esthétique que de rabaisser la scène de la mort de Socrate telle que la décrit Platon, une des pages les plus grandioses de la littérature universelle, à ce niveau d'anecdote et de tableau de genre?

Le poème I Gemelli, qui s'est ajouté au recueil dans la seconde édition, traite du mythe de Narcisse. L'idée en est venue à Pascoli par un passage de Pausanias [1], où cet auteur nous rapporte une version peu connue de la légende. Narcisse, dit Pausanias, avait une sœur jumelle, qui lui ressemblait entièrement, portait ses cheveux de la même manière et s'habillait tout comme lui. Narcisse aimait sa sœur. Quand elle mourut il alla vers la source, et, quoiqu'il sût que c'était sa propre image qu'il voyait, il en éprouvait pourtant un certain allègement à son amour, comme s'il avait cru voir non sa propre image, mais celle de sa sœur.

C'est ce thème que Pascoli développe de la façon suivante. Quand la jeune fille est morte, le frère demande à sa mère où est sa sœur. »Sur la prairie d'asphodèle, répond la mère, avec une troupe d'autres enfants. Et toi aussi tu iras là-bas, plus tard. Maintenant tu dois rester près de moi, car, si une fois tu y vas, tu n'en reviendras plus.» Mais le garçon cherche sa sœur le long des prés et des forêts, et un jour il arrive à une source, dans le miroir de laquelle il la retrouve. Elle pleure quand il pleure et sourit quand il sourit, et quand il l'interroge elle lui répond, mais

[1] IX, 31, 8. — V. la note de Pascoli à la seconde édition des Poemi conviviali.

en même temps que lui, de sorte qu'il ne peut entendre ce qu'elle dit. Puis il entend la voix de sa mère qui le cherche, et il accourt vers elle, et lui raconte que dans la source il a retrouvé sa sœur. Mais la mère répond qu'un dieu l'a trompé; il ne vient pas de la prairie dont elle a parlé, car celle-là est bien plus loin que le firmament. L'enfant conduit alors sa mère vers la source, où celle-ci lui explique la réalité. Et, bien qu'il comprenne maintenant que ce ne fut qu'une illusion, il revient pourtant tous les jours à la source, pour y contempler dans sa propre image sa sœur, »qui vivait en lui comme il mourut en elle«. — Au début déjà on trouve une comparaison en forme de métamorphose entre la jeune fille et une fleur, et le poème aboutit à une métamorphose dans le genre antique: les jumeaux sont changés en deux fleurs printanières précoces, lui en un perce-neige et elle en une galanthine[1], tout comme le jeune homme aimé par Apollon fut transformé en hyacinthe et le couple Crocos et Smilax dans les fleurs du même nom. La transformation elle-même est décrite par Pascoli dans des termes symboliques et obscurs.

Dans I vecchi di Ceo, Pascoli imagine la fable suivante.

Sur la montagne entre Iulis et Carthaia, le vieillard Panthide, athlète durant sa jeunesse, maintenant médecin,

[1] Leucoion vernum et galanthus nivalis, précise Pascoli, chose caractéristique, dans la note précitée. Et il ajoute que ce sont des fleurs printanières précoces, qui se ressemblent comme un garçon et une fille qui ont un air de famille, et que tous deux appartiennent à la famille des Amaryllidées, qui comprend aussi le narcisse.

se promène et recueille des plantes, sans doute des herbes salutaires, car sa tête blanche n'a plus besoin de fleurs. Le soleil darde ses rayons brûlants, et il cherche la fraîcheur dans un bouquet de chênes au sommet de la montagne, où un autel est dressé au dieu qui envoie la pluie. Arrivé là, il aperçoit un autre homme qui monte la pente opposée, lui aussi s'arrêtant de temps à autre pour cueillir des plantes; et Panthide reconnaît dans le promeneur son vieil hôte Lachon, qui lui aussi a été athlète, et qui conserve dans sa maison mainte couronne triomphale: laurier delphique, olivier olympique, ache néméenne et isthmique; mais il lui manque une couronne de fils, car il est seul dans la vie. Cachant sa poignée d'herbes derrière son dos, Panthide va au devant de son ami; quand celui-ci le voit, il cache aussi sa récolte. Mais Panthide montre la sienne en souriant, des tiges à taches rouges avec de petites fleurs blanches, et Lachon dit: »Hôte, le temps de la cigüe est venu pour l'un comme pour l'autre; comme il est dit dans la loi de notre pays: CELUI QUI NE PEUT PAS BIEN VIVRE NE DOIT PAS VIVRE MAL A CEOS.» Et Panthide ajoute: »Rappelons-nous les paroles du rossignol au chant doux comme le miel, mélodieuse abeille insulaire: Le ciel élevé est sans tache, l'eau de la mer ne se corrompt point, et l'homme ne peut quitter la vieillesse pour retrouver la fleur de la jeunesse.» — »Nous retrouvons le fleur de la cigüe», dit Lachon avec un sourire amer.

Les amis s'assoient l'un près de l'autre à l'ombre d'un chêne. Devant eux s'ouvre une vallée, jaunie par l'orge mûr; les femmes moissonnent en chantant; la musique des cigales emplit les vignes des collines. Au milieu de la vallée s'étend Carthaia, comme un troupeau blanc endormi,

et au fond du paysage étincelle la mer bleue avec des voiles blanches. Le bâtiment de marbre clair de la chorégie se dresse sur une roche abrupte, entre le ciel et la mer. Panthide parle de ses cinq fils. Le plus jeune, Argeios, avait pris part aux jeux isthmiques. Et la veille, à l'aube, Panthide avait été attiré vers la chambre à coucher de son fils aîné par un cri et une faible plainte, et quand il entra dans la chambre il y trouva un petit-fils nouveau-né, qui remuait les doigts comme s'il voulait dire: Vois, j'ai allumé ma lampe à celle qui s'est un jour allumée à la tienne. Maintenant cela ne fait rien si la tienne s'éteint. Je suis un nouveau Panthide, tu peux partir, grand-père. — Et il remuait les lèvres comme s'il avait soif. »Dois-je maintenant, s'écrie Panthide, garder mes lèvres à la source et en troubler l'eau pour mon nouveau moi? Je m'en vais, et, puisque je revis en lui, je ne mourrai pas.» — »O non, réplique Lachon, je voudrais, ne fût-ce qu'un court instant, voir la petite flamme briller, et de ma main la protéger contre le vent. Je voudrais encore une année rester au bord de la fontaine de la vie, à m'humecter les lèvres de son eau, pour voir la petite bouche s'arrondir autour du jet nourricier. Hôte, je crois que tu meurs plus que moi.»

Ils restent assis un instant en silence. Puis Lachon dit que l'île sainte de Céos est trop belle, car ceux qui y sont nés ne veulent pas mourir ailleurs. Et l'île est trop petite pour tant de monde. Panthide approuve, mais il remarque que Délos ne chasse ses enfants qu'après leur mort. Alors on les conduit sur le vaisseau noir à Rhéneia, l'île voisine inhabitée, où les chèvres sauvages et les moutons paissent sur les tombeaux. Lachon lui rappelle un hymne

qu'il a entendu il y a longtemps à Delphes, un chant sur la brièveté de la vie humaine.

Les deux amis se séparent et chacun s'en va de son côté. Lachon arrive au temple d'Apollon et à la chorégie, où une troupe d'enfants le découvre et lui chante un hymne qu'il reconnaît aussitôt: le premier hymne de victoire composé pendant sa jeunesse sur sa victoire. Quand Panthide, vers le soir, est arrivé dans sa ville de Iulis, il voit une birème entrer dans le port et le peuple entier descendre vers le rivage à la rencontre du navire; ce sont les jeunes athlètes qui reviennent des jeux isthmiques. Il cache contre sa poitrine les herbes qu'il a cueillies, et suit la foule vers le port. Bientôt une troupe de soixante-dix jeunes éphèbes saute à terre; au son de la cithare et de la flûte le chœur entonne un hymne de Bacchylide. Panthide écoute à l'écart le chant; il entend que c'est une épinicie dédiée à son fils Argeios qui a remporté le prix de la lutte.

Son cœur bat à grands coups contre les tiges de cigüe sur sa poitrine. Maintenant il peut terminer sa vie, car aucun de ses cinq fils n'est plus désormais sans gloire. Admiré et vénéré de tous, il rentre à la maison pour broyer les herbes dans son mortier de bronze. C'est une nuit douce et dorée. Le petit Panthide s'est endormi sur le sein de sa mère; le fort Argeios dort, vaincu par les fatigues et la joie, et rêve de nouvelles couronnes de victoire. Panthide a atteint tout ce qu'un mortel peut atteindre. --

Pascoli indique qu'il a tiré l'idée de ce poème d'une donnée antique, d'après laquelle les vieillards, à Céos, se donnaient d'ordinaire la mort; cette donnée, il l'a trouvée dans la préface de l'édition de Bacchylide de Niccola

Festa.[1] Grâce à la douceur du climat, à la pureté de l'air, à la simplicité du genre de vie, est-il dit dans cette préface, la population de Céos s'accroissait si rapidement que l'île n'aurait bientôt plus suffi à ses habitants. Dans des cas semblables les Grecs, ailleurs, avaient recours à l'émigration; mais les gens de Céos préféraient mourir là où ils étaient nés, même si leur vie en était abrégée: les vieillards buvaient de la cigüe pour faire place aux jeunes. Quant à la lettre de la loi, Pascoli l'a tirée d'un fragment de Ménandre: *καλὸν τὸ Κείων νόμιμόν ἐστι, Φανία· ὁ μὴ δυνάμενος ζῆν καλῶς οὐ ζῇ κακῶς.*[2]

Mais les emprunts de Pascoli à cette préface pleine d'intérêt et de vie s'étendent encore plus loin. C'est à la description de l'île moderne qu'il a emprunté les principaux éléments de sa reconstruction du paysage et des monuments de l'ancienne Céos. La hauteur avec la forêt de chênes et l'autel du dieu de la pluie sont décrits en étroite conformité avec le passage suivant: »Quella vetta sulla quale, secondo la leggenda, Aristeo eresse l'altare di Zeus Ikmaios, e che ora è tutta coperta di boschi di querci.»[3] De même la vallée que les deux vieillards aperçoivent de la hauteur: »La vallata di Carthaia è un »sogno di poeta», così com'è circondata di colli fioriti e aperta da un lato sul mare. Anche qui non si vede ora se non campagna coltivata, in cui può accaderere di udire i canti argentini delle conta-

---

[1] Le Odi e Frammenti di Bacchilide. Testo greco, traduzione e note a cura di Niccola Festa. Firenze 1898. p. XXII.

[2] »Belle, ô Phanias, est la loi des gens de Céos: celui qui ne peut vivre bien ne vivra pas mal.» (Fragment 613 chez Th. Kock, Comicorum atticorum fragmenta. Leipzig 1880—1888).

[3] Op. cit. p. XVII.

dine intente al raccolto dell' orzo.»[1] La chorégie et le temple d'Apollon: »Un colle roccioso isolato presso la riva è diviso in due terrazze, di cui l'inferiore mostra ancora, e forse ancora per poco, le rovine del tempio dedicato ad Apollo Pizio, la superiore sosteneva il choregeion, in cui Simonide dovette istruire i cori per l'esecuzione dei suoi canti gloriosi.»[2]

Et, en laissant de côté des détails relativement insignifiants, est-ce que la scène du port, où les jeunes athlètes qui rentrent chargés de couronnes sont reçus sur le rivage par un chœur de Bacchylide, n'est pas visiblement inspirée du passage suivant: »Ma nei bei tempi della gloria di Ceo questo medesimo porto accoglieva le navi trionfanti reduci da Salamina, o gli atleti dell' isola incoronati nelle grandi gare nazionali, e risonò spesso dei canti intonati dai naviganti al ritorno dalle feste di Delo. Dalla spiaggia rispondevano allora le canzoni giulive dei cori diretti da Simonide o da Bacchilide.»[3]

Pascoli, comme il est naturel, s'est fortement inspiré dans cette pièce de la poésie chorique grecque, et en particulier de Bacchylide, le poète de Céos. Quand Panthide parle de »l'usignolo che di miele ha il canto, l'isolana ape canora», il emploie les fières paroles par lesquelles Bacchylide se caractérise lui-même *μελίγλωσσος Κηΐα ἀηδών*[4], *νασιῶτις λιγύφθογγος μέλισσα*[5], et la citation qu'il donne ensuite,

---

[1] Ibidem.

[2] Op. cit. p. XVII—XVIII.

[3] Op. cit. p. XVII.

[4] »Le rossignol céen à la langue de miel.» (III, v. 97—89).

[5] »La mélodieuse abeille insulaire.» (X, v. 10).

Il cielo
alto non si corrompe, non marcisce
l'acqua del mare . . . L'uomo oltre passare
non può vecchiezza e ritrovare il fiore
di gioventù,

reproduit, en effet, un passage de ce poète:

βαθὺς μὲν
αἰθὴρ ἀμίαντος, ὕδωρ δὲ πόντου
οὐ σάπεται[ι] . . .
ἀνδρὶ δ' [οὐ θ]έμις πολιὸν π[αρ]έντα
γῆρας θάλ[εια]ν αὖτις ἀγκομίσσαι
ἥβαν.[1]

L'hymne que Lachon dit avoir entendu il y a longtemps à Delphes est, selon toute probabilité, la huitième pythique de Pindare; les vers cités sont en effet pris de ce poème.

Siamo d'un dì! Che, uno?
che, niuno? Sogno d'ombra, l'uomo!

ἐπάμεροι· τί δέ τις; τί δ' οὔ τις; σκιᾶς ὄναρ
ἄνθρωπος.[2]

L'hymne de victoire composé en l'honneur de Lachon pendant sa jeunesse est une création propre de Pascoli;

---

[1] »Les profondeurs de l'éther sont sans souillure, l'eau de la mer ne se corrompt pas . . . et il n'est pas permis à l'homme de surpasser la vieillesse grise et de retrouver de nouveau la florissante jeunesse.« (III, v. 85—90). — Nous citons le texte de Bacchylide d'après l'édition déjà mentionnée de N. Festa, la même qui a été suivie par Pascoli.

[2] »Etres éphémères, que sommes-nous? que ne sommes-nous pas? L'homme est le songe d'une ombre.« (Pyth. VIII, v. 135—136).

mais on y distingue des réminiscences de Pindare et de Bacchylide. C'est ainsi que l'invocation du début à la puberté nous semble inspirée des introductions aux cinquième et huitième néméennes de Pindare[1]; et la seconde strophe montre une influence visible d'un passage du sixième chant de Bacchylide[2], qui justement célèbre une victoire dans une course gagnée par le jeune Lachon, fils d'Aristomène, de Céos.

L'hymne par lequel est accueilli à son retour le vainqueur Argeios est, comme Pascoli l'indique lui-même, de Bacchylide; c'est une traduction du deuxième chant du poète, qui célèbre une victoire isthmique gagnée par Argeios, fils de Panthide, de Céos. La fidélité de l'interprétation ressortira du parallèle suivant.

῎Α[ιξεν ἁ σ]εμνοδότειρα Φήμα
ἐς Κ[έον ἱ]ερὰν χαριτώ-
νυμ[ον] φέρουσ' ἀγγελίαν,
ὅτι μ[άχ]ας θρασύχειρ 'Αρ-
γεῖο[ς ἄ]ρατο νίκαν,

O sacra Ceo!
mosse ver te la fulgida
Fama che in alto spazia,
a te recando un messo
  pieno di grazia,
che nella lotta il pregio
  fu del valido Argeo;

[1] Nem. V, v. 9—10; VIII, v. 1.

[2] . . . Come nell' inclito stadio
tu col piede di vento alla meta:
di che la prima delle tue corone
tu riporti all' Euxantide Ceo.

'Αριστομένειον
ὦ ποδάνεμον τέκος,
. . . ὅτι στάδιον κρατήσας
Κέον εὐκλέιξας.

(»O fils d'Aristomène aux pieds rapides comme le vent . . . parce que, en remportant la victoire dans la course du stade, tu glorifias l'île de Céos»). — Bacchylide VI, v. 12—13, 15—16.

Comparez encore la fin du poème de Pascoli avec les vers 2—3 du poème grec.

	e noi la grande
χαλκῶι δ' ἀνέμνασεν ὅσ' ἐν κλεεννῷ	gloria, sull' istmio vertice,
αὐχένι Ἰσθμοῦ ζαθέαν	venuti dall' Euxanti-
λιπόντες Εὐξαντίδα νᾶ-	d' isola dia, facemmo
σον ἐπεδείξαμεν ἑβδομή-	chiara coi canti
κοντα σὺν στεφάνοισιν.	nostri, noi coro adorno
	di settanta ghirlande:

καλεῖ δὲ Μοῦσ' αὐθιγενὴς	ed or la musa indigena
γλυκεῖαν αὐλῶν καναχὰν	suscita il dolce strepito
γεραίρουσ' ἐπινικίοις	di tibie lyde
Πανθείδα φίλον υἱόν. [1]	per onorar d' un inno
	il tuo figlio, o Panthide!

Au sujet de Lachon, Pascoli n'a pas trouvé chez Bacchylide de détails, mais seulement le nom et l'indication d'une victoire de jeunesse; mais le second chant du poète grec lui a fourni une foule de renseignements personnels sur Panthide: son métier de médecin, ses cinq fils au nom illustre, etc.:

τόσα Πανθείδᾳ κλυτό-
τοξος Ἀπόλλων ὤπασεν
ἀμφί τ' ἰατορίᾳ

---

[1] »La Renommée, dispensatrice de gloire, vola vers Céos sacrée, portant la gracieuse nouvelle qu'Argeios aux mains hardies remporta la victoire dans la lutte, et elle rappela le souvenir des exploits glorieux que, partis de l'île divine Euxantide, nous célébrâmes, sur le cou illustre de l'Isthmos, avec soixante-dix couronnes. Maintenant la Muse indigène évoque le doux son des flûtes pour honorer, par des chants de victoires, le cher fils de Panthide.»

Selon N. Festa, ce chant ne serait pas une épinicie, mais plutôt une espèce de prélude pour la fête qui a été célébrée à Céos, au retour du vainqueur. Comme on voit, Pascoli, dans son poème, s'est conformé à cette hypothèse.

ξείνων τε [φι]λάνορι [τιμ]ᾷ·
[ε]ὖ δὲ λαχὼν [Χ]αρίτων
πολλοῖς τε θ[αυ]μασθεὶς βροτῶν
α[ἰ]ῶν' ἔλυσεν, [π]έντε παῖ-
δας μεγαινή[τ]ους λιπών.[1]

Et, non content d'employer dans l'action de sa pièce ces données, il transcrit vers la fin du poème la plus grande partie de ce passage, en conservant parfois les mêmes mots et expressions:

Ora poteva sciogliere la vita
felicemente . . . Chè dei cinque figli
niuno lasciava senza lode in terra.
Gli avea ben fatto il Sole, e dalle Grazie
avea sortito ciò che all' uomo è meglio.
Ammirato dagli uomini mortali . . .

Aux sources antiques nombreuses et variées où nous avons vu que Pascoli avait puisé son inspiration poétique, s'ajoute donc ici la poésie chorique grecque. Et comme il a su en saisir le caractère et l'essence[2], sous une forme belle et sûre, dans les vers suivants, où il décrit la chorégie de Céos:

Ivi le frigie tibie, ivi le cetre
doriche insieme confondean la voce
simile ad un gorgheggio alto d'uccelli

---

[1] »Tout cela, Apollon à l'arc illustre le donna à Panthide pour son art médical et pour ses affectueux égards envers ses hôtes. Favori des Muses, admiré par beaucoup de mortels, il termina sa vie, laissant cinq fils très illustres.» (I, antistr. 1).

[2] Cf. Siciliani, op. cit.

tra l'infinito murmure del bosco.
Ivi sonava, dolce al cuor, la lode
del giovinetto corridore e il vanto
del lottatore; e per sue cento strade[1]
l'inno cercava le memorie antiche,
volava in cielo, si tuffava in mare,
incontrava sotterra ombre di morti,
tornando, ebbro di gioia ebbro di pianto,
con due fogliuzze a coronar l'atleta.

Les quatre derniers poèmes du recueil sont écrits en tercets, et nous rencontrons pour la première fois deux petits poèmes historiques, Alexandros et Tiberio. Dans le premier, le grand conquérant est arrivé à la limite de la terre; il n'y a plus rien dont il puisse s'emparer, et il se désole de ne pouvoir conquérir la lune.[2] Dans la figure d'Alexandre le Grand, Pascoli a symbolisé le goût des aventures, la joie de l'attente, le plaisir de tendre vers un but qui fascine, et la déception, le vide, quand le but est enfin atteint. Le poème, à notre avis, compte parmi les productions faibles du recueil; ce qu'il y a de plus beau, c'est la fin. La mère et les sœurs du héros, restées là-bas en Epire, attendent l'absent et filent pour lui de la laine.

---

[1] *Πάρεστι μυρία κέλευθος*
ἀμβροσίων μελέων . . .
(»Innombrables sont les chemins des chants immortels»).
Bacchylide, XIX, v. 1—2.

[2] Trait emprunté à la légende d'Alexandre au moyen-âge, d'où provient aussi le détail des yeux de couleurs différentes. — V. Paul Meyer, Alexandre le Grand dans la littérature française du Moyen-Age. Paris 1886.

Dans Tiberio, Pascoli, d'après Suétone[1], raconte un épisode de l'enfance de l'empereur. Claudius et Livie fuient par la Grèce, emportant avec eux Tibère enfant. Comme ils traversent une forêt, celle-ci prend feu et les flammes entourent les voyageurs. D'après Suétone, Livie eut les cheveux et les habits en partie brûlés. Pascoli la montre allaitant tranquillement l'enfant, entourée d'une garde de gladiateurs.

Gog e Magog est construit, comme le note Pascoli lui-même, sur deux versions d'un épisode de la légende d'Alexandre répandue au moyen-âge, qui ont été ici fondues en une.[2] Gog et Magog sont deux peuplades d'une nature bestiale, qui vivent de chair humaine, et de la viande d'animaux impurs. Leur extérieur est décrit de manière différente. Parfois on les dépeint comme entièrement couverts de poils, avec un visage rond et de longues oreilles pendant sur les épaules; d'autres fois ils ont des visages noirs et des langues noires, des yeux injectés de sang, des défenses de sanglier, des oreilles d'éléphant, etc. Parfois ce sont des géants, ailleurs des nains; parfois l'un des peuples est composé de nains, l'autre de géants. Pour les empêcher de se répandre et d'infester la terre, Alexandre le Grand les enferme, ainsi qu'un certain nombre de peuples analogues, entre deux chaînes de montagne, Ubera aquilonis, qu'avec l'aide de Dieu il réunit; il ne reste que deux petites ouvertures étroites, qu'il ferme par des portes gigantesques de bronze et d'autres matériaux. Au jour du juge-

[1] III (Tiberius), 6. — V. la note de Pascoli.

[2] V. Arturo Graf, Roma nella memoria e nelle imaginazioni del medio evo. II. Appendice (La leggenda di Gog e Magog).

ment, d'après une des versions, les peuples enfermés sor tiront.

L'autre version de la légende de Gog et Magog, que Pascoli a suivie dans sa pièce, se distingue de la première en ce qu'Alexandre, après avoir enfermé les peuples, construit sur la montagne des espèces de trompettes gigantesques, qui soufflent quand le vent s'y engouffre, et font croire aux peuplades enfermées qu'elles sont sans cesse surveillées. Mais un jour où un de ces êtres poursuit un lièvre, celui-ci court vers la montagne dans la direction d'où viennent d'ordinaire les sons. Le poursuivant hésite à continuer, jusqu'au moment où il entend un hibou hurler du même côté. Alors il sait qu'il ne peut habiter d'hommes là où le lièvre cherche un abri et où le hibou a son nid; il s'avance hardiment, découvre la tromperie et délivre son peuple. Depuis lors, ceux-ci tiennent les lièvres et les hibous en grand honneur et ornent leur tête de plumes de hibou. Une version un peu différente de la délivrance se rencontre chez un chroniqueur italien du moyen-âge, Giovanni Villani, et c'est celle qu'adopte Pascoli : les hibous bâtissent leurs nids dans la trompette, qui se bouche peu à peu, et le bruit effrayant cesse.

Gog et Magog sont chez Pascoli une population de géants aux yeux de feu et aux langues noires et un peuple de nains velus aux oreilles mobiles. Ils ont déjà été pendant plusieurs générations enfermés dans la vallée, mais Zul-Karnein[1] vit encore et veille sur eux; ils croient que celui-ci boit de temps à autre de la force vitale à une fon-

---

[1] C'est ainsi que s'appelle, dans la version coranique de la légende, celui qui enferme Gog et Magog.

taine de vie.[1] Mais avec le temps les sons des trompettes s'affaiblissent, et cessent enfin entièrement. Un vieux nain rusé se risque sur les rochers et découvre que les trompettes ne sont que des ouvertures faites dans la terre, maintenant remplies par les nids de hibous. Il s'avance, brandissant deux plumes de hibou, et convoque les hordes captives. Celles-ci se précipitent avec leurs forces réunies contre la porte de bronze, qui cède sous l'effort; ils se précipitent au dehors et inondent l'univers.

Siciliani présente l'hypothèse que Pascoli, dans cette pièce, a peut-être voulu symboliser la délivrance de la masse, la victoire des opprimés et des trompés.

Avec la pièce finale, La buona novella, le recueil, trait caractéristique pour le poète, se termine sur un motif chrétien. La première partie du poème, In oriente, décrit l'apparition de l'ange aux bergers sur la montagne de Judée et l'adoration des bergers; dans la seconde partie, In occidente, Rome est endormie avec ses temples, ses amphithéâtres et ses palais, une nuit après la fin des Saturnales, tandis que le message de paix et de fraternité est apporté à un gladiateur qui, mourant de ses blessures saignantes, est étendu dans le spoliarium du cirque.

---

[1] Ici intervient un nouveau motif de la légende d'Alexandre: la fontaine de jouvence ou la source d'immortalité.

III.

L'imagination grecque ne pouvait se représenter Ulysse, après son retour de ses »errements», restant en repos dans sa patrie pour le reste de ses jours. Le marin d'Ithaque, le héros maintes fois éprouvé, fécond en ruses, dont le nom était devenu synonyme d'aventures et de peines, ne pouvait, même dans sa vieillesse, mener une existence inactive et sans soucis.

Dans l'Odyssée on rencontre déjà l' indication que les errements du héros ne prendront pas fin avec son retour dans sa maison. Quand il est arrivé chez les Cimmériens, toujours enveloppés de brumes et de nuées, et que, par les libations et les sacrifices prescrits par Circé, il a évoqué les âmes des morts, Tirésias apparaît et lui prédit ses aventures à venir, les plus prochaines et les plus lointaines. Lorsqu'il aura tué les prétendants en sa maison, il devra partir de nouveau, portant une rame sur l'épaule, jusqu'à ce qu'il rencontre des hommes qui ne connaissent point la mer, qui ne mangent point de mets salés et qui n'aient jamais vu les navires aux proues rouges ni les rames qui sont les ailes des navires. Quand il verra venir à lui un autre voyageur qui croira qu'il porte sur l'épaule une pelle à vanner le blé, alors il lui faudra planter sa rame en terre et offrir à Poseidon un bélier, un taureau et un verrat. Et il lui sera donné de retourner

dans sa maison, et la douce mort lui viendra de la mer et le tuera consumé d'une heureuse vieillesse, entouré d'un peuple heureux.[1]

La mythologie posthomérique donnait encore plus de détails sur les dernières aventures du héros. Selon la Télégonie, un des poèmes de l'épopée cyclique, Ulysse, après avoir accompli les sacrifices prescrits par Tirésias, se rendait chez les Thesprotes, dont il épousait la reine Callidicé. Puis il revient à Ithaque, après avoir laissé le pouvoir à Polypoitès, fils né de son union avec Callidicé; mais à son arrivée dans sa patrie, il est tué par Télégonos, fils qu'il avait eu de Circé, et qui ne reconnaît pas son père. D'après une autre version, il se rendit chez les Tyrséniens et s'y établit, mais fut tué par les autochthones.[2] Chez Pline et Solin on trouve des traces d'une légende où Ulysse pénètre par les colonnes d'Hercule dans l'Océan Atlantique, et fonde sur la côte la ville d'Olisipo (Lisbonne).

Depuis l'antiquité les dernières aventures d'Ulysse ont été traitées par Dante lui-même.[3] La connaissance que le grand poète avait du monde homérique se réduisait à quelques brèves données de seconde main, et le voyage sur l'Océan est le seul trait qu'il ait emprunté à la légende antique d'Homère. La personne du héros prend chez lui une tournure originale et moderne; il devient un hardi explorateur avide de connaître, proche parent des pirates génois de l'époque.[4] Si Dante le fait se perdre corps et biens, c'est

---

[1] Odyssée, XI, v. 100—137.

[2] Müller, Fragmenta historicorum graecorum, I, 296.

[3] Inferno XXVI, v. 90—142.

[4] Cf. Schück, Dantes classische Studien und Brunetto Latini (Neue Jahrbücher für Philologie und Paedagogik, 1865).

encore un trait conforme aux idées du temps. Les Arabes, qui, pour les besoins de leur commerce, faisaient des voyages d'exploration vers l'orient, éprouvaient pour l'Atlantique une terreur insurmontable, et c'est d'eux que le monde chrétien tira la plus grande partie de ses connaissances géographiques. Chercher à traverser les colonnes d'Hercule était une entreprise considérée comme absolument insensée; on disait que celui qui se lançait dans une semblable aventure devait sans autre forme de procès être privé de ses droits civiques.[1] Et il est caractéristique qu'Ulysse lui-même, chez Dante, appelle son entreprise »folle volo«. Du reste certains événements contemporains pouvaient confirmer cette manière de voir, et peut-être inspirer Dante. C'est ainsi qu'on équipa en 1290 une expédition génoise qui devait chercher une route maritime par l'ouest vers les Indes, et dont on n'eut ensuite plus de nouvelles.

Dans le huitième cercle de l'Enfer, parmi les conseillers trompeurs, Dante rencontre Ulysse, qui lui raconte sa navigation aventureuse. Quand il eut quitté Circé après une année de séjour chez elle, la pensée de son père âgé, de son épouse et de son fils ne put triompher de son désir d'explorer le monde et d'étudier les mœurs des hommes. Il équipa un navire et mit à la voile avec le petit équipage qui lui était resté fidèle.[2] Ils passent devant la Sardaigne, voient l'Espagne et le Maroc, et arrivent enfin au détroit resserré où les colonnes d'Hercule avertissent les navigateurs de ne pas aller plus loin. Alors Ulysse s'adressa à ses com-

[1] Edward Moore, Studies in Dante. Third Series. Oxford 1903. p. 118—119.

[2] Dante s'imagine, ainsi que ses imitateurs modernes, qu'il restait à Ulysse un certain nombre de ses vieux compagnons.

pagnons et leur demanda si eux, qui à travers mille dangers étaient arrivés aux limites du monde connu, ne voulaient pas employer le court temps qui leur restait à vivre à l'exploration du monde mystérieux et inhabité qui s'ouvrait devant eux. Ils n'étaient pas nés pour vivre comme des brutes, mais pour acquérir des vertus et des connaissances. Son discours les enflamma au point qu'il n'aurait pu les retenir, s'il l'avait voulu. Ils cinglèrent d'abord droit vers l'ouest, puis tournèrent au sud; bientôt les étoiles du pôle sud se levèrent au firmament. Après cinq mois de navigation, ils aperçurent tout à coup une montagne gigantesque. Ils se réjouirent, mais leur joie se changea bientôt en plaintes. Du pays qu'ils venaient de découvrir portait un tourbillon qui saisit le navire et lui fit faire trois tours; au quatrième, l'avant se souleva, le navire s'enfonça par la proue, et la mer se referma sur lui.

De nos jours Tennyson, dans son beau poème Ulysses, visiblement inspiré de Dante, et avec quelques réminiscences de l'Odyssée dans le détail[1], nous décrit le

---

[1] Much have I seen and known: cities of men
And manners, climates, councils, governments . . .
πολλῶν δ' ἀνθρώπων ἴδεν ἄστεα καὶ νόον ἔγνω.
(»Et il vit les cités de peuples nombreux, et il connut leur esprit»).
Odyssée, I, v. 3.

Push off, and sitting well in order smite
The sounding furrows;
δὴ τότ' ἐγὼν ἑτάροισιν ἐποτρύνας ἐκέλευσα
αὐτούς τ' ἀμβαίνειν ἀνά τε πρυμνήσια λῦσαι·
οἱ δ' αἶψ' εἴσβαινον καὶ ἐπὶ κληῖσι καθῖζον,
ἑξῆς δ' ἑζόμενοι πολιὴν ἅλα τύπτον ἐρετμοῖς.
(»Je commandai à mes compagnons de s'embarquer et de détacher les câbles. Et aussitôt ils s'embarquèrent et s'assirent sur les bancs, et, assis en ordre ils frappèrent la blanche mer de leurs rames»).
Odyssée, IX, v. 561—564.

héros vieilli, désirant quitter l'oisiveté et le repos pour les dangers nouveaux et les aventures. Le poème a la forme d'un monologue placé dans la bouche d'Ulysse. Il s'est fatigué de rester oisif et de distribuer des lois à un peuple qui ne fait que manger, dormir et amasser. Il pense à tout ce qu'il a éprouvé et appris, mais trouve que l'expérience n'est qu'une porte par laquelle le monde inconnu se laisse entrevoir plein de tentations. Il ne veut plus se reposer davantage, comme une arme qui se rouille quand on ne la polit pas, au lieu qu'elle brille quand elle est en usage. Comme une étoile qui se couche, il veut aller chercher des connaissances au-delà des bornes de la pensée humaine. Télémaque peut prendre le pouvoir et le royaume; il est prudent et vertueux, propre à façonner un peuple difficile. Lui-même il s'adresse à ses marins qui ont combattu et lutté avec lui, et qui ont accueilli avec la même joie folle le soleil et la tempête. De même que lui ils sont vieux, mais ils doivent terminer leur vie par un noble exploit; il n'est pas encore trop tard pour chercher un nouveau monde par delà le soleil couchant et le lieu où les étoiles de l'occident tombent dans la mer; ils n'ont pas la même force qu'autrefois, mais ils ont une volonté forte de combattre, de chercher, de trouver et de ne jamais reculer.

The lights begin to twinkle from the rocks:
The long day wanes: the slow moon climbs: the deep
Moans round with many voices. Come, my friends,
'Tis not too late to seek a newer world.
Push off, and sitting well in order smite
The sounding furrows; for my purpose holds
To sail beyond the sunset, and the baths
Of all the western stars, until I die.

It may be that the gulfs will wash us down:
It may be we shall touch the Happy Isles,
And see the great Achilles, whom we knew.
Tho' much is taken, much abides; and tho'
We are not now that strength which in old days
Moved earth and heaven; that which we are, we are;
One equal temper of heroic hearts,
Made weak by time and fate, but strong in will
To strive, to seek, to find, and not to yield.

Plus tard encore, Arturo Graf, savant et poète italien, dont la poésie méditative et pessimiste puise son inspiration de préférence dans les légendes de l'antiquité et du moyen-âge, a traité ce motif dans un long poème d'environ cinq cent vers, L'ultimo viaggio di Ulisse.[1]

Ulysse a été déjà longtemps à Ithaque; il a vécu dans la société de sa femme et de son fils; avec ses vieux camarades, il a bu le vin des vignes héritées de son père, et parlé des exploits accomplis et des aventures supportées jadis ensemble. Mais il commence à devenir toujours plus sombre. Son rire joyeux se tait; un nuage couvre son front et voile son œil. Enfoncé dans ses pensées, il peut rester assis des heures, le regard perdu dans la flamme du foyer, ou marcher sur les rochers du rivage, guettant une voile inconnue ou suivant de l'œil la fuite d'un vol d'oiseaux; et il y rencontre souvent ses vieux camarades, qui, comme lui, errent silencieux et inquiets. Enfin, un printemps, il n'y tient plus. Il convoque ses camarades, leur rappelle leur ancienne ambition, et leur demande si l'oisiveté ne les déprime pas comme une honte; la mort ne doit pas les

[1] Dans le recueil Le Danaidi (1897).

atteindre dans cet état déshonorant. Et il leur propose de mettre encore une fois à la voile, et de cingler vers des terres inhabitées et des mers inexplorées. Il parle de l'océan inconnu et mystérieux qui s'ouvre derrière les colonnes d'Hercule et où le globe solaire s'enfonce le soir, ainsi que de toutes les merveilles qu'il a entendu raconter par de sages vieillards d'Egypte. Le suive qui voudra; même si tous ont pris racine dans la patrie, il partira seul. Les camarades sont pleins d'enthousiasme, et veulent tous participer à l'expédition.

Et bientôt le travail est en train. Le rivage est chargé de voiles et de cordages, de mâts et de rames; les vieux vaisseaux qui jadis ont été devant Troie sont réparés et remis en état. Les femmes pleurent et se plaignent, se frappant la poitrine. Quand tout est fini, Ulysse fait ses adieux à sa femme et laisse le sceptre et le diadème à son fils Télémaque; après qu'un taureau beuglant a été sacrifié sur le rivage à Poseidon, la flotte met à la voile, au nombre de sept navires. D'abord les marins traversent des endroits connus. Ils voient les feux brûler dans les forges des Cyclopes et entendent le bruit des marteaux sur les enclumes; ils voient les îles de Calypso et de Circé surgir mystérieuses de la mer; ils passent tout près du détroit resserré où aboient Scylla et Charybde. Puis ils arrivent aux côtes sableuses de la Libye et aux Syrtes dangereuses, aux mers numidique et mauritanienne, et enfin aux colonnes d'Hercule. Après un jour de repos, ils entrent dans l'Océan. La tempête suit le calme et le calme la tempête; une lunaison suit l'autre, mais c'est toujours la même navigation où l'œil ne voit que la mer et le ciel. Dans des formations bizarres de nuages à l'horizon, les marins saluent souvent

la terre désirée. Enfin des indices sûrs: un essaim d'oiseaux, un rameau verdoyant qui flotte, leur annoncent que la terre est proche, et un jour une haute montagne se dessine droit devant les navires. Mais la joie des équipages est de courte durée: il fait tout à coup un calme effrayant, puis un nuage sombre se lève et cache le jour; une tempête effroyable se déchaîne. La flotte d'Ulysse sombre corps et biens. —

Comme on le voit, Graf, dans son poème, n'a fait que fondre les descriptions de Dante et de Tennyson, le premier continuant le second. Le court épisode du grand poète italien et le poème concentré de l'auteur anglais ont été développés et tirés en longueur par Graf, pourvus d'une foule de nouveaux détails; mais on n'y trouve pour ainsi dire pas un trait essentiel qui ait été ajouté. Non seulement il a dans les grandes lignes suivi ses deux prédécesseurs, mais il a parfois imité assez fidèlement certains passages de leurs pièces. Il n'est peut-être pas dépourvu d'intérêt de noter quelques-unes de ces concordances.

Dante:

Quando venimmo a quella foce stretta,
Ov' Ercole segnò li suoi riguardi,
Acciò che l'uom più oltre non si metta . . .

Graf:

Di là dai segni ond' ha il confin prescritto
Agli umani ardimenti Ercole invitto . . .

Dante:

Tutte le stelle già dell' altro polo
Vedea la notte, e il nostro tanto basso,
Che non surgeva fuor del marin suolo . . .

Graf:

Vedean da un lato declinar le stelle
Che fan corona al polo, e di novelle
Candide luci, a tutte genti ignote,
Ingemmarsi del ciel l'ultime rote.

Dante:

Quando n'apparve una montagna, bruna
Per la distanza, e parvemi alta tanto,
Quanto veduta non n'avea alcuna.

Graf:

Essi, fra mare e ciel, vidersi a fronte
Sorgere un fosco e dirupato monte
Che tra le nubi nascondea la cima.

Tennyson:

This is my son, mine own Telemachus,
To whom I leave the sceptre and the isle —
Well-loved of me, discerning to fulfil
This labour, by slow prudence to make mild
A rugged people, and thro' soft degrees
Subdue them to the useful and the good.
— — — — — — — — — — — — --
...When I am gone. He works his work, I mine.

Graf:

O figlio,
In cui pari al valor splende il consiglio,
Tu venirne con me nè puoi nè devi.
A ciascun propria sorte...
Tu qui rimani, e delle antiche leggi

Fido custode, finchè duri il mio
Pellegrinaggio, con accorto e pio
Rigor fa sì che il popol t'ami e tema.
Ecco lo scettro e l'aureo diadema.

Les réminiscences antiques ne sont pas nombreuses dans le poème de Graf, mais on en rencontre cependant quelques-unes. C'est ainsi que, dans la description du travail sur le rivage, quelques vers rappellent un passage correspondant du quatrième livre de l'Enéide[1], et Ulysse, allant de vaisseau en vaisseau pour calmer les marins émus, est un trait homérique.[2]

L'ultimo viaggio de Pascoli est basé, dans beaucoup de parties, sur les poèmes de Tennyson et de Graf, et par suite remonte indirectement à Dante; mais il combine la légende telle que la donnent ces poètes avec les aventures prédites par Tirésias.[3] De même que le poète anglais anticipe sur le récit de Dante, et, bien qu'inspiré par ce récit, traite de la légende dans un stade antérieur, de même Pascoli prend les événements avant Tennyson et Graf, et commence son poème au moment où Ulysse accomplit le voyage à l'intérieur du continent que lui a prédit Tirésias. En outre Pascoli, à l'inverse de ses prédécesseurs, s'est inspiré dans une large mesure de la poésie antique; on trouve à tout instant, insérés dans son poème, des pas-

[1] V. 409—411.

[2] Odyssée, XII, v. 206 et suiv.

[3] Voir page 87.

sages plus ou moins longs qui sont tirés de poésies antiques, le plus souvent de l'Odyssée, mais aussi d'autres sources. Le poème de Pascoli a plus de deux fois l'étendue de celui de Graf, et, de même que l'Odyssée, il est divisé en vingt-quatre chants.

I. La pala. — Ulysse est en chemin, cherchant des hommes qui ne connaissent ni la mer, ni les vaisseaux aux proues rouges, et qui ne mangent pas de mets salés. Il est en route depuis plusieurs mois, quand il rencontre un autre voyageur qui l'interpelle en ces termes: »Etranger, vas-tu trouver le roi? Son grain est déjà dans le grenier. Tu viens trop tard pour vanner le blé avec ta pelle.» Le héros sourit dans son cœur, en pensant aux prédictions de Tirésias, qu'il trouvera le repos dès que sa rame aura été prise pour une pelle. Mais l'autre le presse de questions. Qui est-il; d'où vient-il? comment est-il venu?

II. L'ala. — Ulysse promet de tout lui raconter sans réticence, et lui sert l'histoire suivante. Il y a des hommes qui n'ont pas besoin d'aller à pied comme les bœufs lents, mais qui peuvent voler; il appartient à cette race, et pendant son voyage il a vu les étoiles briller au dessous de lui. Ils ne sont même pas toujours obligés de voler: souvent ils prennent les vents, les attellent et les dirigent la bride serrée. Mais, pour tous ces motifs, ils sont haïs d'un dieu; et Ulysse prie l'homme de demander au roi de vouloir lui envoyer un taureau, un bélier et un verrat tout jeunes, pour offrir un sacrifice au dieu. Le héros plante sa rame en terre, accomplit le sacrifice et revient sur ses pas. Il voit pendant son voyage bien des lunes se lever et disparaître, jusqu'à ce qu'enfin une lune se reflète dans la mer,

sur le rivage de laquelle il retrouve le navire et les compagnons qui l'attendent. Il met à la voile et bientôt il voit la fumée monter d'Ithaque. Rentré à la maison, il pend le gouvernail au foyer.

III. *Le gru nocchiere.* — Le héros entend le chant des grues qui passent; elles l'invitent à mettre le navire à sec sur le rivage, à déposer tous les agrès dans la maison, à suspendre le gouvernail à la fumée du foyer, car l'hiver approche. Le chant des grues nautonières est emprunté aux *Travaux et jours* d'Hésiode.

Le Gallinelle[1] fuggono lo strale
già d'Orīone, e son cadute in mare.
Rincalza su la spiaggia ora la nave
nera con pietre, che al vento non tremi,
Eroe; chè sono per soffiare i venti.
L'alleggio della stiva apri, che l'acqua
scoli e non faccia poi funghir le doghe,
Eroe; chè sono per cader le pioggie.
Sospendi al fumo ora il timone, e in casa
tieni all' asciutto i canapi ritorti,
ogni arma, ogni ala della nave, e dormi.
Chè viene il verno, viene il freddo acuto
che fa nei boschi bubbolar le fiere
che fuggono irte con la coda al ventre;
quando a tre piedi, il filo della schiena
rotto a metà, la grigia testa bassa,
il vecchio va sotto la neve bianca:
e il randagio pitocco entra dal fabbro,
nella fucina aperta . . .

[1] La ressemblance du nom des Pléiades avec le mot πελειάδες avait donné naissance à une fable sur leur métamorphose en colombes.

εὖτ' ἂν Πληιάδες σθένος ὄβριμον Ὠαρίωνος
φεύγουσαι πίπτωσιν ἐς ἠεροειδέα πόντον,
δὴ τότε παντοίων ἀνέμων θυίουσιν ἀῆται . . .
νῆα δ' ἐπ' ἠπείρου ἐρύσαι πυκάσαι τε λίθοισι
πάντοθεν, ὄφρ' ἴσχωσ' ἀνέμων μένος ὑγρὸν ἀέντων,
χείμαρον ἐξερύσας, ἵνα μὴ πύθῃ Διὸς ὄμβρος.
ὅπλα δ' ἐπάρμενα πάντα τεῷ ἐγκάτθεο οἴκῳ
εὐκόσμως στολίσας νηὸς πτερὰ ποντοπόροιο·
πηδάλιον δ' ἐνεργὲς ὑπὲρ καπνοῦ κρεμάσασθαι.

θῆρες δὲ φρίσσουσ', οὐρὰς δ' ὑπὸ μέζε' ἔθεντο . . .
. . . τότε δὴ τρίποδι βροτοὶ ἶσοι,
οὗ τ' ἐπὶ νῶτα ἔαγε, κάρη δ' εἰς οὖδας ὁρᾶται.
τῷ ἴκελοι φοιτῶσιν, ἀλευόμενοι νίφα λευκήν.

πὰρ δ' ἴθι χάλκειον θῶκον καὶ ἐπαλέα λέσχην
ὥρῃ χειμερίῃ . . .[1]

L'idée de faire annoncer par les grues l'approche de l'hiver, et de leur faire donner, au chant suivant, le signal

---

[1] »Lorsque, fuyant devant la force robuste d'Orion, les Pléiades se précipitent dans la mer sombre, de tous les points du ciel les vents soufflent avec fureur . . . Tire le navire à sec sur le rivage et assure-le avec des pierres, de tous côtés, afin que celles-ci résistent à la force des vents humides; retires-en la bonde, afin que la pluie de Zeus ne le pourrisse pas. Dépose tous les agrès dans ta maison et serre avec soin les ailes du navire qui parcourt la mer; suspends le gouvernail bien travaillé au-dessus de la fumée.» (V. 619—621, 624—629).

»Les bêtes sauvages frissonnent, et ramènent leur queue sous leur ventre . . . Semblables à un vieillard qui marche à trois pieds, dont les épaules sont rompues, dont la tête penche vers la terre, les hommes vont, évitant la blanche neige.» (V. 512, 533—535).

»Ne t'arrête pas, en hiver, devant la forge et les lieux de réunion, ouverts au soleil . . .» (V. 493—494).

du labourage, est aussi puisée dans les Travaux et jours:

φράζεσθαι δ', εὖτ' ἂν γεράνου φωνὴν ἐπακούσῃς
ὑψόθεν ἐκ νεφέων ἐνιαύσια κεκληγυίης·
ἥ τ' ἀρότοιό τε σῆμα φέρει καὶ χείματος ὥρην
δεικνύει ὀμβρηροῦ·[1]

IV. Le gru guerriere. — Les grues donnent au paysan le signal du labourage et l'invitent à se préparer au froid de l'hiver. De même que le chant précédent, celui-ci a une origine hésiodique.

Ara: la stanga dell' aratro al giogo
lega dei bovi; chè tu n'hai, ben d'erbe
sazi, in capanna, o figlio di Laerte.
Fatti col cuoio d'un di loro, ucciso,
un paio d'uose, che difenda il freddo,
ma prima il dentro addenserai di feltro;
e cucirai coi tendini del bove
pelli de'primi nati dalle capre,
che a te dall' acqua parino le spalle;
e su la testa ti porrai la testa
d'un vecchio lupo, che ti scaldi, e i denti
bianchi digrigni tra il nevischio e i venti.
Arare il campo, non il mare, è tempo,
da che nel cielo non si fa vedere
più quel branchetto delle sette stelle.
Sessanta giorni dopo volto il sole,
quando ritorni il conduttor del Carro[2],

---

[1] »Sois attentif au cri que, chaque année, pousse la grue du haut des nuées; elle donne le signal du labourage, et annonce l'hiver pluvieux.» (V. 448—451).

[2] Bootès = Arcturus.

allor dolce è la brezza, il mare è calmo;
brilla Boote a sera, e sul mattino
tornata già la rondine cinguetta,
che il mare è calmo e che dolce è la brezza.
La brezza chiama a sè la vela, il mare
chiama a sè il remo; e resta qua canoro
il cuculo a parlare al vignaiolo.

Questo era canto che mordeva il cuore
a chi non bovi e sol avea l'aratro;
ch'egli ha bel dire, Prestami il tuo paro!
Son le faccende, ed ora ogni bifolco
semina, e poi, sicuro della fame,
ode venti fischiare, acque scrosciare,
ilare . . .

δὴ τότε χορτάζειν ἕλικας βόας ἔνδον ἐόντας . . .

ἀμφὶ δὲ ποσσὶ πέδιλα βοὸς ἶφι κταμένοιο
ἄρμενα δήσασθαι, πίλοις ἔντοσθε πυκάσσας.
πρωτογόνων δ' ἐρίφων, ὁπότ' ἂν κρύος ὥριον ἔλθῃ,
δέρματα συρράπτειν νεύρῳ βοός, ὄφρ' ἐπὶ νώτῳ
ὑετοῦ ἀμφιβάλῃ ἀλέην· κεφαλῆφι δ' ὕπερθεν
πῖλον ἔχειν ἀσκητόν, ἵν' οὔατα μὴ καταδεύῃ·
ψυχρὴ γάρ τ' ἠὼς πέλεται Βορέαο πεσόντος . . .

Πληιάδων Ἀτλαγενέων ἐπιτελλομενάων
ἄρχεσθ' ἀμήτου, ἀρότοιο δὲ δυσομενάων.

εὖτ' ἂν δ' ἑξήκοντα μετὰ τροπὰς ἠελίοιο
χειμέρι' ἐκτελέσῃ Ζεὺς ἤματα, δή ῥα τότ' ἀστὴρ
Ἀρκτοῦρος προλιπὼν ἱερὸν ῥόον Ὠκεανοῖο
πρῶτον παμφαίνων ἐπιτέλλεται ἀκροκνέφαιος.
τὸν δὲ μέτ' ὀρθογόη Πανδιονὶς ὦρτο χελιδὼν

ἐς φάος ἀνθρώποις, ἔαρος νέον ἱσταμένοιο.
τὴν φθάμενος οἴνας περιταμνέμεν· ὣς γὰρ ἄμεινον . . .

τῆμος δ' εὐκρινέες τ' αὖραι καὶ πόντος ἀπήμων·
εὔκηλος τότε νῆα θοὴν ἀνέμοισι πιθήσας
ἑλκέμεν ἐς πόντον . . .

ἦμος κόκκυξ κοκκύζει δρυὸς ἐν πετάλοισι . . .

κραδίην δ' ἔδακ' ἀνδρὸς ἀβούτεω . . .
ῥηίδιον γὰρ ἔπος εἰπεῖν· βόε δὸς καὶ ἄμαξαν·
ῥηίδιον δ' ἀπανήνασθαι· πάρα ἔργα βόεσσιν . . .

καί σε ἔολπα
γηθήσειν βίοτον αἱρεύμενον ἔνδον ἐόντος.
εὐοχθέων δ' ἵξεαι πολιὸν ἔαρ . . .

---

[1] »A cette époque, engraisse dans ta maison des bœufs aux cornes recourbées.» (V. 452).

»Attache autour de tes pieds des chaussures faites du cuir d'un bœuf assommé, bien adaptées et doublées de feutre; mets sur tes épaules, dans la froide saison, des peaux de chevreaux premiers-nés, cousues ensemble avec du nerf de bœuf, rempart contre la pluie; porte sur la tête un bonnet travaillé avec art, pour garantir tes oreilles de l'humidité. Car il fait froid le matin, quand tombe le Borée.» (V. 541—547).

»Au lever des Pléiades, filles d'Atlas, commence la moisson, et le labourage à leur coucher.» (V. 383—384).

»Lorsque, après la révolution du soleil, Zeus a accompli soixante jours, alors, quittant les flots sacrés de l'Océan, l'étoile Arcturus se lève la première, toute brillante, au commencement de la nuit. Ensuite la fille de Pandion, l'hirondelle aux plaintes matinales, apparaît aux hommes avec le printemps nouveau. Préviens-la, et taille les vignes; ceci est pour le mieux.» (V. 564—570).

»Alors les vents sont réguliers, la mer propice; tranquille, te fiant aux vents, traîne ton vaisseau rapide à la mer.» (V. 670—672).

»Quand le coucou chante dans les feuillages du chêne...» (V. 486).

»Il (le cri des grues) déchire le cœur de l'homme qui n'a point de bœufs . . . Il est aisé de dire: Prête-moi des bœufs et un



V. Il remo confitto. — Pendant neuf ans Ulysse reste assis à son foyer et vieillit, attendant la mort qui, selon la prédiction de Tirésias, doit lui venir, douce, de la mer. Il est entouré d'un peuple heureux, sur lequel il laisse régner son fils plein de raison; les porcs prospèrent dans la porcherie, les pâturages sont remplis de troupeaux, les pentes des montagnes de chèvres; dans sa maison s'accumulent l'or, le cuivre et l'huile d'olive. Mais la grande salle de fêtes retentit rarement de la joie des festins; le chanteur et le mendiant, ornement et plaie du banquet, ont oublié le seuil de la maison d'Ulysse. Le vieux héros vit seul, séparé de la mer, comme la rame qu'il a plantée en terre très loin dans le continent.

VI. Il fuso al fuoco. — Ulysse est assis à son foyer et son regard se perd dans les flammes. Mais au lieu du feu, l'œil du marin voit un ciel nocturne avec ses constellations, et il rêve que son navire file avec rapidité dans la nuit; lui-même est étendu sur une peau de bête sur le gaillard d'arrière, et il sommeille tandis que le vent gémit dans les cordages. — Le rouet de l'épouse bruit près du foyer. —

Ce chant contient quelques réminiscences d'Homère. La vision qu'a Ulysse du ciel étoilé est décrite en termes qui rappellent de près un passage du cinquième chant de l'Odyssée où le héros, naviguant sur son radeau après

---

chariot; mais il est aisé de répondre: Mes bœufs sont au travail.» (V. 451, 453—454).

»Ainsi, je l'espère, tu pourras puiser joyeusement dans tes provisions, et tu arriveras, vivant dans l'aisance, au clair printemps.» (V. 475—477).

avoir quitté l'île de Calypso, regarde les étoiles et gouverne d'après leur position:

E distingueva nel sereno cielo
le fuggitive Pleiadi e Boote
tardi cadente e l'Orsa, anche nomata
il Carro, che lì sempre si rivolge,
e sola è sempre del nocchier compagna.

Πληιάδας τ' ἐσορῶντι καὶ ὀψὲ δύοντα Βοώτην
ἄρκτον θ', ἣν καὶ ἄμαξαν ἐπίκλησιν καλέουσιν,
ἥ τ' αὐτοῦ στρέφεται καί τ' Ὠρίωνα δοκεύει,
οἴη δ' ἄμμορός ἐστι λοετρῶν Ὠκεανοῖο· [1]

Et la navigation dont a rêvé Ulysse est son retour de l'île des Phéaciens, telle qu'il est décrit dans le treizième chant de l'Odyssée.

VII. La zattera. — Le feu pétille; le héros rêve que c'est son radeau qui gémit, et il repasse en esprit un autre épisode de ses navigations errantes. Il navigue sur le radeau qu'il a construit sur l'île isolée, et le dieu de la mer lui envoie une tempête qui le surprend. — Cette partie du poème est un arrangement libre de la scène de la tempête dans le cinquième chant de l'Odyssée.

VIII. Le rondini. — Une matinée de printemps, dix ans après le retour d'Ulysse, celui-ci s'éveille dans son lit [2] en entendant le gazouillis des premières hirondelles.

---

[1] »Et il contemplait les Pléiades, le Bouvier qui se couche tard, et l'Ourse, nommée aussi le Chariot, qui tourne en place en guettant Orion, et seule n'a point de part aux bains de l'Océan.»
(V. 272—275).

[2] Pour le lit d'Ulysse, voir Odyssée, XXIII, v. 190 et suiv.

Il s'habille, se glisse hors de la chambre à coucher, et, après avoir détaché du foyer le gouvernail enfumé et pris une hache, il descend vers la mer par des chemins détournés. A un berger qu'il rencontre, il dit qu'il va abattre un arbre; à une jeune fille, il raconte qu'il se rend à la porcherie.

IX. Il pescatore. — Arrivé sur le rivage, il trouve un vieillard en haillons, qui fouille et cherche dans le sable. Ulysse l'interpelle et s'étonne de sa manière de pêcher. Il a souvent vu dans ses voyages des gens pêcher avec l'hameçon et le filet, mais c'est la première fois qu'il voit quelqu'un pêcher avec ses mains seulement et manger des coquillages et des crabes. De même que le mendiant, répond le vieillard, ne méprise pas l'os qu'on lui jette dans un festin, il accepte, lui, ce que la mer lui donne. La mer est insensible, mais l'homme encore plus insensible. — N'y a-t-il donc pas, demande le héros, à Ithaque un bon roi qui a du bronze et de l'or, des porcs et des chèvres et du pain odorant? Est-ce que le vieillard ne connaît pas la haute maison habitée par le brillant Ulysse, le fils de Laërte? —

Les paroles d'Ulysse au vieillard sur les diverses sortes de pêche qu'il a vues sont tirées pour la plus grande partie d'Homère. La peinture du pêcheur à la ligne·

Ben vidi, errando su la nave nera,
uomo seduto in uno scoglio aguzzo
reggere un filo pendulo sul flutto;
ma il lungo filo tratto giù dal piombo
porta ai pesci un adunco amo di bronzo
che sì li uncina; e ne schermisce il morso
un liscio cerchio di bovino corno.

est visiblement construite sur le passage suivant de l'Odyssée, complété par des détails techniques empruntés à l'Iliade[1]:

ὡς δ' ὅτ' ἐπὶ προβόλῳ ἁλιεὺς περιμήκεϊ ῥάβδῳ
ἰχθύσι τοῖς ὀλίγοισι δόλον κατὰ εἴδατα βάλλων
ἐς πόντον προΐησι βοὸς κέρας ἀγραύλοιο . . .[2]

Et la description de la pêche au filet est aussi tirée de l'Odyssée:

Io vidi, anzi, mortali,
gittar le reti dalle curve navi . . .
E vidi i pesci nella grigia sabbia
avvoltolarsi, per desìo dell' acqua,
versati fuori della rete a molte
maglie; e morire luccicando al sole.

ὥς τ' ἰχθύας, οὕς θ' ἁλιῆες
κοῖλον ἐς αἰγιαλὸν πολιῆς ἔκτοσθε θαλάσσης
δικτύῳ ἐξέρυσαν πολυωπῷ· οἱ δέ τε πάντες
κύμαθ' ἁλὸς ποθέοντες ἐπὶ ψαμάθοισι κέχυνται·
τῶν μέν τ' ἠέλιος φαέθων ἐξείλετο θυμόν.[3]

X. La conchiglia. — Sans tourner la tête, écoutant un coquillage qu'il tient contre l'oreille, le vieux pêcheur répond: »Brillant Ulysse, fils de Laërte, je connais

[1] XVI, v. 406—408; XXIV, v. 80—82.

[2] »Comme un pêcheur qui, debout sur un promontoire, tenant une longue perche, jette aux petits poissons un appât trompeur et lance dans la mer la corne d'un bœuf sauvage . . .» (XII, v. 251—253).

[3] »Comme des poissons que des pêcheurs ont tirés de la mer écumante avec leur filet aux mailles nombreuses, et ont jetés sur le rivage sinueux; ils sont tous répandus sur la grêve, regrettant les ondes de la mer, et le soleil resplendissant les prive de la vie.» (XXII, v. 384—388).

ta maison. Mais je ne suis pas un mendiant pleureur. J'étais un maître du chant; je savais trouver des chants dans mon cœur, et j'ai chanté devant toi quand les morts étaient étendus dans la salle comme des poissons sur le rivage, et que les femmes esclaves lavaient le sang avec de l'eau et des éponges.[1] Mais depuis tu as été dégoûté du chant; j'ai jeté ma cithare, et je suis maintenant un homme qui écoute.» Ulysse répond que la vieillesse change le goût des hommes. Il appréciait toujours les chants de Phémios; mais ce sont ses propres exploits qu'il se fatiguait de toujours entendre raconter. La vie est un rêve quand une fois elle est vécue; maintenant il veut retomber dans le rêve. Il demande enfin quel chant Phémios écoute; à sa connaissance, il n'existe pas d'autre aède à Ithaque. »J'écoute ce coquillage, répond le vieil aède. Il est rugueux à la surface, mais le dedans est d'une belle couleur bleue; il n'est pas plus grand que l'oreille, et pourtant il renferme toute la mer avec le calme et la tempête, le sifflement du vent et le clapotis des flots. L'aède est semblable au coquillage, mais tu as eu assez de lui.» Le héros sourit et dit: »Phémios, la mer est plus grande.»

XI. La nave in secco. — Le vieil aède et le vieux héros marchent le long du rivage et arrivent au vaisseau. L'œil exercé d'Ulysse découvre que la poix est fraîche, et que les pierres sont enlevées; il voit que les estropes pendent à leur place et que les rames sont à bord. Quand il a fait le tour du navire et qu'il est arrivé à la proue, il trouve ses vieux camarades assis en rond sur le rivage, le regard dirigé vers la mer, leurs barbes blanches flottant au

---

[1] V. Odyssée, XXII, v. 383 et suiv., 452 et suiv.

souffle printanier. Depuis dix ans ils sont venus à chaque printemps au bord de la mer, attendant Ulysse; ils arrivaient avant le lever du soleil, apportant chacun sa rame sur l'épaule, et rentraient silencieux à la maison quand le soir commençait à tomber.

XII. Il timone. — Quand ils aperçoivent Ulysse, ils se lèvent tous et le regardent. Et il leur parle. Le navire aspire à retrouver la tempête, loin des vers qui le rongent, et lui-même veut le nuage et non la fumée, le vent et non le frémissement des rouets. Il ne savait pas ce qu'il faisait quand il a quitté l'île de Circé avec toutes ses merveilles attirantes; maintenant il veut y retourner. Il voit que tout est prêt: ils ont apporté sur le rivage la farine et le vin, les câbles, les rames et les voiles. Que manque-t-il? Le gouvernail, et le voici. A la mer le vieux navire!

XIII. La partenza. — Les marins lancent le navire; Ulysse met en ordre le gouvernail, et, sur un signe de lui, les camarades montent à bord et saisissent les rames. Sur un tas de câbles, Phémios trouve sa cithare qu'il a jetée et qu'un vieux marin a trouvée et apportée à bord du navire; il frappe les cordes pour donner la mesure aux rameurs. Alors de vieilles chansons s'éveillent dans la mémoire des marins: courbés sur leurs rames, ils chantent de leurs voix enrouées et faibles une chanson sur l'hirondelle et le printemps. —

Comme le montre le parallèle suivant, la chanson des marins n'est qu'une paraphrase abrégée du chant de l'hirondelle, χελιδόνισμα que, d'après Athénée[1], les petits men-

[1] VIII, 360 C.

diants de Rhodes chantaient au mois de Boédromion, allant de maison en maison et annonçant le retour des hirondelles; il a déjà été plus haut question de ce chant.[1]

— Ecco la rondine! Ecco la rondine! Apri!
ch' ella ti porta il bel tempo, i belli anni.
È nera sopra, ed il suo petto è bianco.
È venuta da uno che può tanto.
Oh! apriti da te, uscio di casa,
ch' entri costì la pace e l'abbondanza,
e il vino dentro il doglio da sè vada
e il pane d'orzo empia da sè la madia.
Uno anc'a noi, col sesamo, puoi darne!
Presto, chè non siam qui per albergare.
Apri, chè sto su l'uscio a piedi nudi!
Apri, chè non siam vecchi ma fanciulli! —

Ἦλθ', ἦλθε χελιδών.
καλὰς ὥρας ἄγουσα.
καλοὺς ἐνιαυτούς,
ἐπὶ γαστέρα λευκά,
ἐπὶ νῶτα μέλαινα.
παλάθαν σὺ προκύκλει
ἐκ πίονος οἴκου,
οἴνου τε δέπαστρον,
τυρῶν τε κάνυστρον·
καὶ πύρνα χελιδὼν
καὶ λεκιθίταν
οὐκ ἀπωθεῖται. πότερ' ἀπίωμες, ἢ λαβώμεθα;
— — — — — — — — — — — — —

[1] Voir p. 12—13.

[ὥστε χελιδὼν ἕστηκ' ἐν προθύροις, ψιλὴ πόδας].
ἄνοιγ', ἄνοιγε τὰν θύραν χελιδόνι·
οὐ γὰρ γέροντές ἐσμεν, ἀλλὰ παιδία.[1]

XIV. Il pitocco. — Le mendiant Iros, le même qui s'était battu avec Ulysse et avait été vaincu par lui alors que le héros était encore déguisé en mendiant[2], se réveille dans le navire alors que celui-ci a déjà quitté Ithaque: il avait pris l'habitude d'employer en hiver le vaisseau d'Ulysse pour y dormir. Sans savoir où il se trouve, croyant encore s'être battu et avoir reçu un coup sous l'oreille, il s'avance en chancelant dans le navire, et il est accueilli par les éclats de rire d'Ulysse et des marins; quand il remarque qu'il est sur un navire et qu'il voit Ithaque disparaître, il commence à pleurer. Souriant, Ulysse le console; il lui donne la charge de veiller pendant le voyage aux provisions, et fait sur son nom le même jeu de mots que les prétendants font dans l'Odyssée.[3]

XV. La procella. — Quand ils ont ramé neuf jours, le vent commence à souffler. Ulysse hisse la voile et fixe les écoutes; le navire court sur les flots à pleines

---

[1] »Elle est venue, elle est venue, l'hirondelle; elle apporte les beaux temps et les belles années; elle est blanche sur le ventre, noire sur le dos. Tends, de ta riche maison, un gâteau de fruits, une coupe de vin, et une corbeille de fromage; l'hirondelle ne repousse ni le pain de froment ni le pain de légumes. Partons-nous, ou recevrons-nous quelque chose? . . . [Comme une hirondelle je me suis arrêtée devant la porte, les pieds nus] . . . Ouvre, ouvre la porte à l'hirondelle, car nous ne sommes pas des vieillards, nous sommes des enfants.» — Carmina popularia, 41, chez Bergk (III, p. 671—672). — La phrase entre crochets n'appartient pas à ce poème, mais elle est citée par Bergk dans les notes.

[2] Odyssée, XVIII, v. 1 et suiv.

[3] XVIII, v. 73.

voiles, tandis que les marins se rassemblent autour d'une amphore de vin. Au bout de neuf jours encore une tempête éclate; Ulysse cargue la voile et laisse passer la tempête. Puis ils entrent dans une baie tranquille, et s'étendent sur le rivage pour se reposer. Mais Ulysse ne peut dormir; il rêve de l'île de Circé, il voit devant lui le palais bâti en pierres polies, où les lions se promènent en remuant de la queue et où la grande salle retentit des chants de la tissandière divine.[1] Il dit à Phémios qu'il rêve à nouveau un rêve longtemps oublié: c'est l'amour qui se réveille dans son cœur. —

La description d'Ulysse dressant la voile est copiée textuellement d'une scène de la navigation de Télémaque au second chant de l'Odyssée:

Ei dalla scassa l'albero d'abete
levò, lo congegnò dentro la mastra,
e con drizze di cuoio alzò la vela,
ben torto, e saldi avvinse alle caviglie
di prua li stragli, ma di poppa i bracci.
E il vento urtò la vela in mezzo, e il flutto
rumoreggiava intorno alla carena.
E legarono allora anche le scotte
lungo la nave che correa veloce:
e pose in mezzo un'anfora di vino . . .

ἱστὸν δ' εἰλάτινον κοίλης ἔντοσθε μεσόδμης
στῆσαν ἀείραντες, κατὰ δὲ προτόνοισιν ἔδησαν,
ἕλκον δ' ἱστία λευκὰ ἐυστρέπτοισι βοεῦσιν.
ἔπρησεν δ' ἄνεμος μέσον ἱστίον, ἀμφὶ δὲ κῦμα
στείρῃ πορφύρεον μεγάλ' ἴαχε νηὸς ἰούσης·

[1] Voir Odyssée, X, v. 210—223.

ἡ δ' ἔθεεν κατὰ κῦμα διαπρήσσουσα κέλευθον.
δησάμενοι δ' ἄρα ὅπλα θοὴν ἀνὰ νῆα μέλαιναν
στήσαντο κρητῆρας ἐπιστεφέας οἴνοιο . . .[1]

XVI. L'isola Eea. — Quand le jour se lève, Ulysse voit qu'ils ont abordé à l'île de Circé, et il se rend avec Phémios dans l'intérieur. Il retrouve la passe où le grand cerf était venu boire[2], il reconnaît la place où un dieu lui avait donné l'herbe salutaire[3]; mais il ne peut trouver le haut palais de Circé. Quand le soir arrive, ils s'étendent pour se reposer dans la forêt, et Ulysse rêve qu'il entend le rugissement des lions et le chant de la déesse assise à son métier.

XVII. L'amore. — Quand il s'éveille le matin, il n'entend plus rien. Il propose à Phémios d'aller tous deux par des routes différentes; celui qui aura trouvé ce qu'ils cherchent donnera un signal, Phémios avec sa cithare, lui par un cri. Le soir arrive sans qu'Ulysse ait rien trouvé; mais alors il croit entendre l'instrument de l'aède et marche dans cette direction; il trouve Phémios mort dans la forêt, et au dessus de lui pend la cithare avec laquelle joue le vent. Ulysse pleure et revient vers le navire.

---

[1] »Et ils élevèrent et dressèrent le mât de sapin au milieu de la traverse creuse, et l'assujettirent avec des cordages; puis ils tendirent les voiles blanches avec des courroies bien tordues. Le vent enfla le milieu de la voile; et, tandis que le navire avançait, la vague empourprée mugissait autour de l'étrave, et le vaisseau courait sur le flot, en poursuivant sa route. Lorsqu'ils eurent enfin attaché les agrès dans le rapide et noir navire, ils dressèrent des cratères de vin, remplis jusqu'aux bords . . .» (V. 424—431).

[2] Odyssée, X, v. 156 et suiv.

[3] Odyssée, X, v. 275 et suiv.

XVIII. L'isola delle capre. — Ils repartent vers une île déserte remplie de chèvres.[1] Quand Ulysse, de cette île, aperçoit le pays des Cyclopes, il se rappelle son exploit passé, et par bravade, il décide de prendre plutôt les chèvres et les moutons du Cyclope que de capturer les chèvres sauvages qui se trouvent sur l'île. Polyphème avait demandé vengeance à son père; Ulysse veut maintenant lui montrer qu'il navigue encore sur son vaisseau avec ses compagnons. Ils rament vers l'île du Cyclope et découvrent bientôt sa grotte[2], où ils abordent.

XIX. Il ciclope. — Ulysse ordonne à ses camarades de s'arrêter près du navire, et veut se diriger seul vers la grotte; mais le glouton Iros demande à le suivre, espérant trouver là quelque chose à manger, et le héros consent en souriant. Arrivés à la grotte, ils la trouvent absolument dans le même état où Ulysse l'avait vue lors de sa première visite[3]; mais ils sont accueillis par une femme qui allaite son enfant. Elle leur demande qui ils sont, d'où ils viennent, et ce qui les amène; elle raconte que son mari est allé sur la montagne avec son troupeau, mais qu'il reviendra bientôt, et elle leur offre à manger. Ulysse lui demande avec étonnement si le mari a appris maintenant à honorer les dieux et à suivre les lois, bien qu'il habite dans la même grotte qu'avant. »Hôte, répond la femme, chacun fait la loi dans sa maison et règne sur sa femme et ses enfants.[4] Mais nous n'avons jamais fait de tort à personne; ce sont les autres, ceux qui naviguent

[1] Odyssée, IX, v. 116 et suiv.

[2] Cet épisode est une copie du passage correspondant de l'Odyssée (IX, 177—186).

[3] Passage également calqué sur l'Odyssée (IX, 216—222).

[4] Odyssée, IX, v. 114—115.

sur des vaisseaux noirs, qui au contraire nous ont dérobé des moutons et des chèvres. Mais vous êtes vieux et vous cherchez un don, et non une proie.» Au même moment on entend le bêlement et les pas du troupeau; le berger qui rentre à la maison jette à terre une charge de bois devant la grotte qui retentit du bruit. Iros effrayé se cache dans un coin.[1]

XX. La gloria. — Le berger entre, suivi de ses enfants, des moutons et des chèvres, et, s'adressant à Ulysse, l'engage à manger. Le héros est étonné que le berger soit un homme ordinaire; il raconte que, bien qu'il soit venu de loin, il a entendu parler par des aèdes voyageurs de la grotte et du géant qui l'habitait. Le berger dit qu'il y a longtemps qu'il s'est établi dans cette grotte, venant de l'intérieur du pays, et qu'il n'a jamais entendu parler de géants. Mais Ulysse poursuit son récit, tandis que les enfants du berger s'assemblent pour l'écouter. C'était un géant avec un seul œil au milieu du front; il avait un pin pour bâton et prenait pour pierre de fronde le sommet d'une montagne. Alors il est interrompu par le berger qui se tourne vers sa femme avec ces mots: »N'est-ce pas ce dont ton père parlait? Il disait qu'un sage vieillard, Télémos Eurymidès[2], racontait que, il y a longtemps, il avait plu de la grande montagne des pierres dans la mer, et que la nuit un grand œil de feu avait lui du sommet de la montagne.» Ulysse demande qui creva cet œil. »L'œil de la montagne? répond le berger. Personne. Je n'ai moi-même

---

[1] Cf. Odyssée, IX, v. 233—236.

[2] C'est le nom, dans l'Odyssée (IX, 509), du devin qui avait prédit à Polyphème qu'Ulysse lui ferait perdre la vue.

rien vu et rien entendu. Par la mer, sur des vaisseaux, le mal nous arrive parfois.» Iros s'avance et demande à rester comme serviteur chez le berger.

XXI. Le sirene. — Ulysse remet à la voile, plein de chagrin. Son rêve, pense-t-il, n'était que du vent et de la fumée; la vérité est le seul bien. Il se rappelle les Sirènes et leur chant[1]; il décide d'aller les retrouver et d'entendre de leurs lèvres la vérité, même s'il ne devait plus revoir son pays et les siens, et si ses os devaient blanchir sur la prairie des Sirènes.[2] Il s'adresse à ses camarades:

Uomini, andiamo a ciò che solo è bene:
a udire il canto delle due Sirene.
Io voglio udirlo, eretto su la nave,
nè già legato con le funi ignave:
libero! alzando su la ciurma anela
la testa bianca come bianca vela;
e tutto quanto nella terra avviene
saper dal labbro delle due Sirene.

Et les marins font force de rames; car eux aussi veulent savoir ce qui se passe sur la terre: si la récolte a été bonne, si la vache a eu un veau, si leur femme va à la source ou si elle est assise à la maison occupée à tisser.

XXII. In cammino. — Le navire passe devant l'île des Lotophages dont les habitants offrent aux marins le doux fruit de l'oubli; une île d'où des géants lancent des pierres contre le navire; l'île de la mort, où des hommes et des femmes, fatigués de la vie, sont couchés sous

---

[1] Le chant des Sirènes est repris de l'Odyssée (XII, 184—191).
[2] Cf. l'Odyssée, XII, v. 41—46.

les saules et les peupliers du rivage; l'île du Soleil avec les troupeaux qui paissent; l'île du Vent avec sa muraille de bronze et les six fils et les six filles du dieu.[1] Comme une flèche le navire file entre les roches errantes, et entre Scylla et Charybde. Alors survient subitement un calme plat.[2]

XXIII. Il vero. — Le navire s'approche de l'île fleurie des Sirènes. Ulysse voit les amas d'os luire et les Sirènes couchées immobiles comme des rochers, et il leur parle:

Vedo. Sia pure. Questo duro ossame
cresca quel mucchio. Ma, voi due, parlate!
Ma dite un vero, un solo a me, tra il tutto,
prima ch'io muoia, a ciò ch'io sia vissuto!

Le navire est porté par le courant toujours plus près de l'île.

Solo mi resta un attimo. Vi prego!
Ditemi almeno chi son io! chi ero!

Le navire est brisé contre les écueils.

XXIV. Calypso. — Ulysse flotte longtemps à la dérive sur la mer, jusqu'à ce qu'il soit enfin poussé par le courant vers l'île éloignée où une vigne chargée de raisins se déploie autour de la grotte, où les éperviers, les hiboux et les corneilles marines nichent parmi les aunes et les cyprès odorants.[3] La déesse qui, assise, chante et tisse au

[1] Odyssée, X, v. 1—6.
[2] Odyssée, XII, v. 169—170.
[3] Odyssée, V, v. 63—69.

feu parfumé de cèdre[1], entend les oiseaux crier et battre des ailes, et elle se demande quel message va venir cette fois de la mer.[2] Elle sort, la quenouille à la main, et découvre un corps étendu qui est battu par les vagues du rivage. Reconnaissant l'homme qu'elle a aimé, et qui avait méprisé l'immortalité qu'elle lui offrait, elle l'enveloppe dans le nuage de sa chevelure et crie sur la mer:

> Non esser mai! non esser mai! più nulla,
> ma meno morte che non esser più! —

Outre les grandes et importantes imitations et réminiscences homériques qui ont été signalées ci-dessus, le poème de Pascoli fourmille d'autres plus courtes. Son style est tout à fait pénétré de coloris homérique; un peu partout on rencontre des vers, des expressions, des tournures empruntées de l'Odyssée. Nous en noterons ici un certain nombre, sans prétendre à être complet.

> Ospiti, gioia sia con voi. Chi siete?
> donde venuti? a cambiar qui, qual merce?
> — — — — — — — — — — — — — —
> ben altri,
> ch'errano in vano su le nere navi,
> come ladroni . . . Altrui portando il male
> rischian essi la vita.

[1] Odyssée, V, v. 59—62.
[2] Cf. l'arrivée d'Hermès à l'île de Calypso au cinquième chant de l'Odyssée.

ὦ ξεῖνοι, τίνες ἐστέ; πόθεν πλεῖθ' ὑγρὰ κέλευθα;
ἤ τι κατὰ πρῆξιν ἦ μαψιδίως ἀλάλησθε,
οἷά τε ληιστῆρες, ὑπεὶρ ἅλα, τοί τ' ἀλόωνται
ψυχὰς παρθέμενοι κακὸν ἀλλοδαποῖσι φέροντες; [1]

Ma lei teneva un sonno alto, divino,
molto soave, simile alla morte.

καὶ τῷ νήδυμος ὕπνος ἐπὶ βλεφάροισιν ἔπιπτεν,
νήγρετος ἥδιστος, θανάτῳ ἄγχιστα ἐοικώς. [2]

E con un cenno fece ai remiganti
salir la nave ed impugnare il remo . . .

ἑτάροισι δ' ἐποτρύνας ἐκέλευσα
ἐμβαλέειν κώπῃς . . .
κρατὶ κατανεύων· [3]

E i marinai seduti alle scalmiere
facean coi remi biancheggiare il flutto.

οἱ δ' ἐπ' ἐρετμὰ
ἑζόμενοι λεύκαινον ὕδωρ ξεστῇς ἐλάτῃσιν. [4]

---

[1] »Étrangers, qui êtes-vous? D'où venez-vous par les routes humides? Est-ce pour une affaire, ou bien errez-vous à l'aventure, comme font sur mer les pirates qui exposent leur vie et apportent le malheur aux étrangers?» (III, v. 71—74).

[2] »Et sur ses paupières descendit un sommeil doux, profond, délicieux, très semblable à la mort.» (XIII, v. 79—80).

[3] »J'exhortai mes compagnons et leur ordonnai d'un signe de tête de se jeter sur les rames . . .» (IX, v. 488—490).

[4] »Assis près des rames, ils firent blanchir l'eau sous leurs avirons polis.» (XII, v. 171—172).

Ma declinava il sole,
e tutte già s'ombravano le strade.

δύσετό τ' ἠέλιος σκιόωντό τε πᾶσαι ἀγυιαί.[1]

E lei portava il vento e il timoniere.

. . . *τὴν δ' ἄνεμός τε κυβερνήτης τ' ἴθυνεν.*[2]

tra i pioppi
e i salici che gettano il lor frutto . . .

. . . *τ' αἴγειροι καὶ ἰτέαι ὠλεσίκαρποι.*[3]

E domati da sonno e da stanchezza . . .

ὕπνῳ καὶ καμάτῳ ἀρημένος.[4]

Les locutions homériques abondent: »Chi, donde sei degli uomini?» (*τίς, πόθεν εἰς ἀνδρῶν;*), »gli parlò con le parole alate», »non senz'ali era la sua parola» (*ἔπεα πτερόεντα προσηύδα*), »ti narro senza giri il vero» (*μάλ' ἀτρεκέως ἀγορεύσω*), »sul lido, ove batteva l'onda» (*ἐπὶ ῥηγμῖνι θαλάσσης*), »scambiando tra loro i due ginocchi» (*γόνυ γουνὸς ἀμείβων*)[5], »il cuore rise» (*ἐγέλασσε φίλον κῆρ*); »smerghi ombrosi» (*πτωκάδες αἰθυίαι*) est tiré d'une des épigrammes dites homériques.[6]

---

[1] »Le soleil se coucha, et toutes les rues se remplirent d'ombre.» (II, v. 388). — Cf. p. 48.

[2] »Le vent et le pilote la dirigeaient (la nef).» (XI, v. 10).

[3] »Les peupliers et les saules qui perdent leurs fruits.» (X, v. 510).

[4] »Dompté par le sommeil et par la fatigue.» (VI, v. 2).

[5] Iliade, XI, v. 547.

[6] Épigramme aux nautoniers.

Les épithètes empruntées à Homère sont encore plus nombreuses. Ulysse est caractérisé par »divo» (*δῖος*), »fulgido» (*φαίδιμος*), »molto accorto», »di cent'arti» (*ποικιλομήτης*, *πολυμήχανος*)[1]; Ithaque est qualifiée de »rupestre» ou »scabra» (*τρηχεῖα*); les compagnons d'Ulysse sont »longiremi» (*δολιχήρετμοι*), comme les Phéaciens dans l'Odyssée; la nef est toujours »nera» ou »curva» (*μέλαινα*, *κοίλη*), l'aviron »ben fatto» (*εὐῆρες*); un roi est »scettrato» (*σκηπτοῦχος*), une cithare »vocale» (*λίγεια*); le vin »fiammante» ou »color di fiamma» (*αἶθοψ*), la farine »a noi midollo» (*μυελὸς ἀνδρῶν*), le tonneau »ben chiuso» (*πυκινός*); les poissons ont pour épithète »che la carne cruda divora» (*ὠμηστής*).[2] Et ainsi de suite: »atrio umbratile» (*μέγαρα σκιόεντα*), »eccelsa casa» (*δῶμα ὑψερεφές*), etc. — Parmi tous ces emprunts homériques, il est curieux de noter une réminiscence indiscutable d'Eschyle: »il riso innumerevole dell' onde» (*κυμάτων ἀνήριθμον γέλασμα*).[3]

Mais dans la trame antique du poème on trouve des détails modernes; à côté de tournures et d'images homériques on en rencontre qui sont tout à fait modernes. Tandis que la joie d'Ulysse arrivé au but de son voyage avec la rame est rendu par l'expression homérique »son cœur rit», le réveil, chez les vieux marins, du goût des aventures et le désir des pays lointains est exprimé par une image aussi moderne que celle-ci:

[1] »Tessitor d'inganni» est sans doute une réminiscence de *δολοπλόκος* (épithète d'Aphrodite chez Sapho), qui ne se trouve pas chez Homère. — »Nasconditrice», épithète que Pascoli donne à Calypso, n'est qu'une traduction du nom de celle-ci.

[2] Iliade, XXIV, v. 82.

[3] Prométhée enchaîné, v. 89—90.

Ed ecco a tutti colorirsi il cuore
dell' azzurro color di lontananza.

Et, bien que la description de la nature soit souvent calquée des modèles homériques, il n'est pourtant pas rare qu'elle prenne un cachet tout moderne. C'est par exemple un sentiment moderne de la nature qui parle à la fin du huitième chant du poème; et la belle description que voici du matin à Ithaque pourrait être une peinture de l'Italie actuelle:

E cantava un cuculo tra le fronde,
cantava nella vigna un potatore,
passava un gregge lungo su la rena
con incessante gemere d'agnelli,
ricciute donne in lavatoi perenni
batteano a gara i panni alto cianciando,
e dalle case d'Itaca rupestre
balzava in alto il fumo mattutino.

Et combien est moderne et personnelle la peinture de la scène sur le rivage, avec les vieux marins assis et regardant la mer:

Sopra la sabbia vide assisi in cerchio
i suoi compagni, tutti volti al mare
tacitamente; e si godeano il sole,
e la primaverile brezza arguta
s'udian fischiare nelle bianche barbe.

Le héros de Pascoli n'a pas gardé beaucoup des traits caractéristiques de l'Ulysse homérique; c'est à peine s'il lui est resté autre chose que la ruse et la subtilité d'esprit: il

présente des histoires fantaisistes et mensongères avec la même prédilection, la même facilité naturelle que son homonyme de l'Odyssée. Il offre naturellement plus de ressemblance avec ses prédécesseurs modernes. Mais, tandis que les mobiles principaux qui poussaient l'Ulysse de Graf étaient l'ambition jointe à l'esprit d'aventures et à la joie de l'explorateur, un autre trait se présente chez Pascoli, qui déjà existait chez Tennyson et aussi en partie chez Dante: la soif de savoir purement philosophique, métaphysique. Son héros veut trouver la solution à l'énigme de l'existence, il veut connaître le sens de la vie; son désir, à lui aussi, est de savoir ce qui se passe »beyond the utmost bound of human thought». Il s'y ajoute, élément tout à fait nouveau, un désir irrésistible de revivre la jeunesse avec ses amours et ses exploits.

Par l'aspect extérieur, l'Ulysse de Pascoli est aussi plus voisin de celui de Tennyson que de celui de Graf. Chez ce dernier le héros, malgré son âge, est encore dans sa pleine vigueur: »Non così salde mai come in quegli anni le membra egli ebbe.» Pascoli au contraire, comme le poète anglais, nous le montre déjà courbé par le poids des ans: »Sì, la vecchiaia gli ammollia le membra a poco a poco.»

Mais il semble que certains traits secondaires, dans la conception que Pascoli se fait du héros, soient empruntés à Graf, de même que, dans quelques épisodes, on croit apercevoir une influence visible de ce poète. La description d'Ulysse assis à son foyer et rêvant présente chez les deux auteurs de si grandes concordances qu'on ne peut s'empêcher de penser à une influence directe. Dans les deux poèmes, la décision du héros et son départ coïncident

avec le retour du printemps; dans les deux poèmes aussi, les compagnons d'Ulysse se tiennent sur le rivage, désireux de partir sur la mer. Et chez Graf on voit également la flotte d'Ulysse longer la côte des Cyclopes, les îles de Calypso et de Circé, la mer des Sirènes; elle ne fait, il est vrai, que passer devant, tandis que Pascoli y place le théâtre des scènes les plus importantes et les plus profondes de son poème.

Le symbolisme, dans L'ultimo viaggio, est inégal et parfois obscur; c'est comme un courant souterrain, qui parfois sourd à la surface pour s'enfoncer ensuite longtemps ou même se perdre. Le plaisir qu'éprouve le poète à décrire l'entraîne à des digressions et à des épisodes sans lien avec le contenu propre du poème; le charme éternel et toujours jeune de la poésie antique l'amène à des longues paraphrases qui sont à elles-mêmes leur raison d'être. Même sans les idées qu'il renferme, le poème se justifierait en se présentant comme une gracieuse et habile paraphrase de poésies antiques, mêlée à des descriptions de nature et à des réflexions modernes.

Cependant le sens symbolique du poème, dans ses grands traits, est assez clair et n'a pas besoin de commentaires détaillés. La vie passée d'Ulysse lui apparaît comme un rêve lointain et il fait une tentative pour la revivre. Il croit que c'est l'amour qui a rempli sa jeunesse, et il navigue vers l'île de Circé; mais l'amour a disparu sans laisser de traces. Alors il croit que c'est la gloire qui a donné un sens à son existence; il veut revoir le monstre qu'il a autrefois vaincu dans une lutte inégale, mais trouve un berger paisible et hospitalier, entouré de sa femme et de ses en-

fants, et la seule trace qu'il découvre du Cyclope est une vieille légende parlant d'une montagne qui vomissait du feu. La vérité, pense-t-il alors, est la seule chose qui ait de la valeur, et il dirige sa course sur l'île des Sirènes; mais les prophétesses sont muettes; la mort et l'anéantissement sont la seule réponse à ses questions. Et enfin, pour terminer, le cri de Calypso sur les flots: Ne pas être né est une moindre mort que d'exister et de disparaître ensuite. — Ne jamais sortir du néant, c'est ne pas laisser une nouvelle récolte mûrir pour la faux de la Mort.

IV.

Une fois encore, dans son dernier recueil Odi e Inni, Pascoli reprend le motif d'Ulysse.[1] Il ritorno paraphrase, avec des ornements, des digressions et des répétitions, la description odysséenne du voyage d'Ulysse rentrant de chez les Phéaciens et de son réveil sur la terre d'Ithaque. Tandis que les chansons des Phéaciens rentrant vers leur île se perdent dans le lointain, Ulysse se réveille non loin de la grotte des Nymphes et non loin de la fontaine Aréthuse, sans reconnaître le sol natal. Dans l'Odyssée, Athéné s'approche alors de lui sous la figure d'un jeune berger; elle lui apprend où il se trouve, lui décrit l'île, et dissipe enfin le nuage qu'elle avait répandu sur lui et qui l'a empêché de reconnaître Ithaque. Chez Pascoli, c'est une jeune fille venue à la source pour laver, en vue de ses noces, son linge et celui de ses frères (reprise du motif de Nausicaa), qui joue le rôle d'Athéné et raconte que c'est à Ithaque qu'il a abordé, lui donne une description de l'île, lui montre le mont Nériton et la source Aréthuse. Quand Ulysse a vu son image dans le miroir de la source, il dé-

---

[1] Ulysse paraît être une figure favorite des poètes italiens contemporains. Après Pascoli, Gabriele d'Annunzio en a fait le héros d'un cycle de poèmes; mais l'examen de ce cycle nous ferait sortir des limites de cette étude.

couvre que c'est lui qui a changé et vieilli, tandis que son pays est resté le même. —

Le poème a la même tonalité générale que L'ultimo viaggio, mêlant la paraphrase antique aux images modernes; dans un long monologue d'Ulysse, on revoit Circé et ses lions aussi bien que Calypso. Mais ce qu'il y a de particulier, c'est que les derniers mots d'Ulysse, et encore plus le chant des nymphes au héros à la fin du poème rappellent comme un écho le contenu et les tendances de L'ultimo viaggio. Pensant au nuage d'Athéné qui cache le vue, Pascoli fait dire au vieux héros:

Qualcosa, la nebbia, che muore,
tra gli occhi e le cose che amai,
fa ch'ora riveda il mio cuore
ciò ch'ei non riviva più mai . . .

Et le chœur des nymphes des bois et des eaux lui chante:

Coi vecchi nostri canti che sai,
voci di cose piccole e care,
t'addormiremo, vecchio; e potrai
ricominciare.

E quando il mare, nella tua sera,
mesto nell'ombra manda il suo grido,
sciogliere ancora potrai la nera
nave dal lido.

Vedrai le terre de' tuoi ricordi,
del tuo patire dolce e remoto:
là resta, e il molto dolce là mordi
fiore del loto.

Sarai qui presso. Rotto il tuo remo
sopra il tuo capo stanco sarà.
Sul tuo sepolcro noi canteremo
la tua lontana felicità.[1]

Ce recueil contient encore une répétition d'un sujet déjà traité dans les Poemi conviviali. La pièce Il dovere (le titre appuie encore sur le sens symbolique) développe un motif accessoire de La cetra d'Achille: un des chevaux d'Achille reçoit le don de la parole et prédit au héros sa mort; mais celui-ci répond qu'il le sait, et pousse avec un cri ses chevaux vers le destin qui l'attend.[2]

Allora il grido sopra l'ululato
levò, che scosse al grande Ilio le porte,
e d'un sbalzo avventò contro il fato
i due cavalli della morte.[3]

---

[1] On fait ressortir une concordance curieuse en rapprochant ce chant des nymphes du passage suivant de L'ultimo viaggio (La conchiglia):

Sonno è la vita quando è già vissuta:
sonno; chè ciò che non è tutto è nulla.
Io, desto alfine nella patria terra,
ero com'uomo che nella novella
alba sognò, nè sa qual sogno, e pensa
che molto è dolce a ripensar qual era.
Or io mi voglio rituffar nel sonno,
s'io trovi in fondo dell'oblio quel sogno.

[2] Iliade, XIX, v. 404—424.

[3] Cf. La cetra d'Achille (VI):

avanti,
spingendo con un grande urlo d'auriga
verso la morte l'immortal tuo Xantho.

On trouve en outre dans Odi e Inni quelques pièces antiquisantes. L'isola dei poeti décrit un rêve pendant un voyage en Sicile, pénétré d'inspiration bucolique et mélique, de réminiscences de mythes locaux. Il contient une courte imitation pindarique: l'aigle qui, la proie dans les serres, plane au haut des airs, au dessus du sommet neigeux de l'Etna, tandis que les corbeaux croassent tout en bas.[1] Al corbezzolo débute par un hymne à l'arbousier, mais décrit ensuite, en s'inpirant du onzième chant de l'Enéide[2], les funérailles du héros Pallas et son cortège funéraire au Palatin vers la maison de son père le roi Evandre. Deux pièces de circonstance, A Giorgio navarco ellenico[3] et Ad Antonio Fratti[4], sont placés dans le cadre de l'histoire et de la géographie antiques; de même L'Antica Madre, hymne pour les étudiants de Messine.

---

[1] Olympiques, II, v. 158—159, et Néméennes, III, v. 138 et suiv. Cf. aussi Bacchylide, V, v. 16 et suiv.

[2] Surtout des vers 59—68. — Le brancard du héros était tait avec des rameaux d'arbousier et de chêne entrelacés: c'est ce lien qui unit les deux parties du poème. — Voir la note de Pascoli à la fin du volume.

La description de la ville du roi pasteur est en partie tirée du huitième chant.

[3] Le prince Georges de Grèce, que, au début de la guerre turco-grecque, on croyait en route avec la flotte grecque pour la Crète.

[4] Un vieux garibaldien qui périt dans la campagne turco-grecque.

L'élément antique dans l'œuvre de Carducci est presque exclusivement romain: enthousiasme républicain pour la liberté, poésie de la nature virgilienne, lyrisme inspiré d'Horace. L'influence exercée par Horace sur le fond et la forme est considérable, et, si on entend parfois chez Carducci un écho des lyriques grecs, c'est, en règle générale, par l'intermédiaire du poète latin.

D'Annunzio, au contraire, s'est abreuvé dès sa première jeunesse à la source de l'inspiration grecque. Mais son hellénisme a toujours été un paganisme des sentiments et des sens plus que de la pensée; le trait le plus remarquable en est le culte de la beauté, l'adoration de la forme, un panthéisme enviré de soleil et célébrant la joie de vivre, le sensualisme érotique. C'est des légendes de la Grèce et des mythes, de l'art grec que sa poésie va tirer de préférence ses images et ses symboles.

L'inspiration antique chez Pascoli est aussi d'origine surtout grecque; mais il la manie d'une tout autre façon. D'abord cette inspiration est bornée chez lui aux pièces qui traitent de sujets antiques, mais est absente du reste de son œuvre. Par contre, dans ces sujets antiques, la manière de Pascoli est beaucoup moins libre que celle de d'Annunzio: sa poésie antique, en règle générale, consiste en paraphrases plus ou moins fidèles de poésies antiques, chose rare chez d'Annunzio. En outre Pascoli n'envisage pas l'anti-

quité du point de vue de l'artiste, du peintre ou du sculpteur; comme on l'a vu, un seul de ses poèmes est inspiré par les beaux-arts antiques. Ce qu'il emprunte à l'antiquité, ce sont des idées, des conceptions religieuses, philosophiques, morales et mythologiques, soit qu'il les décrive pour elles-mêmes, soit qu'il en fasse le fond, la base ou l'enveloppe de sa propre pensée.

C'est ainsi que Il cieco di Chio développe des théories homériques sur l'inspiration poétique et la genèse de la poèsie; Il poeta degli iloti reflète la sagesse et la morale paysannes de la Grèce ancienne. Dans Solon figure comme élément essentiel une idée véritablement antique, le pouvoir qu'a la poésie de donner l'immortalité. D'autre part nous avons vu que, dans beaucoup de poèmes, L'etèra, La madre et d'autres encore, une conception moderne a été mêlée à des idées empruntées de l'antiquité. Le Memnonidi ne sont qu'une paraphrase de mythes antiques, mais dans I gemelli Pascoli crée une légende de métamorphose sur une base antique, d'après des modèles antiques; ailleurs, comme p. ex. dans Il sonno di Odisseo et Psyche, il décrit des légendes antiques telles quelles, mais les emploie comme symboles pour ses idées personnelles. On peut noter ici également que Pascoli donne ou indique souvent aux mythes une explication naturaliste: les Néréides qui pleurent Achille sont les vagues qui se lancent vainement sur le rivage pour retomber dans la mer; le Cyclope est un volcan, et le cratère qui vomit le feu est son œil; les pas d'Até poursuivant le crime sont la respiration du meurtrier lui-même.

Il est remarquable que les poètes antiques qui ont exercé la plus grande influence} sur lui, et laissé les plus

profondes traces dans sa poésie sont Homère et Hésiode, c'est-à-dire la littérature la plus ancienne, celle qui est le plus proche de la nature et de la vie naturelle, et qui par suite s'accorde le mieux avec la poésie géorgique du poète italien. Et les motifs et idées de sa poésie antiquisante, aussi bien dans les pièces qui reproduisent des modèles antiques simplement que dans celles qui sont plus personnelles, sont en général ceux-mêmes qui donnent au reste de sa production son caractère essentiel. Cette remarque s'applique déjà aux motifs secondaires, aux détails de moindre importance: scènes enfantines, descriptions d'oiseaux, peintures de fleurs, mais encore davantage aux grandes conceptions, au contenu proprement dit des poèmes: de même que les autres recueils, les Poemi conviviali célèbrent l'amour maternel, la bonté, l'humilité, la douleur, la désillusion, la mort. L'aile de la mort plane sur la plupart de ces pièces; c'est sous son ombre que les hommes y parlent et agissent. Achille attend avec calme et résignation virile l'aube du jour qui le conduira dans les grandes ténèbres; Ulysse cherche la solution à l'énigme de la vie, et la mort est la seule réponse qu'il obtienne; Psyché croit revoir son époux par-delà les eaux de l'Achéron, mais n'y trouve que l'anéantissement dans le sein de la nature.

La poésie antiquisante de Giovanni Pascoli, si elle diffère beaucoup du reste de son œuvre par l'inspiration extérieure et la forme, s'y rattache pourtant par le fond comme une partie organique et intégrante de cette œuvre.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE.

Œuvres poétiques de Giovanni Pascoli:

Myricae. — Première édition, Livourne, 1891. Deuxième édition accrue, Livourne, Giusti, 1892. Septième, ibidem, 1905.

Primi poemetti. — Première édition, Florence, Roberto Paggi, 1897; deuxième édition accrue, Palerme, Sandron, 1900; ces deux portent le titre Poemetti. Quatrième édition définitive, Bologne, Zanichelli, 1907.

Canti di Castelvecchio. — Première édition, Bologne, Zanichelli, 1903. Quatrième, ibidem, 1906.

Poemi conviviali. — Première édition, Bologne, Zanichelli, 1904. Deuxième, ibidem, 1905.

Odi e inni. — Bologne, Zanichelli, 1906.

En outre, Pascoli a publié plusieurs volumes d'études dantesques, des anthologies pour les écoles, dont deux de poésie latine, des études littéraires, des conférences et des discours.

Parmi les nombreuses études générales sur Pascoli, nous signalerons:

Vittorio Cian, Giovanni Pascoli poeta. (Nuova Antologia, 1 novembre 1900).

Benedetto Croce, Giovanni Pascoli. (La Critica, 20 janvier et 20 mars 1907).

Luigi Cucinotta, La poesia del dolore e del focolare nell'opera di G. Pascoli. Messine 1907.

Maurice Muret, Le poète Giovanni Pascoli. (La littérature italienne d'aujourd'hui; Paris 1906, p. 244—260).

Giovanni Rabizzani, Giovanni Pascoli poeta. (Studi e ritratti; Florence 1908, p. 29—47).

Luigi Siciliani, L'opera poetica di Giovanni Pascoli. Ravenne 1904.

Emilio Zanette, Giovanni Pascoli. Milan 1907.

TABLE DES MATIÈRES.

DIE

ALTENGLISCHEN GLOSSEN

IM

BOSWORTH-PSALTER

(BRIT. MUS. MS. ADDIT. 37517)

VON

U. LINDELÖF

I. EINLEITUNG.

Im Sommer 1907 erwarb das British Museum von Herrn Turville-Petre, Besitzer von Bosworth Hall in der Grafschaft Leicester, eine Handschrift, die als MS. Additional 37517 katalogisiert worden ist.

Zur Charakterisierung der Hs. seien hier folgende Auszüge aus dem Kataloge der Additional MSS. mitgeteilt:

»MS. Addit. 37517. Psalter, hymnary, etc., of English Benedictine use, in Latin, with a partial Anglo-Saxon gloss. The contents are as follows: Psalter (f. 4) including Ps. CLI (»Pusillus eram»), Canticles [1] (f. 96), Hymnarium (f. 105), Canticles for the third nocturn of the monastic office (f. 129), to which are added, in different hands, the Canon of the Mass with the Prefaces (f. 135 b), and the Missa de sancta Trinitate, with Benedictions (f. 137 b). A Calendar, written on leaves of a different size, and presumably for a different MS., is prefixed (ff. 1—3).» — — — »The Psalter is of the Roman version, altered in some places to the Gallican. A

---

[1] Die Reihenfolge derselben ist: Confitebor tibi domine quoniam iratus es; Ego dixi in dimidio dierum; Exultavit cor meum in domino; Cantemus domino; Domine audivi auditum tuum (alle ohne Rubrik); Canticum moysi ad filios israhel (= Adtende caelum); Hymnus trium puerorum; Quicumque vult (ebenso wie die folgenden ohne Rubrik); Te deum laudamus; Magnificat; Benedictus dominus deus israhel; Nunc dimitte.

Latin commentary and verbal glosses, 12th cent., have been inserted for Ps. I—XXXIX, 6; LXXI—LXXXII (Latin numeration). The A. S. gloss, which appears to be contemporary with the text, includes Ps. XL, 5, L, 6—21, LIII, LXIII, LXVI, LXVIII—LXX, LXXXV, CI, CXVIII—CXXXIII, CXXXIX, 2[1], CXL, 1—4, CXLII, and the Benedicite, Quicumque vult, Te deum, Magnificat, Benedictus, and Nunc Dimittis.» — — — »Vellum; ff. II + 139. 1 ft. 3 1/2 in. × 10 3/4 in. Late X cent. (the Calendar X—XI cent.). Written in a fine minuscule hand in the south of England, but there is no sufficient evidence to fix the locality. Fine coloured initials, of interlaced patterns, without gold, are prefixed to Ps. I, LI, CI, CIX (ff. 4, 33, 64 b, 74); elsewhere plain coloured initials, with the whole of the first line sometimes in large coloured capitals. Titles rubricated.» — »Belonged successively (like several of the MSS. in the Royal Library) to Thomas Cranmer, Archbishop of Canterbury, Henry Fitz-Alan, Earl of Arundel, and John Lumley, Lord Lumley.[2] Bookplate of arms of Francis Fortescue Turvile, of Bosworth Hall. Original oak boards.»

Über diese Handschrift handelt das 1908 erschienene Buch »The Bosworth Psalter. An account of a Manuscript formerly belonging to O. Turville-Petre Esq. of Bosworth Hall, now Addit. MS. 37517 at the British Museum», by Abbot Gasquet & Edmund Bishop. Die Verfasser weisen auf eine kurze Notiz über die Hs. in Nichols' History and Antiquities of the County of Leicester, II, 2 (1798) hin, die sich ihrerseits auf eine Angabe in »The Gentleman's Maga-

[1] Auch 139, 9 ist glossiert. — [2] Die Signaturen der erwähnten Personen finden sich auf fol. 2.

zine», Vol. LX (1790) gründet. Sie bezeichnen den Bosworth-Psalter, wie sie ihn nennen, als »one of the most important MS. English Psalters in existence, and which, strange as it may seem, has up to the present time escaped notice by students and archæologists.» Ein besonderes Interesse bietet, wie die Verfasser ausführlich darlegen, der Bosworth-Psalter dadurch, dass er offenbar mit besonderer Rücksicht auf den Gottesdienst der Benediktinermönche geschrieben worden ist. Ein bedeutender Teil des Buches von Gasquet u. Bishop ist einer genauen Untersuchung des am Anfang der Hs. stehenden Calendariums gewidmet, die zu dem Ergebnis führt, dass wir es hier mit einem Calendarium der Kathedrale von Canterbury zu tun haben. Die Verfasser halten es für wahrscheinlich, dass auch die Hs. selber für den Gebrauch in der Domkirche geschrieben worden ist und dass keine geringere Person als Erzbischof Dunstan der Besitzer desselben gewesen sein mag. »In our opinion therefore», heisst es s. 130, »this Bosworth Psalter should be assigned to a date corresponding to the earlier years of St. Dunstan's archiepiscopate at Canterbury. It was probably written for him.»

Im folgenden sind die mit altenglischer Glosse versehenen Psalmen und Hymnen vollständig abgedruckt unter genauer Beobachtung der handschriftlichen Schreibung sowohl des lateinischen Textes wie der Glosse; doch sind die Abkürzungen des lateinischen Textes aufgelöst worden, ohne dass dieses besonders durch den Druck hervorgehoben

wird. Offenbar fehlerhaft geschriebene Formen sind mit einem Stern versehen. Die Verszählung ist bei den Psalmen die von Sweet, Roeder u. a. befolgte; bei den Hymnen zähle ich die Zeilen meiner Ausgabe.

II. TEXT.

Ps. 40.

ic cwæð drihten gemildsa min hæl sawle
[f. 26 b] 5. *Ego dixi domine miserere mei.' sana animam*
mine forþan ic syngode þe
meam quia peccaui tibi.

Ps. 50.

þonne þu demest gesehðe soðlice on
[f. 32 a] 6.[1] — — — *dum iudicaris.* 7. *Ecce enim in*
unrihtwisnessum geeacnod ic eom 7 on leahtrum cende me
iniquitatibus conceptus sum.' et in delictis peperit me
modor min gesehþe witodlice soðfæstnysse þu lufodes þa
mater mea. 8. *Ecce enim ueritatem dilexisti.' in-*
uncuþan 7 þa dieglan wisdomes þines þu gesweotoledest me
certa et occulta sapientiæ tuę manifestasti mihi.
ðu onstregdst me drihten[2] mid ysopan 7 ic beo geclæs-
9. *Asperges me hysopo et munda-*
nod ðu þwehst me 7 ofer snaw ic beo ablæced 7 ahwitod
bor.' lauabis me et super niuem dealbabor.
gehyrnesse minre þu selest gefean 7 blisse 7 gefeo-
10. *Auditui meo dabis gaudium et lętitiam.' et exulta-*

---

[1] In den vorhergehenden Versen dieses Psalms sind vielleicht mehrere Glossen radiert worden. — [2] Glossiert ein über d. Zeile hinzugefügtes *o domine.*

gað ban *þu[1] geæaðmeddan acier 7 awend onsine þine
bunt ossa humiliata. **11.** *Auerte faciem tuam*

from synnum minu*m* 7 ealle unrihtwisnesse mine adilga
a peccatis meis.' et omnes iniquitates meas dele.

heortan clæne gecwica on me god 7 gast rihtne
12. *Cor mundum crea in me deus.' et spiritum rectum*

geniwa on innoþum minu*m* ne aweorp ðu me
innoua in uisceribus meis. [f. 32 b] **13.** *Ne proicias me*

from ansine þinre 7 gast haligne þinne ne afir þu from
a facię tua.' et spiritum sanctum tuum ne auferas a

me agif me blisse |hæle þinre 7 gaste ealdorlicum
me. **14.** *Redde mihi letitiam salutaris tui.' et spiritu principali*

getryme me ic lære þa unrihtwisan wegas ðine 7 arlease
confirma me. **15.** *Docebo iniquos uias tuas.' et impii*

to þe sien gecyrrede alies me of blodum god
ad te conuertentur. **16.** *Libera me de sanguinibus deus*

god hælo minre 7 gefihþ tunge min rihtwisnesse þinre
deus salutis meę.' et exaltabit lingua mea iustitiam tuam.

driht*en* weleras mine ontyn ðu 7 muð minne 7 bodað
17. *Domine labia mea aperies.' et os meum adnuntiabit*

lof þin forðon gif þu woldes onsægdnysse ic
laudem tuam. **18.** *Quoniam si uoluisses sacrificium de-*

sealde witodlice bærningu*m* 7 offrungum soðlice þu ne ge-
dissem utique.' holocaustis autem non de-

lustfullast onsægdnes gode gast geswenced heorte
lectaberis. **19.** *Sacrificium deo spiritus contribulatus.' cor*

þræst 7 geeaðmed god ne forhogað fremsumlice
contritum et humiliatum deus non spernit. **20.** *Benigne*

dó drihten on godan willan þinu*m* sion þætte sien getim-
fac domine in bona uoluntate tua sion.' ut ędifi-

brede weallas hierusalem þonne þu onfehst onsægdnysse
centur muri hierusalem. **21.** *Tunc acceptabis sacrificium*

---

[1] Schreibfehler für þa.

rihtwisnysse oflatan 7 offrunga þonne *gesittað[1] ofer
iustitiæ.' oblationes et holocausta.' tunc imponent super
weofod þinum celfru
altare tuum uitulos.

Ps. 53.

god on naman þinum halne me do 7 on mæ-
[f. 34 a] 3. *Deus in nomine tuo saluum me fac.' et in uir-*
gene þinum alyese me. god gehier gebed min
tute tua libera me. 4. *Deus exaudi orationem meam.'*
mid earum onfoh word muðes mines forþan fremde
auribus percipe uerba oris mei. 5. *Quoniam alieni*
arysan on me 7 strange sohton sawle mine
insurrexerunt in me.' et fortes quesierunt animam meam.'
7 na foresettan god beforan gesihðe hieora gesihþe
et non proposuerunt deum ante conspectum suum. 6. *Ecce*
soðlice god gefultumaþ me 7 drihten anfengend is sawle
enim deus adiuuat me.' et dominus susceptor est animę
minre acier 7 ahwyrf yfel feondum minum 7 on soðfæst-
meæ. 7. *Auerte mala inimicis meis.' et in ueri-*
nesse þinre forspill hig wilsumlice ic onsecge ðe 7 ic
tate tua disperde illos. 8. *Uoluntarie sacrificabo tibi.' et*
ondette naman þinum drihten forðan good[2] he is.
confitebor nomini tuo domine quoniam bonum est.
9. forðan of eallum geswince þu generedest me 7 ofer
Quoniam ex omni tribulatione eripuisti me.' et super
fiend mine gelocode 7 geseah eage þin
inimicos meos respexit oculus tuus.

---

[1] Wohl Schreibfehler für gesettað. — [2] good vielleicht korrig. aus god.

Ps. 63.

gehier god gebed min þonne ic beo geswen-
[f. 38 b] 2. *Exaudi deus orationem meam cum tribulor.'*
ced from ege feondes genere sawle mine ðu gescildest
a timore inimici eripe animam meam. 3. *Protexisti*
me from gesomnunge awergedra from mænio wyrcendra
me a conuentu malignantium.' a multitudine operantium
unrihtwisnesse forþon ascerptan swaswa sweord tungan
iniquitatem. 4. *Quia exacuerunt ut gladium linguas*
hira aþenedon bogan wisan bitre þæt hie scotodon on
suas.' intenderunt arcum rem amaram 5. *ut sagittent in*
digelnessum þone unwemman færinga scotodan hine 7
occultis inmaculatum. 6. *Subito sagittabunt eum et*
ne ondredon trymedon him word yfel fliton
non timebunt.' firmauerunt sibi uerbum malum.' disputauerunt
þæt hie ahyddon 'grinu cwædon hwylc gesihþ ús smea-
ut absconderent laqueos.' dixerunt quis uidebit eos.[1] 7. *Scru-*
gende sint unrihtwisnesse asprungon smeagende mid smeaunge
tati sunt iniquitates.' defecerunt scrutantes scrutinium.
genealæceð mon to heortan earre 7 byþ uphefen god
Accedit homo ad cor altum.' 8. *et exaltabitur deus.*
strælas cilda gewordene sint wite hira 7 for noht
Sagittę paruulorum factę sunt plagę eorum.' 9. *et pro nihilo*
hæbbende sint wið hie tungan hira gedrefede sint
habitę sunt contra eos linguę ipsorum. Conturbati sunt
ealle ða þe gesawon hie 7 ondred æghwelc mon 7 cyð-
omnes qui uidebant eos.' 10. *et timuit omnis homo.' et ad-*
don weorc godes 7 dæda his ongeton blis-
nuntiauerunt opera dei.' et facta eius intellexerunt. 11. *Lęta-*

---

[1] Über *eos* steht in der Hand des Glossators *nos*.

saþ se rihtwisa on drihtne 7 gehihteð on hine 7 beoð
bitur iustus in domino et sperauit in eo.' et lauda-
herede ealle rihtheorte
buntur omnes recti corde.

Ps. 66.

god miltsige us 7 bletsige us onlihte he
[f. 40 a] **2.** *Deus misereatur nostri et benedicat nos.' inluminet*
andwlitan his ofer us 7 gemiltsige us þæt we
uultum suum super nos.' et misereatur nostri. **3.** *Vt cog-*
oncnawen on eorðan weg þinne on eallum þeodum hælo
noscamus in terra uiam tuam.' in omnibus gentibus salutare
þine geandettæn þe folc god geandettæn þe folc
tuum. **4.** *Confiteantur tibi populi deus.' confiteantur tibi populi*
ealle blissien 7 gefægenien þeoda forþan þe þu demst
omnes. **5.** *Letentur et exultent gentes.' quoniam iudicas*
folc on efnesse 7 þeoda on eorþan gerecest geandet-
populos in æquitate.' et gentes in terra dirigis. **6.** *Confitean-*
ten þe folc god geandetten þe folc ealle eorþe
tur tibi populi deus.' confiteantur tibi populi omnes. **7.** *terra*
sealde wæstm hiere bletsige us god god ure 7
dedit fructum suum. Benedicat nos deus deus noster.' **8.** *et*
bletsige us god 7 ondræden hiene ealle endas eorþan
benedicat nos deus.' et metuant eum omnes fines terræ.

Ps. 68.

halne me do god forðan ineodon wæter
[f. 41 b] **2.** *Saluum me fac deus quoniam introierunt aquę*
oð sawle mine gefæstnod ic eom on lam
usque ad animam meam.' **3.** *infixus sum in limo*

grundes 7 ne is sped ic becom on heanesse sæs
profundi.' et non est substantia. Veni in altitudinem ma-

7 hreones besengte me ic won cleopiende hase
ris.' et tempestas demersit me. **4.** *Laboraui clamans.' rauce*

gewordene sint goman mine asprungon eagan mine þonne
facte sunt fauces meæ.' defecerunt oculi mei dum

ic gehihte on god minne gemonifealdode sint ofer
spero in deum meum. **5.** *Multiplicati sunt super*

loccas heafdes mines þa ðe feodon me butan gewirhtum
capillos capitis mei.' qui oderunt me gratis.

gestrongode sint ofer me þa ðe me ehteþ find
Confortati sunt super me.' qui me persecuntur inimici

mine unrihtlice ða þe ic ne reafode þa ic onlisde god
mei inustę quæ non rapui tunc exsoluebam. **6.** *Deus*

þu wast unwisdom minne 7 scylda mina from þe ne
tu scis insipientiam meam.' et delicta mea a te non

sint ahydde ne sceamiaþ on me ða þe þe onbidað
sunt abscondita. **7.** *Non erubescant in me qui te expectant*

drihten god mægena ne sceamigen ofer me ða þe se-
domine deus uirtutum.' non reuereantur super me qui requi-

cað þe god israela forþon fore þe ic abær edwit
runt te deus israhel. **8.** *Quoniam propter te subportaui inpro-*

ic oferwrah mid scome onsine mine fremde
perium.' operuit reuerentia faciem meam.' **9.** *exter*

geworden ic eom broðrum minum 7 cuma bearnum meder
factus sum fratribus meis.' et hospes filiis matris

minre forðan hatheortnes huses ðines eteð me 7
meæ. **10.** *Quoniam zelus domus tuæ comedit me.' et*

hospas edwitendra 7 tælendra þe feollon ofer me
obprobria exprobrantium tibi ceciderunt super me

7 ic oferwreah on fæstenne sawle mine 7
[f. 42 a] **11.** *Et operui in ieiunio animam meam.' et*

geworden is me on edwit 7 ic sette hrægl
factum est mihi in obprobrium. **12.** *Et posui uestimentum*

min on hæran 7 geworden ic eom him on bispel
meum cilicium.' et factus sum illis in parabolam. **13.**

togeanes me beeodon ða þe sæton on geate 7 on me
Aduersum me exercebantur qui sedebant in porta.' et in me

sungon þa ðe druncan win ic soðlice gebed
psallebant qui bibebant uinum. **14.** *Ego uero orationem*

min to þe drihten tid wel gelicode þin god on menigo
meam ad te domine.' tempus beneplaciti tui deus in multitudine

mildheortnesse þinre gehier me on soðfæstnesse hælo þinre
misericordię tuæ.' exaudi me in ueritate salutis tuæ.

genere me of lame 7 fenne þæt na ic toclifige gefreo me
15. *Eripe me de luto ut non inheream libera me*

of ðæm feogendum me 7 of grunde wætra nalæs me
ex odientibus me.' et de profundo aquarum **16.** *ne me*

bisence hreones wætræs ne ne forswelge me grund
demergat tempestas aquæ. Neque obsorbeat me profundum.'

ne ne þreage ofer me seað muð his gehier me drihten
neque urgeat super me puteus os suum. **17.** *Exaudi me domine*

forðan fremsum is miltheortnes ðin æfter menio
quoniam benigna est misericordia tua.' secundum multitudinem

miltsunga þinra geloca on me ne aweg acyr ðu on-
miserationum tuarum respice in me. **18.** *Ne auertas fa-*

sine þine from cnihte þinum forðon ic beo geswenced
ciem tuam a puero tuo.' quoniam tribulor

hrædlice geier me beheald to sawle minre 7 ales hie
uelociter exaudi me. **19.** *Intende animę meæ et libera eam.'*

fore fiendum minum genere me þu soðlice wast ed-
propter inimicos meos eripe me. **20.** *Tu enim scis inpro-*

wit minne gedrefednesse 7 scame mine on
perium meum.' confusionem et uerecundiam meam.' **21.** *in*

gesihþe þinre sint ealle swencende me edwit on-
conspectu tuo sunt omnes tribulantes me. Inproperium exspec-

bad heorte min 7 ermðe 7 ic aræfnde se þe somod
tauit cor meum et miseriam.' et sustinui qui simul

mid me wære geunrotsod 7 ne wæs frefrendne me ic sohte
mecum contristaretur et non fuit.' consolantem me quęsiui

7 ic ne gemette 7 sealdon on mete minne geallan 7 on
et non inueni. **22.** *Et dederunt in escam meam fel.' et in*

þurste minum drencton me mid ecede sie beod hira
siti mea potauerunt me aceto. **23.** *Fiat mensa eorum*

beforan him on grine 7 on edlean 7 on æswic
coram ipsis in laqueum.' et in retributionem et in scandalum.

sien aðistrade eagan hira ði læs hi geseon 7
[f. 42 b] **24.** *Obscurentur oculi eorum ne uideant.' et*

bæc hira simle onbeg ageot ofer hie erre
dorsum illorum semper incurua. **25.** *Effunde super eos iram*

þin 7 æbylgnys erres þines gegripe hig geweorðe
tuam.' et indignatio irę tuæ adprehendat eos. **26.** *Fiat*

eardung hira westen 7 on geteldum hira ne sie se þe
habitatio eorum deserta.' et in tabernaculis eorum non sit qui

oneardige forþon þone þu sloge hie ehtende sint
inhabitet. **27.** *Quoniam quem tu percussisti ipsi persecuti sunt*

me 7 ofer sare wunda minra toecton togesete
me.' et super dolorem uulnerum meorum addiderunt. **28.** *Adpone*

unrihtwisnesse ofer unrihtwisnesse hiora 7 na ingað
iniquitatem super iniquitatem ipsorum.' et non intrent

on ðinre rihtwisnesse sien hie *adelgode[1] of bec lif-
in tuam iustitiam. **29.** *Deleantur de libro uiuen-*

gendra 7 mid ðam rihtwisum ne sien awritene þearfa
tium.' et cum iustis non scribantur. **30.** *Pauper*

7 sargende ic eom 7 hælo andwlitan þines god onfeng
et dolens ego sum.' et salus uultus tui deus suscepit

me ic herge noman godes mines mid lofsange 7 ic mic-
me. **31.** *Laudabo nomen dei mei cum cantico.' et magni-*

lige hine on lofe 7 licaþ gode ofer cealf niwe 7
ficabo eum in laude. **32.** *Et placebit deo super uitulum nouel-*

---

[1] Wohl Schreibfehler für adilgode.

geong hornas forðlædende 7 clawa geseon ðearfan
lum.' cornua producentem et ungulas. **33.** *Videant pauperes*
7 blissien secen ge drihten 7 leofað sawl eowru forðon
et letentur.' quęrite dominum et uiuet anima uestra. **34.** *Quoniam*
gehierde ðearfan drihten 7 gebundene his ne forhogode
exaudiuit pauperes dominus.' et uinctos suos non spreuit.
hergað hine heofonas 7 eorðe sæ 7 ealle ða þe
35. *Laudent eum cęli et terra.' mare et omnia quę*
on him sint forþon god halne doeð sion 7
in eis sunt. **36.** *Quoniam deus saluam faciet sion.' et*
beoð getimbrede ceastra 7 oneardigað þær 7 yrfe-
ędificabuntur ciuitates iudę.' et inhabitabunt ibi. Et he-
weardnesse bigitað þa 7 sæd þeowa his gesit-
reditatem adquirunt eam.' **37.** *et semen seruorum eius possi-*
tað þa 7 ða þe lufigað naman his oneardiað on hire
debunt eam.' et qui diligunt nomen eius.' inhabitabunt in ea.

Ps. 69.

drihten[1] god on fultum minne beheald drihten to
2. *Domine deus in adiutorium meum intende.' domine ad*
gefylstanne me efst sien gescynde 7 asca-
adiuuandum me festina. [f. 43 a.] **3.** *Confundantur et reue-*
mien fynd mine þa þe secæað sawle mine syn
reantur inimici mei[2].' qui querunt animam meam. **4.** *Auer-*
acyrred under bæcling 7 areodigen þa ðe þencað me
tantur retrorsum.' et erubescant.' qui cogitant mihi
yfel syn acyrred sona 7 aryderende þa þe cweþæþ me
mala. Auertantur statim et erubescentes.' qui dicunt mihi

[1] Vers 2 ist mit roter Tinte glossiert, aber von derselben Hand wie die übrige, mit schwarzer oder bräunlicher Tinte geschriebene Glosse.

[2] Die Worte *inimici mei* sind beinahe vollständig radiert, die Glosse ist aber unberührt geblieben.

egla eg egla eg wynsumien 7 blissien þa þe seceað þe drih-
euge euge. **5.** *Exultent et lætentur qui quęrunt te domi-*

t*en* 7 cweþen symle sie gemiclad driht*en* þa þe lufigaþ
ne.' et dicant semper magnificetur dominus.' qui diligunt

hælo þine ic soðlice wædla 7 þearfa eom god
salutare tuum. **6.** *Ego uero egenus et pauper sum.' deus*

fylsteþ me gefylsta min 7 alysend min eart þu driht*en*
adiuua me. Adiutor meus et liberator meus es tu domine

na þu lata
ne tardaueris.

Ps. 70.

god on þe ic hyhte driht*en* na icbeo gescynd on ec-
Deus in te speraui.' domine non confundar in eter-

nesse on þine ryhtwisnesse alys me 7 genere me onhyld
num.' **2.** *in tua iustitia libera me et eripe me. Inclina*

to me eare þin 7 alys me beo *min [1] on gode
ad me aurem tuam et libera me.' **3.** *esto mihi in deum*

*gescylded [2] 7 on stowe getrymede þæt halne me þu do
protectorem. et in locum munitum ut saluum me facias.

forðan trymnes min 7 frofer min þu eart
Quoniam firmamentum meum et refugium meum [3] es tu.'

god min genere me *on [4] handa synfulles 7 of handa
4. *deus meus eripe me de manu peccatoris. et de manu*

ongean æ dondes 7 unryhtwisses forþan þu eart geþyld
contra legem agentis et iniqui. **5.** *Quoniam tu es patientia*

min driht*en* hyht min of geoguþe minre on þe getry-
mea domine.' spes mea a iuuentute mea. **6.** *In te confir-*

---

[1] Wohl Schreibfehler für me.
[2] Wahrscheinlich verschrieben für gescyldend.
[3] *meum* über der Zeile.
[4] Schreibfehler für of.

med ic eom of innoþe of wambe modor minre þu eart min
matus sum ex utero.' de uentre matris meæ tu es meus
gescyldend on þe ongalnis oððe sang min symle swa-
protector.' in te decantatio mea semper. **7.** *Tam-*
swa foretacen geworden ic eom manegum 7 þu gefylstend
quam prodigium factus sum multis.' et tu adiutor
strang sie gefylled muþ min of lofe þinum þæt ic mæge
fortis. **8.** *Reppleatur os meum laude tua.' ut possim*
singan wuldor þin ælce dæge gemiclunga þine ne
cantare gloriam tuam.' tota die magnificentiam tuam. **9.** *Ne*
aweorp þu me on tíde ylde þonne teorað mægen
proicias me in tempore senectutis.' dum defecerit uirtus
min na þu forlæte me forþan cwædon fynd mine
mea ne derelinquas me. **10.** *Quia dixerunt inimici mei*
yfelu me 7 þa þe heoldon sawle mine
mala[1] *mihi.' et qui custodiebant* (f. 43 b.) *animam meam*
geþeaht hy dydon ætsomne cweðende god forlet
consilium fecerunt in unum. **11.** *Dicentes deus dereliquit*
hiene ehtaþ 7 gegripaþ hine forðan nis þe
eum.' persequimini et conprehendite eum.' quia non est qui
generige hine god na afeorra fram me god min on
eripiat eum. **12.** *Deus ne elonges*[2] *a me.' deus meus in*
fultum minne geloca syn gescynde 7 geteorigen tæ-
auxilium meum respice. **13.** *Confundantur et deficiant de-*
lende sawle mine syn oferwrigen mid gescyndnesse 7
trahentes animę meæ.' operiantur confusione et
scame þa þe secað yfelu me ic soðlice symle on þe
pudore qui querunt mala mihi. **14.** *Ego autem semper in te*
gehyhte drihten 7 ic ice ofer eal lof þin
sperabo domine.' et adiciam super omnem laudem tuam.
muþ min cyþde rihtwisnesse þin ælce dæg hælo
15. *Os meum pronuntiabit iustitiam tuam.' tota die salutare*

---

[1] *mala* nebst Glosse radiert, aber doch leserlich.
[2] Ende des Wortes auf Rasur und undeutlich.

þine forþan na ic oncneow gestreon *ci[1] inga on
tuum. Quia non cognoui negotiationes.' **16.** *introibo in*

andwealdu drihtnes drihten ic gemindig beo rihtwisnesse
potentias domini. Domine memorabor iustitię

þinre anre god þu lærdest me of geoguþe minre 7
tuæ solius.' **17.** *deus docuisti me a iuuentute mea.' et*

oþ nu ic cyþe wundru þine 7 oþ on
usque nunc pronuntiabo mirabilia tua.' **18.** *et usque in*

yldo 7 þa ylde god ne forlæte þu me oþ ic bodige
senectam et senium deus ne derelinquas me. Donec adnuntiem

earm þinne cneorisse ælcre þe toweard is anweald
brachium tuum.' generationi omni quę uentura est. Potentiam

þin 7 rihtwisnesse þine god oþ on þa heahstan
tuam **19.** *et iustitiam tuam deus usque in altissima*

þe þu dydest gemyclunga god hwilc gelic þe hu manige
quæ fecisti magnalia.' deus quis similis tibi. **20.** *Quantas*

þu eowdest me geswinc fela 7 yfelu 7 gecyrred
ostendisti mihi tribulationes multas et malas.' et conuersus

þu geliffæstodest me 7 of grundum eorþan eft þu gelæd-
uiuificasti me.' et de abysis terræ iterum redu-

dest me þu mænigfyldest rihtwisnesse þine 7 gecyrred
xisti me. **21.** *Multiplicasti iustitiam tuam.' et conuersus*

þu lærdest me witodlice 7 ic andette þe on fatum
exortatus es me.' **22.** *nam et ego confitebor tibi in uasis*

sealma soðfæstnesse þine ic singe þe on hearpan god
psalmorum ueritatem tuam.' psallam tibi in cythara deus

halig getreowfulra gefeogeaþ weleras mine þonne ic singe
sanctus israhel. **23.** *Gaudebunt labia mea dum cantauero*

þe 7 sawl min þa þu alysdest ac tunge min
tibi.' et anima mea quam redemisti. **24.** *Sed et lingua mea*

smeaþ rihtwisnesse þine þonne gescynde 7 aswarcode
meditabitur iustitiam tuam.' dum confusi et reueriti

beoþ þa þæ seceaþ yfelu me
fuerint qui querunt mala mihi.

---

[1] Schreibfehler für ic.

Ps. 85.

onhyld drihten eare þin to me 7 gehyr
[f. 54 b] 1. *Inclina domine aurem tuam ad me.' et exaudi*
me forðon wædla 7 þearfa eom ic geheald saule
me. quoniam egenus et pauper sum ego. 2. *Custodi animam*
mine forðon halig ic eom halne do þeow þinne god
meam quoniam sanctus sum.' saluum fac seruum tuum deus
min hyhtende on þe gemiltsa me drihten forþon to
meus sperantem in te. 3. *Miserere mihi domine quoniam ad*
þe ic clypode ælce dæg geblissa saule þeowes þines
te clamaui tota die.' 4. *letifica animam serui tui.'*
forðon to þe driht*en* ic ahof saule mine forðon þu
quia ad te domine leuaui animam meam. 5. *Quoniam tu*
drihten wynsum 7 biliwite þu eart 7 spedig on mild-
domine suauis ac mitis es.' et copiosus in miseri-
heortnesse eallum gecigendum þe mid earum anfoh
cordia omnibus inuocantibus te. 6. *Auribus percipe*
drihten gebed min 7 begim stefne bene minre
domine orationem meam.' et intende uoci deprecationis meæ.
on dæg geswinces mines ic clypode to þe forþon þu
7. *In die tribulationis meę clamaui ad te.' quoniam ex-*
gehyrdest me nis gelic þe on godum drihten 7 nys
audisti me. 8. *Non est similis tibi in diis domine.' et non*
æfter weorcum þinum ealle þeoda swa hwelce swa
est secundum opera tua. 9. *Omnes gentes quascumque*
þu worhtest hy cumað 7 gebiddað beforan þe drihten 7
fecisti uenient.' et adorabunt coram te domine.' et
arwurþiað naman þinne forþan micel eart þu 7
honorificabunt nomen tuum. 10. *Quoniam magnus es tu et*
donde wundru þu eart god ana gelǽd me drihten
faciens mirabilia.' tu es deus solus. 11. *Deduc me domine*

on wege þinum 7 ic gange on soðfæstnesse þine sie geblis-
in uia tua.' et ambulabo in ueritate tua. Lęte-

sod heorte min þæt heo ondræde naman þinne ic an-
tur cor meum ut timeat nomen tuum.' **12.** *confi-*

dette þe drihten god min on ealre heortan minre 7
tebor tibi domine deus meus in toto corde meo.' et

ic arwurþige naman þinne on ecnesse forðon mild-
honorificabo nomen tuum in æternum. **13.** *Quoniam miseri-*

heortnes þin micel is ofer me 7 þu generedest
cordia tua magna est super me.' [f. 55 a] *et eripuisti*

saule mine of helle þære nyðeran god unrihtwise
animam meam ex inferno inferiore. **14.** *Deus iniusti*

onarison on me 7 gesomnung ricra sohton saule
insurrexerunt in me.' et synagoga potentium quesierunt animam

mine 7 na foresetton þe beforan gesihþe heora
meam.' et non proposuerunt te ante conspectum suum.

7 þu drihten god min gemiltsiend 7 mildheort geþil-
15. *Et tu domine deus meus miserator et misericors.' pa-*

dig 7 swiþe mildheort 7 soðfæst geseoh on me 7
tiens et multum misericors et uerax. **16.** *Respice in me et*

miltsa min of anwealde cnapan þinum 7 halne do
miserere mei. da potestatem puero tuo.' et saluum fac

suna mennene þinre do mid me drihten tacen on
filium ancillæ tuæ. **17.** *Fac mecum domine signum in*

godne þæt hi geseon þa ðe me hatedon 7 hi sien scynde[1]
bono.' ut uideant qui me oderunt. et confundantur.

forðon þu drihten gefultumedest me 7 þu frefredest me.
Quoniam tu domine adiuuasti me.' et consolatus es me.

Ps. 101.

drihten gehier gebed min 7 clipung min
[f. 64 b] **2.** *Domine exaudi orationem meam. et clamor meus*

---

[1] Vor scynde kleine Rasur.

to þe becume ne acyr ðu onsine þine from me on
ad te perueniat. **3.** *Ne auertas faciem tuam a me.' in*
swa hwelcum dæge ic beo geswenced onheld to me eare
quacumque die tribulor inclina ad me aurem
þin on swa hwelcum dæge ic gecige þe hrædlice gehyr
tuam.' in quacumque die inuocauero te uelociter exaudi
me forðon asprungon 7 ateorodon swaswa smic dagas
me. **4.** *Quia defecerunt sicut fumus dies*
mine 7 ban mine swaswa on herstan aherste synt slæ-
mei.' et ossa mea sicut in frixurio confrixa sunt. **5.** *Per-*
gen ic eom swaswa heg 7 drugode heorte min forðon
cussus sum sicut foenum.' et aruit cor meum.' quia
ofergitende ic eom etan hlaf minne fram stefne
oblitus sum manducare panem meum.' **6.** *a uoce*
geomrunge minre ætclifodon ban mine *flæce[1] minum
gemitus mei adheserunt ossa mea carni meæ.
gelic geworden ic eom stanegellan on westene gewor-
7. *Similis factus sum pellicano in solitudine.' fac-*
den ic eom swa nihthrefen on husincle ic wacode 7
tus sum sicut nycticorax in domicilio.' **8.** *uigilaui et*
geworden ic eom swaswa spearwa ænlepe on getimbre
factus sum sicut passer unicus in ædificio.
ealne dæg hyspton me find mine 7 ða þe me
9. *Tota die exprobrabant me inimici mei.' et qui me*
heredon wið 7 togeanes me sworon forðon
[f. 65 a] *laudabant aduersum me iurabant.* **10.** *Quia*
ascan swaswa hlaf ic æt 7 drinc minne mid
cinerem sicut panem manducabam.' et potum meum cum
wope ic gemetgode from ansine yrres ægbylgðe þines
fletu temperabam. **11.** *A facię iræ indignationis tuæ.'*
forðon uphebbende þu gecnysedest me. dægas mine
quia eleuans allisisti me. **12.** *Dies mei*

---

[1] Schreibfehler für flæsce.

swaswa scua 7 sceadu onheldon 7 ic swaswa heg
sicut umbra declinauerunt. et ego sicut foenum
adrugode þu soþlice drihten on ecnesse þurhwunast 7
arui. **13.** *Tu autem domine in æternum permanes.' et*
gemynd þin on worold weorolde þu arisende drihten
memoriale tuum in sæculum sæculi. **14.** *Tu exsurgens domine*
gemiltsast siones forðon com tid to gemildsienne his
misereberis sion.' quia uenit tempus miserendi eius.
forðon welgelicode hæfdon ðeowas þine stanas his
15. *Quia beneplacitos habuerunt serui tui lapides eius.'*
7 eorðan his mildsiað 7 ondrædaþ ðeoda naman
et terræ eius miserebuntur. **16.** *Et timebunt gentes nomen*
þinne drihten 7 ealle cyningas eorðan wuldor þin
tuum domine.' et omnes reges terræ gloriam tuam.
forðon timbreð drihten sion 7 byð gesewen on
17. *Quoniam ędificauit dominus sion.' et uidebitur in*
mægenðrymme his 7 gelocode on gebedo ðearfena
maiestate sua. **18.** *Et respexit in orationes pauperum.'*
7 ne forhogode bena hira beoþ awritene þas on cneo-
et non spreuit preces eorum. **19.** *Scribantur hæc in gene-*
risse oðerre 7 folc ðæt bið gecwicod hereð drihten
ratione altera.' et populus qui creabitur laudabit dominum.
forðon forðgelocode of ðam hean halegum his drihten
20. *Quoniam prospexit de excelso sancto suo.' dominus*
of heofone on eorþan gelocode þæt he gehyrde geomrunge
de cælo in terram prospexit. **21.** *Vt audiret gemitus*[1]
gebundenra 7 onlysde bearn ofslegenra þætte sie sæd
uinculatorum.' et solueret filios interemtorum. **22.** *Ut adnuntietur*
on sion *mana[2] drihten 7 lof his on hierusalem on
in sion nomen domini.' et laus eius in hierusalem. **23.** *In*
gemetinge folc on annesse 7 ricu þæt hie þeowien
conueniendo populos in unum.' et regna ut seruiant

---

[1] -s auf Rasur.
[2] Schreibfehler für nama.

drihten andswarode him on wege mægenes his fea-
domino. **24.** *Respondit ei in uia uirtutis suæ.' pau-*
nesse daga minra sæge 7 gecyð me 7 ne
citatem dierum [f. 65 a] *meorum enuntia mihi.' et* **25.** *ne*
geceg ðu me on midle daga minra on woruld
reuoces me in dimidio dierum meorum.' in sęculum
weorulde ger þin on fruman eorðan þu gestalodes [1]
sæculi anni tui. **26.** *Initio terram tu fundasti*
drihten 7 weorc honda þinra sint heofonas hie
domine.' et opera manuum tuarum sunt cæli. **27.** *Ipsi*
forweorðaþ þu soðlice þurhwunast 7 ealle swaswa hrægel
peribunt tu autem permanebis.' et omnia sicut uestimentum
ealdiaþ 7 swaswa wrigels þu onwendst hie 7 hie
ueterescent.' et sicut opertorium mutabis ea et muta-
beoð onwende [2] þu soðlice se ilca eart 7 ger þin
buntur. **28.** *Tu autem idem ipse es.' et anni tui*
ne aspringað bearn ðeowa ðinra oneardiað þær
non deficient. **29.** *Filii seruorum tuorum inhabitabunt ibi.'*
7 sæd hira on woruld weorulde bið gereht
et semen eorum in sæculum sæculi dirigetur.

Ps. 118.[3]

eadige beoð þa unwemman on wege þa þe gan-
1. [f. 77 b] *Beati inmaculati in uia.' qui ambu-*
gað on æ drihtnes eadige *boð [4] þa ðe smeagaþ cyð-
lant in lege domini. **2.** *Beati qui scrutantur testi-*
nessa his on ealre heortan secað hine na læs
monia eius.' in toto corde exquirunt eum. **3.** *Non*

---

[1] Am Ende des Wortes ist ein -t radiert worden.
[2] Aus awende korrigiert.
[3] Keine Nummer in der Hs
[4] Wahrscheinlich Schreibfehler für beoð.

soþlice ða þe wyrcaþ unrihtwisnessæ on wegum his
enim qui operantur iniquitatem.' in uiis eius

eodon þu bebude bebodu þine drihten heal-
ambulauerunt. **4.** *Tu mandasti mandata tua domine.' custo-*

dan swiðe ic wisce sien gerehte wegas mine to heal-
diri nimis. **5.** *Vtinam dirigantur uię meę.' ad custo-*

denne rihtwisnessa þine þonne ne beo ic ge-
diendas [f. 78 a.] *iustificationes tuas.* **6.** *Tunc non con-*

swenced ðonne ic locige on ealle bebodu þine ic an-
fundar.' dum respicio in omnia mandata tua. **7.** *Confi-*

dette þe drihten on gerecenesse heortan on ðon ðæt ic ge-
tebor tibi domine in directione cordis.' in eo quod di-

leornode domas *rihtwisnessa [1] þinre rihtwisnessa þine
dici iudicia iustitię tuæ. **8.** *Iustificationes tuas*

ic healde ne forlæt þu me æghwonan on þam
custodiam.' non me derelinquas usquequaque. **9.** *In quo*

gereceð se geonga weg his on geheldo word þine
corrigit iunior uiam suam.' in custodiendo sermones tuos.

on ealre heortan minre ic sohte þe þy læs þu aweg
10. *In toto corde meo exquisiui te.' ne re-*

adrife me fram bebodum þinum on heortan minre
pellas me a mandatis tuis. **11.** *In corde meo*

ic ahydde gespræcu þine þætte no ic gesingige þe
abscondidi eloquia tua.' ut non peccem tibi.

gebletsod þu eart drihten lære me rihtwisnessa þine
12. *Benedictus es domine.' doce me iustificationes tuas.*

on welerum minum ic cyðde ⁊ bodode ealle domas
13. *In labiis meis pronuntiaui.' omnia iudicia*

muðes þines on wege cyðnessa þinra gelustfullod
oris tui. **14.** *In uia testimoniorum tuorum delectatus*

ic eom swaswa on eallum welum on bebodum þinum
sum.' sicut in omnibus diuitiis. **15.** *In mandatis tuis*

---

[1] Vielleicht Schreibfehler für rihtwisnesse.

ic begonge 7 ic sceawige wegas ðine on þinum rihtwis-
exercebor.' et considerabo uias tuas. **16.** *In tuis iustifica-*
nessum ic smeage ne beo ic ofergitende word þine
tionibus meditabor.' non obliuiscar sermones tuos.
sele þeowe þinu*m* þ*æt* ic lifige 7 ic healde word
17. *Retribue seruo tuo uiuam.' et custodiam sermones*
þine awreoh eagan mine 7 ic sceawige wundru of
tuos. **18.** *Reuela oculos; meos.' et considerabo mirabilia de*
æ þinre landbegenga [1] ic eom on eorþan ne ahid þu
lege tua. **19.** *Incola ego sum in terra.' non abscondas*
from me bebodu þine gewilnode sawl min gewilnian
a me mandata tua. **20.** *Concupiuit anima mea desiderare.'*
rihtwisnessa þine on ealre tide þu þreades þa
iustificationes tuas in omni tempore. **21.** *Increpasti su-*
oferhidgan awergde ða þe onhildað from bebodum
perbos.' maledicti qui declinant a mandatis
þinum afir from me edwit 7 hosp 7 forhogonge
tuis. **22.** *Aufer a me obprobrium et contemptum.'*
forþan cyþnessa þine ic *soþte [2] 7 soðlice sæton
quia testimonia tua exquisiui. [f. 78 b] **23.** *Etenim sederunt*
ealdormen 7 togeanes me wæron sprecende þeow soðlice
principes.' et aduersum me loquebantur.' seruus autem
þin wæs begangende on þinu*m* rihtwisnessum witodlice
tuus exercebatur in tuis iustificationibus. **24.** *Nam*
7 cyþnessa þine smeaung min is 7 frofer min riht-
et testimonia tua meditatio mea est.' et consolatio mea iusti-
wisnessa þine sint ætfealh 7 toclifode flore sawl min
ficationes tuæ sunt. **25.** *Adhesit pauimento anima mea.'*
geliffæsta me æfter worde þinum wegas mine ic
uiuifica me secundum uerbum tuum. **26.** *Vias meas enun-*

---

[1] -genga aus -gænga korrigiert.

[2] Schreibfehler für sohte.

cyðde þe 7 þu geherdest me lære me rihtwisnessa þine
tiaui tibi et exaudisti me.' doce me iustificationes tuas.

*wig[1] rihtwisnessa þinra getacna me 7 ic beo
27. *Viam iustificationum tuarum insinua mihi.' et exer-*

begangen on wundrum þinum hnappode sawl min
cebor in mirabilibus tuis. **28.** *Dormitauit anima mea*

for langunge 7 *utrotnesse[2] getryme me on wordum þinum
pre tedio.' confirma me in uerbis tuis.

weg unrihtwisnesse awend from me 7 be ǽ þinre
29. *Viam iniquitatis amoue a me.' et de lege tua*

mildsa min weg soþfæstnesse ic geceas domas þine
miserere mei. **30.** *Uiam ueritatis elegi.' iudicia tua*

ne eom ic ofergitende ic ætfealh 7 tocleofode *cyðnessa[3]
non sum oblitus. **31.** *Adhesi testimoniis*

þinum drihten nelle þu me gescyndan weg beboda
tuis domine.' noli me confundere. **32.** *Viam mandatorum*

þinra ic onarn ðonne þu brædest heortan mine ǽ
tuorum cucurri.' dum dilatasti cor meum. **33.** *Legem*

gesete me drihten weg rihtwisnessa þinra 7 ic
pone mihi domine.' uiam iustificationum tuarum.' et ex-

sece þa 7 symle sele me ondgit 7 ic smeage
quiram eam semper. **34.** *Da mihi intellectum et scrutabor*

ǽ þine 7 ic healde ða on ealre heortan minre
legem tuam.' et custodiam illam in toto corde meo. **35.**

gelæd me on stige 7 on weg beboda þinra forðan
Deduc me in semitam mandatorum tuorum.' quia

þa ic wolde ·onheld heortan mine god on cyðnessa
ipsam uolui. **36.** *Inclina cor meum deus in testimonia*

þine 7 nalæs on unrihtgitsunge acier eagan mine þæt
tua.' et non in auaritiam. **37.** *Auerte oculos meos ne*

[1] Schreibfehler für weg.
[2] Wohl verschrieben für unrotnesse.
[3] Nachlässige Schreibung für -nessum.

hi ne gesæon idelnesse on wege þinum geliffæsta me.
uideant uanitatem.' in uia tua uiuifica me. **38.**
gesete þeowe þinum gespræc þin on ege þinum
Statue seruo tuo eloquium tuum.' in timore tuo.
aweg aceorf hosp 7 edwit minne ðone reswi-
[f. 79 a] **39.** *Amputa obprobrium meum quod suspi-*
gende 7 wenende ic eom domas soþlice þine wynsume
catus sum.' iudicia enim tua iocunda.
gesihþe ic gewilnode bebodu þine on efnesse þinre
40. *Ecce concupiui mandata tua.' in æquitate tua*
gelyffæsta me 7 becyme ofer me mildheortnes þin
uiuifica me. **41.** *Et ueniat super me misericordia tua*
drihten hæl þin æfter gesprece þinum 7 ic and-
domine.' salutare tuum secundum eloquium tuum. **42.** *Et re-*
swarige ðæm hyspendum me word forþan ic gehihte on
spondebo exprobrantibus mihi uerbum.' quia speraui in
wordum 7 gespræcum [1] þinum 7 ne afyr þu of muþe
sermonibus tuis. **43.** *Et ne auferas de ore*
minum word soþfæstnesse æghwonan forþan on domum
meo uerbum ueritatis usquequaque.' quia in iudiciis
þinum ic gehyhte 7 ic healde ǽ þine symle on
tuis speraui. **44.** *Et custodiam legem tuam semper.' in*
ecnesse 7 on weoruld weorulde 7 ic gange on bræde
æternum et in sæculum sæculi. **45.** *Et ambulabam in latitudine.'*
forþan bebodu þine ic sohte 7 ic spræc be cyþnessum
quia mandata tua exquisiui. **46.** *Et loquebar de testimoniis*
þinum on gesihðe cyninga 7 ne wæs ic gescended 7
tuis in conspectu regum.' et non confundebar. **47.** *Et*
ic smeage on bebodum þinum ða ic lufode swiþe 7
meditabor in mandatis tuis.' quæ dilexi nimis. **48.** *Et*
ic uphof honda mine to bebodum þinum ða ic lufode
leuaui manus meas ad mandata tua quæ dilexi

[1] Vor gespræcum ist ein »on« radiert worden.

swiþlice 7 ic beo begongen on þinum rihtwisnessum
uehementer.' et exercebor in tuis iustificationibus.

gemyne wordes þines ðeowe þinum drihten on þam
49. *Memento uerbi tui seruo tuo domine.' in quo*

me hyht þu sealdest þes me afrefrede is on eað-
mihi spem dedisti. **50.** *Hæc me consolata est in hu-*

modnesse minre forþan gesprec þin geliffæstode me
militate mea.' quia eloquium tuum uiuificauit me.

þa oferhidigan unrihtlice dydon æghwonan from
51. *Superbi inique agebant usquequaque.' a*

æ soþlice þinre ic ne onhylde gemyndig ic wæs
lege autem tua non declinaui. **52.** *Memor fui*

doma þinra from weorulde drihten 7 ic afrefrod eom
iudiciorum tuorum a sæculo domine.' et consolatus sum.

*asprungens[1] 7 ateorodnes modes genom me for
[f. 79 b] **53.** *Defectio animi tenuit me.' pro*

synfullum forlætendum æ þine hergendlice me
peccatoribus derelinquentibus legem tuam. **54.** *Cantabiles mihi*

wæron rihtwisnessa þine on stowe londbegonges mines
erant iustificationes tuę.' in loco incolatus mei.

gemindig ic wæs on nihte noman þines drihten 7
55. *Memor fui in nocte nominis tui domine.' et*

ic heold æ þine þeos me geworden is forþan
custodiui legem tuam. **56.** *Hæc mihi facta est.' quia*

rihtwisnessa þine ic sohte dæl min drihten ic cwæð
iustificationes tuas exquisiui. **57.** *Portio mea domine.' dixi*

healdan æ þine biddende ic eom onsine þine on
custodire legem tuam. **58.** *Deprecatus sum faciem tuam in*

ealre heortan minre gemildsa min æfter gespræce þinum
toto corde meo.' miserere mei secundum eloquium tuum.

forþan ic *soþte[2] wegas þine 7 ic gecirde fet mine on
59. *Quia cogitaui uias tuas.' et conuerti pedes meos in*

[1] Verschrieben für asprungnes oder asprungennes.
[2] Schreibfehler für þohte.

cyþnessa þine gearo ic eom 7 ic ne eom gedrefed þæt
testimonia tua. **60.** *Paratus sum et non sum turbatus.' ut*
ic healde bebodu þine rapas synfulra ymbclyppende
custodiam mandata tua. **61.** *Funes peccatorum circumplexi*
synt me 7 æ þine ne eom ic ofergiteliende to midre
sunt me.' et legem tuam non sum oblitus. **62.** *Media*
nihte ic aras to ondettenne þe ofer domas rihtwis-
nocte surgebam ad confitendum tibi.' super iudicia iusti-
nesse þinre dælnimende eom ic ealra ondrædendra þe
tiæ tuæ. **63.** *Particeps sum ego omnium timentium te.'*
7 healdendra[1] bebodu þine mildheortnesse þinre drihten
et custodientium mandata tua. **64.** *Misericordia tua domine*
full is eorðe rihtwisnessa *þinne[2] lær me godnesse
plena est terra.' iustificationes tuas doce me. **65.** *Bonitatem*
þu dydest mid þeowe þinum drihten æfter worde þinum
fecisti cum seruo tuo domine.' secundum uerbum tuum.
godnesse 7 ðeodscipe 7 lare[3] 7 wísdom lær me
66. *Bonitatem et disciplinam et scientiam doce me.'*
forþan on bebodum þinum ic geliefde ær þam ic
quia in mandatis tuis credidi. [f. 80 a] **67.** *Priusquam*
wære geæaðmed ic agylte forþam gespræc þin ic
humiliarer ego deliqui.' propterea eloquium tuum ego
heold good þu eart drihten 7 on godnesse þinre
custodiui. **68.** *Bonus es tu domine.' et in bonitate tua*
lær me rihtwisnesse gemonigfealdod is ofer me
doce me iustificationes tuas. **69.** *Multiplicata est super me*
unrihtwisnes oferhydegra ic soþlice on ealre heortan minre
iniquitas superborum.' ego autem in toto corde meo
7 smeage bebodu þine gerunnen is swaswa meolc
et[4] *scrutabor mandata tua.* **70.** *Coagolatum est sicut lac*

---

[1] -dra korrig. aus -dre.
[2] Schreibfehler für þine.
[3] lare korrig. aus lære.
[4] *et* später hineingedrängt.

heorte heora ic soðlice ǽ þine smeagende eom
cor eorum.' ego uero legem tuam meditatus sum. **71.**
good is me þæt þu geeaðmeddest me þæt ic leornode
Bonum mihi quod humiliasti me.' ut discerem
rihtwisnessa þine good is me æ muþes þines ofer
iustificationes tuas. **73.** *Bonum mihi lex oris tui.' super*
ðusend goldes 7 seolfres honda þine drihten worhton
milia auri et argenti. **72.** *Manus tuæ domine fecerunt*
me 7 geheowodon me sele me ondgit þæt ic leornige
me.' et plasmauerunt me.' da mihi intellectum.' ut discam
bebodu þine þa þe him ondrædaþ þe geseoþ me 7
mandata tua. **74.** *Qui timent te uidebunt me.' et*
blissiaþ forþan on worde þinum ic gehihte ic oncneow
letabuntur.' quia in uerbum tuum speraui. **75.** *Cognoui*
drihten þætte efnnes domas þine 7 on soðfæstnesse þinre
domine quia æquitas iudicia tua.' et in ueritate tua
þu geeaðmeddest me sie nu mildheortnes þin drihten
humiliasti me. **76.** *Fiat nunc misericordia tua domine*
þætte heo afrefre me æfter gesprece þinum þeowe þinum
ut consoletur me.' secundum eloquium tuum seruo tuo.
cymen me miltsa þine 7 ic lifge forþan ǽ þin
77. *Veniant mihi miserationes tuæ et uiuam.' quia lex tua*
smeaung min is sien gescende þa ofermodigan forðan
meditatio mea est. **78.** *Confundantur superbi.' quia*
unrihtlice unrihtwisnesse dydon on me ic soþlice beo be-
iniustę iniquitatem fecerunt in me.' ego autem exer-
gongen on bebodum þinum sien gecyrde to me þa þe
cebor in mandatis tuis. **79.** *Conuertantur ad me qui*
*ondræðaþ[1] þe 7 þa þe cunnon 7 witan cyðnessa þine
timent te.' et qui nouerunt testimonia tua.
sie heorte min unwemme on þinum rihtwisnessum
80. *Fiat cor meum inmaculatum.' in tuis iustificationibus*

[1] Schreibfehler für ondrædaþ.

þæt ic ne sie gescended *aspron[1] 7 ateorodon on
ut non confundar. [f. 80 b] **81.** *Defecit in*

hælo þinre sawl min 7 on worde þinum ic gehihte
salutari tuo anima mea.' et in uerbum tuum speraui.

asprungon eagan mine on gesprece þinum cweðende
82. *Defecerunt oculi mei in eloquio tuo dicentes.'*

hwænne frefres ðu me forþan geworden ic eom swaswa
quando consolaberis me. **83.** *Quia factus sum sicut*

cylle on forste 7 on hrime rihtwisnessa þine ne eom ic
uter in pruina.' iustificationes tuas non sum

forgitende hu monige synt dagas þeowes þines hwonne
oblitus. **84.** *Quot sunt dies serui tui.' quando*

dest þu be þæm ehtendum me dom sægdon me
facies de persequentibus me iudicium. **85.** *Narrauerunt mihi*

unrihtwise spellunga ah nalæs swa swaswa æ þin
iniqui fabulationes.' sed non ita ut lex tua

drihten ealle bebodu þine soþfæstnes unrihtwise ehtende
domine. **86.** *Omnia mandata tua ueritas.' iniqui persecuti*

synt me gefultuma me. hwene læs fornamon 7 geendodon
sunt me adiuua me. **87.** *Paulominus consummauerunt*

me on eorþan ic soþlice ne forlæt bebodu þine æfter
me in terra.' ego uero non dereliqui mandata tua. **88.** *Secundum*

mildheortnesse þinre gelyffæsta me 7 ic healde cyþnessa
misericordiam tuam uiuifica me.' ut custodiam testimonia

muþes þines on ecnesse drihten þurhwunað word þin
oris tui. **89.** *In æternum domine.' permanet uerbum tuum*

on heofone 7 on weoruld weorulde soþfæstnys þin
in cælo. **90.** *Et in sæculum sæculi.' ueritas tua.*

þu gestaþelodest eorþan 7 heo þurhwunaþ endebyrdnysse
Fundasti terram et permanet.' **91.** *ordinatione*

þinre þurhwuniaþ dagas forþan ealle ðeowiaþ þe
tua perseuerat dies.' quoniam omnia seruiunt tibi.

---

[1] Verschrieben für asprong.

nymþe þætte æ þin smeaung min is þonne wenunga
92. *Nisi quod lex tua meditatio mea est.' tunc forsitan*
ic forwurde on eaðmodnesse minre on ecnesse ne beo ic
perissem in humilitate mea. 93. *In æternum non obli-*
forgitende rihtwisnessa þine forþon on him
uiscar iustificationes tuas.' [f. 81 a] *quia in ipsis*
þu geliffæstodes me þin eom ic halne me gedo forþan
uiuificasti me. 94. *Tuus sum ego saluum me fac.' quia*
rihtwisnessa þine ic sohte me onbidedon synfulle
iustificationes tuas exquisiui. 95. *Me expectauerunt peccatores*
þæt hie forspilden me cyðnessa þine ic onget ealre gefyl-
ut perderent me.' testimonia tua intellexi. 96. *Omnis con-*
nesse ⁊ endunge ic geseah ende rum is bebod þin
summationis uidi finem.' latum mandatum tuum
swiþe hu ic lufode æ þine drihten ealne dæg
nimis. 97. *Quomodo dilexi legem tuam domine.' tota die*
smeaung min is ofer fiend mine gleawne me
meditatio mea est. 98. *Super inimicos meos prudentem me*
þu dydest on bebode þinum forþan on ecnesse me is
fecisti mandato tuo.' quia in æternum mihi est.
ofer ealle lærende me ic onget forðan cyðnessa þine
99. *Super omnes docentes me intellexi.' quia testimonia tua*
smeaung min is ofer uðweotan ic onget forþan bebodu
meditatio mea est. 100. *Super seniores intellexi.' quia mandata*
þine ic sohte from æghwelcum wege yfelum ic bewerede
tua exquisiui. 101. *Ab omni uia mala prohibui*
fet mine þæt ic healde word þin from domum
pedes meos.' ut custodiam uerbum tuum. 102. *A iudiciis*
þinum ic ne onhelde forþan þu æ gesettes me
tuis non declinaui.' quia tu legem posuisti mihi.
hu swete gomum minum gesprecu þin drihten
103. *Quam dulcia faucibus meis eloquia tua domine.'*
ofer hunig ⁊ beobread muþe minum from bebodum
super mel et fauum ori meo 104. *A mandatis*

þinum ic onget forþon on feounge ic hæfde æghwelcne
tuis intellexi.' propterea odio habui omnem
weg unrihtwisnesse forðon þu æ gesettest me
uiam iniquitatis quoniam tu legem posuisti mihi. **105.**
leohtfæt fotum minum word þin drihten 7 leoht
Lucerna pedibus meis uerbum tuum domine.' et lumen
stigum minum ic swor 7 ic gehogode healdan domas
semitis meis. **106.** *Iuraui et statui custodire iudicia*
rihtwisnesse þinre geæaðmedod ic eom æghwonan drihten
iustitiæ tuæ. **107.** *Humiliatus sum usquequaque domine.'*
geliffæsta me æfter worde þinum þa wilsumlican muþes
uiuifica me secundum uerbum tuum. **108.** *Voluntaria oris*
mines wellicwyrðe dó drihten 7 domas þine lære me
mei beneplacita fac domine.' et iudicia tua doce me [f. 81 b]
sawl min on hondum þinum symle 7 ǽ þine ne
109. *Anima mea in manibus tuis semper.' et legem tuam non*
eom ic ofergitiliende setton þa synfullan grino me
sum oblitus. **110.** *Posuerunt peccatores laqueos mihi.'*
7 from bebodum þinum ic ne dwelode yrfweardnesse
et a mandatis tuis non erraui. **111.** *Hereditatem* [1]
ic sohte cyðnessa þine on ecnesse forþan wynsumnes 7 blis
adquisiui testimonia tua in æternum.' quia exultatio
heortan minre synt ic onhelde heortan mine to donne
cordis mei sunt. **112.** *Inclinaui cor meum ad faciendas*
rihtwisnessa þine on ecnesse fore edleane
iustificationes tuas in æternum.' propter retributionem.
þa unrihtwisan on feounge ic hæfde 7 ǽ þine ic lufode
113. *Iniquos odio habui.' et legem tuam dilexi.*
fultumiend 7 andfengend min þu eart 7 on worde
114. *Adiutor et susceptor meus es tu.' et in uerbum*
þinum ic gehyhte onheldaþ ge from me awerigede 7
tuum speraui. **115.** *Declinate a me maligni.' et*

---

[1] *-m* z. T. radiert.

ic smeage bebodu godes mines onfoh me drihten æf-
scrutabor mandata dei mei. **116.** *Suscipe me domine secun-*
ter gesprece þinum 7 ic lyfge 7 ne gescend þu me from
dum eloquium tuum et uiuam.' et ne confundas me ab
onbidunge minre gefultuma me 7 ic beo hal 7 ic
expectatione mea. **117.** *Adiuua me et saluus ero.' et me-*
smeage on þinum rihtwisnessum symle þu oferhogas[1]
ditabor in tuis iustificationibus semper. **118.** **Sreuisti*[2]
ealle ofdune astigende from rihtwisnessum þinum forþan
omnes discedentes a iustificationibus tuis.' quia
unriht geþoht hira is oferleorende 7 oferfarende
iniusta cogitatio eorum est. **119.** *Preuaricantes*
ic getealde ealle synfulle eorþan forþan ic lufode cyþ-
reputaui omnes peccatores terræ.' ideo dilexi testi-
nessa þine gefæstna on ege þinum flæsc mine from
monia tua. **120.** *Infige timori tuo carnes meas.' a*
dome soþlice þinum ic ondred ic dyde dom 7
iudiciis enim tuis timui. **121.** *Feci iudicium et*
rihtwisnesse ne sele þu me þam ehtendum geceos
iustitiam.' ne tradas me persequentibus me. **122.** *Elige*
*seow[3] þinne on good þætte ne hearmcwideligen me þa
*seruum tuum in bonum.' ut non *calumniantur*[4] *mihi*
oferhidigan eagan mine ateorodon on þinre hælo 7 on
superbi. **123.** *Oculi mei defecerunt in salutari tuo.' et in*
gesprece rihtwisnesse þinre do mid þeowe þinum æfter
eloquio iustitiæ tuæ. **124.** *Fac cum seruo tuo secundum*
mildheortnesse þinre 7 rihtwisnesse þine lær me þeow
misericordiam tuam.' et iustificationes tuas doce me. **125.** *Seruus*
þin eom ic sele me onget þæt ic wite cyðnessa þine
tuus sum ego da mihi intellectum.' ut sciam testimonia tua.

---

[1] Endung sehr undeutlich.
[2] Schreibfehler für *Spreuisti.*
[3] Schreibfehler für þeow.
[4] Wahrscheinlich Schreibfehler für *calumnientur.*

tid is to donne drihten tostencton unrihtwise æ
126. *Tempus faciendi domine.' dissipauerunt iniqui legem*
þine forþan ic lufode bebodu þine ofer gold 7
tuam. [f. 82 a] **127.** *Ideo dilexi mandata tua.' super aurum et*
ðæt gymcyn topazion forþan to eallum bebodum þinum
topazion. **128.** *Propterea ad omnia mandata tua*
ic beo gereht æghwelcne weg unrihtne on feonge ic hæfde
dirigebar.' omnem uiam iniquam odio habui.
wundra cyðnessa þine drihten forþan smeagende is
129. *Mirabilia testimonia tua domine.' ideo scrutata est*
þa sawl min beorhtnes worda 7 gespræca þinra
ea anima mea. **130.** *Declaratio *sermorum*[1] *tuorum*
onliht me 7 andgit selð lytlingum muð minne
inluminat me.' et intellectum dat paruulis. **131.** *Os meum*
ic ontynde 7 ic togeteah oroð forðan bebodu þine
aperui et adtraxi spiritum.' quia mandata tua
ic gewilnode geloca on me 7 gemildsa min drihten
desiderabam. **132.** *Aspice in me et miserere mei domine.'*
æfter dome lufgendra naman þinne stæpas mine
secundum iudicium diligentium nomen tuum. **133.** *Gressus meos*
gerece æfter gespræce þinum þætte ne walde min
dirige secundum eloquium tuum.' ut non dominetur mei
æghwylc unrihtwisnes alies me from hearmcwidum
omnis iniustitia. **134.** *Redime me a calumniis*
manna þæt ic healde bebodu þine onsine þine
hominum.' ut custodiam mandata tua. **135.** *Faciem tuam*
onliht ofer þeow þinne 7 lære me rihtwisnessa þine
inlumina super seruum tuum.' et doce me iustificationes tuas.
utgong wætra oferferdon eagan mine forðan hie ne
136. *Exitus aquarum transierunt oculi mei.' quia non*
heoldon ǽ þine rihtwis þu eart drihten 7 riht is
custodierunt legem tuam. **137.** *Iustus es domine.' et rectum*

---

[1] Schreibfehler für *sermonum*.

dóm þin þu bebude rihtwisnesse cyþnessa þine 7
iudicium tuum. **138.** *Mandasti iustitiam testimonia tua.' et*

soþfæstnesse þine swiðe aswindan oððe unhalian me
ueritatem tuam nimis. **139.** *Tabescere me*

dyde elnung huses[1] þines forþan ofergitende synt word
fecit zelus tuæ.' quia obliti sunt uerba

þine *siend[2] mine fyren is gesprec þin swiþlice
tua inimici mei. **140.** *Ignitum eloquium tuum uehementer.'*

7 þeow þin lufode þæt gengra ic eom 7 for-
et seruus tuus dilexit illud. **141.** *Adolescentior ego sum et con-*

hogod rihtwisnessa þine ne eom ic ofergiteliende
temptus.' iustificationes [f. 82 b] *tuas non sum oblitus.*

rihtwisnes þin driht*en* rihtwisnes on ecnesse 7 ǽ
142. *Iustitia tua domine iustitia in æternum.' et lex*

þin soþfæstnes geswencednes 7 nearones gemetton me
tua ueritas. **143.** *Tribulatio et angustia inuenerunt me.'*

bebodu soþlice þin smeaung min is efnes cyþnes
mandata autem tua meditatio mea est. **144.** *Æquitas testimonia*

þin on ecnesse 7 ondgit sele me 7 ic lyfige ic
tua in æternum.' et intellectum da mihi et uiuam. **145.** *Cla-*

clepode on ealre heortan minre gehier me driht*en* riht-
maui in toto corde meo.' exaudi me domine.' iustifi-

wisnessa þine ic sece ic cleopode to þe halne me
cationes tuas requiram. **146.** *Clamaui ad te.' saluum me*

gedo þæt ic healde bebodu þine ic forecom on ripunge
fac.' ut custodiam mandata tua. **147.** *Preueni in ma-*

7 on ielde 7 ic cleopode 7 on worde þinu*m* ic gehyhte
turitate et clamaui.' et in uerbum tuum speraui.

forecomon eagan mine to þe on dægred þæt ic smeage
148. *Preuenerunt oculi mei ad te diluculo.' ut meditarer*

---

[1] Im latein. Texte Rasur (von *domus*), auch die Glosse ist ein wenig beschädigt.

[2] Schreibfehler für fiend.

gesprecu þine stefne mine gehier drihten æfter mild-
eloquia tua. **149.** *Vocem meam exaudi domine secundum mise-*
heortnesse þine 7 æfter dome þinum geliffæsta me
ricordiam tuam.' et secundum iudicium tuum uiuifica me.
togenealæhton ehtende me unrihtlice from ǽ
150. *Adpropiauerunt persequentes me iniqui.' a lege*
soþlice þinre feor gewordene synt neh þu eart drihten
autem tua longe facti sunt. **151.** *Prope es tu domine.'*
7 ealle bebodu þin soðfæstnes on fruman ic oncneow
et omnia mandata tua ueritas. **152.** *Initio cognoui*
be cyðnessum þinum forþan on ecnesse þu gestaþelodest
*de testimoniis tuis.' *qui*[1] *in æternum fundasti*
þa geseoh eaþmodnesse mine 7 genere me forþan æ
ea. **153.** *Uide humilitatem meam et eripe me.' quia legem*
þine ne *dem[2] ic ofergiteliende dem dom minne
tuam non sum oblitus. **154.** *Iudica iudicium meum*
7 alies me fore gespræce þinum geliffæsta me feor
et redime me.' propter eloquium tuum uiuifica me. **155.** *Longe*
is from synfullum hælo forþan rihtwisnessa þine ne
est a peccatoribus salus.' quia iustificationes tuas non
sohton mildsunga þine micle swiðe drihten
exquisierunt. [f. 83 a] **156.** *Miserationes tuę multę nimis domine.'*
æfter dome þinum geliffæsta me monige wæron
secundum iudicium tuum uiuifica me. **157.** *Multi perse-*
ehtende me 7 swencende me from cyðnessum þinum ic
quentes me et tribulantes me.' a testimoniis tuis non
ne onhylde ic geseah no healdende wære 7 ic aswond
declinaui. **158.** *Vidi non seruantes pactum et tabescebam.'*
forþan gesprecu þine ne heoldon geseoh forþan
quia eloquia tua non custodierunt. **159.** *Uide quia*
bebodu þine ic lufode drihten on þinre miltheortnesse ge-
mandata tua dilexi.' domine in tua misericordia ui-

---

[1] Schreibfehler für *quia*.

[2] Schreibfehler für eom, wohl durch das folgende »dem« veranlasst.

liffæsta me fruman worda þinra soþfæstnes on
uifica me. **160.** *Principium uerborum tuorum ueritas.' in*

ecnesse ealle domas rihtwisnesse þinre ealdormen
æternum omnia iudicia iustitiæ tuæ. **161.** *Principes*

ehtende sint me butan gewyrhtum 7 from wordum þinum
persecuti sunt me gratis.' et a uerbis tuis

forhtode heorte min blissige ic ofer gesprecu þine
formidauit cor meum. **162.** *Letabor ego super eloquia tua.'*

swaswa se þe gemeteþ herereaf micle unrihtwisnesse
sicut qui inuenit spolia multa. **163.** *Iniquitatem*

on teonge ic hæfde 7 onscuniende ic eom æ soþlice þine
odio habui et abhominatus sum.' legem autem tuam

ic lufode seofonsiþum on dæge *loþ[1] ic *cwæt[2] þe
dilexi. **164.** *Septies in die laudem dixi tibi.'*

ofer domas rihtwisnesse þinre sib sie micel lufigendum
super iudicia iustitiæ tuæ. **165.** *Pax multa diligentibus*

ǽ þine drihten 7 ne is on him æswic ic on-
legem tuam dominę.' et non est in illis scandalum. **166.** *Ex-*

bad hælo þine drihten 7 bebodu þine ic lufode
pectabam salutare tuum domine.' et mandata tua dilexi.

beold sawl min cyðnessa þine 7 lufode þa
167. *Custodiuit anima mea testimonia tua.' et dilexit ea*

swiðlice ic heold bebodu þine 7 cyþnessa þine
uehementer. **168.** *Seruaui mandata tua et testimonia tua.'*

forþan ealle wegas mine on gesihðe þinre drihten to-
quia omnes uię meæ in conspectu tuo domine. **169.** *Ad-*

genealæceþ gebed min on gesihþe þinre drihten æfter
propiet oratio mea in conspectu tuo domine.' secundum

gesprece þinum sele me ondgit ingæð ben
eloquium tuum da mihi intellectum. **170.** *Intret postulatio*

min on gesihðe þinre drihten æfter gespræce
mea in conspectu tuo domine.' secundum [f. 83 b] *eloquium*

---

[1] Schreibfehler für lof.

[2] Schreibfehler für cwæþ.

þinum genere me utroccettaþ weleras mine ymensang
tuum eripe me. **171.** *Eructuabunt labia mea hymnum.'*
þonne þu lærest me rihtwisnessa þine foresæde
dum docueris me iustificationes tuas. **172.** *Pronuntiabit*
tunge min gesprecu þine forþan ealle bebodu þine efnes
lingua mea eloquia[1] *tua*[1]*.' quia omnia mandata tua æquitas.*
sie hond þin þætte halne me gedo forþan bebodu
173. *Fiat manus tua ut saluum me facias.' quia mandata*
þine ic geceas ic gewilnode hælo þine drihten 7 æ
tua elegi. **174.** *Concupiui salutare tuum domine.' et lex*
þin smeaung min is leofaþ sawl min 7 hereþ þe 7
tua meditatio mea est. **175.** *Viuet anima mea et laudabit te.' et*
domas þine gefultumiaþ me ic dwolode swaswa sceap
iudicia tua adiuuabunt me. **176.** *Erraui sicut ouis*
þæt forwearþ *seoc[2] þeow þinne drihten forþan bebodu
quæ perierat.' require seruum tuum domine.' quia mandata
þine ne eom ic ofergiteliende
tua non sum oblitus.

Ps. 119.[3]

to drihtne þa ic wæs geswenced ic cleopode 7 he
Ad dominum dum tribularer clamaui.' et exau-
gehierde me drihten alies sawle mine from welerum
diuit me. **2.** *Domine libera animam meam a labiis*
unrihtwisum 7 from tungan facenfulre *hæt[4] byð seald
iniquis.' et a lingua dolosa. **3.** *Quid detur*

---

[1] *-a* oben etwas radiert; vielleicht hat man an eine Korrektur zu *-ū* gedacht.

[2] Wohl verschrieben für sec.

[3] In der hs. steht: Centesimum nonagesimum canticum graduum. (Gewöhnlich ist die Nummer der Psalmen mit römischen Ziffern bezeichnet).

[4] Schreibfehler für hwæt.

þe oþþe hwæt byþ togeseted þe 7 from tungan fæcenfulre
tibi aut quid adponatur tibi.' et a lingua dolosa.

strælas mihtiges scearpe mid colum tolesendes
4. *Sagittę potentis acutę.' cum carbonibus desolatoriis.* 5.

wa me forþan londbegengnes min afirred is ic eardode
Heu me quia incolatus meus prolongatus est.' habitaui

mid þæm eardiendum þiesternesse swiþe londleod 7 wræcca
cum habitantibus cedar.' 6. *multum incola fuit*

sawl min mid þis þa þe *feodam [1] sybbe ic wæs ge-
anima mea. 7. *Cum his qui oderunt pacem eram pa-*

sybsum þaþa ic spræc to him hie oferfuhton me butan ge-
cificus.' dum loquebar illis inpugnabant me gra-

wyrhtum
tis.

Ps. 120.

ic uphof eagan mine to munton þanon cymð
[f. 84 a] 1. *Leuaui oculos meos ad montes.' unde ueniat*

fultum me fultum minne from drihtne se þe worhte
auxilium mihi. 2. *Auxilium meum a domino.' qui fecit*

heofon 7 eorþan ne seleþ on onstyrednesse fót þinne
cęlum et terram. 3. *Non det in commotionem pedem tuum.'*

ne ne hnappað 7 slæpeð se þe healdeþ þe gesyhþe ne
neque obdormiet qui custodit te. 4. *Ecce non*

hnappað ne ne slæpeð se þe healdeð drihten
dormitauit neque obdormiet.' qui custodit israhel. 5. *Dominus*

healdeð þe drihten gescyldnes þin ofer hand swiðran
custodiat [2] *te.' dominus protectio tua super manum dexteram*

þinre þurh dæg sunne ne bærneþ þe ne ne mona þurh
tuam. 6. *Per diem sol non uret te.' neque luna per*

---

[1] Oder -om? Schreibfehler für -on.

[2] Offenbar korrig. aus *custodit*.

niht drihten healdeþ þe from æghwelcum yfele
noctem.' 7. dominus custodit te ab omni malo.'
gehealde sawle þine drihten drihten gehealde ingong
custodiat animam tuam dominus. 8. Dominus custodiat introitum
þinne 7 utgong þinne nu heononforþ 7 oþ weoruld
tuum et exitum tuum.' ex hoc nunc et usque in sæculum.

Ps. 121.

blissiende ic eom on þisum þa þe gecwedene synt to me
Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi.'
on drihtnes huse we gað stondende wæron
in domum domini ibimus. 2. Stantes erant pedes[1]
ure on cafertunum þinum seo is
nostri.' in atriis tuis hierusalem. 3. Hierusalem quæ
getimbred swaswa ceaster þære dælnimendnes hire on
ædificatur.' ut ciuitas cuius participatio eius in
þæt ilce þider soþlice astigon cyn cyn drihtnes
idipsum. 4. Illuc enim ascenderunt tribus.' tribus domini
cyðnes on to ondettenne noman þinum forþon
testimonium in israhel ad confitendum nomini tuo. 5. Quia
þær sæton setl on dome setl ofer hus dauides
illic sederunt sedes in iudicio.' sedes super domum dauid.
biddaþ ge þa þe to sibbe sint 7 genihtsum-
6. Rogate quæ ad pacem sunt hierusalem. et habundan-
nes ðæm *lyfgendum[2] þe geweorþe 7 sie syb on mægene
tia diligentibus te. 7. Fiat pax in uirtute
þinum 7 genihtsumnes on torrum þinum fore broþrum
tua.' et habundantia in turribus tuis. 8. Propter fratres

---

[1] Die Glosse radiert.

[2] Verschrieben für lufiendum.

minum 7 nehstum minum ic spræc sibbe be þe
meos et proximos meos.' loquebar pacem de te.

fore huse drihtnes godes mines ic sohte good þe
9. *Propter domum domini dei mei.' quesiui bona tibi;*

Ps. 122.

to þe ic uphof eagan mine þu þe eardast on
[f. 84 b] 1. *Ad te leuaui oculos meos.' qui habitas in*

heofone gesehþe swaswa eagan þeowa on hondum hla-
cælo. 2. *Ecce sicut oculi seruorum.' in manibus domi-*

forda hira swaswa eagan mennenes on hondum hire
norum suorum[1]. *sicut oculi ancillę in manibus dominę*

hlafdian swa eagan ure to drihtne gode urum oþ þæt
suæ.' ita oculi nostri ad dominum deum nostrum.' donec

he mildsige us gemiltsa us drihten gemiltsa us
misereatur nobis. 3. *Miserere nobis domine miserere nobis.'*

forðan swiþe gefylde we sint forhogunge[2] 7 swiþe
quia multum repleti sumus 4. *Et multum*

gefylled is sawl ure mid edwite genihtsumiendum 7
repleta est anima nostra.' obprobrium habundantibus et

forsewennes þæm oferhidigum
despectio superbis.

Ps. 123.

nymþe þætte drihten wæs on us cweþe nu
1. *Nisi quod dominus erat in nobis dicat nunc israhel.'*

---

[1] Nach *suorum* ist *Et* nebst Glosse radiert.
[2] Das latein. Wort (wohl *contemptione*) vollständig radiert.

nimþe forþan drihten wæs on us þonne arisaþ
2. *nisi quia dominus erat in nobis. Dum insurgerent*
men on us wenunga cwice forswelgað us þonne
homines in nos. 3. *forsitan*[1] *uiuos degluttissent nos. Dum*
yrsode mod hyra togenes us wenunga swaswa
irasceretur animus eorum aduersum nos.' 4. *forsitan uelut*
wæter forswulgon us burnan þurhleorde sawl ure
aqua obsorbuissent nos. 5. *Torrentem pertransiuit anima nostra.*'
wenunga þurhleorde ⁊ sawl ure wæter unaræfnenlic
forsitan pertransisset anima nostra.' aquam intolerabilem.

sie gebletsod drihten se þe no sealde us on hæft-
6. *Benedictus dominus.' qui non dedit nos in captio-*
ned toþum hyra sawl ure swaswa spearwa gegripen
nem dentibus eorum. 7. *Anima nostra sicut passer erepta*
is of grine huntiendra grin geþræsted is ⁊ we aliesde
est.' de laqueo uenantium. Laqueus contritus est et nos liberati
sint fultum ure on naman drihtnes se þe
sumus 8. *adiutorium nostrum in nomine domini.' qui*
geworhte heofon ⁊ eorþan
fecit cælum et terram.

Ps. 124.

þa þe getreowað on drihtne swaswa munt sion
Qui confidunt in domino sicut mons sion.' [f. 85 a]
ne byð onstyred on ecnesse se eardaþ on
non commouebitur in æternum qui habitat 2. *in hierusalem.*
muntas on embhwyrfte his ⁊ drihten on ymbhwyrfte folces
Montes in circuitu eius.' et dominus in circuitu populi

---

[1] In *forsitan* sind die Buchstaben -*si*- und -*n* z. T. radiert (beabsichtigte Korrektur zu *forte*).

hys of þisum nu 7 oð worold forþan ne forlæ-
sui.' ex hoc nunc et usque in sæculum. **3.** *Quia non derelin-*
teþ drihten gyrde synfulra ofer hliet rihtwisra þætte
quet dominus uirgam peccatorum.' super sortem iustorum. Vt
ne aþenien þa rihtwisan to unrihtwisnesse honda heora
non extendant iusti ad iniquitatem manus suas.'
wel do drihten þæm goodum 7 rihtheortan onhel-
4. *bene fac domine bonis et rectis corde.* **5.** *Decli-*
dende soþlice to bende togelædeþ drihten mid þam
nantes autem ad obligationem adducet dominus.' cum
wyrcendum unrihtwisnesse sib ofer israhel
operantibus iniquitatem.' pax super israhel.

Ps. 125.

on forcyrrednesse drihten hæftned sion gewordene
In conuertendo dominus captiuitatem sion.' facti
we sint swaswa afrefrede þonne biþ gefylled mid gefean
sumus sicut consolati. **2.** *Tunc repletum est gaudio*
muð ure 7 tunge ure on wynsumnesse þonne
os nostrum.' et lingua nostra exultatione. Tunc
cweþað betweoh þeodum gemiclode driht*en* don mid
dicent inter gentes.' magnificauit dominus facere cum
him gemiclode drihten don mid us gewordene
illis.' **3.** *magnificauit dominus facere nobiscum.' facti*
we sint *blisiende [1] gecer driht*en* hæftned urne [2]
sumus lætantes. **4.** *Conuerte domine captiuitatem nostram.'*
swaswa burnan on suþdæle þa þe sawaþ on tearum
sicut torrens in austro. **5.** *Qui seminant in lacrimis*

---

[1] Wohl verschrieben für blissiende.

[2] Vielleicht aus ure korrigiert.

on gefean ripaþ utgangende eodon 7 weopon sendende
in gaudio metent.' 6. euntes ibant et flebant mittentes
sæd hira cumende soþlice cumaþ on wynsumnesse be-
semina sua. Venientes autem uenient in exultatione.' por-
rende ripan hira
tantes manipulos suos.

Ps. 126.

nimþe drihten getimbrige hus on idelnesse winnaþ
Nisi dominus ædificauerit domum.' in uanum laborant
þa þe timbriaþ þa nymþe drihten healde ceastre
qui ædificant eam. [f. 85 b] *Nisi dominus custodierit ciuitatem.'*
on ydelnesse waciað þa ðe healdað þa on idel is
in uanum uigilant qui custodiunt eam. **2.** *In uanum est*
eow ær leohte arisan arisað ge æfter þam ge sittaþ
uobis ante lucem surgere.' surgite postquam sederitis.'
ge þa þe etað hlaf sares þonne he seleð leofum
qui manducatis panem doloris. Cum dederit dilectis
his slæp þis is erfeweardnes drihtnes bearn med
suis somnum.' **3.** *hæc est hereditas domini.' filii mercis*
wæstm wombe 7 innoþes swaswa strælas on handa mih-
fructus uentris. **4.** *Sicut sagittę in manu poten-*
tiges swa bearn aladiendra eadig is wer se þe gefylþ
tis.' ita et filii excussorum. **5.** *Beatus uir qui impleuit*[1]
gewilnunge his of him ne biþ gescended þonne he spri-
desiderium suum.' ex ipsis non confundetur.' dum loque-
ceþ to feondum his on gete
tur inimicis suis in porta.

Ps. 127.

eadige beoþ ealle þa þe *ondrædeþ[2] drihten þa þe
Beati omnes qui timent dominum.' qui

[1] Offenbar korrigiert aus *-ebit.*
[2] Wohl verschrieben für -aþ.

gangað on wegum his gewin wæstma þinra þu
ambulant in uiis eius. **2.** *Labores fructuum tuorum man-*
etest eadig þu eart 7 *bene [1] þe biþ wif þin swaswa
ducabis.' beatus es et bene tibi erit. **3.** *Vxor tua sicut*
wintreow genihtsumiende on sidum huses þines bearn
uitis habundans.' in lateribus domus tuæ. Filii
þine swaswa plantan eletreowa on embehwerfte beodes
tui sicut nouellę oliuarum.' in circuitu mensæ
þines gesehðe swa bið gebledsod ælc mon se þe on-
tuæ. **4.** *Ecce sic benedicetur.' omnis homo qui ti-*
drædeþ drihten gebletsige þe drihten of sione þæt
met dominum. **5.** *Benedicat te dominus ex sion.' ut*
þu gesihst þa ðe góde sint on hierusalem eallum dagum [2]
uideas quæ bona sunt in hierusalem.' omnibus diebus
lifes þines 7 þu gesihst bearn bearna þinra sib
uitę tuæ. **6.** *Et uideas filios filiorum tuorum.' pax*
ofer
super israhel.

Ps. 128.

wel oft oferfuhton me from geoguðhade minum cweþe
Sepe expugnauerunt me a iuuentute mea dicat
nu israhel oft oferfuhton me from geogoðe minre
nunc israhel.' **2.** *sepe expugnauerunt me a iuuentute mea*
7 soþlice ne mehton me ofer bæc min timbre-
etenim non potuerunt mihi. **3.** *Supra dorsum meum fabricaue-*
don synfulle afyrdon unrihtwisnessa hira
runt peccatores.' prolongauerunt [f. 86 a] *iniquitates suas.*
drihten rihtwis forceorfeð sweorban synfulra sien
4. *Dominus iustus concidet ceruices peccatorum.'* **5.** *con-*

---

[1] Das latein. Wort in der Glosse wiederholt.
[2] Aus dægum korrigiert.

gescynde 7 ondræden ealle þa ðe feodon sion sien hie
fundantur et reuereantur omnes qui oderunt sion. **6.** *Fiant*
swaswa heg getimbra þæt ærþan sie utaloccn a-
sicut foenum ędificiorum.' quod priusquam euellatur are-
drugað of ðam ne gefylð hond his se þe ripð ne
scit. **7.** *De quo non impleuit manum suam qui metit.' nec*
his sceatan oððe bearm se þe ripan oððe handfulla somnað
sinum suum qui manipulos colligit.
7 ne cwædon þa þe bíferdon bletsung drihtnes ofer
8. *Et non dixerunt qui preteribant.' benedictio domini super*
eow wel bletsiað eow on naman drihtnes
uos. benediximus uobis in nomine domini.

Ps. 129.

of grundum 7 of deopnessum ic clypode to þe drihten drihten
De profundis clamaui ad te domine.' **2.** *domini*
gehier gebed min sien 7 *geweorðe [1] earan þine be-
exaudi orationem meam. Fiant aures tuæ in-
healdende on gebed ðeowes þines gif unrihtwisnessa
tendentes.' in orationem serui tui. **3.** *Si iniquitatem* [2]
ðu behiltst drihten drihten hwelc aræfneð forðon mid
obseruaueris domine.' domine quis sustinebit. **4.** *Quia apud*
þe miltsung is 7 fore æ þinre ic aræfnde þe drihten
te propitiatio est.' et propter legem tuam sustinui te domine.
abær 7 aræfnede sawl min on word þin gehihteð
Sustinuit anima mea in uerbum tuum.' **5.** *sperauit*
sawl min on drihtene from gehelde morgentidlicre oð
anima mea in domino. **6.** *A custodia matutina usque ad*
niht gehiht israhel on drihtene forðan mid drihtne
noctem.' speret israhel in domino. **7.** *Quia apud dominum*

---

[1] Wohl verschrieben für -en.

[2] Scheint korrig. aus *-ates* (vgl. die Glosse).

mildheortnes is 7 genehtsum mid hine alesnes 7 he
misericordia est.' et copiosa apud eum redemptio. **8.** *Et ipse*
alesde israel of eallum unrihtwisnessum his
redemit israhel.' ex omnibus iniquitatibus eius.

Ps. 130.

drihten ne is upahefen heorte min ne upahæfene
Domine non est exaltatum cor meum.' neque elati
synt eagan mine ne ic ne eode on miclum ne on
sunt oculi mei. Neque ambulaui in magnis.' neque in
*wondurlicum[1] ofer me gif no eadmodlice
mirabilibus super me. [f. 86 b] **2.** *Si non humiliter*
ic hogode ac ic uphof sawle mine swaswa awened
sentiebam.' sed exaltaui animam meam. Sicut ablactatus
is ofer modor his swa þu geedleanast on sawle mine
est[2] *super matrem suam.' ita retribues in animam meam.*
gehyhte on drihten of þisum nu and oð
3. *Speret israhel in domino.' ex hoc nunc et usque*
weoruld
in sæculum.

Ps. 131.[3]

gemyne driht*en* dauides 7 ealre his monþwærnesse
Memento domine dauid.' et omnis mansuetudinis eius.
swaswa swor drihtne gehat gehet gode iacobes gif
2. *Sicut iurauit domino.' uotum uouit deo iacob.* **3.** *Si*

---

[1] Verschrieben für wundorlicum.

[2] Über der Zeile hinzugefügt.

[3] Pss. 131, 132 u. 133 haben in der Hs. keine Nummer.

ic inga on geteld huses mines gif ic astige on
introiero in tabernaculum domus meæ.' si ascendero in

bed strewenne minre gif ic selle slæp eagum minum
lectum stratus mei. 4. *Si dedero somnum oculis meis.'*

oððe bræwum minum hnappunge oððe reste þunwan-
aut palpebris meis dormitationem.' 5. *aut requiem tempori-*

gum minum oþþæt ic gemete stowe drihtne geteld
bus meis. Donec inueniam locum domino.' tabernaculum

gode iacobes gesehðe 7 soðlice we gehirdon þa on eu-
deo iacob. 6. *Ecce audiuimus ea in eff-*

frata we gemetton þa on feldum wudes we ingað on
rata.' inuenimus ea in campis siluæ. 7. *Introibimus in*

geteld his we gebiddað on stowe þær stodon fet
tabernaculum eius.' adorabimus in loco ubi steterunt pedes

his aris drihten on reste þine þu and earc hal-
eius. 8. *Exurge domine in requiem tuam.' tu et arca sanctifi-*

gunge þinre sacerdas þine sien gegerede rihtwisnesse 7
cationis tuæ. 9. *Sacerdotes tui induantur iustitia.' et*

halgan þine blissien fore dauide þeowe þinum ne
sancti tui lętentur. 10. *Propter dauid seruum tuum.' non*

acer þu onsiene cristes þines swor drihten dauide
auertas faciem christi tui. 11. *Iurauit dominus dauid*

soþfæstnesse 7 ne biwægde hine of wæstme wombe þinre
ueritatem.' et non frustrabitur eum. De fructu uentris tui

ic sette ofer seld 7 setl min gif healdað bearn þine
ponam super sedem meam.' 12. *si custodierint filii tui*

cyðnessæ mine 7 cyðnessa mine þas þa ic lære hie
testamentum meum.' et testimonia mea hæc quæ docebo eos.

7 bearn hira oð on weorold weorolde sittað ofer setl
Et filii eorum usque in sæculum sæculi.' sedebunt super sedem

min forþan geceas drihten sion he foreceas hie on
meam. 13. *Quoniam elegit dominus sion.' preelegit eam in*

eardunge him þeos rest min on weorold weorulde
habitationem sibi. 14. *Hæc requies mea in sæculum sæculi.'*

her ic eardige forþan *he foreceas[1] hie widwan
hic habitabo quoniam preelegi eam. [f. 87 a] 15. *Viduam*
his bletsigende ic bletsige þearfan his ic gefylle mid hlafum
eius benedicens benedicam.' pauperes eius saturabo panibus.
sacerdhadas his ic gegerwe mid hælo 7 halge his
16. *Sacerdotes eius induam salutare.' et sancti eius*
mid wynsumnesse wynsumiað 7 blissiað þær ic forðge-
exultatione exultabunt. 17. *Illic produ-*
læde horn dauides ic gegearwode leohtfæt criste minum
cam cornu dauid.' paraui lucernam christo meo.
fiend his ic gegerwe mid scome ofer hine soðlice
18. *Inimicos eius induam confusione.' super ipsum autem*
blewð halgung min
florebit sanctificatio mea.

Ps. 132.

gesehþe hu góod 7 hu wynsum þætte eardian broðor
Ecce quam bonum et quam iocundum.' habitare fratres
on annisse swaswa smiring on heafde seo smiring
in unum. 2. *Sicut unguentum in capite. quod*
adune astah on beard beard áárones seo astag on
descendit in barbam barbam aaron. Quod descendit in
læppan hrægles his swaswa deaw þæs muntes hermo-
ora uestimenti eius.' 3. *sicut ros hermon.'*
nes se deaw adune astigeð on munt sion forþan þær
qui descendit in montem sion. Quoniam illic
bebead drihten bletsunge 7 líf oð on weoruld
mandauit dominus benedictionem.' et uitam usque in sæculum.

[1] Nachlässige Wiedergabe, durch das vorhergehende *preelegit* (v. 13) veranlasst.

Ps. 133.

gesehþe 7 wittelice[1] nu gebletsiað drihten ealle þeowas
Ecce nunc benedicite dominum.' omnes serui

drihten ge þe stondað on huse drihtnes on cafortunum
domini. Qui statis in domo domini.' in atriis

huses godes ure on nihtum uphebben ge honda eowre
domus dei nostri. **2.** *In noctibus extollite manus uestras*

on halige 7 bletsiæn ge drihten bletsige þe drihten
in sancta.' et benedicite dominum. **3.** *Benedicat te dominus*

of sione se þe geworhte heofon 7 eorðan
ex sion.' qui fecit cęlum et terram.

Ps. 139.

genere me drihten fram men yfelum fram
[f. 90 a] **2.** *Eripe me domine ab homine malo.' a*

were unrihtum alys me ne syle me of
uiro iniquo libera me. . . . . . [f. 90 b] **9.** *Ne tradas me a*

gewilnunga minre þam synfullan hy þohton ongean me ne
desiderio meo.' peccatores cogitauerunt aduersum me nę

forlæt þu me þy læs æfre hy sien ahafen up
derelinquas me.' ne umquam exaltentur.

Ps. 140.

drihten ic clypode to þe gehyr me beheald stefne gebedes
Domine clamaui ad te exaudi me.' intende uoci orationis

mines þonne ic clipige to þe si gereht gebed min swaswa
meæ.' dum clamauero ad te. **2.** *Dirigatur oratio mea.' sicut*

---

[1] Undeutlich geschrieben.

anal on gesihþe þinre ahafennes handa minra of-
incensum in conspectu tuo. Eleuatio manuum mearum.' sacrifi-
rung æfenlicu sete drihten geheordnesse muþe minum
cium uespertinum. **3.** *Pone domine custodiam ori meo.'*
7 duru ymbstandennesse welerum minum þæt þu na
et hostium circumstantię labiis meis. **4.** *Vt non*
ahylde[1] heortan mine on word yfel to wregeanne
declines cor meum in uerbum malum.' ad excussandas
wrohta on synnum
excussationes in peccatis.

Ps. 142.

drihten gehier gebed min mid earum onfoh
[f. 91 b] *Domine exaudi orationem meam.' auribus percipe*
halsunge mine on soðfæstnesse þinre gehier me on þinre
obsecrationem meam.' in ueritate tua exaudi me in tua
rihtwisnesse 7 ne ga ðu in on dome mid þeowe þinum
iustitia. **2.** *Et non intres in iudicium cum seruo tuo.'*
forðon ne bið gerihtwisod on gesihþe þinre æghwelc lifgende
quia non iustificabitur in conspectu tuo omnis uiuens.
forðon ehtende is feond sawle mine geeaðmedde
3. *Quia persecutus est inimicus animam meam.' humiliauit*
on eorðan lif min gestaþelode me on dygelnessum 7
in terra uitam meam. Collocauit me in obscu-
heolstrum swaswa deade weorolde 7 generwed is on me
ris sicut mortuos sæculi.' **4.** *et ancxiatus est in me*
gast min on me gedrefed is heorte min gemindi ic
spiritus meus. in me turbatum est cor meum. **5.** *Memor*
wæs daga ealdra 7 smeagende ic eom on eallum weor-
fui dierum antiquorum.' et meditatus sum in omnibus ope-

[1] Korrigiert aus onhylde.

cum þinum 7 on dædum handa ðinra ic smeage ic aðe-
ribus tuis. et in factis manuum tuarum meditabor. **6.** *Ex-*
nede handa mine to þe sawl min swaswa eorðe butan
pandi manus meas ad te.' anima mea sicut terra sine
wætere ðe hrædlice geher me drihten asprong gast min
aqua tibi **7.** *uelociter exaudi me. Domine defecit spiritus meus.'*
ne acyr ðu onsine þine from me 7 ic beo gelic ðæm
ne auertas faciem tuam a me.' et ero similis de-
adunestigendum on seað geherende me do on mergen
scendentibus in lacum. **8.** *Auditam mihi fac mane*
mildheortnesse þine forðon on þe ic gehihte drihten cuðne
misericordiam tuam.' quia in te speraui domine. Notam
me do weg on ðam ic gange forðan to þe drihten ic uphof
mihi fac uiam in qua ambulem.' quia ad te domine leuaui
sawle mine genere me of feondum minum drihten to
animam meam. **9.** *Eripe me de inimicis meis domine ad*
þe ic gefleah lær me don willan þinne forðon þu
te confugi.' **10.** *doce me facere uoluntatem tuam.' .quia tu*
eart god min gast þin good gelædeð me on weg rihtne
es deus meus. Spiritus tuus bonus deducet me in uiam rectam.'
‧‧ fore naman þinne drihten þu geliffæstas me
11. *propter* [f. 92 a] *nomen tuum domine uiuificabis me* [1]
on æfnesse ðinre 7 þu utalædst of geswince sawle mine
in æquitate tua. Et educes de tribulatione animam meam.'
7 on mildheortnesse ðinre þu forspildst fynd mine
12. *et in misericordia tua disperdes inimicos meos.*
7 þu forspildest ealle ða þe swencaþ sawle mine forðon
et perdes omnes qui tribulant animam meam.' quoniam
þeow þin ic eom
seruus tuus ego sum.

---

[1] Steht über der Zeile.

Hymnen.

1.

hymnus trium puerorum.

bletsiað ge ealle weorc drihtnes drihten blet-
[f. 101 a] *Benedicite omnia opera domini dominum. Bene-*
siað heofonas drihten bletsiað englas drihtnes drihten
dicite cœli dominum.' benedicite angeli domini dominum.
bletsiað wætru þa ðe ofer heofonas sint drihten bletsiað
Benedicite aquę quœ super cęlos sunt dominum.' benedicite
ealle mægnu drihtnes drihten bletsiað sunne ⁊ mona
omnes uirtutes domini dominum. Benedicite sol et luna
drihten bletsiað steorran heofones drihten bletsiað scur
dominum.' benedicite stellœ cœli dominum. Benedicite imber
⁊ deaw drihten bletsiað ealle gastas god drihten blet-
et ros dominum.' benedicite omnes spiritus dei dominum. Bene-
siað fyr ⁊ hæto drihten bletsiað nihta ⁊ dagas drihten
dicite ignis et estus dominum.' benedicite noctes et dies dominum.
bletsiaþ þeostro ⁊ leoht drihten bletsiað cyle ⁊ hætu
Benedicite tenebrœ et lumen dominum.' benedicite frigus et cauma
drihten bletsiaþ hrim ⁊ snawas drihten bletsiað le-
dominum. Benedicite pruina et niues dominum.' benedicite ful-
getu ⁊ wolcnu drihten bletsige eorðan drihten bletsiað
gora et nubes dominum benedicat terra dominum. Benedicite
muntas ⁊ hylla drihten bletsiað ealle acennede eorðan
montes et colles dominum.' benedicite omnia nascentia terrę
drihten bletsiað sǽs ⁊ flod drihten bletsiað
dominum. Benedicite maria et flumina dominum.' benedicite
wyllas drihten bletsiaþ hwalas ⁊ ealle þa ðe beoð onsty-
fontes dominum. Benedicite cęte et omnia quę mouen-

rede on wæteru*m* drih*ten* bletsiað fuglas heofones
tur in aquis dominum.' benedicite uolucres cęli
drih*ten* bletsiaþ wilddeor 7 ealle nietenu driht*en*
dominum. Benedicite bestiæ et uniuersa pecora dominum.'
bletsiað bearn monna driht*en* bletsige drihten
benedicite filii hominum dominum. benedicat israhel dominum.
bletsiað sacerdhadas drihtnes drihten bletsiað þeowas
Benedicite sacerdotes domini dominum.' benedicite serui
drihtnes drihten bletsiaþ gastas 7 sawla rihtwisnessa
domini dominum. Benedicite spiritus et animę iustorum
drihten bletsiaþ halige 7 eaðmode on heortan driht*en*
dominum.' benedicite sancti et humiles corde dominum.
bletsiaþ annanias adzarias 7 missael driht*en* bletsien we
Benedicite annanias azarias et misahel dominum. Benedicamus
fæder 7 sunu 7 þone halgan gast drihten herien we
patrem et filium.' et spiritum sanctum dominum Laudemus
7 ofer uphebben we hine on weorulde gebletsod þu eart
et superexaltemus eum in sæcula. Benedictus es
on rodore heofones 7 hergendlic 7 wuldorfæst 7 ofer upa·
in firmamento cæli.' et laudabilis et gloriosus et superexal-
hefen on weorulde
tatus in sæcula.

2.[1]

swa hwylc swa wille hal beon beforan eallum
[f. 101 b] *Quicumque uult saluus esse.' ante omnia*
þingum þearf is soþlice þ*æt*te he hæbbe þone eallecan
opus est enim ut teneat catholicam
geleafan þone nymþe gehwelc onwealhne 7 unbesmitenne
fidem. Quam nisi quisque integram inuiolatamque
healde butan tweon on ecnesse forweorðeð geleafa soþlice
seruauerit. absque dubio in ęternum peribit. Fides autem

[1] Ohne Rubrik.

se ealleca þis is þæt ænne god on þrienesse 7 þa ðrie-
catholica hæc est.' ut unum deum in trinitate et trini-
nesse on annesse we weorðian ne ne gemengen we þa hadas
tatem in unitate ueneremur. Neque confundentes personas.'
ne þa spede asyndrien we oþer is witodlice had
neque substantiam separantes. Alia est enim persona
fæderes oþer is þæs suna oðer is þæs halgan gastes. ac þæs
patris.' alia filii.' alia et spiritus sancti. Sed
fæderes 7 þæs suna 7 þæs halgan gastes an godcundnes is
patris et filii et spiritus sancti una est diuinitas.'
efengelic wuldor efenéce mægenþrym hwylc hwylc is se fæder
æqualis gloria.' coæterna maiestas. Qualis pater
hwylc is se sunu hwylc is 7 se halga gast ungesceapen
talis filius.' talis et spiritus sanctus. Increa-
7 ungeworden is se fæder ungesceapen is se sunu unge-
tus pater.' increatus filius.' in-
sceapen is 7 se halga gast mycel 7 unmæte is se fæder
creatus et spiritus sanctus. Inmensus pater.'
unmæte is se sunu micel 7 unmæte is 7 se halga gast
inmensus filius.' inmensus et spiritus sanctus.
ece is se fæder ece is se sunu ece is 7 se halga gast 7
Æternus pater.' æternus filius.' æternus et spiritus sanctus. Et
þeah hwæðere næs na þry ece ac an is ece swaswa
tamen non tres æterni.' sed unus æternus. Sicut
næs na þri synt ungesceapene ne þrie unmæte 7 healice
non tres increati.' nec tres inmensi.'
ac an is ungesceapen 7 ungeworden 7 an is unmæte 7 healic
sed unus increatus et unus inmensus.
gelice is ælmihtig se fæder ælmihtig se sunu ælmihtig 7
Similiter omnipotens pater.' omnipotens filius.' omnipotens et
se halga gast 7 þeah hwæðere næs na þry ælmihtige
spiritus sanctus. Et tamen non tres omnipotentes.'
ac an is ælmihtig swaswa is god se fæder god sunu god
sed unus omnipotens. Ita deus pater.' deus filius.' deus

7 se halga gast 7 þeah hwæðere næs na þry godas ac
et spiritus sanctus. Et tamen non tres dii.' sed

an is god swaswa is drihten fæder drihten sunu drihten
unus est deus. Ita dominus pater.' dominus filius.' dominus

7 se halga gast 7 þeah hwæþere næs na þrie drihtnas ac
et spiritus sanctus. Et tamen non tres domini.' sed

an is drihten forþan swaswa synderlice æghwelcne
unus est dominus. Quia sicut singillatim unam-

ænlepne had god 7 drihten andettan þære cristenan
quamque personam.' deum et dominum confiteri christiana

soþfæstnesse we synt niedde swa þrie godas oððe
ueritate conpellimur [f. 102 a] *Ita tres deos aut*

drihtnas cweðan þære eallecan æwfæstnesse us is forboden
dominos dicere.' catholica religione prohibemur.

fæder from nænigum is geworden ne gesceapen ne acenned
Pater a nullo est factus.' nec creatus nec genitus.

sunu of fæder anum is nes na geworden ne gesceapen ac
Filius a patre solo est non factus.' nec creatus sed

acenned se halga gast is of fæder 7 sunu næs na geworden
genitus. Spiritus sanctus a patre et filio non factus.'

ne gesceapen ne acenned ac forðcumende an is witodlice
nec creatus nec genitus sed procedens. Vnus ergo

fæder næs þrie fæderas an sunu is næs þrie suna an is
pater.' non tres patres.' unus filius.' non tres filii.' unus

halig gast næs þrie halige gastas 7 on þisse þrienesse
spiritus sanctus.' non tres spiritus sancti. Et in hac trinitate

nan þing is ær oððe æfter nauht is mare oððe læsse ac
nihil prius aut posterius.' nihil maius aut minus. Sed

ealle þrie hadas efenéce him synt 7 efengelice swa swa
totę tres personę.' coæternę sibi sunt.' et coæquales. Ita ut

þurh ealle swaswa eallenga bufan hit gecweden is 7
per omnia sicut iam supra dictum est.' et

seo þrienes on annesse 7 seo annes on þrienesse to arwur-
trinitas in unitate.' et unitas in trinitate uene-

ðianne is se þe wille soþlice hal beon swa be þære
randa sit. Qui uult ergo saluus esse.' ita de
ðrienesse angite ac neadþearf is to ecre hælo þætte
trinitate sentiat Sed necessarium est ad æternam salutem.' ut
onflæscnesse witodlice ures drihtnes hælendes cristes
incarnationem quoque domini nostri ihesu christi.
geleaffullice gelyfe is witodlice geleafa se rihta ðæt we ge-
fideliter credat. Est ergo fides recta ut creda-
liefan 7 andettæn þætte drihten ure hælende crist
mus et confiteamur.' quia dominus noster ihesus christus
godes bearn god samod 7 mann is god he is of spede
dei filius deus pariter et homo est. Deus ex substantia
fæderes ær weorolde acenned 7 mann of spede modor
patris ante sæcula genitus.' et homo ex substantia matris
on weorold acenned fulfremed god 7 fulfremed mann of
in sæcula natus. Perfectus deus.' perfectus homo.' ex
sawle gesceadwisre 7 menniscum flæsce gestandende gelice
anima rationali.' et humana carne subsistens. Equalis
is þam fæder æfter godcundnesse læssa þam fæder æfter
patri secundum diuinitatem.' minor patre secundum
menniscnesse he þeah ðe he si god 7 mann na twegen
humanitatem. Qui licet deus sit et homo.' non duo
þeah hweðere ac án crist is an soðlice næs na
tamen.' sed unus est christus. Vnus autem non
onwendnesse godcundnesse on flæsce onfængennesse
conuersione diuinitatis in carne.' sed adsumptione
þære menniscnesse on gode an eallunga næs na gemeng-
humanitatis in deo. Unus omnino non confu-
nesse spede ac annesse hades witodlice swaswa sawl
sione substantię.' sed unitate personę. Nam sicut anima
gesceadwis 7 flæsc an mann is swa god 7 mann
rationalis et caro unus est homo.' [f. 102 b] *ita deus et homo*
an is crist he þrowigende wæs for hælo ure adune
unus est christus. Qui passus est pro salute nostra.' descen-

astag to helwarum þy þriddan dæge he aras from deadum
dit ad inferos tertia die.' resurrexit a mortuis
he upastag to heofonann siteþ to swiðran healfe godes fæ-
Ascendit ad cælos sedet ad dexteram dei pa-
deres ælmihtiges þanone toweard is to demanne lifgendum
tris omnipotentis inde uenturus est iudicare uiuos
7 deadum to þæs tocyme ealle men arisan hab-
ac mortuos Ad cuius aduentum omnes homines resurgere ha-
bað mid hira lichaman 7 agieldende synt be hyra agnum
bent cum corporibus suis et reddituri sunt de factis
dædum riht 7 þa ðe good dydon gangað on þæt ece
propriis rationem. Et qui bona egerunt ibunt in uitam
lif 7 þa ðe soþlice yfel on þæt éce fyr þis is se
æternam.' et qui uero mala in ignem æternum Hæc est fides
healleca geleafa þone nymþe gehwylc geleaffullice 7 fæstlice
catholica. quam nisi quisque fideliter firmiterque
gelyfe hal ne mæg beon
crediderit.' saluus esse non poterit.

3.[1]

ðe god we hergað þe drihten we andettað þe ecne
Te deum laudamus.' te dominum confitemur. Te æternum
fæder eall *earðe[2] arwurðige þe ealle englas þe
patrem.' omnis terra ueneratur. Tibi omnes angeli.' tibi
heofonas 7 ealle andwealdas þe
cæli et uniuersæ potestates. Tibi cherubin et seraphin.'
unablinnendre stefne foreclipiaþ halig halig halig
incessabili uoce proclamant. Sanctus. Sanctus. Sanctus.

---

[1] Ohne Rubrik.

[2] Wohl verschrieben für eorðe.

drihten god wereda 7 folca fulle sint heofonas 7 eorðe
dominus deus sabaoth. Pleni sunt cæli et terra
mægenþrymmes wuldres *þine[1] þe se wuldorfæssta apostola
maiestatis gloriæ tuæ. Te gloriosus apostolorum
þreat þe witgena *þæt* herigendlice getæl þe martira
chorus. Te prophetarum laudabilis numerus. Te martyrum
se scinenda 7 se hwita herige, þreat þe þurh ymbhwyrft
candidatus laudat exercitus. Te per orbem
eorðena seo halige ondette cirice fæder ðæs miclan
terrarum sancta confitetur æcclesia. Patrem inmensæ
mægenþrymmes *þære[2] arweorðan þinne soðne 7 ænlepne
maiestatis. Uenerandum tuum uerum et unicum
sunu haligne witodlice ðone tocumendan gast 7
filium. [f. 103 a] *Sanctum quoque paraclitum spi-*
frofre gast þu eart cyning wuldre crist þu fæder ece
ritum. Tu rex gloriæ christe. Tu patris sempiternus
ðu *ear[3] bearn þu to alysanne onfenge mon ne
es filius. Tu ad liberandum suscepturus hominem non
onscunedest þu 7 ne besmite þu fæmnan innoð þu oferswiððum
horruisti uirginis uterum. Tu deuicto
deaþes *sceapnesse[4] þu ontyndest gelyfendum ricu heofona
mortis aculeo.' aperuisti credentibus regna cęlorum.
þu to þære swiðran healfe godes sitest on wuldrè fæderes
Tu ad dexteram dei sedes in gloria patris.
dema þu eart gelefed beon toweard þe soðlice we biddaþ
Iudex crederis esse uenturus. Te ergo quesumus
þinum þeowum gehelp ða þi deorweorðan blode þu alys-
tuis famulis subueni quos pretioso sanguine rede-
dest þam ecan do mid halgum þinum wuldre beon lacni-
misti. Ęterna fac cum sanctis tuis gloria mune-

---

[1] Wohl Schreibfehler für þines.
[2] Vielleicht Schreibfehler für þæne.
[3] Schreibfehler für eart.
[4] Schreibfehler für scearpnesse.

mende hal do folc þin drihten 7 bletsa yrfweardnesse
rari. Saluum fac populum tuum domine et benedic hereditati
þine 7 rece hie 7 upahefe hie oþ on ecnesse þurh syn-
tuæ. Et rege eos et extolle illos usque in æternum. Per sin-
derlice dagas we bletsiað þe 7 ic herige naman þinne on
gulos dies benedicimus te. Et laudamus nomen tuum in
ecnesse 7 on woruld worulde gemedema drihten dæge
æternum et in sæculum sæculi. Dignare domine die
*þinum [1] butan synne us gehealdan gemildsa ure drihten
isto sine peccato nos custodire. Miserere nostri domine
gemiltsa ure geweorþe mildheortnes þin drihten ofer us
miserere nostri. Fiat misericordia tua domine super nos
þæm ilcan gemete we gehihtað on þe on þe drihten ic ge-
quemadmodum sperauimus in te In te domine spe-
hihte ne beo ic geswenced on ecnesse
raui non confundar in æternum.

4.[2]

gemiclað sawl min drihten 7 gefeh 7 blissode gast
Magnificat anima mea dominum. Et exultauit spiritus
min on god minum þam halwendan oððe minre hælo forþan
meus in deo salutari meo. Quia
gelocode eaðmodnesse mennenes his gesihþe soþlice henon-
respexit humilitatem ancillæ suæ.' ecce enim ex
forþ eadige me cweþað ealle cneorissa forðon he dyde
hoc beatam me dicent omnes generationes. Quia fecit
me þa miclan se mihtig is 7 halig is nama his 7 mild-
mihi magna qui potens est et sanctum nomen eius. Et mise-

[1] Schreibfehler für þissum.

[2] Ohne Rubrik.

heortnes his from cynne on cyn andrædendum hine
ricordia eius a progeniæ in progenies timentibus eum.
dyde mihte on earme his tostencte þa oferhidgan on mode
Fecit potentiam in brachio suo.' dispersit superbos mente
heortan his ofdune asette þa mihtigan of setle 7
cordis sui. [f. 103 b] *Deposuit potentes de sede et*
upahof þa eaðmodan þa hingriendan he gefylde mid godum
exaltauit humiles. Esurientes impleuit bonis
7 þa welegan he forlet on idel he onfeng israel cniht his
et diuites dimisit inanes. Suscepit israhel puerum suum.'
gemindig mildheortnesse his swaswa sprecende he wæs to
recordatus misericordiæ suæ. Sicut locutus est ad
urum fæderum abraham 7 his sæde oð on weoruld
patres nostros abraham.' et semini eius usque in sæculum.

5.[1]

sie gebletsod drihten god israhel forþan neosode 7 dyde
Benedictus dominus deus israhel.' quia uisitauit et fecit
alysnesse folces his 7 arærde horn 7 strengþe *halu[2]
redemptionem plebis suæ. Et erexit cornu salutis
us on huse dauides cnihtes his swaswa sprecende is þurh
nobis in domo dauid pueri sui. Sicut locutus est per
muþ haligra his witgena þa from weorulde sint
os sanctorum suorum prophetarum qui a sæculo sunt.
7 alisde us from feondum urum 7 of handa ealra þa ðe
Et liberauit nos ab inimicis nostris.' et de manu omnium qui
us feodon to donne mildheortnesse mid fæderum
nos oderunt. Ad faciendam misericordiam cum patribus

---

[1] Ohne Rubrik.
[2] Wohl verschrieben für hælu.

urum 7 gemunan cyðnessæ his haligre þone swergiendan að
nostris.' et memorari testamenti sui sancti. Iusiurandum

*þonne [1] he swor to habrahame fæder urum sellende hine
quod iurauit ad abraham patrem nostrum daturum se

us þætte butan ege of handum feonda ura
nobis. Vt sine timore de manibus inimicorum nostrorum.'

aliesde we þeowigen him on halignesse 7 rihtwisnesse be-
liberati seruiamus illi. In sanctitate et iustitia co-

foran him eallum dagum urum 7 þu cniht witga þæs
ram ipso omnibus diebus nostris. Et tu puer propheta

heahstan þu bist geciged þu foregæst soþlice beforan onsine
altissimi uocaberis.' preibis enim ante faciem

drihten gegearwian wegas his to sellenne wisdom hælo
domini parare uias eius. Ad dandam scientiam salutis

folce his on forlætnesse synna hyra þurh innoþas
plebi eius.' in remissionem peccatorum eorum. Per uiscera

mildheortnesse godes ures on ðæm 'he neosode us
misericordiæ dei nostri in quibus uisitauit nos

upcumende of heanesse onlihtan þisum þa ðe on þeostrum
oriens ex alto. Inluminare his qui in tenebris

7 on deaðes sceade sittaþ to gereccenne fet ure on weg
et in umbra mortis sedent ad dirigendos pedes nostros in uiam

sibbe
pacis.

6. [2]

nu forlæt þeow þinne drihten æfter worde
[f. 104 a] *Nunc dimitte seruum tuum domine.' secundum uerbum*

þinum on sybbe forþan gesawon eagan mine hælo þine
tuum in pace. Quia uiderunt oculi mei salutare tuum.

---

[1] Schreibfehler für þone.

[2] Ohne Rubrik.

þa þu gegearwodest beforan onsiene ealra folca
Quod preparasti ante faciem omnium populorum.
leoht to onwrigennesse þeoda 7 wuldor folce þinum israel
Lumen ad reuelationem gentium et gloriam plebis tuæ israhel.

III. DER LATEINISCHE TEXT DES BOSWORTH-PSALTERS.

Hier und im folgenden gebrauche ich für den Bosworth-Psalter der Kürze halber den Buchstaben L. Die Buchstaben A—K sind ja schon für die elf bisher der Forschung zugänglichen altenglischen glossierten Psalter in Anspruch genommen, deren Bezeichnung ich als bekannt voraussetze.

Das Studium der im alten England gebrauchten lateinischen Bibeltexte fällt streng genommen kaum ins Gebiet der englischen Philologie, schon deshalb nicht, weil eine vollständige Behandlung derselben sich ja keineswegs auf die mit englischen Glossen versehenen Texte beschränken darf. Nur insofern die Glossierung davon berührt wird, müssen in Arbeiten wie der vorliegenden auch die lateinischen Texte berücksichtigt werden. Da im Psalter L nur ein verhältnismässig geringer Teil des Textes glossiert ist, werden sich die folgenden kurzen Bemerkungen ausschliesslich auf diese Abschnitte beschränken, und zwar nur auf die Psalmen, da hier ein reicheres Vergleichungsmaterial zu Gebote steht.

Der lateinische Text des Bosworth-Psalters ist das Psalterium Romanum. Ebensowie in anderen ähnlichen Hss. nicht selten der Fall ist [1], kommen hier einige-

[1] Vgl. Roeder, Regius-Psalter, S. XVI.

mal Rasuren und Änderungen vor, die offenbar eine Angleichung an die Lesart des Psalterium Gallicanum bezwecken. So sind z. B. die im Ps. Gall. fehlenden Worte *inimici mei* 69, 3 radiert worden, ebenso *mala* 70, 10, *domus* 118, 139, *Et* 122, 2; radiert ist ebenfalls *contemptione* 122, 3 (Ps. Gall. hat *despectione*), ohne dass eine andere Lesart hineingetragen worden ist. Spuren ähnlicher Rasuren sind noch vorhanden 101, 21, wo in *gemitus* das *-s* auf Rasur steht, offenbar aus *-m* korrigiert (vgl. die Singularform der Glosse); 118, 111 ist das *-m* in *Hereditatem* z. T. radiert; so auch 118, 172 die wortschliessenden *-a* in *eloquia tua*, offenbar um ein *-u* herzustellen. In *forsitan* 123, 3 hat man eine Korrektur zu *forte* versucht. Diese Korrekturen sind nach der Glossierung gemacht worden; in der Regel ist die Glosse unverändert geblieben.[1]

Eine durchgehende Vergleichung des lateinischen Textes der glossierten Psalmen in L mit den entsprechenden Abschnitten der übrigen glossierten Psalter A—E, welche das Psalterium Romanum enthalten[2], hat keine feste Gruppierung ergeben; im Gegenteil kommen sehr verschiedene Gruppierungen der sechs Hss. vor. Doch lässt es sich nicht leugnen, dass die Fälle zahlreich sind, wo L mit CDE gegen AB geht; besonders gross scheint mir die Übereinstimmung der Hss. L und E zu sein. Die Vergleichung sämtlicher

[1] Erwähnt sei, dass nach der Angabe Gasquet's und Bishop's (Bosworth-Psalter, S. 9), deren Richtigkeit ich kontrolliert habe, in denjenigen Teilen des Textes, wo später ein lateinischer Kommentar hinzugefügt worden ist, nicht selten der ursprüngliche Text korrigiert und die Lesarten des Psalterium Gallicanum hineingetragen worden sind.

[2] A, B, D, E sind veröffentlicht worden; C habe ich mit A verglichen, doch sind meine Aufzeichnungen einer nochmaligen Kollationierung bedürftig.

Stellen, wo unsere sechs Hss. nicht dieselbe Lesart aufweisen, mit den bei Migne, Patrologia Latina, Vol. 29, abgedruckten Texten des Psalt. Romanum und des Psalt. Gallicanum führte zu keinem Resultat von prinzipieller Bedeutung. Wo die Lesarten der Hss. A, B, C, D, E und L sich auf zwei Gruppen verteilen (und dieses ist in der Regel der Fall), stimmt sehr oft die eine mit Ps. Rom., die andere mit Ps. Gall. überein, die Gruppierung ist aber keineswegs immer dieselbe. Recht häufig stimmt die eine der beiden Lesarten mit beiden Psalterien überein, wogegen die andere bei Migne gar nicht belegt ist, u. s. w. — Schliesslich habe ich das bei Wildhagen, Eadwine Psalter, S. 213 ff., angeführte Material, insoweit es die in L glossierten Psalmen betrifft, berücksichtigt; diese Vergleichung giebt an die Hand, dass L in Bezug auf vorhieronymianische Lesarten eine grosse Übereinstimmung mit E aufweist; freilich sind die meisten dieser Lesarten auch den latein. Texten von ABCD gemeinsam.

Jegliche Beschäftigung mit dem lateinischen Texte unserer glossierten Psalter bestätigt, glaube ich, die Richtigkeit der Behauptung Berger's (Histoire de la Vulgate, S. 36, cit. nach Wildhagen): »le mélange des textes est le trait dominant de l'histoire de la Bible dans les Iles Britanniques.»

IV. ALLGEMEINER CHARAKTER DER GLOSSIERUNG.

Die altenglische Glosse in dem Bosworth-Psalter scheint durchgehends von einundderselben Hand herzurühren. Es ist eine Hand aus der zweiten Hälfte[1] des zehnten Jahrhunderts, die, obgleich viel kleiner, eine gewisse Ähnlichkeit mit derjenigen des Regius-Psalters hat.

Die Glosse ist überhaupt recht sorgfältig geschrieben. Doch fehlt es nicht an offenbaren Schreibfehlern. Einige von diesen Fehlern sind derartig, dass sie am einfachsten durch nachlässiges Abschreiben aus einer Vorlage erklärt werden können, so z. B *siend für fiend 118, 139, *dem für eom 118, 153, *loþ für lof 118, 164. — Die Glosse schliesst sich im allgemeinen ziemlich genau an den Wortlaut des lateinischen Textes an und ist in der Wiedergabe der grammatischen Formen recht sorgfältig. Immerhin giebt es eine Anzahl nachlässiger oder weniger genauer Übersetzungen von lateinischen Formen. Beispiele dafür sind 101, 22 *domini:* drihten; 120, 2 *auxilium meum* (nom. sg.): fultum minne; 133, 1 *dei nostri:* godes ure; Hy. 1, 6 *dei:* god; Hy. 3, 12 *gloriae* (gen. sg.): wuldre; Hy. 5, 13 *domini* (gen. sg.): drihten, u. a. Das grösste Interesse bieten diejenigen Fälle, wo der Glossator offenbar eine andere lateinische Lesart als die des

[1] Nach dem Handschriftenkatalog des Brit. Mus. »late X. century», nach Gasquet u. Bishop (Bosworth-Psalter, S. 127) »second half of the tenth century, and probably at a date nearer to the middle of the century than to the end».

eigenen Textes wiedergegeben hat; solche Erscheinungen sollen unten bei der Prüfung des Verhältnisses von unserer Glosse zu anderen Psalterversionen berücksichtigt werden. — Doppelglossen zu einunddemselben lateinischen Worte kommen etwa 60 mal vor. Diese Glossen sind in der Regel durch ⁊, selten durch oððe, mit einander verbunden.

V. VERHÄLTNIS DER GLOSSE DES BOSWORTH-PSALTERS ZU DEN ANDEREN GLOSSIERTEN PSALTERN.

Von den elf früher untersuchten Psalterglossen sind in der Form, in welcher sie jetzt vorliegen, sicher nur drei älter als die Glosse L, nämlich A (Vesp. Ps.), B (Junius-Ps.) und D (Regius-Ps.). Die Glosse C sowie sämtliche Glossen, die das Psalterium Gallicanum zum Text haben (F, G, H, I, J, K) sind jünger als L, weshalb eine direkte Abhängigkeit der Glosse L von einer derselben ausgeschlossen ist, womit natürlich nicht gesagt sein soll, dass sie nicht auf Vorlagen zurückgehen könnten, die zu L (oder eventuellen Vorstufen von L) in Beziehung standen. Auch Berührungen zwischen L und der von Wildhagen erschlossenen Vorstufe von E mussten in Betracht gezogen werden.

Das mir für die Vergleichung der Glossen zu Gebote stehende Material umfasste zunächst sämtliche gedruckt vorliegenden Texte (A, B, D, E, I; J bis Ps. 51), ferner eine von mir selbst besorgte Abschrift von H, durchgehende Kollationen von C und F, sowie zahlreiche Auszüge aus G und J; von K waren nur die in meine Studien zu altengl. Psalterglossen aufgenommenen Auszüge mir zugänglich. Im Laufe der Untersuchung stellte es sich indessen bald heraus, dass bei der Ermittelung etwaiger Berührungen zwischen L und anderen Glossen mehrere der Hss. als gänzlich be-

langlos bei Seite gelassen werden konnten. Dieses galt vor allem von H, welche Glosse zu D in den allernächsten Beziehungen steht, ferner von E, deren der ursprünglichen Version angehörende Lesarten offenbar mit L keinerlei Berührung haben (die erste Hälfte von E ist bekanntlich durch spätere Korrekturen der Glosse von D stark angenähert worden). Auch die Glossen F, G und I schienen wenig geeignet, die Entstehung von L zu beleuchten. Dasselbe ist sicherlich auch der Fall mit der mir nur in kurzen Auszügen bekannten Glosse K. Um so interessanter waren aber die unzweideutigen Beziehungen von L zu den auch in ihrer jetzigen Gestalt älteren Glossen A, B und D. Das im folgenden zusammengestellte Material beschränkt sich in allem wesentlichen auf die zuletzt erwähnten, im Druck zugänglichen Handschriften.

Ich nehme zunächst die einzelnen in L glossierten Psalmen der Reihe nach zur Prüfung vor.

Der einzige glossierte Vers (5) des Ps. 40 enthält nichts, was auf das Abhängigkeitsverhältnis Licht werfen könnte.

Ps. 50.

6. *judicaris*[1]*:* L ðu demest = BA[2]; D ðu demed eart.
7. *delictis:* L leahtrum = B; AD scyldum.
8. *incerta:* L ða uncuðan = BA; D ungewissu.
12. *crea:* L gecwica = BA; D scype.
14. *redde:* L agif = BA; D agyld.
16. *libera:* L alies = BD; A gefrea.
17. *adnuntiabit:* L bodað = BD; A segeð.

---

[1] Ich normalisiere die Schreibung der latein. Wörter und schreibe in ae. Wörtern regelmässig *ð* auch wo die Hss. þ haben.

[2] Ich stelle in der Regel B vor A, wo beide zusammengehen.

19. *contritum:* L ðræst, B geðræste, A forðrested; D forgnidene.

20. *benigne:* L fremsumlice = BA; D medomlice.

21. *sacrificium:* L onsægdnysse = BA; D ofrunge.
oblationes: L oflatan = BA; D bringas.
holocausta: L offrunga = BD; A onsegdnisse.

Die Übereinstimmung von L mit dem Typus AB gegenüber D ist auffällig. Von ganz besonderem Interesse sind indessen diejenigen oben angeführten Stellen, wo A und B verschiedene Lesarten aufweisen, nämlich 7. 16. 17 u. 21 *(holocausta);* an allen diesen Stellen geht L mit B. — Im Vergleich damit bedeutet es wenig, dass zu V. 8. *sapientiae* der Glossator von L wisdomes schreibt (die Lesart von D) und das ihm vielleicht wenig geläufige Wort snyttro (B, A fehlh. *syntru) vermeidet. — Interessant ist V. 16, wo der lat. Text von L *exaltabit* schreibt, die Glosse gefihð aber mit B (lat. T. *exultabit*) übereinstimmt; D hat *exaltabit:* upahefð. — Doppelglossen hat L dreimal in diesem Psalm. V. 9. *dealbabor:* ic beo ablæced 7 ahwitod; die erste Gl. = B; die zweite findet sich in J. Zu *averte* (V. 11) schreibt L acier (BAD acer) 7 awend (steht in FIJ). Zu *holocaustis* (V. 18) hat L bærningum (= B; A hat andere Lesart) 7 offrungum (= D).

Ps. 53.

3. *libera:* L alyese, B alies, D alyse; A gefrea.

7. *disperde:* L forspill, B forspild, D forspil; A tostregd.

8. *sacrificabo:* L onsecge = BA; D ofrige.

9. *tribulatione:* L geswince = BD; A geswencednisse.

Auch hier geht L mit B, nicht selten gegen A. — Doppelglossen: 7. *averte*: L acier (= BAD) 7 ahwyrf (vgl. E æhwyrf); 9. *respexit:* L gelocode (= BAD) 7 geseah.

Ps. 63.

3. *protexisti:* L ðu gescildest = BA; D bewruge.
conventu: L gesomnunge = BA; D gemetinge.
4. *exacuerunt:* L ascerptan = BA; D hwetton.
intenderunt: L aðenedon = BA; D beheoldon.
5. *rem amaram:* L wisan bitre = BA; D ðing biter.
sagittent: L scotodon = BA; D strælien. — Ähnlich V. 6. *sagittabunt,* wo ausserdem die in LBA übereinstimmende inkorrekte Wiedergabe des latein. Futur. durch scotodan (-on) beachtenswert ist.
6. *subito:* L færinga = BA; D sona.
disputaverunt: L fliton = BA; D geteohodon.
7. *scrutati (sunt):* L smeagende (sint) = BA; D scrudnodon. So auch zu *scrutantes* in demselben Vers.
8. *parvulorum:* L cilda = BA; D lytlynga.
10. *adnuntiaverunt:* L cyðdon = B; A segdun; D bebodedon.

Die Übereinstimmung von L mit B ist schlagend. — Beachtenswert ist 7. *iniquitates,* wo L unrihtwisnesse schreibt; BAD haben *iniquitatem.* So auch 7. *scrutinium:* L mid smeaunge, welche Glosse genau zu BA (latein. Lesart *scrutinio*) stimmt.

Ps. 66.

Die Abweichungen der Hss. von einander sind hier geringfügig. Wenig Beweiskraft hat 5. *exultent:* L gefægenien = D; BA gefeon.

Ps. 68.

B hat eine Lücke bis V. 7. Folgende Lesarten aus den Versen 1—6 mögen angeführt werden: 3. *limo:* L lam = A,

D lime; *altitudinem:* L heanesse = A, D deopnesse. 4. *laboravi:* L won = A, D swanc; *defecerunt:* L asprungon = A, D geteorodon. 5. *oderunt:* L feodon = A, D hatedon. Zu V. 3. *tempestas* hat L hreones = D, A storm.

8. *improperium:* L edwit = BA; D hosp. Ähnlich V. 20.

10. *zelus:* L hatheortnes = BA; D tyrging.

opprobria: L hospas = BD; A edwit. Aber V. 11 *opprobrium*, wo in BA edwit steht, hat auch L edwit gegen D hosp.

13. *exercebantur:* L beeodon = BA; D fliton.

14. *tempus beneplaciti:* L tid welgelicode = BA; D tid gecwemnisse.

15. *odientibus:* L feogendum = BA; D hatiendum.

16. *urgeat:* L ðreage = BA; D genyrwe.

puteus: L seað = BA; D pytt.

17. *benigna:* L fremsum = BA; D medemu.

19. *libera:* L ales = BD; A gefrea.

20. *confusionem:* L gedrefednesse = BA; D scamunga.

21. *sustinui:* L aræfnde = BA; D þolode.

23. *mensa:* L beod = BA; D mese.

24. *dorsum:* L bæc = BA; D hrycc.

26. *tabernaculis:* L geteldum = BA; D eardungstowum.

36. *adquirunt:* L bigitað = BA; D secað.

37. *possidebunt:* L gesittað = BA; D agun.

Also wieder dasselbe Bild wie in den Psalmen 50, 53 u. 63. Doppelglossen hat L dreimal: 10. *exprobrantium:* L edwitendra (= BA) ⁊ tælendra (findet sich in J); 15. *luto:* L lame (= BA) ⁊ fenne (= D); beide Glossen stehen ebenfalls in J; 32. *novellum:* L niwe (= BA u. D) ⁊ geong (= D). — V. 15 *inhaeream*, wo BA die dem Glossator wohl wenig geläufige Glosse fele haben, schreibt L toclifige (D onclyfie).

Ps. 69.

(A—K sind in meinen Stud. zu ae. Psalterglossen abgedruckt.)

2. *adjuvandum:* L gefylstanne, D fylstanne, BA gefultumienne.

3. *confundantur:* L sien gescynde = BA; D gescamigen.

revereantur: L ascamien, BA onscunigen, D forwandien.

4. *erubescant:* L areodigen = D; BA scamigen.

erubescentes: L aryderende = D(H); BA scamiende.

euge euge: L eg la eg eg la eg, D eg la eg; BA welga welga.

6. *adjutor:* L gefylsta = D; B fultmend, A fultum.

Die Stellung der Glosse L zu den übrigen glossierten Psaltern ist hier offenbar eine ganz andere als in den früheren Psalmen. Die Abhängigkeit von (oder Übereinstimmung mit) D lässt sich nicht in Abrede stellen. Besonders charakteristisch sind die drei Stellen aus V. 4, vor allem das überaus seltene Wort aryderende. Im Vergleich damit scheint die aus V. 3 angeführte Übereinstimmung mit BA wenig beweiskräftig. Gewissermassen macht L in diesem Psalm einen etwas selbständigeren Eindruck als in den vorhergehenden Psalmen. So z. B. findet sich die Glosse wynsumien zu *exultent* (V. 5) in keiner anderen Hs. Fehlerhaft ist die Glosse fylsteþ zu *adjuva* V. 6 (A—K haben Imperat. oder Opt.).

Ps. 70.

1. *confundar:* L ic beo gescynd = BA; D ic gescamige. Ähnlich V. 13.

3. *refugium:* L frofer, D frofr l. gener; BA gebeorg.

6. *decantatio:* L ongalnis oððe sang = D, wo dieselbe Doppelglosse steht; BA song.

7. *prodigium:* L foretacen = D; BA forebeacen.

8. *magnificentiam:* L gemiclunga = D; BA micelnesse. Ähnlich V. 19. *magnalia.*

9. *defecerit:* L teorað = D; BA aspringð.

10. *in unum:* L ætsomne = D; BA on annesse.

13. *confusione:* L gescyndnesse = D; BA gedroefednesse. Vgl. V. 24. *confusi.*

15. *negotiationes:* L gestreon = D; BA scira.

17. *pronuntiabo:* L cyðe = D; BA forðsecge.

20. *abyssis:* L grundum = D; BA neolnessum.

21. *exhortatus es:* L lærdest = D; BA trymmende eart.

22. *cythara:* L hearpan = D; BA citran.

24. *reveriti:* A aswarcode = D; BA onscuniende.

Die Übereinstimmung zwischen L und D ist auffällig.

Ps. 85.

5. *mitis:* L biliwite = D; BA milde.
copiosus: L spedig = D; BA genyhtsum.

6. *intende:* L begim = D; BA beheald.

14. *potentium:* L ricra = D; BA mehtigra.

16. *potestatem:* L anwealde = D; BA mehte.
puero: L cnapan = D; BA cnihte.

17. *oderunt:* L hatedon = D; BA feodon.

Auch hier sind die Berührungen zwischen L und D offenbar. Wenig Bedeutung hat daneben V. 17 *confundantur:* L sien scynde, BA sien gescende, D aswarnien, da ja das in D gebrauchte Wort selten ist, (ge)scyndan dagegen eine geläufige Übersetzung von *confundere* war.

Ps. 101.

4. *frixorio:* L herstan = BA; D cocerpannan.
confrixa: L aherste, BA herste; D gecocsoda.
6. *adhaeserunt:* L ætclifodon = BD; A ætfelun.
7. *domicilio:* L husincle = BA; D solere.
9. *exprobrabant:* L hyspton = BD; A edwittun.
10. *temperabam:* L gemetgode = BA; D temprede.
11. *allisisti* (ABD *elisisti*): L gecnysedest = BA; D forgnide.
15. *beneplacitos:* L welgelicode = BA; D gecweme.
19. *creabitur:* L bið gecwicod = BA; D bið gescepen.
20. *excelso:* L ðam hean = B; A heanisse; D mærum.
21. *solveret:* L onlysde = B(A); D awriþe.
interemptorum: L ofslegenra = BA; D fordonra.
24. *paucitatem:* L feanesse = BA; D gehwædnesse.
27. *opertorium:* L wrigels = BA; D hlidd.

Eine ganze Reihe von charakteristischen Glossierungen beweist, dass in diesem Psalm L wieder in sehr nahem Verhältnis zu BA oder wie aus den Glossen zu 6. *adhaeserunt*, 9. *exprobrabant* und 20. *excelso* hervorgeht, vor allem zu B steht. — Viermal kommen in L Doppelglossen vor: 4. *defecerunt:* L asprungon (= BA) 7 ateorodon (D geteorodon); 9. *adversum:* L wið (= BA) 7 togeanes (D angean); 12. *umbra:* L scua (= BA) 7 sceadu (= D); 24. *enuntia:* L sæge (= BA) 7 gecyð (= D). Zweimal liegt in L eine Divergenz zwischen dem latein. Text und der Glosse vor. V. 17 wird *aedificavit* durch timbreð glossiert (ähnlich in B); V. 21 ist *gemitus* (offenbar nach der Glossierung) aus *gemitum* hergestellt worden, die Glosse ist geomrunge (vgl. oben S. 202).

Ps. 118.

Ich beschränke mich auf eine Auswahl besonders charakteristischer Glossierungen aus dem reichen Material, das dieser lange Psalm darbietet.

2. *scrutantur:* L smeagað = BA; D scrudniað. Ähnlich V. 34. 69. 115. 129.

8. *usquequaque:* L æghwonan = B; A: a hu lenge swiður; D ahwær. Ähnlich (doch D æghwær) V. 43. 51. 107.

9. *custodiendo:* L geheldo = B (gehelde); A haldinge; D gehealdnesse.

15. *exercebor:* L ic begonge = B; A ic beom bigongen; D ic gearwie. — Wenn V. 27. 48 u. 78 dasselbe latein. Wort in B durch ic beo begongen glossiert wird, folgt L ebenfalls der Glossierung von B.

27. *insinua:* L getacna = BA; D tæc.

28. *dormitavit:* L hnappode = BA; D slep.

36. *avaritiam:* L unrihtgitsunge = B(A); D gytsunga.

54. *cantabiles:* L hergendlice = B; AD singendlic (-lice).

incolatus: L londbegonges = BA; D wræcsiðes.

66. *scientiam:* L wisdom = BA; D ingehygd.

73. *plasmaverunt:* L geheowodon = BA; D scopon.

87. *paulo minus:* L hwene læs = BA; D forneah.

96. *latum:* L rum = BA; D bradne.

100. *seniores:* L uðweotan = BA; D yldran.

101. *prohibui:* L bewerede = BA; D forbead.

104. *odio:* L on feounge = BA; D hatunge. Ähnlich 113. 128. 163.

106. *statui:* L gehogode = B; A sette; D teohhode.

108. *beneplacita:* L wellicwyrðe, B welgelicwyrðe, A welgelicade; D gecwema.

111. *adquisivi:* L sohte = B; A biget; D gestrynde.

118. *discedentes:* L ofdune astigende = B, A stigende; D gewitende.

131. *spiritum:* L oroð = B; AD gast.

134. *calumniis:* L hearmcwidum = B; A hearmum; D hospum.

143. *angustia:* L nearones = BA; D angnes.

152. *initio:* L on fruman = BA; D ærest.

158. *tabescebam:* L aswond = BA; D weornode.

160. *principium:* L fruman, BA fruma; D or.

161. *principes:* L ealdormen = BA; D frearecceras.

162. *invenit:* L gemeteð = BA; D funde.

spolia: L herereaf = BA; D herehyða.

multa: L micle = BA; D manega.

171. *eructuabunt:* L utroccettað = B(A); D belcettað.

hymnum: L ymensang = B, A ymen; D lofsang.

Aus dem mitgeteilten Variantenmaterial (das ohne Schwierigkeit vergrössert werden kann) geht das nahe Verhältnis der Glosse L zur Gruppe BA und wieder ganz besonders zu B deutlich hervor. Freilich fehlt es nicht ganz an Fällen, wo die Gruppierung der vier Glossen ABDL eine andere ist (z. B. die Glossen zu 6. *confundar*, 33. *semper*, 78. *superbi*, 107. *humiliatus*, 116. *exspectatione*), doch sind diese Fälle von wenig Bedeutung. Ebenso verfährt L hier, wie in anderen Psalmen, einigemal, wie es scheint, mit einer gewissen Selbständigkeit; so z. B. 19. *incola:* L landbegenga, BA londleod, D elþeodige; 130. *parvulis:* L lytlingum, BA cildum, D lytlum. — Recht oft kommen in L Doppelglossen vor. Dabei stimmt häufig die eine Glosse mit B, die andere mit D überein; so 13. *pronuntiavi:* L cyðde (= B) 7 bodode (= D); 22. (u. 39) *opprobrium:* L edwit (= B) 7 hosp (= D); 25. *adhaesit:* L ætfealh (= B)

7 toclifode (= D) und damit wesentlich übereinstimmend auch 31; 39. *suspicatus sum:* L reswigende 7 wenende ic eom, B ic eom resiende, D ic wende; 66. *disciplinam:* L ðeodscipe (= B) 7 lare (= D); 79. *noverunt:* L cunnon (= B) 7 witan (= D). Nur unbedeutende Abweichungen von den Lesarten von B bezw. D zeigen ebenfalls 42. *sermonibus:* L wordum (= B) 7 gespræcum (D spræcum) und ähnlich 130. *sermonum;* 81. *defecit:* L (fehlerhaft, wohl durch das folgende *defecerunt* beeinflusst) aspron[g] 7 ateorodon (B asprong, D im V. 82 geteorodon). In allen anderen Fällen stimmt die eine Glosse zu B, wogegen die andere einen selbständigeren Charakter hat. Hierher gehören 28. *taedio:* L langunge (= B) 7 *utrotnesse (wohl verschrieben f. unrotnesse); 35. *semitam:* L stige (= B) 7 weg; 53. *defectio:* L *asprungens (verschr. f. asprungnes = B) 7 ateorodnes (D geteorung); 83. *pruina:* L forste (= B) 7 hrime; 87. *consummaverunt:* L fornamon (= B und D) 7 geendodon; 96. *consummationis:* L gefylnesse (= B) 7 endunge; 111. *exultatio:* L wynsumnes (= B) 7 blis; 119. *praevaricantes:* L oferleorende (= B) 7 oferfarende; 139. *tabescere:* aswindan (= B) oððe unhalian. — Bemerkenswert sind schliesslich ein paar Stellen, wo die Glosse in L nicht genau die Form des latein. Textes wiedergiebt. So wird V. 45 *ambulabam* in L durch »gange» gloss. (= BA), D eode; V. 91 hat L *perseverat dies,* gloss. ðurhwuniað dagas (= B, wo der latein. Text *perseverant dies* hat).

Ps. 119.

4. *sagittae:* L strælas = BA; D flana.
potentis: L mihtiges, BA *(potentes)* mehtge; D rices.
carbonibus: L colum = BA; D gledum.

5. *heu:* L wa = BA; D higla.

habitantibus: L eardiendum = BA; D wuniendum.

7. *impugnabant:* L oferfuhton = BA; D onwunnun.

gratis: L butan gewyrhtum = B; A bi ungewyrhtum; D orceapungum.

L ist mit B nahe verwandt. Ein paar weniger bedeutende Abweichungen kommen vor, wie V. 2 u. 3 *dolosa:* L facenfulre (= D), BA fæcenre; 5. *incolatus:* L londbegengnes, BA londleod, D eardbegengnes. — Eine Glosse, die in den anderen Psaltern (jedenfalls in ABCDEFGIJ) nicht vorkommt, ist þiesternesse zu *cedar* V. 5. — Doppelglossen hat L zu 6. *incola:* londleod (= BA) 7 wræcca (in den anderen Psaltern nicht belegt). — Bemerkenswert ist 4. *desolatoriis:* tolesendes (= B, wo *desolatoris* steht), sowie 7. *his qui:* L ðis ða ðe, B ðys ða ðe.

Ps. 120.

2. *fecit:* L worhte = B; AD dyde.

3. *commotionem:* L onstyrednesse = BA (onstyrenesse); D styringe.

8. *ex hoc nunc:* L nu heononforð = B; A of ðissum nu; D heononforð.

Doppelglossen hat L zu 3. *obdormiet:* hnappað (= BA) 7 slæpeð (= D). Mangelnde Übereinstimmung zwischen Glosse und latein. Text in L liegt vor V. 1. *veniat:* cymð u. V. 5. *custodiat:* healdeð. In beiden Fällen stimmt die Glosse von L mit B überein, wo indessen der latein. Text *veniet* und *custodit* hat.

Ps. 121.

1. *dicta:* L gecwedene = B(A); D gesæde.

3. *participatio:* L dælnimendnes = B (A dælniomenis); D dælnumulnis.

idipsum: L ðæt ilce = BA; D ðæt selfe.

4. *tribus:* L cyn = BA; D mægð.

7. *turribus:* L torrum = BA; D stypelum.

8. *proximos:* L nehstum = BA; D mægas.

Doppelglossen hat L nur zu 7. *fiat:* geweorðe 7 sie (letzteres in BDA).

Ps. 122.

3. *contemptione:* L forhogunge = B, A forhogadnis; D forsewennesse.

4. *superbis:* L oferhidigum = B; A oferhogum; D ofermodum.

Ausser diesen beiden Übereinstimmungen zwischen L und B ist noch die Glosse zu 4. *opprobrium* anzuführen, wo beide Hss. inkorrekt »mid edwite» haben; A edwite; D hosp.

Ps. 123.

3. *vivos:* L cwice = BA; D lifiende.

5. *pertransivit:* L ðurhleorde = BA; D ðurhfor.

6. *captionem:* L hæftned = BA; D hæft.

7. *erepta:* L gegripen = B; AD genered.

contritus: L geðræsted = B; A forðrested; D forgniden.

Schlagende Übereinstimmungen zwischen L und B, auch gegen A.

Ps. 124.

2. *ex hoc nunc:* L of ðisum nu = BA; D heononforð.

5. *obligationem:* L bende = B; A fehlerhaft ofergeotulnisse; D gebundennesse.

adducet: L togelædeð = BA; D lædeð.

Ps. 125.

2. u. 6. *exultatione:* L wynsumnesse = BA; D gefægnunge.

4. *austro:* L suðdæle = BA; D suðernum winde.

6. *manipulos:* L ripan = BA; D gripan.

Ps. 126.

1. *laborant:* L winnað = BA; D swincað.

2. *dilectis:* L leofum = B; A fehlerhaft scyldum *(dilictis);* D gecorenum.

somnum: L slæp = BA; D swefn.

3. *mercis:* L med = B (mede) A (meorde); D gestreones.

4. *potentis:* L mihtiges = BA; D rices.

excussorum: L aladiendra = B; A witgena; D wrohtborena.

Neben diesen schlagenden Übereinstimmungen zwischen L und B (s. besonders die zuletzt angeführte Stelle) ist zu erwähnen, dass L einmal mit D gegen BA geht: 5. *desiderium:* LD gewilnunge, BA lust. — 1. (erstes) *in vanum* haben LA on idelnesse, D on idel, B holinga. — Doppelglossen hat L zu 3. *ventris:* wombe (= BA) 7 innoðes (= D).

Ps. 127.

2. *labores:* L gewin = BA; D geswinc.

3. *vitis:* L wintreow = BA; D wingeard.

novellae olivarum: L plantan eletreowa, BA niwe plant eletreowa; D ælegrene elebergena.

mensae: L beodes = BA; D m̃ysan.

6. *filios filiorum:* L bearn bearna = BA; D suna suna.

lich ist die Glosse sacerdhadas zu *sacerdotes* (V. 16); B wiederholt in der Glosse das latein. Wort, A hat biscopas, D sacerdas.

Ps. 132.

1. *in unum:* L on annisse = BA; D on anum.
2. *ora:* L læppan = BA; D endas.

Im V. 1 wird *quam* in L mit hu (= D) glossiert, BA swiðe. Eigentümlich ist in L die Glossierung des Relativums *quod* (V. 2), *qui* (V. 3) durch das wiederholte Korrelat þeo smiring, se deaw.

Ps. 133.

3. *fecit:* L geworhte = B; AD dyde.

Doppelglossen hat L zu 1. *ecce:* gesehðe (BA sehðe; D efne) 7 *wittelice (d. h. witodlice).

Ps. 139.

2. *iniquo:* L unrihtum = D; BA unryhtwisum.
9. *desiderio:* L gewilnunga = D; BA luste.

Im Gegensatz zu dem, was in zahlreichen vorhergehenden Psalmen der Fall ist, zeigt L hier wieder Verwandtschaft mit D. Das Material beweist freilich wenig, vgl. aber unten Ps. 140.

Ps. 140.

2. *incensum:* L anal = D; B onbærning, A inbernisse.
   sacrificium: L ofrung = D; BA onsægdnes.
3. *custodiam:* L geheordnesse = D; BA geheld.
4. *ad excussandas excussationes:* L to wregeanne wrohta = D; BA to oncunnanne oncunnessa.

Diese sehr charakteristischen Glossierungen scheinen zu voller Evidenz die Abhängigkeit der Glosse L von D zu beweisen.

Ps. 142.

2. *intres:* L ga ðu in = BA; D ðu inga.
omnis: L æghwelc = BA; D ælc.
3. *humiliavit:* L geeaðmedde = BA; D genyðerode.
collocavit: L gestaðelode = BA; D gesomnade.
4. *anxiatus:* L generwed = BA; D geangud.
7. *defecit:* L asprong = BA; D geteorede.

Hier geht L wieder mit B. Eine Ausnahme bildet 12. *disperdes,* wo L u. D forspildst (-spillest) schreiben, B nur *to (wohl als tostences gemeint, wie A schreibt). Doppelglossen hat L zu 3. *obscuris:* dygelnessum (= BA; D ðystrum) 7 heolstrum.

Auf Grund des im vorhergehenden zusammengestellten Variantenmaterials glaube ich die Psalmenglossen der Hs. L folgendermassen charakterisieren zu können:

In den Psalmen 50, 53, 63, 68, 101, 118, 119—133 und 142 ist L mit dem Glossentypus AB nahe verwandt und zeigt ganz besonders eine auffallend grosse Anzahl schlagender Übereinstimmungen mit B. Es kommt mir deshalb wahrscheinlich vor, dass B dem Glossator von L als Vorlage gedient hat. Nach den Untersuchungen von Gasquet und Bishop (vgl. oben S. 141) ist der Bosworth-Psalter wohl in Canterbury entstanden, und auch für den Junius-Psalter weisen

gewisse Umstände auf Canterbury hin (vgl. Brenner, Junius-Psalter, S. X).

In den Psalmen 69, 70, 85, 139, 140 sind dagegen die Berührungen zwischen L und D offenbar. Ob D selber oder ein verloren gegangener mit D verwandter glossierter Psalter dem Glossator von L als Vorlage gedient hat, lässt sich natürlich nicht entscheiden. Doch kommt mir ersteres nicht unmöglich vor; in dem Falle muss auch D nach Canterbury verlegt werden. Gasquet und Bishop weisen (a. a. O., S. 127 Fussn.) auf die verhältnismässig grosse Ähnlichkeit der in L und in D vorliegenden Schrifttypen hin.

Der einzige glossierte Vers im Ps. 40 sowie der Ps. 66 bieten wenig Material von beweisender Kraft. Doch scheinen einige geringfügige Übereinstimmungen auf Verwandtschaft mit D hinzuweisen.

In einer nicht geringen Anzahl von Fällen kommen in L zu einunddemselben lateinischen Worte doppelte Glossen vor. Dabei stimmt sehr häufig die eine Glosse mit B und nicht selten die andere mit D überein. Es kommen aber darunter auch nicht wenige Glossen vor, die sich weder in B noch in D finden. Einige dieser Glossen stehen auch in einem oder dem anderen der uns bekannten glossierten Psalter; doch haben diese Übereinstimmungen einen ganz und gar zufälligen Charakter. Gewisse Glossen scheinen nur in L belegt zu sein. Auch abgesehen von den Doppelglossen verfährt L bisweilen selbständig gegenüber B und D, wie überhaupt in L von einem völlig sklavischen, buchstäblichen Abschreiben einer Vorlage nicht die Rede sein kann.

Die Handschrift Junius 27 ist bekanntlich verstümmelt und endet mit Ps. 144, 6. Bei der nahen Berührung des Bosworth-Psalters mit dem Junius-Psalter, die oben dargelegt worden ist, wird es infolge dessen besonders schwierig die Abhängigkeitsverhältnisse der Glosse der sechs in L glossierten Hymnen näher festzustellen. Ich werde mich hier auf einige verhältnismässig kurze Bemerkungen beschränken.

Hy. 1.

5. *imber:* L scur = A; D hagul. — 10. *fulgora:* L legetu = A; D ligræscas; *nubes:* L wolcnu = A; D genipu. — 11. *colles:* L hylla = A; D beorgas.

Neben diesen Übereinstimmungen mit A gegenüber D kommen in L einige weder in A noch in D auftretende Glossierungen vor. So hat 7. *aestus:* L hæto, D swoloð, A sumur (vgl. die Lesart *aestas* in C); 9. *pruina:* L hrim, A forstas, D gicelgebland; 17. *sacerdotes:* L sacerdhadas, A biscopas, D sacerdas (dieselben Glossen wie Ps. 131, 16); 23. *firmamento:* L rodore, AD trymenisse.

Hy. 2.

Kommt in A nicht vor. Die Abweichungen der Glosse L von D sind nicht unbedeutend. Hierbei gehen die Psalter G und J, die ich durchgesehen habe, fast regelmässig mit D, wogegen I eine selbständige Haltung bewahrt. Ich verzichte auf die Aufzählung der Varianten, da sie das Abhängigkeitsverhältnis der Glosse L nicht beleuchten. Einigemal kommen in L Doppelglossen vor.

Hy. 3 kommt weder in A noch in D vor.

Hy. 4 (Magnificat).

In meinen Studien zu altenglischen Psalterglossen sind die Glossen zu diesem Hymnus aus den Hss. ACDEFGIJK parallel abgedruckt. Eine Vergleichung der Glosse L mit den übrigen Glossen giebt an die Hand, dass L im grossen und ganzen der Glosse A am nächsten steht. Von einigermassen charakteristischen Stellen seien erwähnt: 3. *respexit:* L gelocode = A, D geseah; *ancillae:* L mennenes = A, D ðinene; 5. *magna:* L ða miclan = A, D micla ðing; *potens:* L mihtig = A, D rice; 6. *a progenie in progenies:* L from cynne on cyn = A, D of forecneowresse on forecneoressa; 8. *potentes:* L ða mihtigan = A, D rice l. wlance; 10. *puerum:* L cniht = A, D cnapan; 11. *recordatus:* L gemindig = A, D geðancol; 12. *semini:* L sæde = A, D sædsworne. — Freilich kommen in L auch Abweichungen von A vor, wie 3. *ex hoc:* L henonforð (= D), A of ðissum; 7. *dispersit:* L tostencte (= D), A tostregd; *superbos:* L ða oferhidgan, A oferhogan, D ofermode; 10. *inanes:* L on idel, A idelhende, D idele l. ælæte. Es kommt mir sehr wahrscheinlich vor, dass wenigstens an ein paar von diesen Stellen B dieselbe Glosse wie L gehabt haben mag; vgl. wegen *ex hoc* Ps. 120, 8 und wegen *superbos* Ps. 122, 4. — Doppelglossen hat L zweimal: 1. *exultavit:* gefeh (= A) 7 blissode (sonst nur in I belegt); 2. *salutari:* halwendan (= A) oððe hælo (= D).

Hy. 5.

Die Vergleichung mit A und D ergiebt das Resultat, dass L mit A besonders nahe verwandt ist. Die wichtigsten Übereinstimmungen sind die folgenden.

6. *oderunt:* L feodon = A, D hatedon; 7. *jusjurandum:* L ðone swergiendan að = A, D ryhtne að l. aðswering;

11. *puer:* L cniht = A, D cnapa; 13. *scientiam:* L wisdom = A, D ingehygd; 14. *remissionem:* L forlætnesse = A, D alysednesse; 16. *ex alto:* L of heanesse = A, D ufene. Eine Abweichung von geringer Bedeutung ist 5. *liberavit:* L alisde (= D), A gefreade (so auch zu 10. *liberati*). Doppelglossen hat L zu 2. *cornu:* horn (= AD) 7 strengðe.

Hy. 6.

Kommt in A nicht vor. Keine nennenswerte Abweichung von D.

VI. LEXIKALISCHES.

Es war von vornherein kaum zu erwarten, dass ein Denkmal, dessen Abhängigkeit von bekannten Vorlagen über jeden Zweifel erhaben ist, in Bezug auf Wortschatz eine grössere Originalität an den Tag legen sollte. Immerhin kommen im Bosworth-Psalter einige Wörter oder jedenfalls mehr oder weniger zufällige Wortbildungen oder Zusammensetzungen vor, die in den Wörterbüchern von Bosworth-Toller (einschl. Supplement), Sweet und Hall nicht belegt und die z. T. auch in den übrigen glossierten Psaltern, soweit diese bisher untersucht worden sind, nicht zu finden sind. Die in den erwähnten Wörterbüchern nicht belegten Wörter stelle ich im folgenden als eine Gruppe I zusammen. Unter II führe ich einige Wörter an, die zwar in Wörterbüchern vorkommen, die aber jedenfalls so selten sind, dass ein besonderes Hervorheben der im Bosworth-Psalter auftretenden Belege derselben mir erwünscht schien.

I.

forcyrrednes, f.; ds. on forcyrrednesse *(in convertendo)* 125, 1.

unhālian, swv., *tabescere;* inf. unhalian 118, 139.

lācnimende, pprs.; nap. beon lacnimende *(munerari)* Hy. 3, 19.

w e l l ī c w y r ð e, adj., *beneplacitus;* nap. wellicwyrðe 118, 108

l o n d b e g e n g n e s, f., *incolatus;* ns. londbegengnes 119, 5.

m o r g e n t ī d l i c, adj., *matutinus;* dsf. morgentidlicre 129, 6.

o n s t y r e d n e s, f., *commotio;* as. onstyrednesse 120, 3. In den Wörterbüchern und den anderen Psaltern ist die Form onstyrenes belegt.

ā h w ī t i a n, swv., *dealbare;* pp. ahwitod 50, 9. Kommt auch an der entsprechenden Stelle in J vor.

f o r e c ē o s a n, stv., *praeeligere;* prt. sg. 1. 3. foreceas 131, 13. 14. Kommt ebenfalls in B, D und F vor.

f o r e c l i p i a n, swv., *proclamare;* prs. pl. foreclipiaþ Hy. 3, 4. Steht auch in F.

e g l ā e g, interj., *euge,* 69, 4. Belegt in DH (und K: egele).

b ī f ē r a n, swv., *praeterire;* prt. pl. bíferdon 128, 8. Kommt auch in B vor.

o n g a l n i s, f., *decantatio;* ns. ongalnis 70, 6. Steht an der entsprechenden Stelle in D.

ā r y d e r i a n, swv., *erubescere;* pprs. nap. aryderende 69, 4. Auch in DH. Vgl. Roeder, Regius Ps., S. 304.

g e s e h ð e, interj., *ecce,* 50, 7. 8. 122, 2. 127, 4. 131, 6. 132, 1. 133, 1; daneben gesihðe 53, 6 und gesyhþe 120, 4. An allen diesen Stellen schreiben B und A sehðe. Die Form gesihðe habe ich auch in C 120, 4 und E 127, 4 notiert.

II.

ā b l ǣ c a n, swv., *dealbare;* pp. ablæced 50, 9.

u n ā b l i n n e n d e, pprs. adj., *incessabilis;* dsf. unablinnendre Hy. 3, 4.

æ t c l i f i a n, swv., *adhaerere;* prt. pl. ætclifodon 101, 6.

tōclifian, swv., *adhaerere, inhaerere;* prs. sg. 1. toclifige 68 15; prt. sg. 1. 3. toclifode 118, 25; tocleofode 118, 31.

dǣlnimendnes, f., *participatio;* ns. dælnimendnes 121, 3.

onflǣscnes, f., *incarnatio;* as. onflæscnesse Hy. 2, 41.

hearmcwidelian, swv., *calumniari;* prs. opt. pl. hearmcwideligen 118, 122.

herste, f., *frixorium;* ds. herstan 101, 4.

āherstan, swv., *confrigere;* pp. nap. aherste 101, 4.

forhogung, f., *contemptio;* ds. forhogunge 122, 3.

oniernan, stv., *currere;* prt. sg. 1. onarn 118, 32.

ālādian, swv.; pprs. gp. aladiendra *(excussorum)* 126, 4.

londbegong, m., *incolatus;* gs. londbegonges 118, 54.

gemiclung, f., *magnificentia*, pl. *magnalia;* as. gemiclunga 70, 8; nap. gemyclunga 70, 19.

ārēodian, swv., *erubescere;* prs. opt. pl. areodigen 69, 4.

onstregdan, stv., *aspergere;* prs. sg. 2. onstregdst 50, 9.

āswārcian, swv.; pp. np. aswarcode beoþ *(reveriti fuerint)* 70, 24.

tōgetēon, stv., *attrahere;* prt. sg. 1. togeteah 118, 131.

ātēorodnes, f., *defectio;* ns. ateorodnes 118, 53.

biwǣgan, swv., *frustrari;* prt. sg. 3. biwægde 131, 11.

welgelīcod, adj., *beneplacitus;* nsf. welgelicode 68, 14; nap. welgelicode 101, 15.

geheldo *(custodiendo)* 118, 9 ist wahrscheinlich verschrieben für gehelde (so B, und auch L 129, 6). — **wittelice** *(ecce nunc)* 133, 1 ist unklar geschrieben und sicher ein Schreibfehler für witodlice.

BERICHTIGUNGEN.

S. 166, Z. 6 v. o. steht 73, lies 72; Z. 8 v. o. steht 72, l. 73. — S. 183, Ps. 129, V. 2 steht *domini*, lies *domine*. — S. 196, Hy. 3,13 für *suscepturus* lies *suscepisti*.

SUR LA

RIME ITALIENNE

ET LES

SICILIENS DU XIIIe SIÈCLE

OBSERVATIONS
SUR LES VOYELLES FERMÉES ET OUVERTES

PAR

OIVA JOH. TALLGREN

»Cerco obliare, o donna, il tuo bel viso,
Le luci vaghe, il languido sorriso,
Le grazie tutte del gentile aspetto;
Ma a rammentarli sempre io son costretto.

Vi adorerò in eterno, o luci belle,
Più splendenti, più vive de le stelle!
O sorriso sì angelico, o crin nero,
Sempre presenti v'ho nel mio pensiero.

Potessi di me stesso ne l'oblio
Vittima a voi sacrare 'l capo mio!
Ineffabil saria questo un contento
Ed io per voi morrei senza un lamento.»

Ces vers d'un adolescent du XIXe siècle ne sont point médiocres quant à la rime. L'on sait que les poètes italiens admettent *alla libera,* sans restriction, des rimes à tonique respectivement ouverte et fermée. Tout en formant une rime bonne aujourd'hui, les mots *aspètto* et *costrétto* ne rimaient pas dans la plus ancienne poésie d'art italienne que nous connaissions; de même, *néro* et *pensièro* et, peut-être, *bèlle* et *stélle* aussi. Dans tous ces mots, la différence subsistant encore aujourd'hui entre les voyelles ouvertes et les fermées remonte jusqu'au latin et se manifeste, d'une façon ou d'une autre, dans la plupart des parlers romans anciens ou modernes. Dans la rime *contènto laménto,* encore, l'homo-

phonie est incomplète, mais seulement au point de vue de l'italien moderne basé sur la prononciation toscane; presque partout ailleurs, *lamento* tout aussi bien que *contento* présente l'*e* ouvert ancien. Enfin, la rime *oblio mio* n'aurait pas été possible dans l'ancienne poésie lyrique, étant donné que *mio* offrait, dans le langage dont se servait cette poésie, l'*e* ouvert etymologique à la place de l'*i*.

Il n'existe pas, à ce que je sache, d'exposé d'ensemble se rapportant aux faits auxquels je viens de faire allusion. Seul, l'actuel professeur de Palerme, G. A. Cesareo, a fait observer que des mots comme *tengna insengna*, sans compter ici quelques autres cas, ne rimaient pas entre eux dans la poésie sicilienne primitive[1]; encore M. Cesareo ne précise-t-il pas suffisamment ce point important[2], comme j'espère pouvoir le démontrer plus loin. Il m'a donc paru intéressant de reprendre l'étude du sujet au point de vue spécial de la question du traitement à la rime des voyelles

---

[1] G. A. Cesareo, *La poesia siciliana sotto gli Svevi*, Catania, Giannotta, 1894; p. 218 et la suiv.

[2] Aussi les érudits qui ont publié des comptes rendus du livre de M. Cesareo n'ont-ils pas tous dûment apprécié, il me semble, l'importance de cette constatation faite pour la première fois par M. Cesareo, constatation diamétralement opposée, pour ainsi dire, à ce que le maître, Gaspary, avait établi pour le critérium de la rime ancienne. Parmi ceux qui ont fait la critique du nouveau livre, s'arrêtant sur le chapitre *La lingua* (l'unique qui nous intéresse ici), il faut mentionner surtout Cesare de Lollis; voy. *Giornale storico d. letter. ital.*, XXVII (1896), pp. 112—131; pour le chapitre en question, pp. 120—125. Or, De Lollis n'arrive pas à toucher le point en question, évidemment parce que la façon dont Cesareo conduit ces recherches lui inspire peu de confiance. Un autre critique, B. Wiese, dans le *Literaturblatt f. germ. u. rom. Phil.*, XVI (1895), col. 96, résume toutefois ce passage par les mots: »Die Reime waren immer vollkommen, nicht bloss konsonierend... Wie weit aber die Dichter sicilianische Formen verwendet haben, lässt sich nicht feststellen». Je regrette de ne pas avoir eu recours au compte rendu publié par Casini, dans le *Bullettino della Società Dantesca ital.*, N. S., II.

fermées et ouvertes; et j'ose croire que les résultats obtenus, pour peu qu'ils puissent ajouter en réalité de détails positifs à notre connaissance de cette matière difficile, méritent cependant d'être soumis à la discussion.

D'abord, quelques mots en passant, sur la place qu'occupe chez les préceptistes la distinction des voyelles fermées et ouvertes à la rime.

2. Les plus anciens auteurs connus qui parlent de la rime — Dante Alighieri, dans le second de ses deux livres *De vulgari eloquentia*; Antonio da Tempo, dans son traité *Summa artis rithimici* [1332][1]; Gidino da Sommacampagna, dans sa rédaction en dialecte de Vérone du traité nommé tout à l'heure, intitulée *De li rithimi volgari* [2:e moitié du XIV:e siècle][2] — ne touchent point la question des voyelles ouvertes et fermées. Les nombreuses poésies-modèle que composent ces deux derniers[3] pour donner au lecteur une idée plus nette des différents genres poétiques ou bien encore des différentes combinaisons de rimes possibles, fourmillent de consonances comme *góla paròla,* où l'on a des désinences à tonique fermée rimant avec d'autres à tonique ouverte, tout à fait comme c'est le cas des poésies de Pétrarque, de Dante et de celles de l'école poétique prédantesque dont nous reparlerons plus loin[4].

[1] Publié d'une façon insuffisante, du moins quant au choix du ms., par Giusto Grion, Bologne, 1869.

[2] Publié par G. B. G. Giuliari, Bologne, 1870.

[3] Gidino substitue aux exemples offerts par son predécesseur, des compositions dont il est lui-même l'auteur.

[4] Il y a lieu de faire observer, en passant, que la composition, dans l'Italie du XIII:e siècle, d'un dictionnaire de rimes provençal comme celui agrégé au *Donatz proensals* ne prouve pas en elle-même que les Italiens de cette époque aient admis des consonances imparfaites, comme quelqu'un l'a dit. Voici, pour éclaircir ce point, un exemple; et pre-

C'est au XVI:e siècle, siècle de Giangiorgio TRISSINO, qu'il arrive au grammairiens italiens de discuter en passant le traitement à la rime des voyelles ouvertes et fermées, sans que toutefois cette discussion amenât de conséquences quant à la pratique de l'art de rimer. Qu'il me soit permis de repasser ici les faits en question, tout en ne prétendant de rien offrir de nouveau.

Né en 1478, Trissino avait déjà de bonne heure remarqué que certaines voyelles de l'alphabet écrit se prononçaient dans sa langue maternelle tantôt avec le son ouvert tantôt avec le son fermé; et la conséquence de cette découverte fut le fait bien connu que ce dramaturge-gram-

---

nons-le de ce dialecte sicilien où la différenciation des voyelles ouvertes et fermées se trouve être particulièrement accentuée. Non seulement aujourd'hui, mais sûrement déjà dans les parlers du XIII:e siècle, le mot sicilien correspondant au lat. vulg. torno offre, à la tonique, un *o* [ouvert] et non pas l'*u* (*ritornu*); d'autre part, *cornu* a toujours revêtu, en sicilien, cette même forme, présentant l'*o* tonique auquel on s'attend. Or, pour ce qui est du provençal du XIII:e siècle, *corn* sonnait bien, dans cette langue aussi, avec l'*o* ouvert, tandis que *torn* se prononçait avec l'*o* fermé. Par conséquent, vu ce cas spécial, l'on comprend bien que des rimeurs siciliens qui se seraient mis à imiter les Provençaux dans l'idiome même de ceux-ci, auraient éprouvé le besoin de bien s'informer sur la prononciation des voyelles toniques provençales, pour chaque cas particulier; et ils auraient certainement été contents d'avoir recours à un livre comme le *Donatz*, qui, en effet, les aurait offert *corns* sous la rubrique de *In orns larg* et *contorns retorns* sous celle de *In orns estreit* (Éd. de Stengel, p. 57 b). Or, je me figure que ces mêmes rimeurs bilingues imaginaires auraient parfaitement bien pu admettre pour cela, en écrivant dans leur idiome maternel, une distinction à la rime nette et précise des désinences présentant en sicilien la voyelle ouverte et fermée respectivement. En d'autres termes: si l'on avait senti la nécessité de consulter les listes des désinences à voyelles ouvertes ou fermées de la langue étrangère, on l'aurait fait, non pas parce que la langue maternelle confondât à la rime les voyelles fermées et ouvertes, mais parce qu'elle offrait un système de fermées et ouvertes qui ne correspondait pas, dans beaucoup de cas particuliers, à celui de la langue étrangère.

mairien a fait imprimer ses œuvres, à plusieurs reprises, avec des caractères contenant un certain nombre de formes, grecques ou autres, inventées par lui et destinées à mettre en relief la prononciation mieux que ne le faisait l'orthographe ordinaire. Voici un morceau transcrit de la troisième édition originale de sa *Sofonisba* (*La Sωfωnisba;* Vicenza 1529):

O sventurato[1] *filjω di Gisgωne,*
Che farai, cωme senti
La morte de la cara tua filjuola?
Parmi, che ne l'ωreckie mi risuone
Il suon de' tuoi lamenti;
E che nessuna coſa hor ti cωnsωla.
O madre, o madre, sωla
Sωpr' ogni madre gia beata, e lieta,
Cωme viver pωtrai fra dωlωr tanto?
Ben fieno i giωrni tuoi, se pur tu vivi,
D'ogni allegreza privi;
Ben verserai da lj' ocki eterno pianto.
Quest' è pur la Regina. o quanta pieta
Si muove entr' al miω cuore. o morte avara,
Ci spolji ben d'una excellenzia rara.

Comme on peut voir par ce passage, Trissino admet ici sans scrupule des consonances inexactes quant à la voyelle tonique. La tragédie *Sofonisba,* terminée en manuscrit dès 1516, fut imprimée en (mai—juillet) 1524, année où elle vit deux éditions[2], datées l'une et l'autre à Rome et présentant déjà les nouvelles lettres ε et ω, en dehors

[1] A en croire mes extraits, l'on trouve assez souvent un *-o* pour l'-ω.

[2] Voy. B. Morsolin, *Giangiorgio Trissino. Monografia d'un gentiluomo letterato del s. XVI.* 2:e éd., Florence, 1894; p. 463.

de quelques autres qui ne nous intéressent pas ici[1]. La plus grande partie de *Sofonisba* est, on le sait, écrit en vers blancs, pour plus de ressemblance avec les drames de l'antiquité classique. Dans la préface à l'édition de 1529, l'on trouve un petit avertissement relatif à la rime; mais le tout se réduit à une excuse de s'être servi du vers blanc, de *nωn haver anchωra*[2] *secωndω l'ufω cωmune accωrdate le rime, ma lafciatele libere in mωlti luωghi*[3].

Le premier écrit de Trissino imprimé avec des caractères nouveaux, par conséquent, destiné en quelque sorte à présenter ceux-ci au public, et, de plus, rédigé non pas, comme *Sofonisba,* bien avant la publication de l'innovation, mais dans l'année même où celle-ci fut lancée, c'était la *Canzone a Papa Clemente VII,* Rome, 1524[4]. C'est une chanson à rimes; or, ces rimes présentent, elles encore, des -*ω*- rimant avec des -*o*-, des -*ε*- rimant avec des -*e*-. Il en est de même de toutes les publications rimées de l'»inventeur» de la différence *è é, ò ó.*

Et les écrits de caractère théorique? On n'y trouve rien qui nous intéresse; en effet, après ce qui vient d'être dit, on ne s'attend pas à autre chose. Les premiers écrits dans le ms. desquels Trissino admît des lettres nouvelles

---

[1] L'époque dite romaine des publications de Trissino (1524) se distingue de la postérieure, la vicentine (1528—9) principalement par l'emploi de l'*ω* pour désigner l'*o* ouvert. A l'époque vicentine, comme on l'a vu, *ω* = *ó*, *ε* = *è*.

[2] Bien entendu, Trissino veut dire 'de ne pas avoir, de plus, ...', et non pas 'de ne pas encore avoir ...'.

[3] *Sic.* Faute d'impression, pour *luoghi*.

[4] La chanson se lit dans l'éd. de Vérone des *Opere* de Trissino (1729), II, p. 370 et la suiv. — Pour la date, voy. Pio Rajna, dans sa grande édition crit. de *De vulgari eloquentia* (1896), p. XXXIX, n. 4.

sont la *Poetica* et la *Grammatichetta*[1] (qui ne furent imprimées que dans la période vicentine, en 1529). Quant à la *Grammatichetta*, il ne s'y trouve qu'un seul passage relatif à la dualité *è é ò ó*, et celui-ci est de caractère purement enumératif (»Le vocali sono sette, cioè, *a ε e i o ω u*», etc.).[2] Pour ce qui est de la *Poetica*, on y trouve, dans la *Terza Divisione*, sous la rubrique *De l'accordar le desinenzie*[3], des raisonnements relatifs à la rime. En ce qui concerne les mots paroxytons, p. ex., Trissino dit ici que »ad essere concordi, vogliono avere non solamente la medesima ultima vocale o il medesimo diftongo, ma ancora la penultima vocale con la consonante o consonanti che vi sono tra mezo»; or, les deux vers qu'il cite à titre d'exemple, riment par *sòno* (s ŏ n u m) et *sóno* (s u m), où les voyelles penultièmes sont en vérité loin d'être *una medesima* à en juger par la liste des voyelles que Trissino lui-même donne dans le passage de la *Grammatichetta* cité tout à l'heure.

Le traité trissinien concernant directement l'innovation orthographique déjà mise en œuvre dans la *Canzone* et dans la première édition de *Sofonisba*, c'est l'*Epistola a Papa Clemente VII, de le lettere nuovamente aggiunte ne la lingua italiana,* imprimée pour la première fois à Rome, en 1524 (mois d'octobre; c'est une espèce d'appendice à la 2:e éd.

---

[1] Trissino écrit en 1524 qu'il avait introduit ses nouvelles lettres dans ces deux ouvrages *molti anni or sono* (éd. de Vérone, II, p. 197).

[2] Éd. de Vérone, II, p. 245. — Il y aurait lieu de relever en passant certains détails de la curieuse série de diphtongues, mais j'y renoncerai étant donné que je n'ai actuellement recours qu'à l'éd. de Vérone, à laquelle on ne peut pas se fier. Dans cette édition, il n'est fait usage des lettres trissiniennes que dans les passages qui ne peuvent être exprimés par les lettres ordinaires.

[3] Éd. de Vérone, II, pp. 24, 25.

de Sofonisba) et réimprimée encore à l'époque vicentine [1]. L'*Epistola*, qui contient une espèce d'exposé des principes de l'orthographe phonétique, nous intéresse ici encore moins que les traités nommés ci-dessus.

Au cours de l'année 1524, déjà avant la publication de l'*Epistola*, l'on voit naître toute une littérature de caractère polémique, concernant, entre autres choses, les voyelles en question. Un point de cette littérature doit être relevé dans ce contexte.

Ce sont les Florentins qui attaquent le plus violemment le nouveau système orthographique établi par un non Florentin, surtout étant donné que celui-ci, dans son *Epistola* citée tout à l'heure, s'était servi de l'expression *lingua italiana*, déclarant en outre ne pas toujours considérer comme correcte la prononciation des voyelles admise à Florence. En 1524, parurent la *Risposta alla Epistola del Trissino delle lettere nuovamente aggionte alla lingua volgar fiorentina* (»Fiorenza»[2]), de Lorenzo Martelli; le *Discacciamento delle nuove lettere inutilmente aggiunte nella lingua toscana* (Rome), de Agnolo Firenzuola; et le dialogue *Il Polito*, de Adriano Franci, ce dernier dû plutôt, du moins quant au continu, à Claudio Tolomei[3]. D'autres pamphlets suivirent plus tard.

---

[1] Éd. de Vérone, II, p. 45—50. — Pour la date de l'édition vicentine, voy. P. Rajna, dans les *Miscellanea Ascoli*, p. 306.

[2] L'édition originale n'est pas datée.

[3] Pour la question à savoir qui était en réalité l'auteur de *Il Polito,* voy. Sensi, *M. Claudio Tolomei e le controversie sull' ortografia italiana nel secolo XVI,* article publié dans les *Atti d. R. Accademia dei Lincei,* Ser. IV (Rendiconti), vol. VI (1890); pp. 317—323.

Dans les deux traités dernièrement nommés et dans quelques autres écrits (notamment une lettre d'Alessandro dei Pazzi à Francesco Vettori, datée à Rome, 7 mai 1524; etc. Cf. Sensi, *l. c.,* p. 315) il est question de

Le grammairien Claudio Tolomei († 1555), lui, touche un peu le traitement à la rime des voyelles ouvertes et fermées. Dans *Il Polito*, un des interlocuteurs, Francesco, questionne Polito, qui est partisan de Trissino, sur son opinion en ce qui concerne les innovations de l'alphabet; et, là-dessus, il se laisse aller à quelques objections. Francesco dit[1]:

»Il secondo impaccio che mi molesta, è, che se vogliamo per buone ricevere quelle cose che di sopra avete discorse, ne segue per forza, che molte e molte rime di Dante e del Petrarca e degli altri che ne' nostri tempi hanno dottamente e con molta lor gloria composto, siano tutte false e dissonanti. La qual cosa acciò che più chiaramente s'intenda voglio con parole più ampie manifestarla. Voi volete s'aggiunghino due vocali *o* et *e*, in tal guisa ch'altra figura s'usi a scrivere *queta*, altra a scriver *lieta*. Una scrivendo *cuore*, altra scrivendo *fiore*. Ma se ciò si facessi. il Petrarca male averebbe tessuti, con infiniti altri simili, quei versi

In nobil sangue vita umile, e queta,
Et in alto intelletto un puro core,
Frutto senile in sul giovenil fiore,
E'n aspetto pensoso anima lieta.

Perchè nè l'una nè l'altra rima sarebbe buona, avendo cotali parole nel lor fine lettere diverse. Io certo non sarò tanto temerario, ch'il dica, nè voi penso vogliate esser tanto ardito.»

Suivent quelques considerations analogues sur les consonnes *z* et *s*, respectivement sourdes ou sonores, à la rime

---

certains projets de réforme antérieurs à celui de Trissino et conçus par des Toscans; on peut citer l'éd. de Vérone des œuvres de Trissino, »appendice 1», je veux dire celui suivant à la p. 317 du t. II; p. 56 (Firenzuola), p. 42 (Franci). — Une réunion à Rome, mentionnée dans une lettre datée à Bologne, 8 nov. 1531, de Tolomei à Firenzuola, est probablement identique à celle dont parle Aless. Pazzi (Sensi, *l. c.*, p. 316).

[1] Éd. de Vérone, II, »appendice 1», p. 39.

(*orẓo divorzo*[1], *caṣo rimaso*), etc.; après quoi Francesco se taît. Répondant à ses objections, Polito dit ceci (*l. c.*, p. 41):

»Pungevati ancora una spina: che se queste nuove lettere s'apprezzano, molte belle e vere rime di Dante e Petrarca ne diverranno sozze e bugiarde. Io ti prego che'n questo luogo più ch'in altro mi porghi l'orecchie benigne et amiche; e ti piacci prima perfettamente intendere, che trascuratamente giudicare. Perchè dico che'l scrivere ne l'uno o ne l'altro modo i versi di tali Poeti, non fa che siano le rime buone o false, ma ben di ciò è cagione l'aver loro i versi in questo o in quel modo composti: conciò sia che la rima è consonanzia et armonia, la quale non s'ha a conoscere con gli occhi, leggendola, ma bisogna giudicarla con l'orecchie, ascoltandola: perch'ella è voce che si presenta al senso nostro de l'udire, e non colore, o luce, che si manifesti al vedere. Di qui nasce salda conclusione, che se quelle rime, di che ragionasti, son buone pronunciate, saranno buone ancora che con queste nuove lettere si scrivino; perchè il giudicio loro non si dee far ne la carta, ma ne la voce. E s'elle pronunciate son false, mille nuove lettere, mille alfabeti non son bastanti a farle buone. Biasmeremo noi dunque il Petrarca, o Dante, o gli altri dotti de'nostri tempi? Certo nò. Là onde per mostrarti l'ordine loro, dico che gli antichi Poeti, tessendo i lor versi, usaron molte volte rime propie, e qualche volta impropie. Chiamo rime propie quelle, che da la vocale de l'accento acuto infin nel fine sono armonizate d'uno istesso tuono nè più nè meno...[2] E questo basta assai a far che la rima propia sia perfetta...[3] Rime impropie son quelle, le quali da quello accento, di che ora ragionammo, infin nel fine non serbano a punto a punto il medesimo suono, ma si godono d'un simile o d'un vicino concento, la qual cosa non si dee però molto biasmare, perchè ancora ne le musiche voci talora si patisce una poca dissonanza, per scender poi più dolcemente in una perfetta consonanza. Ancora dirò, che gli antiche Poeti, come Dante, e molto più quelli, ch'innanzi a lui scrissero, tra quai sono Guitton d'Arezo, Guido Caval-

[1] Sur cette rime, voy. D'Ovidio, dans la *Raccolta D'Ancona*, p. 620.

[2] Suivent quelques exemples de consonances monosyllabiques (*virtù*), dissyllabiques (*amore*), polysyllabiques (*favolano*).

[3] Suivent des réflexions concernant la répétition d'un même mot à la rime.

canti, Cino da Pistoja, Guido Guinicelli, non solamente usarono accordare impropia rima in quelli esempi, che tu raccontasti, ma ancora[1] temperando insieme vocali molto diverse, come *o* et *u*, perchè vogliono che questo vocabolo *poi* faccia rima a *cui* et *altrui;* e quantunque questa usanza spesse fiate si scerna tra le carte loro, non di meno voglio ti basti il conoscerlo in quella ballata di Dante, che incomincia:

I'mi son pargoletta bella e nuova,
E son venuta per mostrarmi a voi
De la bellezza, e loco dond'io fui.

Sì che penso omai t'avveggia, Francesco, come queste nuove lettere non fanno nè buone nè false le rime de' Poeti: et istimi le caste e dotte orecchie del Petrarca e di Dante ben aver conosciuta la differenza del suono, che s'odiva tra queste due voci, non di meno averle tra l'altre lor rime tessute non per propie già, ma per impropie.»[2]

---

[1] Les deux premières lignes de ce qui suit dans l'éd. de Vérone, *l. c.*, p. 42 en haut, se trouvent être reportées par une erreur typographique au commencement de la p. 41.

[2] On voit que l'autorité des grands florentins est telle que les grammairiens du XVI:e siècle ne songent même pas un moment à la possibilité de rimer d'une façon différente de la leur. Il était plus facile d'introduire le vers blanc. En admettant celui-ci, Trissino n'avait guère qu'à s'en rapporter à l'autorité de l'antiquité classique, autorité de tout autre poids, à l'époque où nous sommes, que celle de quelques auteurs en langue vulgaire comme les troubadours du XIII:e siècle. Personne, du reste, ne rappelle l'exemple de ceux-ci, personne ne le connait; Giovanni Maria Barbieri (1519—1574), le seul des savants de toute l'Italie, à cette époque, qui les étudie (voy. ce que disait en 1575 Giammaria Castelvetro, cité par Mussafia, dans les *Sitzungsberichte* de Vienne, Phil.-Hist. Cl., LXXVI-1874, p. 202), n'arrive pas à parler de la qualité spéciale du vocalisme de leurs rimes dans sa grande œuvre inachevée *Libro delle rime provenzali* (pour cette dénomination, voy. Stengel, éd. de *Lo Donatz* et *Las rasos, Vorwort*, p. XI) ou *Libro dell' Arte del rimare* (cf. Mussafia, *l. c.*, p. 202) ou *Dell'Origine della poesia rimata* (comme ce fragment sera intitulé par son éditeur, Tiraboschi, en 1790).

On dirait — pour anticiper un peu ce dont il conviendra de traiter plus loin — que si Dante n'avait fleuri précisément à une époque de transition, où l'influence de plusieurs dialectes littéraires se faisait encore sentir; s'il était né une cinquantaine d'années plus tôt ou bien

Plus tard, Tolomei s'est occupé de nouveau de la question des *rime improprie*. Après avoir écrit le dialogue *Cesano* (rédigé 1529 . . . 1532 [1]) et, précurseur en quelque sorte de Carducci, un traité de métrique italienne classique (*Versi e regole de la nuova poesia toscana*, 1539), il aura eu entre les mains une vaste entreprise concernant la grammaire italienne, à en juger par des lettres de lui écrites dès 1543 [2]; et une partie des écrits datant de cette époque paraissent se trouver, encore inédits, dans un tardif manuscrit de Siena [3] muni d'une table que nous devons au très soigneux Benvoglienti. Dans ce recueil de traités de Tolomei il y en a deux, toujours inédits, intitulés, l'un, *La rima che cosa sia, e quante lettere bisogni rimare*, et l'autre, *Delle rime proprie, e delle improprie*. Tous les deux sont bien courts; quant au contenu de ce dernier, c'est, en en juger par les communications de Sensi [4], une espèce de répétition d'un des passages que nous venons de citer sur *Il Polito*: les exemples de rimes impropres sont tirés d'un quatrain et d'un tercet de Pétrarque, avec des *e* et des *o* respectivement fermés et

encore, peut-être, un demi-siècle plus tard, il se pourrait que les Italiens rimassent aujourd'hui d'une façon tout autre qu'ils ne le font.

[1] Pour la date, voy. P. Rajna, grande éd. de *De vulg. eloq.*, pp. LXIII/LXIV. *Cesano* ne fut imprimé qu'en 1554—5; voy. *id. ibid.* p. LXI.

[2] Voy. Sensi, dans l'*Archivio glottologico italiano*, XII (1890—92), p. 446, n.

[3] *Biblioteca Comunale*, H. VII. 15 (XVIII:e siècle). — Si je ne me trompe, nous en sommes toujours à ne même pas encore connaître in-extenso la Table de ce manuscrit collectif. Sensi, dans les *Atti della R. Accademia dei Lincei*, Ser. IV (Rendic.), vol. VI, pp. 319, 320, 323, et dans son article *Tolomei e Celso Cittadini* (le même auquel il est fait allusion dans la note précédente), p. 444 et les suiv., ne nomme que quelques-uns des traités qu'il contient.

[4] Sensi, dans les *Atti* cités tout à l'heure, p. 323, au milieu, et dans sa note *Il Tolomei e la rima*, p. dans la *Rassegna bibliogr. d. letter. ital.*, I (1893); p. 154.

ouverts rimant entre eux; et Tolomei termine son petit écrit en observant que »tutti i poeti son pieni» des rimes impropres, et que »anzi pochissimi componimenti vi si trovano, che non abbian mescolate alcune di queste dissonanze».

Je nommerai encore un grammairien, Celso CITTADINI (1553—1627). Dans le premier des deux passages de ses *Origini della uolgar Toscana favella*[1] où soit touché notre sujet il cite le quatrain suivant de Pétrarque:

E se mia uoglia in ciò fosse compita,
Fuor del dolce aere de' paesi *toschi*
Anchor m'hauria tra' suoi be' colli *foschi*
Sorga, ch'a pianger, e cantar m'inuita,

faisant observer qu'il y a *rima propia* dans le cas de *toschi foschi,* parce que l'adjectif *tosco* employé ici remonte au latin Tuscus et se prononce par conséquent avec la tonique fermée, à différence, dit-il, de cet autre *tosco* qui vient de toxicum. Plus loin[2], Cittadini cite un autre quatrain de Pétrarque (*Per ritrouar, oue 'l cor lasso appoggi*), où la rime *bb* consiste également dans les mots *tósco fosco,* étant par conséquent une *rima propia,* et ensuite il transcrit ce tercet du même poète:

Poi col ciglio men torbido, en men *fosco*
Disse, tu, che la bella schiera guidi,
Pur non sentisti mai mio duro *tosco,*

où l'on a *rima impropria* entre les mots *fosco tòsco.*

---

[1] Édition originale, Siena 1604; p. 40.
[2] Éd. originale, p. 108; éd. de Gigli (1721), p. 226.

Ces passages de Cittadini sont, il faut bien le dire, un écho de ce qu'avait écrit le »spezialissimo e sovranissimo maestro» de celui-ci, Tolomei[1]. Qu'il en soit ainsi, cela semble sûr dès que l'on considère, en général, la façon de faire de Cittadini — Sensi appelle les *Origini* un plagiat (*plagio*)[2] — et dès que l'on observe que deux traités intitulés *De lo E chiaro e fosco* et *De l'O chiaro e fosco* se rencontrent dans ce même manuscrit inédit de Siena qui nous a conservé les esquisses nommées plus haut, *La rima che cosa sia*... et *Delle rime proprie e delle improprie,* de Claudio Tolomei.

Et, faute d'intérêt, cette »discussion» restée si stérile en résultats meurt. Les intelligentes observations de l'auteur de *Il Polito*, citées plus haut, avaient contenu, en germe, une attaque à l'imparfaite consonance de la rime italienne. Mais l'attaque est parée, sans aucun effort, comme nous l'avons vu; et les auteurs de *rimarii* italiens, et le public auquel ils s'adressent, *maestri e discepoli*, les voilà dispensés pour toujours de se faire un cas de conscience de cette »diversità ch'è ne la lingua Toscana tra questi suoni, SPENTO e VENTO, TOGLIE e MOGLIE», diversité qui, pour continuer à citer un passage de *Il Polito,* »s'ode distintamente, conoscesi apertamente, discernesi subitamente»[3], — mais qui ne compte pas pour la rime.

---

[1] Voy. Sensi, *Archivio glottol. ital.*, XII, p. 460, en bas.

[2] Art. cité, publ. dans l'*Archivio*; et déjà dans les *Atti, l. c.*, p. 317.

[3] Éd. de Vérone des *Opere* de Trissino, II, »appendice 1», p. 33.

3. Que l'italien ait dès le commencement admis des rimes moins exactes que les langues de la Gaule, telle a été jusqu'à nos temps l'opinion générale[1].

Les poètes d'art italiens se sont-ils donc dès le premier abord écartés brusquement de leurs modèles les Provençaux, ces maîtres de la forme, ces Gaulois à l'ouïe subtile? Ne sera-t-il pas possible de démêler, d'une façon un peu plus positive que ne l'a fait Cesareo[2], jusqu'à quel degré on a été conscient, dans la naissante Italie provençalisante, du principe de la rigoureuse homophonie vocalique de la rime, et comment on en est parvenu à l'état de choses actuel?

Pour entreprendre, pour tenter aujourd'hui une étude de cette espèce, quels sont les textes qu'il faudra dépouiller?

---

[1] C'était là, formulée d'une façon un peu plus positive, l'opinion à laquelle je faisais allusion plus haut (p. 236 n.), de Gaspary: »Freilich hat das Italienische von jeher nicht so genau gereimt, wie die Sprachen Frankreichs; immer galt *ò* : *ó*, *è* : *é* als guter Reim — — —» (*Sicil. Dichterschule*, p. 155; traduction ital. de Friedmann, p. 199); cf. *Geschichte der ital. Litteratur*, I, p. 66; traduction ital. de Zingarelli, I, p. 57. — Inutile de citer davantage ici; cf. plus loin, § 30 suiv.

[2] I. Sanesi, *Il toscaneggiamento della poesia siciliana* (*Giornale storico della letteratura italiana*, XXXIV-1899), pp. 354, 355, semble ne pas croire lui non plus qu'une nouvelle tentative d'examiner les rimes puisse aboutir à des résultats plus précis: »È questo, insomma, un terreno malfido sul quale bisogna camminare con molta circospezione e dal quale non so quali frutti possano ricavarsi per l'una più che per l'altra teoria» (p. 355).

Je regrette beaucoup — qu'on me permette de le dire dans ce contexte, une fois pour toutes — de ne pas avoir recours à l'article de E. G. Parodi, *La rima e i vocaboli in rima nella Divina Commedia,* publ. dans *Bullettino della Società Dantesca italiana*, N. S., III (1896), pp. 81—156. J'espérais pouvoir me servir toujours de cet important travail (*Grundriss* de Gröber, I², p. 648, etc.), que j'avais consulté à un autre propos lors d'un séjour en Italie; mais un incident imprévu dont je suis en partie le coupable m'a fait remettre à trop tard la commande du livre.

Il sera bien nécessaire de se résigner à voir les seuls poètes d'art italiens primitifs auxquels il convienne de recourir, parmi ceux dont nous possédons des compositions dans les trois plus anciens Chansonniers, tous d'orthographe toscane, de la fin du XIII:e siècle. A l'époque de Dante, on n'avait pas connaissance ou du moins, on ne se préoccupait pas, à Florence, des auteurs dialectaux du Nord de l'Italie. Dante ne les cite pas dans son *De vulgari eloquentia*; les *Rime genovesi* du XIII:e siècle, p. ex., tout intéressantes qu'elles soient en elles-mêmes déjà parce qu'elles offrent, au point de vue du tecnicisme de l'homophonie de la rime, un exemple du »type provençal» en Italie [1], ne doivent décidément pas entrer ici en considération. Même dans le cas où l'on constaterait qu'une grande partie de la poésie dialectale du Nord daterait d'une époque du XIII:e siècle antérieure à celle de bien des *canzoni* et des *sonetti* »siciliens» [2], il nous faudrait, selon moi, nous en tenir à ceux-ci pour des recherches concernant l'origine de la langue poétique italienne moderne. Car dès que nous voudrons

---

[1] Ces rimes gênoises ont ceci de particulier que la voyelle tonique peut être non seulement fermée ou ouverte, mais encore brève ou longue, qualités dépendant des phénomènes de métaphonèse et aussi de certains curieux phénomènes de contraction. Ainsi, p. ex., *dé* dĕdit ne rime pas avec *vé* vēnis, parce que cette forme-ci offre dans le dialecte l'*e* long et celle-là l'*e* bref, comme d'autre part *fe* fĭdem, *fe* fēcit etc. riment avec *dé* dĕdit, *é* ĕst (tous prononcés avec l'*e* bref); et *mé* mĕum mĕi rime non seulement avec *ve* 'vedi' vĭdes, mais encore avec *cre* 'crede' crēdit (tous offrent l'*e* long). Les mots à voyelle ouverte *mèa*, *sèa* sit, *crèa* credat etc. ne riment pas avec *préa* pĕtram, *desvéa* vĕtat, etc. — Voy. Parodi, dans ses *Studj liguri*, *Archivio glottol. ital.*, XIV (1898), p. 100 et suiv.

[2] Les rimes gênoises datent de l'époque intermédiaire de 1270 et 1311, à peu près (Mannucci, *L'anonimo genovese e la sua raccolta di rime*, Gênes, 1904; compte rendu de Pellizzari, *Rassegna bibliogr. d. letter. ital.*, XIV, p. 20).

nous reporter plus loin dans le temps qu'à l'époque de l'école toscane primitive, il nous faudra examiner si ces Toscans ont eu entre les mains des poésies d'art en langue vulgaire autres que provençales; et cet examen nous conduit avec sûreté, précisément, à ces Giacomo da Lentino et *i seguaci suoi*, qui ont été si bien connus en Toscane que l'on en copiait de nombreuses poésies, tant bien que mal, encore vers la fin du siècle, époque où il ne peut plus y avoir eu de rimeurs productifs écrivant à la sicilienne. Avec la réserve que les plus anciens rimeurs ont pu ne pas parvenir à notre connaissance [1], comme les plus anciens manuscrits ne sont certainement pas arrivés sous nos yeux, il faut donc se demander: quels sont exactement, parmi les anciens poètes préférés par les compilateurs des Chansonniers toscans, ceux qu'il faudra considérer comme les représentants les plus typiques de la façon de rimer italienne primitive?

Le premier lieu appartiendra sans aucun doute au groupe formé par Giacomo da Lentino et les autres Siciliens.

Mais les Siciliens proprement dits, c'est à dire ceux qui le sont selon quelque indication incontestable du ou des manuscrits, représentent un nombre de vers bien restreint. Encore ceux que l'on doit reconnaître pour des Siciliens semblent-ils ne pas tous appartenir à la plus ancienne école connue, tandis que d'autre part bien des non-Siciliens, notamment ceux qui ont été en correspondance poétique avec Giacomo da Lentino, semblent se servir d'une langue qu'il est aujourd'hui difficile de distinguer de celle employée par les Siciliens de cette époque. En

[1] Cf. plus loin.

effet, pour ne pas rester embarrassé par des gradations idiomatiques peu accentuées, qui nous échappent étant donnée l'incertitude du texte (et tout en particulier: des attributions), l'on est bien tenu à admettre dans notre cas des critériums de choix indépendants d'une méthode chronologique et géographique rigoureuse [1]. Il n'y aura pas d'inconvénient de dresser la liste des rimes sur un choix de poésies un peu arbitraire, faisant entrer dans celui-ci, outre les poésies qui ne soulèvent aucune discussion quant à leur qualité de siciliennes et d'anciennes, et outre la plupart [2] de celles attribuées aux correspondants des

[1] L'insuffisance des critériums de chronologie que Cesareo admet, en compilant la liste destinée à contenir les rimeurs de l'époque svève (—1266), a été mise en évidence par De Lollis (*Giorn. stor. d. letter. ital.*, XXVII-1896, p. 118 et suiv.). — A propos des artifices de forme que présentent certaines chansons de Giacomo da Lentino l'on pourrait ajouter que la ch. VII, elle aussi, offre des cas de rime intérieure (voy. les trois premières stances), que la ch. XVI (non pas XVII, comme on lit chez De Lollis, p. 119) est en *coblas* non seulement *capfinidas*, mais encore *unissonantz*, et, pour considérer les chansons conservées en P, que les n:os 10 et 61 aussi offrent des cas de *c. capfinidas.* — Quant à l'omission de Folco di Calabria, Cesareo s'en excuse lui-même dans la préface, p. IV (bien entendu, cette observation n'implique pas que je sois de l'avis de Cesareo).

[2] Même l'important critérium de la correspondance poétique des rimeurs (Monaci, *Sulle divergenze dei canzonieri nell'attribuzione di alcune poesie*, p. dans les *Atti della R. Accademia dei Lincei*, Serie IV (Rendiconti), vol. I-1885, pp. 657—662) est insuffisant pour notre propos, en tant que la ch. sûrement sicilienne *Ormai lo meo cor k'estava* P 45, ou *Lo mio core che si stava* V 19, est attribuée dans le premier de ces mss. à Bonagiunta Urbiciani da Lucca, qui présente dans ses chansons beaucoup de rimes non siciliennes; et en tant que la ch. *Membrando ciò k'amore*, attribuée à des méridionaux dans [L et] P, porte au contraire dans V le nom de ce Guiglielmo Beroardi qui nous offre, dans l'unique chanson que nous connaissions de lui ailleurs (attr. à lui dans V, anonyme dans L), une rime impossible chez les primitifs: *vengna insengna*... (V 178_8) ou *vegna degna*... (L 74_1). Que Bonagiunta et Beroardi aient correspondé, celui-là avec Rugieri d'Amici da Messina et celui-ci avec Giacomo da

Siciliens, celles portant le nom de certains autres méridionaux comme Giacomino et Rugieri Pugliese, Folco Ruffo di Calabria, Guglielmo d'Otranto, et, de plus, celles attribuées à Prenzivalle, Folcacchieri di Siena, Paganino, Compagnetto, Jean de Brienne [1]; et l'arbitraire (réel ou non) de ce choix pourra être compensé en quelque sorte, d'une part, par des notes spéciales portant sur les particularités dialectales que pourront offrir quelquesunes de ces compositions, et d'autre part, par une série d'observations arrangées de façon à examiner une à une les compositions exclues qui paraîtreront intéressantes, notamment certaines poésies anonymes. Une liste alphabétique de toutes les poésies examinées, donnée plus loin, facilitera l'orientation dans l'ensemble du travail.

Dépouillant les compositions ainsi définies, je donnerai ci-dessous, répétant en partie ce qui a été fait par Cesareo, une liste des désinences qui nous intéressent au point de vue de la distinction à la rime des voyelles fermées et ouvertes.

Lentino ou Pier delle Vigne; que Beroardi ait été contemporain des plus anciens Siciliens et un de ceux qui »si trovaron tutti più o meno alla corte di Federigo», Cesareo le croit (p. 28), tout en n'admettant ni l'un ni l'autre — il faut le noter — au nombre de ces rimeurs de l'époque svève dont il dresse une liste pour en examiner à la suite les poésies. — Au point de vue des critériums de différenciation linguistique, qui nous intéressent ici, ni l'art de Bonagiunta ni, non plus, celui de Guilglielmo Beroardi ne doivent être considérés comme typiques de l'école représentée par leurs prétendus correspondants.

[1] Mais non pas celles de Inghilfredi, dont Monaci dit (*Da Bologna a Palermo; Crestomazia*, II-1897, p. 204) qu'il doit être classifié parmi ceux de l'école guittonienne; cf. plus loin. Cesareo admet bien Inghilfredi au nombre des poètes de l'époque svève dont il dresse la liste, mais il n'examine ses compositions que d'une façon plutôt accidentelle et sans nous faire savoir si quelqu'une des poésies lui attribuées offre ou non des particularites linguistiques (des rimes) non-siciliennes.

4. J'admettrai, pour dresser mes listes, que les compositions ci-dessus indiquées ont été écrites originairement dans une langue digne du qualificatif sicilienne[1]. Or, comme l'orthographe des chansonniers parvenus jusqu'à nous est tout autre que sicilienne, j'estime qu'il est nécessaire de préciser nettement d'avance les principes suivant lesquels sera dressée la classification des rimes à relever.

Il serait certainement mal à propos, du moins dans un travail concernant les voyelles toniques d'un dialecte qui ne connaît pas la métaphonèse, que de s'en tenir à l'ordre alphabétique rigoureux quant aux atones finales, de façon à séparer, p. ex., les types *mena* et *meno*, l'un de l'autre, par toute une série de types intermédiaires: *aprenda*, *-e*, *-o* etc., *bene*, *tenne*. Il sera d'autant plus nécessaire ici de faire abstraction des atones finales que la distinction de l'*-e* et de l'*-i*, souvent altérés par les copistes, ne serait pas toujours facile à rétablir. J'admettrai donc, à la place de la voyelle en question, une abréviation représentative de n'importe quelle voyelle.

---

[1] J'espère qu'on ne m'en voudra pas d'employer, ici et ailleurs, tout court, un qualificatif qui a tant fait couler d'encre, — à commencer par celle de Dante Alighieri. La vérité générale, pour ainsi dire, est bien celle-ci: les écrivains primitifs, tout en se servant naturellement de leur dialecte personnel, manifestaient dès le commencement une certaine tendance à se faire comprendre par un public aussi grand que possible. Cette tendance vers l'uniformité artificielle d'une langue littéraire[1] est particulièrement difficile à saisir et à déterminer lorsqu'il s'agit d'une littérature qui ne nous a été conservée que sous une forme profondément altérée par les copistes, comme il en est sans aucun doute de l'ancienne poésie »sicilienne».

---

[1] Cf., p. ex., Pio Rajna dans son petit traité *Origine della lingua italiana*, imprimé dans le *Manuale*[2] de D'Ancona et Bacci, I (Florence, 1904); pp. 22, 23.

Pour ce qui est des toniques, l'on sait que, p. ex., le mot correspondant à m ĭ n u s se trouve être écrit dans un chansonnier, *mino*, et dans un autre, *meno* (rimant dans tous les deux, p. ex., avec une forme verbale correspondant à i n c l ī n o). Cette particularité de la poésie des chansonniers d'admettre à la rime le balancement de certains *e* et *o*, écrits parfois *i* (et *u*[1]), avec des *i* et *u* stabiles[2], implique, au point de vue de l'énumération alphabétique, la nécessité d'enregistrer sous une même rubrique, écrite conséquemment avec l'une seule des voyelles contrebalancées, ces cas de vacillation d'orthographe. Enfin, quant à ces autres *e* et *o* qui n'apparaissent jamais remplacés dans la graphie par un *i* ou un *u* respectivement (*vene* v ĕ n i t), ils peuvent se rencontrer, eux aussi, et ils se rencontrent en effet rimant avec l'*e* = *i* et l'*o* = *u* respectivement, dans des cas à déterminer.

Étant données ces prémisses, la méthode la plus pratique et la mieux adaptable au sujet à étudier sera bien

---

[1] Pour ce qui est de l'*u* < ō, l'on sait que les copistes ont presque toujours écrit l'*o* et non pas un *u*, abstraction faite des mots comme *vui* v ō s, où l'*u* sicilien se trouve parfois (cf. Caix, *Origini della lingua poetica italiana*, pp. 53, 81, 82; Gaspary, *Sicil. Dichtersch.*, p. 156; Cesareo, *Poesia sicil.*, p. 101 et n., 148). Gaspary avait raison de soupçonner que »*ura*» (h o r a m) ne fût point ce qu'on lit dans le ms. V; par contre, il faut signaler du moins une graphie réelle de cette espèce, ce *auenturusa* que je rencontre dans la nouvelle édition diplomatique du même ms. V, n:o 38, ch. *Amore in chui disio*, str. 2.

[2] Déjà l'auteur de *Il Polito* — Cittadini n'est par conséquent pas le premier, comme on a l'habitude de dire — faisait observer, comme nous l'avons vu (p. 245), l'existence dans l'ancien italien des rimes *o* || *u*, *e* || *i*. C'était là, à l'état d'embryon, la théorie des rimes inexactes formulée par Blanc, dans sa *Grammatik der ital. Sprache* (Halle, 1844; p. 730), et connue surtout par l'argumentation de Monaci, *Rivista di filol. rom.*, II, p. 239 et suiv. Déjà Caix, dans ses *Origini* (1880; pp. 56, 276, § 32), s'oppose à accepter cette théorie.

celle de n'admettre, en premier terme, que deux grandes catégories de rimes correspondant aux deux classes de toniques à examiner, *e* ∾ *e=i*, d'une part, et de l'autre, *o* ∾ *o=u*. Au dedans de l'une et de l'autre catégorie, les rimes seront naturellement énumérées suivant l'ordre alphabétique des consonnes ou groupes de consonnes qui suivent la tonique[1]. Je réunirai donc les variations *e*, *e=i*, *i*[2] sous une seule lettre *e* et les variations *o*, *o=u*, *u*[2] sous *o*, de façon qu'il faut chercher, p. ex., *bene*, *meno* = *mino*, *fina*[2] sous une rubrique commune *-en*ᵛ, et *gioia*, *voi* = *vui*, *plui*[2] sous *-oj*(ᵛ). Quant aux cas comme *dea meo disio*, où l'on a une voyelle suivant immédiatement après la tonique, je les rangerai tous dans une seule série *-e*ᵛ, admettant ce schéma ou rubrique de rimes entre *-e* et *-eb*ᵛ.

Au dedans de chacun de ces groupes de rimes, et indépendamment de la graphie, j'alléguerai d'abord (**I**) les rimes représentant une voyelle sicilienne ouverte (*e o*), ensuite (**II**) celles pour lesquelles le sicilien offre la fermée (*i u*), et en troisième lieu (**III**) les rimes où l'on doit admettre qu'il y a confusion, ou dont on ne pourra tenter une justification que par des discussions spéciales à remettre à plus loin. Par »sicilien», j'entends ici, comme

---

[1] Les groupes comme *gl, gn,* écrits souvent de manières différentes dans les chansonniers, figureront, autant que possible, à la place à la quelle leur donne droit leur orthographe moderne.

[2] Il va de soi que les mots qui ont pour tonique un *i* [ou un *u*] »stabile» comme *fina* [ou *uso*] ne seront enregistrés qu'en tant qu'ils riment avec des mots comme, précisément, *meno=mino* [*gioioso*]. [On sait qu'un des chansonniers — L — admet souvent des graphies comme *ozo pintora* (pour *uso pintura*), ce qui n'est pas le cas de l'*i* < i, écrit toujours, dans les poésies préguittoniennes (Cesareo, p. 100), *i* (je fais abstraction d'un manuscrit exécuté par un Vénitien: le *Barberiniano XLV-47*)]. Par conséquent, les rimes comme *dica spica*, *dura misura*, ne seront pas relevées ici.

cela est naturel, le 'sicilien ancien', supposant connues[1] quelques différences sûres et bien établies que celui-ci offrait vis-à-vis du dialecte que l'on parle et imprime dans la Messine, la Palerme du XX:e siècle. Lorsqu'il y aura lieu à des discussions concernant la forme que le mot intéressant aura revêtue dans le sicilien de la 1:e moitié du XIII:e siècle, sans que toutefois il semble y avoir de doute quant au résultat, j'admettrai ce mot à la place qui, selon moi, lui convient, indicant pour chaque cas particulier ce qui semble appuyer une opinion plutôt qu'une autre.

Quant à la localisation dans les manuscrits des rimes à relever, étant donnée la grande uniformité générale de la langue dont s'est servie le groupe de rimeurs en question, il est relativement peu important d'avoir toujours sous les yeux les noms d'auteur, immédiatement après les rimes alléguées; et cela d'autant moins que les attributions ne sont souvent pas les mêmes dans les différents manuscrits. Pour débarrasser les listes de rimes qui vont suivre de toute discussion de cette espèce et pour éviter ainsi la répétition d'un même appareil critique à tous les endroits où quelque rime d'une chanson donnée doit être alléguée, je n'indiquerai ici les textes que par l'intermédiaire des premiers mots de chaque chanson destinés à rendre facile

---

[1] Voy. H. Schneegans, *Laute und Lautentwickelung des sicilianischen Dialektes*, Strasbourg 1888, *passim*, surtout pp. 31, 33 (en bas), 34, 35, 39; cf. G. A. Cesareo, *Poesia siciliana*, pp. 99, 118, 119, 144. Sicilien lui-même, Cesareo, qui a de plus eu recours à un texte inédit resté inconnu à Schneegans, se trouve à même de compléter ou de corriger quelques petits détails dans le livre de ce dernier; cf. *Poesia Siciliana*, pp. 91, n. 2 (De Lollis, *Giorn. stor.* XXVII, p. 121, en veut à Cesareo d'alléguer ici des *parole d'immissione smaccatamente letteraria*, sans faire cas de ce que C. lui-même ajoute vers la fin de la note), 118, 121, n. 1; — pour ne m'en tenir qu'aux parties concernant les voyelles toniques qui nous intéressent.

la consultation sur toutes les particularités intéressantes du catalogue alphabétique des compositions. Pour les *canzoni*, j'indiquerai, de plus, la *stanza* où la rime se rencontre.

Dès le moment que l'on admette que l'orthographe offerte par le chansonnier est en général celle du compilateur et non pas celle de l'auteur, on ne saurait considérer un appareil complet des variantes d'orthographe comme quelque chose de très important au point de vue de l'étude qui nous occupe ici [1]. A quoi bon annoter, p. ex., que tel ms. donne *uene*, tel autre *uiene*, une fois qu'il est chose connue qu'en général, moins une copie donnée est ancienne, moins elle offre de graphies archaïques (*uene*), et que dans des cas particuliers, le copiste L, p. ex., préfère une graphie donnée que V et P n'admettent que jamais ou rarement? Comme cela a été démontré par Caix et par Sanesi [2], le chansonnier du *Vatican* modernise a un degré sensiblement plus haut que les deux autres chansonniers anciens; cependant, ces derniers étant beaucoup moins riches en compositions, je me suis résigné, après quelque hésitation [3], à n'alléguer

[1] Il en était tout autrement de l'œuvre de Caix, *Origini della lingua poetica italiana,* où il s'agissait en effet d'établir, pour ainsi dire, l'ensemble des faits d'ordre orthographique caractérisant la langue primitive, et aussi en particulier, de »stabilire... *il vero uso toscano del sec. XIII nelle sue varietà dialettali*» (p. 3). Il en était autrement aussi de ce passage du livre de Cesareo (pp. 110—111) où il s'agissait de mettre en évidence qu'étant données les variantes comme *preso conquiso* ∾ *priso conquiso* etc., la théorie suivant laquelle les rimes auraient été imparfaites dès l'origine est difficile à soutenir.

[2] Sanesi, *Il toscaneggiamento della poesia siciliana,* dans *Giorn. stor. della letter. ital*, XXXIV (1899), pp. 354—367; voy. résumé, p. 366.

[3] Il est surtout peu agréable de se conformer à admettre, aussi constamment que le fait le copiste V, des graphies comme *ciera agienza* etc., qui auront été aussi rares dans les autographes des Siciliens qu'elles abondent chez le copiste florentin. Mais corriger l'orthographe en un point, ce serait se mettre sur le plan incliné.

souvent que le texte du premier, dans les cas où la composition intéressante s'y trouve, et à préférer les autres chansonniers, le cas échéant, dans l'ordre suivant: *Palatino*, (d'orthographe moins »guittonienne» que le) *Laurenziano-Rediano*, *Chigiano*.

Abstraction faite de ce qui est de l'orthographe, l'on trouvera un certain nombre de corrections ou de conjectures concernant les mots à la rime ou le passage correspondant, présentées entre parenthèses ou sous la forme d'un appareil de notes placé au pied de la page [1]; quant aux trois ou quatre mots initiaux à citer à titre de localisation, ils figureront, dans les listes de rimes et dans celle des poésies, sous une forme que je n'aurai pas la prétension d'appeler critique, mais qui ne pourra pas toujours — sauf en matière d'orthographe — reproduire telle quelle la leçon du ms.; cf., plus loin, les lignes précédant la liste des poésies.

Les sigles dont je me sers sont ceux bien connus dénotant,

L, le *Laurenziano-Rediano IX*, publié »per cura di Tommaso Casini», Bologne, Romagnoli, 1900. [Fin du XIII:e siècle, sauf certaines parties de main un peu plus récente que je désignerai par:]

L;

P, le *Palatino 418*, publié par A. Bartoli est T. Casini, dans *Il Propugnatore*, XIV (1881), I, pp. 230—265; II, pp. 53—91, 348—375; XVII, I, pp. 133—147; II, pp. 279—294; XVIII, II, pp. 438—446; XXI (= N. S. I, 1888), I, pp. 412

[1] J'imprime en caractère gothique les leçons que je tiens pour fausses.

—446. — Seuls, les tomes XIV et XVII nous importent pour ce qui est des Siciliens. [Fin du XIII:e siècle].

V, le *Vaticano 3793*, publié (»*Il libro de varie romanze volgare, Cod. Vat. 3793*»), »a cura di S. Satta — F. Egidi — G. B. Festa», Rome, Società Filologica Romana, 1902—1906. — Je n'ai pas recours à l'ancienne édition de D'Ancona et Comparetti (»*Le rime antiche volgari secondo la lezione del cod. Vaticano 3793*»), Bologne, 1875—1888. [Écrit vers 1300].

Je désignerai, non pas par C (qui pourrait prêter à des confusions, étant donné que cette lettre dénote le *Palatino* dans une œuvre aussi connue que la *Crestomazia* de Monaci), mais par

Ch, le *Chigiano L VIII 305*, publié par E. Monaci et E. Molteni, dans *Il Propugnatore*, X (1877), I, pp. 124—163, 288—342; II, 334—413; XI, I, pp. 199—264, 303—332; (Indice:) XII, I, pp. 471—486. [2:e moitié du XIV:e siècle].

Le Vat. 3214, publié par M. Pelaez (»*Rime antiche italiane secondo la lezione del cod. Vat. 3214 e del cod. Casanatense d. v. 5*»), Bologne, Romagnoli, 1895, ne m'a pas été accessible. Comme toutefois ce chansonnier n'a été copié qu'au XVI:e siècle d'un autre qui était assez ancien, mais qui contenait cependant déjà des *ballate* et des sonnets de Dante et des *canzoni* de Cino da Pistoia, et comme il n'offre que huit des 88 chansons qui nous occuperont en premier lieu, l'inconvénient ne peut point être très grand.

5.

-e. II. *cosi mi ti* (*te* L) Dal core$_3$.

-e^v^. Ici, par exception, il faut faire distinction entre *-a* et *-o*.

-ea. I, II. Les textes anciens siciliens ne donnent que *mia*, confondant ainsi -ĕ- avec -ē-=-i-; en effet, le mot

correspondant à m ĕ a m rime chez nos poètes avec *-ìa*, désinence représentée dans les chansonniers par plusieurs graphies différentes:

bailia mia[1] Amor mi fa$_3$. *ballia* . . .[2] *cortesia sia* De la mia disianza$_5$. *ballia temia mia*[3] Ispendiente$_5$. *dea Aghulea*[4] Lontano amore$_5$. *dia* ('jour') *carestia dia* (d ĕ a) *dia* ('qu'elle donne') Umile sono$_3$. *diciea mea ballia* Oi lassa$_3$. *invia* ('honore') *mia vedia* Dal core$_3$. *mia dimanderia* Amor non vol$_2$. *mia*[5] *parria dia* ('jour') *tuctavia* Amando lungamente$_4$. *mia peria aucidia* Lo meo core$_1$. *mia ria* Tutora la dolze$_3$. *mia sia* Amore in cui disio$_4$. *mia*[6] *tutavia* Poi ch'a voi piace$_3$. *poria sia* Poi

---

[1] Il y a bien plusieurs dizaines de pareilles rimes formées par la désinence latine-romane *-ia* avec *mia*; j'exclus de la liste celles qui n'offrent rien de particulier (*mia*: *prigionia, cortesia, invia* 'envoie' 'avance' 'promène', *dia* 'jour', *Soria* 'Syrie').

[2] Je crois qu'il y a ici (V 51$_8$) lieu de songer à une troisième façon d'expliquer, différente de celles de Gaspary (p. 192) et de Cesareo (p. 192!). Gaspary change trop, et l'intéressante conjecture de Cesareo nous mettrait en présence d'un cas d'assimilation bien sicilienne, mais dont je ne trouve pas d'exemples chez les anciens: *in milia* = *immilia* = 'in villa'. Lisant le vers ainsi: *e tienmi 'n umilia,* je crois qu'on rétablit d'une façon à peu près sûre le sens original, tout en ne faisant pas trop de violence à la tradition paléographique: *j̄milia* pour *jnumilia.* — J'ajoute, une fois pour toutes, que si d'autres ont échoué dans leurs tentatives de corriger la leçon traditionnelle, la faute n'en est souvent pas à eux, mais à l'ancienne édition de V.

[3] Pour une correction à faire, autre que celle proposée dans le chapitre *La poesia* de Cesareo, voy. l'Appendice.

[4] Si c'est vraîment là le nom de l'*Aquileja* (A q u i l ē i a) de la côte illyrienne (voy. Torraca, *Studi su la lirica del duecento,* p. 123 suiv.; Zenatti, *Il commiato d'una canzonetta,* cf. *Rassegna bibliogr. d. letter. ital.,* XIV, p. 170), l'on peut observer en passant que la forme courante de ce nom était, dans l'ancien vénitien, *Agolìa* (Ascoli, *Archivio glottol.,* III, p. 276; D'Ovidio, *ibid.*, IX, p. 51, n. 3; X, p. 436).

[5] Pour le passage correspondant et pour certains autres points de la ch. *Amando lungamente,* voy. l'Appendice.

[6] fina V.

ch'a voi piace$_{3}$. *poteria mia* Madonna mia a voi$_{5}$. *rispondeia* (*-ea* P) *mia* La dolce cera$_{3}$. *sengnoria dia* ('jour') *villania cortesia tutavia ria mia umilia ballia sia* Ben m'è venuto. *sengnorea* (verbe) *sia* Madonna de lo meo$_{2}$. *sengnoria obria* Umile core$_{4}$. *signoria sia* In un gravoso$_{4}$. *sengnoria stia via ballia poria* VP, *serveria* V, *disia* P [1], *penseria sia tutavia dia* ('jour') V, *kereria cortesia varria trovaria* P, Venuto m'è 'n talento. *sia mia faciea* Lontano amore$_{2}$. *tutavia mia faciea ꝁia confidia godea avia potea dovenia tutavia sia* Donna audite$_{3}$. *ubria mia* Amore avendo interamente$_{4}$. *veia* (v i d e a m) *venia* Amor mi fa$_{4}$. *via* (v i d e a m) *disia* (verbe) [2] Oi lasso nom$_{2}$. *vedea solea* Dal core$_{11}$.

Au conditionnel et à l'imparfait, P et surtout L offrent très souvent la désinence *-ea*. [3]

-eo. Ici, les deux groupes vont à part [4]: I. *Deo eo* Per lo marito$_{6}$. *Deo meo* Giamai non$_{3}$. *Deo meo eo* Membrando l'amoroso$_{1}$. *eo Deo* Donna eo languisco$_{1}$. *eo meo* [5] Amando con fin core$_{4}$. *eo meo* Meravilgliosamente$_{1}$. *eo meo* Madonna dir$_{1}$. *eo meo romeo* Dal core$_{2}$. *meo meo* Lo core$_{2}$. *rio* (*reo* Indice) *io* Per lo marito$_{1}$.

---

[1] Dans l'avant-dernier vers de la str. 3, en P, lire *pot'om* au lieu de *poton*.

[2] Cesareo, *Poesia siciliana*, p. 149, n., propose de lire plutôt *vio disio* (subst.). On sera bien de son avis; toutefois, je voudrais encore songer à la possibilité de trouver autre part des analogies de *disiare* 'faire désirer'.

[3] Cf. Caix, *Origini*, p. 234 suiv.

[4] Dans le dialecte moderne, comme on le sait, I et II se sont confondus: G. Meli, tout en admettant parfois *eu* etc., rime *Diu* avec *criu* (c r e d o), éd. de Palerme, 1884, p. 108a, etc., *passim*.

[5] Strophe difficile; voy. l'Appendice.

II. *crio* (c r e d o) *disio* (subst.) *soferio partio* (-i v i t)[1] L'amoroso vedere$_2$. *disio* (subst.) *colio* (*gola* + *-eggio*) Poi ch'a voi piace$_5$. *disio* (subst.) *creio* (*crio* P, *creo* L, c r e d o) Madonna dir$_4$. *disio* (subst.) *crio* (c r e d o) Al cor m'è nato$_1$. *disio* (verbe) *crio* (adj.) D'amor distretto$_3$. *disio* (subst.) *veo* Amor non vol$_5$. *disio* (subst.) *veio* (*veo* P, *vio* L) Maravilgliosamente$_3$. *disvio veio* V, *disio* (verbe) *crio* (c r e d o) Ch, Como lo giorno$_2$. *invio* ('j'envoie') *disio* (subst.) Poi tanta caonoscienza V$_3$. *vegio disio* (verbe) *veo innamorio* Amando lungamente$_4$. *veio disio* (verbe) La dolce cera$_1$. *veo disio* (verbe)[2] Dal core$_6$. *veio doneio ricreo* (c r e d o) *disio* (verbe) Al cor m'è nato$_3$.

III.[3] *mio io disio* (verbe) L'amor fa una donna$_3$. *presio dispresgio* (*pregio dispregio* L) *disio* . . .[4] Tutor la

---

[1] La chanson offre toute une série de difficultés d'interprétation. Les vers correspondant à notre passage (V 20 ∾ L 114, str. 2, vers 3—10), faut-il les traduire de la façon suivante: 'et selon ce que je crois, le doux amour l'a fait se rappeler, désireuse, son serviteur, le mal qu'il a souffert, et [comment] il ne [l']a jamais quittée malgré le découragement'? — (Chez Cesareo, p. 149, notre passage n'est représenté que par *crio*: *disio*).

[2] Le texte de Monaci, *Crest.*, p. 48, l. 91 . . ., donnerait *eo veo disio*. Mais *eo* n'est pas à la rime, qui procède ici, comme ailleurs à plusieurs points de cette chanson, par le schéma *aaab cccb* et non pas par *aaabb cccb*.

[3] Pour »*eo veo disio*», v. la note précédente.

[4] Il me semble très probable que *disio* rime ici avec *pre(s)io*, cf. les rimes *-eio*, p. 266; mais comment corriger ce passage? A la place des deux vers donnés par les mss. (V 56$_2$, L 124$_2$)

uostro emiso [vers trop court, mais rimant avec *-iso*]. (*c*)
posto donna jntuto disio. (*d*)

il nous en faut trois, car dans les quatre autres strophes on lit:

tutore
I. *lo cor* mi fa sbaldire; (*c*)
non penssai dolze amore, (*d*)
c'a null'ore. (*d*)

dolze$_2$. *rio desio* (subst.)[1] Amor è un desio. *veo goleo* (*'-eggio'*) *deleo* (1e p. de *delere*) *Dèo*[2] *scoteo*[3] Umile sono$_3$.

[-ebv. II. *caribo distribo* Donna per vostro$_3$].[4]

III. per mala indivinanza. (c)
donna, merze! ch'io 'nciendo (*d*)
[?] vegiendo. (*d*)

IV. bella, per voi non sia!
lo dolcie amor che fui
(i)nfra noi dui.

V. (a) noi trezeria parvente
donna, merze! nom fare
infallare.

— Qui nous restituera le quatrième mot de notre rime curieuse?

[1] Cette exemple devrait à la rigueur figurer sons *-ea I II,* car il semble à peu près sûr que Cesareo a raison en proposant (p. 147) de lire *ria desia*, d'autant plus étant donné le féminin *formata* au vers 11. — Ne pourrait-on pas se contenter de lire ainsi les v. 12, 13:

e'l core, che di ço è concipitore,
ymaçina, e plaçe, *ché lo* desia,

'le cœur . . . [s'en] forme une idée, et [cela lui] plaît, et il en a désir'? La suite: 'voilà ce qu'est l'amour!' formerait dans ce cas la conclusion bien équilibrée d'une trilogie toute ravissante dans son laconisme ingénu.

[2] Les difficultés de ce passage (V 63$_3$), qui a donné lieu à une communication pleine de sagacité de Mussafia (*Un paio d'emendazioni alla canzone di Ruggieri Apugliese . . .*, p. dans la *Rass. bibliogr. d. letter. ital.*, VII-1899, p. 95 suiv.), disparaissent, à peu de chose près, pour qui a recours à la nouvelle éd. diplomatique de V. On lira ce vers ainsi:

E son pro[de] per lei ch'è Deo.

[3] *Scotéo* est le même mot *scoteçar*, 'oser', que Densusianu (cité par Mussafia, article mentionné ci-dessus) a eu l'heureuse idée d'attacher au grec *κοττίζειν;* voy. *Romania*, XXVIII, pp. 66—68.

[4] Si je donne ici ce rime, c'est uniquement par raison de sa particularité phonétique et lexicographique. Je regrette de ne pas avoir recours aux *Varietà letterarie e linguistiche* (Padova 1896) de Biadene, qu'Ascoli cite dans l'*Archivio glottol.* XIV (1898), p. 348, à propos de l'étude sur *caribo* (*Purg.* XXXI 132). — »*Isto caribo ben distribo*«, est-ce quelque chose comme 'cet instrument, je le joue si bien' — avec un *istu* i s t u m presque conservé? A la ligne suivante, on lit, je crois: *lo stormento u*[*o*] *sonando.* — Notre texte offre plus d'un point difficile.

-ecv. II. *lico rico* Amor ben veio$_3$. *meco amico seco teco* Mortte perche$_6$. [1]. *meco notrico* Amorosa donna$_3$. *traditricie*[2] *fecie amici nemici* Amor nom saccio$_3$.

Liccu est un mot sicilien correspondant à 'leccardo',[3] qui se trouve, par ex., chez G. Meli, mais, du reste, aussi dans le *Donatz proensals: lécs* 'leccator'. — Je m'excuse de ne pas admettre de rubrique à part (**-eccv**) pour cette rime unique *lico rico.*

-edv. II. *crede fede* In un gravoso$_4$. *diffidi merzede* Donna eo languisco$_1$. *diffidi vidi*[4] (v i d i) Guiderdone$_1$. *fede crede* Amor non saccio$_3$. *fede merzede* Contra lo meo$_3$. (III?) *merzede aciede* Amor non vol$_3$. *merzede auzide* Amor ke lungamente$_1$. *merzede crede* S'eo trovasse$_1$. *merciede crede* In gioi mi tengno$_2$. *ricrede merzede* Donna eo languisco$_4$. *ride vede*[5] Guiderdone$_2$. *vidi* (v i d i) *crede* In amoroso$_3$. *vede fede* Però ch' amore, Assai mi piaceria$_2$.

Dans le sicil. mod. nous avons *mircedi,* malgré Gaspary[6]. Pour l'ancienne forme de ce mot, voy. Cesareo[7] (*i* tonique incontestable). — Quant à *acciede,* sicil. mod. *cediri,* il est plus difficile de dire quelle en était la prononciation dans l'ancienne langue; Cesareo[8] ne donne pas de preuves. Cf. plus loin, p. — .

---

[1] meco bico Dal core$_3$, voy. sous *-evi,* note finale.

[2] Ms. trabicie. Cesareo (p. 95) allègue pour notre passage, »*dicie fecie*». — Ajouter cette rime aux exemples donnés aux p. 129—131 de Cesareo. — Le mot *traditrice* a été estropié encore une fois, par le copiste V: trabiteacie; cf. l'édition diplomatique, p. 71, note 1.

[3] Cesareo, *Poesia sicil.*, p. 191.

[4] aubiui V.

[5] uene P.

[6] *Sicil. Dichterschule*, p. 230.

[7] *Poesia sicil.*, pp. 99, 111 et note, 119.

[8] *Id. ibid.*, p. 119.

-eg^{v}. I. *priega negha* Membrando ciò$_5$.

-egl^{v}. II. *maravilglia apilglia* Amorosa donna$_1$. *meravillia pillia* Sio dollio$_1$. *velglio pilglio* Dal core$_5$.

-egn^{v}. I. *rengno sostengno tengno* Lo meo core$_4$. *sovengna rengna* Amando con fin core$_5$. *tengna convengna* Donna di voi$_4$. *tengno ritengno* L'amor fa una$_4$.

II. *beningna dengna dislingna* (adj.) *disdengna*[1] *spingna* (de *spegnere*) Contra lo meo$_4$. *insengna scingna* (s ī m i a) Amor non vol$_2$. *lengna spengna* Vostra orgolgliosa$_3$. *lingua stingua* (*stringa* P) Madonna dir$_2$. *losinga stringa sengna dengna* Amor ben veio$_3$. *sdingni* (*sdengni* Ch; d i s d i g n e t) *alingni* S'eo trovasse$_5$. *singa* V$_5$ (*segna* P$_6$, *singua* L$_6$; s i g n a) *linga* (*lingua* PL)[2] Maravilgliosamente.

-ej^{v}. I. *peio* (p e i u s) *preio* (p r e t i u m)[3] Amore avendo interamente$_2$. *preio peio* Donna eo languisco$_5$.

---

[1] bistendgna V (avec le deuxième *d* exponctué), où il ne faut assurément pas voir une forme (I) de *tenere.* L'on pourrait songer à *distinguere:* 'cette dame que distinguent le merci et l'amour'; mais la forme en *-a* serait difficile à expliquer, et, en outre, *disdegna* va parfaitement bien comme sens: 'celle qui dédaigne l'amour'. *Disdegnare* a été écrit avec *t* une fois de plus, dans la ch. *Contra lo meo volere*$_1$.

Dans le sicil. mod., l'on a, vis-à-vis de *dignu*, l'italianisme *sdegnu;* voy. les *Canti popolari* de Vigo, *passim;* aussi G. Meli, *Puisii siciliani*, éd. Palerme, 1884, rime *impegnu sdegnu vegnu* (p. 281 b; autre part souvent '*mpignu*!), admettant cette forme *passim*, hors de la rime. — Schneegans, *Laute und Lautentw. des sicil. Dialektes*, pp. 33, 34, ne mentionne pas notre mot. — La forme sicil. ancienne est, bien entendu, *disdignu* (ms. *Cruyllis-Spatafora* — v. p. 271, n. 1 — p. 571).

[2] Pour les rimes ci-dessus citées où l'on a *-gna* rimant avec *-nga*, voy. Gaspary, *Sicil. Dichtersch.*, p. 193, *s. v. singa;* Cesareo, *Poesia sicil.*, pp. 114, 139; cf. Schneegans, *Laute u. Lautentw.*, p. 105.

[3] Ainsi V — car le mot *eio* (ego) suivi d'un point, dans la nouvelle édition, n'est pas et ne peut pas être à la rime, comme le montre une confrontation avec le système de rimes des autres strophes. L donne *peio pre(g)io*, avec un *g* exponctué ou barré par une main ancienne. Dans P nous n'avons au lieu du vers *c'andar di male in peio* que ces

-ell^v. I. *auselli novelli belli arbuscelli* Oramai quando flore$_2$. *bella favella* Dal core$_5$. *bella fella*[1] ('peu complaisante') Amor m'a priso$_2$. *bella fella*[1] ('dure') Como lo giorno Ch$_4$. *bella novella* Ispendiente$_5$. *bello fello*[1] ('plein d'amertume') Como lo giorno V$_1$. *dispello novello rubello* (-e ms.) Donna per vostro$_4$. *donzelle belli novelli* Dal core$_5$. *donzelle castelle* Donna audite$_6$. *tapinella apella bella* Oi lassa namorata$_2$.

III. *novèlla donzèlla ella* La mia vita$_5$.

Quant à l'ital. *donzèlla*, ancien provençal *donzéla* (*Donatz*; textes), on peut à la rigueur être un peu embarrassé pour savoir si c'est -ellam ou -illam qu'il faut voir dans notre graphie *donzella*, cas dont nous aurons à reparler (§ 16). — L'ital *fèllo*[2], dont la correspondance anc. provençale et anc. française, *fel*, semble ne pas apparaître à la rime, a probablement toujours été prononcé avec *è*. Herzog, *Zeitschrift f. rom. Phil.* XXVI, p. 733[3], tient ce mot, à rai-

mots: la peruenire; *preio* y figure sous la forme *presio*. Gaspary, *Sicil. Dicht.*, p. 189, n.; Cesareo, p. 161.

[1] Ne trouvant pas le rhizotonique *fello* autre part dans les chansons que nous sommes en train d'étudier, l'on se sent tenté de voir dans l'emploi d'un tel mot un reflet du langage personnel d'un même auteur, ce qui cadrerait bien avec le fait que V copie les deux chansons en question l'une après l'autre (85, 86) et les attribue en effet à un même rimeur, le gênois Prenzivalle, le seul des anciens dont nous ayons des vers écrits en provençal (Torraca, *Studj su la lirica*, pp. 135 suiv., 211), tandis que Ch en attribue l'une à Semprebene. Il faut remarquer toutefois que le mot *fello* n'était pas inconnu non plus dans le midi, à l'époque où nous sommes, car un dérivé *infellare* se rencontre dans *Rosa fresca* (v. 145).

[2] A noter les nuances du sens que j'ai tâché de rendre ci-dessus. Pour la sémantique et l'extension géographique du *fello* anc. italien, cf. le *Glossar* de la *Chrestomathie* de Savj-Lopez et Bartoli, où l'on peut ajouter l'indication de la p. 97.

[3] Avant lui, en 1876, Atkinson, éditeur de la *Vie de St. Auban*, p. 80, avait proposé la même étymologie; voy. Herzog lui-même, dans

son, ce semble, pour un un déverbal péjoratif de f e l l a r e 'sucer', verbe figurant aussi sous la forme (plus ancienne?) f ē l a r e et congénère avec θῆλυς (cf. Walde, *Lat. Etym. Wörterbuch*).

-em^v. II. *vencimo primo vedimo simo* O salve sancta.

-embr^v. I. *rimembra imsembra* ('insieme')[1] Lo mio cor che$_3$. *rimembra membra* (m ĕ m b r a) Amando con fin core$_3$.

-en^v. I. *adovene stene pene* Uno disio d'amore$_3$. *avene bene* Madonna dir$_3$, Tutto lo monddo$_2$, In un gravoso$_2$. *avene convene* Allegramente canto$_1$. *avene ritene* La mia vita$_1$. *aviene tene* Donna di voi$_6$. *bene mantene* Amor mi fa$_3$, Guiderdone$_2$. *bene pene* Lo mio core$_3$. *bene spene* Poi ch'a voi piace$_2$. *bene*[2] *speme viene avene* Angelicha. *distene spene* In amoroso$_1$. *ène*[3] *avene* Mostrar voria$_3$. *Fene*[4] *rivene* Assai credetti$_5$. *mantene pene* Gia lungiamente$_2$. *mantene sovene avene bene* Al cor m'è nato$_3$. *mantene spene* Giamai non$_5$. ? (*nasce e*)

---

la *Festgabe Mussafia* (1905), p. 488, n. M. Herzog, *ibid.*, semble ne plus vouloir soutenir l'étymologie en question; voy. par contre, Bartoli, *Krit. Jahresb.* VII, I, 111.

[1] Sicil. mod. *'nzemmula*, napol. *insenbra* (Loise de Rosa), Cesareo, p. 155. Ms. de *Cruyllis-Spatafora* (voy. p. 271, n. 1): *insembli*, pp. 576, 578, 581, 584, 592, 593, et toujours. *Insembra* i n - s ĕ m ' l + *a*, *insembli* i n - s ĕ m ' l, *insieme* i n - s ĕ m e(l).

[2] Ms. (L.) delebelle. Monaci, *Crest.*, p. 56, corrige *de lo bene*. Je pense qu'il serait peut-être admissible de ne changer que *ll*, puisque *de le bene* peut représenter une leçon sicilienne originaire *di li beni*.

[3] La paragoge de *-ne*, très connue chez les anciens Toscans, n'est pas inconnue dans le sicilien moderne (*-ni*), voy. Schneegans, *l. c.*, p. 66 suiv. (*èni; tini* t e, cf. les cas de *mene* me, *vatene*, ci-dessous, II).

[4] fenice L.

vene[1] *bene tene* Contra lo meo$_5$. *pena Lena* (Helena) In gioi mi tengno$_1$. *pena lena* ('haleine') Donna per vostro$_1$. *pene bene* Uno piagiente$_5$, Ben mi degio$_3$. *pene bene vene* Oi lassa$_2$. *pene avene* S'eo trovasse$_3$. *pene mantene* Quando vegio$_2$. *pene Serene* (Sirenes) *convene tene* Membrando ciò . *pene spene* (mss. ſpera) L'amoroso vedere$_4$. *pene* (ms. pena) *vene* In gioi mi tengno$_1$. *spene pene* Ben mi degio$_2$. *tene bene* Poi le piace ch'avanzi$_2$. *tene bene pene* D'amoroso paese$_4$. *tene pene spene bene* Troppo son$_4$. *tene vene pene* Oi lassa$_5$. *vene tene adivene bene sovene spene* Dal core$_1$. *vene tene bene sovene* Sovente amor$_3$.

Pour la formation du mot difficile *spene,* it. mod. *spène,* cf. W. Heraeus, *Archiv f. latein. Lexicographie* XIII (1903—04), p. 152.

II. *fina mena* Uno disio d'amore$_2$. *fina mina* (*mena* L) *dotrina* Dal core$_6$. *freno fino* Dal core$_7$. *maitino sereno latino fino* Como lo giorno$_1$. *mene* (subst.) *mene* (pron.) Uno piagiente$_1$. *mino* (*meno* L; minus) *enchino* Gioiosamente canto$_5$. [*inchino*] *Lentino sereno fino* Con vostro onore. *plena mena* Gioiosamente canto LV$_3$. *rifino mino* (minus) D'amoroso paese$_4$. *vatene*[2] *mene* (pron.) Dolze meo drudo$_1$.

III. *bène convène mantène scovène avène rimfreni* (refrenet) Amor che lungiamente$_3$. *plenu pènu* Allegru cori plenu.

---

[1] Ainsi P, qui donne, peut-être, la meilleure leçon. *nasciene* V, *nasce bene* L. Mais c'est un pluriel qu'il nous faudrait: 'naissent' ou 'en naissent'.

[2] Dans *vaténe* nous sommes, peut-être, en présence de cet inde auquel on a affaire dans la forme *vatìnni* (impératif) que je trouve à la rime

Cesareo nous dit[1] qu'à côté du sicil. mod. *sirenu*, l'on entend encore prononcer *sirinu* (cf. le dialecte de Lecce, Morosi, § 11), mot employé »specialmente come sostantivo

---

chez G. Meli[1], forme d'accentuation proparoxytonique chez Schneegans (*vàttinni* p. 176, n:o 17, deux fois; p. 190, str. 5; impératifs; — *vàttini*, impératif, p. 181, à la fin du n:o 28) et dans *Rosa fresca* (*vàtine*, présent, v. 106; *vàtene*, impér., v. 137). Quant à la manière sicilienne — Schneegans ne touche pas ce point, si je vois bien — de transporter l'accent sur le premier des deux »éléments pronominaux», voy. Avolio, *Archivio glottol.*, XIII, p. 268 suiv. (cf. surtout l'exemple *saturatìni*, aujourd'hui prononcé *saturatìnni*). Mais, après tout, il faut se demander comment cet *n* simple ancien se rapporte à l'étymologique *'nde 'nne 'nni*, étant donné, surtout, l'aversion de la plupart des parlers du midi contre la simplification des consonnes (sic. *matinu* est autre chose). Quel est le rapport historique du *-ni* paragogique (p. 268, n. 3) à notre *-ni -nni*? Regrettant de ne pas avoir recours au grand ouvrage de Bartoli, *Das Dalmatische*, cité par Salvioni, *Note varie sulle parlate lombardo-sicule* (*Memorie del R. Istit. Lombardo*, Cl. di lettere, scienze mor. e stor., vol. XXI, fasc. VI), Milan 1907, p. 279 [25], n. 10, j'ose voir dans la syllabe finale des anciennes formes *vaténe vàtene*, non pas inde, mais la seconde partie du pronom paragogique *tene* (accentué ou non, suivant des différences dialectales ou conformément à des règles plus ou moins difficiles à établir), qui, selon moi, a été pris un jour au sens de te + inde, sens très proche, dans beaucoup de cas, de celui de te. (Pour ce dernier point, cf. le fr. *va-t'en*, où inde ne compte souvent pas pour la signification). Ce serait par conséquent la confusion dans certains cas de *tene tini* avec *t'ende ti'nni* qui aurait à la longue amené la prononciation *-tìnni* là où l'on disait auparavant *-tini*, forme peu à peu oubliée, qui s'emploie cependant encore dans l'intérieur de la Sicile (*tini*; voy. Schneegans, passage cité tout à l'heure, p. 67, γ, 1). — Resterait, à la fin des comptes, le problème de la provenance de *-ne -ni*, paragoge connue aussi au dehors de l'Italie (roum. *mene mine*; Subak). Je ne saurais donc pas me ranger à la façon de voir de M. Silvio Pieri (*Zeitschrift f. rom. Philol.* XXX-1906, p. 340), qui admet au contraire une série chronologique exprimable par *tene* < te inde — ordre précisément inverse, comme on voit, à celui que je viens de supposer en présence de la série sicilienne *saturatìni* > *-tìnni* et des données constatées pour la langue du Roi Frédérique et de Pietro delle Vigne. — Cf. encore Subak, *ibid.*, p. 582.

[1] *Poesia sicil.*, p. 99, n.

---

[1] *Puisii Siciliani*, éd. de Palerme, 1884, p. 119 a.

nel significato di 'brina'»; aussi la graphie *sirinu*, dont Cesareo trouve un ancien exemple, constitue-t-il une preuve plus que suffisante. — Par contre, quant au sicil. mod. *menu*, les exemples de *minu* que l'on trouve dans les anciens textes[1] pourraient à la rigueur n'être que des latinismes de graphie (minus); mais chaque soupçon à cet égard est dissipé par l'existence d'une forme dialectale mod. *minu*[2], survivance sans doute de l'ancienne prononciation non-italianisée. — C'est *freno* qui cause de l'embarras. D'abord, la rime de Giacomo da Lentino, *freno fino*. Si quelque ancien texte sicilien donnait *frinu*, toute discussion serait superflue, puisque cette forme, autre que la latine, devrait nécessairement refléter la prononciation ancienne sicilienne; or, précisément, la graphie *frenu*, qui est celle du sicil. mod., est la seule que l'on ait attestée auparavant[3] et que je puisse trouver dans le ms. récemment publié de *Cruyllis-Spatafora* (an 1368), cité tout à l'heure (*passim*). Cesareo, qui affirme que l'anc. sicil. a dû dire *frinu*, ne mentionne point l'autre rime, *rimfreni* || *-ène*, dont il faudra reparler plus loin. Aussi le napolitain ancien (*Loise de Rosa*, texte écrit dès 1452) atteste un -ĕ-, voy. Savj-Lopez, *Zeitschrift f. rom. Phil.* XXX (1906), p. 33: *frieno*[4]. Comme on verra,

---

[1] Déjà Gaspary, *Sicil. Dichtersch.*, p. 160, en a trouvé quelquesuns. En plus de ce que dit Cesareo, *l. c.*, p. 120, l'on peut faire observer que dans le ms. de *Cruyllis-Spatafora* (ms. datant de 1368, contenant la traduction en sicilien de la *Mascalcia* de Giordano Ruffo, qui était castillan de Cassino en 1239), publ. dans *Zeitschrift f. roman. Philologie*, XXIX (1905), pp. 566—606, la graphie *minu* est, si je ne me trompe, la seule que l'on rencontre.

[2] Schneegans, *l. c.*, p. 34; Avolio, *La questione delle rime nei poeti siciliani del sec. XIII* (*Miscellanea Caix-Canello*, 1886), p. 240.

[3] Cf. Cesareo, *l. c.*, pp. 99 suiv., 119 suiv.

[4] *Meno* minus (*l. c.*, p. 35) ne prouve rien, puisque l'*e* peut être

j'estime qu'il est nécessaire de supposer pour l'anc. sicil. non pas ĕ, mais ē, qui expliquerait »*frinu*» et *rinfreni* tout aussi bien qu'amōrem explique »*amuri*» et *amore*.

-endv. I. *arenddo difendo* Lontano amore$_3$. *enciendo piangiendo arendo cherendo* Membrando ciò$_1$. *ferendo*[1] *enciendo* All' aira chiara. *'nciendo vegiendo arendo* Donna per vostro$_4$. *intendre rendre* Tutor la dolze$_4$. *intendo amendo* Umile sono$_3$. *intendo incendo* (?)[2] Ormai quando flore$_3$. *pungiendo diciendo 'nciendo vegiendo* Tutor la dolze$_3$.[3]

II. *discende prende* Vostra orgolgliosa$_2$. *prenda discienda* Tutto lo monddo$_5$. *riprende aprende* Madonna dir$_3$.

III. *discende imprendere riprende affènde* (off-) Tempo vene. *incìende disciende* Membrando ciò$_2$. *encìendi riprendi* (impératif) Dolcie coninciamento$_2$. *intèndre isciendre* L'amor fa una$_3$. *prendo cor[r]èndo* Per soferença. *riprende afènde riprende arènde disciende* Contra lo meo$_2$.

Déjà dans le ms. de *Cruyllis-Spatafora* (an 1368) figurent, d'une façon conséquente, les graphies à vocalisme moderne: *offendirili* (p. 573), *rendinu* (577), *imprindi* (575), *xindiri* (575), *dixindi* (571, 578, 579, 586, 596 etc.), *discindi* (576), *xindinu* (577), *dixindinu* (599).

Le sicil. mod. offre *apprenniri, cumprenniri,* italianismes en regard de *prinniri*[4].

---

expliqué, au point de vue du napolitain, non seulement par *mĕno, mais aussi par *mĭno [mĭnu(s) aurait donné **mino*, mĕnu **mieno*].

[1] ferando L.

[2] *intendo intendo* ms.

[3] Sans compter les rimes comme *temendo diciendo* (*Allegramente canto$_2$*).

[4] Pour ce qui est des verbes *-end-* en toscan, je noterai en passant que selon Cittadini, éd. de 1721, p. 211, l'on prononce à Sienne

-engv. II. *distringie*[1] (*-nge* PL) *pingie* (*-nge* PL) Maravilgliosamente$_1$.

D'autres mots correspondant à cette rime se trouvent sous *-egn*v.

-enguv. II. *lingua stingua* ('éteigne'; *stringa* P) Madonna dir$_2$.[2]

-ennv. II. *menne tenne*[3] (*'io tenni'*) La dolcie ciera$_2$. *venni* (1:e p.) *tenni* (1:e p.) Ancor ke l'aigua$_4$. De plus, si je ne me trompe, l'on a *ritenni* (1:e p.) *venne*[4] (3:e p.) Amor ben veio$_2$.

La rime *tinni vinni minni* se retrouve dans le sicil. mod.

-entv. Cette rime n'offre rien d'intéressant: I. *giente mente lungamente*[5] *sovente* etc., *parlamento* (*mi*) *pento sento denti piangenti,* etc., *passim.*

---

accèndo appr- arr- int- pr- compr- sp- r- t- st- tènda faccènda merènda avec *è* et non pas avec *é*, comme on lit chez D'Ovidio et Meyer-Lübke, *Grundriss,* I^2, § 27, dans la première des alinéas en caractère petit. Cittadini dit expressément que ces mots »suonano per E aperto». [La suite: »e per questa medesima Regola altri estima, che s'abbia a dire *vendo* e *scendo* per E aperto, come proferiscono que' da Colle: e non per E chiuso, comme fanno i Sanesi e' Fiorentini, e quasi tutti gli altri», correctement rendue dans le *Grundriss,* harmonise avec ce que je viens de dire.] L'erreur provient de ce que l'éditeur de l'œuvre de Cittadini, Gigli, imprime les mots en question (*accendo ... merenda*) indûment avec *e* au lieu d'avec l'*E,* signe admis par lui généralement pour rendre l'*è*.

[1] Ainsi l'*Indice* de V; le texte donne -ngne.

[2] C'est à tort que cette rime figure dans ma liste de *-egn*v, dont il faut l'effacer.

[3] mene *teñe* V. — *Menna* est le sicilien *minna*, napol. *menna*, 'mamelle', comme l'a vu déjà Gaspary, *Sicil. Dichterschule,* p. 191 (et comme le répète Cesareo, p. 193); le mot remonte (?) à *m i n u a r e, voy. D'Ovidio, *Grundriss* de Gröber, I^2, p. 650, s. v. *menno,* et Körting^3, n:o 6189. Le mot latin m i n a 'mamma ...' est difficile à classifier étymologiquement, voy. Walde, *Lat. etym. Wörterbuch* (1906), *s. v.* m i n u s - a - u m.

[4] Ms. ritene uene.

[5] La graphie crudiliminti qu'on lit chez Monaci, *Crest.,* p. 214, l. 20, n'est qu'une faute d'impression. L'original (Tiraboschi) offre *crudilimenti.*

II. *pinto vinto* Madonna dir$_5$. *vinto giaquinto* Amor ben veio$_2$.

-enzv. I. *Conenza* ou *comenza*, écrit souvent capricieusement -inʒa -incia, rime avec des sustantifs en *-enza*, avec *s'agienza, la'ntenzà, penza, senza,* dans *Ben m'è venuto* (voir plus bas; *coblas unissonantz*), *Venuto m'è*$_2$ (*coblas uniss.*), *Per fino amore*$_4$, *Poi tanta caonoscienza*$_4$, *Tutto lo monddo*$_3$. En dehors de ces cas, le mot ne se trouve pas à la rime, dans les poésies en question [1].

Le mot *senza*, écrit souvent à l'ancien toscan ſanʒa, ne rime qu'avec *-enza* [2]: *Ben m'è venuto* V_4 P_3 L_3 (*cobl. uniss.*), *Allegramente canto*$_2$, *Amor da cui move*$_3$.

Pensa ou *penza*, écrit souvent de cette dernière façon, se trouve à la rime, et cela avec *-enza*, dans le passage allégué par Gaspary [3] et, avec un détail de citation dont il faut parler davantage ci-dessous [5], par Cesareo [4]. Ce pas-

[1] Cesareo (pp. 89, n. 2, 159), tout en rejetant le toscanisme *-cia*, ne parle pas, si je vois bien, du critérium de la rime pour ce qui est de la tonique. Les anciens textes donnent *e*, mais aussi *i* (ms. *Crugllis-Spatafora*: *acumenza*, p. 576, 568, 569, 597, etc.; pas d'exemple de l'*-i-*!) et même *-cia* (*ibid.*: *cumenci*, p. 571). — Pour l'-è-, cf. l'espagnol *comienzo* (le portug. *comèça* ne prouve rien, cf. *Grundriss* I², p. 938, n:o 41): cf. Pieri, *Arch. glottol.* XV, p. 469.

[2] Les rimes comme *canoscienza sembianza alegranza* (*Mortte perche*$_4$) ne nous dispensent pas de corriger la forme *sanza*, dans les poésies dont il s'agit, car la dualité *-anza* ∾ *-enza* est limitée à des gallicismes (?) peu nombreux: cf. Caix, *Origini*, p. 251, Gaspary, *Sicil. Dichtersch.*, p. 206, en bas, — lesquels n'allèguent toutefois pas *canoscianza*, graphie qui se trouve dans le texte inédit dépouillé par Cesareo (*canuschanza*, Cesareo, p. 206!). — Cf. Biadene, dans la *Raccolta d'Ancona*, p. 722.

[3] *Sicil. Dichterschule*, p. 176.

[4] *Poesia sicil.*, p. 160.

[5] Cesareo indique, outre le passage de V cité ci-dessus, »(in C 20 Inghilfredi)», sans donner cette fois le numéro de la strophe. Je ne me préoccupais pas d'abord de cette parenthèse, croyant avoir à faire à une

sage se lit dans la ch. *Ben m'è venuto*, pour laquelle V_4 et P 20_2 (*sic*) donnent *penza* (*pença*) à la rime, tandis que L_2 n'offre pas de *rimalmezzo* après le mot *pensa*[1].

Sicil. *cumenza, senza, penza.*

-ęrv. I. *altera intera* $Guiderdone_1$. *altera fera ciera* Contra lo meo_1. *altera manera* Lo gran $valore_4$. *cavalieri pemsieri* Tutto lo $monddo_2$. *chero altero* L'amo$roso_1$. *ciera dispera* Dal $core_2$. *ciera manera* Vostra $orgolgliosa_1$. *ciera spera* ('visage') *fera* (subst.) *pantera* Gioiosamente canto $V_2P_3L_2$. *dispero chero* In un $gravoso_2$.

fera (adj.) *dispera* Uno plagiente V_6P_5, L'amoroso ve$dere_4$. *fera* (adj.) *fera* (verbe) Amando con fin $core_3$[2].

---

de ces inexactitudes de citation dont on rencontre des exemples chez Cesareo. Or, un jour, à la lecture de P 20 (le sigle de P est, chez Cesareo, »C»), qui est une chanson attribuée à Inghilfredi, je fus frappé par le système de rimes de la str. 2. Cette strophe (aabaabbccdd), différente des autres (abcabccdeed), n'appartient pas à la chanson d'Inghilfredi. Telle que celle-ci nous est parvenue, elle offre 6 strophes au lieu des 5 traditionnelles. En effet, la strophe 2 doit être reportée à la chanson précédente (19), qui est précisément celle commençant par *Ben m'è venuta*, à laquelle notre petite découverte restitue à la fois sa forme intègre de cinq strophes offerte par les autres mss. — Pour ce qui est de la constitution du texte, la nouvelle strophe, P 20_2, de la ch. *Ben m'è venuto*, offre une leçon parfaitement compréhensible au lieu de l'énigmatique passage traditionnel *dibenfare penza . epoi sipente* (V) ou *difar plagensa pensa poi sipente* (L):

di piacer pença assai, *poi ke* si pente.

Cela va tout seul, comme on voit: on ne saurait mieux demander pour motiver ce *però* ('pour cela') qui suit.

[1] Dans l'*Altital. Chrestomathie* de Savj-Lopez et Bartoli (1903), p. 160, v. 18, le mot *pensa* doit être reporté derrière le tiret. — Corriger aussi les vers 20, 34 et 36, où il y a *rimalmezzo*!

[2] Il ne faut pas corriger (dans cette même strophe) *moria* en »*morera*», comme le voulaient Gaspary (*Sicil. Dichtersch.*, p. 187) et après lui Caix (*Origini*, p. 230, § 226), qui ne connaissaient pas la leçon de V 167. Il faut effacer »*morera*» de la liste des conditionnels; cf. plus bas, sous *spera era*.

fera (adj.)[1] *pera* (verbe) *era* Oi lassa$_4$. *guerrera fera* (adj.) *preghera altera manera pera* (verbe) Blasmomi$_3$. *intera cera*[2] Ormai quando flore$_5$. *manera ciera* Mostrar varia$_2$.

manera spera ('espérance') Vostra orgolgliosa$_2$. *menzoneri volonteri penseri* Cotale gioco. [*messere tene* Amor mi fa$_3$][3]. *pensero falliero* Umile core$_4$. *pera* (verbe) *fera* (adj.) Guiderdone$_2$. *pera* (verbe) *lumera* Amor che lungiamente$_3$. *pera* (verbe)[4] *spera* ('visage') Amore in chui disio$_3$. *pero* (verbe) *chero* Gia lungiamente$_5$. *preghera ciera* Guiderdone$_4$. *preghera manera ciera legiera* Oi deo d'amore. *rivera manera primavera intera* Ormai quando flore$_1$. *rivera primavera* Quando vegio$_1$. *spera* ('espérance') *ciera*, (*sì*) *perera*[5], *disperera vedera*[6] *guerrera*

---

[1] Suivant le texte diplomatique de Satta, le ms. porte ſera (II), leçon impossible comme sens. Dans la même chanson, strophe 1, à la fin, on lit ſenbe pour *fende*.

[2] Le passage me paraît incompréhensible; il est question d'un prétendant peu sympathique qui espère l'avoir toute pour lui, mais qui, suivant ce que chante ici la jeune fille, »nonde à compimento« (correction de Monaci, *Crestomazia*, p. 85); — mais *cera*? Quoi qu'il en soit, il ne peut pas s'agir ici de *cera* 'cire'.

[3] Il faut bien se résigner à admettre cette assonance donnée par un seul manuscrit (L, 64). Ajouter chez Cesareo, liste d'assonances, p. 112, et chez Biadene, *La rima nella canzone*, dans la *Raccolta d'Ancona* (1901), p. 726.

[4] Les mss. ſena. Pour restituer la rime dans ce passage bien connu (voy. Monaci, *Crest.*, p. 57, note, et, par contre, Cesareo, *Poes. sicil.*, p. 116), on n'a qu'à faire changer de place les deux hémistiches *aulente lena* et *par ch'io pera*. Dans le prototype commun des deux mss., déjà, c'est après *pera* et non pas après *lena* que se trouvait ce point que les copistes avaient l'habitude d'admettre pour marquer la fin du vers ou la rime. La chanson semble ne nous avoir été conservée que par une copie faite à la dictée ou par cœur. — Je ne suis probablement pas le premier à corriger ce passage.

[5] Ms. ſiporera (corr. de D'Ancona?).

[6] Ou bien *avedera*? Ainsi Caix, *Origini*, p. 230.

(verbes au conditionnel[1]) Donna per vostro$_4$. *spera* ('visage') *ciera* Donna audite$_1$. *spera* (verbe) *era*[2] Melglio val. *spera* ('visage') *intera* Poi ch'a voi piace$_2$. *spera* ('visage') *manera* Amor mi fa$_4$.

Dans tous les exemples ci-dessus cités, *ciera* signifie 'visage'; cf. sous III. Ce mot a en sicilien et en lecc. la forme *cera*, à l'*e* ouvert, à différence de l'ital. moderne où l'on a *céra*, 'visage'[3] et 'cire'.

Pour s p ē r a r e, le leccese aussi offre (ĕ) *speru spieri*.

II. Pour l'-*e*- fermé, il n'y a, en dehors de *tira sera* (*Como lo giorno*$_2$), que des infinitifs, des infinitifs substantivés, des »conditionnels»[4] en -*ere* -*ire* -*iri*, etc.[5], formant des rimes comme *cherere dire* (*Donna eo languisco*$_1$), *morire com-*

---

[1] Cesareo, p. 182, parle des conditionnels en question comme s'il n'avait point remarqué que Caix, *l. c.*, et Gaspary, pp. 187, 188, accentuent dûment comme proparoxytons les formes en -*era* qui se rencontrent dans le *Contrasto*, dans le *Ritmo* etc. Cf. la note suiv.

[2] Cesareo aura raison en observant (p. 181) que la forme »*finera*», une des cinq que Gaspary (p. 188) allègue à titre de c o n d i t i o n n e l s a r r h i z o t o n i q u e s e n -*era*, n'est peut-être qu'imaginaire (*fin era*). Pour un autre cas, celui de, »*morera*», voy. ci-dessus, sous *fera fera*. Restent par conséquent, pour les chansons dont nous nous occupons, sauf le verbe en -*are* unique (*disperera*; provençalisme), ceux-ci en -*ere ire* : (*a*)*vedera, perera, guerera*. Pour les conditionnels en -*ara*, qui ne nous intéressent pas ici, v. les auteurs ci-dessus cités.

[3] Je m'en rapporte à l'excellent petit dictionnaire orthophonique de Hecker (Braunschweig 1905).

[4] Pour ces dernières formes, qui n'ont été découvertes que tout récemment, voy. De Lollis, *Alcune forme verbali nell'ital. antico*, p. dans la *Festgabe Mussafia* (1905), pp. 1—8; cf. *Rassegna bibl. d. letter. ital.* XIII (1905), p. 317, *Zeitschrift f. roman. Philologie* 1905, p. 619; voy., de plus, ma note *Le passage difficile de la ch. Amorosa donna fina*, p. dans les *Neuphilol. Mitteilungen* (Helsingfors) 1909, p. 93. En rédigeant cette note, je n'avais pas connaissance de la littérature ci-dessus indiquée.

[5] Pour la rime *disio* (subst.) *martiro* (ch. *Amore in chui*$_4$), v. l'Appendice.

piere[1] (*D'amor distretto*$_2$), *piacieri partire* (*Dolze meo drudo*$_5$), qu'il est inutile d'énumérer ici; voy. chez Cesareo, *l. c.*, pp. 95, 96, 97, 134, et, p. ex., toute la ch. *Poi non mi val merzé*, qui est en *coblas unissonantz.* Il suffit de dire que ces formes ne riment jamais avec des mots comme *cavaleri pensieri menzoneri volonteri messere.*

III. *èra cera* ('la cire') Madonna mia a voi, P_5 L_6. *fèra* (adj.) *ciera* (*cera* P; 'cire') *èra* La mia vita è si fortte$_1$.

Déjà dans le ms. de *Cruyllis-Spatafora*, le mot très fréquent correspondant à c ē r a m présente toujours l'*i* tonique (*chira*).

-erchiv. I. *soverchia incoverchia* Amor che lungiamente$_4$.

-errv. I. *guerra serra*[2] Amando con fin core$_4$. *guerra terra* Tutto lo monddo$_1$. *terra guerra erra serra aterra inserra* Amor ke lungamente$_2$. Etc., toujours ces mêmes mots.

-esv. II. *conquiso miso discieso* Tutor la dolze$_2$. *cortese aprese* (parfait) (*a*)*divise* (parfait) De la mia disianza$_4$; cf. sous *impromiso.* *corteçe spese* Quand'om'a un bon amico. *guisa tesa* Amor da chui$_3$. *guisa ripresa* Vostra orgolgliosa$_4$. *impromiso*[3] *ofeso*[3] *miso aviso viso* De la mia disianza$_4$. *intiso* (*-eso* PL) *conquiso mispreso* ('mépris'; miſpiſo L) *preso* (*-i-* PL) *viso dimiso* (*divizo* L) Blasmomi$_5$.

---

[1] Caix, *Origini*, p. 193, § 189, semble n'avoir trouvé *compiére* que chez Guittone et dans le *Tesor.*

[2] gueria ſaria V; *guerra* ſera P. L'erreur de V est difficile à expliquer, mais la correction est garantie par le sens. P est, pour cette chanson, moins corrompu que V. Cf. l'Appendice.

[3] Ms. -e. Il faut lire *a impromiso*, *ofeso.* Mais cette petite correction garantie par la succession des rimes n'est assurément pas la seule qu'il faille faire aux v. 5—8 de cette strophe. — Sicil. mod. *prumissu, permissu*, italianisme; cf. le français *promesse.*

intesa difesa apresa aciesa Gia lungamente$_4$. *mise* (P) *asise* Amando com fin core$_5$. *meso* (*miso* P, meſſo Ch) *preso* Poi tanta caonoscienza$_1$. *miso raceso* Amorosa donna$_4$. *miso viso* Amor da chui$_3$. *paese mise* (parf.) *afesi* ('*off-*') *sfesi* (3:e p.) Troppo son$_{1,2}$. *paesi* (plur.) *misi* (3:e p.) Uno piagiente V$_5$. *paese aprese*[1] D'amoroso paese$_1$. *preso comquiso aviso*[2] Ispendiente$_3$. *preso* (-*i*-L) *miso* Madonna dir$_1$. *sorise mise ocise cortese* Assai mi piaceria$_4$.

De plus, quelques rimes analogues chez Cesareo, *l. c.*, p. 94, suiv.

-escv. II. *acresca rimfresca* S'eo trovasse$_2$. *badalischo rivisco* (- v i v o) *visco* Assai mi piaceria$_4$. *fresca incresca* Donna per vostro$_4$. *notrisce acresce* (-*isce* L) Vostra orgolgliosa$_2$. *perisca incresca* Guiderdone$_4$.

-essv. I, *impressa ingressa* Amando con fin core$_1$.

II. Je n'énumérerai pas les rimes assez nombreuses en *-esse -isse* (subjonctifs)[3], comme *savesse avesse desse* (*L'a-*

---

[1] Ms. -o. Corr. Cesareo, p. 104, n.

[2] Au lieu des vers (V 62$_3$)

2. digioia damore. ma comquiso
3. sichedauoi nonaso. partire

il faut lire, selon moi,

2. di gioi d'amore m'a *si* comquiso
3. che non *m'è aviso* da voi partire.

La tournure impersonnelle *m'è aviso* est fort fréquente; elle a pu être écrite en abréviation et, par là, faussée.

[3] Dans deux rimes non-siciliennes il s'agit de formes qui ne sont pas des subjonctifs. La promière de ces rimes, évidemment caractéristique du pisan-lucquais, a été mentionnée et dûment appréciée déjà par Gaspary (*Sicil. Dicht.*, p. 177): *stringesse manchesse* ('*-eze*') *tenesse bellesse altesse fallisse* (*Biasmomi*$_6$). La deuxième n'est, selon moi, pas moins importante au point de vue de l'attribution de la chanson correspon-

mor fa$_1$), *piacesse avesse sentisse* (*Contra lo meo*$_2$), dont on trouve des listes chez Cesareo (*Poesia sicil.*, p. 90 suiv.)[1].

-ety. II. *avete siete* Vostra orgolgliosa$_5$. *improdito*[2] (ſpirito P, *prudito* L, *impendito* M[3]) *chito* (*kito* P, *quito* L) Madonna dir$_3$. *parete* (verbe) *sete* (subst.) Gioiosamente canto$_2$. *siete* (*sete* L) *sete* (subst.) Anchor che l'aigua$_3$. *tradite savite* (*savete* P) Vostra orgolgliosa$_4$. On trouvera quelques exemples de plus chez Cesareo, pp. 95, 185.

Chito (quiētum; esp. *quedo*, anc. fr. *coi*, etc.[4], mais sicil. mod. *cuetu*, *cujetu*) a de très bonne heure été remplacé par des formes savantes ou italiennes: déjà le cod. *Cruyl-*

---

dante: *sciendesse faciesse messe vallesse* (*Membrando ciò*$_4$). Ce *messo* unique à la rime — le sicilien ne connaissant que *misu* (cf. la liste de rimes correspondante) — tranche, en effet, la question de l'attribution de *Membrando ciò*, et cela en faveur de V, malgré ce qu'observe Casini (vol. V de l'éd. de D'Ancona et Comparetti, p. 396, cité par Biadene, *Indice delle Canzoni*, p. 20, n). On s'attendrait à trouver ce *messe* relevé aux pages (152—169) que Cesareo consacre à l'étude du consonnantisme. — Cf., pour l'attribution de notre ch., *-eze*, note.

[1] J'observe en passant que la forme »echt sicilianisch» »*staresse*» (Gaspary, p. 187, = Cesareo, p. 183) n'existe pas. Le ms. donne *statesse* (Satta).

[2] Il y a chez nos rimeurs »sei o sette» de ces participes à la latine en *-ito*, terminaison au lieu de laquelle on s'attendrait chez les Siciliens à *-uto*, qui est en effet, de beaucoup, la plus fréquemment admise. Voy. Cesareo, pp. 185, 217.

[3] Pour ma part, je ne saurais voir la bonne leçon, avec Cesareo (p. 186, n.), dans cet *impendito* donné par les *Memoriali dell'Archivio notarile di Bologna* (publ. par G. Carducci en 1875). Le passage V 271$_2$, cité par Cesareo, je ne le trouve pas si »somigliante» que cela. Est-ce le cœur de l'homme pendu qui 'ne peut jamais rester tranquille, jusqu'à ce qu'il ne rejoigne *il suo sentore*, la chose qui l'impressionne'? Je ne veux pas dire pour cela qu'il faille se résigner à prendre *omo* (*im*)*prudito* au sens de 'homme passionné (pour quoi que ce soit)', 'homme *prode*', sens qui ne fait pas bien notre affaire, puisqu'il ne donne pas de *tertium comparationis*.

[4] Cf. Schneegans, *Laute u. Lautentw.*, p. 34, ȣ. Cf. l'*Archivio glottol.*, III, p. 316.

lis-Spatafora (1368) donne *quietu* (p. 573). *Chito*, à l'*i* tonique, n'a été trouvé que dans notre texte »dessicilianisé«, mais ici donné par tous les manuscrits. C'est un fait qui nous peut enseigner quelque chose en ce qui concerne le cas de *freno* II.

-ètt-. I. *aspetto* (*affetto* V), *perfetto dispetto rispetto sospetto* Contra lo meo$_4$. *dilletta aspetta* ...[1] Membrando l'amoroso$_3$. *diletto aspetto metto sospetto* De la mia disianza$_2$. *dolcietto sonetto* Giamai non$_2$. *gietto* (gitto P) *imprometto* Guiderdone$_2$. *gecto* P$_2$ (*getto* L$_2$) *intelletto* Madonna mia a voi. *sospetto diletto* Lontano amore$_2$.

Getta, sicil. mod. *jetta*, apparaît sous la forme *tzitta* dans le fragment de l'Évangile de Saint-Marc que l'on croit du XIIIe siècle[2], et s'écrit dès lors souvent, à ce qu'il semble, avec l'*i* tonique[3]. Dans le texte de *Cruyllis-Spatafora* (an 1368), toutefois, je ne trouve que la graphie avec *e*: *getti* p. 581, alinéa 2; *getta* 584, al. 3; 585, ligne d'en bas; 586, al. 2 (deux fois), al. 3; 587, al. 1.

Pour m i t t e r e, le sicil. mod. offre *mettiri*, *mentiri*. Plus exposé à l'application d'une orthographe latinisante, ce mot, quoique très fréquent, est plus difficile à étudier

---

[1] Il doit y avoir à la rime une troisième désinence *-ètta*, mais il n'est pas facile de dire quels mots il nous faudra substituer à la leçon chio sento: (*La pena*) *chi mi* ...*etta*.

[2] Chez Monaci, *Crestom.*, p. 411, »vers« 7. — Il faut beaucoup regretter que ce fragment n'ait été publié dans les lettres grecques de l'original. Bien peu corrects, les quelques échantillons de la graphie originale que Di Giovanni donne dans le *Propugnatore*, XVI, ne nous servent pas à grand'chose.

[3] Schneegans, *Laute u. Lautentw.*, p. 34, γ, trouve juste d'appeler *jitti* »altsicil. ... regelrecht«. — La dualité (non pas seulement sicilienne) peut naturellement être expliquée par la formule *getta* ∾ *gittare* : *gitta*, explication donnée pour le toscan par Meyer-Lübke, *Ital. Grammatik* (1890), p. 43, § 63, cf. § 123, et pour le sicil. déjà par Avolio, cité par Schneegans, *l. c.*, p. 34.

dans les anciens textes que ne l'est *getta.* Quant au ms. *Cruyllis-Spatafora*, les graphies *mictiri*, *micti*, *-itt-* y sont plus fréquentes que celles avec *-e-*, dont il n'y a qu'une dizaine d'exemples. Il faut remarquer à ce propos que, le texte de *Cruyllis-Spatafora* étant une traduction en sicilien d'un traité latin, il est vraisemblable que l'orthographe latine a dans ce cas influencé celle de la traduction, notamment dans des mots aussi proches de la forme latine que l'est le sicil. *mettiri*[1]. La simple présence de la graphie »antilatine» avec *-e-* ne doit-elle pas être considérée comme significative pour la question de savoir quelle était la prononciation de ce mot vers 1368? — Aussi la ch. sicilienne *Pir meu cori*$_3$ offre *metu.* — Pour la qualité ouverte de l'ĭ tonique dans notre mot, en sicilien, en lucquais et en pisan[2], cf. Silvio Pieri, *Archivio glottol. ital.* XV, p. 469.

II.[3] *distretto afritto* (diſtructo afecto P) Contra lo meo$_2$. *distretto detto* Lo meo core$_4$. *distretto detto* Guiderdone$_2$. *distretto scomfitto ditto* La mia vita è si forte$_3$. *ditto diritto* Poi le piace c'avanzi$_2$. *detto distretto* Madonna dir$_2$. (?) *scietto stretto* Dal core$_5$.

Je trouve un exemple de *directu*[4], latinisme de graphie, dans le cod. *Cruyllis-Spatafora*, *l. c.*, p. 600, cap. XXXI.

[1] Il est curieux toutefois que la graphie sicilienne »antilatine» — qu'on me pardonne cet »antilatinisme» — apparaisse au contraire avec toute constance non seulement dans des cas comme *lesiuni*, *vina* (venam), *discindiri*, mais aussi dans *so* (suum), *soi*, (*iornu*). — Que, d'autre part, le verbe sicil. en question ne corresponde pas toujours à un mittere, dans le texte latin, cela n'a naturellement pas d'importance.

[2] Ajouter, pour ce qui est des parlers du midi, l'anc. napolitain (*Loise de Rosa*); voy. Savj-Lopez, *Zeitschrift f. roman. Philologie* XXX (1906), p. 35.

[3] Je fais abstraction de plusieurs variantes d'orthographe: *-ett-* *-ect-* *-ict-* etc.

[4] Pour *diritto*, voy. D'Ovidio et Meyer-Lübke, *Grundriss* I^2, § 23.

Qu'est-ce que ce mot *scietto*, que l'ancienne édition de V[1] avait remplacé par »*saetto*»? Caix ne parle pas de »*sc*» = *sch*[2]; et encore supposé qu'il s'agisse ici d'une faute d'orthographe de cette espèce, faute qui réapparaîtrait dans les deux mss. (V, L, étroitement liés l'un à l'autre), l'on reste, je crois, à se demander ce que *schietto* pourrait bien signifier dans notre contexte[3]. — Comme rime, *schietto* (Körting 8801) irait bien, ce semble, sous II; le *Donatz* donne *esclét* sous *-etz estreit*[4], et le sicil. mod., qui possède un *schetta* signifiant 'non mariée et mariable'[5], connait parfaitement la prononciation *schittu*[6].

---

[1] Je la connais, pour ce passage, par l'intermédiaire de la *Crestomazia* de Monaci, p. 48, v. 85.

[2] Je trouve un *sciuar* 'schivare' dans les *Disticha Catonis*, et un *scera* 'schiera' dans l'ancienne *lauda* en dialecte de Vérone, voy. Savj-Lopez et Bartoli, *Chrestom.*, dans le *Glossar.*

[3] Giacomo da Lentino assure ici que sa passion ne s'endort pas, qu'il veille ou qu'il ait un peu de sommeil lui-même; — mais »*non insonna se non schietto*»?

[4] Éd. Stengel, p. 50[2], l. 34; cf. toutefois p. 120, au milieu. — Il est vrai que dans le *Torçimany*, dictionnaire de la rime catalan inédit (Escorial, M. 1°. 3), dont j'ai pris des extraits, l'on trouve (f. 205 r, col. 2) un mot *escleta* figurant dans la série de *-èta*, à l'»*e* plenisonant». Mes dictionnaires catalans (Bulbena y Tosell, 1905, et Saura- Pujal y Serra, 1906) ne donnent pas ce mot. — Le dialecte de Lecce a *schèttu*, *Archivio* IV, p. 130.

[5] Voy., p. ex., G. Meli, *Puisii siciliani*, éd. de Palerme, 1884, *schetti* : *netti*, masc. ou fém., p. 49 a; *schetta* 105 a, 366 a, 367 b, *schetti* (fém.) 90 a, et, hors de la rime — circonstance rendant la graphie encore plus sûre, chez Meli —, *schetta*, p. 189 a, *schetti* (fém.) 324 a, 372 b; pour le sens du mot, identique dans tous ces passages, cf. le *Dizionario* agrégé au volume: »vale giovane zitella, non maritata». Schneegans, *Laute u. Lautentw.*, p. 159, cite Scerbo, *Sul dialetto calabro* (1886), suivant lequel notre mot, dans le sens en question, serait un idiotisme propre à la Calabre. Il faudrait voir si l'*e* tonique ne s'explique pas par le napolitain, d'où *schetta*, forme régulière pour le fém., serait descendu vers la Sicile dans la signification spécialisée dont il s'agit. La question pourrait-elle être ainsi mise à la charge de l'histoire de la civilisation?

[6] Je trouve la formule *pani schittu* chez Meli, *l. c.*, pp. 250 a,

-evv[1]. II. *deve meve* Molti amadori. *dipartivi tevi* (tibi) *audivi* Membrando l'amoroso$_2$. *dipartive neve* Oi lasso nom$_3$. *meve neve* Amando lungamente$_3$, Amorosa donna$_4$[2], Anchor che l'aigua$_1$. *neve deve* D'amoroso paese$_4$. *partivi mevi*[3] La dolce cera P$_3$, Ispendiente$_5$[4]. Et peut-être quelques autres.[5]

-ezzv. II. Chez les plus anciens, on ne trouve, hormis *allegreze facteze treze* ('treccie') (*S'io dollio*, L$_5$), qu'un grand nombre de substantifs en *-eze* -itiem, à l'exclusion, ce semble[6], de *-eza* -itiam.

---

329 a, *sulu e schittu*, p. 336 b, *schitti e puri* (fém.), p. 169 b. Je ne dois cependant pas dissimuler qu'il se trouve un cas de *puru e schettu*, p. 126; mais n'est-ce pas là un sacrifice à la rime, comme l'est, p. ex., *stessu*, graphie dont on trouve quelques exemples chez ce Sicilien du XIX:e siècle?

[1] (Cesareo, p. 177/178).

[2] Mss. (V, L) *meue* meue. Pour la correction, v. ma note *Le passage difficile de la ch. Am. donna fina*, publ. dans les *Neuphilologische Mitteilungen* (Helsingfors), 1909, p. 90, n. 1.

[3] Dans V et dans Ch, la rime est gâtée par la modernisation.

[4] Je crois que la leçon du ms. *chio partia . dauoi jntando . diciauatemi . sospirando* doit être corrigée ainsi:

Ch'io *mi partivi* da voi intando
diceste a mivi [] sospirando.

[5] Faudra-t-il voir une rime »*meve deve*» dans ce passage difficile de la ch. *Dal core*, str. 4, ou les »deux» mss. (V, L) donnent ou semblent donner à la rime *meco(n) dico(n)*: »*Cosi, bella, si favella lo mio core co mevi; di nul altra persona non mi rasgiona nè parlla, nè deve, si churale e naturale*»? Est-ce trop difficile?

[6] Monaci, *Crestom*. I (1889), p. 65, a bien vu ceci pour la ch. *Vostra orgolgliosa ciera*, vers 37 (str. 5), où il admet dans le texte critique *la fereze*. Comme je ne puis recourir aux publications où pourrait être démontrée l'existence, chez les méridionaux du XIII:e siècle, de ce singulier en *-eze* découvert pour l'ancien napolitain par Mussafia et (*Zeitschrift f. rom. Ph.* XXIV-1900, pp. 504—507) par Savj-Lopez, je dois donner ici des arguments. D'abord, *-eza* — qu'il faudrait appeler toscanisme, s'il était exacte d'appliquer ici ce terme à tout ce qui n'est pas

-oi, voy. sous *-oj*(v).

-ocv. I. *focho coco* (verbe) *gioco loco* Si como'l parpaglion. *foco gioco loco poco* Chi non avesse. *foco loco* Lo gran valore$_1$. *foco loco* ('fou') Maravilgliosamente$_4$. *foco poco* Dal core$_{10}$, Amorosa donna$_1$. *loco gioco* Oi lasso nom$_2$. *loco poco* Guiderdone$_1$. *poco gioco* In gioi mi tengno$_4$. Etc., etc. — toujours ces mêmes mots et formes.

---

ancien sicilien — n'apparaît à la rime que dans deux passages, lesquels ne répugnent point à l'introduction de la correction (*-eze* singulier): *Lamoroso vedere*$_5$ et, précisément, *Vostra orgolgliosa*$_5$ (PL); de plus, hors de rime, *Sovente amore*$_3$ (VP), *Amor da chui*$_1$ (mais cf. $_2$, $_5$). Ensuite, un assez grand nombre des passages restants, où l'on a *-eze* à la rime, obligent à exclure le pluriel. Les passages suivants, il est vrai, ne prouvent rien ou prouvent peu: *Amando lungamente*$_4$, *Guiderdone*$_3$, *Vostra orgolgliosa*$_5$ (V), *Lo badalischio*, *Assai credetti*$_5$, *Donna vostri sembianti*; de même, ce semble, *S'io dollio*$_5$ (le vers est l'octonaire) et, passage difficile, *Poi le piace*$_3$ (cf. P: *a miso*). Mais soit des raisons de métrique, soit celles paléographiques etc. nous obligent à admettre le singulier *-eze*, c'est-à-dire à ne pas corriger les terminaisons verbales (qui sont restées au singulier) et à corriger celles des adjectifs (mises au pluriel par le copiste), dans les passages *Lo gran valore*$_3$, *Amor che lungiamente*$_3$ (où V se corrige lui-même vers la fin de la strophe), *Como lo giorno*$_3$; de plus, *Donna per vostro*$_5$, *Amorosa donna*$_1$, *Madonna de lo meo*$_5$ (»*ogni belleze*»), *Angelicha*, où le singulier n'est pas strictement nécessaire, si l'on veut (*ogni*, p. ex., pouvant être pris pour omnes), et, hors de rime, *Guiderdone*$_4$, *Troppo son dimorato*$_1$, *Donna eo languisco*$_3$. — Il faut remarquer de plus que les autres noms de propriétés (*-anza*, *-enza*) n'apparaissent jamais au pluriel.

Bien entendu, l'argumentation offre ici beaucoup moins d'interêt que dans un dialecte connaissant la métaphonèse.

Dans des chansons non siciliennes, nous avons (toujours?) *-eze* — tradition mal comprise — au pluriel; voy. notamment le cas intéressant de *Membrando ciò*$_4$, chanson appartenant à Guilglielmo Beroardi (*-ess*v, n. 1). Le cas de *Gia lungiamente*$_2$ est difficile. Je préférerais lire avec P: 'elles les redouble, tant elle a de grâce'. — Le toscan Compagnetto a, bien entendu, le pluriel: *L'amor fa*$_4$. — Que faut-il penser de *Amando con fin core*$_5$? Est-ce Pietro delle Vigne (P) qui admet ce pluriel *-eze*? Pour rétablir le sing., il faudrait changer en cinq endroits.

II. *conducie* (impér.) *croce* Giamai non mi_7.

ogliv. I. *cordoglo voglo doglo*, *dogla vogla acogla orgogla* Amando $lungamente_2$. *dolglia 'nvolglia* (dérivé de *involgere*)[1] $Maravilgliosamente_4$. *dolglio orgolglio* Quando $vegio_3$. *dolglio sfolglio* (*svoglo* P) *solglio volglio* Amando con fin $core_3$. *dolglio solglio* Tutto lo $mondo_2$. *dolglia vollia argollia* (subst.) *argollia* (verbe) Troppo $son_{3,4}$. *dollio vollio cordollio*[2] Dal $core_4$. *orgolglio solglio* L'amoroso $vedere_4$, Amor m'a $priso_2$. *volglia orgholglia spolglia* Contra lo meo_3. *volglia dolglia folia* ('folie') Donna di voi_2. *volglio orgolglio* Madonna dir_1. *volglio solglio orgolglio* Oi lassa $namorata_1$. Etc.; toujours ces mêmes mots; *fòlia* 'follà' ne réapparaît pas.

-ognv. I. *menzongna*[3] *vergongna spongna*[3] (s p ŏ n g i a m) Cotale gioco. *rampongna vergongna* Donna di voi mi_5. *verghogna sogna* (subst. de *sognare*, ou s ŏ m n i a) Chi conosciesse sì.

Spongna (it. *spugna*), si conforme à la phonétique sicilienne quant au vocalisme, est un peu inattendu quant à *-gn-*[4], le sicil. offrant aujourd'hui *sponza*. Que cette dernière forme soit assez ancienne, cela paraît vraisemblable vu la forme [*as*]*sunza* (a x u n g i a) que je trouve dans le texte précité de *Cruyllis-Spatafora* (1368), pp. 590, 597. Mais

---

[1] Cesareo, *Poesia sicil.*, p. 193. Pour la formation de ce mot, cf. Schuchardt, *Zeitschrift f. roman. Philol.* XXIX, p. 327, n.

[2] boli uoli *cordolglio* V, boli *uollio cordollio* L. Cf. le texte de Monaci, *Crestom.*, p. 48 b, vv. 61—69. J'ose tenir ma correction pour sûre. Elle change un peu le sens; voy. l'Appendice.

[3] »Quasi completamente abraso«, »Lezione non ben sicura« (notes de l'éditeur). C'est le contexte qui veut précisément nos mots.

[4] Cesareo, *l. c.*, pp. 141, 214, et De Lollis, *Giorn. stor. d. lett. il.* XXVII, p. 124, ne parlent point de cette difficulté-ci.

il se peut que quelques différences dialectales anciennes siciliennes se fassent jour dans cette dualité *-nza*, *-gna*[1].

Pour *-ogna*, cf. encore *-onna*.

-oj(v). I. *gioia noia* D'amoroso paese$_3$. *gioia noia croia* Dal core$_{11}$. *gioi poi* Gioiosamente canto$_1$. *noia gioia* S'eo trovasse$_5$. *noia gioia* Guiderdone$_1$. *suoi gioi* In gioi mi tengno$_3$. Etc. en *-oia*, toujours les mêmes mots.

Pour l'adjectif *croio*, le milanais *crōj* (Salvioni, *Dial. di Milano*, p. 76) atteste un ǫ.

II. *noi dui plui fui* (1:re p.) *voi*[2] Dal core$_{10}$. *noi lui* Per lo marito$_2$. *plui voi* Donna eo languisco$_3$. *piue voi noi dui* Uno disio d'amore$_2$. *voi abendui fui* (3:e p.) *dui* Tutor la dolze$_4$. *voi ambondui*[3] Mortte perche$_6$. *voi cui* Ancor ke l'aigua$_5$. *voi dui* Membrando l'amoroso$_1$, Ispendiente$_2$. *voi lui* Amorosa donna$_2$. *voi piu*

---

[1] Je dois m'abstenir d'entrer dans le problème de sp*ŏ*ngia, axungia. Je rappellerai seulement la dualité que nous avons en portugais: *enxulha* < **enxunha* (*Grundriss*, I^2, 991, § 221) contre *esponja* (*j* = ž), et en ancien espagnol: *esponja* (*j* = ǵ) contre les formes verbales rhizotoniques *esponza* etc. (*z* sonore; je m'en rapporte à la *Gaya*, dictionnaire de rimes, de 1475), avec un *-o-* curieux, vu l'*-ue-* de *vergüença* (ç sourd) *vergüeña*. — Sur le sicil. *funcia*, où l'on était accoutumé à voir un *fungea, voy. Salvioni, *A proposito di amís'*, *Romania* XXIX, p. 551, et *idem*, *Note varie sulle parlate lombardo-sicule* (*Mem. d. Istituto Lomb.*, Vol. XXI. XII de la sér. III, Cl. lett., sc. mor. e stor.). p. 272 [18], n. 3; sur *sponza*, *ibid.*, et dans le texte, sous le n:o 15 (même le sanfratell. *špaunz'a* manque à l'*Indice*). Cet érudit admet précisément (*Note v.*, p. 272, n. 3) la possibilité d'une dualité comme *spogna sponza*, expliquant d'autre part le *c* de *funcia* par l'ancienne survivance hypothétique du pluriel fungi. — A Lecce, nous avons *sponz'a* et *nzonz'a* (ǫ), mais aussi *nzuña* (Morosi, §§ 42 I, 49).

[2] Je m'écarte un peu du texte de Monaci, *Crestom.*, p. 49 b, tout en ne tenant pas pour sûr que chacun des mots ci-dessus cités figure à la rime. J'aurai à reparler de ce passage plus loin (p. 295, n. 1; Appendice).

[3] Ms. -duoi, graphie due à une velléité de rétablir pour les yeux une rime détruite par la toscanisation de *vui*.

Amando lungamente$_3$. *voi plui* Biasmomi$_5$. *voi piu* [1] Lo meo core$_2$.

III. *gioia voi* Amore in chui disio$_2$.

-olv. I. *parole dole* Amando lungamente$_1$. *parole vuole* Amor ben veio$_3$. *parole vole* (2:e p.) *dole* (2:e p.) Dal core$_9$. *vole dole* Amor m'a priso$_1$.

-oldv. I. *Isolda solda* dans le sonnet *Ai, sir Ideo.* Plus archaïque[2], cette même rime doit bien, selon moi, être substituée à cette autre donnée par les mss. (V. L)': *salda Isalda,* dans la poésie *Dal core$_2$.* Le premier mot, *solda* ('guérit'), une fois toscanisé en *salda,* l'on comprend bien que c'en était fait de l'*o* de *Isolda,* mot-rime qui suit presqu'immédiatement après; »*salda . Tristano ed Isolda*» donnait nécessairement ... *Isalda.*

-ollv. I. *folle stolle* (tollie P) Già lungiamente$_4$.

La rime donnée par un ms. unique (V): *colle*: *con elle*, ch. *Giamai non mi$_7$*, doit être lue *colle co'lle.* Cesareo, qui propose ceci (pp. 114 et 347, n. 2), a bien raison d'expliquer *colare* (str. 1) par 'salpare' et *le navi son alle colle* par '... uscite dal porto'; il renvoie à Ducange (voy. les ar-

---

[1] Telle est la leçon correcte de P 45. Il suffit de reporter le mot *piu,* dans la *Crestom.* de Monaci (p. 69 b), du commencement du vers 19 à la fin du 18, pour faire réapparaître la rime et pour avoir toujours le nombre de syllabes voulu:

16. mi *date* gioi con baldanza,
quando *son*, bella, con voi.
Ke non poria dir k'eo piu[i]
19. potesse avere conforto.

Une des plus ingénieuses conjectures de Cesareo (p. 157) se rapporte à notre vers 18; mais il faut dire que cette conjecture est aussi nuisible à la clarté du contexte qu'elle est inutile.

[2] Cf. D'Ovidio et Meyer-Lübke, *Grundriss* de Gröber I[2], p. 668, § 46. — »*E poi cura la firita cun killi cosi ki* s o l d a n u», cod. *Cruyllis-Spataf.*, *l. c*, p. 604, alinéa *Remediu.*

ticles *collare 2* et *cola*). Je ne connais pas la qualité de la voyelle tonique de ce *colle*[1]. En tout cas, comme le dit Cesareo, l'on doit avoir affaire ici à une consonance peu importante au point de vue de ce qui est typique pour la poésie d'art.

-olt^{v}. I. *involto tolto* Ancor ke l'aigua$_2$. *sciolte volte dolte*[2] Dal core$_6$.

Pour quelques rimes *-olt*^{v} || *-ort*^{v}, voy. sous *-ort*^{v}.

-om^{v}. I. *como omo* Donna audite$_1$, Umile sono$_1$. *como somo* (sumus) Dal core$_{10}$. *omo nomo* Madonna mia a voi P$_6$ L$_7$. *omo nom̅o* (*nomo* L) Amor non vol$_1$. *nom̅o om̅o* D'amoroso paese$_2$.

Le cas d'un *somo* à la rime, forme unique dans nos poésies (pour *simo*, aujourd'hui *semu*, cf. cette rime), forme unique aussi dans les textes beaucoup plus nombreux

---

[1] Le mot latin tardif *cola* 'rade', que donne Ducange, n'a naturellement rien à faire avec ce *colla* espagnol ('vent propice') que Ducange lui-même cite; on pourrait peut-être plutôt songer à ce *colla* 'fune attorta al collo', 'corda' que donne le dict. italien (Tommaseo-Bellini), et qu'il semble y avoir lieu de reconnaître dans l'anc. fr. *cole*, que Godefroi (*s. v.*) munit d'un signe d'interrogation, mais qui doit bien signifier, dans l'exemple donné par celui-ci, quelque chose comme 'la remorque': cōd'la? [L'esp. *cola* (cf. D'Ovidio, *Archivio glottol.* XIII, p. 371; cf. Ulrich, *Zeitschrift* XIX, p. 576) est en sicil. *cuda*]. Il se peut que nous soyons là en présence d'un de ces difficiles mots de marine, d'un de ces *scogli* phonétiques que l'on rencontre un peu partout dans le monde latin, mais dont il est dangereux d'aborder l'étude autrepart qu'à Venise, à Gênes, à Lisbonne etc., dans un de ces grands ports de mer, enfin, où des quartiers entiers résonnent constamment des parlers romans les plus divers. — Pour savoir à quoi s'en tenir quant à notre mot-rime, il faudrait connaître, outre la dialectologie »marine», avant tout, le port médiéval. »Les vaisseaux les voilà *alle colle*, les voilà à la rade» — qu'est-ce que cela veut dire exactement, au moyen âge? — Je regrette de ne pas avoir sous la main Rajna, *I reali di Francia*, cité par Parodi, *Archivio glott. ital.* XV, p. 54, *s. v. colar* 'collare le vele'.

[2] Passage difficile, cf. l'Appendice.

examinés par Caix[1], et forme inconnue aujourd'hui en dehors des dialectes du Piémont et de Padoue[2], ne peut cependant pas facilement être déclaré suspect au point de vue de la critique du texte. Car, pour *Dal core*, précisément, les deux mss. V et L ne représentent point un prototype commun[3], comptant par conséquent chacun pour un vote. Or, ces deux votes unis nous donnent, suivi d'un point, *somo*, mot qui se sera par conséquent bien trouvé à la rime dans l'autographe même de Giacomo da Lentino. *Como* n'offrant jamais d'*u* tonique en sicilien (*comu*, cf. le logoud. *comu*, l'anc. esp. *cuemo*), l'on doit se poser la question à savoir si cet énigmatique *somo* aura été prononcé par le notaire Giacomo et son public avec l'*o* ouvert, comme l'étaient *nomo* et *como*. En tout cas, *sòmo* paraît moins inattendu que *foru* f u e r u n t, *fora*[4]. — Voy. § 16.

-on^{v}. II. *abandona persona* Ben mi degio$_3$. *cascione rascione difemsione* Lontano amore$_3$. *ciascuno dono* (subst.) Amor non vol$_1$. *contenzione* (plur.) *rasgione* Biasmomi$_3$. *corona persona dona* La mia vita$_5$. *falisone openione felone* Cierto me par che far. *guiderdone casone* Uno disio$_5$. *guiderdone stagione* Amore in chui$_1$. *persona dona* Ancor ke l'aigua$_3$. *persona rasgiona* Dal core$_5$. *provasione tençone* Ormai quando flore$_2$. *rasgione casgione sta-*

---

[1] *Origini*, p. 223, § 216, fin. La graphie *sumi* que Caix trouve dans les *Cronache sicil.* publ. par Di Giovanni, p. 133, est, il ne faut pas en douter, une simple erreur de lecture pour *simu*.

[2] Meyer-Lübke, *Italienische Grammatik*, §§ 391, 447.

[3] Les éléments de comparaison sur la base desquels Caix (*Origini*, p. 26, n.) arrive à cette même conclusion, juste en soi, n'étaient nullement suffisants, étant donnée la façon inexacte dont l'ancienne éd. de V reproduisit le ms.

[4] Je fais allusion à la théorie bien connue de Silvio Pieri, voy. *Zeitschrift f. rom. Phil.* XXVII, p. 591.

gione persone De la mia disianza$_1$. *rasgione openione stasgione condizione* Di si fina rasgione$_{1,2}$. *stasgione fellone* La mia gran pena$_5$. *una persona* Amando lungamente$_2$.

Etc. en *-one* (y compris *-gione*) et en *-ione*. Cette dernière désinence, qui a occasionné des controverses[1] étant donné le sicil. mod. [et anc., à en croire quelques éditions des siècles derniers] *-ioni*, offrait sûrement, elle aussi, l'*u* tonique dans le sicil. du XIV:e siècle (cf. Cesareo, *l. c.*, p. 118 suiv.), le copiste du cod. *Cruyllis-Spatafora* la rendant toujours par *-iuni*. — Pour *-on*^{v} || *-un*^{v}, *ciascuno dono* et *una persona* sont les seuls exemples[2].

D o n u m se prononce aujourd'hui, par régions, *donu* (italianisme?)[3]. Pour ce qui est du verbe, l'on a 1. *dugnu*, 3. *duna*.

---

[1] Gaspary, *Sicil. Dichtersch.*, pp. 161—163. — Je ne comprends pas bien ce que Schneeegans, *Laute u. Lautentw.*, dit en expliquant (p. 40, au milieu) la graphie *-iuni*, dont il cite des exx. à la p. 39, comme due à une »Angleichung an die volksthümlichen auf *-uni*». Une »Angleichung» — dans la prononciation, je veux bien; mais c'est être d'accord avec Hüllen, c'est admettre l'existence dans l'anc. sicil. de *-iuni* là où le sicil. mod. ne dit que *-ioni*! Une adaption de graphie? Ce serait dire qu'étant donné *canzuni*, on aurait écrit parfois *cunfessiuni*, tout en prononçant (comme on le fait aujourd'hui) *cunfessioni*. Décidément il est plus facile d'expliquer au contraire les cas anciens de *-ioni* qui pourraient ce trouver dans les mss., tout simplement, comme des graphies, dues à l'analogie de l'orthographe latine, laquelle, jointe à l'autorité de l'italien, a fini par l'emporter sur la forme indigène, de même que dans le cas de *mircedi* et dans tant d'autres.

[2] Comme on verra plus loin (dès *-or*^{v}), il est parfois utile d'admettre une subdivision IIb, constituée par les cas de *ó* || *u*, à côté de II a réservée à ceux de *ó* || *ó*.

[3] J'en trouve un exemple chez Meli, *Puisii*, éd. citée, p. 366 b. — Schneegans, *l. c.*, p. 40, *α*, donne *donu*, mais 38, II, *dunu* (cf. Pirandello, *Laute u. Lautentw. der Mundart v. Girgenti,* 1891, p. 12, citant Schneegans d'une façon inexacte, donne *dofiu*). Cesareo, *l. c.*, p. 121, n. 1: »... In Palermo, in Messina, in Catania si dice *dunu*». — Notable l'anc. napolitain *duono* (subst.; voy. Savj-Lopez, *Zeitschrift f. rom. Phil.* XXX, p. 35, en bas).

[Une rime *sone*[1] (sunt) *vone*[1] (vado) *done* (dono) *pone* (ponit) se trouve dans *Or come pote si gran donna entrare*, sonnet attribué dans l'unique ms. (V) à Notar Giacomo et entouré par d'autres portant ce même nom. En dépit de quoi il ne faut décidément pas hésiter à l'abjudiquer au rimeur sicilien, la rime en question étant basée sur des formes (*so vo do*, sicil. mod. *sunnu vaju dugnu*) dont on ne rencontre des exemples que chez les Toscans.]

-ondv. II. *abonda asconda* Mostrar voria$_2$. *abonda asconda fronda* Gioiosamente canto$_3$. *abonda onda* S'eo trovasse$_3$. *asconda abonda gronda fonda* ('fond en larmes'?) *fonda* ('entre en fusion') *risponda* Dal core$_{11}$. *asconde comfonde* Mostrar voria$_3$. *asconda confonda* Donna di voi$_6$. *bionda giuconda* Donna per vostro$_1$. *bronda gioconda* Madonna mia a voi P_5 L_6. *onda afonda* Amor che lungiamente$_5$. *rispondo confondo* Dal core$_3$.

Sicil. toujours *-u-* (*ascunniri, frunna, vrunnu* etc.).

-onnv. I. *donna colonna* Como lo giorno, Ch_4. *insonna madonna* Dal core$_5$.

Pour le sicil. *culonna* (Pirandello, *l. c.*, p. 13; textes modernes), cf. lecc. *culonna*, milan. *colòña*, *Appendix Probi* colomna (Silvio Pieri, *Zeitschr. f. rom. Phil.* XXVII, p. 592).

Dans la *danza* de Jean de Brienne (*Donna, audite como*$_6$) l'on a l'assonance *madonna Bolongna Guascongna*, qu'il faut, peut-être, appeler plutôt une rime en *-ònna*[2]. Dans un nom de lieu non sicilien comme *Bologna*, on

---

[1] »*e* finale è corretta da *o*» (note de l'éditeur).

[2] Cesareo, p. 113, a bien raison de citer à ce propos une graphie *bisonnusi* qu'il trouve dans son texte inédit (*Dialoghi di S. Gregorio*), et, aussi, la forme *rimanno*, pour remaneo; le reste des citations de Cesareo présentent *nni* et non pas *nn*, ce qui les rend moins utiles.

ne peut pas s'attendre à trouver l'*ó* (B o n o n i a m) rendu par l'*u* sicilien, car le nom de la grande ville universitaire n'était pas un mot populaire au sens où l'était, p. ex., *Ruma*. Même ce dernier nom, du reste, se prononce aujourd'hui en Sicile *Roma*, prononciation plus proche de l'italienne (*Róma*) que ne l'était l'ancienne sicilienne.

-ontv. III. *conti* ('le comte'?) *panti conti* ('les comtes') *giunti monti conti* ('beaux', »c ō m p t i») Umile sono$_8$.

Cette rime, qui n'est pas sicilienne (*conti punti conti junti munti* [*conzi*]), serait au contraire, d'après Cesareo (p. 115, n. 2), »vera rima originaria» en *-onti*, au point de vue apulienne. Je ne suis pas à même de vérifier les preuves alléguées par Cesareo. »Pugliese» n'équivaudrait du moins pas ici à »napoletano». A Lecce, nous avons *cunte* 'comte' (Morosi, § 41), forme sans doute analogique et, comme telle, relativement récente. — Peu limpide en général, la chanson de Rugieri ou Ugieri Pugliese est assez difficile à interpréter pour ce qui est de notre passage[1]. Comme nous avons vu (sous *-eo III*), cette chanson offre une autre rime réfractaire.

---

[1] Je ne vois pas que la conjecture de Cesareo (la priorité en n'appartient pas à Papa, comme le dirait Sanesi, *Giorn. stor. d. lett. it.* XLII, p. 170, n. 1)

Ugeri Apulgliesi, *con ti*
Dio convive a' forti punti

contribue à éclaircir le contexte. J'avoue qu'une autre manière de changer ne nous aiderait peut-être pas davantage:

Ugieri Apulgliesi conti,
Dio! *c'om vive* a forti punti!

Torraca, *Studi su la lirica ital. del duecento,* Bologne 1902, p. 126, et, d'accord avec lui sur ce point particulier, Sanesi, *Giorn. stor., l. c.*, p. 170, verraient au contraire dans ce premier mot *conti* le verbe *contare* (qui donnerait en sicil. *cunti*).

-or^v. Nous voici arrivés au type de rimes le plus fréquent et qui a le plus embarrassé les savants qui se sont occupés de la question du sicilien illustre — le type de *amore* et de *core.* Étant donnée la fréquence avec laquelle il se rencontre, il convient de se borner aux seuls Siciliens, qui nous importent le plus: le notaire Giacomo[1], Rugieri d'Amici, Tommaso, Odo et Guido[2] delle Colonne, Ruggierone, Mazzeo, Stefano, auxquels j'ajouterai Folco di Calabria, l'»Imperador Federigo», »Re Federigo». En dépouillant les poésies les plus sûrement attribuées à ceux-ci[3], il sera utile d'admettre deux subdivisions destinées à contenir, **IIa** les rimes du type *onora innamora* ($\bar{o} \parallel \bar{o}$), **IIb** celles du type *onóra tortura* (cf. p. 256, n. 2), dans lequel l'*o* tonique a nécessairement dû être prononcé avec un son fermé, chez les Siciliens.

I. *core fore* Amando lungamente$_5$, S'io dollio$_3$, Amor che lungiamente$_5$.[4] *core more* Dal core$_3$, Madonna dir$_1$, Amore avendo$_4$. *fora* (fuerat) *ancora* Amore aven-

---

[1] Je considère toujours la chanson *Membrando l'amoroso* comme appartenant à celui-ci.

[2] Sans compter ici la ch. *La mia vita è si forte*; voy. plus loin, § 12.

[3] Un grand nombre des SONNETS portant aujourd'hui le nom d'un Sicilien (Giac. da Lentino, Filippo da Messina) figurent épars çà et là, dans V seul ou dans L seul, offrant en partie (cf. sous *-on*^v, à la fin, [ ]) des particularités linguistiques qui les rendent suspects. Comme on le verra pour notre type de rimes, les proportions entre I, II a, II b, III, ne sont point les mêmes pour les sonnets et pour les *canzoni.* Je citerai à part les rimes intéressantes appartenant à ceux-là.

[4] De plus, je crois, *Dal core*$_{11}$. Malgré l'absence du petit point dans les deux mss. je pense que Giacomo da Lentino a voulu ceci:

onde lo core
m'abonda
e gli ochi fuori
gronda.

do$_2$.[1] (Total: 7 rimes). SONNETS: *core fore* Molti amadori.

IIa. *alore* (plur.?[2] olores) *fiore* Donna eo languisco$_3$. *amadore dolore* D'amoroso$_3$. *amadori* (sing.[3]) *parladori* Distretto core$_3$. *amadori* (sing.) *sengnori* Amore avendo$_3$. *amadori* (sing.) *sof(e)ridori* (sing.[4]) Ben mi degio$_1$. *amatori savori* Amor non vol$_2$. *amore dimore* (subst.! dimoro mss.) D'amoroso$_3$. *amore dolore* Amando lungamente$_4$. *amore tutesore*[5] *pingitore melgliore* La buona venturosa$_3$. *possessore*[6] *furori* (sing.?) Madonna de lo meo$_4$. *partitore adori*[7] (subj., 1:e p.) Donna eo languisco$_2$. *valore avvisaturi*[8] *tutore* Dal core$_3$. *valuri amaduri dulzuri miraturi*

---

[1] Je crois qu'il faut admettre à la rime (I) *ora* (adv.) *ancora*, dans *Dal core*, L$_{10}$:

ed ora
plui
ched ancora
non fui.

V offre, au lieu de *ancora*, *anchera* suivi d'un point.

[2] *Chenuoi sembrate . sono tanto alore .* 'je vous trouve si riche en parfums'.

[3] *A lo leali amadori*, ms. *alileali a .*; corr. Cesareo.

[4] Corr. Cesareo.

[5] Pourquoi considérer *tutesore* (*tutisuri*, ch. *Pir meu cori$_3$*) comme étant nécessairement un gallicisme (provenç. *totas horas*), comme le dit Gaspary (*Sicil. Dichtersch.*, p. 211 et suiv.; trad. ital., p. 281) et comme le répète Cesareo (p. 210/211)? Ne peut-on pas expliquer l'*s*, tout simplement, par *tutt'ess'ore*? Je rappelle encore une fois que le mot se rencontre »avanti l'azione letteraria della Provenza, occorrendo anche nelle *Lettere senesi*, p. 81».

[6] Ms. profedente . Le copiste déforme dans ce passage deux fois la syllabe initiale du latinisme *possessione*; ceci et autre chose démontre qu'il n'a pas compris le thème *possess-*. La désinence -ente dépend d'une bévue causée par la rime précédente.

[7] Ms. partitoro adoro . Le subjonctif *adori* harmonise avec *intendate*. Ainsi, le sens va parfaitement bien.

[8] Mss. avvifatura . Intéressante correction de Cesareo, p. 102/103.

'exemple cité ci-dessous) *core*, et ceux à ō sont du même genre que chez les Siciliens; de plus, *erore* (*Vostra orgolgliosa*$_1$), *pensatore* (*Amor da chui*$_5$), *gienzore pascore* (*Donna audite*$_1$, »*danza*» du gaulois Jean de Brienne); *albori* (plur., à en croire le ms.) *dolori* (sing.?) *dolzori* (plur.?) rimant avec *còri* (sing.), *fòri* (*Tutto lo monddo*). — Mais il faut diriger l'attention sur une rime curieuse d'un nouveau type dont nous aurons à reparler (§ 13): *inamora adora tortura incòra* ('inspire du courage'), que je trouve dans la str. 4 de *Ormai quando*, chanson attribuée dans l'unique ms. (P) à Rinaldo d'Aquino.

-ordv. III. *scòrdo slórdo sórdo acòrdo* Biasmomi dell'-amore$_1$ (§ 11)..

-oriv. I. *vetoria istoria memoria* [*groria*] Per soferença.

Hors de rime, on a une fois une forme populaire *ghiora*; voy. Cesareo, p. 191.

-ornv. I. *giorno intorno* Madonna mia a voi, P$_5$ L$_6$. *giorno intorno unicorno* Assai mi piacieria$_3$. *sogiorni ritorni* (subjonctifs) Membrando l'amoroso$_2$. *sigiorna torna* Lo core innamorato$_1$. *torno* (verbe) *giorno* Lo meo core$_3$. Etc.; toujours les mêmes mots et formes.

-ortv. I. On a de nombreuses rimes constituées par quelques-uns des mots *accorto conforto morta -e -o orto porta -o sorte torto*; et, de plus, les cas suivants de *-ortv* || *-oltv*[1]: *mortto collo* (de *colgere*) *scomfortto* (ms. *-e*) *ortto* Donna per vostro$_5$. *tollo acortto* Al cor m'è nato$_2$.

-orzv. I. *forza scorza* Donna di voi$_7$.

Cf. *ozzv*.

-osv. Même délimitation et mêmes subdivisions que celles admises pour *-orv*.

I. *cosa rosa* Donna eo languisco$_3$, Poi ch'a voi piace$_5$.

---

[1] Cesareo, pp. 113, 155, aurait pu citer, de plus, *tolto diportto*, V 75$_2$. — Pour, la variation *lt* ∾ *rt*, en anc. sicilien, cf. *moirtu* multum, dans l'Évangile de S. Marc, à côté de *moiltu*, *boli* '*volte*' (cf. plus loin, p. 303, n. 1).

(III?) *rosa* (*cosa* V) *arosa* ('arrose') Dal core$_2$. SONNETS: *cosa posa richiosa osa* Feruto sono.[1]

Pour *richiosa*, forme unique curieuse étant donnés les nombreux cas de *-chiusa*; il faut bien se contenter d'admettre ce que Gaspary propose, *Sicil. Dicht.*, p. 151, n.; 152.

La rime *roza arrosa* se retrouve en provençal, *Flamenca*, vv. 4704-5. Pour 'arroser', nous avons, outre notre forme, un exemple de *rosata* 'rugiada', qui se trouve, celui-ci aussi, dans la poésie *Dal core*, str. 1. Rōs, *rosiare n'a pas survécu qu'en gallo-roman: je rappellerai que nous avons en Italie[2], outre *rugiada*, qui ne doit pas après tout être emprunté à l'aragonais-catalan, *rus'ina -ineḍḍa* 'piccola pioggia', mots du dialecte de Sassari, *Archivio glottol.* XIV, p. 151, n. — Comment il faut expliquer l'*ò* provençal et quelle a été la prononciation de notre mot en sicilien, voilà des questions que je dois laisser de côté. Dans le sicil. mod., on a *arruciari* 'arroser'.

IIa. *amorosa venturosa* Dal core$_1$. *ascoso disioso* Dal core$_2$. *nascozo amorozo* Ancor ke l'aigua$_4$. *vergongnioso ascoso* Maravilgliosamente$_2$. De plus, 19 rimes de cette espèce, formées avec ces mêmes mots et avec *angosciosa diletoso dolglioso doloroso gielosa gioioso graziosa noioso pauroso pensoso perilglioso pietosa preziosa sdengnosa tempestoso.* (Total: 23 rimes). SONNETS: 1 rime.

IIb.[3] *amoroso pensoso uso* Distretto core$_1$. *ascoso inchiuso amoroso* Maravilgliosamente$_4$, P$_5$. *aulitosa usa*

---

[1] Ce sonnet peut être considéré comme appartenant sûrement à Giacomo da Lentino.

[2] Je ne comprends pas bien Bianchi, *Archivio glottol.* XIII, p. 234. Les mots *ròg(g)io* 'rouge', (*ò*) *rosolare* 'frire', *crogiolare* 'bien cuire' auraient-ils quelque chose à faire avec ros?

[3] Cf. Cesareo, p. 104.

amorosa Gioiosamente canto$_2$. *disiosa aventurosa coragiosa amorosa schusa cordolgliosa marvavilgliosa gioiosa inoiosa Saragosa*[1] *dottosa churociosa* La namoranza$_5$. *uso amoroso* Madonna dir$_2$. (Total: 5 rimes). SONNETS: manquent.

III[2]. *còsa amorosa* Maravilgliosamente$_7$. (Total: 1 rime). SONNETS: *preçiosa vertudiosa còsa amorosa* Diamante. *presiosa vertudiosa còsa òsa* Madonna a'n sé. (Total pour les sonnets: 2 rimes).

Dans celles des poésies en question qui ne sont pas à proprement parler siciliennes ou ne le sont pas sûrement, le type I est constitué par les mêmes mots-rimes *cosa, osa, -o, posa, rosa* et par *riposa, -o*; pour IIa il faut signaler la graphie unique *amorosa auenturusa* (*Amore in chui disio*$_2$, cf. p. 255, n. 1); dans II b, l'élément correspondant à ū est représenté par les mêmes mots *usa, -o* et par *achusa*; et dans III, type toujours très rare pour *-os*v, la voyelle ouverte est représentée par *posa, -o*: *dolgliosa pòsa* (*S'eo trovasse*$_3$), *pòso amoroso tormentoso doloroso* (*Membrando ciò*$_2$; rime dont nous aurons à reparler).

-oscv. III. *bòsco cognosco* Ormai quando flore$_3$ (§ 38).

Sicil. mod. *voscu*[3]. — L'histoire de ce mot est peu connue; voy., en dernière instance, Baist, *Zeitschrift f. roman. Phil.* XXXIII (1908), pp. 426—428.

-osciv. II. *ancoscio* (cognoſco P) *conoscio* (cognoſco P) Maravilgliosamente V$_6$ P$_4$ L$_5$.

Angŭstia, a. prov. *angóissa*, a. fr. *angóisse*, a. catal. *angóxa*, donne lieu, pour ce qui est du toscan, à cette observation intéressante de Cittadini (observation faite déjà par Tolomei?): »D'*ancoscia* è dubbio, perciò in Toscano si

---

[1] La prononciation sicilienne moderne connaît l'inflexion de l'*i* en *a*, dans le nom de Syracuse et dans d'autres cas (Schneegans, *l. c.*, p. 54). — Pour ce nom, cf., du reste, p. 317.

[2] Cf. Gaspary, *Sicil. Dicht.*, pp. 158, 159 (Cesareo, p. 117).

[3] Je ne me rappelle pas avoir rencontré ce mot hors de la rime, chez les méridionaux. Notre chanson ne peut pas être méridionale, cf. plus loin, § 13.

sente proferire e per O aperto e per chiuso; e ciò nasce, per esser vocabolo poco usato, e tolto più tosto dagli Scrittori, che da' parlatori». Cittadini, *Origini della volgar Toscana favella* (1604), éd. de Gigli, Rome, 1721, p. 262. — Cf. *Grundriss*, I², p. 662, § 34, fin.

-ossv. II. *adusse fosse* (verbe) Madonna dir$_5$.

-ostrv. I. *vostra nostra* Lo mio core$_3$.

-ottv. II.[1] *ascondotto motto* Uno piagiente sguardo$_4$. *corotto postutto disdotto* Contro a lo meo$_3$. *tutto corotto* D'amor distretto$_4$. *tutto dotto* ('je redoute') Amor che lungiamente$_2$. *tuto motto* Madonna dir$_5$. *tucto mocto fructo corrocto disducto docto* ('je redoute) Amando lungamente$_8$.

III. ? *dótta* ('doute') *anòtta* Contro a lo meo$_1$ (§ 12).

Pour dubito, la ch. sicilienne *Pir meu cori*$_4$ offre *duito* (Tiraboschi), faute d'impression, selon moi, pour *dutto* (Gaspary, *Sicil. Dicht.*, p. 181, semble y voir un provençalisme).

-ovv. I. *mova trova* Guiderdone$_3$. *nove* ('nouvelles') *nove* ('9') Amor non vol$_4$. *rimove trove* In un gravoso$_3$. *trovo provo* Donna eo languisco$_1$. Etc.; toujours ces mots et formes.

-ozzv. I. *sforzo pozo*[2] D'amoroso paese$_1$. *forza possa* Poi tanta caonoscienza, P$_3$[3].

Qu'est-ce que nous enseigne l'inventaire de rimes qui précède?

6. La grande pauvreté du lexique, par conséquent

[1] Variantes *-uct-* etc.

[2] Cette belle forme méridionale (voy., en dernière instance, D'Ovidio et Meyer-Lübke, dans le *Grundriss*, § 87, *dial.*, à la fin) constitue avec *sforzo* ce que l'on pourra appeler une belle rime méridionale; Cesareo, p. 113.

[3] Strophe curieuse, voy. l'Appendice.

aussi du *rimarium* de la poésie courtoise médiévale est chose connue. Plus d'un mot, intéressant à notre point de vue, on l'y cherche en vain. Par exemple, *lèvo*, sicil. *levu*, comme mot-rime: l'excellente occasion que l'on aurait eue d'étudier le traitement de ce cas d'ẹ, non seulement vis-à-vis de l'ẹ de *devo* (cf. § 36, n. 1), mais aussi, et surtout, vis-à-vis de l'ī d'un mot comme *neve*! Le mot *levare* n'est pourtant pas très rare chez nos rimeurs; le cas est que l'on rencontre toujours à l'intérieur du vers (*stella che levi la dia* etc.). Voici une petite liste[1] de cas frappants plus ou moins analogues à celui de *levo*. Ce sont des mots que l'on rencontre ou non, hors de la rime:

dièci, *péce*: *spècchio* (cf. *Pir meu cori*$_3$), *vècchio*, *orécchio*; *piède* (cf., à l'inventaire qui précède, *merzede*, *vede*), [pour *chiède*, on a toujours *chere*[2]]; *légge*, *lègge*, *règge* (*Madonna de lo meo*$_1$); *mèglio* fréquent (cf. *véglio* ...); *crudèle* (*D'amoroso paese*$_2$, *Pir meu cori*$_3$), *candéla* (*Sei anni*$_1$, *A pena pare*$_2$), *véla*, sicil. *vela* (*Amore in chui*$_4$), *cièlo*, *mièle*, *fièle*; *stélla* (*Amorosa donna*$_1$, *Isplendiente*$_1$), *capélli* (au lieu de ce mot, toujours *treze*), *favilla* (*Amore avendo*$_2$); *sémbra* (cf. *-èmbra*) (*Amor non vol*$_2$, *Amorosa donna*$_1$, *Donna eo languisco*$_3$, *Donna di voi*$_1$); *arena*, sicil. *rina* (cf. *pena* ...) (*Membrando ciò*$_5$; *Rosa*

---

[1] Pour plus de détails concernant la façon dont nos mots-rimes se rapportent aux correspondants de l'italien moderne, consulter le dictionnaire de la rime de Giovanelli (1904), ou, petite publication particulièrement utile à notre point de vue, Wohlfart, *Über die offene oder geschlossene Aussprache der Vokale E und O im Italienischen* (Progr. de Munich, 1897; inventaire des mots italiens intéressants).

[2] Corriger les graphies comme *conquide* (*Guardando basalisco*), graphie très inattendue à cause de l'*i*. — *Quedere* se trouve, il est vrai, déjà dans le *Cod. Cavensis*, voy. *Archivio glottol.* XV, p. 354, et dans le cod. *Cruyllis-Spatafora, Zeitschr. f. r. Phil.* XXIX, p. 603, *Rimediu*. Pour le napol., Loise de Rosa offre *requeddere* (*Zeitschr.* XXX, p. 47, § 43).

fresca v. 121—); *cénno* (sicil. mod. *cennu*), *sénno,* sicil. *sennu,* lecc. *sinnu* (*La mia vita*$_1$, *D'amor distretto*$_3$, *Amore in chui*$_2$, *La buonaventurosa*$_2$, *Angelicha, Donna di voi*$_2$, *Contra lo meo*$_6$); *vérde* (cf. *pèrde,* qui ne se trouve à la rime qu'avec lui-même ou, rime dérivative, avec *spèrde*); *stésso spésso* fréquents, *adèsso* ou *adèssa* (*Umile core*$_{1,3}$, *Assai mi piacieria*$_2$, *Amore in chui*$_4$, *Poi ch'a voi piace*$_1$, *La mia gran pena*$_3$, *Amor da chui*$_3$, *Contra lo meo*$_2$, *Pir meu cori*$_5$); *tèsta* (*Rosa fresca*), *tempèsta* (*Madonna dir*$_4$), *ésta quésta, vista* (*Pir meu cori*$_5$); *lièle* (cf. *avéte*...); *brève, grève* (*Umile core*$_3$), *lève* (*Assai credetti*$_1$); *bócca, òcchi* fréquent; *alòda* (*Ormai quando*$_3$), *códa, fròde* (*Umile core* V_2, *fraude* P_2); *ógni,* sicil. *ogni,* fréquent, *pugnare* (*Uno piagiente*$_6$); *góle, sóle* ('soleil', 'seules') (cf. *paròle*...); *mólto* (cf. *tòlto*...) (*Molti amadori, Meglio val*$_2$, *Donna eo languisco*$_4$, *L'amoroso vedere*$_4$, *Pir meu cori*$_{1,3,4}$;[1] *manti* est préféré); *sòna* (cf. *persóna*...; se trouve à la rime chez Inghilfredi), *buòno*!; *córte* (cf. *sòrte*...; *Assai mi piacieria*$_5$ 'cour d'amour'??[2]); *móstra* (cf. *nòstra*) (*Pir meu cori*$_{1,3}$, *L'amoroso vedere*$_1$, *D'amoroso paese*$_5$).[3]

7. Après avoir fait ces observations d'ordre négatif, nous pouvons écarter dès maintenant, de l'examen des ma-

---

[1] Sicil. *multu.* Je pense que les trois cas de *moi-* qui se trouvent dans l'Évangile de Saint-Marc (Monaci, *Crestom.*, II, p. 411) représentent peut-être l'*ov*, graphie que le copiste grec aura admise parfois pour désigner l'*u* sicilien, rendu d'ordinaire(?) par l'*ypsilon* seul (*σχινμα*). — J'allais dire que l'on serait très reconnaissant à celui qui nous donnerait enfin une reproduction exacte en lettres grecques de cet important petit texte ... mais c'en était un de la bibliothèque de l'Université de (nom funeste) Messine —.

[2] Voy. chez Monaci, *Crestom.* (II), p. 213/214.

[3] Voici en passant quelques raretés lexicographiques trouvées hors de la rime: *nibio* (*Ben mi degio*$_2$); *cecero* V, *cesne* L (*Amore avendo*$_4$, *Lo badalischio*); *èllera* (*Poi tanta caonoscienza*$_1$); *finestra* (*Isplendiente*$_4$); *uopo* (*Umile core* V_2).

tériaux qui va suivre, quelques types qui n'offrent que des rimes I ou des rimes II chacun, et qui ne violent par conséquent pas, au point de vue de l'ancien sicilien[1], le principe de l'homophonie vocalique :

-e, (*-ea*,) *-eb*ᵛ, *-ec*, *-eg*, *-egli*, *-ei*, *-em*, *-embr*, *-eng*, *-engu*, *-enn*, *-ent*, *-enz*, *-erchi*, *-err*, *-es*, *-esc*, *-ess*, *-ev*, *-ezz*, *-oc*, *-ogl*, *-ogn*, *-ol*, *-old*, *-oll*, *-olt*, *-on*, *-ond*, *-onn*, *-ori*, *-orn*, *-ort*, *-orz*, *-osci*, *-oss*, *-ostr*, *-ov*. *-ozz*. (Cf. §§ 15, 16).

Passons maintenant à un examen synthétique du reste des matériaux recueillis.

8. Au point de vue sicilien, il y a distinction nette des voyelles ouvertes et fermées dans les types *-egn* et *-ett* (Cf. § 15). Pour ces types, *I* suppose en latin un ĕ[2], *II* un ĭ (rimant avec ī: līneam, sīmiam). La chanson *Guiderdone* offre les deux cas *-etto I* et *-etto II*.

9. Sont discutables les cas suivants, indiqués sous III :

-eo	offrant	ĕ ‖ ĭ	*-ont*	offrant	ŏ ‖ ō, u
-ell		ĕ ‖ ĭ	*-or*		ŏ ‖ ō (ŏ ‖ ū)
-en		ĕ ‖ ē	*-ord*		ŏ ‖ ŭ
-end		ĕ ‖ ē	*-os*		ŏ ‖ ō
-er		ĕ ‖ ē	*-osc*		ŏ ‖ ō
-oj		ŏ ‖ ō	*-olt*		ŏ ‖ ŭ[2]

10. Or, je soutiendrai avec Cesareo[3] que les rimeurs primitifs n'admettaient pas ĕ ‖ i, ŏ ‖ u. Il faut préciser davantage ce point (— § 17).

---

[1] Envisagés à un autre point de vue, plus d'un de ces types le violent; cf. notamment les cas anormaux énumérés au § 16.

[2] Qu'on me pardonne cette notation, trop formaliste dans plus d'un cas.

[3] Ce que Cesareo affirme aux pp. 218, 219, équivaut substantiellement à ce qui est formulé ci-dessus. Cf. § 19, n.

11. Quelques-unes des rimes ĕ || ĭ, ŏ || ŭ se trouvent dans des poésies qui, tout en appartenant, comme on a l'habitude de dire, à la plus ancienne école, offrent cependant, à y regarder de près, des indices que leur forme idiomatique originaire n'a pu être la même que celle des poésies de Giacomo de Lentino. Il faut par conséquent écarter ces poésies du groupe dont nous nous occupons.

Je m'en rapporte à *-eo III*, *-ord III*.

mio io rio se lit chez Compagnetto da Prato, dont nous avons deux poésies, V 87 et V 88. Qu'il ait été »dei tempi del Notajo», on le croit;[1] qu'il appartienne à ceux des primitifs qui se servaient du langage littéraire de la cour sicilienne, cela est impossible. Abstraction faite du témoignage de notre rime, voici une liste de formes et de faits linguistiques offerts par la chanson en question et plus ou moins incompatibles avec la langue de Giacomo da Lentino (je citerai les vers de la *Crestomazia*): *so* 4, *do* 32, *de* 'devi' 41, *dirabo* 25; *inchiedere* (p. 302, n. 2) 15, 16, 22; *messa* (voy. la rime *-esse*, note) 21. *Alteze* sûrement au pluriel (voy. la rime *-eze*, note), 30. Fréquence de *lui* (6, 8, 11, 12, 16).[2]

La rime (*-eo III*) *presio disio*, si c'en est réellement une, appartiendrait à Giacomino Pugliese. Or, *prèio diséio* ne serait pas une rime anc. napolitaine. — Cas très suspect.

---

[1] Voy. Monaci, *Crestom.*, p. 94; cf. Torraca, *Studi su la lirica del duecento*, p. 140.

[2] Si je donne, ici et après, des détails de cette espèce, j'entends qu'ils peuvent appuyer mon opinion, non pas la prouver. *Messa*, p. ex., pourrait ici être dû au copiste. C'est l'ensemble qui prouve, et cela malgré les sicilianismes, qui constituent un phénomène très facile à expliquer (cf. ce même §, plus loin).

Véo ... *Dèo* ... Rugieri Pugliese, dans l'unique chanson lui attribuée, nous réserve encore un »modernisme», *disire* (v. l'Appendice, sous *Amore in chui disio*), sans parler du cas curieux de *-ont III* (§ 38).

Nous venons au cas de la rime unique du type *-ord III*.

C'est une question d'attribution. Il faut considérer comme sûr que V a, encore une fois, raison. Chez un méridional comme l'est Rinaldo d'Aquino, *scòrdo* ne pourrait nullement rimer avec *sórdo* (ù), la métaphonèse napolitaine exigeant déjà *surd-* et les rimeurs sûrement siciliens distinguant (cf. p. 325, note) l'ò et l'u. Tiberto Galliziani di Pisa, qui est en correspondance poétique avec Rinaldo ou, chose encore plus vraisemblable, avec Rugieri d'Amici ou Giacomo da Lentino, a naturellement la velléité de le faire dans la langue même de ses maîtres, langue toujours mieux apprise — il écrit, p. ex., *miso* et non pas *messo* —; malgré quoi il ne réussit pas entièrement à faire abstraction de son dialecte natal, qu'il ne désapprend pas pendant son long séjour[1] dans le Midi. Je pense que s'il admet, se conformant en cela à la mode, des rimes à la sicilienne comme *noi plui*, qu'il a probablement écrites *nui plui*, il n'en aura pas moins probablement continué à prononcer ce *noi* ou *nui* suivant la manière de son propre pays (du moins hors de la rime), comme il a sûrement fait ceci pour *altesse*, *sórdo* (même à la rime) — phénomène de conservatisme phonétique bien fréquent parmi les gens de province lettrées séjournant dans les capitales de nos jours. Or, son oreille une fois accoutumée à des consonances comme *noi plui*,

---

[1] Cf. Cesareo, *La poesia siciliana*, p. 140.

piacere sofrire, il ne peut pas avoir eu de scrupules à rimer *sordo* avec *scòrdo.*

12. Voici deux autres cas (ĕ || ĭ, ŏ || ŭ) que je ne saurais considérer comme typiques pour l'art de rimer ancien sicilien.

La rime *-ott III*, très importante à notre point de vue, est embarrassante à cause d'une difficulté d'interprétation. J'ose préférer à la leçon du texte critique constitué par Monaci (*Crestom.*, I, p. 66, vers 5, 6) celle-ci, qui, tout en donnant lieu à des doutes elle aussi, me semble cependant en quelque sorte moins difficile comme sens:

ché la sua fresca cera
già d'amar non si dotta

'son frais visage, on n'hésite plus à l'aimer' — sens que donnerait encore, du reste, cette autre façon de lire:

. . . .
già d'amar non si à dotta,

ou *non s'à dotta*, 'on n'a pas d'hésitation à l'aimer', et que développeraient, en le motivant, les deux vers ou hémistiches qui suivent: 'le soleil ne descend point là où elle apparaît' (ou 'elle est rayonnante comme le soleil'). Seulement, — et en ceci consiste la difficulté du passage — on ne voit pas bien quel lien il peut y avoir entre ce raisonnement un peu »non-sicilien» sur la beauté de l'aimée et le contexte, où il est question, avant et après, d'une dame »trop hautaine» et »fière». Qu'on lise toute la première strophe, en prenant notre passage dans le sens ci-dessus indiqué, et on sera frappé par l'isolement où il se trouve. — Quoi qu'il en soit, j'estime que s'il faut opérer, non pas sur *dótta* dŭbit-, mais soit sur un texte comme celui-ci: *tant'è fera, che la*

sua fresca cera già d'amar non sia dòcta, soit sur un *adòtta* adoptat, [soit encore, dira-t-on, sur un »*giò d'amor*» (cf. *joi d'amuri*, ch. *Pir meu cori*$_1$) à substituer à ce *già d'amar* donné par les trois mss.], il devient encore plus difficile d'en trouver le joint. Or, *dótta* ne rime avec *anòtta*, ni à la sicilienne (siècles XIV:e—XX:e) ni à la latine. Aussi faut-il, selon moi, considérer les nombreuses rimes nettement siciliennes[1] qu'offre la chanson de Paganino comme propres d'une langue poétique traditionnelle, non pas de celle personnelle de l'auteur, qui était, à ce que l'on croit, un Italien du Nord. —

Reste encore, pour ĕ ‖ ị, la rime *-ell III*. La chanson *La mia vita è si fortle e dura e fera* se trouve, anonyme, dans la partie de V qui précède la série des chansons (V 78—) de Mazzeo di Rico di Messina, passage de transition qui contient plusieurs chansons anonymes, entre elles aussi de celles non-siciliennes, comme V 71 l'est sûrement (rime *sengno tengno*, etc.). Or, je soutiens – à cause de *-ell III*, mais non pas à cause de *-er III* (ĕ ‖ ē) — que notre chanson n'a pas été écrite par le Sicilien Guido delle Colonne, comme l'indiquerait P. — Quant au style, qui est ici, je l'avoue, très conforme à celui des Siciliens, il ne peut donner lieu à une objection sérieuse, car plus d'une des chansons de Bonagiunta ou d'autres Toscans primitifs, tout en offrant des rimes non-siciliennes comme *stretto petto* etc., diffèrent peu ou ne diffèrent point des chansons siciliennes en ce qui concerne le style.[2][3] -- Cf., après tout, p. 325, n.

[1] Conformément à ceci, la structure, le style et l'emplacement de cette chanson dans V font croire que l'auteur en est un des plus anciens, comme dit Monaci, *Crestom.*, I, p. 66.

[2] Les attributions de P sont insoutenables, quant aux rimeurs dont il s'agit ici, dans un nombre de cas qui s'élève, selon moi, à 29

13. Avant de passer aux rimes des types ĕ || ē, ŏ || ō, il convient d'éliminer encore une chanson, *Ormai quando flore*, qui offre la rime (*-or*, alinéa imprimée en caractère petit) ŏ || ō || ū, type célèbre admis surtout par Guittone d'Arezzo, mais jamais par quelqu'un des primitifs, comme l'est Rinaldo d'Aquino. Cette rubrique de notre poésie est, je n'en doute pas, encore une coquille de P. La jolie petite chanson de jeune fille reste ainsi anonyme. (Cf. V 120 = P 53).

---

pour cent, à peu près, sans compter les chansons assez nombreuses qui sont anonymes en P. Aussi est-on porté à soupçonner qu'il ne faut pas toujours expliquer les variantes d'attribution de P par l'ingénieuse théorie de la correspondance poétique. En effet, je pense qu'en munissant des rubriques à couleur rouge son texte auparavant copié, le copiste pourrait s'être trompé souvent dans ce travail parce que le prototype 𝒫 ne contenait pas le même nombre de compositions que P, copie ou plutôt extrait de celui-là. Je veux dire que, peu soucieux de tout autre chose que de l'élégance de son travail, l'artiste exécutant ce nouveau ms. peut avoir admis, disons par exemple, trois ou quatre rubriques de suite telles que celles ci figuraient au dessus d'autant de compositions se suivant régulièrement en 𝒫, sans s'apercevoir que P ne contenait qu'une ou deux de ces compositions, arrivant ainsi à écrire par erreur, au dessus d'une chanson donnée, le nom de Guido delle Colonne, nom figurant en 𝒫 au dessus d'une des chansons précédentes, aujourd'hui impossible à indiquer, puisqu'elle a été omise en P. — Or, si l'hypothèse ici esquissée paraît tant soit peu acceptable, les rubriques de P devraient en général nous préoccuper encore moins qu'elles ne le font aujourd'hui.

[2] Je ne crois pas non plus que la ch. anonyme *Per la fera membranza*, P 51, attribuée au »Re Federigo di Sicilia» par Trissino en 1529 (*Poetica*, éd. de Vérone, II, p. 30) et, par conséquent, à en croire Massèra (*Rassegna bibliogr.* XIV-1906, p. 211), déjà par l'archétype introuvable (𝒫) de P, puisse appartenir en réalité au roi Frédéric. Cette chanson offre une rime du type ĕ || ĭ: *ausèllo quéllo* (au neutre), rime impossible à la sicilienne, selon moi, — mais possible à la napolitaine, s'il est vrai que *ausello* a été prononcé avec un vocalisme tonique (*ie*) dont la »deuxième partie» composante a pu avoir (?) un son identique à celui de la tonique du napol. *quéllo* (neutre). — Le roi Frédéric aurait-il admis une rime napolitaine que les Siciliens à proprement parler n'admettaient pas? — (Cf., p. 327, n.).

14. Inutile de faire observer que bien des rimes relevées ci-avant, dans l'inventaire générale, y ont été admises précisément sur la foi de quelqu'une des compositions ainsi éliminées[1] et ne peuvent par conséquent pas appuyer directement l'argumentation que je suis en train de faire pour déterminer le caractère de l'art de rimer ancien sicilien, — pas même celles assez nombreuses des types I, II, III ẹ || ē, ọ || ō, correspondant à l'état de choses constaté chez les Siciliens. La conformité à une norme peut ne pas être due à une observation positive de cette norme. — Bien entendu, ces mêmes rimes, introuvables dans les restes que nous connaissons aujourd'hui de la plus ancienne littérature poétique méridionale, ont pu réellement figurer dans quelqu'une des poésies qui ne nous sont pas parvenues.

Malgré une note ci-dessus (p. 253, n. 2) qui pourrait faire croire le contraire, mon intention a été de donner dans le § 5, non pas un inventaire de ce qui se trouve dans les compositions que je considère comme siciliennes, mais plutôt — comme j'ai voulu le dire aux pp. 252, 253 — des matériaux puisés à celles des anciennes poésies lyriques qui ne sont pas trop éloignées de la tradition de l'école sicilienne à proprement parler, matériaux utilisés ici pour l'examen synthétique de l'art de rimer sicilien primitif.

15. Après ce qui vient d'être dit aux §§ 10—13, nous pouvons ajouter aux deux types indiqués dans le § 8, *-eo*, et 9 ceux du § 7, *-ell*, *-oll*.

16. Dès que l'on admet (§ 10) que les Siciliens ne rimaient pas les résultats réguliers de ẹ || i, ọ || u, — conclusion basée, entre autres choses, sur les cas anormaux que [illegible] à la sicilienne [illegible] *[illegible]* [illegible] il est nécessaire d'établir [illegible] des mots [illegible], à [illegible]

[illegible]

conséquent, selon moi, considérer comme sûr que *somo* a été prononcé — pour me servir toujours de l'orthographe sicilienne moderne — **somu*. Ajouter par conséquent, à la liste du § 7, *-om.*[1]

17. Restent les rimes — assez nombreuses, même chez les Siciliens[2] — des types (III) *-en*, *-end*, *-er*, *-oj* (cf. § 38), *-ont* (cf. *ibid.*), *-or*, *-os*, *-osc*, tous représentant le cas de ĕ || ē, ŏ || ō. Jusqu'à ces types près, les rimes trouvées dans nos textes peuvent être parfaitement justifiées au point de vue sicilien, et, comme je le dirai plus tard, je ne peux croire qu'il faille voir des latinismes dans des cas comme celui de *mena* rimant avec *fina*[3], rime qu'il y a naturelle-

---

rer sous I, tout en remontant à une base étymologique qui peut porter, non seulement ē ou ō, mais encore ĭ ou ŭ. En conséquence du nombre restreint des voyelles toniques, du moins de celles correspondant à i u, familières à la bouche sicilienne, celle-ci est tenue à rendre, p. ex., l'*é* adventice, tant bien que mal, par le son familier le plus proche, qui est l'*è* et non pas l'*i*. Ainsi, *donzella*, qui rime avec *bella* etc. et n'a assurément pas eu la prononciation *donzilla*, ne saurait cependant pas être cité comme preuve d'un -ellam conservé en Sicile (je fais abstraction du consonnantisme). On peut y voir un *-élla* adventice.

[1] Cf. cependant encore, pour toute cette question de la distinction à la rime de ĕ i, ŏ u, p. 325, note; et, pour certains faits spéciaux, § 36, n. 2.

[2] Pour ce qui est du groupe de Siciliens délimité au commencement de *-or*, et sans compter les sonnets suspects, les rimes III sont, comme on peut le voir, au nombre de 20 (*-en* 1, *-end* 1, *-er* 1, *-or* 16, *-os* 1). Y compris les sonnets en question (*-end* 1, *-or* 6, *-os* 2), ce chiffre s'éléverait à 29. Cesareo, à la p. 117, donne (d'après Gaspary) une liste comprenant 15 rimes de cette espèce, desquelles cependant il faut écarter 3 rimes d'Inghilfredi, que je n'ai pas fait entrer dans ma liste, et 1 du pseudo- Frédéric II (cf. § 12, n. 3); ce qui donne, pour Cesareo, 11 rimes seulement, toutes appartenant — NB! — à *-or* ou à *-os*.

[3] Même Cesareo, qui fait cependant des observations très judicieuses sur ce point (voy. *Poesia sicil.*, p. 89 suiv.), préfère parfois expliquer comme latines certaines formes qui peuvent être siciliennes, explications que De Lollis trouve à juste titre bien inattendues chez un sicilianiste comme l'auteur de *Poesia siciliana.*

ment lieu d'expliquer de deux façons différentes suivant qu'elle se trouve chez des Siciliens ou chez les Toscans tardifs. (Cf. § 30).

18. Les mots avec ē ō constituent le point embarrassant des rimes III. La grande majorité de celles-ci ne sauraient être nommées exactes au point de vue d'aucun dialecte particulier, pas même quand on ferait abstraction des rimes IIb.[1] Or, si le notaire Giacomo rime en réalité, d'une part (IIb), *amorosa* avec *scusa*, et, de l'autre (III), *amorosa* avec *còsa*, comment faut-il se figurer sa façon de prononcer ce mot *amorosa*? Pour nous en tenir toujours à l'ancien sicilien, les plus anciens textes médiévaux écrits dans ce dialecte offrent, pour les mots en -ōsum -ōsam, la graphie

[1] Sans songer moi-même à la possibilité de *cori amuri*, comme rime soit prononcée soit écrite et prononcée à la fois, je tiens cependant à dire dans ce contexte que je ne comprends pas bien le raisonnement par lequel Gaspary arrive à rejeter les sicilianisations de cette espèce. Il dit (*Sicil. Dicht.*, pp. 155, 158, et, d'une façon implicite, *passim*) que les rimes *è* || *é*, *ò* || *ó* (*còre amóre*) sont admissibles en toscan, mais cessent de l'être (»ob die Reime nicht zerstört werden würden») si on les traduit en sicilien. Juste en soi, au point de vue de l'état de choses moderne, cette assertion ne l'est plus, je trouve, dès que l'on se place, pour ainsi dire, en dehors de l'Italie de nos jours. Si un Provençal du commencement du XIII:e siècle, par exemple, avait eu à juger de la rime *còre amóre* et de celle que représenterait la graphie *cori amuri*, il les aurait trouvées mauvaises toutes les deux; en effet, il n'y a là qu'une différence de degré, différence très notable, je veux bien, mais insuffisante pour motiver la manière dont Gaspary opère avec des expressions comme »unsicilianische Reime», »toskanische Reime». Pour une époque où la langue poétique est encore en train de se former, de naître, il n'est que relativement plus facile d'expliquer *còre amóre* qu'un *cori amuri*. — Gaspary lui-même, du reste, semble être enclin à admettre pour l'ancienne poésie un type de rimes impossible dans le toscan de nos jours: *persona una*, *avere servire*: »... immer galt [en Italie] *ò*:*ó*, *è*:*é* als guter Reim: es wäre also an sich nicht unmöglich, dass anfangs auch *o*:*u*, *e*:*i* [lire: *ó*:*u*, *é*:*i*] als solche gegolten» (*Sicil. Dicht.*, p. 155).

latine *-oso -osa -osi* à côté de celle sicilienne *-uso -usu* etc.[1] Faut-il donc croire que la tonique de *amorosa* avait à cette époque un son intermédiaire entre *ò* et *u*, et que les rimes comme *amorosa scusa* et *amorosa còsa* étaient inexactes, comme c'est le cas dans le *volgare illustre* des Toscans primitifs?

Ou bien faut-il être de l'avis que les Siciliens de l'école de Giacomo da Lentino, tout en se servant en général du sicilien parlé au commencement du XIII:e siècle, admettaient suivant les cas et l'une et l'autre de ces prononciations, en d'autres termes, qu'ils chantaient[2], une fois à peu près comme les Siciliens d'aujourd'hui, *amurusa* (IIb), et une autre fois, facultativement, à la latine, *amorosa* (III)? Alors — question qui s'impose à la suite —: comment faut-il lire les rimes IIa, à la sicilienne ou à la latine?

19. Sera-t-il impossible après tout, étant données les rimes III, d'expliquer l'art de rimer des Siciliens sur la base du sicilien?[3]

---

[1] Ceci, sur la foi des *Dialoghi di San Gregorio,* texte inédit très important, du »primo trentennio del secolo XIV», dont Cesareo communique çà et là des *spogli* et dont j'ai eu l'occasion de parler ci-dessus plus d'une fois. Sur le point présent, voy. *Poesia siciliana*, p. 120.

[2] Que les rimeurs eux-mêmes chantassent leurs vers et ceux d'autres, c'est ce qu'on voit par V 72_6.

[3] Arrivé ainsi en pleine question des rimes du type *core amore*, principal point de controverse de la présente matière, comme on a déjà pu le voir, je donnerai maintenant un coup d'œil général sur la façon dont l'envisagent les deux érudits plus modernes qui ont approfondi la question de la rime sicilienne. [Pour les théories de Perticari, Baudi di Vesme, Caix, et surtout Monaci, selon lesquels nos textes nous sont parvenus sous la forme à peu près où ils ont été rédigés, et par contre, pour celles de Galvani, Corazzini, Bartoli, D'Ancona, D'Ovidio, partisans de l'hypothèse de la toscanisation des poésies, voy. Gaspary, *Sicil. Dicht.*, pp. 141—146, et *passim*; Cesareo, *Poes. sicil.*, pp. 75—83, et *passim*. — Ireneo Sanesi, dans son article (1899) cité plus

J'ose croire qu'il n'est plus juste de se contenter de redire les réserves de Gaspary. Chaque fois que l'on réus-

---

haut, p. 249, n. 2, et p. 258, n. 2, examine, comme l'avait fait Caix (*Origini*), certaines variantes d'orthographe et de morphologie, se limitant aux poésies réputées être siciliennes, aboutissant ainsi à des conclusions finales analogues à celles professées par Cesareo et moi. Comme on peut s'en rendre compte par la première des citations ci-dessus indiquées, Sanesi ne s'occupe pas de la rime. — Le travail le plus récent sur ce sujet est, à ma connaissance, l'article de L. Biadene, *La rima nella canzone italiana dei secoli XIII e XIV*, publié dans la *Raccolta d'Ancona* (Florence, 1901), pp. 719—739. L'auteur de cet important travail écarte (p. 720) »la questione complicata e difficile se gli antichi ammettessero la rima di *e* con *i*, di *o* con *u*», ce qui équivaut à dire que je n'ai l'occasion de le citer que d'une façon accidentelle.]

Gaspary, dans son livre *Sicil. Dichterschule* (1878), chapitre *Die Sprache*, fait observer d'abord (pp. 146—150) que selon lui le nombre des rimes, toutes de notre type II, qui ne peuvent être expliquées que par le sicilien, est relativement très réduit: ce seraient, p. ex., *diffide merzede*, *uso amoroso*, c'est dire, les rimes offrant ē || *i*, ō || *u*, sans compter toutefois *piacire servire* et d'autres rimes pouvant être expliquées par le passage des verbes d'une conjugaison à une autre. Car *mina*, *nive*, *vide*, *cruce*, *ditto*, *condutto* peuvent être, selon G., considérés comme des latinismes, tandis que, d'autre part, *scigna*, *piglio*, *meraviglia*, *partisse*, *adusse* offrent dans certains parlers toscans (*sic*) l'*e*, respectivement l'*o* toniques harmonisant avec les toniques des mots-rimes *insegna*, *veglio*, *vedesse*, *fosse*. Aussi G. est-il porté à soupçonner que les Siciliens n'ont admis de sicilianismes que sporadiquement, par la force de la rime (p. 157), et soutient, quant aux rimes *còre* || *-óre*, *còsa* || *-ósa*, que si ces rimes impossibles à traduire en sicilien prouvent quelque chose, c'est, non pas que les textes ne pourraient point avoir été rédigés en sicilien, chose impossible, dit-il, à prouver ou à dénier (pp. 164—168), mais, tout au plus, que les rimeurs en question ont dû admettre aussi des formes empruntées à ce latin qu'ils connaissaient tous, au dialecte de Naples, où la cour résidait de temps en temps, ou au provençal (p. 169 suiv.). Il est impossible, enfin, selon G., de dire aujourd'hui où les copistes auraient détruit quelque forme sicilienne originaire. Cette façon de raisonner extrêmement négative — caractérisée cependant par une certaine tendance assez notable vers l'hypothèse du *volgare illustre* — est en connexion avec le fait qu'à l'époque de G. on ignorait presque tout ce qui distingue la manière de rimer des Siciliens de celle des non-Siciliens; seules, dans l'ordre de fait phonétique, les rimes du type ǫ || ō || ū (ou ǫ || ū) sont indiquées par G. comme introuvables chez les

sit à démêler quelque particularité de plus, soit de morphologie, soit de syntaxe, qui différencie la langue des Sici-

Siciliens (p. 150, n.). — De plus, G. ne développe pas avec assez de conséquence, ce me semble, l'idée de la tradition; je veux dire qu'il n'insiste pas assez sur le fait que la poésie de Bonagiunta et des autres Toscans primitifs a été à proprement parler une poésie d'école. Prise en considération à la p. 156 (en bas), cette idée ne l'est pas, p. ex., à la p. 144: »Es ist seltsam, dass den Verteidigern jener Ansicht [de l'opinion que *amoroso uso* doit être expliqué à la sicilienne] nicht ein naheliegendes Bedenken gekommen ist, dieses nämlich, dass dergleichen Reime doch nur Beweiskraft haben, wenn sie sich bei den Sicilianern finden und sonst nirgend. Gerade das ist aber nicht so... Solche Reime beweisen also entweder garnichts oder viel zu viel.» — G. n'avait recours qu'à une partie de nos textes, et cela dans des éditions en partie insuffisantes au point de vue critique. —

Malgré tout ce que les critiques ont à juste titre reproché à CESAREO (1894) (cf. plus haut, p. 236, n. 2), il faut dire que son chapitre *La Lingua* (*Poesia siciliana*, pp. 65—241) a considérablement contribué à la connaissance des Siciliens à proprement parler, groupe de rimeurs que vise la plus grande partie du livre et dont l'auteur a dépouillé les textes avec assez de diligence (cf. cependant p. 311, n. 2). C. déclare croire que les rimeurs en question ont rédigé leurs poésies dans une langue qu'on peut appeler ancien sicilien. Ainsi, quant aux rimes de notre type III, C. se les explique (p. 122) par l'observation que le plus ancien texte en prose sicilienne offre, pour les mots comme *servitore*, des graphies avec *o* à côté de celles avec *u*, dualité qu'il voudrait faire remonter — idée bien peu précisée — à la langue même telle que les hautes classes la parlaient (p. 124), outre quoi les formes avec *o* avaient un appui dans les parlers napolitains-apuliens et, d'autre part, dans le latin et le provençal (p. 122; cf. les conclusions répétées ou les réflexions analogues que C. formule aux pp. 218 en haut, 219, 223, 225, 230, 240 suiv.). Une observation importante, c'est que les formes avec *o* ne s'employaient guère, à en juger par la rime (III), que pour les mots »d'indole quasi dotta o nei nomi propri d'uso non comunale» (p. 231); cependant, C. ne veut pas décider si et quand ces formes étaient admises en dehors des rimes de notre type III (p. 233). De plus, et d'une façon un peu inattendue, après avoir déjà formulé une fois ses conclusions concernant la rime des Siciliens, C. affirme brièvement aux p. 218, 219, que des rimes comme *tengna insengna*, *bello novello coltello quello* etc. [les autres rimes ici énumérées offrent des formes ou des mots comme *ae asae fae* qui ne se trouvent pas dans nos textes], qui ne peuvent être traduites ni en sicilien ni en latin sans cesser d'être correctes, se

liens de celle des plus anciens non-Siciliens malgré l'apparence contraire, j'aime à me figurer qu'il nous convient d'avoir un petit peu plus d'espérance de pouvoir un jour démontrer que les poésies siciliennes autographes reflétaient, aussi et surtout en fait de graphie et de phonétique, une langue éminemment sicilienne, un sicilien du XIII:e siècle, et qu'il ne faut pas respecter cette κοινή, ce *volgare illustre* plus ou moins pénétré de toscan que nous présentent les chansonniers. Or, si cette voie est la bonne, comme je voudrais le croire, les découvertes de Cesareo [1] et quelques autres qui ont été faites plus haut sont en train de nous y mettre.

Il n'y a pas lieu de répéter ici tout ce qui a été objecté aux partisans de la théorie du *volgare illustre*. Suivant celle-ci, nous avons affaire, déjà chez les Siciliens, à une espèce de langue d'école issue de l'admission successive, opérée à une époque qui pourrait bien avoir été celle même de l'école sicilienne, d'éléments de plusieurs dialectes, éléments qui suffiraient peut-être, s'est-on figuré, pour ex-

---

rencontrent uniquement chez les Toscans: »... voltate in siciliano non tornano, nè anco ravvicinando la forma dialettale alla latina corrispondente... Ma giusto di tali rime, ne' trovatori siciliani, non se ne trova pur una» (p. 219) — fait important dont il aurait été utile de se servir précisément pour déduire la conclusion ci-dessus citée. —

Pour une hypothèse concernant le vocalisme anc. sicilien, de Salvioni (1907), cf. p. 326.

[1] Je rappelle ici, outre ce qui a été dit à la fin de la note précédente, la loi: *meo* masc., *mia* fém. (*Poesia sicil.*, p. 144) et d'autres détails de la phonétique ancienne sicilienne, qui ont été cités ci-dessus dans les passages correspondants. — Par contre, une hypothèse très risquée ne peut être soutenue (De Lollis): à y regarder au point de vue de la critique du texte, pas un seul des nombreux exemples allégués par Cesareo (pp. 197—202) pour prouver que les anciens Siciliens auraient connu la chute de l'*l* de l'article, n'est tant soit peu sûr.

pliquer les incertitudes, les fluctuations, les rimes inexactes de ce *volgare illustre*, tel que nous l'avons dans nos textes. Or, pour faire abstraction des autres points plus faciles, il ne faut pas songer à ce que, par exemple, même »*amorosa*» doive représenter partout la graphie originaire. A ce propos, voir, p. ex., l'intéressante observation de Cesareo (p. 102 suiv.) relative à auuifatura, *Dal core*, (à lire, dans tous les deux mss., *-turi*, c'est-à-dire, *-tori*, au pluriel); cf. encore, quoique le cas puisse paraître peu significatif, cette graphie *auenturusa* dont j'ai trouvé un exemple chez un non-Sicilien (voy. p. 255, n. 1), dans une poésie qui pourrait avoir été copiée à la dictée (cf. p. 276, n. 4) déjà avant de passer en Toscane. — Est-ce que, par exemple, le notaire Giacomo, né ou ayant vécu non loin de Syracuse, aurait appelé cette ville *Saragosa?* Mais non, sûrement.[1] Le copiste toscan qui avait un jour sous les yeux une feuille de parchemin ou un chansonnier venant directement du Midi et contenant le texte de la chanson sicilienne *La namoranza disiosa*, y lisait *saragusa*, et il n'est point difficile de comprendre pourquoi, sous sa plume ou sous celle d'un copiste postérieur, la désinence de ce mot se soit transformée en *-osa*. Or, s'il est sûr que les autographes des Siciliens ont porté l'*u* dans quelques-uns des cas où les chansonniers toscans le remplacent systématiquement par un *o*, cette graphie traditionnelle ne peut prouver grand'chose pour le reste de ces cas.[2] —

---

[1] La prononciation ancienne dorienne *Συράκοσσαι* ne peut avoir aucune importance pour notre cas. — Cf. p. 300, n. 1. — Cf. Torraca, p. 52.

[2] J'avoue qu'en regard de la toscanisation de l'*u*, la subsistance dans tous les chansonniers de l'*i* sicilien du mot *kito* (voy. l'Inventaire) est, certes, chose assez inattendue à notre point de vue. Mais l'ē n'a pas un sort tout à fait identique à celui de l'ō, dans la langue des

20. Je reprends par conséquent ma question disjonctive formulée au § 18, pour établir jusqu'à quel degré et à quelles conditions les rimes en question peuvent être justifiées au point de vue sicilien et en dernier lieu — sujet principal de cette étude — pour voir autant que possible si nous avons vraiment affaire à une distinction originaire des voyelles ouvertes et fermées.

Quels sont exactement les données sur lesquelles devra être basé l'examen de la question du § 18?

21. Voici la liste de ceux d'entre les mots à ē ō pour lesquels la question se pose en premier lieu, vu que ces mots riment et avec -i- -u- (IIb) et avec -ĕ- -ŏ- (III). Qu'on observe que presque tous les auteurs ci-dessous cités sont des Siciliens à proprement parler.

freno. IIb *freno fino* (Giac. d. Lent.); III *bène ... rimfreni* (Guido d. Col.).

pleno. IIb *plena mena* (Guido d. Col.?); III *plenu pènu* (roi Enzo).

voi. IIb. *plui voi, fui, dui, cui, lui* (Giac. d. Lent., Giacomino Pugl., Rin. d'Aquino etc.); III *giòi voi* (Pietro d. Vigne; mais cf. § 38).

amore. IIb *paure amore* (Giac. d. Lent., cf. § 23, n.); III *amore còre* (Giac. d. Lent., etc. etc.).

dimora. IIb *dimora ventura figura* etc. (Giac. d. Lent., Guido d. Col., Odo d. Col.); III *òra dimora* (Ruigieri d'Am.).

amorosa. IIb *aulitosa usa amor.* (Guido d. Col.?), *disiosa ... amorosa schusa ... Saragosa* (Giac. d. Lent.), *amorosa achusa pensosa* (Giacomino Pugl.); III *còsa amorosa* (Giac. d. Lent.).

dolgliosa. IIb *disiosa ... schusa dolgliosa ... Saragosa* (Giac. d. Lent.)[1]; III *dolgliosa pòsa* (roi Enzo?).

Il faut se rappeler dans ce contexte que le mot *cera* 'cire', dont nous avons trouvé un exemple sûrement sici-

---

chansonniers (cf. la littérature citée à la p. 255, n. 1, notamment l'ouvrage de Caix, p. 54), l'*i* primitif se trouvant avoir été conservé dans un nombre de cas remarquable. Je ne saurais rien apporter de nouveau pour l'explication de ce curieux fait de tradition orthographique. Cf. § 40.

lien rimant avec *-èra* (III), appartient à proprement parler à la rime II. C'est probablement un pur hasard que nos textes n'offrent pas d'exemples de cette dernière combinaison aussi (*sera* ou *tira* . . .). — De même, on s'attendrait à rencontrer *prende* rimant, non seulement avec *-ènde*, mais, je pense, avec un *indi* anc. sicilien.

Ce doit encore être un hasard que la liste ci-dessus donnée ne puisse être prolongée par nombre d'exemples trouvables aujourd'hui sous II seulement. C'est un point dont nous aurons à reparler plus loin. Voici une petite anticipation: Si nous ne rencontrons pas sous III, p. ex., quelque cas de *serena* rimant avec *pèna, piacere* avec *fère* ('fières' ou 'il bat'), *innamora* avec *ancòra* ou avec *fòra* etc.; enfin, plus de deux mots en *-osa* rimant et avec *usa* et avec *pòsa, ròsa* . . .; [et encore: si nous n'avons pas un *stella*, sic. mod. *stiḍḍa*, rimant avec *bèlla*,[1] un *sole* avec *dòle, corona* avec un *sòna*, (?[2]) *deve* avec un *lève*, etc., cf. § 6]; — il faut bien voir dans ce fait un simple hasard.

22. Voici maintenant — et je répéterai en même temps sous une autre forme les matériaux du § précédent — un coup d'œil sur la totalité des mots à ē ō rencontrés à la rime, chez les Siciliens — sans compter bien entendu les rimes ē || ē, ō || ō, qui ne nous enseignent rien. Pour dresser cette liste importante, il sera utile au point de vue de la commodité pratique d'admettre pour IIb l'»orthographe ancienne sicilienne», réservant la graphie du chansonnier

---

[1] Je disais à la première page de ce travail que *bèlle* et *stélle* ne rimaient peut-être pas dans la poésie primitive. Il aurait été plus exact de dire que ces mots semblent au contraire avoir été capables de le faire.

[2] Pour cette réserve, cf. § 36, note 1.

aux cas de III. On arrive alors, d'abord, à des formes comme celles-ci:

sous IIb uniquement: *mi, ti, crio, cridi, mirzidi, placiri, paisi, curtisi, affisi, prisu, crisca, kitu, pariti, divi, nui, dunu, pirsuna, canusciu* — l'on voit que quelques-unes de ces graphies sont données telles quelles par les chansonniers ou par quelqu'un d'entre eux;

sous IIb et III: *plina, plenu* (Enzo), *frinu, rimfreni*;

sous III uniquement: *riprendi, cera* 'cire';

— et voici, à prendre tous nos textes (moins ceux éliminés ci-devant et les sonnets), la liste complète pour ce qui est des rimes *-or, -os*: [1]

Giacomo da Lentino:

amurusu Madonna dir$_2$.

(*onn*)*ura* Maravilgl.$_1$.

amore ibid.$_2$.

ascusu amurusu ibid.$_4$.

amorosa ibid.$_7$.

disiusa avinturusa curajusa amurusa cordugliusa maravigliusa juiusa inuiusa duttusa churuciusa La namoranza.

dolore dolzore (*tuci*)*ore* Troppo son$_{2,4}$.

dimura S'io dollio$_4$.

amore Madonna mia$_2$.

amuri (sing.) Uno disio$_2$.

Rugieri d'Amici:

fiore Sovente$_4$.

dimora Lo mio core$_1$.

Tommaso di Sasso:

servidore L'amoroso$_2$.

ura (subst.) D'amoroso$_1$.

---

[1] J'arrange la liste de façon à suivre l'ordre des rimeurs admis par V. en admettant toutefois les Siciliens comme un groupe à part.

un Messinois:

aulitusa amurusa Gioiosamente canto$_2$.

Guido Col.:

dimura Ancor che$_1$.

innamura Amor che$_3$.

Odo Col.:

amurusu pinsusu Distretto core$_1$.

Re Federigo:

amore et *tenore* Dolze meo$_{2,5}$.

Rugierone di Palermo?:

servidore amore Oi lasso$_4$.

Rugierone:

amore Ben mi degio$_2$.

Imperador Federigo:

fiore inizadore valore amadore De la mia$_5$.

un Lentinois:

amore Membrando l'amoroso$_2$.

Mazzeo di Rico:

milgliore Amore avendo$_3$.

amore Lo core$_{2,4}$.

inamura La buonavent.$_1$.

inamura Madonna de lo meo$_3$.

Folco de Calabria:

dimura D'amor distr.$_4$.

Istefano di Messina:

namura Assai mi piac.$_3$.

anonyme ou Frédéric II?

amore Poi ch'a voi$_1$.

(*onn*)*ura* (*tutt*)*ura* ibid.$_4$.

Re Giovanni:

sengnore tenore gienzore colore fiore dolzore pascore servitore tutore Donna audite$_1$.

Rinaldo d'Aquino:

(*tut*)*ura* Poi le piace$_2$.

(*onn*)*ura* In gioi$_1$.

Arrigo Testa:

erore valore amore Vostra org.$_1$.

nuiusu ibid.$_1$.

nascusu ibid.$_3$.

Pietro delle Vigne:
  amore Amore in chui$_{3}$.
  benavinturusu juiusu amurusu Amor da chui$_{2}$.
  servitore sengnore ore (subst.) *valore pensatore* ibid.$_{4, 5}$.
Iacopo Mostacci:
  dimura Di si fina$_{3}$.
  (*onn*)*ura* Mostrar voria$_{1}$.
Giacomino Pugliese:
  amurusa pinsusa Lontano amore$_{1}$.
  amore ibid.$_{1}$.
  amore Quando vegio$_{4}$.
  albore amore Isplendiente$_{1}$.
  amore ibid.$_{3}$.
Enzo:
  dimura Amor mi fa$_{2}$.
  (?) *dolgliosa* S'eo trovasse$_{3}$.
Folcacchieri di Siena:
  albori dolori dolzori Tutto lo monddo.
anonyme ou Rinaldo d'Aquino?:
  (*tutt*)*ura* (*quill*)*ura* In amoroso$_{2}$.
un Messinois ou Pietro delle Vigne?:
  (*al*)*ura* Uno piagiente$_{3}$.

Avant de passer au § suivant je rappelle que les rimes comme *amore servitore*, IIa, sont de beaucoup les plus nombreuses, et que quelques-uns des rimeurs, Siciliens ou non, n'offrent, dans leurs poésies conservées, que de celles-ci ou des rimes I.

23. Étant donné que cette liste est plus complète que celles correspondantes sur lesquelles on a opéré jusqu'ici (cf. p. 311, n. 2), on s'attend à pouvoir maintenant tirer quelque conclusion nouvelle. Malgré les résultats peu positifs d'un examen spécial que j'ai entrepris, j'invite le lecteur à bien vouloir en prendre d'abord quelques points en considération (— § 28). Je ne parle pas du balancement presque régulier de *-ore* contre *-ura*[1], le phénomène dé-

[1] Unique, le cas de -o r e m rimant avec -u r a e, je veux dire celui de la rime *paure amore*, de Giacomo da Lentino, peut paraître suspect. La poésie *Uno disio*, dont le premier vers est donné par V parmi ceux du rimeur que je viens de nommer, ne se lit que dans le ms. peu digne de confiance, P. Faut-il songer à lire, pour éliminer ce cas, »*temore*«, ou bien encore un »*pavore*« < p a v o r e m (IIa)? Cette dernière conjec-

péndant, bien entendu, du fait que la désinence *-ure* est d'un emploi restreint chez nos rimeurs, et que les mots en *-òra* (*fora mora,* verbes; [*anc*]*ora*) le sont eux aussi relativement. — Mais la contreposition de *-usu*, constant, à *-usa -osa, -ura -ora -e,* variables? Un fait curieux, c'est que la terminaison *-òso*, représentée par *poso*, *riposo*, *oso*, ne se trouve à la rime avec *-oso* < -ōsum que dans la chanson démontrée non-méridionale, *Membrando ciò ch'amore*, de Guigl. Beroardi: *pòso amoroso tormentoso doloroso*[2].

24. Faut-il voir dans ce fait un jeu du hasard, faut-il l'expliquer, lui encore, par l'usage restreint de la terminaison I correspondante, c'est dire, dans notre cas, de *ripòso* et des deux verbes à la 1:e personne *pòso* et *òso*[1] (en regard de *pòsa*, verbe et substantif, *ripòsa, òsa, ròsa, còsa*)? Ou bien faut-il penser que le sicilien de la première moitié du XIII:e siècle a connu une tendance vers le type napolitain admettant la métaphonèse? Les formes III: *rimfreni* (subjonctif, 3:e p.), contre *frinu, riprendi* (impératif), *cera* ('cire'), toutes trouvées chez les Siciliens Giacomo da Lentino et Guido delle Colonne, cadreraient bien avec cette dernière hypothèse. Comme nous le préciserons ci-dessous, les exemples qui peuvent entrer ici en considération sont trop peu fréquents pour permettre une argumentation solide[2]. Les Siciliens du XIII:e siècle auraient, cela

---

ture paraît peu probable, déjà parce que la même chanson nous offre à la rime, dans la strophe suivante, un exemple de *paura*. Comme on verra tout à l'heure, la possibilité de *paure* n'est point exclue par la non-existence d'autres exemples de *-ore* || *-ure*.

[1] Pour *oso* que le copiste remplace quelquefois par *aus-*, cf. *-os* I, III.

[2] Quant au pluriel en *-i*, dont il serait si intéressant d'observer le traitement, il n'existe pas à la rime pour *-oso*. (Quel aura bien été le mot rimant avec cet *aventurosi* de Giac. da Lentino, mot-rime isolé

ne paraît pas tout à fait impossible, admis deux prononciations différentes selon la qualité de la voyelle finale, — du moins pour les mots avec ē et ō toniques. Tout en prononçant déjà *amurusu*, avec un voyelle tonique à peu près identique à celle articulée aujourd'hui par les Napolitains et les Siciliens, ces derniers ne seraient pas arrivés au XIII:e siècle à ce même degré de fermeture pour l'o tonique du féminin amorosam, tonique articulée, peut-être, avec un son intermédiaire de celui d'*ò* et d'*u* et capable de consonner, non seulement avec lui-même (*amorósa pensósa*), mais aussi avec l'une et avec l'autre de ces deux voyelles (*amorósa accusa, amorósa pòsa*); on aurait de même prononcé, dans *céra*, un *é* capable de rimer avec l'*è* de erat. Nous aurions par conséquent affaire à quelques rimes facultativement inexactes; les mots correspondant à quelqu'un des schémas ē--a (ceram), ē--e (reprende, refrenet), ē--o pourraient rimer avec d'autres offrant ĕ, de même, ō--a (amorosam), ō--e (amorem), ō--o, avec des mots offrant ŏ; ce qui ne serait pas le cas des combinaisons ē--u (frenum), ē--i, ō--u (amorosum), ō--i (*fiori*), où il faudrait prononcer la rime exacte.

25. Il faudra avouer que les rimes III sûrement siciliennes sont trop peu nombreuses, trop peu variées pour

---

subsistant dans l'*Indice* de V, sous le n:o 15 [— pour lequel il est de rigueur de se servir de la nouvelle édition]?). Pour *-ore*, non plus, nous n'avons pas de cas sûrs sous III. (Un cas de IIa comme *amatori*, plur., *savori*, sing., ne nous dit rien, bien entendu). Dans la ch. *De la mia disianza*$_2$, *ongne fiore* est bien au singulier, et *inizadore* peut très bien l'être lui aussi. Partout ailleurs, l'*-ore* masc. est sûrement au singulier, à l'exception de *Tutto lo monddo*$_1$, chanson d'un Toscan, qui, lui, nous donne *fiori* (plur.), *albori* (plur.?), rimant avec *còri* (sing.) *fòri*. [Malgré l'absence de rimes sûrement non-méridionales, j'avais peut-être tort de qualifier de »poète sicilien» l'auteur de *Tutto lo monddo, Neuphilologische Mitteil.* (Helsingfors), 1909, p. 93, n.].

pouvoir nous forcer à rejeter cette explication hypothétique. Mais s'il est vrai que nos Siciliens n'ont point écrit dans la langue d'école dont il est question au § 19, il faut dire que, plus une tentative d'expliquer l'art de rimer de ces Siciliens donnera de rimes inexactes, moins elle devra paraître acceptable, étant donnée surtout cette empreinte de poésie d'art qui caractérise les *canzoni* et les *sonetti*. Pourquoi Giacomo da Lentino se serait-il laissé aller à de fréquents compromis en deux sens tels que *amorosa usa*, *amorosa cosa*, au lieu de s'abstenir de pareilles dissonances, comme cela lui aurait été possible sans aucun effort? Il y a une raison de plus qui rend suspecte toute hypothèse admettant une métaphonèse sicilienne: c'est l'existence de la rime *plenu penu*, de sicilianité discutable; j'en parlerai plus loin (§ 27).

Malgré le peu de chances que paraît avoir enfin l'hypothèse en question, sous quelque forme qu'on la présente, je veux dire, quelque extension que l'on attribue à la métathèse hypothétique, par rapport à l'échelle vocalique (ĕ) ē ī, (ŏ) ō ū[1], je n'ai pas voulu exclure le tableau suivant

[1] Admettre la possibilité d'une métaphonèse n'affectant que l'ē et l'ō — la diphtongaison métaphonétique de l'ĕ et de l'ŏ n'attire pas ici notre attention —, c'est, je le vois bien, s'écarter de l'opinion généralement professée aujourd'hui, selon laquelle l'*i* et l'*u* siciliens qui remontent à l'ĭ et à l'ŭ du latin ont dû passer, eux aussi, par l'*é* et l'*ó* du latin vulgaire, comme l'ont sûrement fait l'*i* et l'*u* sicil. remontant à l'ē et à l'ō. De l'autre part, admettre l'extension de la loi métaphonétique sur l'ĭ et l'ŭ, ce serait admettre pour le sicilien de la première moitié du XIII:e siècle le même état de choses à peu près que celui constaté pour le napolitain, à cette différence que l'*é* et l'*ó* non fermés par la métaphonèse rimeraient et avec l'*è* et l'*ò* et avec l'*i* et l'*u*; et nos conclusions formulées aux §§ 10, 12, 15, 16 ne pourraient pas dans ce cas être justifiées. L'on serait tenu à soutenir que l'absence de rimes comme, disons, »*aspètta strétta*» dépend tout simplement de l'absence fortuite des féminins *stretta detta* etc. à la rime, et que la bonne concordance des

destiné à faciliter l'appréciation de cette hypothèse. Dépouillant l'inventaire général du § 5, j'ai réuni dans ce tableau les plus significatives des rimes sûrement siciliennes (»trouvées chez des poètes sûrement siciliens»), admettant le signe III comme caractéristique de la façon dont ces rimes se rapportent au sicilien de la prose du XIV:e siècle. Les signes »+» et »—» dénotent, celui-là l'exactitude, celui-ci l'inexactitude de la rime intéressante, telle que cette rime se présenterait sous la forme idiomatique hypothétique indiquée en tête de chacune des colonnes à droite[1]. — Fort peu vraisemblable, l'hypothèse de la colonne portant l'en-tête »métaph. comme en napolitain» ne figurera ici à proprement parler que comme élément de confrontation (cf. la note première de ce §). — La quatrième colonne est destinée à recevoir les indications correspondant à une récente hypothèse de Salvioni[2], qui se demande en passant, en présence de certains mots lombardo-siciliens empruntés, à ce qu'il semble, au sicilien ancien, si les Siciliens n'auront pas prononcé, eux aussi, encore à une époque relativement tardive [XI:e—XIII:e siècles?], pour l'ĭ, un *é*, pour l'ŭ, un *ó* — théorie qui, appliquée à nos rimes du XIII:e siècle, aurait pour conséquence, si je vois bien, que ces rimes seraient au point de vue de l'exactitude à peu près ce qu'elles sont prononcées à la toscane.

---

rimes *-egn*, chez les Siciliens, comme de l'autre part la fréquence des rimes comme *tègna dégna* chez les Toscans dépend, tout ceci encore, du hasard.

[1] Prolongé, le signe »—» dénote une inexactitude, pour ainsi dire, double, comme le serait celle de *novèlla illa*.

[2] Salvioni, *Note varie sulle parlate lombardo-sicule* (travail cité plus haut, p. ex., p. 270, n.), s. *cuvóza*, *rahu*.

	métaph. -ē- -ō-	métaph. comme en napol.	sicil. du XI:e s (?
diffidi merzede	—	—	—
merzede auzide	—	—	—
ride vede	+	—	—
insengna scingna	+	—	—
novèlla ella (III; sicil.?)	———	+ ?	—
fina mena	+	—	—
freno fino	+	+	—
plena mena	—	+	+
bène rimfreni (III)	—	+ ?	---
plenu pènu (III; Enzo)	———	———	—
enciènde riprende (III)	—	+ ?	—
èra cera (III)	—	+ ?	—
paese mise	—	—	—
preso miso	+	+	—
perisca incresca	—	—	—
-ito chito	+	+	—
dipartivi neve	+	—	—
neve deve	—	+	+
noi dui	+	+	
plui voi	+	+	—
ciascuno dono	+	+	—
una persona	—	—	—
abonda asconda	—	+	+
ora pintura	—	—	—
còre amore (III)	—	+ ?	—
uso amoroso	+	+	—
còsa amorosa (III)	—	+ ? [1]	—
ancoscio conoscio	—	+	+
adusse fosse	+	—	—
tutto corrotto	+	+	—

26. L'hypothèse suivant laquelle les Siciliens auraient encore distingué l'*i* d'un *é* < ĭ, l'*u* d'un *ó* < ŭ (4:e colonne) donne un grand nombre de dissonances considérables[2],

---

[1] En ancien napolitain, l'*e* de *novella*, *bene*, *enciende*, *era* n'a pu avoir, je pense, le même son que l'*é* de *ella*. De même, l'*e* de *cera* n'a-t-il donc pas été plus fermé que l'*e* de *era*, l'*o* de *amore*, *amorosa*, plus fermé que l'*o* de *core*, *cosa*? — Seule, parmi les formes idiomatiques du Midi, la métaphonèse napolitaine pourrait justifier, et cela à titre de rimes inexactes (?), celles mentionnées au § 12, y compris *ausello quello* (*ibid.*, n. 3).

[2] L'anc. sicil. **réganu* postulé par Salvioni devrait être, ce semble, antérieur de beaucoup au XIII:e siècle; ou bien encore, ces pays de l'intérieur de l'Ile où descendirent des immigrants lombards auraient

même quand on aurait recours à la théorie (Gaspary) de la »latinité» des mots comme *mina* (§ 30).

Moins nombreux seraient les signes »—» auxquels aurait affaire celui qui préférerait admettre la métaphonèse. Mais, puisque le texte de *Cruyllis-Spatafora* offre déjà avec une régularité absolue *-usa*, *-uri* (sing.), *chira* ('cire') etc., cette métaphonèse sicilien hypothétique du XIII:e siècle devrait nécessairement avoir été abandonnée déjà avant le milieu du XIV:e siècle; — ce qui serait encore à la rigueur possible. [1]

27. J'ai mentionné (p. 325) et j'ai introduit dans la liste du § 25. le cas de la rime *plenu penu*, du roi Enzo. Il est embarrassant de ne pas savoir à quoi s'en tenir quant à la langue personnelle de ce fils d'une Crémonaise, »nato forse in Sicilia, ma vissuto sempre sul continente» (Torraca, *Studi su la lirica*, p. 152), mort en 1272, prisonnier à Bologne dès 1247. Était-il un de ces épigones qui écrivaient dans une langue mixte à proprement parler? ou bien, contemporain à peu près de Mazzeo di Rico di Messina, doit-il être considéré, lui aussi, comme un des rimeurs siciliens? Certes, il est un peu difficile d'admettre que ses autographes

---

prononcé le sicilien d'une façon plus archaïque que ne l'ont dû faire nos rimeurs. En tout cas, les différences dialectales existant entre les parlers de l'intérieur et ceux des côtes auront été beaucoup moins prononcées au XIII:e siècle qu'aujourd'hui.

[1] Réfractaire en partie contre cette hypothèse, le témoignage des graphies des *Dialoghi di S. Gregorio* (§ 18, n. 2) s'expliquerait peut-être encore à l'aide de la théorie de l'»hypercorrection», phénomène caractérisant plus d'un ms. des époques de transition linguistique. Tout en prononçant déjà nettement *amurusa*, le copiste de la première partie du XIV:e siècle aurait admis parfois, non seulement *amorosa*, graphie qu'il pourrait avoir été accoutumé à voir dans les écritures d'il y avait un siècle, mais aussi *amoroso*, *-i*.

aient réellement présenté ce coloris sicilien très prononcé qui se fait jour dans le fragment *Allegru cori plenu* (Monaci, *Crest.* (II) p. 204), ces quelques lignes d'ancien sicilien conservées, attribuées à Enzo sur la foi du *Libro siciliano* du *cinquecentista* Giammaria Barbieri[1]. On s'est demandé et l'on se demande toujours s'il faut avoir pleine confiance en ce témoin éphémère et, sous plusieurs aspects, énigmatique[2]. S'il faut l'avoir; s'il est exact de dire qu'Enzo appartient — du moins pour ce qui est de l'époque où le fragment en question a été écrit — aux rimeurs de langue sicilienne, le cas isolé du mot *plenu*, très important au point de vue présent, suffit pour compromettre, pour rendre inacceptable l'hypothèse de la métaphonèse.[3] Cette conclusion »au conditionnel» est, ce me semble, la seule que l'on puisse formuler à l'égard de la rime *plenu penu* considérée au point de vue de la métaphonèse.

28. Nous avons sondé avec des résultats peu positifs la perspective que nous voyions s'ouvrir au § 24. Ce qu'il

---

[1] Ce livre ou cahier manuscrit aujourd'hui introuvable, contenant des copies de poésies en langues diverses, était appelé *siciliano*, je pense, à cause des deux (au moins deux) morceaux en sicilien qui s'y trouvaient, à différence des autres cahiers de Barbieri qui semblent ne pas avoir contenu de sicilien. Barbieri aurait, cela se peut, copié ou fait copier ces deux morceaux (*Allegru cori plenu*, *Pir meu cori alegrari*) de quelque véritable chansonnier ancien sicilien. Hélas! il était écrit qu'aucun chansonnier sicilien ne devait parvenir jusqu'à nous!

[2] Voy. Gaspary, *Sicil. Dicht.*, p. 166 suiv. (sceptique) et, par contre, Cesareo, *Poesia Sicil.*, p. 227 suiv.

[3] En effet, même supposé que, trouvé dans le sicilien moderne, le mot *prenu* (*Archivio glottol.* XIII, p. 262) remonterait à l'ancienne prononciation avec *e* de p l e n u s - a - u m, l'on s'attendrait à trouver attesté au XIII:e siècle, prononcé avec cet *è*, non pas le masc., mais le féminin; prononciation qui aurait prévalu à la longue, affectant aussi le masculin, une fois que le sicilien aurait abandonné définitivement la flexion métaphonétique.

y a de gagné, c'est la connaissance des cas où l'on aurait affaire à une rime inexacte, une fois que l'on accepte l'hypothèse de la métaphonèse. Mais cette hypothèse n'est en réalité qu'une modification de la première des deux alternatives formulées au § 18; or, acceptée telle quelle, cette première alternative donnerait un nombre encore plus grand de rimes inexactes.

Du moment qu'il serait au contraire possible de démontrer que la deuxième alternative du même § 18 nous fait aboutir, d'une façon raisonnable, à des rimes homophones, l'on pourrait se dispenser de songer à quelqu'une de ces explications peu commodes dont il a été question jusqu'ici.[1] Il faut voir maintenant jusqu'à quel degré ceci est possible.

29. On se demande si cette question compliquée pourra jamais être résolue avec toute sûreté. Dans son désir d'expliquer l'art de rimer, la phonétique des rimes de l'école du notaire Giacomo sur la base des deux langues que ses rimeurs employaient, c'est-à-dire sur la base du sicilien, langue de tous les jours, et du latin, langue écrite par excellence, le philologue est, certes, très exposé à commettre des erreurs. Qu'il me soit permis de tenter ici quelques remarques non entièrement nouvelles, mais propres à mettre en relief, à mon point de vue, certains points dont mes devanciers ont déjà, d'un côté ou d'un autre, pris la plupart en considération.

30. Il résulte des §§ 16, 17 que là où il s'agit d'une voyelle tonique non-toscane, mais sicilienne et latine à la

---

[1] Il parait très possible après tout que la rime *pòso amoroso* ne doive pas être considérée comme indice de la toscanité de la chanson *Membrando ciò ch'amore*.

fois, celle-ci a été selon moi la seule admise — conditions qui s'accomplissent pleinement dans les mots offrant dans leur origine un ĭ ou un ŭ toniques. *Vio* v i d e o, *vidi*, *fidi* f ĭ d e m, *viglio*, *ligna* * l ĭ g n a, *mina*, *strictu*, *dictu*, *nivi*, *tivi*, *altizi*, *trizi*, *dui*, *abunda*, *grunda* etc., *ancuscio*, *fussi*, *muttu* ou, puisque *ct* était prononcé *tt*, *muctu*, *disductu* etc. — voilà comment, à peu près, je me figure que ces mots ont été écrits dans les autographes des Siciliens[1], du moins en ce qui concerne les voyelles toniques.[2]

De plus, je pense qu'étant donnés tous ces petits points où l'on surprend le copiste, pour ainsi dire, en train même de toscaniser ou de fausser des graphies siciliennes (§ 19), et surtout, étant données les rimes IIb, la phonétique ancienne sicilienne (*-uso* ou *-usu*, *-usa*, *-ure* ou *-uri* etc.) doit avoir été celle généralement admise aussi pour les mots avec ē ō, et cela comme prononciation et — quoique ce point paraisse moins sûr — comme graphie. Je voudrais donc voir dans les rimes II l'*i*, respectivement l'*u* toniques, estimant que nous sommes autorisés à introduire dans les textes, du moins comme formes prononcées, non seulement celles siciliennes figurant à la liste du § 22 (IIb), mais encore — j'ose le dire! — les formes siciliennes correspondant aux rimes IIa: *cridi mirzidi*, *amuri valuri*, etc.[3]

---

[1] Quand tous ces mots seraient des latinismes, ou même quand ils seraient soumis au soupçon de l'être, comme Gaspary (*Sicil. Dicht.*, p. 146; cf. plus haut, p. 314; § 17) et — à l'exclusion de ceux de formation évidemment populaire, comme *viglio* — Cesareo paraissent l'admettre, alors non seulement *prossimano*, mais aussi, p. ex., *mare*, *pane*, *bello*, *venire* sentiraient l'encrier!

[2] Le lecteur voit bien, je l'espère, qu'en parlant des mots avec (i) (u) toniques, je fais toujours abstraction de ceux d'évolution anormale, comme *mettiri* et les autres cités au § 16. Pour ceux-ci, cf. encore p. 338, n. 1.

[3] La mauvaise réussite de la tentative de Corazzini n'implique pas qu'il faille définitivement renoncer à cette tentative.

31. Et alors, le cas des rimes III? les mots »ē ō III»?

La deuxième alternative du § 18 nous met en présence d'une dualité phonétique dépendant de l'admission d'une façon de prononcer latinisante à côté de la prononciation de tous les jours.

En effet, tout en se servant en général, pour écrire des vers en *volgare*, des formes connues de la langue parlée, les premiers poètes d'art italiens doivent s'en être rapportés souvent au latin, langue que ces juges, ces notaires, ces diplomates avaient à écrire journellement, ce latin hérissé de voyelles ouvertes dans lequel on était accoutumé à lire (ou à entendre lire) à haute voix; et »die Latinisirung wird bei ihnen nicht auf die Schrift eingeschränkt geblieben sein, sondern auch die gesprochenen Worte selbst ergriffen haben»; — c'est là un point sur lequel Gaspary (p. 169) a en tout cas dit le dernier mot.

32. Je viens de parler d'un latin aux voyelles ouvertes. On sait que, prononcé en Italie, non seulement aujourd'hui mais déjà au XVI:e siècle[1], le latin ne connaît pour l'*e* et l'*o* accentués que le son ouvert de l'italien: *è*, *ò*. Je pense que ceci a dû être un fait accompli déjà au XIII:e siècle, aussi en Sicile[2]. Or, s'il en est ainsi, un grand nombre de nos rimes III peuvent avoir été homophones

---

[1] Trissino, dans ses *Dubbii grammaticali* (1529; passage que je citerai d'après Rajna, *De vulg. eloq.*, grande éd., p. XL, n. 4): *E che i latini nωn havessenω detti εlementi* [l'é et l'ó], *a ciascun peritω di lεggere il latinω può εssere manifestω; cωnciò sia, che nel lεggerlω nωn si prωnunzia mai se nωn lω o, ε lω ε, kiarω, et apertω, perciò, che ljaltri nωn hannω.*

[2] N'est-ce pas précisément le milieu sicilien qu'il faut rendre responsable de cette nouvelle phonétique latine? On se sent presque tenté de dire comment les choses se seraient passées pour que de jeunes Siciliens se missent à prononcer le latin de cette façon.

grâce à la prononciation à la latine des mots comme *plenu*, *servitori*, *amorosa* — prononciation admise pour ces mots, quoique pas trop souvent, à côté de celle de la conversation de tous les jours. Il faut examiner maintenant si les mots »ē ō III» étaient »segnatamente ... d'indole quasi dotta o ... nomi propri d'uso non comunale», comme le dit Cesareo (v. plus haut, p. 315, n.).

33. Repassant la liste du § 22, on trouve les mots avec ē ō figurant sous III qui suivent: *plenu* (Enzo), *rimfreni*, *riprendi*, *cera*, *amore*, *amorosa*, *dolore*, *dolzore*, *ore* (h o r a e), *fiore*, *dimora*, *servidore*, *tenore*, *inizadore*, *valore*, *milgliore* et, de plus, chez les auteurs non-siciliens ou de sicilianité douteuse, *erore*, *pensatore*, *albore*, *dolgliosa*, sans compter les pluriels de Folcacchieri et les gallicismes *gienzore* et *pascore*[1]. Écrivant, comme il est certainement permis de le faire[2], pour *fiore*, *fl-*; pour le *d* de *servidore*, *inizadore*, un *t*; pour le *z* de ce dernier mot, *ti* ou *ci*; écrivant *meliori*,

---

[1] Cesareo ajouterait à cette liste, je pense, les noms comme *Bologna*, type dont j'ai parlé plus haut (v. § 16, n. 1), et qui ne diffère en effet de celui dont il s'agit ici que par le fait que celui-là ne pouvait pas, selon moi, figurer sous IIb, des formes populaires comme »*Bulugna*» devant ne pas avoir existé.

[2] La poésie sicilienne des chansonniers n'était pas de la littérature écrite pour le peuple; le public auquel elle s'adressait était composé par les gens de cour, »d'ogni perfezione gente», s'exerçant à qui mieux mieux à écrire des vers d'amour dignes des éloges de cet auditoire (cf. les tournures de phrase comme »enfra esti amanti possolo ben dire»). Quant aux dames, qui n'eussent naturellement pas pu suivre une audition en latin (Dante), on se figure comment elles ont dû trouvé admirables, elles aussi de leur part, ces mots à la rime si étrangement sonores et cependant si faciles à comprendre, tous ces beaux mots comme *valòri*, *servitòri*, à l'air si distingué. — Même un mot tout court, tout délicat, celui signifiant 'la fleur', a pu paraître admissible sous une forme autre que celle de tous les jours. Au beau milieu d'un passage exquis de la solennelle *canzone*, un *fluri* a pu friser les lèvres de la

reprende, refrene[1] etc., on peut dire en effet que les seuls mots inconnus au lexique du latin médiéval étaient, je crois, *dolzore, (pensatore), dolgliosa*, dont le deuxième, trouvé chez Pietro delle Vigne, peut laisser entrevoir plutôt la prononciation napolitaine (cf. p. 327, n. 1) et ne nous intéresse par conséquent pas autant (cf. § 38) que les deux autres mots, ou du moins pas autant que le premier d'entre eux.

34. Le mot *dolgliosa* se trouve dans une poésie difficile à attribuer, appartenant à Enzo ou à quelque Italien du Nord (v. s. *S'eo trovasse*, au registre des poésies). C'est par conséquent un cas trop peu sûr et, de toute façon, un exemple un peu trop tardif pour pouvoir être pris en considération (cf. § 36). — L'autre mot, *dolzore*, prête à une difficulté plus sérieuse. Giacomo a-t-il donc admis un mot de formation populaire en *-ore*[2] rimant avec *còre*? Il y a peut-être lieu d'expliquer cette exception à ce que j'admets

---

belle hautaine d'un sourire d'amour-propre satisfait; un *flòri* a peut-être été capable de faire sur elle la même impression que la présentation de quelque article de haute nouveauté et sentant l'étranger.

[1] Cette forme verbale unique *refrene* rimant avec *vene* (venit) et même avec un mot sans -t latin comme *bene*, est, certes, un peu embarrassante. S'il faut en effet y voir un latinisme, comme je l'ai admis, comment se figurera-t-on la prononciation de la posttonique? Quoi qu'il en soit, ce cas embarrassant ne saurait cependant pas nécessairement infirmer mon explication des rimes III en général; si l'on parvenait à démontrer un jour, par exemple, que *frenu* pourrait avoir été, déjà au XIII:e siècle, une forme populaire appartenant à un autre dialecte sicilien que *frinu*, graphie introuvable (p. 271), l'on aurait la commodité de pouvoir transporter la rime en question de III à I. C'est là, je pense, un soupçon que l'on pourra probablement justifier; ce qui rendra encore plus curieux le problème du mot frenum, dans le Midi de l'Italie. En tout cas, avant de rien dire de sûr en ce qui concerne les deux rimes du XIII:e siècle, il faudrait savoir exactement à quoi s'en tenir quant aux dialectes parlés aujourd'hui dans l'intérieur de la Sicile.

[2] *Dulzuri* peut très bien avoir été un mot populaire sicilien (voy. Cesareo, cité plus haut, p. 296, n. 1).

comme règle par le fait que les deux mots *dolzore* et *core*, tout en faisant partie d'une même rime en *-ore*, figurent dans deux strophes différentes (L 112, str. 3 et 4), qui constituent une partie unissonante de la chanson. A travers la séparation de deux strophes, dans une chanson comme *Troppo son dimorato*, l'inexactitude de la rime (à lire: *duluri dulzuri*, *cori tuctori*?) paraîtrait bien moins dure que si elle se rencontrait dans une même strophe.

35. On objectera à ce qui précède que rien n'empêche de voir dans *dolzore* un provençalisme, et on ajoutera que, p. ex., *servidore*, forme admise concurremment avec *-tore*, n'était vraisemblablement pas non plus autre chose que cela, et qu'enfin nous devons dans bien des cas être en présence d'une forme calquée sur les dialectes péninsulaires voisins.

Cela est bien possible; mais je me demande à mon point de vue: peut-on alors justifier l'*ò*, ou plutôt, peut on justifier la dualité *ò* contre *u*, les langues vivantes auxquelles les mots en question auraient été empruntés ne connaissant pour ces mots que l'*ó*? On justifierait facilement l'*ò*, si l'on pouvait admettre que Giacomo ne connaissait ses modèles provençaux que par la parole écrite; dans ce cas, il paraît naturel que l'on aurait appliqué au texte provençal cette même prononciation par toniques ouvertes qui caractérisait la prononciation de l'autre langue littéraire, le latin. Or, il a été constaté au contraire que nos lyriques connaissaient les troubadours de vive voix et non pas par la parole écrite, et que ce n'est qu'après 1250, à peu près, que des chansonniers provençaux commencent à circuler en Italie[1]. Toutefois, même admis que, p. ex., *dolzore*, pro-

[1] Je m'en rapporte à Bartsch, *Die von Dante benutzten provenzalischen Quellen*, publ. dans le *Jahrbuch d. deutschen Dantegesellschaft*, II

vençalisme, n'a été connu des Siciliens que par la récitation (le chant) du troubadour, il se peut encore que l'on ait affaire dans notre cas, précisément, à un *dolzòri*, façon unique dont les personnes de langue maternelle sicilienne doivent avoir été capables de rendre le mot provençal *dolzór*; cf. p. 310, n. 2.[1] Or, étant donné ce *dolzòri*, on ne pouvait pas

---

(p. 377), que je regrette de ne connaître que par l'Américain M. S. Garver, *Sources of the beast similes in the Italian lyric of the thirteenth century*, p. dans les *Romanische Forschungen*, XXI-1907 (p. 278).

[1] Est-il permis de tâcher de se figurer, un peu en détail, la façon dont les primitifs Siciliens subissaient l'influence provençale? Les lignes suivantes ne prétendent offrir qu'une esquisse bien modeste.

Admiré, splendide, un troubadour se présente un jour pour la première fois devant la société courtoise entourant le jeune Frédéric II de Hohenstauffen, — à Palerme, à Messine, à Naples, à Pise (voy. Torraca, *Studi su la lirica*, p. 169 suivv.), peu importe; en tout cas, quelqu'un ou quelques-uns des futurs rimeurs siciliens sont présents. Est-on enchanté de l'écouter! Quel chant noble et élégant! La difficulté de le comprendre? Mais il est si facile, le langage galant. Qui comprend les mots comme *amors*, ou *doloros pensamen*, comprend beaucoup, ou déclare du moins le faire. On tient cependant à entendre la chanson une fois de plus; et on fait prier le Provençal de bien vouloir gentiment la bisser. Ah, est-ce beau! On n'en finit plus; le lendemain, on comprend mieux, on jouit davantage; les dames — siciliennes ou non, NB! — qui ont cependant moins voyagé que le roi et ses notaires, commencent à tout comprendre. — Seulement, après un séjour de deux semaines, de quelques mois, l'homme du chant s'en va, pour revenir plus tard ou pour recommander auprès de ses compagnons le »*bon metge*» Frédéric II et sa cour,

»don seran ben meizinat sei amic,
e·i trobaran conselh e bon abric».

Il semble être un fait accompli que les gens de cour siciliens (à une exception près, si Prenzivalle était de la cour sicilienne) n'ont pas appris à composer des vers en provençal; ils ne se sont familiarisés que d'une façon plutôt superficielle avec l'art troubadouresque. Quelques-uns d'entre eux ont cru, p. ex., que *sirventesc* ou *serventes* veut dire 'serviteur' (*Amorosa donna fina*$_8$; V 75$_4$); et ce n'est pas dès le premier abord qu'ils se sont pleinement rendu compte de cet artifice de conduire une même série de rimes à travers toutes les strophes. [Qu'on veuille bien ne pas prendre au sens tout à fait littéral mon expression »conscient du

manquer de dire un jour, aussi, *dulzuri*, forme refaite sur le modèle de *amuri, amòri* (comme *dolgliòsa* doit être une forme refaite sur le même modèle, étant donné *-gliusa*, mot italien). C'est ainsi que je voudrais m'expliquer l'emploi des provençalismes, non seulement sous la forme *-òri*, *-òsa* etc., mais aussi sous *-uri*, *-usa*. (Cf. les mots-rimes de la ch. sicilienne *Pir meu cori*, de *La namoranza*, etc.).

36. Enfin — pour ne pas se laisser entraîner trop loin dans la voie des conjectures de cette espèce, — il faudra admettre que les deux ou trois exceptions au § 33 ne constituent pas un obstacle insurmontable. Il ne paraît pas impossible de soutenir l'hypothèse de l'homophonie originaire des rimes III à l'aide de la loi exprimable par: *amuri servituri* à côté de *còri servitòri*, latinisme.[1] L'admission de

---

principe de l'homophonie de la rime» (p. 249)]. — Mais dès les premières auditions du chant occitanique, les Siciliens en ont pris le goût. Peu d'entre eux auront jamais l'idée de chanter d'autre chose que de ce dont avait chanté le grand Provençal; tous, ils en ont appris quelques mots isolés jolis et distingués comme *joi, avenenti, malenanza* (cf. Torraca, *Studi su la lirica*, p. 72), et un grand nombre de tours de phrase de noble allure. (La liste de Gaspary, *Sicil. Dicht.*, p. 201—212, comporte des mots introuvables, pour une grande partie, chez les Siciliens à proprement parler, dont il s'agit ici). Ils sont allés encore plus loin, jusqu'à forger, pour les verbes (cf. pp. 280, n. 2; 277, n. 2) et même, peut-être, pour les pronoms, des formes plus ou moins habilement calquées sur ce que l'on croyait avoir entendu des troubadours. Mais — je soutiens ceci — leur prononciation n'a pas été altérée par le contact avec la langue provençale. A Madrid, j'ai connu un médecin italien qui y avait séjourné assez longtemps pour savoir en général tourner sa phrase d'une façon bien madrilène. Malgré quoi il persistait à avoir une façon de prononcer italienne, ce qui faisait rire les petites filles. — Plus un mot d'emprunt provençal ressemblait formellement à ce que l'on avait en Sicile, moins il devait avoir de chances d'être prononcé conformément à la phonétique provençale particulière.

[1] Dans ce contexte, il y a lieu de revenir, avec un critérium de plus, sur un cas imaginaire dont je parlais dans le § 6 et que j'ai marqué d'un signe d'interrogation dans le § 21 (vers la fin). Étant donnée la non-

cette dualité facultative[1] ne peut paraître risquée, je pense, qu'aux cas où il s'agit des mots comme *flore*, *cera* ou, d'autre part, *dolzore*. Or, il ne faut pas oublier que les poésies siciliennes, même les plus anciennes, que nous offrent aujourd'hui les chansonniers, ne sont probablement pas et ne sont sûrement pas toutes des reflets de l'époque des premières tentatives. Pendant celle-ci, la dualité en question peut avoir pris des proportions bien plus restreintes que, par exemple, chez Giacomo da Lentino[2]. Ceci paraît d'autant plus vraisemblable qu'en examinant au contraire les poésies postérieures à l'époque de Giacomo, celles de Giacomino Pugliese et d'autres, on voit (Cesareo) que le nombre des rimes III va en s'accroissant. Toutefois, ceux des Siciliens dont nous avons des compositions, même les plus tardifs d'entre eux, n'admettent encore que sous IIb (ou IIa) la grande majorité des mots de formation populaire dont ils se servent; et ces mots sont plutôt nombreux (cf. p. 320, en haut).

---

latinité de *deve*, il se peut très bien que ce mot n'ait pu rimer avec *lève*. Un »*dèbe*» n'aurait été possible, selon moi, que si les rimeurs du XIII:e siècle avaient fait usage d'autres mots-rimes en *-èbe*.

[1] Encore une petite observation concernant certains mots anormaux du § 16, je veux dire *mettiri, culonna, jornu*. On serait peut-être encore autorisé à admettre que les rimeurs ont pu les prononcer parfois à la latine (*mitti, colunna, diurnu* ou quelque chose dans ce genre), quoiqu'il ne nous subsiste pas d'exemples de cet emploi; soupçon qui n'a pas de sens pour ce qui est de *cumenza, virgogna, fora,* mots moins transparents quant à leur connexion avec le latin.

[2] Il convient de mentionner à ce propos que Garver, *Romanische Forschungen* XXI (1907), p. 287, prend en considération la possibilité que Giacomo ait fleuri »later in the century than is usually supposed». — Qu'il figure à la première place dans le chansonnier V, cela pourrait ne dépendre que du fait qu'il était, parmi les Siciliens antérieurs à l'époque de Mainfroi, celui dont le compilateur possédait le plus grand nombre de chansons.

37. Après avoir ainsi traité des rimes siciliennes »III ē ō» (§ 17 —), voici maintenant une remarque concernant les mots en ĕ ŏ, analogue à celles faites dans le § 16.

Pour établir, dans mon inventaire de rimes, les subdivisions I, II, III, j'ai admis que dans les cas où le sicilien moderne offre une voyelle tonique anormale (*e*, *o*) et où le texte de *Cruyllis-Spatafora* ne donne pas autre chose pour le XIV:e siècle, cette voyelle anormale a été celle prononcée déjà au commencement du XIII:e siècle. On voit que je me suis conformé à ce principe dans les cas de *lena*, *spero*, *primavera*, *menzogna*, *como*, *nomo*, *torna*[1], dont aucun n'a eu besoin d'être enregistré sous III.

Or, inversement, la rime nous permet-elle de formuler des conclusions linguistiques portant sur quelque mot peu connu offrant ĕ ŏ? Peut-on établir la façon dont le mot *acciede* (p. 265) était prononcé par l'auteur étant donné *merzede aciede*? Non, je pense; Cesareo a tort de vouloir le faire. Si j'ai admis la rime en question sous II plutôt que sous III, c'est que rien ne nous empêche, selon moi, de supposer pour accĕdit ce qui a été constaté pour *quĕtum, c'est-à-dire, un *i* tonique normal ancien sicilien, en regard de l'*è* anormal du dialecte moderne. Rien ne nous empêche, à proprement parler, de supposer ceci, mais il n'en reste pas moins possible que *accediri* ait été, déjà au commencement du XIII:e siècle, la seule prononciation admise[2], prononciation inattendue[3] au point de vue de l'étymon latin comme l'est celle de *speru*, *nomu* etc.

---

[1] *Fene*, *Lena*, *Serene*, *istoria*, mots d'érudition. Pour *Bologna*, espèce de mot d'emprunt — ce que pourrait être aussi quelqu'un de ceux énumérés dans le texte — voy p. 333, n. 1.

[2] Dans ce cas, bien entendu, il faut qu'on ait prononcé l'autre mot-rime *merzede* ou *mercedi* avec l'*è* tonique latin connu des mots *cera*, *riprendi* etc.

[3] A moins que ce *cediri* n'ait toujours été un simple latinisme.

38. REMARQUES SUR L'ART DE RIMER DES PLUS ANCIENS NON-SICILIENS. Jusqu'à quel degré ceux-ci — et »ceux de sicilianité douteuse» — se sont servis de la langue de Giacomo da Lentino, et combien ils s'en sont écartés, les rimes ne nous offrent en général que peu de points de repère pour tâcher de le dire. Sans répéter ce dont il a été question dans les §§ 11—14 et, aussi, aux pp. 252, n. 2; 253, n. 1; 279, n. 3; 284, n. 6, il y a lieu de parler à cet endroit de trois rimes qui ont été insérées à l'inventaire et énumérées encore, à titre de rimes III ē ō, dans le § 17.

Les deux rimes *oj III* et *ont III* appartiennent à des Napolitains (*Pugliesi*), chez lesquels on s'attend à ne pas trouver, à l'époque des origines, de rimes réfractaires à la loi de la métaphonèse. Or, les deux rimes *giòi voi* et *...cònti ... monti ...* sont toutes les deux réfractaires à cette loi. Le mot *voi*, (sicilien et) napolitain *vui*, ne peut pas non plus être expliqué comme latinisme, ce qu'il est par Cesareo, p. 148. Selon moi, il y a lieu de penser que nous sommes, ici encore (cf. p. 276, n. 4), en présence d'une faute de copie. Voy. l'Appendice, s. *Amore in chui disio.* — Quant à la chanson *Umile sono ed orgolglioso,* où se rencontre *conti punti cònti giunti monti conti* (p. 293) et une autre rime impossible au point de vue de la métaphonèse napolitaine, ... *Dèo splendéo* (subst.) ... (p. 264 [1]) — cette dernière rime impossible aussi au point de vue du latin (cf. p. 306), — on doit se demander si l'auteur n'en sera pas plutôt un de ces épigones de l'école sicilienne chez lesquels la confusion de tout ŏ avec n'importe quelle espèce d'ō et même avec ū, d'ĕ avec ē ī, devient chose normale. On doit se le demander, et je crois que la réponse ne pourra être qu'affirmative. Dans ce cas, le qualificatif *Pulgliese* n'est pas suffisant pour faire admettre notre rimeur au nombre de ceux représentatifs de l'art de rimer de l'école méridionale. [2]

---

[1] Je prie le lecteur de bien vouloir corriger une faute de copie à la p. 264, ligne 2, où il faut ajouter, après »*Dèo*[2]», le mot *splendeo*, substantif important (les verbes en *-eggio* n'offrant pas, dans l'anc. napol., la terminaison *-io*, mais *-eo*). Ajouter ce mot aussi à la p. 306, en haut.

[2] Je ne regrette pas beaucoup de ne pas connaître les autres textes appartenant, peut-être, à notre auteur et nous ayant été conservés autre part que dans les chansonniers. Ce sont la *Passione*, l'*Épitaphe* et le

Une troisième rime que je n'ai que mentionnée ci-devant, *bòsco cognosco*, appartenant à la chanson dont il est question dans le § 13, ne nous enseigne au contraire rien, l'-*u* verbal n'amenant pas la métaphonèse de la tonique. On pourrait même s'attendre à trouver un *cognòsco* chez un Sicilien (à titre de latinisme. Cf. la rime -*oscio*!).

Quant au reste des rimeurs de sicilianité douteuse et à certains anonymes, je me vois maintenant dans la nécessité de renoncer à mon intention primitive (p. 253) d'incorporer à ce travail les résultats d'un examen des rimes de ceux-ci — matière qui pourrait un jour, sans trop d'inconvénient, je pense, être traitée à part[1].

89. Par quelle voie est-on parvenu, de l'état de choses dont il a été question dans la partie centrale de ce travail, à la pratique de rimer actuelle (p. 249)?

On s'imagine facilement comment on est passé en Toscane, de l'usage d'admettre des consonances formées par des mots comme *diletto metto*, qui rimaient exactement dans la prononciation sicilienne mais non pas dans la toscane

---

Serventese di tutte le Arti, dont Torraca parle, *Studi su la lirica ital. del duecento*, p. 126, n. 2; *Per la storia letteraria del secolo XIII* (extr. de la *Rassegna critica d. letter. italiana* X-1905), p. 16. Ces poésies offrent bien, elles aussi, des rimes impossibles chez les primitifs? Peu nous aide de le savoir, étant données les conclusions suggérées par la ch. *Umile sono.*

[1] Il est intéressant de constater, par exemple, que les rimes d'Arrigo Testa (ou »Arrigus diuitis») ne sont point de celles qui, à y regarder de plus près, offrent des traits non-siciliens. Pour le soupçon que ce rimeur ait été après tout, comme l'indiquerait V, un Sicilien, de Lentino, voir, p. ex., les intéressantes pages du compte rendu de M. Pelaez, *Rassegna bibliogr. d. lett. italiana* XIV-1906, pp. 156—159. — On ne trouve rien non plus qui oblige de voir un non-Sicilien dans Prenzivalle, qui n'admet même pas de rimes III. — Les observations de cette espèce ne sont peut-être pas tout à fait dépourvues d'importance étant donnés les quelques résultats positifs réunis dans ce §, auxquels nous amène l'examen de la rime.

Pour ce qui est d'Inghilfredi (p. 253, n. 1), j'aurai à m'occuper dans l'Appendice d'une des poésies — celle-ci pourrait être sicilienne — qui portent son nom dans l'unique manuscrit.

(du moins pas dans celle florentine), à celui d'admettre, p. ex., *diletto detto,* rime qui n'était exacte ni chez les uns ni chez les autres (ni non plus à la latine). Déjà les premiers Toscans qui avaient sous la main des poésies siciliennes ou qui en entendaient eux-mêmes chanter lors d'un séjour à Messine ou, inversement, lors d'un séjour au Nord de la cour suève, n'ont probablement jamais réfléchi sur la correspondance qu'il y avait entre la rime et cette prononciation qu'ils connaissaient aux hommes de Sicile (cf. § 11). C'est vers 1230 seulement que naît Guittone d'Arezzo, un des premiers qui admettra des rimes comme *tegna degna, veo reo, sono* (sunt) *bono, dove prove, pena mena, fue salvòe*, sans restriction. »Picciul garzone», il verra ou aura l'occasion de voir l'Empereur Frédéric et sa suite, qui visite Arezzo lors d'un voyage en Toscane (1239—40; voy. Torraca, *Studi su la lirica*, p. 169). Mais il ne devient jamais familier avec les gens de l'Ile, il ne s'approprie jamais leur prononciation (*dilettu dittu*). S'il étudie dans sa jeunesse avec ardeur, non seulement les poésies provençales, chantées et copiées constamment autour de lui, mais aussi celles de l'école méridionale, il connaît ces dernières par l'intermédiaire de la parole écrite. C'est celle-ci qui sera la conservatrice principale de la tradition littéraire suève déjà avant la bataille de Montaperti (1266); c'est celle-ci qui en deviendra l'unique, lorsque le chant courtois gibelin cessera définitivement d'être entendu en Toscane. Or, cette tradition écrite, ayant pour point de départ des copies méridionales, ne tarde pas à être soutenue principalement (plus tard: exclusivement) par des Toscans, perdant ainsi rapidement [1],

[1] On se figure, mettons, à Florence, vers 1250, un jeune homme, nouvel ami de la poésie à la mode, désirant enrichir son »album» par

par un procédé plus ou moins facile à expliquer (D'Ovidio, Cesareo, Sanesi; cf. § 40), le coloris sicilien caractéristique (> *dilètto détto*).

Or, si à un moment donné la plupart des copies d'une poésie sicilienne allant de main en main en Toscane étaient exécutées par des Toscans, il y avait bien des chances à ce qu'un jour, sous la plume des Toscans imitant ces rimes méridionales, l'exemple de *dilètto metto*, *regna vègna* etc. attirât en foule d'autres »rimes pour l'œil» (au point de vue florentin); et, dès lors, il est naturel qu'entre ces nouvelles acquisitions se soit trouvé tôt ou tard aussi le type *dilètto détto*, équivalant dans la nouvelle prononciation au type *dilètto metto*. C'est ce que confirme, dès le premier abord, la poésie toscane, non seulement celle guittonienne, mais aussi celle plus archaïque représentée par Bonagiunta Orbiciani de Lucques.

J'estime, en somme, que la façon dont les poésies en langue méridionale firent leur entrée et furent étudiées chez

---

la copie d'une quelconque des poésies siciliennes les plus goûtées, de laquelle il n'a encore qu'entendu parler. Il s'en procurera un exemplaire, une copie. Or, est-ce qu'il va transcrire ou faire transcrire celle-ci d'une feuille volante d'il y a dix ans, quinze ans? Non, s'il peut avoir recours à une copie toute neuve. — Plus une copie avait l'air d'être ancienne, moins elle avait de chances d'être multipliée; et ceci non seulement, je pense, à cause du plus grand nombre qu'elle devait contenir de mots de lecture incommode ou, comme nous le dirions, d'orthographe vieillie. Car on doit avoir été soumis à la même préoccupation à peu près qui, il y a trois siècles, rendait plus goûtés les livres imprimés que les manuscrits. — Après la chute de la maison suève, la subsistance en Toscane des anciens manuscrits méridionaux était, naturellement, de plus en plus compromise. Il faut dire la même chose en ce qui concerne les mss. méridionaux plus tardifs, les autographes d'un Guido delle Colonne, par exemple. Le silence du jeune Dante, à ce sujet, est significatif. (Pour l'interprétation de son expression *sicilianum*, v. Torraca, *Studi su la lirica*, pp. 10—14; De Lollis, *Giorn. stor.* XXVII, p. 115).

les gens de langue toscane suffit pour expliquer, analogiquement à ce qui vient d'être esquissé ci-dessus, la genèse de la confusion à la rime de n'importe quelle voyelle tonique ouverte avec n'importe quelle voyelle tonique fermée, en toscan et en italien. Une explication de cette espèce suffirait, je pense, même quand les poésies siciliennes n'eussent pas offert de rimes du type »III ē ō». Il va de soi que ce dernier type a beaucoup contribué à la décadence de l'art de rimer sicilien.

40. Non content de toscaniser ou, si l'on préfère de dire, latiniser les graphies, selon moi originales, comme *valuri,* on est allé jusqu'à toscaniser, tout en les délatinisant, des graphies originales comme *nivi.* Il est difficile de voir (cf. p. 317, n. 2) pourquoi la tonique originaire a été au contraire maintenue (sporadiquement, il est vrai) non seulement dans des formes latines comme (*sdingni*), *mino* minus, *ditto, condutto,* mais encore dans des formes à tonique sicilienne non-latine comme *crio, tacire, acrisce*[1]. Il a été question plus haut de la conséquence presqu'absolue avec laquelle l'*u* (selon moi fréquent dans les autographes siciliennes) des terminaisons *-ore, -oso, -osa* a été remplacé par l'*o* (§ 19). Très fréquentes, très latines, ces deux terminaisons n'auraient peut-être pas eu beaucoup de chances d'être copiées avec l'*u* une fois qu'un maître comme celui connu sous le nom de Guido Fava aurait recommandé l'orthographe latine, en rédigeant quelque *doctrina,* je pense, de façon à mentionner, précisément, deux ou trois mots offrant ces terminaisons, comme *valore, dolorosa.* Quoi qu'il en soit, j'avoue qu'il nous aide bien peu de dire, p. ex.,

---

[1] *Chito:* laquelle des deux graphies, celle-ci ou »*cheto*», était au fait la plus proche de la latine quietus?

que ce qui était fréquent, typique, facile, devait être plus exposé à l'application irréfléchie de l'»orthographe personnelle» du copiste; il nous reste toujours un grand nombre de cas dont aucune explication de cette espèce ne rend compte. La question de l'orthographe originaire des poésies d'un Giacomo da Lentino — je ne parle pas en ce moment de la prononciation de ces poésies (§ 30 suiv.) — ne pourra probablement jamais être tranchée, à moins que de nouvelles trouvailles de manuscrits ne nous viennent en aide.

41. En résumé, rappelant ce qui a été dit dans les §§ 16, 30, 36, et malgré quelques points difficiles, je voudrais maintenant déclarer croire ceci: les poésies siciliennes (ou, si l'on veut, les soi-disant poésies siciliennes) du XIII:e siècle ont beau nous offrir des indices d'une dépendance presque complète des modèles provençaux en ce qui concerne les idées, les formes de versification, la syntaxe, même le lexique; cette dépendance ne se manifeste que peu dans le domaine de la morphologie; elle ne se fait pas jour, selon moi, en ce qui se rapporte à la forme phonique de ces vers, à la prononciation. En particulier, la prononciation des terminaisons communes aux parlers gallo-italiens comme -orem, -osum a été, chez nos rimeurs, celle même qu'ils s'étaient appropriée, enfants et jeunes gens, chez eux et chez le maître de latin. Les Siciliens n'ont pas appris à prononcer l'*é*, l'*ó* [l'*e*, l'*o* toniques fermés] malgré les séjours prolongés qu'ils ont pu faire dans l'Italie du Centre ou du Nord, en y accompagnant Frédéric II. Les premières poésies d'art italiennes que nous connaissions ont été écrites dans un sicilien latinisant en ce qui concerne le domaine de la phonétique, et la »tendance à se faire comprendre par un public aussi grand que possible» (p. 254, n.) ne s'est guère pu manifester dans ce domaine — à moins qu'on ne prenne les latinismes (pas

trop fréquents) pour des indices de cette tendance. Il faut prononcer dans les poésies siciliennes la rime exacte; et c'est au fait que les Bonagiunta, les Guittone n'ont pas su prononcer cette rime exacte siculo-latine qu'est due en premier lieu l'absence d'homophonie vocalique rigoureuse qui caractérise aujourd'hui l'art de rimer italien.

Jusqu'à quel degré et à quelles conditions à peu près les rimes en question peuvent-elles refléter un sicilien du XIII:e siècle (pp. 249, 318)? Traitée dans sa totalité, pour ainsi dire, par Gaspary, par Cesareo et par d'autres (p. 313, n. 3), cette question vient de l'être ici, d'une façon spéciale, pour ce qui concerne les voyelles toniques *e i o u*. Mon intention a été de démontrer, non pas — chose trop ardue — que les Siciliens ont dû rimer précisément de la façon indiquée plus haut, mais qu'ils peuvent l'avoir fait, et cela à des conditions déterminées plus haut. J'ose espérer que le résultat d'avoir ainsi précisé davantage les prémisses, en sondant, pour ainsi dire, les difficultés, en indiquant leur portée, ceci, du moins, conférera quelque utilité à mon travail même aux yeux de ceux, peut-être nombreux, que mon raisonnement sur l'exactitude originaire de la rime n'aura pas convaincus [1].

[1] Ce n'est qu'en préparant pour l'imprimerie ces dernières feuilles que je puis voir le tome dernier (IX) du *Kritischer Jahresbericht* de Vollmöller. Plus d'un travail intéressant — je m'en rends compte — a échappé mon attention étant donnée la longue distance qui me sépare des grands centres d'études italiennes. Ainsi, je n'ai pas vu Bertoni, *Intorno alle questioni sulla lingua nella lirica italiana delle origini* (*Studj Medievali* I, pp. 580—593), travail qui, à en juger par le titre, devait m'intéresser tout directement. Encore dois-je dire qu'en entreprenant ce travail, il y a déjà toute une année, sans avoir une idée des difficultés dont il allait être hérissé, je ne pensais qu'à en prendre prétexte d'un tout petit article mettant en relief une particularité (§ 8—16); ce qui explique un peu que je n'aie vu que trop tard la nécessité de me procurer certains travaux importants des MM. Parodi et Salvioni.

REGISTRE

contenant les vers initiaux des compositions examinées (pp. 252, 253), avec des indications bibliographiques et des renvois aux pages qui précèdent (rimes du § 5; pages 252—300; §§ 8—40), ainsi que les noms des poètes.

Pour citer les vers initiaux, je me conforme à admettre en général — et cela avec plus de conséquence que ci-dessus — l'orthographe des chansonniers[1], préférant ceux-ci l'un à l'autre dans l'ordre VPLCh. Je ne m'écarte de la leçon du ms. que soit pour changer un *bracca* en *braccia* (sicil. *braza*), un *visso* en *viso*, un *com* en *con*, un *nom* en *non* (non pas *com[o], no'm*), soit pour séparer les mots à la moderne (*lungiamente*, non pas *lungia m.*), soit pour établir le nombre de syllabes voulu[2], soit enfin pour corriger des lapsus évidents[3]; ce qui équivaut à dire, si je ne me trompe, que j'admettrai la même orthographe à peu près que D'Ancona, dans son édition de V.

J'indiquerai pour chaque poésie, non seulement les chansonniers mentionnés aux pp. 259, 260, mais aussi, s'il y a lieu, ceux plus tardifs, en excluant toutefois le *Libro Reale*, dont on n'a que la Table reconstruite par Monaci. Je m'en rapporte pour ce travail complémentaire à la nouvelle *Bibliografia delle più antiche rime volgari italiane*, de Giov. Batt. Festa (*Romanische Forschungen* XXV-1908, pp. 564—640q)[4], dont

[1] Cf. p. 258, n. 3; § 40.

[2] Des raisons typographiques rendent difficile l'emploi de ce petit point souscrit à la voyelle écrite, mais non pas prononcée, que Pio Rajna admet, pour les textes en italien, dans sa grande édition critique de *De Vulgari Eloquentia*; v. p. CXCV. — Parfois, le vers faux doit rester intact.

[3] Je supplée aussi les lettres initiales faisant parfois défaut en L. — Pour ces initiales et la façon dont elles sont données par l'édition, cf. *Neuphilol. Mitteilungen* (Helsingfors), 1909, p. 91, n.

[4] Le tome XXV des *Romanische Forsch.* n'étant arrivé ici qu'il y a quelques semaines, je n'ai pas eu l'avantage de pouvoir citer, à l'inventaire du § 5, tout simplement, les numéros courants de Festa. Il se peut cependant que la façon de citer que j'ai été contraint d'admettre paraisse plus commode aux lecteurs versés dans la poésie des chanson-

je transcrirai tels quels les sigles nécessaires, en les imprimant toutefois en *italique* (*E*, *Ed*, *F*, *K*, *M*, *Q*, *R*, *S*, *b*). Il sera certainement commode aux lecteurs d'avoir ainsi constamment sous les yeux des éléments de contrôle nécessaires pour pouvoir eux-mêmes juger, le cas échéant, de l'importance de ces textes au point de vue de l'étude présente. A vrai dire, comme on pourra le voir, ces chansonniers tardifs ne nous intéressent que bien rarement.— Par *Triss.*, je désigne la *Poetica* de Trissino, que je cite d'après les pages de l'édition de Vérone.

Pour chacun des chansonniers VPLCh j'indique le nombre des strophes (stances) qu'une *canzone* donnée y comporte, et cela par un des signes suggestifs $/_2$ ('chanson divisée en deux parties équivalantes'), $/_3$, $/_4$, ... Mais étant donnée la nécessité de déterminer aussi l'ordre relatif des strophes, j'admets que P $30/_3$ (= P 30_{123}) ne signifie que ceci: 'P 30 contient trois strophes se suivant dans le même ordre que les trois premières strophes de la chanson correspondante de V'; tandis que, si P, L ou Ch offrent un ordre de strophes différant de celui de V, ou bien encore des strophes que la ch. de V ne donne pas, je note, p. ex., P 39_{123645}, respectivement P 101_{12453} (voy. *A pena pare*).

Pour V, je suis l'exemple de Festa en me servant des chiffres romains x—xvi dénotant les chansons dont nous n'avons aujourd'hui que les premiers mots figurant à l'*Indice*. — J'écris L 124 là où Festa imprime B 125, suivant, pour la numération des poésies »112b» — 432 du chansonnier L, l'édition complète de Casini. — Lorsque cela ne paraît pas risqué, j'indique les attributions des différents mss. dans une orthographe uniformisée ou par des abréviations telles que *Mazzeo* = »Mazeo di Rico di Mesina», »Matheo da Messina» etc., *Lent.* = »Notar Giacomo», »Giacomo da Lentino» etc , *Vigne* = »Pietro de le Vingne», »Pier da la Vigna» etc.

En continuation de la bibliographie, j'indique, s'il y a lieu, la page correspondante de la *Crestomazia* de Monaci ou de l'*Altitalienisches Ele-*

---

niers. La bibliographie en question, qui a, sur celle très bonne de Biadene (*Indice delle Canzoni italiane del secolo XIII*, Asolo, 1896: Rome, Loescher), l'avantage de comprendre aussi les sonnets et d'être basée sur l'examen de 32 recueils mss — Biadene n'en a consulté que cinq — paraît ne pas être exempte d'erreurs et de défectuosités de plusieurs espèces. Espérant pouvoir un jour m'arrêter davantage sur le travail de M. Festa, je ne m'en occuperai ci-dessous que d'une façon tout à fait accidentelle.

mentarbuch (Heidelb. 1904) de Wiese, anthologies bien connues offrant des textes plus ou moins critiques.

A propos des quelques conjectures ou corrections auxquels on trouvera des renvois, je tiens à répéter ici ce que j'ai dit plus haut, que je regrette de ne pas avoir pu me servir de l'ancienne éd. du chansonnier du Vat., dont le tome V contient les *Annotazioni* de Tommaso Casini.

ABATE DE TIBOLI (L'), *Con vostro, Oi deo, Qual omo.*

Ai sir Ideo, com forte fu lo punto (sonnet)
  L 412 (Filippo da Messina). — [Monaci, p. 215].

Al cor m'è nato e prende uno disio
  V $41/_4$ (Jacopo d'Aquino)[1].
    disio crio; *tolto acortto*; *veio doneio ricreo disio.*

All'aira chiara o vista plogia dare (sonnet)
  V 389 — L 380 (Lent.) — P 169.

Allegramente canto
  V $42/_3$ (Most.) — P $13/_3$ — L $123/_3$ (Giacomo d'Acquino[2]).

Allegru cori, plenu (fragment)
  »*Libro siciliano*», feuill. 2: chez Barbieri, *Origine della poesia rimata,* p. 142 (Enzo). — [Monaci, p. 204].
    plenu penu (§ 27).

Amando con fin core e con speranza
  V $167/_5$ — P $14/_5$ (Vigne, = Triss. II 40).
    p. 275, n. 2; *-eo* I. — Appendice.

Amando lungamente
  V XII [Lent.] — P $10/_8$ (id.) — Ch $234/_8$ (id.) — *E* 10 (id.) — *K* 272 (id.).
    una persona; *tutto motto* ...; *voi piu*; *vegio disio* ...; *-eze*; *meve neve*; *paro varo* (v a r i u m) *airo* (a ë r e m)$_8$. — Appendice.

Amor ben veio che mi fa tenere
  V $43/_4$ (Most.).
    p. 273, n. 4 (corr.); *losinga stringa sengna* ... (p. 266, n. 2); *lico rico*; *-anza lanza*$_4$ (cf. sous *A pena pare*!).

Amor che lungiamente m'ai menato
  V $305/_8$ (Guido; cf. Dante, *Vulg. Eloq.* I, XII, 2; II, V, 4) — P 102_1

[1] A en croire Festa, nous aurions de plus: P 116 (Monaldo da Sofena) — Ch 148 (id.) — *E* 15 (id.) — *K* 65 (id.) — *R* 93 (id.). Mais P 116 = Ch 148 est tout autre chose, c'est une *ballata*, qui n'a de commun avec notre ch. que quelques mots au 1:er vers!

[2] »Rubrica quasi del tutto illegibile» (note de l'éditeur).

($_2$) (id.) — *Sonetti e canzoni di diversi antichi autori toscani,* Firenze, Eredi Giunta, 1527[1]: $/_3$ (id.). — [Monaci, p. 218].

mercede ancide; *ave* (habet) *travi*$_3$; *tutto dotto*; *-eze* sing.; *-ene* III (mais cf. p. 334, n. 1); *-ora* IIb.

Amor che m'à 'n comando (*cobl. uniss.*, irrég.)

V $31/_3$ (Rin.).

Amor da chui move tutora e vene

V $40/_5$ (Vigne) — P $11/_3$ (id.) — L $122/_5$ (Notaro Stefano di Pronto di Messina) — Ch $235/_4$ (Lent.) — *M* 32 (»notaro Giacomo de Tolentino»).

-oso IIb; *-ore* III; *perdita*$_4$; *fallo parllo*$_5$.

Amore avendo interamente volglia

V $78/_3$ (Mazzeo) — P $12/_3$ (Raineri) — L $62/_3$ (Mazzeo).

p. 266, n. 3; *-ore* III.

Amore in chui disio ed ò speranza

V $38/_3$ (Vigne) — L $120/_3$ (id.) — *E* 202 (id.) — *E*^{d} 5 (id.) — *K* 104 (id.). — [Monaci, p. 56].

auenturusa p. 300, 317; p. 277, n. 5; *gioia voi* (§ 38); p. 276, n. 4 (corr.); *-ore* III. — Appendice.

Amor è un disio che ven da core (sonnet)

Q 97 (Lent.). — [Monaci, p. 60].

p. 264, n. 1 (corr.); *-ore* III (*concipitore*!).

Amor m'à priso

V $86/_3$ (Prezivalle). — [Monaci, p. 80].

bella fella.

Amor mi fa sovente

V $84/_3$ (Enzo) — P $15/_3$ (id.) — L $64/_5$ (id.) — Ch $229/_3$ (id.) — *E* 9 (id.) — *K* 101 (id.) — *M* 39 (id.) — *b*, feuill. 96 (id.). — [Monaci, p. 202].

-ora IIb; *veia venia.*

[Amor non saccio a chui di voi mi richiami

V $72/_7$ (ch. adressée à Lent.).

-ora IIb; *-ece* IIb; *-ao* -avit: *plubicao* -atum$_3$; *-ore* III].[2]

---

[1] Corriger p. 296, n. 3: pour »le ms. de la *Giuntina*» lire »la *Giuntina*». — Ce texte imprimé semble être dérivé de P avant la mutilation de ce ms. (Monaci, *l. c.*). — Festa n'indique que V et P.

[2] A partir de la p. 266, j'ai renoncé à relever systématiquement les rimes de cette chanson.

Amor non vol ch'io chiami

V 4/$_8$ (Lent.) — L 109/$_8$ (id.). — [Monaci, p. 46].

omo nomo; *uno dono*; *insenyna scingna*; *merzede aciede*, cf. § 37; *-ette* II; *disio veo.*

Amorosa donna fina

V 34/$_8$ (Rin.) — L 119/$_8$ (id.). — [Monaci, p. 83].

-eze sing. (?); *voi lui*; *(co)meco notrico.* — Mon article *Le passage difficile de la ch. Amorosa d. f.* (*Neuphilologische Mitteil.*, Helsingfors 1909, p. 87—96) a été motivé par une interprétation de Scandone que je connaissais par un compte-rendu de Pelaez, *Rassegna bibliogr. d. letter. ital.*, 1906, p. 164. Je vois aujourd'hui qu'une partie de ce que je disais à cette occasion a été dit déjà en 1902, par Torraca, *Studi su la lirica*, p. 197. Pourquoi M. Scandone n'a-t-il donc pas consulté ce livre? — Qu'il me soit permis de faire observer, à propos de la page de M. Torraca, que l'éd. la plus récente de L donne, au v. 40, *meue*; v. mon article, p. 90, n. J'ose encore renvoyer le lecteur à l'article en question, du moins pour ce qui concerne *avesse, sguardare* (»conditionnel», cf. *La mia vita* et, passage que je viens seulement de voir, Bartoli, *Krit. Jahresbericht* IX-1909, I, p. 85) et toute la première partie de la str. 5. Pour *avesse*, cf. s. *Morite.*

Ancor ke l'aigua per lo foco lassi

P 104/$_3$ (Guido) — L 66/$_8$ (id.) — (voy. Rajna, *De Vulg. Eloq.*, éd. gr., p. CXCI). — [Monaci, p. 221].

-ora IIb; *meve neve*; *venni tenni*; *voi cui.*

Angelicha figura e conprobata (sonnet)

L 429 (Lent.). — [Monaci, p. 56].

p. 268, n. 2; *-eze* sing. (?).

A pena pare ch'io saccia cantare (*cobl. unisson.*)

V 44/$_8$ (Most.) — P 101_{12483}.

-anza lanza$_4$; cf. sous *Amor ben veio.* — Corriger d'après P la rime *a* de la str. 2.

ARRIGO[1] TESTA DA LENTINO, »ARRIGUS DIUITIS» (p.341, n.), *Vostra.*

Assai cretti[2] cielare

V 39/$_6$ (Ser Istefano di Pronto notaio di Messina) — L 121/$_8$ (Vigne) — *E* 203 (id.) — *E*d 6 (id.) — *K* 103 (id.) — *R* 67 (id.).

-eze sing. (?).

[1] Publié chez Mongitori, *Bibliotheca sicula*, p. 269, et réimprimé chez Tiraboschi, le fragment *S'eo avessi temanza* (trois vers), du prince suève ARRIGO, RE DI SARDEGNA, ne m'a pas été accessible.

[2] Caix, *Origini*, p. 230, n., a peut-être raison en préférant cette forme à *credetti*, leçon des manuscrits les plus anciens.

Assai mi piacieria

V 292/$_3$ — L 67/$_3$ (Istefano di Messina) — *Q* 14/$_5$ (Stefano Protonotaro di M.). — [Monaci (texte de *Q*), p. 212].

-ora IIb; *-ise cortese*; (*appe* habuit, L$_4$; Cesareo, p. 190).

Ben m'è venuto prima al cor dolglienza (*c. unisson.*)

V 7/$_5$ (Lent) — P 19$_{1235}$ [mais v. ci-dessous] (id.) — L 56$_{12435}$ (id.).

p. 274, n. 5 (P complété); p. 275, n. 1.

Ben mi degio alegrare

V 50/$_3$ (Rugierone di Palermo). — [Monaci, p. 77].

-ore III.

Biasmomi dell' amore

V 110/$_6$ (Tibertto Galliziani di Pisa) — P 64/$_6$ (Rin.) — L 72/$_6$ [»Domino Rainaldo d'Aquino», de main plus récente!] — Ch 232/$_6$ (Rin.). — [Monaci, p. 78].

-ordo III (p. 306); p. 279, n. 3.

Bonagiunta Urb. da Lucca (p. 252, n. 2), *Chi conosc.*, *Lo mio.*

[Caunoscença penosa e angosciosa

P 20/$_6$ [mais cf. ci-dessous] (Inghilfredi).

p. 274, n. 5; *stelle ramelle.* — Appendice.]

Chi conosciesse sì la sua falança (sonnet)

L 398 (Mazzeo) — *F* 62 (Bonagiunta).

-ogna.

Chi non avesse mai veduto foco (sonnet)

L 396 (Lent.) — *E* 216 (id.) — *E*d 3 (id.) — *K* 273 (id.) — *R* 77 (id.).

Cierto me par che far dea bon signore (sonnet)

L 383 (Lent.).

-ore III. — Au v. 3, boti, l. *dotti.* Ligne 3 d'en bas, *scuopri.*

Come l'arciento vivo fugie il foco (sonnet)

V 850 (Petri Morovelli) — L 417 (Lent.) [ajouter chez Festa].

-ore III.

Kome lo giorno, quand'è dal maitino

V 85/$_3$ (Prezivalle) — Ch 239$_{1245}$ (Semprebene da Bolongna).

bello fello (p. 267, n. 1); *maitino sereno*; *disvio veio*...; *tira sera*; *eze* sing.!; *bella fella*; *donna colonna* — pas de rimes III!

Compangnetto da Prato, *L'amor fa, Per lo marito.*

Contro a lo mio volere

V 36/$_6$ (Paganino da Serezano) — P 74$_{12534}$ — L 73/$_6$ (Paganino da Serzana). — [Monaci, p. 66].

-otto III (§ 12).

Con vostro onore facciovi uno 'nvito (sonnet)
V 330 (l'Abate di Tiboli). — [Monaci, p. 62].
inchino sereno.

Cotale gioco mai non fue veduto (sonnet)
V 329 (Lent.) -- Ch 345. — [Monaci, p. 62].
-ongna spongna I.

Dal core mi vene (discordo)
V 5 (Lent.) — L 110 (id.). — [Monaci, p. 47].[1]
p. 296, n. 6 (conjecture); *cosa*[2] *arosa* (p. 299); *-eo* I; *-olda* (corr.); p. 317 (*avisatura*); p. 286, n. 2 (corr.);. p. 284, n. 5 (conject.); *velglio pilglio*; p. 283 (*scietto*); p. 263, n. 2; *fina mena*; *freno fino* (p. 271; p. 334, n. 1); *usagio rideragio*$_7$; *somo* (p. 289[3]; § 16); p. 287, n. 2; p. 294, n. 4. — Appendice.

D'amor distretto vivo doloroso
V 168/$_4$ (Folco di Calavra). — [Monaci, p. 211].
-ora IIb. — Appendice.

D'amoroso paese
V 21/$_5$ (Tomaso di Sasso di Messina) — L 115/$_5$ (id.).
-ora IIb; *sforzo pozo*; *nomo omo*; *paro varo* (varius)$_4$; *rifino mino.*

De la mia disianza
V 51/$_5$ (Imperadore Federigo).
-etto I; p. 278, n. 3; p. 261, n. 2 (corr.); *fiòre* (§§ 33, 36).

Diamante nè smiraldo nè çafino (sonnet)
L 408 (Lent.).
-osa III.

Di sì fina rasgione (*cobl. unisson.*$_1$ et $_{2,3}$ et $_4$)
V 46/$_5$ (Most.) — P 22/$_5$ (Rugieri d'Amici).
-ora IIb.

---

[1] J'admets, pour citer cette poésie relativement longue, une numération (1—11) suivant de très près les nouvelles alinéas de L. Dans le texte de Monaci, les vers correspondant aux commencements de chacun de mes subdivisions sont ceux-ci: 1($_1$), 25($_2$), 49($_3$), 58($_4$), 70($_5$), 88($_6$), 117($_7$), 135($_8$), 150($_9$), 161($_{10}$), 184($_{11}$).

[2] Aucun des deux mss. ne donne *rosa*, faute d'impression chez Monaci. Corriger ci-dessus, p. 299.

[3] Caix soutient que L ne peut être une copie de V, et non pas, comme je le disais à la p. 290, n. 3, que les deux ms. remontent à des prototypes divers.

Distretto core ed amoroso

V 25/$_5$ (Odo de le Collonne di Messina) — *b*, feuill. 107 (id.). — [Monaci, p. 76].

-oso IIb; *averano vano* (vanum) *crederano fano*$_4$.

Dolcie coninciamento

V 18/$_4$ (Lent.). — [Monaci, p. 42].

enciendi (*ti*)*riprendi* (§ 33); *falliragio fallagio* ... *Magio*$_4$.

Dolze meo drudo, e vaténe

V 48/$_5$ (Re Federigo). — [Monaci, p. 72].

vatene (p. 269, n. 2) *mene*; *rimanno*$_1$ (p. 292, n. 2); *-ore* III; *vajo* (vabo) *falseragio*$_5$.

Donna, audite como (»danza»)

V 24 (Giovanni). — [Monaci, p. 69][1].

como omo; *-ore* III; *faciea zia* ...; *madonna Bolongna Guascongna* (p. 292).

Donna, di voi mi lamento

V 59/$_9$ (Giac. Pugl.). — [Monaci, p. 88].

-egna I; *-ogna*; *á me* || *chiáme*$_8$.

Donna, eo languisco, e no sò qual speranza

V 8/$_5$ (Lent.).

diffidi merzede; *-eo* I; p. 297, n. 7, n. 2; *-eze* sing.; *plui voi*; p. 280, n. 1; *preio peio.*

Donna, per vostro amore (discordo)

V 57 (Giac. Pugl.).[2]

coragio agio; *-eze*; p. 264, n. 4; p. 276, l. dernière; *mortto colto* ...

Donna vostri sembianti mi mostraro (sonnet)

V 365 (Lent.).

-eze.

ENZO, RE (§ 27), *Allegru*, *Amor mi fa*, *S'eo trovasse*, *Tempo.*

FEDERIGO, IMPERADORE, *De la mia*, *Poi ch'a.*

FEDERIGO, RE (»Frédéric d'Antioche»), *Dolze meo*, *Poi ch'a*, *Oi lasso.*

---

[1] Pour citer cette poésie je numérote les subdivisions du ms., qui correspondent aux nouveaux alinéas de Monaci.

[2] Je numérote, pour citer cette poésie, les cinq subdivisions admises par V.

Feruto sono isvariatamente (sonnet)

V 327 (Lent.). — Ch 519 — *R* 128 [»autori incerti»] — *Memoriali* des Archives notariales de Bologne, num. 70, an 1300; publ. par Pellegrini, *Propugnatore*, N. S., III, II, p. 154 (*Jahresb.* III, p. 332). Ajouter chez Festa. — [Monaci, p. 61].

richiosa, p. 299.

FILIPPO DA MESSINA, *Ai sir Ideo.*

FOLCACHIERI DI SIENA, *Tutto.*

FOLCO DI CALAVRA, *D'amor distretto.*

GIACOMINO PULGLIESE, *Donna di*, *Donna per*, *Isplendiente*, *La dolcie*, *Lontano*, *Mortte*, *Quando vegio*, *Tuttor*.

GIACOMO DA LENTINO, v. Lentino; G. D'AQUINO, v. Jacopo.

Gia lungiamente, amore

V $111/_5$ (Tibertto Galiziani di Pisa) — P $28/_5$ (Lent.) — L $60/_5$ (Rugieri d'Amici).

-eze plur.[1] (vers la fin de la note); *folle stolle*; *-ora* IIb.

Gia mai non mi confortto

V $32/_5$ (Rin.). — [Monaci, p. 82].

-eo I; *colle* || *con elle* (p. 288 suiv.); *conducie crocie,* rime sicilienne non-napolitaine.[2]

Gioiosamente canto

V $23/_5$ (Guido). — P 26_{149} (Mazzeo) — L $116/_5$ (Guido) — Ch 242_{149} (Mazzeo) — *F* 12 (id.) — [Barbieri, *Origine della poesia rimata,* p. 142: Mazzeo (Biadene, *Indice,* p. 14, n. 2)].

-oj I; *-osa* IIb; *piena* II[3]; *mino enchino.*

GIOVANNI, RE († 1237), *Donna audite.*

---

[1] Ce pluriel remonte probablement à *-eza* et non pas à *-eze*, singulier inconnu, si je ne me trompe, en Toscane.

[2] Cette rime ne peut pas non plus être considérée comme traditionnelle au sens où l'étaient, p. ex., *onora tortura*, *miso priso*, rimes qu'un Tiberto di Pisa a pu rencontrer à chaque pas chez ses maîtres les Siciliens. — A quel âge Rinaldo est-il donc arrivé à la cour suève? Assez tôt pour désapprendre, parmi ces gens plus âgés parlant le sicilien, sa prononciation napolitaine originaire?

[3] Corriger à la p. 269, texte, le commencement de la l. 5 d'en bas, où il faut lire »$_3$VL».

Guardando basalisco velenoso (sonnet)

L 409 (Lent.) — *E* 217 (id.) — *E*d 4 (id.) — *K* 274 (id.) — *Q* 74 (Monaldo) — *R* 78 (Lent.).

Guiderdone aspetto avere

V 3/₄ (Lent.) — P 27/₄ (Rin. = Triss. II 30) — Ch 230/₄ (id.) — *K* 107 (id.) — *R* 114 (id.). — [Wiese, pp. 201, 255].

§ 8; *ride vede*; *ave grave*$_3$; *perisca incresca*; *-eze* sing.

GUIDO DE LE COLONNE DI MESSINA, *Amor che lungiamente, Ancor ke, Gioiosamente, La mia gran, La mia vita, Poi non.*

GUILGLIELMO BEROARDI (p. 252, n. 2), *Membrando ciò.*

In amoroso pemsare

V 302/$_3$ — P 30/$_3$ (Rin.) — Ch 231/$_3$ (id.) — *E* 13 (Rinaldo da Montenero) — *K* 106 (Rin.) — *M* 40 (id.) — *R* 115 (id.).

-ora IIb; *vidi crede*!

INGHILFREDI, *Caunoscença.*

In gioi mi tengno tuta la mia pena

V 33/$_3$ (Rin.).

-ora IIb; *-oj* I; *coragio agio*$_3$.

In un gravoso affanno (rime *d unisson.*: *-ento*)

V 28/$_4$ (Rin.) — P 31/$_4$ ($_3$) (Rugieri d'Amici) — Ch 237,/$_4$ et fragments de quelque autre poésie (Lent.) — *M* 33 (id.). — [Wiese, pp. 204, 257].

Io m'agio posto in core a Dio servire (sonnet)

V 400 (Lent.). — [Wiese, pp. 203, 256].

Isplendiente [1]

V 62/$_3$ (Giac. Pugl.). — [Monaci, p. 90].

-ore III; *voi dui*; p. 279, n. 2 (corr.); p. 284, n. 4 (corr.). — Appendice.

ISTEFANO DI MESSINA, ISTEFANO DI PRONTO NOTARO DI MESSINA, NOTARO STEFANO DI PRONTO DI MESSINA, STEFANO PROTONOTARO DI MESSINA, *Amor da chui, Assai cretti, Assai mi, Pir meu cori.*

JACOPO d'AQUINO, *Al cor, Allegramente.*

JACOPO MOSTACCI, v. Mostacci.

JEAN DE BRIENNE, v. Giovanni.

---

[1] Telle est la leçon de l'*Indice* de V; le texte donne *Ispendiente*. — Chez Festa, voy. s. . . . *albore*, num. 1267.

La buona venturosa inamoranza

V 80/$_3$ (Mazzeo) — P 32/$_3$ (id.) — Ch 243/$_3$ (id.) — *F* 14 (id.) — *M* 41 (id.).

-ora IIb.

La dolcie ciera piagiente

V 60/$_4$ (Giac. Pugl.) — P 35/$_4$ (Vigne) — Ch 241/$_4$ (id.). — [Wiese, pp. 203, 257].

veio disio; *menne tenne*; *partivi mevi*; *rispondeia mia.*

La mia gran pena e lo gravoso affanno

V 22/$_5$ (Guido). — [Wiese, pp. 205, 258].

La mia vita è sì fortte e dura e fera

V 77/$_5$ — P 36/$_5$ (Guido).

§ 12, fin; *dar(e)*$_2$ et *comsigliare*$_4$ »conditionnels» (cf. p. 277, n. 4. Cf., pour des formes analogues, *Amorosa*, *Sì alta*, *Tutto*).

L'amor fa una donna amare

V 88/$_6$ (Compangnetto da Prato). — [Monaci, p. 94].

§ 11, sous *mio io disio* (cf. l'inventaire du § 5).

L'amoroso vedere

V 20/$_4$ (Tomaso di Sasso di Messina) — L 114/$_4$ (id.).

-ore III; p. 263, n. 1; *-eza.*

La namoranza disiosa[1] (*cobl. unisson.*)

V 6/$_6$ (Lent.) — L 111/$_6$ (id.). — [Monaci, p. 50].

-osa IIb (*Saragosa*, p. 317); p. 337.

Lentino, Notaro Giacomo da (cf. § 36), *Amando lungamente, Amor da chui*, *Amor non vol*, *Ben m'è*, *Dal core*, *Dolcie coninc.*, *Donna eo*, *Gia lungiamente*, *Guiderdone*, *In un grav.*, *La namoranza*, *Madonna dir*, *Madonna mia*, *Maravilgl.*, *Membrando ciò*, *Poi non*, *Poi tanta*, *S'io*, *Troppo*, *Uno disio*, *Vostra*; presque tous les *sonnets.*

Lo badalischio a lo spechio luciente (sonnet)

V 907 — L 351 (Lent.) — *Q* 73 (Monaldo) — *b*, feuill. 47 (Lent.).

-eze.

Lo core inamorato

V 79/$_4$ (Mazzeo) — P 33/$_3$ (id.) — Ch 244/$_3$ (id.).

-ore III.

---

[1] Cette *rimalmezzo* ne se rencontre pas dans toutes les strophes. — Pour l'interprétation de cette chanson, voy. Torraca, *Studi su la lirica*, pp. 46—72; Mussafia, *Rassegna bibliogr. d. lett. it.* III, pp. 69—76; *ibid.* VI, p. 239 suivv.; *Krit. Jahresbericht* V, II, p. 263.

Lo gilglio quand'è colto tost' è passo (sonnet)

V 333 (Lent.). — [Monaci, p. 55].

Lo gran valore e lo presgio amoroso

V 83/$_{5}$ (Mazzeo) — P 34/$_{4}$ (Rosso da Messina). — [Monaci, p. 216]. *-eze* sing.

Lo mio core che si stava

V 19/$_{4}$ (Rugieri) — P 45/$_{4}$ (Bonagiunta Urbiciani; vers initial; *Oramai lo meo core ke stava*). — [Monaci, p. 68].

p. 252, n. 2; *òra dimora*; p. 288, n. 1; *insembra*; *-egno* I; *-etto* II.

Lontano amore mi manda sospiri

V 58/$_{5}$ (Giac. Pugl.). — [Monaci, p. 91].

-osa IIb; *-ore* III; *-etto* I; *Dea Aghulea.*

Lo viso e son diviso da lo viso (sonnet)

L 375 (Lent.). — [Monaci, p. 55].

Lo viso mi fa andare alegramente (sonnet)

L 374 (Lent.).

Madonna, de l[o] meo namoramento

V 81/$_{4}$ (Mazzeo).

sengnorea sia; *-ora* IIb; p. 295, n. 6 (corr.); *-eze* sing. (?).

Madonna, dir vi volglio

V 1/$_{5}$ (Lent.) — P 37/$_{5}$ (id.) — L 55/$_{5}$ (id.) — »*Memoriale 74 dell' Arch. notarile di Bologna*».[1] — [Monaci, p. 51].

-eo I; *-etto* II; *-oso* IIb; (*im*)*prudito* (p. 280, n. 3) *chito* (p. 317, n. 2); *ave* (habet) *nave*$_{4}$; *sofondara gravara*$_{4}$; *disio creio*; *tutto motto*; *adusse fosse.*

Madonna mia, a voi mando

V XIII [Lent.] — P 40$_{123467}$ (Rugieri d'Amici) — L 57/$_{7}$ (Lent.). — [Monaci, p. 45].

-ore III; *getto intelletto*; *-era* III (§ 33); *omo nomo.*

Maravilgliosamente

V 2/$_{7}$ (Lent.) — P 39$_{123645}$ (id.) — L 58$_{1234657}$ (id.) — *E* 214 (id.) — *E*d 1 (id.) — *K* 270 (id.) — *R* 75 (id.). — [Monaci, p. 42].

-ora IIb; *-eo* I; *-ore* III; *disio veio*; *-oso* IIb; *singa linga*; *ancoscio conoscio*; *-osa* III.

MAZEO DI RICO DI MESSINA, *Amore avendo, Chi conosciesse, Gioiosamente, La buona, Lo core, Lo gran valore, Madonna de lo, Sei anni.*

---

[1] Monaci, *l. c.* — Festa n'indique pas ce ms.

Melglio val dire ciò c'omo à 'n talento (sonnet)

V **348** (voy. s. *Poi le piace*). — [Monaci, p. 87].

p. 277, n. 2.

Membrando ciò ch'amore

V 179/$_5$ (Guilglielmo Beroardi) — P 38$_1$($_2$)$_{445}$ (Vigne) — L 63/$_5$ (Lent., de main plus récente) — *E* 215 (id.) — *E*d 2 (id.) — *K* 271 (id.) — *R* 76 (id.).

p. 252, n. 2; *-ende* III; *-oso* III (§ 23; p. 330, n.); *ave nave*$_3$; *-eze* plur.; *messe* (p. 279, n. 3).

Membrando l'amoroso dipartire [1]

V 69/$_5$ (un Lentinois; Gaspary, *Sicil. Dicht.* 95).

-eo I; *voi dui*; *-ivi tevi*; *-ore* III; *aio Maio coraio*$_3$; p. 281, n. 1.

Molti amadori la lor malatia (sonnet)

V 336 (Lent.). — [Monaci, p. 54].

Mortte, perché m'ai fatta sì gran guerra

V 55/$_6$ (Giac. Pugl.). — [Monaci, p. 93].

voi dui, meco amico; forme *diciesse* dans le discours principal$_6$ (v. les formes analogues s. *Amorosa donna*, *Uno piagiente*).

Mostacci, Jacopo, *Allegramente*, *Amor ben veio*, *A pena*, *Mostrar*, *Solicitando*, *Umile core.*

Mostrar voria in parvenza

V 47/$_3$ (Most.).

-ora IIb; p. 268, n. 3; *-eze.*

Odo de le Colonne di Messina, *Distretto*, *Oi lassa.*

Oi deo d'amore, a te faccio preghera (sonnet)

V 326 (l'Abate di Tiboli) — Ch 343. — [Monaci, p. 60].

Oi lassa namorata

V 26/$_5$.[2] — [Monaci, p. 75].

---

[1] Ajouter chez Festa.

[2] Monaci, Cesareo et Biadene attribuent cette chanson, probablement sur la foi de l'ancienne éd. de V, à Odo. Dans l'éd. diplomatique (fascicule I, de Satta), la chanson est anonyme; comme elle suit immédiatement *Distretto core*, elle pourrait bien être, elle aussi, de Messer Odo. — Festa, lui, imprime à l'*Errata-Corrige*: »invece di *A 26*, si legga *A 26* (*Oddo delle Colonne*)». On est tenté de se demander: quelle est donc la leçon du ms.? Si M. Festa en sait plus long que l'admirable édition nouvelle, il eût été bon de nous en avertir. M. Festa a parfois

Oi lasso, non pensai

V 49/4 (Rugierone di Palermo) — L 117/3 (Rex Federigo). — [Monaci, p. 74].

p. 262, n. 2; *-ive neve*; *-ore* III.

Ongn'omo c'ama dé amar lo suo onore (sonnet)

V 388 — L 410 (Lent.).

Or come pote sì gran donna entrare (sonnet)

V 335 (Lent.).

p. 292, en haut.

Ormai quando flore [1]

P 46/6 (Rin.). — [Monaci, p. 84].

bosco cognosco (§ 38); § 13; p. 276, n. 2.

O salve, sancta ostia sacrata (sonnet)

N 53 — *Q* 41 (Guilielmotus de Oltranto). — [Monaci, p. 210].

vencimo primo ...

PAGANINO DA SEREZANO [1], *Contro a lo meo.*

Per fin amore vo sì letamente (*cobl. unisson.*)

V 30/4 (Rin., cf. Dante, *Vulg. Eloq.*, I, XII, 7; II, V, 4) — P 48/4 (id.) — Ch 233/4 (id.). — [Monaci, p. 85].

Per la fera membrança

P 51/2.

p. 309, n. 3.

Per lo marito c'ò rio

V 87/6 (Compangnetto). — [Monaci, p. 95].

coragio agio [chez Monaci, placer le v. 9 entre 3 et 4]; *avea balia*; *noi llui*; *-ore* III₃ [ajouter à la fin de la liste du § 22!]; *-eo* I.

Però c'amore no se pò vedere (sonnet)

Q 96 (Vigne). — [Monaci, p. 59].

Per soferença si vince gran vetoria (sonnet)

L 382 (Lent.).

-endo III.

PIETRO DE LE VINGNE, v. Vigne.

Pir meu cori alegrari (*cobl. unisson.*)

»*Libro siciliano*«, feuill. 22: Barbieri, *Origine della poesia rimata*, p. 143 (Stefano Protonotaro). — [Monaci, p. 214].

---

sa façon de se servir de cette édition, à laquelle il a pourtant lui-même collaboré (fascicules IV et V).

[1] Ajouter chez Festa.

Au v. 13 de Monaci, le prototype donne *diviria*; 18: *guardu*; 19: *fu*; 20: *crudilimenti*; 28: *instanti*; 30: *multu* (cf. vv. 1, 20); 36: *chamori*; 37: après *lanza*, la virgule; 41: *omu*. — pp. 329, 337. — *duito* (p. 301).

Poi ch'a voi piacie, amore

V 177/5 [deux attributions effacées] — P 50/3 (Rex Fredericus) — Ch 228/3 (lo 'mperadore Federigho) — *E* 8 (id.) — *M* 35 (id.). — [Monaci, p. 72].

-ore III; *-ora* IIb; *disio colio.*

Poi le piace c'avanzi suo valore

V 29/3, avec le sonnet *Melglio*... entre 2 et 3 (Rin.) — L 118/2 avec le sonnet (id.) — P 47/3 (id.).

ditto diritto; *-ora* IIb; *-eze*, v. l'Appendice.

Poi non mi val merzé né ben servire (*cobl. unisson.*)

V XII(2)346 [Lent.] — L 113/5 (id.) — P 71/4 (Guido).

Poi tanta caonoscienza

V 37/4 (Vigne) — P 49/4 (Jac. Most. di Pisa) — Ch 236/4 (Lent.). — [Wiese, pp. 207, 258]. — Appendice.

Prezivalle Dore (p. 267, n. 1; 336, n. 1; 341, n. 1), *Amor m'a priso, Come lo giorno.*

Qual omo altrui riprende spessamente (sonnet)

V 328 (l'Abate di Tiboli) — Ch 344 — *Memoriali* des Archives notariales de Bologne, num. 70, an 1300; publiée par Pellegrini, *Propugnatore*, N. S., III, II, p. 155 (*Jahresb.* III, p. 332). Ajouter chez Festa. — [Monaci, p. 61].

Quand'om' a[ve] un bon amico leiale (sonnet)

L 431 (Lent.).

Quando vegio rinverdire

V 61/4 (Giac. Pugl.). — [Monaci, p. 88].

-ore III.

Raineri da Palermo, *Amore avendo.*

Rinaldo d'Aquino (v. s. *Gia mai*), *Amor che m'à, Amorosa, Biasmomi, Gia mai, Guiderdone, In amoroso, In gioi, In un gr., Melglio, Ormai, Per fin amore, Poi le piace, Venuto.*

Rosso da Messina, *Lo gran valore.*

Rugieri Apulgliese (§ 38), *Umile sono.*

Rugieri d'Amici (de Messine; avant 1248), *Di sì fina, Gia lung., In un grav., Lo mio core, Madonna mia, Sovente.*

Rugierone di Palermo, *Ben mi, Oi lasso.*

Sei anni ò travalgliato (*cobl. unisson.*)
V $82/_3$ (Mazzeo).

Semprebene da Bolongna, *Come le giorno, S'eo trovasse.*

S'eo trovasse pietanza (»*stanze con due chiavi*»)
V $107/_5$ (»Ser Nascimbene di Bolongna») — P $58/_3$ (»Rex Hentius: Semprebonus not. bon.») — L $65/_3$ (»Re Enso») — Ch $238/_5$ (»Messer Semprebene da Bolongna») — *F* 7 (Re Enzo et messere Guido Guinizzelli) — *M* 48 (Semprebene da Bologna) — *S* (Re Enzo et messere Guido Guinizzelli).
dolgliòsa (§§ 34, 35); *ave soave*$_5$; *sdingni alingni.*

Sì alta amança à presa lo me' core (sonnet)
L 381 (Lent.).
-ore III; *-eze* singulier (?), ajouter p. 284, n. 6. — *umiliare, alumare* »conditionnels» (v. sous *La mia vita*).

Sì come il sol che manda la sua spera (sonnet)
V 384 (Lent.). — [Monaci, p. 54].

Sì como 'l parpaglion ch'à tal natura (sonnet)
L 395 (Lent.).

S'io dolglio non è maravilglia
V XIV [Lent.] — L $112b/_5$.
-ora IIb; *-eze* sing.? [conformément à ce que je disais à l'Inventaire (p. 285, vers le milieu de la n.), je propose de lire l'octonaire *fugire mi fa allegreze,* 'la gaîté me fait fuir'].

Solicitando un poco meo savere (sonnet)
Q 95 (Most.). — [Monaci, p. 59].

Sovente, *amore, agio viduto* manti [1]
V $17/_4$ (Rugieri d'Amici) — P $57/_4$.
fiòre (§§ 33, 36).

Tempo vene chi sale e chi discende (sonnet)
Ch 250 (Enzo) — *F* 81 (id.) — *K* 102 (id.) — *M* 43 (id.) — *Q* 102 (Guittone d'Arezo). — [Monaci, p. 203].
-ende III.

---

[1] *amore narichuto* V, *amore agio visto* P. Ma correction n'est pas très difficile au point de vue paléographique. Je ne voudrais pas lire *amor, n'agio viduto.* — Le mot *arichuto* se lit dans la str. 2.

TIBERTTO GALLIZIANI DI PISA, *Biasmomi, Gia lungiamente.*

TOMASO DI SASSO DI MESSINA, *D'amoroso, L'amoroso.*

Troppo son dimorato (*cobl. unisson.* $_1$ et $_2$, $_3$ et $_4$)

V $9_{11}(_3)$ (Lent.) — L 112a/$_5$ (id.).

-eze sing.; *-ese -ise -esi*; *dolzòre* (§ 34 suivv.).

Tutto lo monddo vive sanza guerra (rime *d, unisson.*: *-ore* III)

V 116/$_5$ (Folca(l)chieri di Siena). — [Monaci, p. 81].

-ore III (p. 324, n.); *conenza -enza; servire*$_5$ »conditionnel« (v. sous *La mia vita*).

Tuttor la dolze speranza

V 56/$_5$ (Giac. Pugl.) — L 124/$_5$ (id.).

p. 263, n. 4, cf. p. 305, en bas.

Umile core e fino ed amoroso

V 45/$_4$ (Most.) — P 9 (id., »forse di diversa mano«). — [Monaci, p. 58].

Umile sono ed orgolglioso[1]

V 63/$_5$ (*R*ugieri Apulgliese). — [Monaci, p. 209].

como omo; *-eo* III; *-ico -icco*$_4$; *-ore* III; (*gastico*$_4$, *gredo*$_6$): *-ire disire*$_7$ (cf. l'Append., s. *Amore in chui*); *-onti* III, voy. § 38.

Uno disio d'amore sovente

V XI [Lent.] — P 61/$_5$.

piue voi noi dui; *fina mena*; *paure amore* (p. 322, n.); *discoraria dia* (baia, d e t)$_5$.

Uno piagiente sguardo

V 73/$_7$ (»*uno ... fino amante di Messina*«$_7$) — P 21_{12346} (Vigne; vers initial: *D'uno piasente s.*, avec un D assuré par l'ordre alphabétique).

mene mene; *-ora* IIb; forme *diciesse* dans le discours principal$_6$ (pour des formes analogues, v. s. *Mortte*).

Venuto m'è in talento (*cobl. uniss.*)

V 27/$_5$ (Rin.) — P 63_{12367} (id.).

VIGNE, PIETRO DE LE († 1249), *Amando con, Amor da chui Amore in chui, Assai cretti, La dolcie, Membrando ciò, Però ch'amore, Poi tanta, Uno piagiente.*

Vostra orgolgliosa ciera

V 35/$_5$ (»Notaio arigo testa dalentino«) — P/$_5$ (»Arrigus diuitis«) — L 61/$_5$ (»N. iacomo«). — [Monaci, p. 63].

-ore III; *-oso* IIb; *nodriscie acrescie*; *-egna* II; *-eze.*

---

[1] Ajouter chez Festa.

APPENDICE

(Se reporter au Registre)

Amando con fin core e con speranza $_{4, 5}$. Le poète vient de dire dans la str. précédente que la mort de sa bien-aimée lui a donné d'abord le désir de »séparer l'âme du corps», de se tuer de sa propre main; mais qu'il s'en est abstenu considérant que l'ennemi, la Mort, s'en réjouirait. Il ne mourrait que s'il pouvait par là tuer son ennemi. Voici maintenant nos strophes.

IV. No la posso aucire né vengiamento
prendere al meo talento,
più che darmi conforto e bona vollia.
Ed ancora non mi sia a piacimento
nessun confortamento,
tant' agio conforto ch'io vivo in dollia.
Adunqua vivendo eo
vengio del danno meo,
servendo Amor ch'a la Morte fa guerra.
Ed a lui serviragio
mentre ch'eo viveragio;
in suo domin(o) rimembranza mi serra.

V. Remembranza mi serra in suo domino;
und'eo ver lui m'inchino,
merzé chiamando Amore, che mi vallia.
Valliami Amore, per chui non rifino,
ma senza spene affino;
ch'a lui servendo gioi m'è la travallia.
Donimi alcuna spene,
ma di cui mi sovene;
non vòi che men per morte mi sovegna
di quella, in cui for' mise

tutte conteze assise;
24. senza la quale Amore in me non regna.[1]

'Je ne puis point tuer la Mort, je ne puis me venger d'elle suivant mon désir; je ne puis pas non plus me consoler et retrouver mon énergie vitale. Mais, quoiqu'aucune consolation ne puisse me procurer un moment de bien-être, je me console assez pour vivre en deuil. Aussi est-ce à force de vivre que je prends vengeance de mon mal, en servant l'Amour, qui fait la guerre à la Mort. Et c'est l'Amour que je servirai tant que je vivrai; les souvenirs me serrent dans son règne.

Les souvenirs me serrent dans son règne; pour cela je m'incline devant lui, l'Amour, lui demandant merci, pour qu'il m'aide. Qu'il m'aide, l'Amour, que je ne cesse point de servir, que je sers, quoique sans espérance, avec une attention toujours croissante; car dans son service, tout travail m'est une joie. Qu'il me donne quelque espoir, mais un espoir de [rejoindre] celle dont je garde la souvenance: je ne veux point me souvenir moins, à cause de la Mort, de celle dans laquelle avaient été mises toutes les grâces, inséparables d'elle; sans laquelle l'Amour n'a pas de règne en moi.'

Amando lungamente$_{4, 5}$. Je rappelle que je ne connais pas *E* et *K*. Voici la str. 4 moins la dernière ligne (14), que je ne suis pas à même de compléter ou de corriger.

IV. E tucto quanto vio
mi pare avenanteçe
e somma di belleçe;
altra riccheçe   ne gio non disio.
E nulla donna vio,
c'agia tanta adorneçe,
como la vostra alteçe —   non basseçe;

[1] Variantes importantes: 6 manque dans P; *tanto conforto* V. — 7 *Dunqua* V, *Donqua* P. — 8 *uegio* VP. — 9 *seruendo kalamorte fo g.* P, *seruendo alamore chui la mortte fa gueria* V. — 10 *edeloco seluagio* V. — 12 *jmsuo dimino rimembranza misaria* V, *insuo dominio rem. misera* P. — 13 *saria* V, *sera* P; *dimino* V, *domino* P. — 14 *ondio allei m.* V. — 16 *amore* manque en P. — 18 *Chalei* V. — 19 *donomi* V. — 21 *nonuolglio che m. p. m. misuengna* V. — 22 *incui son m.* P. — 23 *t. belleçe a.* P. — 24 *s. lequale* P.

Faut-il lire aux vv. 22, 23: - - - *in cui fu misa tutta conteze assisa*? (p. 285, fin de la note, lire *quatre endroits*). — Au v. 21, il vaut peut-être mieux écrire *non vollio men p. m. m. s.*

launde innamorio.
E sed eo voi, madonna mia,
10. *amasse, e voi [pur?] meve,*
se fosse neve, foco mi parria,
e nocte e dia
13. e tucta via mentre averagio amore[1].

Pour les vers imprimés ci-dessus en italique, les mss. (PCh) portent: *Ese madonna mia amasse io uoi: e uoi meue.* Voici, pour les quatre strophes restantes, les vers correspondant aux deux en question:

I. Vorria servire a piacimento
la u [è] tucto piacere.

II. Ma d'una cosa mi cordoglo:
k'eo non so in veritate.

III. E se alcun(o) torto mi vedete,
ponete mente in voi.

V. Al(o) conforto di pietança.

Le dernier *settenario*, si c'en doit être un, n'est pas facile à reconstituer. Les éditions donnent, P: *ke mcoçi alcore*, et Ch: *che incocçi al core.* Qu'est-ce que Giacomo dit dans cette strophe 5:ème? 'Je ne sais pas comment vous me trouvez ni ce que vous ferez de moi; vous pourrez me tuer, et vous ne me trouverez point le cœur inconstant, mais toujours fidèle (*d'un aro*), — tellement vous me plaisez! Et vous me verrez mort si vous ne me recevez pas sous votre protection, réconforté par votre pitié, [Suit le vers en question; ce n'est qu'en hésitant que je propose de lire *ke mi coçi a lo core*, admettant que nous sommes en présence du subjonctif de *cozzare*, expression un peu inattendue dans ce contexte!] pour que [cela] me (»heurte») frappe le cœur(?) et que mes yeux versent[2] des larmes d'amour, et que, de joie, »con abondança de lo dolçe pianto», je baigne le beau visage tout entier'[3].

[1] 1 *E. t. q. uegio.* — 3 *e* manque. — 4 *altre r.* — 5 *veo.* — 6 *c. tante a.* — 7 *kele uostre a.* — 9 *Ese madonna mia amasse io uoi.* 10 *e uoi m.* — 13 *m. chauaragio a.*

[2] Ch donne bien ici la bonne leçon: *pianguno.*

[3] Quoi qu'il en soit, il me semble plus difficile d'opérer ici avec des indicatifs. On pourrait être tenté d'en voir dans »*cuoce*» ou »*coce*», *piangono*; (?) »*bagno*».

Amore in chui disio ed ò speranza. Je citerai la chanson suivant les vers de la *Crestomazia* de Monaci. — Vv. 17, 19 (str. 3):

Vostro amore chemitene indisio.
. . . .
cheo noncuro sio dollio odo martiro.

La rime pourrait être corrigée de plus d'une façon. Une rime comme »*disire martiri*» n'offrirait peut-être rien de très choquant, puisque *disire* (sing.) rime avec des infinitifs en *-ire* dans *Umile sono*$_7$ (et chez des Toscans: V 235$_6$, 906; pour P 49$_3$, voy. plus bas, s. *Poi tanta*). Pour ce qui est de »*disiro martiro*», cette première forme, elle aussi, existe; je la trouve, mais hors de rime, dans la ch. sicilienne *Membrando l'amoroso*$_3$. Chez des méridionaux, en somme, nous n'avons pas d'exemple sûr de ces formes; et on peut dire que l'autographe de *Membrando l'am.* doit avoir porté, non pas *disiro*, mais ce *disio* *d e s i d i u m (non pas *d i s s i d i u m, étant donné l'anc. esp. *deseo* etc.) qui se rencontre mille fois chez les représentants de l'école. Il faut par conséquent arranger la rime en question d'une autre façon. Étant données les erreurs de copiste tout à fait bizarres dont on trouve des exemples dans notre chanson, je ne puis croire qu'il soit trop risqué de lire:

Vostro amor è che *in disio mi tene*
. . . .
ch'eo non curo s'eo dollio od *agio pene*,

leçon donnant le même sens que celle du manuscrit (des mss.), laquelle, d'autre part, pourrait être expliquée comme issue de la nôtre.

Les vers 18 et 20 offrent une difficulté plus sérieuse, celle des mots-rimes *voi* et *gioia* (s'en rapporter au Registre). Voici sous quelle forme les deux vers figuraient dans le prototype commun des deux mss.: 18 *e donami speranza congrangioia* et 20 *membrando lora chedio uengno auoi*. Le mot *vui* ne peut pas avoir rimé avec *giòi*. Je voudrais lire la première partie de la str. 3 de la façon suivante:

17. Vostro amor è che in disio mi tene
speranza con gran gioia *mi donando*;
ch'eo non curo s'eo dollio od agio pene,
20. l'ora ched eo vegno a voi *ri*membrando.
Ca ss'eo troppo dimoro, *par ch'eo pera,*
aulente lena! e voi mi perderete.

— Au v. 28 (str. 4), les mss. donnent, à la rime, *mi mando*, qui ne va pas comme sens. Lire *rimando*? En aucun cas, *dimanda* || *mi manda*. — V 29: (? *guardo tempo che mi sia a piacimento*, où les mss. donnent *e guardo t. ch. mi s. a piacere* (Cesareo, p. 116).

La poésie nous a été conservée par l'intermédiaire de quelque copie faite par cœur.

Caunoscença penosa e angosciosa, P 20. Texte unique et corrompu. P. 274, n. 5, je disais que les strophes de notre ch. ont la forme *abcabccdeed*. Voici quelques détails: d'abord, la strophe III [1], qui semble être la moins difficile malgré l'irrégularité de la ponctuation marquant les fins de vers.

III. Non pare di barnagio in nulla parte, (*a*)
ke si peni gradire ne avançare; (*b*)
però cordollio. (*c*)
Ciascuno 'n tal mistieri si conparte. (*a*)
Lo meo cor parte, vedendo regnare (*b*)
follie ed orgollio. (*c*)
Risguardando *m'addollio*: (*c*)
donne e donçelle vegio di gran *dare* (*d*)
sença sostegno tornare ['n] niente. (*e*)
Sì malamente (*e*)
gentileça spare. (*d*). [2]

Voici maintenant les autres strophes, autant qu'on semble pouvoir en reconstituer la forme:

IV. Non de(ve)ria lucere luna né stelle,
deria lo sol fraudare e non calere,
l'aigue turbare,
né mai auselli posare in ramelle,
giachiti a terra tristare e languire,
più non vernare.
Vegio il pegio avançare;
contasi tuctora per mellio il male;

[1] Pour numéroter les strophes, je fais abstraction de la deuxième de celles données par le ms, laquelle appartient à la ch. précédente. J'obtiens ainsi cinq strophes.

[2] Vers 2: 'qui s'efforce d'acquérir des sympathies ou de devenir plus noble'. — 4 *si conparte* 'prend part'. — 5 *parte* 'se brise'. — 7 *ma miro*. — 8 *dire*.

per contra fare, vince malenança;
e l'onorança
pere naturale.[1]

V. *Cavallier* non cognosco da mercieri,
ne gentil[e] donna d'altra burgese, —
peno sovente, —
né bon donçello da altro lainieri.
Non è leança; ver ciò è [e] palese,
veragemente.
Dimi lo meo parvente
per exempli: riven nel aire scura
vil' ausello, sovrasallie il falcone;
pres'à leone
di taupino natura.[2]

Quelqu'un pourrait songer à lire au v. 8: *c'ariva en aire scura* on quelque chose dans ce genre. Il s'agit d'un »vil oiseau» que le faucon a mis en fuite, mais qui revient de nuit pour hasarder un assaut ignominieux.

Les deux premières strophes sont désespérantes; dans la dernière partie de l'une et de l'autre, déjà la séparation en vers est difficile. Voici pour la deuxième strophe:

II. 7. Grandeça *va in niente*;
l'erbe derian granire e non fiorire,
ne arbori follire ne fare fructo.
Lo male dutto (?)
più ke'l ben sallire.[3]

Et la première strophe! Est-il permis de faire des conjectures, s'il en faut autant qu'ici!? *Avanti.*

---

[1] 7 *Contasi male per mellio.* — 8 *uedesi ilpegio tuctora auançare.* — 9 *per contra fare* 'on a beau s'y opposer'. — 11 *natural perita.* J'avoue que l'ordre des mots admis ci-dessus est inusité.

[2] 1 *Cauallarie.* — 4 *lainieri?* — 8 *p. e.: cariuen nelaire s.* — 9 *lo uil a.* — 11 *natura di taupino.*

[3] 7 *si consuma.* — 10 *uedere lo male.* Je traduirais mon texte: 'je crains que le mal ne monte plus haut que le bien'. Ou bien faut-il lire *vedo lo male* et, à la fin du vers précédent, *fructo fare*?

Caunoscença, penosa ed angosciosa
asai se' più ke morte naturale,
al mio parere.
Fussi gioiosa tanto ed amorosa,
cum cui tu gissi, mai non sentiria male,
sença fallire.
Nulla giamai vedere
seria gaio e [*gran*] *gioco,*
'nd' averia gioi e tucta beninança.
*contra*liança (??)
appare in onne loco.[1]

Traduction libre: 'O Connaissance! tu es plus douloureuse, tu me causes plus d'angoisse que la mort. Si tu étais joyeuse; si l'intelligence procurait autant de jouissance qu'elle procure en réalité de peine, celui que tu accompagnes ne sentirait jamais de douleur, jamais. [Hélas! nous vivons dans un siècle terrible:] Le plus grand bonheur, ce serait ne rien voir de ce qui se passe; car où que je regarde, je ne vois que le revers de la loyauté'. — Mais c'est trop difficile. Le vers 10 est plus qu'embarrassant.

La langue personnelle du rimeur n'est pas connue. Si c'était un Allemand, comme Torraca le croit, ses poésies étaient difficiles à lire déjà dans les autographes. — La »*scura rima*» [Monaci, p. 204], qu'elle ne soit pas d'Inghilfredi (V 99, anonyme) ou qu'elle le soit (P 24), n'est pas une poésie sicilienne (voy. les rimes *-embra, -unza, -ono*!).

Dal core mi vene. Je citerai les vers de Monaci. Vv. 61—69 contiennent la réponse du cœur:

»perché dollio
così,
non ti rispondo,
ma ben ti confondo,
se tosto non vai
là ove vollio
co mi.
Ca la fresca ciera
tempesta e dispera;
in pensiero m'ai
miso e'n cordillio
per ti.»

— Vv. 97—99. Je songeais un moment (p. 289, n. 2) à lire

treccie sciolse,
m'avolse;
m'adolsi,

[1] 4 *Fusi.* — 7—10 *seria gaio egiocondo auera gioi etucta beninança : nulla giamai uederia contar liança.*

(en anc. sicilien *trizi sciolsi, -lsi, -lsi*), ce qui pourrait être bon comme sens et facile au point de vue de la paléographie; mais étant donnée la lacune suivante — le v. 100 étant un vers blanc — il vaut mieux après tout ne pas opérer avec des arguments de sens. — V. 132. Remplacer *placiere* par »*aggradare*», »*agratare*», rimant avec *alegrare*. — Vv. 151—160. *vole, dole, consenti* ont pour sujet la 2:ème p., non pas *coragio*.

ed agio veduta,
per lasciare
la mia tenuta,
de *mevi* dolze penzare[1]

'et j'ai vue que, j'ai beau ne pas me montrer amoureux, tu penses à moi' — est-ce cela? Comme contexte, on ne saurait rien demander de mieux.

Vv. 161 suivv.; cf. p. 287, n. 2. Faut-il croire après tout que Giacomo a voulu ceci:

Sì como
noi,
che somo
d'un(o) core
dui;
ed ore
plui
ch(ed) ancore
non fui,
di voi,
bel viso,
son(o) priso

etc.?

***D'amor distretto, vivo doloroso*,.** Strophes 1 et 2 expriment à peu près ceci: 'je languis, je meurs d'amour; mais cette mort m'est la vie. Un bon remède contre la mort, c'est l'espérance. Sans savoir quand le »merci» lui permettra de donner suite à son désir, l'homme sensé[2] vit consolé, car il a de l'intelligence et de la bonne volonté de part de Celui[3] à qui je me suis adonné, que je sers avec toute promptitude.' Strophe 3:

III. Or son(o bene) mortto, che vivo in carestia
di ciò che più disio; e va pur acresciendo;
ed eo mia mortte a danno mi teria.
Non ende fora † crio, ch'io savesse savendo
plagiere a chui [è] onore e senno e gienzore e misura,

---

[1] 160 *lo meo* V L.

[2] *chui s'entanza.*

[3] Je lis au v. 13 de Monaci: *di quell' a chui son dato.* C'est l'Amour.

20. preg[i]o, beltà e valore, che fanno loro dimora
da ella non partendo.[1]

'Je me meurs, oui, je vais de mal en pis, (17) et je considère que ma mort serait chose à regretter. Encore ne m'en attristerais-je point, si ou (: pourvu que) je savais à l'évidence que madame le désire'. — Pour arriver à cette interprétation — qui n'est peut-être pas définitive, mais qui correspond bien au lieu commun auquel on s'attend ici, — il faut, je crois, que l'on voie dans *fora crio* quelque chose comme *fora acrio* '(je serais) plein de douleur' (v. Körting, *acrivus) et, chose beaucoup moins risquée, qu'on tienne *nonmende* pour dégénéré de *non ende* (›*nom ende*›, ›*no m'ende*›). Le pis, c'est que le dictionnaire italien semble ne pas connaître le mot acrivus. -ivum >-*iu* irait bien, v. Schneeg, 84. — Il paraît impossible de songer à un *crio*, équivalence hypothétique de *greggio*.

Au v. 23 (str. 4), lire *ma altrui* au lieu de *ma d'altrui*.

Isplendiente$_3$. Je préfère réserver pour un autre endroit certaines réflexions que me suggère le texte de cette chanson curieuse au point de vue rythmique; je me bornerai à une petite conjecture (cf. p. 261, n. 3) concernant le vers 27 de Monaci. Cesareo, p. 290, propose, non sans craindre d'être trop radical, *di voi pres'i, mia donna, vengianza*. La crainte est inutile; le ms. donnant *diuoi presi amorosa mia . uegianza*, et attendu que *mia* est à la rime, j'écris:

di voi, rosa mia, presi vengianza.

Poi le piacie c'avanzi suo valore$_1$. Etant donné *miso*, je ne vois guère d'autre manière d'interpréter que celle-ci, la même à laquelle je pensais plus haut, p. 285, n.:

1. Belleze ed adorneze *illei a miso*
piagimento e savere;
3. adesso fanno *collei* dimoranza[2].

'La ›*belleze ed adorneze*› a mis dans elle de la grâce et du savoir; toujours, ceux-ci l'accompagnent', c'est-à-dire: 'belle, elle ne peut être que

[1] 17 *dimia* (au commencement du vers, un *edemia* a pu donner *de mia*). — 18 *nonmende*. — Au v. 19, lire: *genzor, senno e misura*?

[2] *illei emiso* V L, *intei amiso* P — *piagienza esauere* V L, *sauere ecanoscença* P. — *colle* V L.

pleine de grâce et intelligente; elle l'est toujours'. On comprend que le verbe ne peut être qu'au pluriel après *piagimento e savere,* mots qui disent deux choses différentes; on aimerait mieux avoir le pluriel aussi au 1:er vers: »*an*», ou: »*Belleze e adorneze illei anno miso*»? (Si ce texte était exact, le prédicat *fanno* pourrait se rapporter à tous les quatre sujets). — Comme on voit, le passage ne peut servir de preuve en ce qui concerne *-eze,* singulier.

Poi tanta caonoscienza$_2$. Voilà un cas où *disire* (cf. ci-dessus, s. *Amore in chui*) figure à la rime chez un méridional (?), à en croire P. Le commencement de notre strophe a, dans P, la forme suivante — le texte n'offre le point final qu'après les vv. 3 et 5, mais les différents vers se donnent d'eux-mêmes —:

Son menato per força
ed eo medesmo mi meno al morire,
ed esser la mia morte e non vedere.
Non ò tanta di possa
né di valor(e), k'eo isforci'l meo disire;
così m'a tolto amore ogne podere.

Ce texte ressemble peu à celui de V et, ce qui n'est pas sans importance (Caix, *Origini,* p. 32), à celui de Ch aussi; mais on ne peut point dire qu'il soit plus corrompu, de lecture plus difficile que celui de V. Quant à la rime *força possa,* elle est irréprochable en sicilien (cf. § 5, *-ozz*); et Jacopo Mostacci était, à ce que l'on croit, de Lecce ou de la Sicile. Voici maintenant les mots-rimes du passage correspondant de V et Ch: *morire, invio, vedere, valire*[1], *disio, podere.*

La difficulté que ces deux types de texte ont en commun, et la seule difficulté qu'ils offrent, c'est celle constituée par le v. 3, qui est — ô fatalité! — identique en P et en V.[2] Faut-il faire le choix entre ces deux textes, Ch ne nous rendant pas de services? Dans ce cas embarrassant, je crois qu'il faut se déclarer en faveur de V. L'artifice des *coblas capfinidas* nous donne ici, ce semble, un point de repère: il faut que les mots *al morire* figurent au premier vers, comme en V; non pas, du moins, aussi loin qu'à la fin du 2:e. Le texte de P nous joue fort

---

[1] *d ardire* Ch.

[2] L'explication qu'en donne Wiese, *Altital. Elementarbuch*, p. 258 ne me paraît pas convaincante.

souvent de mauvais tours. — A tout bien prendre, il faut avouer que s'il nous réserve ici la surprise d'être divisible en des vers de mesure juste et d'offrir une succession de rimes correcte, la dose est un peu trop forte pour qu'on puisse écarter sans hésitation tout soupçon d'authenticité. La question n'est pas sans importance, étant donné le cas de *disire.*

ERRATA

Dans les trois premières feuilles (jusqu'à p. 280 inclusivement), sans compter certaines fautes d'impression ou des lapsus comme »*svève*» (l. *suève*): »*daté à Rome*» (*d. de R.*): *admît* pour *admit* (p. 240, texte, l. d'en bas); »*taît*»; »*gênoises*»; »*correspondé*»; »*paraîtreront*»; »*vraîment*»: »*stabiles*; »*indicant*»; »*prétension*»; *alinéa* fém.; il est nécessaire de corriger les points suivants. La tournure *avoir recours à* a été admise dans le sens de 'pouvoir consulter' (pp. 236, n. 2, l. avant-dernière; 241, n. 2, au mil.; 249, n. 2. alin. 2, l. 2; 270, n., l. 13), et *alléguer* pour 'citer' (pp. 256, alin. 2, l. 2; 257, texte. l. 3 d'en b.; 258, texte, l. dern.). — p. 237, l. 2, *pour peu qu'ils puissent ajouter*, lire *si peu qu'ils ajoutent.* — p. 238, l. 7, barrer *de*; n., l. 4 d'en b., »*confondât*», lire *eût confondu.* — p. 248, il aurait fallu nommer, après Cittadini, Leonardo Salviati (1540—1589), qui, lui, bannissait toute rime inexacte; je regrette de ne connaître ses théories que par les quelques notices que D'Ovidio en donne au cours de ses recherches sur le *z* à la rime (*Raccolta d'Ancona.* 1901). Flamini, dans son *Cinquecento*, ne touche pas ce point. — p. 249, n. 1, fin: *§ 19, n.* — p. 250, l. 11, »*du tecnicisme*», lire *de la technique.* — p. 251, alin. 1: *La première place.* — p. 252, l. 3, »*en particulier: des*», lire *particulièrement des.* — p. 253, n. 1, l. 2 d'en b., »*lui*», lire *qui lui sont.* — p. 254, alin. 2, l. 3, barrer *que.* — p. 258, l. 4: *admet*; n. 3, l. 1, »*se conformer*», lire *se résigner*; fin: *se placer sur une pente dangereuse.* — p. 259, l. 10: *au bas de la page.* — p. 265, texte, fin: *§ 37.* — p. 267, texte, fin: *avec rai-.* — p. 270, n., ll. 10/11 d'en b., »*à la fin des comptes*», lire *en fin de compte*; l. 9: *en dehors.* — p. 271, l. 6: *tout soupçon*; n. 1, l. 4: *châtelain.* — p. 275, notes, ll. 9, 10, »*à la fois*», lire *du même coup*; »*intègre*», lire *complète.* — p. 280, n. 3, l. 6, barrer *ne.* — p. 292, l. 5, »*pas hésiter à l'abjudiquer*», lire *pas l'attribuer.* — p. 342, texte, l. 6 d'en b., j'ai eu la distraction d'écrire »*bataille de Montaperti*» au lieu de *bataille de Bénévent* (1266).

Un certain nombre d'erreurs ont été corrigées en note, dans la partie postérieure du travail ou au Registre.

LA CONSTRUCTION

DU

COMPLÉMENT DES COMPARATIFS

ET

DES EXPRESSIONS COMPARATIVES

DANS

LES LANGUES ROMANES

PAR

A. WALLENSKÖLD

———

INTRODUCTION

LES CONSTRUCTIONS LATINES

En latin, le second terme d'une comparaison d'inégalité, servant de complément à un comparatif ou à tout autre mot à sens comparatif (*alius*, *aliter*, *secus*, *ante*, *contra*, *malle*, *praestare*, etc.), pouvait être construit de différentes manières: [1]

§ 1. — La tournure la plus usitée était celle où le second terme de la comparaison était amené par la conjonction *quam:* [2]

> *Lingua Graeca l o c u p l e t i o r est q u a m Latina.* — *Divitiae a stultis m a g i s q u a m a sapientibus expetuntur.* — *Paulli concio fuit v e r i o r q u a m gratior populo* (T.-L. 22. 38, 8). — *Caeduntur Hispani nec p l u s q u a m quattuor milia hominum effugerunt* (T.-L. 39. 31, 13). — *Mori millies p r a e s t i t i t q u a m haec pati* (Cic., *Att.* 14. 9, 2). — *Virtus nihil a l i u d est q u a m in se perfecta natura* (Cic., *Leg.* 1. 8, 25). — *Ne a l i t e r* (*Hortensius*), *q u a m ego velim, meum laudet ingenium* (Cic., *Verr.* 1. 9, 24). — *Nunc, a n t e q u a m ad sententiam redeo, de me pauca dicam* (Cic., *Cat.* 4. 10, 20).

---

[1] Dans l'exposé qui suit, les exemples latins sont, sauf indication contraire, empruntés de la grammaire latine de R. Kühner (*Ausführliche Grammatik der lateinischen Sprache,* t. II, Hannovre 1878—1879).

[2] La conjonction *quam* servait à l'origine uniquement à unir les deux termes d'une comparaison d'égalité (*tam* — *quam*). Par la contamination, dans le latin archaïque, de *hic clarior est illo* avec *hic tam clarus est quam ille*, on est arrivé à la construction *hic clarior est quam ille.* Voir F. Skutsch, *Arch. f. lat. Lex.* XV (1908), p. 47.

§ 2. — Si le complément était un substantif ou un pronom qui, dans la construction avec *quam*, se mettait au nominatif ou à l'accusatif, on se servait fort souvent de la construction dite «ablatif de comparaison»,[1] surtout après des propositions négatives (ou interrogatives à sens négatif):

> *Quid est in homine ratione divinius?* (Cic., *Leg.* 1. 7, 22). — *Polybium sequamur, quo nemo fuit diligentior* (Cic., *Rep.* 2. 14, 27).[2] — *Quem auctorem de Socrate locupletiorem Platone laudare possumus?* (Cic., *Rep.* 1. 10, 16). — *Ne diutius anno in provincia essem* (Cic., *Att.* 7. 3, 1). — *Ne putes alium sapiente bonoque beatum* (Hor., *Ep.* 1. 16, 20). — *Opinione omnium majorem animo cepi dolorem* (Cic., *Br.* 1, 1).[3]

Dans le langage poétique, l'ablatif de comparaison pouvait même être employé à la place d'autres cas que le nominatif ou l'accusatif, précédé de *quam:*

> *Pane egeo jam mellitis potiore placentis* (Hor., *Ep.* 1. 10, 11).[4]

§ 3. — Après les comparatifs *plus, amplius, longius, minus* et (rarement) *propius*, le complément, s'il indiquait

---

[1] Cet ablatif a dû primitivement indiquer le point de départ (Abl. separativus), de sorte que la phrase *Quid est in homine ratione divinius?* signifie à proprement dire: «Qu'est-ce qu'il y a de plus divin dans l'homme, la raison étant prise comme point de départ?» Cf. E. Wölfflin, *Lateinische und romanische Comparation* (1879), p. 50 s.; *Arch. f. lat. Lex.* I (1884), p. 298; Stolz-Schmalz, *Lat. Gramm.*, 3:e éd. (1900), p. 253 (d, § 92).

[2] Si, comme dans cet exemple, le complément du comparatif est un pronom relatif, la construction avec l'ablatif de comparaison est la seule possible; cf. Kühner, *ouvr. cité*, p. 975 (§ 225, Rem. 9).

[3] Si, dans cet exemple, on voulait se servir de la construction avec *quam*, il faudrait comme complément une proposition verbale: *quam omnes opinati sunt;* mais l'ablatif de comparaison est de règle. Des expressions analogues sont *spe, exspectatione, solito, aequo, iusto*, etc.

[4] Dans des phrases comme: *Quid ergo hoc fieri turpius aut dici potest, quam eum . . . . labi?* (Cic., *De or.* 1. 37, 169), *hoc* sert pléonastiquement à annoncer le second terme de la comparaison; cf. Kühner, *ouvr. cité*, p. 976 (§ 225, Rem. 11).

un terme de quantité ou de mesure, pouvait suivre immédiatement le comparatif sous la même forme qu'il aurait eu dans la construction avec *quam:* [1]

> *Plus quingentos colaphos infregit mihi* (Tér., *Ad.* 199). — *Puerulo me, utpote non amplius novem annos nato* (Nep. 23. 2, 3). — *Certior est factus* (*Caesar*) *Gallos longius milia passuum octo ab hibernis suis afuisse* (Cés., *B. G.* 5. 53, 7). — *Inter eos satis constabat non minus ducentos Carthaginiensium equites fuisse* (T.-L. 29. 34, 17). — *Dumne propius urbem Romam CC milia admoveret* (Cic., *Ph.* 6. 3, 5).

La même construction se rencontrait également avec *major* ou *minor natus:*

> *Dionysius prior tyrannidem magna retinuit felicitate majorque annos sexaginta natus decessit* (Nep. 21. 2, 3). — *Antigonus edixit, ne quis minor quinquaginta annos natus hospitio matris familias uteretur* (Frontin., *Strateg.* 4. 1, 10).

§ 4. — Après *alius* et les autres mots à sens comparatif, rarement après de véritables comparatifs, on se servait de *atque* (*ac*): [2]

> *Alio sunt illi ingenio atque tu* (Pl., *Pseud.* 1133). — *Aliter de illis ac de nobis judicamus* (Cic., *Off.* 1. 9, 30). — *Non secus, ac si meus esset frater* (Cic., *Mur.* 4, 10). — *Amicior mihi nullus vivit, atque is est* (Pl., *Merc.* 897).

---

[1] L'explication de cette construction paratactique a été donnée par Wölfflin, *Lat. u. rom. Comp.*, p. 49: *plus quingentos colaphos infregit mihi* < *quingentos — plus — colaphos i. m.*, c'est-à-dire: *quingentos, immo plures, colaphos i. m.*

[2] *Atque* (*ac*) était à l'origine employé seulement dans des comparaisons d'égalité (après *aequus, par,* etc.); *alius* équivalant à *non par,* c'est par analogie qu'on a commencé à dire *alius atque.* Voir Kühner, *ouvr. cité*, p. 645 (§ 153, 6); H. Ziemer, *Junggramm. Streifzüge im Gebiete der Syntax*, 2:e éd. (1883), p. 109 s.

§ 5. — Rarement on se servait d'un «génitif de comparaison»: [1]

Nec tamen sui molliorem provocaverat (Apul., *Met.* 9, 38).

§ 6. — Par suite d'une contamination entre le comparatif (ou *alius,* etc.) avec *quam* (*atque*) ou l'ablatif de comparaison et le positif suivi de *ante, praeter* ou *prae,* on avait quelquefois le comparatif (*alius,* etc.) suivi de ces prépositions:

Pygmalion, scelere ante alios immanior omnis (Virg., *Aen.* 1, 347). — *Nec quicquam aliud est philosophia praeter studium sapientiae* (Cic., *Off.* 2. 2, 5) [2]. — *Unus prae ceteris et animo fortior et corpore validior* (Apul., *Met.* 8, 21) [3].

§ 7. — Par suite d'une contamination entre *nihil* (*quid*) — *nisi* et *alius* — *atque* (*quam*), on disait aussi *nihil* (ou *quid*) *aliud* — *nisi:*

Erat historia nihil aliud nisi annalium confectio (Cic., *De or.* 2. 12, 52). — *Philosophia, omnium mater artium, quid est aliud nisi donum deorum?* (Cic., *Tusc.* 1. 26, 64) [4].

---

[1] Cette construction, probablement due à l'influence du grec, se rencontre peut-être déjà dans Plaute et Ennius, sûrement dans Varron et Vitruve, et devient tout à fait fréquente dans la littérature juridique et ecclésiastique de l'époque postclassique; voir Wölfflin, *Lat. u. rom. Comp.,* p. 51; *Arch. f. lat. Lex.* VII (1892), p. 118 ss.; Stolz-Schmalz, *Lat. Gramm.* [3], p. 253 (d, § 92, Rem. 1).

[2] Exemple pris dans J. Ph. Krebs, *Antibarbarus der lat. Spr.,* 6:e éd. (1886), I, p. 134 (s. v. *Alius*).

[3] Exemple emprunté de Wölfflin, *Lat. u. rom. Comp.* p. 65. Kühner ne mentionne pas la construction: comp. + *prae.*

[4] Dans la littérature latine, on trouve encore sporadiquement d'autres constructions contaminées. Nous nous bornons à signaler le comparatif suivi de *quasi* (= *quam si*)*: Satin abiit ille neque erili negotio Plus curat quasi non seruitutem seruiat?* (Plaute, *Mil. gl.,* éd. Brix [1882], v. 482—3). Cf. Ziemer, *Junggramm. Streifzüge*[2], p. 106.

LES CONSTRUCTIONS ROMANES

De toutes les différentes façons latines de construire le second terme d'une comparaison d'inégalité (*quam* — ablatif — parataxe — *atque* — génitif — *ante*, *praeter*, *prae* — *nisi*, etc.), les langues romanes n'ont, étymologiquement parlant, conservé aucune, si ce n'est peut-être celle avec *quam* dans certaines parties de la Romania où la conjonction comparative remonte à une forme du latin vulgaire *qua*. A part ce cas douteux, *quam* a succombé et a été partout, excepté en Roumanie et dans une partie du domaine rhétoroman, remplacé par une conjonction d'origine débattue dont la forme romane commune est *que*. Au lieu de l'ablatif de comparaison, disparu comme l'ablatif latin en général, il y a dans les langues romanes la construction prépositionnelle avec *de*. La parataxe latine n'a pas subsisté; c'est la construction avec *de* qui l'a remplacée. Mais une nouvelle juxtaposition romane, toute différente de la latine, se rencontre à la suite de *non* — *magis*, «ne — pas — excepté», «seulement»; et, en outre, il y a possibilité de juxtaposition, lorsque le second terme de la comparaison est une proposition. *Atque* a totalement disparu des langues romanes, qui remplacent cette conjonction par les procédés ci-dessus mentionnés. Le génitif de comparaison a naturellement subi le sort de l'ablatif. Quant aux constructions contaminées qui restent, elles ne se rencontraient déjà que sporadiquement en latin, et ont disparu en roman. Les constructions analogues qui se retrouvent quelquefois dans les langues romanes sont dues à des contaminations romanes indépendantes.

Chap. I. — *Continuations de quam?*

Nous venons de dire que *quam* a, en général, cédé le pas à *que* dans les langues romanes. Mais dans certains dialectes anciens et modernes du Nord et du Sud de l'Italie (le vieux sarde inclus), en ancien portugais et dans le portugais et le galicien modernes, on trouve, à côté de *que*, une conjonction comparative *ca* (*cha*, *ka*), dans laquelle on a voulu voir une continuation directe de *quam.*[1] Le fait qu'on rencontre, en partie, dans les mêmes domaines linguistiques une conjonction causale et complétive *ca* («car», «que»), venant de *quia*, devenu *qua* par réduction en position protonique,[2] nous amène cependant à admettre également pour le *ca* comparatif l'étymologie *quia*. Cette étymologie nous paraît d'autant plus probable que, comme nous tâcherons de le démontrer plus bas, la conjonction *que* (dans tous ses emplois) semble également remonter à *quia*, réduit d'abord à *qui* en position antévocalique. Voici un certain nombre d'exemples du *ca* comparatif dans les langues romanes:[3]

---

[1] Voir J. Jeanjaquet, *Recherches sur l'origine de la conjonction «que» et des formes romanes équivalentes* (1894), pp. 64—7; W. Meyer-Lübke, *Literaturblatt f. germ. u. rom. Phil.* XVI (1895), col. 311; Le même, *Gramm. des langues romanes* III (1900), § 281.

[2] Voir Jeanjaquet, *Rech.*, pp. 67 ss. M. Meyer-Lübke (*Gramm.* III, § 563) est porté à expliquer ce *qua* par la «fusion de *quam* et *quia*». Ajoutons que les exemples qu'on a de *quia* pour *quam* et vice-versa dans des mss. bas-latins (voir Jeanjaquet, *Rech.*, p. 73; G. Rydberg, *Geschichte des franz. ə*, I [1907], pp. 363, 366, 367 et 369) ne nous paraissent attester que l'ignorance des copistes, qui prononçaient sans doute *qua*.

[3] Nous traiterons plus loin du *ca* roumain, qui est d'origine récente comme conjonction indiquant une comparaison d'inégalité. Le *ca* de certains dialectes rhétoromans et lombards représente le *que* roman; voir Jeanjaquet, *Rech.*, p. 58.

§ 1. — *Vénitien.*

En ancien vénitien:

aço e plu crudele e sença pietade la natura de l'omo c h a *quella de lo lovo* (*Rec. d'exemples en anc. it.*, l. 24, éd. J. Ulrich, *Rom.* XIII [1884], p. 29; cf. *ibid.* lignes 206, 433, 435, 651, 914, 915, 946). — *plu belo* c h a *flor de pra* (*Bovo d'Antona*, éd. P. Rajna, v. 444, dans *Ricerche intorno ai* Reali di Francia, *etc.* [Bologna, 1872], pp. 493—566). — *Mei e l'om qe lauora la sera e la doman,* C a *tal omo se lauda, qe fors ie mancal pan* (*Das Spruchgedicht des Girard Pateg,* éd. Tobler, v. 445—6, *Abh. der Berl. Akad.* 1886, p. 66). — *Ela femena si enpensa qelo sea plui bela causa perdere la uerginitade per força.* — k a *ela çoe la femena diga alo omo. fai mo de mi la toa uolontade* (*Il Panfilo in antico veneziano,* l. 113—4, éd. A. Tobler, *Arch. glott. it.* X [1886—1888], p. 185). — *el qual plu azonse in astronomia* c h a *fosse tuto quello, el qual inanti scrito ello trova* (*Cronica deli Imperadori, antico testo veneziano* [ms. du XV:e siècle], fol. 10 a, éd. A. Ceruti, *Arch. glott. it.* III [1878], p. 186; cf. *ibid.* pp. 212 [f. 40 b], 240 [f. 70 b], et Ascoli, *ibid.*, p. 265, n. 4: exemples tirés de la *Cronaca di R. Caresini,* éd. Fulin [1876]). — *ch'elo se aleça altra penitentia* c a *quella per purgar li soi peccadi* (*Pozzo di S. Patrizio,* éd. G. Grion, *Il Prop.* III, parte I:a [1870], p. 120; cf. *ibid.* pp. 119, l. 6; 134, l. 4: 141, l. 4 d'en bas; 143, l. 22 et 23; 145, l. 2; 148, l. 25).[1]

En vénitien moderne on trouve:

pezo c a *l'anemal; megio viver* c a *morir* (Boerio, *Diz. del dial. ven.,* d'après Ascoli, *Zs. f. vergl. Sprachf.* XVI [1867], 124 [«term. antiquato e molto plebeo»]).

§ 2. — *Ancien véronais.*

Lo vostro era zoveno e de major vigore Asai plu c a *no è Maxenço enperadore* (*Lég. de Catherine*, v. 296—7, éd. A. Mussafia, *Wiener Sitzungsber., phil.-hist. Classe,* LXXV [1873], p. 267; cf. *ibid.* vers 301 [*ka*], 355, 357, 367, 705).

---

[1] Voir encore *Ein Tosco-Venezianischer Bestiarius,* éd. M. Goldstaub et R. Wendriner (1892), n:os 6, 16, 20, 22, 27 etc. (cf. pp. 460 et 486); et la version rimée des *Sette savi,* contenue dans un ms. du XV:e siècle, décrit par M. P. Rajna (*Rom.* VII, 49). Sur *ca* en *padouan* du XVI:e siècle, voir R. Wendriner, *Die paduanische Mundart bei Ruzante* (1889), p. 15.

§ 3. -- *Ancien lombard.*

Li ogij piu belli k a zafiri (*La Passione e altre scritture lombarde* [XV:e siècle], éd. C. Salvioni, *Arch. glott. it.* IX [1886], p. 6, l. 28; cf. *ibid.* 7, 15 [*cha*]; 9, 11. 17. 38; 11, 28. 41; 12, 10; 14, 14; 15, 26; 17, 34; 18, 1). — *Per ço el afliçeua lo corpo de Iob de pu greui tormenti. c h a s'el gh'auesse metuo intorno pessimi manegoldi* (*Antica parafrasi lombarda del «Neminem laedi nisi a se ipso» di S. Giovanni Grisostomo,* éd. W. Foerster, *Arch. glott. it.* VII [1880—1883], p. 7. l. 4—6; cf. *ibid.* 7, 31; 9, 9. 33; 12, 3. 25. 28; 13, 16. 26. 30; 15, 4; 17, 38; 26, 34; 53, 10; 67, 1. 2; 83, 10; 115, 38; 117, 32). — *E la carne blanca molto s'ascoriua Plu negra k a coldera ela si pariua* (Pietro da Barsegapè, *Sermone*, v. 1548—9, éd. C. Salvioni, *Zs. f. rom. Phil.* XV [1891], p. 467; cf. *ibid.*, vers 1552, 1641, 2365).

§ 4. — *Ancien gênois.*

pu vorenter mo ocirea — c h a dever vive senza voi (*Rime genovesi della fine del secolo XIII e del principio del XIV*, XVI, v. 327—8, éd. N. Lagomaggiore, *Arch. glott. it.* II [1876], p. 196 s.; cf. XII, 555; XVI, 82. 115; CXXXIV, 196). — *ma dir te uoio de lo uin, — chi e pezo c a uenin* (*Rime genovesi, parte seconda,* III, v. 161—2, éd. E. G. Parodi, *Arch. glott. it.* X, p. 115; cf. *ibid.* III, 159. 182. 225; VIII, 94; IX, 84. 86, et Flechia, *ibid.*, p. 165, § 96). — *che l'e pu legera cosa venze una montituden de gente, c h a venze una persona chi abia la vertue de la forteza* (*Prose genovesi della fine del secolo XIV e del principio del XV*, éd. A. Ive, *Arch. glott. it.* VIII [1882—1885], p. 4, l. 39—40). — *O e bem percassao grande disscordia contra mi, per amar pu(r) la dritura e raxom c h a la gracia de li cortexaim* (*Boezio*, éd. E. G. Parodi, *Arch. glott. it.* XIV [1898], p. 55, l. 1—2; cf. *ibid.* 57, 25; 59, 11).

§ 5. — *Ancien napolitain.*

se lo curso dirige inverso de oriente, — assai plu sana dicise c h a gisse in occidente — da li grandi phylosofi (*Ein altneapolitanisches Regimen sanitatis*, v. 476—8, éd. A. Mussafia, *Wiener Sitzungsber., phil.-hist. Classe* CVI [1884], p. 577; cf. *ibid.* v. 574 [*ca*]).

§ 6. — *Ancien sicilien.*

lu mal di altrui si plachi plui c a nissun bisanti (*Quaedam profetia* [texte antérieur au XIV:e siècle], IV, 4, éd. C. Avolio, *Introd. allo studio del dial. sic.* [1882], p. 136).

§ 7. — *Ancienne poésie lyrique italienne.*

Più bella mi parete — c h a Izolda la bronda (Giacomo da Lentino, *Rime* [ms. Laurenz. - Red. 9], III, 45—6, éd. E. Monaci, *Crest. it.*, p. 46). — *e direi como v'amai lungiamente — più c a Piramo Tisbia dolzemente* (Pier della Vigna, *Canzone*, v. 14—5, éd. Monaci, *Crest. it.*, p. 57). — *di te, oi vita mea, — mi tengno più pagata — c a ss'io avesse im ballia — lo monddo a sengnorata* (Odo della Colonna, *Canzoni*, I, 27—30, éd. Monaci, *Crest. it.*, p. 75). — *Ed eo mi laudo, che più altamente — k a eo non ò servuto, — amor m'à coninzato a meritare* (Rinaldo d'Aquino, *Rime*, IV, 46—8, éd. Monaci, *Crest. it.*, p. 87). — *Rosa aulente, — spendiente, — tu se' la mia vita, — per chui vivo — più pemsivo — c h a per Dio romita* (Anon. [XIII:e siècle], v. 1—4, éd. Monaci, *Crest. it.*, p. 100). — *davanti foss'io aucisa, — c a nulla bona femina per me fosse ripresa* (Cielo d'Alcamo, *Contrasto*, v. 36—7, éd. Monaci, *Crest. it.*, p. 107).

§ 8. — *Ancien sarde.*

Et impero qui maiore virtute est abardare sas cosas acquistatas. c h a non in acquistarelas (*Gli Statuti della Repnblica sassarese, testo logudorese del secolo XIV*, § 29, fol. 11 r°, éd. P. E. Guarnerio, *Arch. glott. it.* XIII [1892—1894], p. 15, l. 32—4; cf. pp. 40, l. 5 d'en bas [§ 99, fol. 32 v°], et 82, l. 11 [Livre II, § 46, fol. 71 v°]).

§ 9. — *Portugais.*

En ancien portugais:

por meu mal uiuo mais c a uus cuidades (*Fragmentos de hum cancioneiro inedito que se acha na livraria do real collegio dos nobres de Lisboa* [Paris 1823], fol. 50 r°; cf. *ibid.* fol. 51 r° et v°, 54 r°, 74 v°, 75 r°, Jeanjaquet, *Rech.*, p. 66). — *melhor me c a tal uida uiuer* (*Il canzoniere portoghese della bibl. vat.*, éd. E. Monaci [Halle 1875], 54, 13; cf. *ibid.*, 4, 6; 93, 18, Jeanjaquet, *Rech.*, p. 66). — *Senhor fremosa e de mui loução — coraçom, e querede-vos doer — de mi, pecador, que vos sei querer — melhor c a mi* (H. R. Lang, *Das Liederbuch des Königs Denis von Portugal* [1894], no. XXXVI, p. 37, éd. J. Leite de Vasconcellos, *Textos archaicos*, 2:e éd. [1908], p. 22, 1—4; cf. *ibid.* 66, J. J. Nunes, *Chrestomathia archaica* [1906], p. CXLVI [§ 172]; 172, Meyer-Lübke, *Gramm.* III, § 281 [fin]; 1761, 1767, 1773, G. Ebeling, *Probleme der rom. Syntax* I [1905], p. 107). — *ca tu vees que milhor cavaleiro c a ti a guanhou* (*Historia dos cavalleiros da Mesa Redonda e da demanda do santo Graal*, éd. Reinhardstoettner [1887], I, 14, Nunes, *Chrest. arch.*, p. CXLV [§ 171, 1]; cf. *ibid.* 24, Ebeling, *Probl.* I, p. 106; 128, Meyer-Lübke, *Gramm.*

III, § 610; 141, Nunes, *Chrest. arch.*, p. CXLVI [§ 172]). — *vus amo mais ca nulha ren* (*Canc. da Ajuda*, éd. C. Michaëlis de Vasconcellos [1904], 336, Nunes, *Chrest.*, p. CXLVI [§ 171, 1]; cf. *ibid.* I, p. 360, éd. Leite de Vasconcellos, *Textos arch.*[2], p. 20 [III, 5, 20]). — *mais sei eu ca ti assaz* (*Af. x C. M.*, 15, Nunes, *Chrest.*, p. CXLVI [§ 172]). — *avia i mais gente ca en Mirra* (*S. Nicolau*, éd. Pedro A. d'Azevedo dans *Bausteine zur rom. Phil.*, Nunes, *Chrest.*, p. 98). [1]

Combinée avec l'article défini ou le pronom personnel de la 3:e personne, la conjonction *ca* a donné comme résultat *coo* (*quoo*) et *quoos:*

Nam quero mayor vinganca coo chamar: minha molher (*Cancioneiro geral*, éd. de Stuttgart 1846—1852, I, 251—2, Cornu *Rom.* XII, 256; cf. *ibid.* I, 258, 10: 397, 38; 398, 8; II, 27, 8; III 216, 8; 299, 4). — *tardaria mais quoo meu* (*Ibid.* II, 494, 12; cf. II, 565, 20; III, 89, 8). — *que mays val hum desengano . . . quoos enganos de prazer* (*Ibid.* III, 314, 18).[2]

On trouve encore en portugais moderne (populaire):

se não quer mais cá isso, está servido (Moraes Silva, *Diccionario da lingua portugueza*, 7:e éd. [1877], I, p. 298, s. v. *Cá*, Jeanjaquet, *Rech.*, p. 66).[3]

§ 10. — *Galicien moderne.*

Craso foi mais rico ca Pompeyo (J. A. Saco Arce, *Gramática Gallega* [1868], p. 38, Jeanjaquet, *Rech.*, p. 66; cf. *ibid.*, p. 213). — *Val mais quen Dios ajuda, Ca quen moito madruga* (A. de la Iglesia, *El idioma gallego* [1886], III, p. 223, Jeanjaquet, *Rech.*, p. 66 s.).

---

[1] Dans les expressions port. *sam-i-ca, sam-i cas*, esp. **son ca, soncas* (voir C. M. de Vasconcellos, *Zs. f. rom. Phil.* IV (1880), pp. 602, n. 4, et 603—4), *ca* est probablement la conjonction complétive *ca;* cf. cependant, sur **son ca, soncas*, Meyer-Lübke, *Gramm.* III, § 703 (fin).

[2] Quand la graphie est *co* ou *quo*, il s'agit peut-être plutôt d'une combinaison avec *que* (voir Cornu, *l. c.):*

muyto moor co galarim (*Canc. geral* I, 44, 3; cf. III, 299, 5). — *e cada dya avorreça || a vyda mays quo morrer* (*Ibid.* I, 379, 27; cf. III, 460, 4).

[3] Cf. J. J. Nunes, *Dialectos algarvios*, *Rev. Lusitana* VII, 51.

Chap. II. — *Juxtaposition romane*

Nous avons dit plus haut (p. 381) que la parataxe latine (un terme de mesure ou de quantité suivant immédiatement certains comparatifs neutres) n'a pas subsisté dans les langues romanes. Diez[1] cependant avait, tout en référant au latin, cité deux exemples provençaux et un français de la «chute» de la particule comparative: prov. *mais cen piuzellas (Chx.* II, 260; *LR.* IV, 157 b); *mais cent ans (Chx.* III, 3); fr. *paien d'Arabe s'en turnent plus cent (Rol.*, p. 108). Ces exemples ne prouvent pourtant rien. Les deux exemples provençaux sont à interpréter autrement. Dans le premier, *mais* est tout simplement la conjonction adversative (le nombre précis «cent» est confirmé par les vers qui se lisent plus bas: *C e n t cavayers vos ai vist heretar, Et autres c e n t destruir' et issilhar).* Dans le second exemple provençal *(E deu hom mais cent ans durar Qui 'l joy de s'amor pot sazir),* on peut fort bien traduire *mais* par «désormais»[2]. Quant à l'exemple français, il a depuis longtemps été reconnu fondé sur une leçon fautive; il faut lire: *Paien d'Arabe s'en turnent plus de cent*[3].

Mais, si la parataxe latine n'a pas subsisté[4], les lan-

---

[1] *Gramm.* III[3], p. 400.

[2] Cf. la traduction de M. A. Jeanroy, *Poésies de Guillaum IX* (1950), p. 51 (str. IV): «celui-là vivra cent ans qui . . . .».

[3] Voir Littré, *Hist. de la langue franç.* I (1878), p. 137.

[4] L'exemple cité par Burguy *(Gramm.* II, 390):

> *Fiers e hardiz plus leoparz, Od les glaives les esboelent* (Benoît, *Chron. des Ducs de Norm.*, éd. Michel [1836-1844], vers 22375—6)

est naturellement corrompu, puisque *leupart* est dissyllabique en a. fr. L'assertion de M. R.-L. Graeme Ritchie *(Recherches sur la syntaxe de la conjonction «que» dans l'ancien français* [1907], p. 156), selon

gues romanes présentent deux autres constructions paratactiques, remontant sans doute au latin vulgaire. La particule comparative peut manquer: 1:o après non — magis au sens de «ne — pas — excepté», «seulement», etc., et 2:o entre deux propositions.

§ 1. — *Non — magis, «ne — pas — excepté», «seulement»*

Dans la plupart des langues romanes (ancien français, provençal, catalan, italien, rhétoroman, roumain) on trouve une construction syntaxique où, après non — magis, il semble y avoir ellipse de la particule comparative. Les constructions romanes se laissant ramener au type latin *non habet filium magis unum* («il a seulement un fils»), on serait donc tenté *a priori* de croire à l'omission de *quam* en latin vulgaire. Que tel ne soit cependant pas le cas, M. A. Tobler[1] l'a irrévocablement démontré. On a, selon lui, dû dire en latin vulgaire: *non habet filium magis, habet unum* (ou plutôt: *non habet filium magis, unum habet)*[2], ensuite, par ellipse du second *habet: non habet filium magis, unum*, et enfin, par changement de la place de la pause (cf. all. *dass): non habet filium, magis unum*[3]. Du sens «ne — pas — excepté»,

laquelle l'ancien français aurait continué la construction latine paratactique, ne se fonde que sur des cas avec non — magis, «ne — pas — excepté», «seulement», etc., dont nous parlerons tout à l'heure.

[1] *Verm. Beitr.* III[2] (1908), p. 88 s.

[2] Pour cette correction, voir G. Ebeling, *Krit. Jahresb.* V, I, p. 218.

[3] M:lle E. Richter *(Zs. f. rom. Phil.* XXXII, p. 660 s.) n'approuve pas l'explication de M. Tobler. Elle admet la priorité de la construction non — magis quam: on aurait omis *quam* dans une réponse à la question *Non magis?* (= «Pas davantage», «seulement»), p. ex.: *Quantos filios habes? — Duos. — Non magis? duos? —* (Réponse) *Non magis, duos,* d'où *Non magis duos.* Nous nous tenons à l'explication de MM. Tobler et Ebeling, qui nous paraît bien plus simple.

«seulement», se sont peu à peu développées d'autres significations, dont il n'y a pas lieu de parler ici[1]. A côté de non — magis, il y a aussi, par redoublement de la négation, non — non magis, ou, par l'omission de non, simplement magis.

a) Ancien français:

E si ne furent mais il dui (Marie de France, *Poésies*, éd. Roquefort [1819—20], I, 456). — *Jo ne sai veirs nul hume Ne mès Rollant ki'ncore en avrat hunte* (*Rol.*, éd. Stengel, v. 381—2).

b) Provençal:

e no sunt mais o lui(,) trei conpainon (*Gir. de Rossillon*, Appel, *Prov. Chrest.* I, 127). — *no y falh mas un pauc de merce* (R. de Berbezilh, Appel, *Prov. Chrest.* XXIX, 43). — (Lim.) *Ne béu jamai nou ma d'aigo* (F. Mistral, *Lou Tresor dóu Felibrige*, II, p. 247 c). — *Qu n'auve mas una clocha, n'auve mas un soun* (J. Roux, *Prouv. bas-lem.* VIII, 11, *Zs. f. rom. Phil.* VI [1882], 555). — *Chal mas un cop per tuar lou Loub* (*Ibid.* X, 8, p. 560). — *Lou jour coumençavo ma de pounge* (Mistral, *Tres.* II, 247 c.).

---

[1] Mentionnons seulement, pour l'a fr., les acceptions:

a) excepté: *Tuit sunt ocis cist franceis chevalier Ne mès seisante que deus ad esparmiez* (Rol., éd. Stengel [1900], v. 1688—9); sans *ne: Tote estoit noire mès un bras qu'ele ot blanc* (*La Mort Aymeri de Narbonne*, éd. J. Couraye du Parc [1884], v. 449);

b) ne — pas — mais seulement: *N'i unt ne armes ne destriers, Ne mais furches, fauz e coigniées* (Benoît, *Chron. des Ducs de Norm.*, éd. Michel, v. 5110—1);

c) ne — pas — pourvu que: *N'at cure de mesaise ne de paine a soffrir, Mais solement a lui puist a derrains venir* (*Poème Moral*, éd. W. Cloetta [1886], coupl. 65 c-d).

d) (ne — pas —) quoique: *jà ne se desfendra, mais bien soit envaie* (*Rom. d'Alixandre*, éd. Michelant [1846], p. 291, 18). — sans *ne*: *Par dreite force e par asaut L'ont remonté, mais bien li peist* (*Rom. de Troie*, éd. L. Constans [1904—1908], v. 8620—1).

e) ne — pas — mais: *onques mes nel virent A si grant feste an chambre antrer, Por dormir ne por reposer; Mes cel jor einsi li avint* (*Yvain*, éd. W. Foerster [1906], v. 46—9).

Cf. Tobler, *Verm. Beitr.* III², p. 93 ss.; E. Richter, *Zs. f. rom. Phil.* XXXII, p. 661 ss.

c) Catalan:

Que ab mi no pots res guaynar, Mas bastonades, si les vols (En Buc, *Catal. Streitgedicht,* éd. W. Foerster, v. 72—3, *Zs. f. rom. Phil.* I, 81). — *La corrent d'ayre passa no més per les fosses nasals* (B. Schädel, *Manual de fonètica catalana* [1908], p. 21).

d) Italien:

In chi de mete lo savio la soa speranza? noma in quello chi he somo savio (Prose gen., éd. Ive, *Arch. glott. it.* VIII, p. 10, l. 6—7; cf. *ibid.* 10, 8. 9. 10; 30, 38; 66, 31; 67, 29; 78, 39; 94, 39). — *che nessun a dagno. noma da si meesmo (Ant. par. lomb.*, éd. W. Foerster, *Arch. glott. it.* VII, p. 1, l. 15; cf. *ibid.* XII [1890—1892], p. 416 s. v. *noma;* Ebeling, *Krit. Jahresb.* V, I, p. 221). — *E no rengna noma per anni .XII.* (*Rec. d'ex. en a. it.*, l. 391, éd. Ulrich, *Rom.* XIII, 39; cf. *ibid.* lignes 216, 218]. [1]

e) Rhétoroman:

(Eng.) *Ch'ell sto aquo noma ad urer, Chia ell nun po ne baiver ne mangier (Hiob. Ein obereng. Drama aus dem XVII. Jh.*, éd. Kofmel [1889], v. 183—4). — (Surs.) *Simon Petrus schet á lgi, Senger, bucca mai ils peis, mo er ils mauns* (Luci Gabriel, *Ev. Joh.* XIII, 9, Ulrich, *Rhät. Chrest.* I, p. 1, l. 21—2). — (Istrie, Muggia) *gavón vu diés figuói, e dio no me n'a lasá nóme dói (Reliquie ladine*, éd. J. Cavalli, *Arch. glott. it.* XII, p. 287, l. 2). [2]

---

[1] Cf., pour l'anc. vén., la version rimée des *Sette Savi* (Rajna, *Rom.* VII, 50: *noma, nomma),* et pour les dialectes modernes de l'Italie septentrionale (gên. *noma;* piém.-lomb. *nomá, nomae, numá, numae, numè, domá, dòma, dumè, dommà, ma, mae;* vér. *noma, dóma;* pad. *dome, lóme;* vén. *nome;* istr. *nama;* etc.), Ascoli, *Arch. glott. it.* I, 65 (no. 145), 410, et 433, n. 4; Flechia, *Arch. glott. it.* VIII, 373; Gartner, *Zs. f. rom. Phil.* XVI, 334, n. 3; Meyer-Lübke, *Gramm.* III, § 702; Puscariu, *Etym. Wörterbuch der rum. Spr.*, no. 1202. Les formes avec un *d* ou *l* initial peuvent s'expliquer par des effets de dissimilation (voir Ascoli, *Arch. glott. it.* I, 65 [no. 145], et 433; Cornu, *Rom.* XIX, 286; Gartner, *Zs. f. rom. Phil.* XVI, 334, n. 3), peut-être aussi par l'influence de *demo* (< de-modo), «à peine», avec l'acception du simple *mo* (< modo), «seulement» (voir Ascoli, *Arch. glott. it.* I, 410, n. 1).

[2] Cf., pour les formes rhétoromanes anciennes et modernes (*nomma, nuomma, numma, nume, nome, nomi, na mai, name, doma, dome, damai, dame, demai, deme, mai, me, ma, suma, soma),* Gartner, *Raet. Gramm.*, pp. XXXVII, XLIII, 5—6 et 35; Gröber, *Grundr.* I², 618, n. 1; *Zs. f. rom. Phil.* XVI, 334, n. 3; Meyer-Lübke, *Gramm.* III, § 702; Pallioppi, *Diz.* 490 s. v. *nomma;* Puscariu, *Et. Wb.*, no. 1202. Sur les formes avec un *d* initial, voir la note précédente; celles qui commencent par

f) Roumain:

si nimină nu stie fiĭul numai tatălŭ (Tetraev. de 1574, Math. XI, 27, éd. M. Gaster, *Arch. glott. it.* XII [1890—2], 218). — *citez deci din limba română numai două cazuri analoge* (S. Puscariu, *Zs. f. rom. Phil.* XXXI, 617).[1]

§ 2. — *Juxtaposition de deux propositions*

Anciennement les langues romanes admettaient souvent la juxtaposition de deux propositions, au lieu d'une proposition principale accompagnée de sa subordonnée, usage remontant sans doute au latin vulgaire.[2] Ainsi, p. ex., en ancien français:

Prop. relative: *N'i ad paien, nel prit et nel aort* (*Rol.*, éd. Stengel, v. 854).

Prop.-sujet: *Ce m'est avis, trop i a letre* (*Cligés,* éd. Foerster [1901], v. 1412).

Prop.-régime: *Et or sai bien: n'avons guaires a vivre* (*Rol.*, éd. Stengel, v. 1923).

Prop. consécutive: *Dunc out tel doel, unkes mais n'out si grant* (*Rol.*, éd. Stengel, v. 2223).

Prop. finale: *Por çol firent nel devorassent Ors ne lĕon* (*Rom. de Thèbes,* éd. Constans [1890], v. 121—2).

Prop. causale: *Por çol vos di d'un son fil vueil parler* (*Vie de s. Alexis,* éd. G. Paris [1903], v. 15).

Prop. temporelle: *Set anz i porrat estre, ne serat remoüe* (*Voy. de Charl.*, éd. Koschwitz [1907], v. 325).

---

de- ou *da-* pourraient d'ailleurs être des composés nouveaux de magis avec la préposition de (voir Gartner, *Zs. f. rom. Phil.* XVI, 334, n. 3). Les formes avec un *s* initial (Bergell, Bergün) sont peut-être sorties d'une contamination avec si non (voir Gartner, *Zs. f. rom. Phil.* XVI, 334, n. 3). Quant aux formes *mo* (surs., frioul.), *demó* (Canazei) et *nómo* (Ampezzo, Carniole occidentale), elles contiennent sans doute, non pas magis, mais modo (voir Ascoli, *Arch. glott. it.* I, 410, n. 1; Gartner, *Raet. Gramm.*, p. 35).

[1] Cf. mac. *nu ma,* istr. *numai* (Puscariu, *Et. Wb.*, no. 1202).

[2] Cf. *G. Dubislav, Über Satzbeiordnung für Satzunterordnung im Altfranzösischen* (1888); R. L. Graeme Ritchie, *Recherches sur la syntaxe de la conjonction «que» dans l'ancien français,* p. 121 ss.

Une construction analogue se rencontre anciennement dans les langues romanes pour les propositions comparatives, sans qu'il soit permis d'admettre *l'omission* de la conjonction comparative: [1]

a) Ancien français: *Et la luors de sa biauté Rant el palés* p l u s *grant clarté, Ne feïssent quatre escharboncle* (*Cligés*, éd. Foerster, v. 2749—51). — a i n s i *metroit totes ses herités, Ogiers ne soit fors du castel jetés* (*Ogier de Dan.*, v. 7567, cité par E. Étienne, *Essai de gramm. de l'anc. franç.* [1895], p. 296).

b) Ancien provençal: *Et aura·i* m a i s *de foudatz no·y a de sen* (*Poésies de Guill. IX*, éd. Jeanroy, I, v. 2, p. 22).

c) Ancien italien: *E* p i ò *soave dorme in vile e piccial letto . . . . no face segnore en grande e caro suo* (Guit. d'Arezzo, *Lettere* I, p. 4, cité par Raynouard, *Choix* VI, 142).

Chap. III. — *Constructions comparatives romanes avec* q u e *et* d e

Si donc les constructions latines du complément des comparatifs ne se continuent plus dans les langues romanes (sauf, peut-être, celle avec *quam*), [2] ces langues ont recours à deux constructions nouvelles, celle avec la conjonction *que*, continuation syntaxique de *quam*, et celle avec la préposition *de*, continuation syntaxique de l'ablatif de comparaison.

La conjonction comparative *que*, que présentent toutes les langues romanes, excepté le roumain (fr., prov., cat., esp., port. *que*, it. *che*, rhét. *che, ca*), est d'origine débattue. Comme

[1] Sur cette construction, cf. Diez, *Gramm.* III³, p. 400; G. Dubislav, *Über Satzbeiordnung für Satzunterordnung im Afrz.*, pp. 9 et 24 s.; Tobler, *Verm. Beitr.* I² [1902], p. 224 s.; R. L. Graeme Ritchie, *Recherches sur la syntaxe de la conjonction «que»*, p. 155 s.

[2] Voir ci-dessus p. 382 ss.

la forme du latin vulgaire a dû contenir un *e* ou un *ĭ*, [1] on a pensé, en premier lieu, à *quid*, remplaçant la conjonction latine *quod*. [2] Cette étymologie semble cependant devoir être abandonnée, vu l'emploi très restreint de *quid*, comme conjonction en général, dans le latin postclassique. [3] M. Jeanjaquet [4] a proposé l'étymologie *quem*, et son argumentation prouve que les formes du pronom relatif ont eu une tendance à se réduire à *quem* en bas-latin. Si cependant nous hésitons à adopter cette étymologie, c'est que le relatif *que* ne nous semble pas nécessairement avoir la même origine que la conjonction *que*. Il semble bien plus conforme aux habitudes du latin postclassique d'y voir, avec M. Rydberg, [5] le développement de la conjonction latine *quia*, devenue *qui* en position antévocalique. Nous aurions ainsi la même étymologie, *quia*, pour les deux conjonctions comparatives romanes, *ca* [6] et *que*.

[1] Le français n'exige pas la voyelle *e* (ĭ), vu que, dans cette langue, toute voyelle protonique a pu donner un *e* féminin; mais il va sans dire que l'étymologie du fr. *que* ne peut être détachée de celle du *que* (*che*, *ca*) des autres langues romanes.

[2] Voir Jeanjaquet, *Recherches sur l'origine de la conjonction «que»*, p. 41. Aux ouvrages, mentionnés par M. Jeanjaquet, qui admettent l'étymologie quid, on peut ajouter le *Dict. gén.* de Hatzfeld-Darmesteter-Thomas, p. 1845 s. v., et A. Zauner, *Rom. Sprachwiss.*, 2:e éd. (1905), II, 96.

[3] Voir Jeanjaquet *Rech.*, p. 53 ss.; G. Rydberg, *Geschichte des französischen ə*, I, p. 377.

[4] *Rech.*, pp. 43—52.

[5] Voir *Gesch.* etc., I, pp. 360—79 (sur *que* comparatif < quia, p. 377 s.). Le sarde *qui* (*ki*) semble aussi parler en faveur d'une forme latine avec ĭ (et non *e*); cf. cependant Jeanjaquet, *Rech.*, p. 57. En ce qui concerne l'étymologie qui (< quia), nous ne comprenons pas bien l'hésitation de M. Meyer-Lübke (*Archiv de Herrig* CIII, 440 s.), puisque c'est précisément après les voyelles brèves que se produit régulièrement en italien le redoublement de la consonne initiale suivante, indépendamment de l'existence antérieure d'une consonne finale, ou non (p. ex. *dammi* < da mihi).

[6] Voir ci-dessus, p. 382.

L'autre façon d'amener, dans les langues romanes, le complément du comparatif, celle avec la préposition *de* (fr., prov., cat., esp., port., roum. *de*, it. *di*, rhét. *da*) ou un adverbe correspondant à *de* et un pronom (inde, de-unde), remonte syntaxiquement à l'ablatif (et au génitif) de comparaison. Dans le latin postclassique, on remplaçait souvent ces cas, suivant en cela les tendances grammaticales analytiques de l'époque, par diverses tournures prépositionnelles; ainsi, on trouve *ab* et *prae* avec l'ablatif, *ante*, *extra*, *inter*, *super*, *supra*, *ultra* avec l'accusatif. [1] Il paraît que c'est surtout de la construction avec *ab* qu'on s'est servi. [2] Plus tard *ab* a dû être régulièrement remplacé, dans le langage parlé, par la préposition *de*, bien que nous ne puissions signaler que fort peu d'exemples de cet emploi de *de* dans les textes latins de l'époque postclassique. Voici les exemples que nous connaissons: [3]

[1] Voir Ed. Wölfflin, *Arch. f. lat. Lex.* VII, 124 ss.

[2] Voir les nombreux exemples donnés par J. N. Ott, *Jahrb. f. class. Phil.* XXI (1875), 795 s; Wölfflin, *Arch.* VII, pp. 125—9; *Thes. linguae lat.* I (1900), 39—40; E. Richter, *Ab im Romanischen* (1904), pp. 7—8. — On a voulu voir là une influence de l'hébreu, qui se servait, pour les comparaisons, d'une préposition correspondant au latin *ab*; voir Wölfflin, *Lat. u. rom. Comp.*, p. 52; *Arch.* VII, p. 124 s.; Stolz-Schmalz, *Lat. gramm.*[3], p. 254 (d, § 92, Rem. 3). Comme cependant l'hébreu employait cette préposition après le *positif* (l'adjectif n'ayant pas, en hébreu, de degrés de comparaison) et que, d'ailleurs, l'emploi de *ab* n'était pas restreint aux auteurs ecclésiastiques, il faut douter de toute connexion directe entre les constructions hébraïque et latine; cf. G. Koerting, *Zs. f. rom. Phil.* III (1879), p. 581; A. Hammesfahr, *Zur Comp. im Afrz.* (1881), p. 36; Oliver M. Johnston, *Zs. f. rom. Phil.* XXX (1906), p. 643. La construction avec *ab* étant surtout employée par les auteurs africains, on pourrait, à la rigueur, y voir une habitude «punique», qui aurait passé aussi bien dans le langage biblique que dans celui des écrivains laïques nés en Afrique (voir Ott, *Jahrb. f. cl. Ph.* XXI, 796 s.; cette opinion est rejetée par le *Thes. ling. lat.* I, 39).

[3] Ces exemples sont empruntés de Diez, *Gramm.* III[3], p. 399; Wölfflin, *Arch. f. lat. Lex.* I, p. 299; VII, p. 131; *Revue critique* VII (1873), I:er sem., p. 87.

si plus de triginta pedibus patuerit (Aggenus Urb., *Grom.* 11, 19, et Hyginus, *Grom.*, p. 109, 2 L.). — *senior aetate erat de Brunchilde* (*Gesta Franc.*, cap. 31). — *si minus sunt de decem* (*Lex Lang.*). — *si minor grex de triginta capita fuerit* (*Lex Lang.*). — *menus de quadraginta juges* (Mur. I, 526, a. 769). — *harum (navium) duas minus de triginta* (Nith. 2, 6). — *De reliquis legibus plus habet* (Cod. Theodos. 8, 18, 1 init.). — *accentus est anima verborum sive vox syllabae, quae in sermone plus sonat de ceteris syllabis* (IX:e s., H. Keil, *Gramm. lat.*, Suppl., éd. H. Hagen [1870], XLV, 17).

Nous avons dit plus haut (p. 381) que la construction conjonctionnelle romane avec *que* est la continuation syntaxique de la construction latine avec *quam* (ou *atque*), tandis que la construction prépositionnelle romane avec *de* continue l'ablatif (et le génitif) de comparaison, ainsi que la construction paratactique latine. Mais l'emploi des deux constructions romanes ne correspond pas exactement à l'emploi respectif des constructions latines. Du point de vue roman, il convient de distinguer les quatre catégories suivantes:

A. — Le complément est un terme de quantité ou de mesure, de sorte qu'il ne s'agit pas d'une véritable comparaison, mais d'une quantité ou d'une mesure indéterminées dont la limite inférieure ou supérieure est fixée. En latin, on avait dans ce cas la construction paratactique (*Plus quingentos colaphos infregit mihi*), mais aussi celle avec *quam* (*Caeduntur Hispani nec plus quam quattuor milia hominum effugerunt*) ou celle avec l'ablatif de comparaison (*Ne diutius anno in provincia essem*).

B. — Le complément, second terme d'une véritable comparaison, est un substantif (exprimé ou sous-entendu) [1] ou un pronom, formant le sujet ou le régime direct de la proposition comparative abrégée. Le complément peut alors

[1] Ou tout autre mot substantifié.

être considéré comme le point de comparaison à partir duquel un objet apparaît à un degré plus (ou moins) élevé doué d'une propriété ou exerçant une action.[1] Le latin pouvait, dans ce cas, se servir de l'ablatif de comparaison (*Quid est in homine ratione divinius?*), à côté de la construction avec *quam* (*Lingua Graeca locupletior est quam Latina*) ou de celle avec *atque* (*Alio sunt illi ingenio atque tu*).

C. — Le complément, second terme d'une véritable comparaison, est un autre mot ou groupe de mots qu'un substantif ou un pronom, savoir: un adjectif (ou pronom possessif sans article), un adverbe (ou expression adverbiale), un verbe (infinitif), ou bien une proposition. Dans ce cas, l'emploi de la conjonction *quam* (ou *atque*) était obligatoire en latin (*Paulli concio fuit verior quam gratior populo. — Divitiae a stultis magis quam a sapientibus expetuntur. — Mori millies praestitit quam haec pati. — Ne aliter, quam ego velim, meum laudet ingenium. — Aliter de illis ac de nobis judicamus. — Amicior mihi nullus vivit, atque is est*).

D. — Le complément forme, avec un adverbe de valeur comparative précédent, une proposition subordonnée (complète ou abrégée) indiquant l'antériorité de temps. Le latin avait, dans ce cas, *quam* (*Nunc, antequam ad sententiam redeo, de me pauca dicam*)[2].

[1] Cf. Meyer-Lübke, *Gramm.* III, § 277.

[2] Le latin se servait aussi du *quam* comparatif avec des adverbes indiquant la postériorité de temps (*Hannibal anno tertio, postquam domo profugerat, Africam accessit* Nep. 23. 8, 1). Comme cependant l'idée de comparaison a complètement disparu, dans les langues romanes, devant l'idée de temps (fr. *après que*, etc.), nous ne nous occupons pas des correspondances syntaxiques romanes du latin *postquam*.

A. — *Le complément est un terme de quantité ou de mesure*

A part quelques exceptions de peu d'importance, les langues romanes se servent uniquement de la préposition *de*, apparemment parce que l'emploi de la conjonction *que* comporte toujours une idée de véritable comparaison. Une exception importante est cependant à faire pour les constructions négatives non—magis *que* et non—plus *que*, au sens de «ne — pas — excepté», «seulement», etc. Pour des raisons inconnues jusqu'à présent, *que* paraît avoir été employé après non—magis, à l'exclusion de *de*, dès le début de l'époque romane. Les rares cas avec *de* sont des constructions analogiques postérieures.

§ 1. — *Français.*

Mais de quarante teises del mur en abatrai (*Voy. de Charl.*, 5:e éd. Koschwitz [1907], v. 514)[1]. — *M'est avis que tu zou as rebaché déjà més de vingt foés* (pat. poit. [Aunis], E. Herzog, *Neufrz. Dialekttexte* [1906]. XXVII, 5). — *Grifuns i ad plus de trente milliers* (*Rol.*, éd. Stengel, v. 2544). — *Il mandet de ses homes en avant de cent milie* (*Voy. de Charl.*, éd. Koschwitz, v. 634). — *Il a dormi plus de dix heures.* — *Il a mangé plus de la moitié du pain.* — *Plus d'un témoin a déposé* (Ac.).[2] — *Il est plus de minuit*[3]. — *De l'argent plus d'à*

---

[1] Le comparatif *mais* suivi de *de* est rare en ancien français. M. Tobler (*V. B.* III[2], 87) n'en cite que trois exemples, dont celui que nous donnons dans le texte. M. Ebeling (*Krit. Jahresb.* V, I, p. 217) y a ajouté un quatrième. Cf. encore Godefroy, *Dict.* V, 89 c, s. v. *Mais.*

[2] Les rares exemples de *plus qu'un* qu'on trouve en français sont dus à l'analogie des cas où *que*, après *plus*, amène une véritable comparaison:

Plus qu'ung, seduicts, ont desmenty leur nom (Clotilde de Vallon-Chalys, cité par E. Mätzner, *Syntax der neufrz. Spr.* [1843—1845], § 135).

Mais l'exemple *Encore une nuit, plus qu'une* (A. Daudet, *Sapho*, p. 283) n'appartient pas à cette catégorie, *plus* n'étant qu'une addition pléonastique à *que*, équivalent de *ne — que*, «seulement», construction dont nous parlerons plus bas.

[3] D'après Plattner (*Ausf. Gramm. der franz. Sprache* IV [1907],

moitié dépensé (Ac.). — *N'êtes-vous pas cocu plus d'à demi?* (La Font., *Contes* III, 3, 154; cf. *ibid.* I, 2, 161; II, 4, 62; IV, 9, 50; V, 7, 27; *Psyché*, L. I, éd. des Grands Écr. VIII, 96; *Poés. div.*, *Ball.* III, 22, éd. des Grands Écr. IX, 13)[1]. — *Pourquoi ne céderait-on pas aux descendants des Mexicains et des Péruviens quelques portions de ces terres qui faisaient leur domaine, puisqu'elles sont si vastes et plus d'aux trois quarts incultes?* (Buffon, *Minér.* IV, 342, Littré, *Dict.* III, 1176 a, s. v. *Plus* 14°). — *Cela coûte moins de dix francs*[2]. — *Il ne pourront prendre nul aprantiz a meins de .X. anz* (Est. Boil., *Liv. des mest.*, éd. Lespinasse et Bonnardot, 1:re p., XXIX, 2, Godefroy, *Dict.* V, 363 a, s. v. *Moins*). — *Je ne lui donnerai pas ce cheval à moins de mille francs* (Ac.)[3]. — *Il a achevé son travail en moins de huit jours.* —

---

p. 72), on dirait plutôt: *Il est plus que minuit.* C'est peut-être une tournure analogique propre au langage familier.

[1] Devant *à demi* on trouve également *que:*

La course de mes jours est plus qu'à demi faite (Racan, *Sur la retraite,* cité par Littré, *Dict.* III, 1176 a, s. v. *Plus* 14°). — *craignant d'être surpris, ils s'étaient dérobés, la laissant là, plus qu'à demi morte* (C. Mendès, *Nouveaux Contes de Jadis,* p. 61).

Les grammairiens des siècles passés ont longuement discuté la question de savoir laquelle des deux constructions est à considérer comme la correcte (voir Girault-Duvivier, *Gramm. des grammaires*, 11:e éd. [1834], pp. 580—1). Malgré l'opinion de Littré *(loc. cit.),* il nous semble de toute évidence que la construction avec *de* est la seule logiquement admissible, puisqu'il ne s'agit pas d'une véritable comparaison. La langue moderne semble cependant préférer la tournure *plus qu'à demi,* apparemment parce que la locution *à demi* s'est attachée de près à l'adjectif (ou le participe) suivant, de sorte qu'ils n'évoquent ensemble qu'une idée simple (on dit donc *plus qu'à demi faite* [le vers de Racan est souvent écrit avec tiret: *plus qu'à demi-faite,* cf. Gir.-Duv., *Gramm.*[11], Notes p. 4, no. 159] comme on dit: *plus que commencée).* — La locution synonyme *plus qu'à moitié,* au contraire, est rare; cf. Plattner, *Ausf. Gr.* IV, 72.

[2] Dans un exemple comme *Enfin, grâces aux dieux, j'ai moins d'un ennemi: La mort de Séleucus m'a vengée à demi* (Corn., *Rodog.* V, 1, 1497—8), *de* n'est pas comparatif, mais indique la mesure de la différence (= *un ennemi de moins*). Cf. Littré, *Dict.* III, 592 b, sous 17°.

[3] A côté de la signification «à un prix au-dessous de», la locution *à moins de* en présente une autre, équivalant à peu près à «sans (une certaine condition)», où *de* n'est pas la préposition comparative, mais sert à indiquer «la mesure de la différence» (voir Tobler, *Verm. Beitr.* III[2], p. 115 ss.):

Toute votre félicité, Sujette à l'instabilité, En moins de rien tombe par terre (Corn., *Pol.* IV, 2, 1110—2). — *Il a mangé son bien*

Et si funda en Engletiere El tans qu'il fu a mains de gierre, Sainte Marie de Radinges (Mousket, *Chron.*, éd. Reiffenberg, v. 18281, cité par Tobler, *V. B.* III², p. 117; cf., pour d'autres exemples tirés de l'a. fr., Tobler, *V. B.* III², p. 117 s.). — *Je sais qu'à moins d'une couronne sur la tête, je ne saurais seconder votre mérite* (Cyr. de Berg., *Péd. joué* V, 10, Littré, *Dict.* III, p. 591 b, s. v. *Moins* 8°). — *Je me voyois perdue, à moins d'un tel otage* (Corn., *Rodog.* II, 2, 511; cf. *Nicom.* V, 4, 1563; *Othon* IV, 4, 1368). — *à moins de cela il ne devoit point exposer sa réputation en produisant des ouvrages si ridicules* (Malherbe, éd. Becq de Fouquières, p. XXI, cité par Tobler, *V. B.* III², p. 117). — *Je ne lui pardonnerai pas à moins d'une rétractation publique* (Ac.). — *rien n'indique, à moins de recherches spéciales, au profit de qui la séparation a été prononcée* (A. Daudet, *Rose et Nin.* [Coll. Guillaume], p. 83 s.). — *Il est vrai qu'on est à l'abri du chômage et des renvois, à moins de manquements graves dans le service* (C:te d'Haussonville, *Ann. pol. et litt.*, 1907, t. II, p. 80 a).

On a, en français moderne, ce même *à moins de* suivi d'un infinitif:

Je ne ferai pas cela à moins d'être payé.

Mais cette façon de s'exprimer n'est guère en rapport direct avec celle qui précède. Il faut probablement partir de la locution conjonctive *à moins que*, où *que* est simplement complétif *(Je ne sortirai pas, à moins que vous ne m'accompagniez)*; cf. Tobler, *Verm. Beitr.* III², p. 118 s. Comme il y a un grand nombre de locutions conjonctives *(à condition que, de crainte que*, etc.) qui, devant un infinitif, prennent *de* au lieu de *que (Ils m'ont rendu la liberté à condition de m'expatrier)*, on peut croire que *à moins que* a suivi leur exemple.

Par une confusion avec cette même locution conjonctive *à moins que*, on est arrivé à employer *à moins que* avec un substantif, un pronom ou un infinitif, construction inusitée aujourd'hui:

Car il eust eu honte, si le plus pauvre homme de la ville de Thebes se fust passé à moins que luy pour sa personne (Amyot, *Les Vies des hommes illustres de Plutarque, Pelop.* VI, éd. 1818, t. III, p. 170). — *Moi dont la perte est sûre, à moins que sa ruine?* (Corn., *Nicom.* III, 8, 1096; cf. Corn., *Tois. d'or*, I, 2, 449; La Font., *Lettre XXIX*, éd. des Grands Écr. IX, 437). — *Le moyen d'en rien croire, à moins qu'être insensé?* (Mol., *Amph.* II, 1, 777; cf. *Sgan.*, sc. 17, 412; *Fâch.* II, 2, 332; Corn., *Suiv.* III, 1, 694; La Font.,

en moins de rien (Ac.)[1]. — *La largeur (de cette vallée) n'est jamais plus grande d'une demi-lieue, et presque toujours elle est moindre* (Thiers, cité par Plattner, *Ausf. Gr.* IV, 72). — *Le corps des oiseaux n'a jamais une chaleur moindre de 38 à 40° centigrades* (Zeller, cité par Plattner, *ibid.*)[2].

L'Eun. IV, 4, 1232; Balz., *Lettr.* III, 20, cité par Haase, *Synt. franç.*, § 88).

Enfin, par la contamination de *à moins que* et de *à moins de*, on a même eu *à moins que de:*

A moins que d'une reine, il n'a pu s'enflammer (Corn., *D. Sanche* IV, 5, 1400; cf. *Soph.* I, 3, 183; *Othon* III, 3, 858). — *A moins que de cela, l'eussé-je soupçonné?* (Mol., *L'Ét.*, I, 8, 365; cf. *La Princ. d'Él.*, Interm. III, sc. 1, éd des Gr. Écr. IV, p. 176). — *Toute puissance est foible, à moins que d'être unie* (La Font., *Fables* IV, 18, 1). — *Je ne pouvais pas lui parler plus fortement, à moins que de le quereller* (Ac.).

Ajoutons que, dans Commines, on trouve *au moins de* et *au moins que* au sens de «excepté» devant un substantif ou pronom:

peu ou nuls de ceux du duc alloient parler à luy... au moins de ceux qui avoient auctorité (éd. Buchon 2, 9, cité par A. Stimming, *Zs. f. rom. Phil.* I, p. 502). — *n'y a aucunes places fortes entre d'eux au moins que deux ou trois* (éd. Buchon 7, 14, cité par Stimming, *ibid.*).

A la construction non-comparative *à moins de* correspondent a. prov. *ab menhs de* (voir Tobler, *Verm. Beitr.* III², p. 116) et cat. *a més de* (= «en dehors de»: *La majoría dels dits accents són tan convenients, que de no usar-los dona lloch a una pronunciació molt lluny de la catalana, a més de la confusió que devegades poden ocasionar.* A. Tallander, *Lliçons familiars de gramàtica catalana* [1898], p. 105, n.).

[1] M. A. Tobler (*V. B.* III², p. 112) regarde l'expression *moins que rien* (p. ex. *Cet homme-là est moins que rien*, Ac.) comme primitivement équivalente à l'expression *moins de rien*. Selon notre avis, *moins que rien* comporte une véritable comparaison («Cet homme-là vaut moins que ne vaut aucune chose») et appartient, par conséquent, à notre catégorie *B*.

Dans Malherbe on trouve une fois *en moins de tourner la main* avec le sens de *en moins de rien:*

Vous les verrez tout d'un coup pâmés de rire, et en moins de tourner la main ils crieront (Malh., II, 376).

Cf. Haase, *Synt. franç.*, p. 453 (note à la p. 360).

[2] Après *plus grand* et *moindre* on trouve cependant aussi *que* avec un terme de quantité ou de mesure comme complément, parce que, en

Contre la règle générale, on trouve, devant des termes de quantité et de mesure, les locutions *ne — mais que* (a. fr.) et *ne — pas plus que* au sens de «ne — pas — excepté», «seulement». Dans ces cas il s'agit d'une tournure spéciale, équivalent de *ne — que* (dont nous parlerons plus bas), où l'emploi de *que* est de règle, indépendamment de la nature du complément suivant[1]. En voici quelques exemples:

1) *ne — mais que:*[2]

De cent milliers n'en pout mais qu'uns aler (Rol., éd. Stengel, v. 1448 e). — *De ci a la n'ad mais que VII liwees (Ibid.*, v. 2759). — *Des XII pers li X en sunt ocis, Ne mès que dous nen i ad remés vis (Ibid.*, v. 1308—9). — *Dont l'ostat de laenz, et cant il l'en geita, Ne mais ke quinze jors al secle demora (Poème Mor.*, éd. Cloetta, coupl. 420 a-b). — *Li coens ne li fist mais la nuit que trente feiz (Voy. de Charl.*, éd. Koschwitz, v. 726)[3]. — *O lui n'en meine mais que dous chevaliers (Le*

---

effet, dans certains cas ce terme peut être considéré comme le second terme d'une véritable comparaison:

Le nombre des strophes varie aussi, tantôt moindre que trois, tantôt supérieur (F. de Gramont, cité par Plattner, *ibid.).*

[1] On a vu plus haut (p. 389) que l'ancien français connaissait également la construction paratactique *ne — mais* (sans *que).* M. Tobler *(V. B.* III², p. 88 s.) est d'avis que *ne — mais que* est sorti de la contamination de *ne — mais* et de *ne — que.* Le fait que *ne — que* est rare en ancien français et que l'espagnol et le portugais connaissent non — magis *que,* mais non pas non — *que* (voir G. Ebeling, *Hist. franz. Syntax 1896* [= *Krit. Jahresb.* V, pp. 164—238], pp. 58 [= 218] et 80 [Err.]), semble cependant témoigner de l'existence primitive en a. fr. de *ne — mais que* à côté de *ne — mais.* Au contraire, *ne — (pas) plus que* n'est qu'une amplification de *ne — que.* — Pour les acceptions ultérieures de *(ne —) mais que*, voir Tobler, *Verm. Beitr.* III², p. 95 s.; E. Richter, *Zs. f. rom. Phil.* XXXII, p. 662 s.

[2] Très rarement on trouve *ne — mais de*:

Que la lune en sun curs N'at nient mais de dis jurz (Ph. de Thaün, *Li Cumpoz*, éd. Mall [1873], v. 3323—4).
Dans de tels cas, on appuie spécialement sur *mais.*

[3] La leçon est conjecturale; le seul ms. porte: *Li quens ne li fist la nuit mes que ·XXX· feiz;* cf. Ebeling, *Krit. Jahresb.* V, I, p. 218.

Cour. de Louis, éd. E. Langlois [1888], v. 2101). — *Que d'aus n'i avoit meis que treze (Cligés,* éd. Foerster [1901], v. 2037). — *Ne demora Guillaumes mais que deus jours iki (B. de Comm.,* éd. Scheler, 1809, cité par E. Müller, *Die Vergleichungssätze im Frz.* [1900], p. 99). — *N'en remaine avec lui ne mais que trente et sis (Chev. au cygne,* éd. Hippeau, 204, cité par Tobler, *V. B.* III², p. 91). — *La véissiés tant Sarrazin morir, — maul soit de cel qui en eschapast vis, — ne mais que ·c· qui en fuie sont mis (Fragm. de Girb. de Metz,* v. 49—51, éd. H. Suchier, *Rom. Stud.* I [1875], 378). — *issent tuit fors . . . Ne mais que vint, qui la dame ont gardee (Jourd. de Blaiv.,* éd. Hofmann, v. 2818, cité par Tobler, *V. B.* III², p. 93) [1].

2) *ne — (pas) plus que :* [2]

Plus ne vesquirent que trois jors et demi (La Mort de Garin le Loherain, éd. Du Méril [1846], p. 222, v. 2, cité par H. Jacobius, *Die Erziehung des Edelfräuleins im alten Frankreich* [1908], p. 13, n. 1). — *Plus de ses enfans ne perdi que trois* (Ph. Mousket, *Chron.* 2857, cité par G. Dubislav, *Über Satzbeiordnung für Satzunterordnung im Afrz.* [1888], p. 26). — *Son aage n'estoit pas de plus que XVI ans* (Joinv. 269, cité par Littré, *Dict.* III, 1177 b). — *J'aimerais mieux vous conseiller tout bourgeoisement d'acheter le volume qui compte plus de cinq cent cinquante pages . . . et ne coûte pas plus que trois francs cinquante* (Ch. Mourras, dans *La Revue Fél.* XV [1903], p. 267).

§ 2. — *Provençal.*

Pero si·m retinc ieu tan de covenen Que s'el lo teni' un an qu'ieu lo tengues mais de cen (*Poésies de Guill. IX,* éd. Jeanroy, I, 20—1, p. 23). — *Tourena — Rena! — Castelnueu — Te cranha mas d'un ueu* (J. Roux, *Prouv. bas-lem.* III, 2, *Zs. f. rom. Phil.* VI, p. 538). — *Mai d'un Prouvençau à l'Anglés s'arrapo* (F. Mistral, *Mirèio,* éd. Koschwitz [1900], I, 250; cf. I, 528; IV, 276).

Par la contamination de *mai que* avec *mai de,* on a en prov. mod. la locution *mai que de* (devant *un*):

---

[1] Dans les exemples où la proposition précédant *ne mais que* est affirmative, cette locution a le sens de «excepté».

[2] Il va sans dire que la construction *ne — pas plus de* se retrouve également:

Elle n'avait pas plus de quelques jours à vivre (Balzac, cité par Plattner, *Ausf. Gr.* IV, 72).

Dominus vobiscum! — Jamais curat crebet de fam. — Et cum spiritu tuo! — Sia be, mais que d'un cop (J. Roux, *Prouv. bas-lem.* I, 10, *Zs. f. rom. Phil.* VI, 527). — *Mai que d'un Anglés cabusso e peris* (Mistral, *Mir.* I, 249). — *Mai que d'uno long-tèms acoumpagno d'amour La velo gounflo* (F. Mistral, *Calendau*, éd. Lemerre [1887], p. 108).

§ 3. — *Catalan.*

En aquell temps era costuma que quant anauen en les osts lexauen aytals cartes a lurs mullers, que si per auentura ells eren presos o estauen en aquelles osts mes de .iij. anys e .iij. dies, que elles podien pendre altro marit sens mal estar (*Genesi de Scriptura,* trelladat del provençal a la llengua catalana per Mossen Guillem Serra en l' any M.CCCCLI, y que per primera vegada ha fet estampar en Miquel Victoria Amer [Barcelone 1873], p. 105). — *Respecte de las agullas de cusir, es curiós saber que una pessa tan petita ... passa per més de vuytanta mans diferentas* (S. Genis, *Lectura bilingüe*, 2:e éd. [1902], p. 158). — *La industria necessita per' sas obras que tots tres regnes de la Naturalesa li fassin bestreta, y per això veurèu que casi bé sempre en la fabricació de las cosas, per senzillas y ordinarias que sigan, hi entran materials procedents de més d'un d'aquèlls* (*Ibid.*, p. 140 s.).

Comme en a. fr., on a cependant *non — mas que* (*no — més que*) au sens de «seulement»: [1]

un hom era rich e hauia moltes ouelles, e apres de ell hauia un hom qui era pobre qui non hauia mas que una (*Gen. de Script.*, p. 113). — *sentía no poderli'n regalar més que cinch dotzenas* (Genis, *Lect. bil.*[2], p. 90). — *Tot signe gráfic, sempre qu' es usat, no ha de representar més qu'un sò* (Schädel, *Man. de fon. cat.*, p. 5).

§ 4. — *Espagnol.*

Mas de doscientas personas estaban mirando el baile (Cerv., *Nov. ej.*, éd. Brockhaus [1869], p. 5). — *Poco mas de un mes se estuvieron en los términos de Toledo* (*Ibid.*, p. 27). — *Poco más de una hora. — Quedará más de mes y medio. — Son más de las diez. — El almirante perdió más de la mitad de la flota. — Ganóse en aquella especulación*

[1] Sur l'expression catalane *no—més que*, cf. Ebeling, *Probl.* I, p. 13; *Krit. Jahresber.* V, I, p. 225. — Cf. *no — més* (sans *que*) ci-dessus p. 390.

más del duplo de los dineros invertidos en ella (A. Bello, *Gram. de la lengua cast.*, 5:e éd. [1896], § 1017). — *Menor de veinticinco años.* — *En menos de quince dias.*

Comme en français et en catalan, il y a en espagnol *no — más que* au sens de «seulement»: [1]

No le he visto más que una vez. — *Le contesté sin escribir más que cinco renglones.*

Par analogie avec *no — más que*, on a ensuite *no — menos que:*

No se gastaron menos que un millón de pesos.

§ 5. — *Portugais.*

non viveu, depois que se partiu de rei Artur, mais de tres meses (Nunes, *Chrest. arch.*, p. 56). — *e de Tremecen u el era atá u era el rei Aboamor á melhor de 400 legoas* (*Ibid.*, p. CXLVI [§ 171, 1]). — *e os cristãos pereceron melhor da quarta parte* (*Ibid.*). — *Mais de trinta homens.* — *Nada menos de meia legua.* — *Em menos de um minuto.*

En portugais moderne, il s'est introduit analogiquement, à la place de *mais de*, la construction *mais do que* (magis de illo + *que*), qui n'est primitive que devant une proposition:

---

[1] Sur la construction espagnole *no — más que*, cf. Ebeling, *Probl.* I, p. 12 s. — Dans l'ancienne langue, on trouve aussi *no — más de*, simple négation de *más de:*

no tiene V. M. mas de dos muelas y media (Cerv., *D. Q.*, cité par Wiggers, *Gramm. der span. Spr.*, 2:e éd. [1884], § 21, 7, a).

A. Bello (*Gram.*, § 1017) préfère, même pour nos jours, *no — más de* à *no — más que*. R. J. Cuervo (*Notas à la Gram. de la lengua cast. de D. Andreas Bello*, 5:e éd. [1896], § 112) explique que *de* s'emploie si l'on veut appuyer tout particulièrement sur *más* (*no — más de* = pas au delà de, jusqu'à).

era obrigada a relêr, m a i s d o q u e u m a v e z, os mesmos livros (Diniz, *As Pupilas do senhor reitor*, éd. Brockhaus, p. 40, cité par Meyer-Lübke, *Gramm.* III, § 283). [1]

§ 6. — *Italien.*

Vid' io p i ù d i m i l l e a n i m e distrutte Fuggir (Dante, *D. C.*, éd. C. Witte [1862], *Inf.* IX, 79—80). — *E m e n d' u n m e z z o di traverso non ci ha* (*Ibid.* XXX, 87). — *la storia attesta come riuscisse ad armare contro quel re il duca di Savoia, a cui fece perder p i ù d' u n a c i t t à* (A. Manzoni, *I Prom. sposi,* ch. I, éd. Brockhaus [1876], p. 5). — *La nostra armata ha perduto p i ù d i 2 5 0 0 s o l d a t i.* — *Sono p i ù d i d u e o r e.*

Comme en français, on a en italien, par une contamination avec *non — che* (dont nous parlerons plus bas), la locution *non — più che* au sens de «seulement»:

n o n essendo p i ù c h e s e i m i g l i a camminati la notte (Boccace, *Dec.* V, 4, éd. Milan, Sonzogno [1883—1884], II, p. 35). — *N o n se ne può consultar p i ù c h e t a n t o* (A. Caro, *Rett.* I, 2, cité par Tomm.-Bell. *Diz.* III [1871], 1059 c, s. v. *Più* IX).

Par analogie avec *non—più che*, on a également *non—meno che* devant un terme de quantité:

In quel tumulto n o n m e n o c h e t r e c e n t o c i t t a d i n i rimasero spenti nel comizio (A. Verri, *Le Notti Romane* I, 5, 2:e éd. de la Nuova Bibl. Pop. [Turin 1861], p. 55).

Ce qui surprend davantage, c'est qu'on trouve, par analogie, *più che* devant un terme de quantité même après une proposition affirmative:

Ammazzarono p i ù c h e d u g e n t o m i l a F r a n c e s i (Machiavel, *Op.* 5, 292, cité par Tomm.-Bell., *Diz.* III, 1058 c, no. 74). — *Era assai p i ù c h e t a n t o* (Tomm.-Bell., *Diz.* III, 1059 c, no. IX: «per meglio determinare o per contrapporre la propria all' altrui affermazione»). [2]

---

[1] Nous n'avons pas d'exemple de la construction n o n — m a g i s *que* en portugais devant un terme de quantité.

[2] Le *Dizionario* de Tommaseo-Bellini (voir *ibid.*) préfère cependant la construction primitive avec *di.* — Dans les dialectes où *ca* remplace

§ [illegible] — *Rhétoroman.*

(Surs.) *[illegible] quest [illegible]* [illegible] *Jeremias* [illegible] *Bibl. Cresi.* [illegible] — (Eng.) [illegible] *fic quasi sar* [illegible] [illegible] *sur* [illegible] *dans Ann. dela Soc. rhéto-rom.* XXIII [illegible] — [illegible] *Testi mediti friulani* (Sec. XV), [illegible] *Arch. glott. it.* IV (1878), [illegible]

Par analogie on trouve cependant *cha (ca)* ou *ch, qu,* venant probablement de [illegible] dans l'Engadine, remplace partout *que* (voir ci-dessous sous [illegible]) à la place de *de* devant des termes de quantité ou de mesure :

(Surs.) *[illegible]* [illegible] Matti Conrad *Rom. Gramm.* 1820 [illegible] *Bibl. Cresi.* [illegible] — (H.-eng.) *Plü* [illegible] *arasler par terre* [illegible] Traversa, *La chianzun dalla guerra dalg Chiaste d'Müsch* [illegible] *Bibl. Cresi.* [illegible]

§ [illegible] — *Roumain* [2]

[illegible] [illegible] *de bani* [illegible] *Cron. Rom.* [illegible] Tiktin, *Rum.-d. Wb.* 1903 ss., p. [illegible] — [illegible] *scapat* (Neculce, *Cron. Rom.* II, 390; Tiktin, *loc.*) — *numarul mortilor n-* [illegible] *de* [illegible] (Tiktin, *Rum. Elementarb.* (1905), Textes [illegible] p. [illegible]).

---

che (voir ci-dessus p. 38[illegible] ss.), on a aussi quelquefois *ca* pour *di* devant un terme de quantité ou de mesure :

e fu [illegible] che dei fiorentini e dei luchesi in quelle fiado [illegible] dentro morti e presi [illegible] (*Cron. dell' Imp.* [illegible] *Arch. glott. it.* III, 24[illegible]).

[1] Voir, pour cette étymologie, Jeanjaquet, *Recherches sur l'origine de la conjonction « que »*, p. 36 ss.

[2] Faute des types nécessaires, nous nous voyons forcé de simplifier l'orthographe roumaine actuelle en omettant certains signes diacritiques. De même, nous avons dû transcrire en caractères romains les types de l'alphabet cyrillique.

Dans cette catégorie entre aussi probablement la locution prépositionnelle *mai sus* (*presus*) *de*, «au-dessus de»:[1]

> *c'au fostŭ m a i s u s ŭ d e 1 5 a i* (M. Gaster, *Chrest. roum* I [1891], p. 120, l. 4 d'en bas; transcr.).

Cependant, on trouve également en roumain, au lieu de *de*, la préposition composée *decît* (d e q u a n t u m), qui a dû primitivement introduire seulement des propositions:

> *Maĭ că n'a fost încă popă care să fi stat m a ĭ m u l t d e c î t t r e ĭ z i l e în Sărăcenĭ* (Ioan Slávicĭ, Tiktin, *Rum. Elementarb.*, Textes V, 26—7, p. 161).

B. — *Le complément est un substantif ou un pronom*

De même que le latin, si le complément du comparatif était un substantif ou un pronom, sujet ou régime direct d'une proposition incomplète, pouvait se servir, soit de la construction conjonctionnelle, soit de l'ablatif de comparaison, nous trouvons dans les langues romanes deux constructions se faisant concurrence: celle avec *que* et celle avec *de*. Il faut cependant observer que la construction avec *que* a été de rigueur toutes les fois que le complément a été précédé de la négation pléonastique[2], parce que, dans ce cas, le complément a eu la valeur d'une proposition abrégée et que les propositions comparatives sont régulièrement introduites par la conjonction *que*, comme nous le verrons encore plus bas (sous *C*). En outre, comme pour *A*, *que* a été de règle après n o n — m a g i s et n o n — p l u s toutes

[1] Cf. R. Kurth, *Der Gebrauch der Präpositionen im Rum.* (1904), p. 153.

[2] Voir p. ex en espagnol: *el remedio es p e o r q u e n o e l d a ñ o* (Gil Vicente, dans *Teatro español anterior á Lope de Vega* [Hambourg 1832], p. 94 a, cité par Diez, *Gramm.* III³, p. 427).

les fois qu'il s'est agi de l'expression «ne — pas — excepté», «seulement». L'emploi des deux constructions, celle avec *que* et celle avec *de*, a différé pour les différentes langues romanes. Comme règle générale, on peut dire que la conjonction *que* a étendu son domaine aux dépens de la préposition *de*, probablement sous l'influence de la catégorie *C*, qui, comme nous le verrons, exclut la préposition *de*.

§ 1. — *Français.*

a) Construction avec *que*.

Dès les premiers temps jusqu'à nos jours cette construction a été usitée:

Plus est isnels qu'espreviers ne arunde (*Rol.*, éd. Stengel, v. 1492). — *Plus vos amai que nule creature* (*Alexis*, éd. G. Paris [1903], v. 483). — *il valdreit mielz que nuls fins ors* (M. de France, *Fables*, éd. Warnke [1898], XIII, 18). — *Je m'ocirrai, s'autres que Garin m'ait* (Hues de la Ferté, p. 70, cité par E. Müller, *Die Vergleichungssätze im Frz.*, p. 104). — *Quant veit li pedre que mais n'avrat enfant, Mais que cel soul* (*Alexis*, éd. G. Paris, v. 36—7). — *Ne n'unt de blanc ne mais que suls les denz* (*Rol.*, éd. Stengel, v. 1934)[1]. — *Franceis furent plusur que cil de Normendie* (*Rou*, éd. Andresen, v. 3927, cité par Hammesfahr, *Zur Comp. im Afrz.*, p. 19). — *bien trois tans soumes que li crestianté* (*Enf. Og.*, éd. Scheler, 606, cité par Meyer-Lübke, *Gramm.* III, § 282)[2]. — *Il n'y a rien assurément qui chatouille davantage que les applaudissements que vous dites* (Mol., *Bourg. gent.* I, 1, éd. des Grands Écr. VIII, 48). — *je vous assure que chez nous les bons livres rapportent davantage que les mauvais* (P. de Coulevain, *L'Ile inconnue*, p. 85)[3]. — *Je vous ai vu que vous n'étiez pas plus*

---

[1] Sur *ne — mais que* au sens de «ne — pas — excepté», «seulement», etc. en ancien français, cf. ci-dessus p. 401 s. La particule comparative est régulièrement *que*, pas *de*.

[2] Sur la valeur comparative de *tant* multiplié, voir Tobler, *Verm. Beitr.* I², p. 179 ss.

[3] L'on sait que l'Académie française n'admet plus *davantage* qu'employé absolument (voir *Dict.*, 6:e éd. [1835], s. v.). L'usage actuel n'en

grand que *cela* (Mol., *Bourg. gent.* IV, 3, éd. des Grands Écr., p. 168). — *Il faut écouter plutôt la raison que la passion.* — *Il agit autrement que vous* (Ac.). — *Il travaille plus que quatre.* — *La Phèdre de Racine, qu'on dénigroit tant, n'étoit rien de moins qu'un chef-d'œuvre* (Marmontel, *Gramm.*, cité par Girault-Duvivier, *Gramm. des gramm.*, 11:e éd. [1834], p. 586). — *Vous lui devez de la reconnaissance, car il n'est rien moins que votre bienfaiteur* (Ac.). — *Vous pouvez vous dispenser de reconnaissance envers lui, car il n'est rien moins que votre bienfaiteur* (Ac.)[1]. — *Cet homme-là est moins que rien* (Ac.)[2]. — *Autrui que toi n'an doi blasmer* (*Yvain*, éd. Foerster [1906], v. 1212). — *Tout le long de la route, on voyait de-ci, de-là, des taches mouvantes de couleurs claires, qui n'étaient autres que des êtres humains* (P. de Coulevain, *L'Ile inconnue*, p. 11)[3].

b) Construction avec *de*.

Cette construction était, à côté de celle avec *que*, toute courante en ancien français, et on en trouve les derniers vestiges jusqu'au XVI:e siècle:

unes grosses levres plus rouges d'une carbounee (*Auc. et Nic.*, 7:e éd. Suchier [1909], XXIV, 19—20). — *Plus l'amoit de ren qe fust vivant* (*Macaire*, éd. Mussafia, 473, cité par G. Busse, *Der Conjunktiv im afrz. Volksepos* [1886], p. 58). — *Mielz en valt li conreiz del tresor l'amiral* (*Voy. de Charl.*, éd. Koschwitz, v. 432). — *N'avez baron qui mielz de lui le face* (*Rol.*, éd. Stengel, v. 744). — *Et saches qu'il sera aussi Plus grant en deux ans et demi Qu' autre de lui en set années* (*Mir. de N. D.*, éd. Paris-Robert, t. I, mir. I, 472—4). — *non fais-je emprès de ma sœur, et si sui-je aisnée d'elle, qui est laide chouse* (*Les quinze*

---

tient cependant pas compte; cf. E. Müller, *Die Vergleichungssätze im Frz.*, p. 101.

[1] Sur le sens des expressions *rien moins que* et *rien de moins que* (vieillie), cf. Poitevin, *Nouv. Dict. Univ.* II (1860), p. 280 c. Dans l'exemple pris dans Marmontel *rien de moins* sert à renforcer l'expression *ne — que* (= seulement).

[2] Sur l'expression *moins de rien*, cf. ci-dessus p. 400, note 1.

[3] Sur les expressions françaises remontant à non — aliud (alterum) *que*, cf. Ebeling, *Probl.* I, p. 3.

joyes de mariage, ch. V, nouv. éd. [Marpon-Flammarion], p. 74). — *Son cueur tient le mien en sa tente Tant & plus(,) d'un ardent frisson* (C. Marot, *Œuvres*, éd. Delarue, II, p. 133 [Chans. III, 3—4]). — *Nul mieux de toy* (Du Bellay, éd. Marty-Laveaux [1866—1867], II, 419). — *Et nul de toy hardieurement en France Va déchassant l'indoctime ignorance (Ibid.)* [1].

Quant à l'emploi respectif de *que* et de *de* en ancien français, il ne semble guère possible d'en dire rien de précis. Tout ce qu'on peut affirmer avec certitude, c'est que la construction avec *de* était plus usuelle avec un pronom qu'avec un substantif [2], et qu'elle s'est conservée plus long-

---

[1] Les deux exemples de Du Bellay sont aussi, avec ceux qui se trouvent dans le sonnet-réponse de Baïf (voir Darmesteter-Hatzfeld, *Le seizième siècle en France*, p. 229, n. 3), les derniers exemples connus où *de* introduit le second terme d'une véritable comparaison. L'emploi de *de* y paraît, d'ailleurs, être un archaïsme voulu.

[2] C'est la conclusion qu'on peut tirer d'un mémoire de M. Oliver M. Johnston sur l'emploi de *de* et de *que* après le comparatif en ancien français («Use of *de* and *que* after the comparative in old French», *Zs. f. rom. Phil.* XXX [1906], 641—7). M. Johnston essaie bien de fixer de plus près, d'après un certain nombre de textes, l'emploi respectif des deux constructions, mais les conclusions auxquelles il arrive, présentées, d'ailleurs, d'une façon assez embrouillée, n'ont pas la portée générale qu'il semble vouloir leur attribuer. Ainsi, M. Johnston déclare qu'en ancien français *que* était de rigueur, entre autres, dans les cas suivants:

1:o S'il y avait comparaison entre deux substantifs au moyen de *plus*: *il y a plus de laboureurs de vignes en France que d'ommes en Angleterre de quelque estat qu'ilz soient* (*Le débat des hérauts d'armes de France et d'Angleterre*, éd. Pannier-Meyer, § 119, p. 43).

2:o Après *mielz* au sens de «plutôt»: *Mieilz voelt murir que guerpir sun barnét* (*Rol.*, éd. Stengel, v. 536).

3:o Après *plus tost*: *Vint plus tost qu'uns alerions* (*Yvain*, éd. Foerster, v. 487).

4:o Devant les noms propres: *Et sui-ge plus sages que Tulcus* (*Roman de la Rose*, éd. Michel, I, v. 6140).

5:o Si le substantif-complément était le sujet de la proposition abrégée: *Plus aimet Deu que trestot son lignage* (*Alexis*, éd. G. Paris, v. 250). — *Plus se fait fiers que leons ne leuparz* (*Rol.*, éd. Stengel, v. 1111).

temps avec les pronoms[1]. L'emploi de *de* était d'ailleurs forcément restreint par la nécessité d'éviter certaines équivoques; ainsi, la phrase *Je t'aim plus de mon frere* pouvait signifier, ou bien «Je t'aime plus que ne t'aime mon frère», ou bien «Je t'aime plus que je n'aime mon frère», équivoque qu'on pouvait éviter, tant que subsistait la déclinaison à deux cas, en disant, ou bien *Je t'aim plus que mes frere*, ou bien *Je t'aim plus que mon frere*[2].

Or, ces assertions, ainsi formulées, sont complètement fausses. Dans le cas 1°, *que* est nécessaire, non pas à cause de l'adverbe *plus* (voir p. ex. *Point Folatille, ki plus saut de levriere, Aliscans*, éd. Wienbeck, Hartnacke et Rasch [1903], v. 1460), mais parce qu'il a fallu éviter la répétition de deux *de*, l'un comparatif, l'autre partitif. Dans le cas 2°, il y comparaison entre deux *infinitifs*, et c'est pourquoi *que* y est obligatoire (voir ci-dessous notre catégorie *C*). Enfin, dans les trois cas qui restent, *de* pourrait fort bien être employé. Pour le cas 3°, nous n'avons pas d'exemple sous la main à l'appui de notre assertion, mais, pour 4°, les exemples ne manquent pas:

> *Il ne fut pas plus sainz de David, ne plus saiges de Salomon (Li Amitiez de Ami et Amile, Nouv. franç. du XIII:e s.*, p. 51, cité par Godefroy, *Dict.* II, 430 c). — *c'est celle qui est plus fort en oroison de Judich, plus gracieuse en humilité de Hester, plus pure en chaasté de Suzanne, et plus haulte en contemplacion de la royne de Sabba (Mir. de N. D.*, éd. Paris-Robert, t. IV, p. 243).

Quant au cas 5°, le premier exemple est à rayer, puisque *trestot son lignage* est le régime, et non pas le sujet, du verbe sous-entendu *(aimet)*, et la valeur du second est rendue nulle par plusieurs exemples cités par M. Johnston lui-même sous 3 et aussi par celui que nous venous de citer comme preuve contre le cas 1°.

[1] Voir les exemples tirés de Du Bellay.

[2] Mentionnons, à propos de la lutte entre *que* et *de* dans les comparaisons d'inégalité, qu'aux XVI:e et XVII:e siècles l'emploi de *de* n'était pas rare dans les comparaisons d'égalité:

> *Car de ma nature je dors sallé, et le dormir m'a valu autant de jambon* (Rabelais, *Garg.* I, 22, éd. L. Moland, p. 44). —

§ 2. — *Provençal.*

a) Construction avec *que.*

De même qu'en français, cette construction a existé en provençal depuis les premiers temps jusqu'à nos jours:

Que plus etz blanca qu'evori, Per qu'ieu autra non azori (*Poésies de Guill. IX,* éd. Jeanroy, VIII, v. 13—4, p. 47). — *Sabia plus que nuls joglars* (*Flamenca,* éd. P. Meyer [1901], v. 1708). — *Reis aunitz val meins que pages* (P. Vidal, Bartsch, *Chrest. prov.*[6] [1903], col. 119, 14). — *La bèstio a la co d'un coulobre, A d'iue mai rouge qu'un cinobre* (Mistral, *Mir.* XI, 379—80). — *Alor, m'atroves galantouno Mai que ta sorre?* (*Ibid.* II, 92—3). — *Tène qu'un verre emé son mourre Miéus que tu, gafagnard, laboure!* (*Ibid.* IX, 305—6). — *La testa trabalha mais que lous bratz* (J. Roux, *Prouv. baslem.* V, 13, *Zs. f. rom. Phil.* VI, 546). — *Un cop de lengua val miels qu'un cop d'espaza* (*Ibid.* V, 16). — *La deviso:* Y penser toujours, n'en parler jamais *noun es prouvençalo, car noun es rèn aurre qu'uno deviso de lacheta!* (*Vivo Prouvènço!,* n:o 54 [14 juin 1909], p. 5 a).[1] — (Dauph.) *Tous ma-que mi.*[2]

b) Construction avec *de.*

De même qu'en français, cette construction n'était usitée que dans l'ancienne langue:

Langlade a pensé mourir . . . de la même maladie de Madame de C. (Sév., V, 87, cité par Haase, *Synt. franç.*, § 105, C). — Cf., pour d'autres exemples de *même — de*, Haase, *l. c.* (le dernier exemple est à rayer).

Dans tous ces cas, il n'y a pas influence du *de* de la comparaison d'inégalité; il s'agit plutôt d'une influence analogique exercée par d'autres adverbes et pronoms régissant la préposition *de,* ou bien de quelque confusion syntaxique (ainsi, dans le second exemple donné ci-dessus, l'expression *de la même maladie de* peut être expliquée par la contamination des expressions *de la même maladie que* et *de la maladie de).*

[1] Cf., sur l'expression non — aliud (alterum) *que* = «seulement», Ebeling, *Probl.* I, p. 1 ss.

[2] En ancien provençal on ne trouve pas, que nous sachions, (non —) magis *que*, au sens de «(ne — pas —) excepté», ni en provençal moderne, sinon en Dauphiné (voir Mistral, *Tres.* II, 247 c).

M a i s en say d e n u l h m o v e z i (*Poésies de Guill. IX*, éd. Jeanroy, VI, v. 27, p. 39). — *Cella de limozi ual m a i s achanzos et siruentes, et uers d e t o t z l a s a u t r a s dels nostres lengartes* (R. Vidal, *Las rasos de trobar*, éd. Stengel, *Die beiden ältesten prov. Gramm.* [1878], p. 70, 33—5 b). — *non es lo sérs m á i e r d e s o s e n i ó r , ni l'apóstols m á e r d e c e l ú i chi llo tramés* (*Év. de s. Jean* XIII, 16, Bartsch, *Chrest. prov.*[6] 10, 4—6). — *quar p l u s m o r t a l — g u e r r i e r non a om n i p l u s m a l — d e s o n c o r* (Sordel, *L'ens. d'onor*, Appel, *Prov. Chrest.* CXIII, 79—81). — *Pus hom g e n s o r n o · n pot trobar Ni huelhs vezer ni boca dir, A mos ops la vuelh retenir* (*Poésies de Guill. IX*, éd. Jeanroy, IX, v. 31—3, p. 50). [1]

§ 3. — *Catalan.*

a) Construction avec *que*.

De même qu'en français et en provençal, cette construction a de tout temps été en usage en catalan:

Adam feu .i. peccat m a j o r q u e t o t l o m o n (*Gen. de Script.*, p. 9). — *E per ço com nostre Senyor lo hauia fet adanentat sobre totes gents, axi fon puys posat p u s b a x q u e t o t s* (*Ibid.*). — *El catalá té mólts m é s monossílabos q u e ' l c a s t e l l á* (Genis, *Lect. bil.*[2], p. 126). – *aquestos milións d'aucellets, que n o menjan res m é s q u e i n s e c t e s destructors de fruyts y plantas* (*Ibid.*, p. 68 s.). — (Val.), *¿Que es del hort, de la font y de la llum? Es com tot lo del mon, n o m e s q u e f u m* (A. de Bofarull, *Estudios*, p. 74, «Ays de lo Sprit» I, 7—8, E. Vogel, *Neucat. Studien* [1886], p. 122).[2] — *Y ab el séu saber pot gobernarse m i l l o r á sí mateix q u e 'l que no sab* (Genis, *Lect. bil.*[2], p. 14). — *¿Hi ha res m é s n e c e s s a r i y ú t i l al home q u e a q u e i x a s d u a s c o s a s tan senzillas . .?* (*Ibid.*, p. 154). — *Quan un se troba tot sol a la montanya, séns a l t r a c o m p a n y i a q u e l a d e l s f a i g s i d e l s a b e t s , séns a l t r a c o n v e r s a q u e ' l g a i m u r m u r i dels xaragalls . . . . es quan un se n' enamora de debò* (Schädel, *Man. de fon. cat.*, p. 76, l. 1—6).

---

[1] Dans les locutions *menhs de*, *ab menhs de* (= sans), la préposition *de* n'a pas la valeur comparative; voir A. Tobler, *Verm. Beitr.* III[2], pp. 115—6.

[2] Sur *no — més que*, «seulement», cf. ci-dessus, p. 403.

b) Construction avec *de.*

De même qu'en français et en provençal, cette construction n'était usitée que dans l'ancienne langue:

> *Jo vaig al meu Pare que lo Pare es major de mi* (*Gen. de Script.*, p. 191). — *E com guarda la fusta, que cuydaua tenir bona a ops de aquella obra, e troba molt pus breu la una de la altra, comensa de esser trist* (*Ibid.*, p. 168).

§ 4. — *Espagnol.*

a) Construction avec *que.*

De même qu'en français, en provençal et en catalan, cette construction a de tout temps été usitée en espagnol:

> *tú sabes mas que un sabio* (Cerv., *Nov. ej.*, p. 6). — *No se oían más que lamentos.*[1] — *los ingenios de las jitanas van per otro norte que los de las demas gentes* (Cerv., *Nov. ej.*, p. 7). — *Su turbante era mayor dos veces que el mayor de alguna de las otras* (Cerv., *Obras*, éd. Rivadeneyra [1864], p. 453 a). — *Menor es Paris que Londres.* — *Otros premios que aquellos.* — *Diversamente impera en los ánimos la costumbre que la ley.*

b) Construction avec *de.*

En ancien espagnol, cette construction faisait concurrence avec l'autre; en espagnol moderne, elle tend à disparaître de plus en plus, de sorte que son emploi donne à la langue un caractère archaïque:[2]

> *Mejor devrye ser dotrro el que con el vysquies[s]e* (*Poema de F. Gonçalez*, éd. C. Carroll Marden [1904], coupl. 535 d). — *es de la ley vieja la nueva más complida* (Berceo, éd. Sanchez, *Sacr. de la Missa*, 106, cité par Meyer-Lübke, *Gramm.* III, § 283). — *otros de ti mejores* (Berceo, *S. Mill.*, 315, cité par Meyer-Lübke, *ibid.*). — *mas hermosa de aquel coro de*

---

[1] Sur la construction espagnole *no — más que*, cf. ci-dessus p. 404.
[2] Voir Diez, *Gramm.* III³, p. 398; Meyer-Lübke, *Gramm.* III, § 283.

ninfas fué la diosa (Cald. I, 76 b, cité par Diez, *Gramm.* III^3, p. 398). — *¿Hacese otra penitencia mas de la dicha?* (Diez, *Gramm.* III^3, p. 401).[1]

§ 5. — *Portugais.*

a) Construction avec *que.*

De même qu'en français, en provençal, en catalan et en espagnol, cette construction a été en usage depuis les premiers temps jusqu'à nos jours, à côté de celle avec *ca* (< quia?), dont nous avons parlé ci-dessus (pp. 385—6):

> *Mas ella por sa vemtuira casou-sse melhor que nenhũa das outras* (*Livro de Linhagens,* «Lenda do rei Lear», éd. J. Leite de Vasconcellos, *Textos arch.*^{2}, VI, 17—8 [p. 31 s.]). — *Vós, tenro e novo ramo florecente De huma arvore de Christo mais amada, Que nenhuma nascida no Occidente* (Camões, *Os Lus.* I, 7, 1—3). — *nõ queiras preçar nẽ ũa cousa mais que Deos e os seus bẽes* (*Barl. Jos.* 13, 40, cité par Ebeling, *Krit. Jahresb.* V, I, p. 218). — *chus mol' é que mantelga* (*Il Canz. port. della Bibl. vat.*, éd. Monaci, 77, cité par Nunes, *Chrest. arch.*, p. CXLV [§ 171]). — *Mais belha que a flor de lis.* — *Na guerra não ha maior força para vencer, que a necessidade da victoria.* — *menos que isso de ti pretendo* (A. Diniz da Cruz e Silva, *O hyssope* V, 573, cité par Reinhardstoettner, *Gramm. der port. Spr.* [1878], p. 313).

b) Construction avec *de.*

De même qu'en espagnol, cette construction, fort usitée dans l'ancienne langue, n'appartient plus qu'au langage littéraire :[2]

---

[1] Par analogie, *de* s'est aussi introduit dans les comparaisons d'égalité:

> *en la misma cuerda de la cera* (*Amadis,* éd. Pascual de Gayangos [1874], 5 b, cité par Meyer-Lübke, *Gramm.* III, § 283). — *el spiritu sancto que egual d'ellos posa* (Berceo, *Sil.*, 1, cité par Meyer-Lübke, *ibid.*).

[2] Cf. Diez, *Gramm.* III^3, p. 398; Meyer-Lübke, *Gramm.* III, § 283; J. Leite de Vasconcellos, *Textos arch.*^{2}, p. 101 (note à la p. 22, 5).

non sei al no mundo querer *melhor d'ũa mia parenta* (*Canc. da Ajuda*, éd. C. Michaëlis de Vasconcellos [1904], p. 37, Nunes, *Chrest. arch.*, p. CXLVI). — *Par Deos, amigo, nunca eu cuidei — que vus perdesse come vus perdi — por quen non parece melhor de mi* (Joan d'Aboin, 271, éd. Nunes, *ibid.*, p. 275). — *que mi queredes peior d'outra rem* (D. Denis, éd. Lang, no. XXXVI, p. 37, J. Leite de Vasconcellos, *Textos arch.*[2], p. 22, vers 5, 11 et 17). — *pois que al de mal nunca Deus em vós quis poer* (Denis, éd. Lang, 58, cité par Meyer-Lübke, *Gramm.* III, § 283). — *louvar mais de merecydo* (*Canc. Geral*, éd. Kausler, II, 73, cité par Diez, *Gramm.* III[3], p. 398). [1]

c) Construction avec *do que.*

En portugais moderne, on se sert souvent d'une construction avec *de*, combiné avec le pronom déterminatif neutre (*do*) et l'adverbe relatif (*que*), construction qui ne saurait être expliquée que par l'ellipse primitive du verbe du second terme de la comparaison: [2]

Vosso irmão é mais animoso do que o nosso. — *A situação deste não era menos difficultosa do que a dos agentes* (A. Herculano, *Hist. da origem e estabelecimento da inquisição em Portugal* [Lisb. 1864], II, 69, cité par Reinhardstoettner, *Gramm.*, p. 334). — *Mais forte é o que a si mesmo vence do que o que rompe fortes muros.* — *Que creatura haverá mais timida do que a gallinha?* (Booch-Árkossy, *Die Kunst die Port. Sprache schnell zu erlernen* [s. d.], p. 148).

§ 6. — *Italien.*

a) Construction avec *che.*

A côté de la construction avec *ca*, *cha* (< quia?) qu'on trouve dans certains dialectes anciens et modernes

[1] On est arrivé aujourd'hui, par analogie, à se servir de *de* même dans des comparaisons d'égalité:

da mesma alegria de José das Dornas (Diniz, *As Pupilas do senhor reitor*, p. 67, cité par Meyer-Lübke, *Gramm.* III, § 283).

[2] Cf. ci-dessus p. 404.

(voir ci-dessus pp. 383—5), on a de tout temps employé *che*, rarement cependant devant un pronom personnel. Dans la langue actuelle, la construction avec *che* est la plus usitée, si le complément est un substantif ou pronom indéfini sans complément attributif (inclus l'article), à l'exception toutefois des noms de personne. [1]

Ciò mi tormenta più che questo letto (Dante, *Inf.* X, 78). — *Chi è più scellerato che colui Che al giudizio divin compassion porta?* (*Ibid.* XX, 29—30). — *ma fe' sembiante D'uomo, cui altra cura stringa e morda, Che quella di colui che gli è davante* (*Ibid.* IX, 101—3). — *Io vedea lei, ma non vedeva in essa Ma' che le bolle che il bollor levava* (*Ibid.* XXI, 19—20). [2] — *homo fortissimo oltra che gli altri* (*Le cento nov. ant.*, éd. Biagi [1880], 70, cité par Meyer-Lübke, *Gramm.* III, § 284). [3] — *l'uomo che aveva quel soprannome, non era niente meno che il capo de' bravi* (A. Manzoni, *I Prom. sposi*, ch. VII, éd. Brockhaus [1876], p. 81). [4] — *nè di loro, giorno e notte, altro si*

---

[1] Voir Kr. Nyrop, *Kortf. Ital. Gramm.*, 2 éd. (1903), § 225, 1 (*Carlo è più buono di Giovanni*) et 2. L'assertion de Diez (*Gramm.* III[3], p. 398), selon laquelle *che* s'emploie de préférence devant *tout* substantif non accompagné de l'article, est erronée, comme le montre l'exemple de Nyrop, cité ci-dessus. D'après Vockeradt (*Lehrb. d. it. Spr.*, § 456, 16), on emploierait, après un adjectif, *che*, de préférence à *di*, si l'on veut faire ressortir que le complément-substantif possède la qualité en question: *egli è più grande che suo fratello* (son frère est grand, mais il est plus grand).

[2] On connaît quelques autres exemples, tous dans la *Divina Commedia*, de l'ancien emploi de *non — ma' che* («seulement»); voir Ebeling, *Krit. Jahresb.* V, I, p. 218, et *Par.* XXII, 17. — Dans les dialectes modernes de l'Italie septentrionale, cette tournure se rencontre encore: gên. *numma che*, piém. *numác, numaec*, et, avec perte de la négation, *maquè, mach, mac, maec*, astig. *dmak*; voir Flechia, *Arch. glott. it.* VIII, 373; Salvioni, *ibid.* XII, 417, s. v. *noma*; Gartner, *Zs. f. rom. Phil.* XVI, 334, n. 3.

[3] Construction contaminée, puisque *oltra*, qui a ici le sens de *più*, est d'ordinaire une préposition.

[4] Sur l'expression *nientemeno che*, cf. Ebeling, *Probl.* I, p. 9 s.

sente c h e *f e r i t e appostatamente date* (*Ibid.*, ch. I, p. 5).[1] — *Tu hai p i ù vino c h e a c q u a.* — *Roma è m e n o p o p o l a t a c h e N a p o l i.* — *M e g l i o qualche cosa c h e n i e n t e.*

b) Construction avec *di*.

En ancien italien, cette construction faisait concurrence à celle avec *che* (ou *ca*, *cha*), et de nos jours elle est encore tout à fait ordinaire, notamment si le complément est un pronom personnel, possessif ou démonstratif, un nom commun précédé d'un complément attributif (inclus l'article) ou un nom de personne:[2]

Anima fia a ciò d i m e p i ù d e g n a (Dante, *Inf.* I, 122). — (Anc. nap.) *na cosella c h i ù m e l l e s e e m o r b e t a d e l a n a* (Basile, *Lo cunto de li cunti*, éd. Croce [1891], p. 35, cité par Meyer-Lübke, *Gramm.* III, § 283). — *Stato p e g g i o r d i m o r t e!* (F. Romani, *Lucrezia Borgia*, melodramma, I, 7, éd. Ricordi, p. 23). — *disse, e con p i ù f e r v o r e d e l s o l i t o, le divozioni della mattina* (Manzoni, *I Prom. sposi*, ch. XVII, p. 219). — *È p i ù r i c c o d i m e.* — *I tuoi capelli non sono p i ù l u n g h i d e i m i e i.* — *L'uno ha p i ù f o r z a d e l l ' a l t r o.* — *La casa di mia zia è p i u g r a n d e d i q u e s t a.* — *Quest' uomo è p i ù i n f e l i c e d i q u e l l o.* — *Essa ha m e n o denaro d i m i o z i o.* — *L'acqua è p i ù n e c e s s a r i a d e l v i n o.* — *Carlo è p i ù b u o n o d i G i o v a n n i.* — (Vegl.) *Cósta cuósa sant p l e b i á l a d e c ó l a j ú l t r a* (A. Ive, *Arch. glott. it.* IX [1886], p. 132).[3] — *Non è parso d'impiegar contra al duca di Ferrara a l t r e f o r z e*

---

[1] Sur l'expression italienne *non — altro che*, «seulement», cf. Ebeling, *Probl.* I, p. 1 ss.

[2] Cf., pour l'italien moderne, Nyrop, *Ital. Gramm.*[2], § 225, 1, et ce que nous avons dit ci-dessus p. 417, n. 1. M. Nyrop a omis de signaler l'emploi commun de *di* devant les pronoms possessifs et démonstratifs (déterminatifs). — Quand on trouve la préposition *da* après *altro*:

Quand'era in parte a l t r ' uom d a quel ch'i' sono (Petr., *Son.* I, 4),

c'est que *altro* a subi l'influence analogique de *diverso* (*da*).

[3] Sur le caractère mixte (italo-roumain) du patois «vegliote», cf. Ascoli, *Arch. glott. it.* I, 435, note.

di quelle che sono state dette (Caro, *Lettere*, cité par Vockeradt, *Lehrb. d. it. Spr.*, § 456, 17).[1]

§ 7. — *Rhétoroman.*

a) Construction avec *che* ou *co.*

Comme dans les langues précédemment traitées, on s'est servi, dès les premiers temps, de *che* (écrit souvent *ca*), avec cette exception pourtant qu'en Engadine (et dans la Vallée de Münster) on a eu, aussi haut qu'on peut remonter, la conjonction *co* (*cu, choa*)[2], au lieu de *che*:

α) *che* (*ca*): (Surs.) *Ilg survient ei bucca pli gronds ca sieu Singiur, ne ilg mess pli gronds ca quel, ch'ilg ha tarmess* (L. Gabriel, *Nief Test.* [1648], *Ev. Joh.* XIII, 16, Ulrich, *Rhät. Chrest.* I, p. 2). — *Chei profit da quel, ca lavur' anqual caussa, auter ca fadia a lavur?* (*Bible de 1718, Eccl.* III, 9, Ulrich, *ibid.* I, 55).[3] — *Nuot schigia pli dabot che larmas* (Gion Arpagaus, *Fablas e Novellas* [1878], Ulrich, *ibid.* I, p. 150, no. 41). — (Suts.) *mia natira ralorta pudes bucca star sut ad in cun tut sieu or ad in autar ca vala poc da pli ca jou* (J. Barandun, *Giuventegna* [1864], Ulrich, *ibid.* I, 176, l. 360—1). — *La Seine ei sis gadas pli gronda ch'ilg Reing* (*Ibid.* I, 182, l. 247). — *Algei sin quest mund anganeival a scavieu in hum, ca sia vita antiera ei buc autar ch'ina lunga unfrenda* (*Ibid.* I, 177, l. 1). — (Frioul.) *Sufrirai preson e torment Plui ch ogno altri inamorat* (*Testi ined. friul.* [Sec. XV], éd. Joppi, *Arch. glott. it.* IV, 207, l. 4—5). — *L'eis nat per gujarnà Altre barbe che nos* (*Ibid.* 308, l. 17—8 [Sec. XVIII]).

β) *co* (*choa*): (H.-eng.) *l'g famalg nun es mêr co ses patrun, ne l'g imbaschadur mêr co aquel chi l'g ho tramis* (Bifrun, *Ev. Joh.* [1560] XIII, 16, Ulrich, *Rhät. Chrest.* II, p. 58).

---

[1] *Di* est aussi entré, par analogie, dans les comparaisons d'égalité, au lieu de *che:*

tu non dubiti che non abbiano le stesse qualità e gli stessi casi dei tuoi popoli (Leopardi, *Opere,* éd. Brockhaus, p. 151, cité par Meyer-Lübke, *Gramm.* III, § 283).

[2] Voir, pour l'étymologie de *co,* ci-dessus p. 406.

[3] Sur l'expression sursilvane *auter che*, cf. Ebeling, *Probl.* I, p. 9.

— *El ais pü vegl co tü* (Pallioppi, *Diz. dels idioms romauntschs*, p. 165, s. v. *co* 1). — (B.-eng.) *Pagiad eug uèng eir mélg choa tü* (D. Chiampell, *Cudesch da Psalms* [1562], Ulrich, *Rhät. Chrest.* II, p. 127, l. 68). — *In tuot il mond non ais.. Plü fortünà pajais, co l'Elvezia!* (*Hymne nat.*, Andeer, *Rhaet. Elementargramm.*[2], p. 113). — *ün non observaiv' oter co vistas serainas, leidas e containtas* (Andeer, *Vita da Luther*, ch. XII, Andeer, *Rhaet. Elementargr.*[2], p. 102). — (Münst.) *in ingiün moed dessen esser plü strusch parantads in ilg saung co suvrinadi* (*Ledschias Matrimuniales*, § 1, éd. B. Puorger, *Ann. della Soc. reto-rom.* XXIII [1909], p. 132).

b) Construction avec *da*.

De même qu'en français, en provençal et en catalan, cette construction se rencontrait dans l'ancienne langue, mais ne paraît plus être usitée de nos jours, excepté en frioulien :

(B.-eng.) *Mo huossa, quels chi sun da main' ætà da mai rian d'mai* (Vulpius-Dorta [1679], *Job* XXX, 1, Ulrich, *Rhät. Chrest.* II, p. 134). — *Il scholar non er da plü dal Schuolmaister, ne il servitur da plü da Seis Patron* (Riola, *Mart.* [1718], Ulrich, *Rhät. Chrest.* II, p. 164, l. 96—7). — (Frioul.) *Vevi dis ang, lavi a passon cullas vachias tal bosc in companio di diviers di lor o pin grang o pin pizzui di me* (*Testi inediti friulani* [Sec. XIX), éd. Joppi, *Arch. glott. it.* IV, 316, l. 1—2; cf. *ibid.* 280, l. 3 [Sec. XVII]). [1]

§ 8. — *Roumain.*

Dans cette langue, le *que* comparatif ne paraît pas avoir existé. On s'est donc servi de la préposition *de*, ainsi que du composé *decît* (< de quantum), qui a dû

[1] Dans le *-t* de *mat*, «seulement», qu'on trouve à St. Vigil (Tirol) à côté de *ma* (cf. ci-dessus p. 390, n. 2), M. Gartner (*Zs. f. rom. Phil.* XVI, 334, n. 3) croit retrouver le de comparatif. Nous ne saurions admettre cette survivance isolée; *-t* a sûrement une autre origine, que nous ne sommes pas à même d'indiquer.

être employé primitivement devant une proposition.[1] De nos jours, on se sert aussi de *ca* (venant peut-être de q u a[2]), conjonction amenant régulièrement les comparaisons d'égalité.[3]

a) Construction avec *de*.

En ancien roumain, cette construction était tout à fait ordinaire, mais maintenant on ne la trouve que dans le langage familier, ainsi que dialectalement:

> *cu cătu* e *m a i b u n ь omul d e o a e a* (*Tetraev. de 1574, Math.* XII, 12, éd. Gaster, *Arch. glott. it.* XII, 219). — *Ba eŭ sum m a ĭ b u n ă D e v o ĭ a m î n d o u ă* (Frîncu-Candrea, *Românii din Muntiĭ apusenĭ* [1888], p. 195, Tiktin, *Rum.-d. Wb.*, p. 511, s. v. *de*[2] 11). — *M a ĭ r ă ŭ d e a s a nu poate fi* (Gh. Catană, *Povestile Banatuluĭ* [1893], I, 15, Tiktin, *ibid.*). — *D-ta ĭeştĭ m a ĭ m a r e d e m i n e* (Weigand, *Prakt. Gramm.*, p. 87). — (Mac.) *ver di asime m are š mine — m a b u n e d i t i n e*, *dzonli a meu* (Weigand, *Arom.* II, 10, 8, 3, cité par Kurth, *Prăp. im Rum.*, p. 56). — (Megl.) *šĭ maį mărili fitšór la anvitsọ si sfireskọ ku kofălu d e b u n m a į b ŭ n* (Weigand, *Vlacho-Meglen* 69, 5, cité par Kurth, *ibid.*) — (Istr.) *săm m a ĭ b ă l ă r d e t o t s f r o a t s i* (G. Weigand, *Rom.* XXI, 254, no. III, l. 5—6).

Il faut sans doute aussi considérer comme un *de* comparatif celui que contient la locution prépositionnelle *maĭ presus de*, «au-dessus de»:[4]

> *Vezi cele ce zboară m a i p r e s u s d e m ă n u l e a c e s t u i u r i e s* (Gaster, *Chrest. roum.* II, 199, l. 8 d'en bas; transcr.) — *m a ĭ p r e s u s d e m o n i t o r ĭ eraŭ treĭ monitorĭ generalĭ* (Delavrancea, *Parazitiĭ* [1893], p. 307, cité par Kurth, *Prăp. im Rum.*, p. 153).

---

[1] Voir Kurth, *Der Gebrauch der Prăp. im Rum.*, p. 57. Quant à la conjonction moldavienne *de cum*, citée par M. Kurth (*ibid.*) sans exemple à l'appui, nous ne saurions dire si elle s'emploie devant un substantif ou un pronom.

[2] Sur cette étymologie, voir Jeanjaquet, *Rech.*, p. 86 ss.

[3] Voir, sur l'emploi de *ca* dans les comparaisons d'égalité, G. Weigand, *Prakt. Gramm. d. rum. Spr.* (1903), p. 87.

[4] Cf. ci-dessus p. 407.

b) Construction avec *decît.*

Actuellement, cette construction analogique est la plus usitée:

Pămîntul e maĭ mare decît luna, dar e maĭ mic decît soarele. — E maĭ puțin bogat decît mine.

c) Construction avec *ca.*

Cette construction paraît être assez récente et appartient exclusivement au langage familier:[1]

vorba ta e maĭ dulce ca mierea (Meyer-Lübke, *Gramm.* III, § 281). — *Apa ĭe maĭ folositoare ca vinul* (Weigand, *Prakt. Gramm.*, p. 87). — *sînt maĭ bĕtrân ca tine* (Tiktin, *Rum.-d. Wb.* 249 b, s. v. *Ca* 3, a). — *maĭ rĕŭ ca păgâniĭ s'aŭ purtat* (Mir. Costin, cité par Tiktin, *ibid.*).

C. — *Le complément est un adjectif, un adverbe (ou expression adverbiale), un verbe (infinitif) ou une proposition.*

De même que le latin ne pouvait employer, dans ce cas, qu'une conjonction (*quam* ou *atque*), l'ablatif de comparaison étant exclu par la nature du complément,[2] ainsi les langues romanes demandent la construction conjonctionnelle avec *que*, remplacée, quelquefois, par la construction avec *de* suivi d'un pronom ou adverbe relatif (avec ou sans antécédent). Jamais il n'y a un simple *de.*

---

[1] M. Tiktin (*Gram. rom.* [1891—4)], I, p. 86) y voit un «provincialisme valaque», qu'il faudrait éviter, tandis que l'Académie roumaine est plus portée à considérer l'emploi de ce *ca* comme une «élégance» de langage dont on peut user avec discrétion (voir Jeanjaquet, *Rech.*, p. 88).

[2] Voir l'explication de l'origine de l'ablatif de comparaison donnée ci-dessus p. 378, n. 1.

§ 1. — *Français.*

Dans cette langue il y a toujours *que:*

ils sembloient mieux morts que vifs (Commines, éd. Buchon, 8, 10, A. Stimming, *Zs. f. rom. Phil.* I, 498). — *La mentalité y est plus solide que brillante* (P. de Coulevain, *L'Ile inconnue*, p. 32). — *Bernerette parut très franchement heureuse de me revoir; plus qu'heureuse* (R. Boylesve, *Le meilleur ami*, éd. A. Fayard, p. 144). — *Il n'est rien moins que sage* (Ac.).

Cele part ving plus que le pas (*Yvain*, éd. Foerster, 3:e éd. [1906], v. 194). — *Com feme qui n'a d'el mestier Que seulement de Dieu proier* (*Ille et Galeron*, éd. Löseth [1890], v. 4225—6). — *Les vents me sont moins qu'à vous redoutables* (La Font., *Fables* I, 22, 20). — *Il semble que le caractère des entretiens et de la société doit être différent avec de telles habitudes que dans les pays où la rigueur du froid force à se renfermer dans les maisons* (Mme de Staël, cité par Mätzner, *Synt.*, § 459). [1] — *Vous venez aujourd'hui plus tôt qu'à l'ordinaire.* — *Aujourd'hui moins que jamais.* — *Vous ne sauriez trouver cela ailleurs que chez lui* (Ac.).

Mieilz voelt murir que guerpir sun barnét (*Rol.*, éd. Stengel, v. 536). — *C'est me tenter plus que t'éprouver* (Pascal, *Pensées* II, 30, cité par Haase, *Synt. franç.*, § 88 [p. 213]). — *elle mourroit plutôt qu'en souffrir l'insolence* (Mol., *Éc. d. m.* II, 8, 700). [2] — *Plutôt mourir que de faire une lâcheté* (Ac.). — *Il vaut mieux mourir avec honneur que vivre avec déshonneur.* — *Il vaudrait mieux qu'il se tût, que de parler mal à propos* (Ac.). — *Il me reste d'anciens amis qui ne*

---

[1] Aujourd'hui *différent* n'est plus une expression comparative pouvant se construire avec *que*. C'est un adjectif régissant la préposition *de*:

D'où vient que nos siècles sont si différents de ceux de nos pères? (Massillon, cité par Poitevin, *Nouv. Dict. Univ.*, I, p. 719 a, s. v. *Différent*).

Cf. aussi *différemment de*:

Les princes agissent différemment des peuples.

[2] Sur l'emploi d'un infinitif au lieu d'une proposition après *plutôt que*, voir G. Ebeling, *Probl.* I, p. 101 ss.

demanderaient pas *m i e u x* *q u e d e v e n i r* *dîner avec moi une fois la semaine* (C. Mendès, *L'Infidèle*, p. 221).[1]

P l u s est i s n e l s q u e n'e s t o i s e l s ki volet (*Rol.*, éd. Stengel, v. 1573). — *P l u s q u' o m n e p o e t un bastuncel jeter, Devant les altres est en un pui muntez* (*Ibid.*, v. 2868—9). — *A u t r e s c o s t u m e s, a u t r e s l o i s Q u e n e t i n t m e s p e r e li rois* (*Erec*, éd. Foerster [1896], v. 1809—10). — *D'entre ses homes est levez, — en sa chambre s'en est entrez, — n e m a i s q u e seul itant li d i s t* (*Eneas*, éd. Salverda de Grave, v. 3873—5).[2] — *M e l z sostendreiet les empedementz Q u' e l l e p e r d e s s e sa virginitet* (*Eul.* 16—7). — *Encor ainme je m i x que je muire ci, q u e t o s l i p u l e s m e r e g a r d a s t demain a merveilles* (*Auc. et Nic.*, éd. Suchier, XVI, 14—6). — *J'aimerois m i e u x souffrir la peine la plus dure, Q u' i l e û t r e ç u pour moi la moindre égratignure* (Mol., *Tart.* III, 6, 1113—4). — *Prolongez nos malheurs, augmentez-les toujours, P l u t ô t q u' u n s i g r a n d c r i m e e n a r r ê t e le cours!* (Rac., *Théb.* I, 3, var. au vers 71, éd. des Grands Écr. I, 413). — *R i e n d e p l u s n a t u r e l q u' e l l e* (sc. *l'âme d'une salle de spectacle*) *a i t s a c c a g é l'art dramatique, si impressionnable, et q u' e l l e s o i t en train de le refaire à son image* (A. Capus, *Ann. pol. et litt.* 1907, II, p. 80 c).[3] — *Et je feray pour toy s e t t a n s Q u e*

---

[1] Par une contamination singulière avec *demander à quelqu'un de faire quelque chose*, on est arrivé à employer couramment en français moderne *ne pas demander mieux de faire quelque chose* (avec ellipse du *que* comparatif):

> *La majorité n e d e m a n d e r a i e n t p a s m i e u x d e m e n e r une vie propre* (P. de Coulevain, *L'Ile inconnue*, p. 337). — *Il n'eût assurément p a s m i e u x d e m a n d é d e m' a c c o m p a g n e r* (*Ibid.*, p. 418). — *Sonia, j'espère, n e d e m a n d e r a p a s m i e u x d e s e f i e r à vous* (P. Margueritte, *Ma Grande*, éd. du *Roman romanesque*, no. 66, p. 202).

[2] Sur *ne — mais que* = «ne — pas — excepté», «seulement», voir ci-dessus, p. 401 s. — Dans un exemple comme: *que fait on a u t r e c h o s e m a i s q u e s on euvre la porte . . .?* (Ms. Berne 365, f° 137 v°, Godefroy, *Dict.* V, 91 b), il y a emploi pléonastique de *autre chose*.

[3] Dans les quatre derniers exemples, *que* semble avoir une double fonction: celle de servir de conjonction comparative et celle d'introduire une proposition subordonnée directe. Il n'en est cependant rien en ce qui concerne l'ancien français: la construction y résultait d'une espèce de parataxe, le seul *que* étant de nature comparative; voir A. Tobler, *Verm. Beitr.* I², pp. 223—7. (On a vu ci-dessus, p. 392, qu'en a. fr. même le *que* comparatif pouvait manquer). Quant à la tournure mo-

tu n'oseras demander (*Mir. de N. D.,* éd. Paris-Robert, t. I, mir. I, 318—9).[1] — *plusurs sunt que puissent estre recuntet* (*Livre des Psaumes,* éd. Michel, p. 69, cité par Hammesfahr, *Zur Comp.,* p. 19). — *et quoi qu'il vous promette, il fera davantage qu'il ne vous a promis* (Rac., *La Ren. aux Muses,* v. 103—4). — *Il est plus âgé qu'on ne le croirait.* — *Il agit autrement qu'il ne parle* (Ac.). — *Dans les temps les plus anciens que devine la science, plutôt qu'elle ne les connaît* (*Ann. pol. et litt.* 1907, II, p. 92 a).[2]

derne, il est difficile de ne pas y voir un fait d'ellipse ou d'*ἀπὸ κοινοῦ*, produit par le besoin d'éviter la répétition du même mot; voir Tobler *ibid.,* p. 226 s. (Des exemples de la construction moderne sont donnés par Tobler, *ibid.;* Haase, *Synt. franç.,* § 136 A; Plattner, *Ausf. Gramm.* I[2] [1907], § 35, p. 30 s.; Kr. Sandfeld Jensen, *Bisaetningerne i moderne Fransk* [1909], § 3). — A partir de la seconde moitié du XIII:e siècle, la construction avec un seul *que* commença à paraître anormale, et on a cherché, de différentes façons, à l'éviter. Ainsi, on a eu les constructions suivantes:

a) *que que: car vraiement je ameroie miex que uns Escoz venist d'Escosse et gouvernast le peuple dou royaume bien et loialment, que que tu le gouvernasses mal apertement* (Joinville, *Hist. de s. Louis,* éd. Wailly, § 21). Cf. Mätzner, *Synt.,* § 458.

b) *que non pas que: J'aime bien mieux qu'elle aille le chercher que non pas qu'elle l'attende chez moi* (Dancourt, *Chevalier à la mode,* v. 4, cité par Littré, *Dict.* I, 93 a, Rem. 4).

c) *que ce que: Je croi miex que il l'ait emblee Que ce qu'ele sa femme soit* (Adenet, *Cleom.,* éd. Van Hasselt [1865], v. 6694—5). — *Certes, miex voulroie mourir Ou champ que ce que je m'en fuie* (*Mir. d'Amis et d'Amilie,* Monmerqué-Michel, *Th. fr. au moyen âge* [1842], p. 239). Cf. Mätzner, *Synt.,* § 458; A. Hammesfahr, *Zur Comp. im Afrz.,* p. 38; G. Busse, *Der Conj. im afrz. Volksepos,* p. 39, no. 9; Haase, *Synt. franç.,* § 136 A; Ritchie, *Rech.,* p. 96.

d) *que si: Et songez qu'il vaut mieux encor qu'il en mésuse Que si de l'en frustrer il faut qu'on vous accuse* (Mol., *Tart.* IV, 1, 1253—4). Cf. Sandfeld Jensen, *Bisaetningerne i mod. Fransk,* § 3.

e) *que de* + inf.: *J'aime mieux qu'elle aille à l'église que de prendre un amant* (Zola, *Vérité,* p. 259).

[1] Sur la valeur comparative de *tant* multiplié, cf. ci-dessus p. 408, n. 2.

[2] Dans la locution conjonctionnelle *à moins que* (*Il n'en fera rien, à moins que vous ne lui parliez*), de même que dans les locutions cor-

§ 2. — *Provençal.*

Comme en français, il y a toujours eu *que:*

que mill aitanz soi m e l h vostre q u e m e u s (Folq. de Romans, éd. Zenker [1896], II, 11). — *L'an demora m a i s e v e r s q u e d r e c h* (J. Roux, *Prouv. bas-lem.* IX, 57, *Zs. f. rom. Phil.* VI, 559). — *E m a i q u' u r o u s o , la ninoio En tenènt soun alen s'aprouchè de Vincèn* (Mistral, *Mir.* I, 406—7).

quar m a i e r confusios era en aquela q u e e n t o t a s l a s a u t r a s (*Don. prou.*, éd. Stengel, *Die beiden ält. prov. Gramm.*, p. 23, 25—7 a). — *Pas m a i q u e d ó u m u r m u r d i b r o u n d o De toun aubado iéu fau cas!* (Mistral, *Mir.* III, 401—2). — *Alor, en terro de Prouvènço, I'a m a i q u e m a i* («plus que jamais») *divertissènço!* (*Ibid.*, III, 22—3). [1]

Dona, m a i s volgr' ab vos murir Ab joy q u' a b i r a f o r s e n a r (Gavaudan, éd. Jeanroy, II, 23—4, *Rom.* XXXIV, 507). — *pero m a i s amava sofrir — sos precx q u e a s o n m a r i t d i r — res per que el fos issilhatz* (R. Vidal de Bezaudu, *Castia-gilos*, Appel, *Prov. Chrest.* V, 57—9). — *Val m i e l s tener un lapin q u e s e g r e una lebre* (J. Roux, *Prouv. bas-lem.* X, 58, *Zs. f. rom. Phil.* VI, 563). — *P u l è u q u e d e m e v è i r e apoundre A-n-un marit, me vole escoundre En un couvènt de mourgo* (Mistral, *Mir.* III, 369—71).

Li ric home an pietat tan gran — de l'autra gen, quon ac Cayms d'Abel, — que m a i s volon tolre q u e l o p n o f a n (P. Cardenal, Appel, *Prov. Chrest.* LXXVII, 9—11). — *Que la nostra companhia Estara m i e l h s q u' a n c n o n e s t e t* (Gavaudan, éd. Jeanroy, V, 39—40, *Rom.* XXXIV, 520). — *Be m cugei fos e s t i e r s Ma domna q u e n o n e s* (R. de Miraval, cité par Raynouard, *Lex. rom.* III, 217 a). — *M a i s voil que sia castellana E qu'ieu la veja la semana, Ol mes o l'an, una vegada, Q u e f o s r e i n a c o r o n a d a Per tal que non la vis jamais* (*Flamenca*, éd. P. Meyer [1901], v. 19—23). — *M i e l h s fora qu'ieu muris premiers Q u e s e s j o y v i s q u e s ab dolor* (Gavaudan, éd. Jeanroy, II, 9—10,

---

respondantes des autres langues romanes (esp. *á menos que*, it. *ammeno che*, etc.), *que* (*che*) n'est sans doute pas la conjonction comparative, mais plutôt le *que* qui amène les propositions complétives. Voir ci-dessus, p. 399, note.

[1] Selon Mistral (*Lou Tresor dóu Felibrige* II, 247 c), *mai que mai* viendrait du latin m a g i s a t q u e m a g i s, ce qui est naturellement erroné.

Rom. XXXIV, 507).[1] — *Si dieus bon' aventura·m don, — domna, si avetz, senz mentir, — mil tanz qu'ieu non sabria dir* (*Jaufre*, Appel, *Prov. Chrest.* III, 658—60).[2] — *Fai couma Bozana, Minja mais que n'afana* (J. Roux, *Prouv. bas-lem.* III, 24; *Zs. f. rom. Phil.* VI, 540). — *Tu, Crousihat qu'à la Touloubro Fas mai de noum, que n'en recoubro De soun Nostradamus* (Mistral, *Mir.* VI, 61—3).

§ 3. — *Catalan.*

A côté de la construction avec *que*, il y a, si le complément est une proposition, la possibilité d'employer, en catalan moderne, la construction *de* + pron. dét. + pron. (adv.) rel. (*de lo que*):

a) Construction avec *que:*

aquexes paraules son mills mies que tues (*Gen. de Script.*, p. 167). — *Mes vull[es] esser pobre y bon — que rics a malediçion* (R. Lull, *Prov. d'ens.* 24, éd. Morel-Fatio, *Rom.* XI, 193). — *axí* anàlisis, crisis, sintaxis, *és més que natural que siguen invariables* (Tallander, *Lliçons fam.*, p. 11). — *Los [verbs] de la segona conjugació solen tenir-lo [lo particip] no més que irregular* (*Ibid.*, p. 76).[3] — *¡Ruch, més que ruch!* (Genis, *Lect. bil.*[2], p. 172).

Mes ame estar ab pobre bo — que ab rich avar, fals, fello (R. Lull, *Prov. d'ens.* 75, éd. Morel-Fatio, *Rom.* XI, 196). — *Axí pronuncien* [sc. mija], *e no* mitja, *per tot arreu hon fan aquesta paraula e d'altres més suaus que no a Barcelona* (Tallander, *Lliç. fam.*, p. 3, n. 2). — *El valor fonètich de la* g, *la* j *y la* x *catalanas, tant en articulació directa com inversa, axís com l' us del* apòstrofo, *millor los ensenyarán els Mestres y las Mestras prácticament que ab las deficients reglas que aquí podrian posarse* (Genis. *Lect. bil.*[2], p. VII, Nota).

---

[1] Sur le double emploi apparent de *que* (comparatif et complétif), cf. ce qui a été dit ci-dessus (p. 424, n. 3) sur la construction correspondante en ancien français.

[2] Sur la valeur comparative de *tant* multiplié, voir Tobler, *Verm. Beitr.* I[2], p. 180.

[3] Sur *no — més que,* cf. ci-dessus, p. 403.

mes valguera los egipcians servir que morir en aquest herm (*Gen. de Script.*, p. 68). — *Qui ama mes parlar que far, — lo no far lo fara callar* (R. Lull, *Prov. d'ens.* 137, éd. Morel-Fatio, *Rom.* XI, 199). — llegir *no es altra cosa que parlar lo escrit* (Genis, *Lect. bil.*[2], p. III).[1] — *¿ Hi pot haber res mes ridicul que calificar á la Capital de Cataluña de atropelladora de sa llengua natal, cuan ella es y deu ser la censora de son rich idioma?* (Pahissa, *Gramm.*, cité par Tallander, *Lliç. fam.*, p. VI, n.).[2]

Lo terç peccat fo auaricia, cor ell cobeja mes que no li era atorgat (*Gen. de Script.*, p. 9). — *Major amor no pot algun hauer mes que don la sua anima per sos amichs* (*Ibid.*, p. 192).[3] — *Prechte, dix Saul, que si fasses que molt valt mes que tu 'm ocies que si era desonrat per mos enemichs* (*Ibid.*, p. 109). — *Los pronoms* jo, tu, ell, nosaltres, vosaltres, ells, *en gracia a la claredat, deurien los escriptors usar-los més sovint que no-u fan* (Tallander, *Lliç. fam.*, p. 89).

b) Construction avec *de lo que:*

¿ Pretindrèm ser més competents aquí de lo que 'n són allá en Pedagogía? (Genis, *Lect. bil.*[2], p. IV).

§ 4. — *Espagnol.*

A côté de *que*, on se sert volontiers en espagnol moderne, comme en catalan, si le complément est une proposition, de la construction: *de* + pron. dét. + pron. rel. En ancien espagnol, on trouve aussi *de* avec le pronom indéfini *quanto*.

a) Construction avec *que:*

---

[1] Sur *no — altra cosa que* au sens de «seulement», cf. Ebeling, *Probl.* I, p. 1 ss.

[2] Par une analogie quelconque, on dit *no — menys de* avec un infinitif (voir ci-dessous la construction espagnole analogue):

no ha pogut menys de compondre tal com és lo present llibre (Tallander, *Lliç. fam.*, p. XV).

[3] Dans cet exemple le comparatif est doublement exprimé (*major* et *mes*).

Por mayor ventura tengo Ser honesta que hermosa (Cerv., *Nov. ej.*, p. 37). — *Ese hombre es más desdichado que malo.* — *Su figura era seria más bien que triste.* — *Es más que injusto, es brutal.*

nacida de mayores prendas que de jitana (Cerv., *Nov. ej.*, p. 1). — *la estimo en mas que á la vida* (*Ibid.*, p. 12). — *En nadie tengo más confianza que en ti.* — *acompañada no más que de mis criadas* (Cerv., *Obras*, p. 214 a).[1] — *No aspira á menos que á la suprema autoridad.*[2] — *No obedece á otro que á ti.*[3] — *No mostraba diferente semblante á la adversa que á la próspera fortuna.*

Cosas hay mas que decirte (Cerv., *Nov. ej.*, p. 9). — *mirad si estuviera mejor este bellaco en ellas* [*las galeras*] . . . *que no andarse bailando de lugar en lugar* (*Ibid.*, p. 39). — *Más es perdonar una injuria que vengarla.* — *No hay más que decir.*[4] — *Más quiero exponerme á que me caiga el aguacero, que no estarme encerrado en casa* (Bello, *Gram.*[5], § 1140).[6]

---

[1] A côté de *no — más que* («seulement»), on trouve, comme sous *A* (p. 404, n. 1) et *B* (p. 415), la construction analogique *no — más de:*

ruégote que hagamos treguas no más de por una hora (Cerv., *Obras*, p. 398 b).

Cf. Wiggers, *Gramm.*[2], pp. 49 (§ 21, 7 a) et 173 (§ 50, 1 b).

Par une contamination des deux expressions, on est même arrivé à dire *no — más de que:*

y no por más de que porque piense el que los oye, que de alta, próspera y buena ventura han venido á la desdichada y baja en que los miran (Cerv., *Obras*, p. 234 a).

[2] Sur la construction espagnole *no — menos que*, cf. Ebeling, *Probl.* I, p. 11.

[3] Sur la construction non — aliud (alterum) *que*, cf. Ebeling, *Probl.* I, p. 1 ss.

[4] Mais on dit aussi: *¿Hay más de dejarle?* à côté de: *¿Hay más que dejarle?* (V. Salvá, *Nuevo Dicc. de la lengua cast.*, 7:e éd. [1865], p. 699 a, s. v. *Mas*). Cf. ci-dessus note 1.

[5] Par analogie avec *no — más de*, on dit aussi *no — menos de* avec un infinitif (cf. ci-dessus p. 428, n. 2, pour le catalan):

no pudo hacer ménos de mostrar quién era (Cerv., *Nov. ej.*, p. 43).

Cf. Wiggers, *Gramm.*[2], p. 172 (§ 50, 1 b).

quedaron mas alegres y mas satisfechas, que suele quedar un autor de comedias (Cerv., *Nov. ej.*, p. 14). — *mas quiero yo señora seer embergonzado que tanta buena dueña sea desamparada* (Berceo, *Mil.*, 566, cité par Meyer-Lübke, *Gramm.* III, § 610).[1] — *Más juega que trabaja.* — *Menos temprano que se esperaba.* — *Con diferente intencion que pensaba.* — *Diversas costumbres tiene que solía.*

b) Construction avec *de* + pron. dét. + *que:*[2]

alcanzo mas de aquello que mi edad promete (Cerv., *Nov. ej.*, p. 11). — *no tenia otra voluntad de aquella que ellos quisiesen* (*Ibid.*, p. 45). – *sabes mas de lo que yo te he enseñado* (*Ibid.*, p. 10). — *Tiene más vino del que puede beber.* — *Pasé la noche con más quietud de la que podía esperar.* — *Fué más sangrienta la batalla de lo que por el número de los combatientes pudo imaginarse.* — *Tiene menos amigos de los que piensa.*

c) Construction avec *de quanto:*

de quanto nos decimos el mucho mejor era (Berceo, *Sil.*, 48, cité par Meyer-Lübke, *Gramm.* III, § 283).

§ 5. — *Portugais.*

En portugais, à côté de *ca* (< quia?), dont il a été question ci-dessus (pp. 385—6), et de *que*, on trouve fort souvent la construction avec *de* + pron. dét. + *que*, et non

[1] Pour l'emploi apparent de *que* en double fonction (comparative et complétive), cf. ce qui a été dit ci-dessus sur la construction correspondante en ancien français (p. 424, n. 3) et en provençal (p. 427, n. 1). On peut, en espagnol, éviter cette construction en intercalant la négation entre les deux *que:*

las infamias mejor es que se presuman y sospechen, que no que se sepan de cierto (Cerv., *Nov. ej.*, p. 298).

[2] Cf. Bello, *Gram.*[5], § 1016.

seulement, comme en catalan et en espagnol, devant une proposition, mais aussi devant un complément adverbial: [1]

a) Construction avec *que:*

he melhor que vamos sós que não mal acompanhados (Gil. Vic., *Obras,* éd. Barreto Feio et Monteiro [1834], II, 525, cité par Diez, *Gramm.* III[3], 427). — *Mais mimosa, que triste, ao Padre falla* (Camões, *Os Lus.* II, 38, 8). — *De modo, filha minha, que de geito Amostrarão esforço mais que humano* (*Ibid.* II, 55, 1—2). — *Não menos delle amado, que temido* (*Ibid.* II, 79, 4).

Que os ventos mais, que nunca, impetuosos Começam novas forças a ir tomando (Camões, *Os Lus.* VI, 37, 6—7). — *Pero que meu corpo nom deve de ir sobre mar em vosso serviço menos que com 3 galés* (*Mon. Lus.* VI, 241 b, cité par Ebeling, *Probl.* I, 11). [2] — *Do «não» se tira mais fruto com presteza despedida, que do «sim» tarde havido* (Booch-Árkossy, *Port. Spr.,* p. 129 [no. 23]).

A gente se alvoroça, e de alegria, Não sabe mais, que olhar a causa della (Camões, *Os Lus.* I, 45, 5—6). — *minhas coitas buscá-las me são mais caras que não soffré-las* (Gil Vic., *Obras* II, 507, cité par Diez, *Gramm.* III[3], 427). — *O capitão nenhuma cousa mais deve temer que ser reputado por timido* (Booch-Árkossy, *Port. Spr.,* p. 128 [no. 14]).

b) Construction avec *do* (*daquillo*) *que:*

se fazer apreciar mais do que pelos olhos (Diniz, *As Pupilas* 30, cité par Meyer-Lübke, *Gramm.* III, § 283). — *Mais vale tarde do que nunca.* — *Alguns annos antes do terremoto* [*de Lisboa no dia 1º de Novembro de 1755*] *era o seu commercio muito mais activo e importante do que presentemente* (Booch-Árkossy, *Port. Spr.,* p. 150).

Mais descobrimos, do que humano esprito Desejou nunca (Camões, *Os Lus.* IX, 69, 5—6). — *A cidade correram, e notaram Muito menos daquillo, que queriam* (*Ibid.* II, 9, 3—4). — *Eso cavallo é melhor do que parece.*

---

[1] Voir ci-dessus (p. 416) l'emploi de cette construction même devant un substantif ou un pronom (catégorie *B*).

[2] Sur la construction portugaise *não — menos que,* cf. Ebeling, *l. c.*

§ 6. — *Italien.*

A côté de *che*, ainsi que du *ca* ancien et dialectal (voir ci-dessus p. 383 ss.), on a, en italien, devant une proposition, la construction avec *di* + pron. dét. + *che*, que nous avons déjà rencontrée en catalan, en espagnol et en portugais:

a) Construction avec *che:*

> *L'acqua era buia assai vie più che persa* (Dante, *Inf.* VII, 103). — *egli, essendo notajo, aveva grandissima vergogna quando uno de' suoi strumenti . . . fosse altro che falso trovato* (Bocc., *Dec.* I, 1, t. I, p. 55). — *È buono, non meno che studioso.* — *Egli è più mio che tuo.*
>
> *E dopo il pasto ha più fame che pria* (Dante, *Inf.* I, 99). — *Non avea pianto, ma' che di sospiri* (*Ibid.* IV, 26).[1] — *Costoro a questo mio gran romore cominciarono ad abbassar la voce: allora io l'alzai più che più* (Benv. Cellini, *Vita*, p. 223, Tomm.-Bell., *Diz.* III, 1059 a, no. 77). — *I barbieri sono pagati meglio a Parigi che altrove.*
>
> *Nessun maggior dolore, Che ricordarsi del tempo felice Nella miseria* (Dante, *Inf.* V, 121—3). — *non men che saper, dubbiar m'aggrata* (*Ibid.* XI, 93). — *Piuttosto che prestarti i miei libri, io sono pronto a darteli.*[2] — *Avrebbe*

---

[1] Cf. ci-dessus p. 417, n. 2.

[2] En italien moderne, *anzichè, innanzi che, prima che,* etc., à l'origine des conjonctions purement temporelles, dont nous parlerons encore sous *D,* ont aussi pris le sens de *piuttosto che.* Et comme, par analogie avec d'autres locutions prépositionnelles se terminant par *di*, on emploie *anzi di, innanzi di, prima di,* etc. avec un infinitif, on est aussi arrivé à construire *piuttosto di* + un infinitif:

> *egli aveva . . . dichiarato cento volte, a testa alta, che si sarebbe lasciato ammazzare piuttosto di fare il contadino* (De Amicis, *Maestro,* p. 302, cité par Ebeling, *Probl.* I, 108).

Nous rejetons donc absolument l'hypothèse de M. Ebeling (*Probl.* I, 110), approuvée par M:lle E. Richter (*Krit. Jahresb.* IX, I, 63), selon laquelle *di* pourrait être la préposition comparative.

Par la même analogie, il y a même *meglio di,* suivi d'un infinitif:

vissuto un anno a pane ed acqua p i u t t o s t o c h e i n v i t a r a pranzo la marchesa! (Fogazzaro, *Piccolo mondo*, p. 413, cité par Ebeling, *Probl.* I, 97). — *S'io credessi che voi non l'avessi a risapere, mi lascerei p i ù p r e s t o cavar la lingua, c h e d i r v e n e m a i p a r o l a* (Cecchi, *Figl. prod.* IV, 2, 38, cité par Ebeling, *ibid.*) [1]. — *un mio vicino che, al maggior torto del mondo, n o n faceva a l t r o c h e b a t t e r e la moglie* (Bocc., *Dec.* I, 1, t. I, p. 59). [2]

Parlando p i ù assai c h' i o n o n r i d i c o (Dante, *Inf.* VI, 113). — *Catella, per mostrarsi ben d'essere a l t r a c h e e l l a n o n e r a, abbracciò e basciò lui, e fecegli la festa grande* (Bocc., *Dec.* III, 6, t. I, p. 230). — *Io 'ncominciò o toccare non a l t r a m e n t i c h e s o g l i a n o f a r e l e v a g h e g i o v a n i i loro amanti* (*Ibid.* II, 3, t. I, p. 113). — *Et m e g l o ti serebbe che tu perdessi del tuo altretanto, c h e t u g u a d a g n a s s e soçamente el loro auere* (Alb. da Brescia, *Trattato morale*, ch. LI, B. Wiese, *Altit. Elementarbuch* [1904], p. 244, 14—6). — *nulla dunque di p i ù n a t u r a l e c h e s i v o l e s s e r o b e n e* (Rina del Prado, *Sorelle*, p. 146, cité par Tobler, *V. B.* I², 227). [3] — *Cercate il mare e la terra, per farvi un discepolo; e quando l'avete fatto, lo fate figluolo dell'inferno d u o t a n t i c h e v o i n o n s i e t e* (*Mor. di S. Greg.* 6, 1. Tomm.-Bell., *Diz.* IV, 1359 c, no. 23). [4] — *Spende p i ù c h e g u a d a g n a.* — *Ella è p i ù b e l l a c h e t u n o n c r e d i.*

b) Construction avec *di quello* (*quel*) *che:*

ond'ella [*la lumiera*] *fessi Lucente p i ù assai d i q u e l c h' e l l' e r a* (Dante, *Par.* V, 131—2). — *La cosa sta a l t r i m e n t i d i*

---

m e g l i o d i s a p e r t i in viaggio sul mare, mercante novellino, o giramondo sconclusionato, avrei voluto vederti agli studi in qualche università (Barrili, *Val d'Olivi*, p. 187, cité par Ebeling, *Probl.* I, 110 s.).

[1] Sur l'emploi de *piuttosti che*, *più presto che* avec un infinitif au lieu d'une proposition, voir Ebeling, *Probl.* I, p. 96 ss.

[2] Sur l'expression italienne *non — altro che*, «seulement», cf. Ebeling, *Probl.* I, p. 1 ss.

[3] Pour l'emploi apparent de *che* en double fonction (comparative et complétive), voir Tobler, *ibid.*

[4] Sur la valeur comparative de *tanto* multiplié, voir Tobler, *Verm. Beitr.* I², 181.

quello che pensate (G. Gozzi, *Opere scelte* [1821]. I, 19). — *È più ricco di quel che si dice.*[1]

§ 7. — *Rhétoroman.*

Dans l'Engadine (incl. la Vallée de Münster), il y a régulièrement, au lieu de *che* (*ca*), la conjonction *co* (*cu*, *choa*), dont il a été question sous *A* (p. 406) et *B* (p. 419). Devant une proposition, il y a quelquefois la construction: conj. comparative (*che* ou *co*) + pron. dét. (qui peut manquer) + conj. complétive.

a) Construction avec *che* (*ca*):

(Surs.) *nagin na ven tiers ilg Bab, auter ca tras mei* (L. Gabriel, *Ev. Joh.* XIV, 6, Ulrich, *Rhät. Chrest.* I, 3).[2] — *Che els possien magliar de tutts fregs dil Paradis, auter che d'in pumer* (*Barlaam e Giosaphat*, éd. Decurtins, *Arch. glott. it.* VII, 266, l. 24—5). — *Tard ei megler che mai* (G. Arpagaus, *Fablas e Novellas*, Ulrich, *Rh. Chr.* I, 151 [no. 105]). — *Culla scuidonza stat ins pli bein che culla misericordia* (*Ibid.* I, 154 [no. 221]). — (Suts.) *Sut ilg sulelg elg partut tutegna, otar ca en sia patria* (J. Barandun, *Giuventegna*, Ulrich, *Rh. Chr.* I, 187 [l. 475]).

(Surs.) *Chi ch'ei lavaus ha bucca basengs auter ca da lavar ils peis* (L. Gabriel, *Ev. Joh.* XIII, 10, Ulrich, *Rh. Chr.* I, 1).[2] — *Megler scvolver che malamein proseguir* (Arpagaus, *F. e N.*, Ulrich, *Rh. Chr.* I, 154 [no. 222]). — (Suts.) *Mo cur in sabi, in hum sco Lavater, mora scha elg pli don ca da perdar ina battaglia* (J. Barandun, *Giuventegna*, Ulrich, *Rh.*

---

[1] L'on trouve dans Manzoni la construction avec *di* suivi d'une proposition temporelle introduite par *quando*:

Insieme si sentiva . . . una gravezza in tutte le membra, peggio di quando era andato a letto (*I Prom. sposi*, ch. XXXIII, p. 420).

Il faut sans doute admettre une ellipse: *peggio di quella che sentiva quando*.

[2] Sur l'expression sursilvane *na* (*bucca*) — *auter ca* «seulement», cf. Ebeling, *Probl.* I, p. 9.

Chr. I, 171 [l. 130—1]). — *Dad us anvi vevu b u c a u t a r p i s i e r , c a r i v a r ilg pli prest tiers mia destinatiun a Strassburg* (*Ibid.* I, 171 [l. 114—5]).

(Surs.) *Aschia vev' jou er p l i g r o n d m u v e l da biesca a da nursas, c a t u t i l s R e g s a J e r u s a l e m n a h a g i a n g h i e u avont mei* (*Bible de 1718*, *Eccl.* II, 7, Ulrich, *Rh. Chr.* I, 53). — (Suts.) *la crapa ei tailgieda cun p l i g r o n d k u n s t a para essar in glatscheu, c a n a g i n a c r e a t i r a h u m a u n a p u d e s f r a n k a r* (J. Barandun, *Giuventegna,* Ulrich, *Rh. Chr.* I, 178 [l. 48—9]).

b) Construction avec *co* (*choa*).

(B.-eng.) *que chi eira ed ais amo hoz in nossas in quaist punct be massa democraticas relaziuns chosa p l ü c o i n s o l i t a* (O. Clavuot, *Güdisch federal Andrea Bezzola, Ann. della Soc. reto-rom.* XXIII [1909], p. 6).

(H.-eng.) *üngün vain tiers l'Bab o t e r c o t r æ s m e* (Gritti, *Ev. Joh.* XIV, 6, Ulrich, *Rh. Chr.* II, 60). [1] — (B.-eng.) *Usche füt el p l ü p o v e r c o m â v i a v a n t* (Andeer, *Rhaet. Elementargr.*[2], p. 99). — *m e g l però crodar Nels mans da Dieu, ch'ais grazius* [,] *C o d a d u m a n s v i t u p e r u s* (*Ibid.*, p. 111 [trad. de Schiller, *W. Tell*, I, sc. 1]).

(H.-eng.) *N u n savaiva prender o t e r p a r t i e u , C o ' l s p r a s c h u n ê r s t g n a i r a g r a v ô s* (Travers, *Guerra dalg Chiasté d'Müsch*, v. 602—3, Ulrich, *Rh. Chr.* II, 13). — (B.-eng.) *Malnützа lgieut bain ssasch tü faar, Chi ssaun inguott' indrett dritzar, A u t a r c h o a f a a r r u m u r e* (Chiampell, *Cud. da Psalms*, Ulrich, *Rh. Chr.* II, 126 [l. 12—4]). — *El n o n voul far o t e r c o m a n g i a r.* [1]

(H.-eng.) *per che l'g bab es m ê r c o n u s a i a e u* (Bifrun, *Ev. Joh.* XIV, 28, Ulrich, *Rh. Chr.* II, 62). — (B.-eng.) *Eu non savess festeggiar m e g l il principi d'ün nouv ann, c o A s e r i g i a n d in meis cour ü n n o u v m o n u m a i n t d'amur filiala* (Andeer, *Rhaet. Elementargr.*[2], p. 106). [2]

---

[1] Sur l'expression engadinienne *nun — oter co,* cf. Ebeling, *Probl.* I, p. 9.

[2] Aussi en sursilvan on rencontre *co* (influence engadinienne?):

Quou nou ancanusché jou, ch'enten quei tut, seigig nagutta p l i b i e n , c o c h ' i l g c a r s t i a u n en tutta sia vitta, s a l e g r i g a f e t s c h i g b i e n (*Bible de 1718, Eccl.* III, 12, Ulrich, *Rhät. Chrest.* I, 55; cf. *ibid., Eccl.* III, 22).

c) Construction avec [illegible] que [illegible]

[illegible] *Pret [illegible] amur [illegible] tu [illegible] oculis [illegible] ela [illegible]* [illegible] Arpagaus [illegible] Rh. Chr. I [illegible]

d) Construction avec [illegible] — que, quai [illegible]

[illegible] *I [illegible] que [illegible]* [illegible] *alt-eng. di Bravuogn* [illegible] Arch. glot. it. VIII [illegible]. — B.-eng. [illegible] Elementargr. [illegible] — [illegible] H. Augustin, *Unterengadinische Syntax*, 1903, p. 236. — [illegible] *ibid.* [illegible] — Muss., *Imbugnes* [illegible] *Leaseme Civile* § 72 et E. Pult, *Arch. della Soc. Reto-rom.* XXII [illegible].

§ 8. — *Roumain.*

Comme en roumain la conjonction *que* fait défaut, c'est de *deci* qu'on a rencontré déjà sous [illegible] p. 407 et E, p. 422, qu'on se sert ainsi que rarement de *ca* (cf. ci-dessus p. 422) et outre il y a anciennement et en dialecte moldavien *de cum* devant une proposition (cf. ci-dessus p. 421 n. 1).

a) Construction avec *deci* [illegible]

Ere [illegible]

[illegible] Bodonului mai [illegible] judecatea [illegible] *Tetraev de 1574*, Math. [illegible] 24 et Gaster *Arch. glott.* it. XII [illegible]. — *Deosebirea între spiritul limbei grecesti și acel al limbei românesti se resimte [illegible] aceste traduceri [illegible]* Gaster, Chrest. roum., I, p. XVI.

[illegible] iaste [illegible] Cod. Vor. [illegible], cité par Tiktin, Gr. im Rum., p. 56. — *ca [illegible] easte câmilee [illegible] în lăuntru urechile acului a trece.*

---

[1] Les exemples de M. Augustin sont donnés dans sa transcription phonétique à lui.

de cătь bogatul în părьtiea ceriului a întra (*Tetraev. de 1754, Math.* XIX, 24, éd. Gaster, *Arch. glott. it.* XII, 233).

mai bine-ţь easte cu u ochĭu să mergi în vieatь de cьtь doi ochi să aibi şi aruncatь să fiĭ în ĭazerul de focь (*Tetraev. de 1574, Math.* XVIII, 9, éd. Gaster, *Arch. glott. it.* XII, 231). — *De-aceea o vorbă a mea îl supăra mai rău decât l-ar fi supărat tot satul* (G. Cosbuc, *Versurĭ si Proză,* 133, 14, cité par Kurth, *Prāp. im Rum.,* p. 56).

b) Construction avec *ca:*

Ce-ĭ maĭ rĕŭ ca urîtu? (Tiktin, *Rum.-d. Wb.* 249 b, s. v. *ca* 3 a).

A dice e mai usioru ca a face (*Dict. de l'Ac. roum.,* cité par Jeanjaquet, *Rech.,* p. 88).

c) Construction avec *de cum:*

Acesta da îndoit de cum da Grigorie Vodă (Neculce, *Cron. Rom.* II, 378, Tiktin, *Rum.-d. Wb.* 511 b, s. v. *de*[2] 11). — *Nu! căcì părul s'a făcut de-o mie de orì maĭ nalt de cum era* (Creanga, *Convorbirì literare* XI [1878], Gaster, *Chrest. roum.* II, 353).

D. — *Conjonctions indiquant l'antériorité de temps*

De même qu'il fallait en latin combiner l'adverbe indiquant l'antériorité de temps *(ante, prius)* avec *quam,* ainsi les langues romanes se servent régulièrement d'une conjonction temporelle composée dont le dernier élément est *que.*[1] Mais, comme il y a nombre de locutions conjonctionnelles contenant un substantif suivi, ou bien de la conjonction complétive *que* + une proposition, ou bien de *de* + un infinitif (p. ex. fr. *à condition que* ou *de*), les langues romanes ont aussi, par analogie, adopté la construction avec *de* + un infinitif, et emploient même parfois cette construc-

[1] Nous avons vu plus haut (p. 392) que, par suite d'une ancienne parataxe, ce *que* pouvait autrefois faire défaut dans les langues romanes (voir le second exemple ancien français).

tion devant des propositions (complètes ou abrégées) commençant par un *que* complétif, ainsi que devant des substantifs et des pronoms en guise de locution prépositionnelle. Dans ce dernier cas, *de* est peut-être partiellement dû à l'influence d'autres locutions prépositionnelles se terminant par *de* (voir p. ex. esp. *despues de*, qui a pû faire naître *antes de)*. Quelquefois on trouve les combinaisons *que de* (devant un infinitif) ou *de* + pron. dét. + *que* (rel.).

Nous démontrerons ci-dessous, par un certain nombre d'exemples (sans prétendre à vouloir signaler tous les cas), les différentes locutions conjonctionnelles servant à indiquer l'antériorité de temps dans les langues romanes.

§ 1. — *Français.*

Ainçois que (a. fr.):

vous serez ainçois chenuz — que vous laissiez ceste matire (Rust., *La Desp. de Charlot et du Barbier*, Bartsch, *Chrest.*[9] LXXV, b, 51—2). — *Doel i avrat, enceis qu'ele departed* (*Rol.*, éd. Stengel, v. 3480). — *Ainçois voil estre rois que la teste couper* (*Gui de Bourg.*, éd. Guessard-Michelant [1859], v. 232).

por Deu, laissiés Ugon avoir ses amistés: — ançois l'ama de vos, ke tresbien le savés (Aud. le Bâtard, Bartsch, *Chrest.*[9] XLI, b, 103—4).

Ainz que (a. fr.):

Ainz i murat, que cuardise i facet (*Rol.*, éd. Stengel, v. 3043). — *ainz qu'il moergent, se vendrunt il mult chier* (*Ibid.*, v. 1690). — *Par matin i voleit estre Bien sovent ainz ke li prestre* (*Un chival. e sa dame*, ms., Godefroy, *Dict.* I, 191 c). — *Le clair soleil, ains qu'estre en occident, Lairra espandre obscurité sus elle* (Rab. *Garg.*, I, 58, éd. L. Moland, p. 107).

se tu le trueves ainz de moi (*Mer. de Portl.*, éd. Friedwagner, v. 2554, cité par Meyer-Lübke, *Gramm.* III, § 283) [1].

---

[1] On trouve quelquefois *ains* avec un infinitif sans particule de liaison:

Auparavant que (pas en a. fr., archaïque et dialectal aujourd'hui): [1]

vous arriverez auparavant qu'il meure (Corneille, *Clit.* IV, 8, 1274). — *Vous me fûtes promise auparavant qu' à lui* (Corn., *Soph.* II, 4, 638). — *Et mort pour mort, toujours mieux lui valoit, Auparavant que sortir de la vie, Éprouver tout* (La Font., *Contes* II, 4, 41—3).

Ce prince, se voyant sur ce point fortifié des conseils de tous ceux qui l'approchent et qu'il estime, pourra bien prendre le parti de la commencer auparavant même de se faire catholique (M. Colbert à Louis XIV, 14 juillet 1670, cité par le *Dict. hist. de la langue franç.* IV [1894], 466 s.) — *Auparavant de tenter cette opération, j'avais imaginé un appareil* (Plattner, *Ausf. Gramm.* IV, 150).

C'est Monsieur le Conseiller, Madame, qui ...., auparavant que de venir, vous envoie des poires de son jardin (Mol., *La Comt. d'Esc.*, sc. 3, éd. des Grands Écr., p. 574). [2]

Avant que:

avant que vienge avrils ne mai — vendra quaresme (Rust., *Le Mar. Rust.*, Bartsch, *Chrest.*[9] LXXV, a, 82—3). — *Ayez soin de rentrer avant qu'il fasse nuit.* — *Je le connais d'avant que vous ne soyez né* (Régnier, *La double maîtresse*, p. 175). — *Je dois tout à mon père avant qu' à ma maîtresse* (Corn., *Cid* I, 6, 342).

---

assaillir fait ains la tierce passer (*Gar. le Loh.*, éd. P. Paris, I, 198, cité par Meyer-Lûkke, *Gramm.* III, § 509). — *Attens un peu que ceste epistre seule J'aye achevee, ains me mettre en ta gueulle* (J. Le Maire, *Ep. de l'am. verd.*, Godefroy, *Dict.* I, 191 c). Voir aussi les constructions suivantes:

a) *ains quoi que*:

Se il i a rentes, ou deniers deuz dont li termes sont passez ains quoi que ele muere (Beaum., *Cout. de Beauv.*, p. 76, Godefroy, *Dict.* I, 192 a).

b) *ains que ce que*:

Ains les lairoit tous mettre a l'espée fourbie Que ce que de Nerbonne fesist la departie (*B. de Comm.*, éd. Scheler [1874], 639, cité par Étienne, *Essai de gramm.*, p. 296).

[1] Voir Plattner, *Ausf. Gramm.* I[2], § 217, Rem. 5, et IV, 150.

[2] Sur l'emploi vulgaire de *auparavant que de*, cf. Girault-Duvivier, *Gramm. des gramm.*[11], p. 545.

— *Mais on m'a vu soldat* a v a n t q u e *courtisan* (Mol., *Les Fâch.* I, 6, 274). — *ils prindrent quelque délay* a v a n t q u e *répondre* (Commines, éd. Buchon, 1, 8, A. Stimming, *Zs. f. rom. Phil.* I, 218). — *Laissons venir la fête* a v a n t q u e *la chômer* (Mol., *Dép. am.* I, 1, 64).

Morz va comme lerres par nuit Et l'endormi en son deduit Semont tost, a v a n t d e *lui rere* (Hélinant, *Les Vers de la Mort*, éd. Wulff—Walberg [1905], XXIII, 10—2). — *Je finirai ce livre* a v a n t d e *sortir.*[1] — *Li rois morust* a v a n t d e *dan Ferrant ou dan Ferrant* a v a n t d u *roi* (*Rec. des Hist. des crois.*, Hist. occ. II, 470, *Dict. hist. de la langue franç.* IV, 577 b).

A v a n t q u e d e *parler, prenez-moi ce mouchoir* (Mol., *Tart.* III, 2, 859). — *Je voulus sur ces lieux, si pleins de tristes charmes, Attacher un regard* a v a n t q u e d e *mourir* (Lam., Poitevin, *Nouv. Dict. Univ.* I, 241 c). — A v a n t q u e d e *venir* (Ac.)[2]

Devant (*davant, dant*) *que* (aujourd'hui archaïque et vulgaire):[3]

Ja n'en avrez vaillant un sol denier D e v a n t q u e *seie levez et baptisiez* (*Le Cour. de Louis*, éd. Langlois, v. 1280—1). — *Et s'il le sçavoit bien* d a v a n t q u'*il fust marié, si l'a il oublié* (*Les quinze joyes de mariage*, ch. V, p. 64). — D a n t q u e *vy cheoir foilles d'altomne, Belle tretoz m'ont proclamé* (Barbe de Verrue, cité par Mätzner, *Synt.*, § 409). — *quand j'ai promis à quelque poëte, je*

---

[1] *Avant de* avec un infinitif n'est devenu usuel qu'assez tard: cf. Livet, *Lex. de la langue de Molière* (1895—7), I, 179.

[2] Sur l'emploi de *avant que de*, cf. Girault-Duvivier, *Gramm. des gramm.*[11], p. 517 s.

Par analogie, on a eu, d'une part, *avant ce que* avec une proposition, de l'autre, *avant* avec un infinitif:

a) *avant ce que*: *Quant me fera Dieu ceste grace que véoir le puisse une fois* a v a n t c e q u e *la mort me prengne?* (*Rom. de Ger. de Nevers*, cité par Mätzner, *Synt.*, § 409).

b) *avant* + inf.: *nostre roy* a v a n t *les avoir ouys ... mit grande peine* (Commines, éd. Buchon, 5, 15, Stimming, *Zs. f. rom. Phil.* I, 218). — *Qu'* a v a n t *mourir, par un vaillant effort, Il en aura fait deux compagnons de sa mort* (Corn. *Clit.* II, 3, éd. 1632—57; voir l'éd. des Grands Écr. I, p. 301, n. 4; cf. Haase, *Synt franç.*, § 88, Rem. I). — A v a n t *dire droit* (Ac.: terme de procédure).

[3] Cf. Plattner, *Ausf. Gramm.* I[2], § 217, Rem. 5.

crie toujours: «Voilà qui est beau», devant que les chandelles soient allumées (Mol., *Préc. rid.*, sc. 9, éd. des Grands Écr. II, 91). — *Malade d'exaspération devant même que les chandelles fussent allumées* (Courteline, *Les ronds de cuir*, p. 60). — (Pat. norm., Guernesey) *Ten vìn ne s'rait que d'alliène S' tu pensais trop, d'vànt qu'i vienne, Au jour qui t' frumra les iers* (Herzog, *Nfrz. Dial.* XXXIII, 83—5). — *Il est devant qu'Abraham* (Pascal, *Pensées*, I, 267, cité par Haase, *Synt. franç.*, § 138). — *En pleine nuyt, davant que soy retirer, alloient au lieu de leur logis le plus descouvert voir la face du ciel* (Rab., *Garg.* I, 23, p. 49). — *Si devant que mourir la triste Bérénice Vous veut de son trépas laisser quelque vengeur* (Rac., *Bér.* IV, 5, 1188—9).

S'instruire bien du devoir d'une charge devant que de la prendre (Rac., *Livres ann.* [Plut., *Vie de Caton le jeune*], éd. des Grands Écr. VI, 296). [1]

Paravant que (rare):

paravant qu'il entrast au païs du Liége, estoient comme en rebellion (Commines, éd. Buchon, 2, 4, A. Stimming, *Zs. f. rom. Phil.* I, 212). — *Cette soif s'éteindra: ta prompte guérison Paravant qu'il soit peu t'en fera la raison* (Corn., *Clit.* V, 3, éd. 1632—57; voir l'éd. des Grands Écr., vol. I, p. 369). [2]

Premier que (XVe—XVIIe siècles):

J'en bois à vous, premier que je m'en aille (O. Basselin, cité par Mätzner, *Synt.*, § 409). — *il se fault tenter Premier que lon se vienne à la court presenter* (Du Bellay, *Le Poète*

---

[1] Par analogie avec d'autres conjonctions, on a eu aussi *devant ce que* devant une proposition:

Ke li uns l'autre chelera Sen aniel, ja nel mousterra, Devant che ke j'iere enfôis (*Vrai Aniel*, éd. Tobler, 2:e éd., v. 161—3). — *venimes un pou devant ce que l'aube crevast* (Joinv., *Hist. de s. Louis*, éd. Wailly [1874], § 314; cf. § 397).

Pour d'autres exemples, voir F. Rosenbauer, *Zur Lehre von der Unterordnung der Sätze im Afrz.* (1886), p. 57; Ritchie, *Rech.*, p. 88.

[2] Quelquefois *paravant* était suivi directement d'un infinitif:

Et tellement leur ferma la bouche, qu'ils eussent fait trois lieues, paravant la pouvoir ouvrir (Noël du Fail, *Contes d'Eutrapel*, cité par le *Dict. hist. de la l. franç.* IV, 463 b).

[illegible], Darm. Hatzf., *Morceaux choisis*, p. 210). — *Il estoit au monde premier que vous fussiez né* (Furetière, *Dict.* [1690]: [illegible]). — *Il fit son entrée à Gand premier qu'en nulle autre ville* (Commines, éd. Buchon, 2, 4, A. Stimming, *Zs. f. rom. Phil.* I, 500). — *[illegible] y entrèrent ceux-là premiers que nous* (Ibid. 2, 13). — *[illegible] là, premier que lui si nous faisons la prise, Il aura fait pour nous les frais de l'entreprise* (Mol., *L'Ét.* III, 5, 1175—6). — *Il faut se préparer à mourir premier qu'à vivre* (Malherbe II, [illegible]). — *Je ferme donc mon écritoire, Et, premier que manger et boire, Je m'en vais droit à l'oratoire* (Loret, *Muze hist.*, 21 juillet 16[illegible], cité par Livet, *Lex. de la langue de Molière*, III, 357).

[illegible] premier de trouver argent pour son deffray (Commines, éd. Buchon, 5, 4, A. Stimming, *Zs. f. rom. Phil.* I, 500).

Premier que d'avoir mal, ils trouvent le remède (Malherbe I, [illegible]).

§ 4. *Provençal*

Abans (aban, abanchas, avans, avant, avan) que:

[illegible] aban que [illegible] cos, — fun Roissillons trais ([illegible] Rossilhon, Appel, *Prov. Chrest.* I, 62—3). — *E conoc be la [illegible] qu'ieu fos [illegible]* (P. Cardinal, Raynouard, *Lex. rom.* II, 93 a). — *[illegible] Avans que la reineto s'ause [illegible] pas [illegible] se [illegible]* (Mistral, *Mir.* VIII, 319—21).

[illegible] avant qu [illegible] escuders (Trad. de Bède, Raynouard, *Lex. rom.* II, 93 b). — *[illegible], avans qu' èstre au mas [illegible]* (Mistral, *Mir.* I, 49).

[illegible] Aithemar, Raynouard, *Lex. rom.* II, [illegible]. — [illegible] (Guill. de Tudela, Raynouard, [illegible]) [illegible] *[illegible]* [illegible], XIII, 29, *Zs. f. rom.* [illegible]. — [illegible] Mistral, *Mir.* [illegible].

[illegible]

[illegible]

Anceis que (a. prov.):

Qui mor a n c e i s q u e 'l convenia la mort a preiar (Trad. de Bède, Raynouard, *Lex. rom.* II, 91 b). — *Avars se dol a n c e i s de dan q u e sabis* (*Ibid.*).

Anz que (a. prov.):

Farai chansoneta nueva A n s q u e vent ni gel ni plueva (*Poésies de Guill. IX*, éd. Jeanroy, VIII, v. 1—2, p. 47). — [C]*hascus beuri' a n s de l'aiga q u e's laisses morir de ssei* (*Ibid.* II, v. 22, p. 25). — *Si vols bona moler aver, — enquier lo sen a n s q u e l'aver* (*Seneca*, Appel, *Prov. Chrest.* CX, 99—100).

E la vespra de Paschas se mogron a n s d e dia (Guill. de Tudela, Raynouard, *Lex. rom.* II, 91 a). — *A n s d e l peccat* (Diez, *Gramm.*[3] III, 183).

Davans (*dabant*) *que* (prov. mod.):

D a v a n s q u e boufe la tempèsto, Ensouvène-te . . . Di plour madalenen (Mistral, *Mir.* XI, 446—8). — (Rouergue) *Mes la tata sabio qu'à la bestio cruèlo Un boun cop de fusil fet sauta la cerbèlo D a b a n t q u' ajès pougut estrangla l'anhelou* (J. Bessou, *Dal Brès à la Toumbo*, Can II, «La Tata Mannou», A. Praviel et J.-R. de Brousse, *L'Anthologie du Félibrige* [1909], p. 320). — *D a v a n s q u e vous.* — *D a v a n s q u e tourna dins nòsti·vilage, Te pourtarian rèi sus lou bout dóu det!* (Mistral, *Mir.* I, 288—9).

De davans que (prov. mod.):

Mai, d e d a v a n s q u e lou bla 'spigue, En terro fau que reboulige! (Mistral, *Mir.* X, 413—4).

En abanz que (a. prov.):

E n a b a n s q u e morisson aissi desconfes (Guill. de Tudela, Raynouard, *Lex. rom.* II, 92 a).

Enanceis que (a. prov.):

Qu'e n a n s e i s lai iria, Q u'ieu remazes en aital non caler (T. d'Hugues et de Bertrand, Raynouard, *Lex. rom.* II, 95 a).

Enanz (*enant*, *enan*) *que*:

Non begues e n a n z de l'aiga q u e's laisses morir de sei? (*Poésies de Guill. IX*, éd. Jeanroy, II, v. 21, p. 25). — *Q'usquecx ne*

[illegible] — [illegible] Tres. [illegible] VII. [illegible] —

[illegible]

Premier [illegible] premier [illegible] premier [illegible]

[illegible] Mistral, Tres. I. [illegible]

[illegible]

§ 2. — [illegible]

[illegible]

[illegible] — [illegible] travail [illegible] sa conquista [illegible] Schuchardt, [illegible]

[illegible] poesia [illegible] Talandier [illegible] Tresor, I. [illegible] — Le mot [illegible] — [illegible] langue Talandier [illegible] — [illegible] formuler une idée claire de

---

[illegible] que se trouve encore en prov. mod. Mistral, Tres. I. [illegible]

lo que era 'l món a v a n s d e *la invenció de la escriptura* (Genis, *Lect. bil.*[2], p. 80).

Ans que:

A n s q u e *fasses ninguna res, — consira lo qual es lo pes* (R. Lull, *Prov. d'ens.*, 96, éd. Morel.-Fatio, *Rom.* XI, 197). — *Lo pom hon lo verm es Pren* a n s *lo jovenceyls* Q u e *ceyl on no n'a jes* (G. de Cervera, *Prov.* 177, 1—3, éd. A. Thomas, *Rom.* XV, 40). — *se conformaren al ús de llur temps, seguint en això lo consell del doctor Pujades* a n s q u e *seguir sos exemples* (Bosch, *Callita*, 64, cité par Ebeling, *Probl.* I, 107).[1]

aquest es aquell de que jo dixi que a n s d e *mi era fet* (*Gen. de Script.*, p. 173). — A n s d e *hir*.

Enans (*anans*) *que:*

E n a n s *c' autra casti, Deu hom si castiar* (G. de Cervera, *Prov.* 98, 1—2, *Rom.* XV, 35). — a n a n s q u e *jo hy puscha esser ni ha tota via alguns abans que jo* (*Gen. de Script.*, p. 179). — *Hom deu la dompn' onrar* E n a n s q u e *la sirventa* (G. de Cervera, *Prov.* 308, 1—2, *Rom.* XV, 49).

Si vols plasen manjar, No vuyles e n a n s *d'ora* (*Ibid.* 358, 1—2, *Rom.* XV, 53).

Primer que:

las generacións que existiren p r i m e r q u e *nosaltres* (Genis, *Lect. bil.*[2], p. 80).

§ 4. — *Espagnol.*

Antes (*ante*) *que:*[2]

Dexar nos han el canpo a n t e q u e *[los] fyramos* (*Poema de Fernan Gonçalez*, éd. C. Carroll Marden, coupl. 305 d). — a n t e q u e *entre la noch* (*Cid*, éd. Vollmöller, 2788, cité par Meyer-Lübke, *Gramm.* III, § 600). — *un valle pequeño que está obra de quinientos pasos* á n t e s q u e *se llegue á la villa* (Cerv., *Nov. ej.*, p.

---

[1] Sur l'emploi de *ans que* avec un infinitif au lieu d'une proposition, voir Ebeling, *ibid.*

[2] Cette conjonction a aussi pris le sens de «plutôt que».

10). — *las generaciones que existieron* a n t e s q u e *nosotros* (Genis, *Lect. bil.*[2], p. 81). — *Con voz,* a n t e s *basta y ronca* q u e *sutil y delicada, dijo* (Cerv., cité par Bello, *Gramm.*[5], § 1206). — á n t e s *pienso irme con ella á la sepultura . . .* q u e *ponerla en peligro* (Cerv., *Nov. ej.*, p. 12). — *me he venido á Pedralba, me han traído las piernas, que* a n t e s *se me romperán en mil pedazos,* q u e *volver á llevarme á Madrid* (Galdós, *Halma*, 264, cité par Ebeling, *Probl.* I, 103).[1]

El que con el non fues[s]e a n t e d e l *mes conplido . . .* (*Poema de Fernan Gonçalez*, éd. C. Carroll Marden, coupl. 75 c). — a n t e d e *poco rato* (Berceo, *Sil.*, 448, cité par Meyer-Lübke, *Gramm.* III, § 272). — á n t e s d e *vuestra muerte* (Cerv., *Nov. ej.*, p. 44). — *¡ Cuántas más dificultades se presentaron entonces, que las previstas* a n t e s d e *principiar la obra!* (Bello, *Gram.*[5], § 1022). — *La mayor parte . . . mueren en vuestras desatinadas manos,* a n t e s d e *que sus tristes padres hayan podido consolarse de vuestra desdichada travesura* (Genis, *Lect. bil.*[2], p. 67). — A n t e s d e *dada la orden* (Bello, *Gram.*[5], § 1121). — a n t e s d e *la invención de la escritura* (Genis, *Lect. bil.*[2], p. 81).

Enantes que (a. esp.):

E n a n t e q u e *entrremos (a)delante en la rrazon . .* (*Poema de F. Gonçalez*, éd. C. Carroll Marden, coupl. 176 a). — E n a n t e s q u e *ovyes[s]en las vodas acabadas . .* (*Ibid.*, coupl. 685 a). — *yré á la cort* e n a n t e s d e *iantar* (*Cid*, 3051, cité par Meyer-Lübke, *Gramm.* III, § 272).

Primero que: [2]

P r i m e r o , *tirano dueño,* Q u e *los ofendas ni agravies* (Calderon, *La Vida es sueño*, I, 3, éd. Krenkel, v. 309—10). — *la doncella de Escocia, con quien* p r i m e r o q u e *con Isabela tenian concertado de casar á Ricaredo* (Cerv., *Nov. ej.*, p. 137). — *una de las ruedas dijo con estallido formidable que* p r i m e r o *la hacían astillas* q u e *dar una vuelta más* (Galdós, *Halma*, 216, cité par Ebeling, *Probl.* I, p. 103).[3]

---

[1] Sur l'emploi de *antes que* et *primero che* avec un infinitif au lieu d'une proposition, cf. Ebeling, *Probl.* I, p. 103 s.

[2] Cette conjonction a aussi pris le sens de «plutôt que».

[3] Voir ci-dessus, n. 1.

§ 5. — *Portugais.*

Antes (ante) que: [1]

antes que no seio de Cambaia Entre Francisco irado (Camões, *Os Lus.* X, 34, 5—6). — *Antes que o Imperador deixasse as fronteiras de Austria, viajava incognito com o titulo de Conde de Falkenstein* (Booch-Árkossy, *Port. Sprache*, p. 133). — *se boa fosse a possissō das requezas, ante as daria a elles que as tomar pera mĩ* (*Barl. Jos.* 17, 16, cité par Ebeling, *Probl.* I, 106). — *antes querem ao mar aventurar-se, Que nas mãos inimigas entregar-se* (Camões, *Os. Lus.* II, 26, 7—8). — *Alli morrer quizera ante que ver per onde passei* (Bern. Rib., *A visão*, cité par Reinhardstoettner, *Gramm.*, p. 383). [2]

Antes de conhecer aquelle homem fomos contentes e felizes. — *Antes das cinco não costuma levantar-se* (A. Diniz da Cruz e Silva, *O hyssope* [1817], V, 63, cité par Reinhardstoettner, *Gramm.*, p. 325). — *Antes do dia.* — *Antes das dez horas.*

Avante que:

E a verde Europa mais avante De Tanais até o largo mar de Atlante (G. Per. de Castro, *Ulyssea* III, 119, Raynouard, *Lex. rom.* II, 92 b).

Primeiro que:

Com a cana, primeiro que entre as mãos a houvessem posto, lhe bateram (Braga, *Folhas verdes*, 103, cité par Reinhardstoettner, *Gramm.*, p. 384). — *Primeiro que tudo queremos uma botelha do melhor vinho.*

se tu moreres primeiro do que eu (G. de Amorim, *O Amor da Patria,* 37, cité par Meyer-Lübke, *Gramm.* III, § 283).

---

[1] Cf. *ante ca* (ci-dessus p. 385 s.):

ant' el querria morrer Ca mi sol um pesar fazer (Denis, éd. Lang, 1761, cité par Ebeling, *Probl.* I, 107).

[2] Sur l'emploi de *ante que* avec un infinitif au lieu d'une proposition, cf. Ebeling, *Probl.* I, p. 106.

§ 6. — *Italien:* [1]

Antepria che (a. it.):

conveniendoli per forza venire so la bailia e signoria de Cesar volse a n t e p r i a *sofrire per sè morire lasciarse* c h' *a ciò volere venire* (*Cont. anc. cav.*, 55, cité par Ebeling, *Probl.* I, p. 98).

Anzi che (*anzichè*): [2]

[A] n z q e *l'omo fauele, responder par folia, [T]ut q'el creça sauer ço qe dir ie uolia* (*Das Spruchged. des G. Pateg*, éd. Tobler, v. 51—2, *Abh. der Berl. Akad.* 1886, p. 53). — A n z i c h e *Chiarentana il caldo senta* (Dante, *Inf.* XV, 9). — A n z i *virtute* c h e *gran ricchezza. — che in ogni petto umano suole spegnere,* a n z i c h e *accendere, le ire crudeli* (A. Verri, *Le Notti romane*[2], I, 3, p. 41). — *fosti tu morto* a n z i c h e *vivere* (Sacch., *Nov.*, 113, cité par Meyer-Lübke, *Gramm.* III, § 610). — *Io parlo di un trentacinqu' anni,* a n z i c h è *di quaranta* (P. Rajna, *Rom.* XXVI, 49, n. 3). — *la quale era* a n z i c h e n o *un poco dolce di sale* (Bocc., *Dec.* IV, 2, t. I, p. 284).

Era quindi ben naturale che costoro, in vece d'arrischiare, a n z i d i *gettar la vita in un' impresa disperata, vendessero la loro inazione* (Manzoni, *I Prom. sp.*, ch. I, p. 9).

Avanti che: [3]

A v a n t i c h e *l'età mia fosse piena* (Dante, *Inf.* XV, 51). — (Anc. gén.) *He te digo, Pero, in veritae in questa noyte,* a u a n c i

[1] En italien, la plupart des conjonctions indiquant l'antériorité de temps ont aussi le sens de «piuttosto che»; voir les exemples cités ci-dessous.

[2] Cf. *ançi ka* en ancien véronais (voir ci-dessus p. 383):

Unda te prego ke l' anema si vincha A n c i k a *'l korpo* (*Lég. de Catherine*, v. 704—5, éd. Mussafia, *Wiener Sitzungsber., phil.-hist. Cl.*, LXXV, 280),

et *anti cha* en ancien génois (voir ci-dessus p. 384):

doze reina, bia ti, — chi monti in cel a n t i c h a *mi* (*Rime gen.* XII, 554—5, éd. Lagomaggiore, *Arch. glott. it.* II, 179). — *lo mondo goer o perposo —* a n t i c a *e ueieza aspeite* (*Rime gen.*, p. sec., IX, 85—6, éd. Parodi, *Arch. glott. it.* X, 136).

[3] Cf. *avanti ca* dans l'ancien vénitien (voir ci-dessus p. 383):

imperçochè lo aveva leto in suxo lo libro che aveva scrito quelli che nde ierano stadi a v a n t i c a *ello* (*Pozzo di S. Patrizio*, éd. Grion, *Il Prop.* III, parte I:a, p. 141).

che lo gallo cante, tu me renegaray trey fiae (*La Passione*, éd. E. G. Parodi, *Arch. glott. it.* XIV, 30, l. 13—4). — *Questo melodramma è tratto dalla celebre tragedia di Federico Schiller* I Masnadieri; *il primo drammatico lavoro uscito da quel divino intelletto avanti che l'età matura e lo studio dell'uomo ne temperassero la troppo ardente immaginazione* (*I Masnadieri*, melodramma [Milano, Fr. Lucca, 1847], p. 3). — *e per questo io ho diliberato di voler te avanti che alcuno altro per marito* (Bocc., *Dec.* II, 3, t. I, p. 114).

Andò al diserto, ove Giovanni avanti di lui era venuto per annunziarlo (Bocc., *Nov.* 7, 387 [éd. Moutier], cité par Tomm.-Bell., *Diz.* I, 768 a, s. v. *Avanti*, no. 3). — *Avanti di ieri.*

Davanti che (a. it.): [1]

Or dunque piaccia a vostra gentilia Soccorrermi davanti ch' io mi muoja (*Rim. ant. Dant. Majan.* 75, Tomm.-Bell., *Diz.* II, p. 52 c).

Dinanzi che (a. it.):

Per più volte e per più dì, dinanzi che altri venga alla confessione, si dee ripensare, e ricercare la coscienza sua (Passavanti, *Specchio di vera Pen.*, 157, Tomm.-Bell., *Diz.* II, p. 190 c).

Innanzi che: [2]

Or vo' che sappi, innanzi che più andi, . . . (Dante, *Inf.* IV, 33). — *elle* (sc. *le ingiurie*) *non aveano solo resa inferma la sincera libertà, ma agonizzante, ma spenta gran tempo innanzi*

---

[1] Cf. *davanti ca* dans l'ancienne poésie lyrique (ci-dessus p. 385 un exemple).

[2] Cf. *innance* (*inanze*) *cha* en ancien lombard (voir ci-dessus p. 384):

Ma quel Iuda falçço. chi fo innance cha Polo. chiamao da Yesu Cristo. e fachio so apostol (*Ant. par lomb.*, éd. Foerster, *Arch. glott. it.* VII, 26, 33—5; cf. *ibid.* 53, 9—10). — *O filia mia ua di a pillato chel me faza mori mi inanz cha lo meo filio* (*La Pass.*, éd. Salvioni, *Arch. glott. it.* IX, 11, l. 27—8; cf. *ibid.* 15, 26),

et *enanti ca* en ancien génois (voir ci-dessus p. 384):

enanti dà ca tu rezeui (*Rime gen.*, p. sec., III, 225, éd. Parodi, *Arch. glott. it.* X, 116).

che noi fossimo prodotti alla vita (Verri, *Le Notti rom.*[2], I, 3, p. 31). — *Lancialotto voleva innanzi morire che lasciare Tristano vivo* (*Tav. rit.*, 397, cité par Ebeling, *Probl.* I, 98). — *Così foss' io innanzi morto a Firenze che trovarmi qui ancora!* (Sacchetti, *Novelle* XLVIII [I 117], cité par Ebeling, *Probl.* I, 100).

Quella città, innanzi di noi reina, allora giaceva come scheletro ludibrio del vento (Verri, *Le Notti rom.*[2], II, 1, p. 71).

Inprima che:

vedendo venir se in força altrui, Morir inprima che servir sostenne (Petr., *Trionfi* IIa 59—60, éd. Appel, *Die Triumphe Fr. Petrarcas* [1901], p. 286).

Pria che (a. it.):

Ma certo poco pria, s'io ben discerno, Che venisse Colui . . . (Dante, *Inf.* XII, 37—8). — *e pria che rendi Suo dritto al mar, fiso, u' si mostri, attendi L'erba più verde, e l'aria più serena* (Petr., *Son.* CLIV, 6—8).

Prima che:

Prima che noi uscissimo del lago (Dante, *Inf.* VIII, 54). — *egli prima soffrirebbe d'essere squartato, che tal cosa contro allo onore del suo signore ... consentisse* (Bocc., *Dec.* II, 8, t. I, p. 164). — *Prima che tu gli parli, scrivigli una lettera.* — *Tu fosti, prima ch' io disfatto, fatto* (Dante, *Inf.* VI, 42). — *o non ti avessi almanco conosciuto mai, prima che vederti in simil pericolo!* (Cecchi, *Figl. prod.*, IV, 2, 37, cité par Ebeling, *Probl.* I, 97).

Prima di prendere la misura ditemi quanto costa. — *Ve lo darò prima della vostra partenza.*

§ 7. — *Rhétoroman.*

Dans l'Engadine, ainsi que dans la Vallée de Münster, il y a, comme sous *B* et *C*, régulièrement *co* au lieu de *che* (*ca*), mais, vu l'usage d'ajouter encore un *cha* complétif devant une proposition, il arrive que la conjonction comparative *co* s'omette, de sorte qu'il ne reste que l'adverbe de temps et le *cha* complétif.

Ant (*aunt, aun, aunz, auns, ont, ons*) *che* (*co*):

(B.-eng.) *diškuora kun tĕs bap a n t tχa l pasa* (Augustin, *Untereng. Synt.*, § 222).[1]

(H.-eng.) *Mu huossa hae eau dit à uus a u n s co c h e duainta* (Bifrun, *Ev. Joh.* [1560], XIV, 29, Ulrich, *Rhät. Chrest.* II, 62). — *Et huossa hae eau dit à vus, a u n z c h i a dvainta* (Gritti, *Ev. Joh.* [1640], XIV, 29, Ulrich, *ibid.*). — *Quaista not, a u n z c h a' l gial chaunta* (*Ev. Matth.* XXVI, 34, Pallioppi, *Diz.*, s. v.). — *Et a u n s c o la festa d'pasthqua sauiand Iesus* ... (Bifrun, *Ev. Joh.* XIII, 1, Ulrich, *Rhät. Chrest.* II, 57). —'*A u n z c ò passer plü inavaunt* (*Canz. alto-eng. di Bravugn*, I, 64, éd. Ulrich, *Arch. glott. it.* VIII, 131).

(Münst.) *Tertiò ocourendo chia 2 personas impromissas al matrimonio havessen tgnü commercio chiarnal a u n t c o segnar aint aisi moderà in 5 R al mais, mo senza gratia oter* (*Ledschia Civile*, § 112, éd. B. Puorger, *Ann. della Soc. reto-rom.* XXIII, 157).

(Surs.) *Ad ussa vus hai jou gig o n t c h' ei daventig* (L. Gabriel, *Ev. Joh.* XIV, 29, Ulrich, *Rhät. Chrest.* I, 4). — *sche ei sei lavau si in tal luft a u n c h a nus podeien better ora ilg ancher, che el betteva las vellas pli ault che mai* (*Cudisch dilg Viadi da Jerusalem*, éd. Decurtins, *Arch. glott. it.* VII, 192, l. 4—6).

(Suts.) *Quels ean als vers povars, ca statan or tut las suffraunzas a zuppan ellas, o n s c a stendar ilg maun par ratschevar l'almosna* (J. Barandun, *Giuventegna*, Ulrich, *Rhät. Chrest.* I, 185, l. 412—3).

Avant (*avaunt, avont, avon*) *che* (*co*):

(B.-eng.) *l es rivà a v a n t k o tχi ñia la tχarta* (Augustin, *Untereng. Synt.*, § 242).[1] — *A v a n t c h a füssan ils munts, eira Dieu* (Andeer, *Rhaet. Elementargr.*[2], p. 64). — *A v a n t d'attachar battaglia, uret Gustav Adolf* (*Ibid.*, p. 78).

(Münst.) *Duos personas chi in la Lay s'haun legitimamaing impromissas, mo però brickia segnà aint, gnond manifest, chia tales personas a v a u n t c o segnar aint hagen tgnü insembel chiarnala cohabitatiun* . . . (*Ledschias Matrimuniales*, § 8, éd. B. Puorger, *Ann. della Soc. reto-rom.* XXIII, 134). — *Ün chi pigl ünn' juventschella, Et mor' a v a u n t co ella senz' hierta,* ... (*Ledschia Civile*, § 11, éd. B. Puorger, *Ann. della Soc. reto-rom.* XXIII, 137).

---

[1] Pour la transcription phonétique, voir ci-dessus p. 436, note.

(Surs.) *a v o n c h e ne fussi determinau il Cusseigl* (*Cuorta Memoria*, éd. Decurtins, *Arch. glott. it.* VII, 211, l. 25). — *Quei vein nus stoviu dar la mesadat della Summa à Jaffa a v o n c h e ser sin ilgs asens* (*Cudisch dilg Viadi da Jer.*, Ulrich, *Rhät. Chrest.* I, 77, l. 37—8). — *Claudius mava adina a v o n c h e di el Vechsel* (*Roman de Octavianus*, éd. Decurtins, *Arch. glott. it.* VII, 317, l. 10).

(Suts.) *A la distanza da la purtada d'in cula canun statan las francas fortezias ca battan, en la planira, ilg anamig a v o n t c h' el vegni vitiers la gronda stadtfestung* (J. Barandun, *Giuventegna*, Ulrich, *Rhät. Chrest.* I, 178, l. 50—2). — *Schon in quart hura sin la gronda strada a v o n t ca vagnir tiers las portas, aud in ina ramur surd, ca para elg luft* (*Ibid.* I, 178, l. 52—4).

§ 8. — *Roumain.* [1]

En roumain, où, comme nous l'avons dit ci-dessus (p. 381), la conjonction comparative *que* n'existe pas, l'antériorité de temps peut être exprimée, outre par certaines constructions substantives [2] et adverbiales-conjonctionnelles [3] qui ne touchent pas à notre problème, par des locutions conjonctionnelles, formées avec a n t e, où la particule comparative

---

[1] Sur l'orthographe employée, voir ci-dessus p. 406, n. 2.

[2] P. ex. *înaintea* (*naintea*) accompagnée d'un datif ou d'un adjectif possessif:

ce după mine va veni n a i n t e a mea fu (Coresi, *Tetraev.* [1579], *Év. de s. Jean* I, 15, éd. Gaster, *Chrest. roum.* I, 20; transcr). — *Cu o zi î n a i n t e a d i v a n u l u ĭ* (Gheorgachi, *Cronicele Românieĭ* [1872—4], II, 327, Tiktin, *Rum.-d. Wb.* 775 b). — *Înaintea noastră* (J.-A. Candréa-Hecht, *Cours complet de grammaire roumaine* [1900], § 385). Cf. Kurth, *Der Gebrauch der Präp. im Rum.*, p. 167 s.

[3] P. ex. *pînă* (< p a e n e):

nu veri esi dèciea p à n ь c à n d ь veri da apoi vrême (*Tetraev. de 1574*, *Math.* V, 26, éd. Gaster, *Arch. glott. it.* XII, 206). — *că n'are a trêce ruda acasta, p à n ь acêlě toate vor fi* (*Ibid.*, *Math.* XXIV, 34, p. 243). — *P î n ă a nu intra în casă* (Candréa-Hecht, *Gramm. roum.*, § 402).

fait défaut, ou bien par des locutions prépositionnelles formées avec ante et se terminant par *de,* lequel pourrait bien être la préposition comparative,[1] qui, en position isolée (sous *B*), a vieilli ou bien n'existe que dialectalement et dans le langage familier (voir ci-dessus p. 421). Au lieu de *de*, on trouve aussi *decît* (< de quantum) et, de nos jours, *ca* (< qua, voir ci-dessus p. 421). Enfin, *maĭ bine — decît* peut indiquer l'antériorité (la préférence).

a) Constructions avec ante.

Ainte (a. roum.):

si noi ainte pănră căndu nu se voru apropià de elu, gata semu a lu ucide elu (*Cod. Vor.*, éd. Sbiera, 50, 14, Meyer-Lübke, *Gramm.* III, § 600). — *în a aćasta noapte ainte pănъ căntъtorĭul nu va fi căntatъ. de trei ori te veri lepъda de mine* (*Tetraev. de 1574, Math.* XXVI, 34, éd. Gaster, *Arch. glott. it.* XII, 248).

Sti tatălŭ vostru, ce v'ară treboi ainte incă de cersotul vostru (*Evangh. cu tâlc* [1619], Gaster, *Chrest. roum.* I, 54, 11—2; transcr.). — *Vesmîntul.. să i-l daĭ luĭ ainte de ce ară apune soarele* (Palia, *Ex.* 22, 26, T. Cipariu, *Crest.* [1858], 71).

Înainte (*înnainte*):

Înainte de a trece la partea formală, mai aflăm ... (Puscariu, *Zs. f. rom. Phil.* XXXII, 479).[2] — *care om nu ţine la viată înnainte de toate?* (I. Creanga, *Opere compl.* IV, 23, 14, cité par Kurth, *Der Gebr. der Präp. im Rum.*, p. 152). — *De-ĭ vedea mînz înainte de să fi văzut miel* (*Sezătórea* I, 298, Tiktin, *Rum.-d. Wb.* 775 b). — *Apucase a sĭ pune pirostiile popeĭ pe cap înainte de ce pîrdalnicul de sort să-l fie chemat la oaste* (V. A. Ureche, *Leg. rom.* [1896], 18, Tiktin, *ibid.*). — *Înainte de tine.*

Înainte ca să .... (Candréa-Hecht, *Gramm. roum.*, § 411).

[1] Cf. Meyer-Lübke, *Gramm.* III, § 269.

[2] D'après Tiktin, *Rum.-d Wb.* 775 b, l'emploi de *înainte de* devant un infinitif appartient à la langue littéraire.

Maĭ înainte (*'nainte, deinte*):

***Maĭ 'nainte* pînă nu mă osîndeştĭ** (*Psaltirea* [Rimnic 1784], 149 a, Tiktin, *Rum.-d. Wb.* 775 b). — *maĭ deinte pînă a sa înrădăcina* (D. Cantemir, *Divanul* [1698], 130 a, Tiktin, *ibid.*).

de va hi maĭ nainte de văhodul cel mare (*Pravila de Tărgoviste* [1652], Gaster, *Chrest. roum.* I, 161, l. 6; transcr.). — *Carele răspunde cuvînt maĭ 'nainte de ce va auzi* (*Biblia* 1688, *Prov.* 18, 13, Tiktin, *Rum.-d. Wb.* 775 b). — *El fusese născut cu mult maĭ 'nainte de ce mamă-sa cunoscuse pe Octaviŭ* (Horatius, *Ode etc.*, trad. Ollanescu [1891], 293, Tiktin, *ibid.*). — *Maĭ înainte de a vă vorbi de miscarea artelor plastice..., dati-mĭ voe a vă aminti...* (C. I. Stăncescu, *Ce este Frumuseţea* [1896], 42, Tiktin, *ibid.*).[1]

maĭ 'nainte decît a face pămîntul (*Biblia* 1688, *Prov.* 8, 23, Tiktin, *ibid.*).

Mainte (a. roum.), *mǫñce* (istr.):

Mainte pînă nu să adunase eĭ (*Noul Test.* 1648, *Matth.* 1, 18, Cipariu, *Crest.* 87). — *Că mainte unii veniea de în Iacovŭ elŭ mâînca cu păgânii* (Praxiul, *Gal.* II, 12, Gaster, *Chrest. roum.* I, *16; transcr.). — *Intemeĭatu-m'au la începătură, mainte până pămîntulŭ a nu-l face* (Dosofteĭu, *Pildele luĭ Salomon* VIII, 23, Gaster, *ibid.* I, 268; transcr.).

ce de în tatălŭ născu mainte de toate văcure (Coresi, *Cazania* II, Gaster, *ibid.* I, 32, l. 18—9; transcr.). — *Mǫñĉe de zi* (*Jahresber. des Inst. f. rum. Spr.* I, 152, X, 7, cité par Kurth, *Prăp. im Rom.*, p. 152).[2]

b) Construction avec *maĭ bine — decît:*

Decît să tot vii la noĭ, Maĭ bin' merĭ, badeo, la boĭ (Iarnik-Bîrsénu, *Doĭne* etc. [1885], 460, Tiktin, *Rum.-d. Wb.* 516, s. v. *decît* 1) — *Decît c'un tată s'o mumă, Maĭ bine c'o mîndră bună* (*Ibid.* 13, Tiktin, *ibid.*). — *decît m'a mustra [mama].., M'oĭŭ face maĭ bine Trestioară 'n baltă* (V. Alexandri, *Poesiĭ pop.* [1866], 8, Tiktin, *ibid.*).

---

[1] D'après Tiktin, *Rum.-d. Wb.* 775 b, l'emploi de *maĭ înainte de* devant un infinitif appartient à la langue littéraire.

[2] Pour certaines formes anciennes et dialectales de tous ces adverbes dont nous n'avons pas donné d'exemples, voir Tiktin, *Rom.-d. Wb.* 776 a.

Chap. IV. — *Contaminations avec d'autres constructions*

A. — *Contaminations avec les comparaisons d'égalité*

Nous avons vu, dans l'exposé précédent, que dans certaines langues romanes la conjonction comparative a été remplacée par une conjonction n'indiquant primitivement qu'une comparaison d'égalité; c'est ce qui s'est passé dans le rhétoroman de l'Engadine et de la Vallée de Münster, où *co* (< quo) a pris la place de *que* (voir ci-dessus pp. 406, 419, 434 et 450), et en roumain, où *ca* (< qua) s'est introduit dans le langage familier (voir ci-dessus pp. 421, 436 et 453). Mais le même phénomène linguistique, à savoir qu'une conjonction indiquant une comparaison d'égalité s'introduit à la place de *que,* phénomène très compréhensible à cause de l'affinité syntaxique des deux espèces de comparaisons, se rencontre sporadiquement un peu partout, surtout si la proposition principale est négative. Il s'agit alors des particules de liaison quomo(do) et quantum. Voici quelques exemples de cette éspèce de contamination:

§ 1. — *Quomodo.*

a) *Français.* [1]

Que li carbons soz la cendre N'art pas plus couvertement Con fait li las qui atent (E. Mätzner, *Afrz. Lieder* X, 63—5, p. 20). — *Car il n'est rien plus serf ne en plus grant servage comme jeune home simple et debonnaire qui est en*

[1] Cf. Diez, *Gramm.* III³, 397, note; Mätzner, *Synt.,* § 450; Mätzner, *Afrz. Lieder* [1853], p. 168; Hammesfahr, *Zur Comp. im Afrz.,* p. 37 s.; Meyer-Lübke, *Gramm.* III, §§ 278 et 610; E. Müller, *Die Vergleichungssätze im Frz.,* pp. 88—9, 93 et 94.

subjection et gouvernement de femme veufve (*Les quinze joyes de mariage*, ch. XIV, p. 190). — *Voire, dist Kalles, a i n c p l u s l o i a l n e v i S i c o n est il qui vos véés ichi* (*Chev. Ogier* [1842], v. 2140, cité par Hammesfahr, *Zur Comp. im Afrz.*, p. 38).[1]

b) *Provençal.*[2]

car dieus en cros — n o c a fon a n c p l u s t r e b a i l l a t z . . . — c o n ieu lai fui (*Jaufre*, Appel, *Prov. Chrest.* III, 346—9). — *el n o n deuria voler q'ella l'en d i x e s p l u s n e p l u s l i f e z e s c o n ella li fazia ni dizia* (*Vie de R. de Berbesiu*, Appel, *Prov. Chrest.* CXXII, d, 6—7).

c) *Espagnol.*

no hay defensas que m a s p r e s t o nos amparen y socorran, c o m o las armas invencibles del gran Filipo (Cerv., *Nov. ej.*, p. 14). — *dieron en o t r o* (sc. *camino*) *c o m o el que habian llevado el dia de antes* (Cerv. *D. Q.*, I, 21, éd. Navarrete [1845], p. 97).[3]

d) *Portugais.*

Não correm m a i s furiosos c o m o o Lara corre (A. Diniz da Cruz e Silva, *O hyssope*, VI, 317, cité par Reinhardstoettner, *Gramm.*, p. 385).

e) *Italien.*

Se porraue trouar un p u c a t i u o h o m o c h o m o fo Caym? (*Ant. par. lomb.*, éd. Foerster, *Arch. glott. it.* VII, 11, 31; cf.

---

[1] Dans des phrases comme *Il faudrait que le cirque fût cinq ou six fois grand c o m m e il est* (Th. Gautier, cité par Plattner, *Ausf. Gramm.* IV, 63 [§ 383]), il n'y a pas de comparaison d'inégalité, *comme* correspondant à *aussi* — *comme*.

[2] Cf. Diez, *Gramm.* III[3], 397, note; Meyer-Lübke, *Gramm.* III, §§ 278 (l'exemple cité se lit Appel, *Prov. Chrest.* XCVI, 17) et 610.

[3] Il ne faut pas ranger ici des cas où *como* est employé, par abréviation, après un comparatif coordonné avec un *tan* précédent (voir Weigert, *Unters. zur span. Synt.* [1907], p. 240 s.):

como yo tuviese bien de comer, t a n b i e n y m e j o r me lo comería en pie y á mis solas, c o m o sentado á par de un emperador (Cerv., *Obras*, p. 274 b).

ibid. 11, 39; 97, 5; 100, 29; 106, 4). — *No se truoua soperbia plui soça en questo mondo — Con qi s'enuilia enstesso* (*Das Spruchged. des G. Pateg*, éd. Tobler, v. 133—4, *Abh. der Berl. Akad.* 1886, p. 56). — *Dicevano che niuno altro Dio era più propizio e favorevole a' suoi, come lo Dio de' Portoghesi* (Serdonati, *Stor.*, p. 417, cité par Tomm.-Bell., *Diz.* III, 1058 b, no. 51).

§ 2. — *Quantum.*

a) *Français.*

Miez est espandre l'anme quam perdre icele par nule [in]continance (*Dial. an. conq.* etc., XXX, 17—8, éd. Bonnardot, *Rom.* V, 307; cf. *ibid.* VIII, 6, p. 281, note).[1]

b) *Provençal.*

E ren no·n sai mas quan n'aug dir (*Poésies de Guill. IX*, éd. Jeanroy, IV, v. 20, p. 29). — *per autra no suy guays ni chantaire — mas quant per lieys* (Elias de Barjols, éd. Stronski, V, 5—6). — *aquest mont non era mays cant nient e vanetat* (*Barl. et Jos.*, Bartsch, *Chrest. prov.*[4], 384, 11—2). — *Res de be no y falh, mas quan merces* (P. Raim. de Toulouse, Raynouard, *Lex. rom.* IV, 124 b). — *Ni es belhs aculhimens Mas quan d'aquels qu'elha fai* (Gir. le Roux, Raynouard, *Lex. Rom.* IV, 125 a). — *e toh li disipol fugiro mas cant solament Sainhz P. e Sainhz Io. evangelista* (*Serm. du XII*[e] *s.*, Appel, *Prov. Chrest.* CXVI, 63—4). — *del tot lo'n tenh per enguanat — mai quan de Johan ses Terra* (B. de Born, éd. Stimming, XIV, 23—4). — *Gran joi en fai lo reis, qui que s'en plor, E tuh siei enamic, gran e menor, Mas quan* (= «excepté») *cilh noble ome ancianor, Que eilh en an gran dol per sa valor* (*Gir. de Rossilhon*, v. 6621—3, cité par F. Bischoff,

---

[1] C'est l'opinion de MM. H. Suchier (*Zs. f. rom. Phil.* I, 557) et Jeanjaquet (*Rech.*, p. 67) que ce *quam* remonte à quantum. Nous serions cependant bien tenté d'y voir, avec l'éditeur (voir *Rom.* V, 328), une «notation purement latine» de *que*. C'est que l'emploi d'une conjonction indiquant une comparaison d'égalité est en général assez rare après un comparatif *affirmatif*.

Der Conj. bei Chrestien [1881], p. 20).[1] — (Lim. mod.) *ne mâ quan.*[2]

c) *Italien.*

Niuna cosa è più oscura e più tenebrosa nella vita degli uomini, quanto il mal fare, la riprensione, l'errore, l'infamia (Pandolfini, cité par Tomm.-Bell., *Diz.* III, 1058 b, no. 51). — *più utile quanto* (Machiavel, *Discorsi sopra la prima deca di T. Livio*, 20, cité par Meyer-Lübke, *Gramm.* III, § 279).

B. — *Contaminations avec le positif (ou le superlatif)* + *super*

On trouve quelquefois, dans les langues romanes, le comparatif suivi de la préposition super.[3] En voici quelques exemples:

---

[1] Pour d'autres exemples a. prov. de *no—mas quan* au sens de «ne — pas — excepté», «seulement», voir l'édition des chansons de Bertran de Born par Stimming (1879), p. 257 (XIV, 24). — Notre façon de regarder *quan* comme particule comparative après *no — mas* (l'expression non — magis *que* paraissant manquer en ancien provençal; cf. ci-dessus p. 412, n. 2) n'est pas celle de tous ceux qui se sont occupés de l'expression en question. M. Stimming (*loc. cit.*) considère *quan* comme une addition «pléonastique» sans signification propre; il s'agirait donc tout simplement de la construction *no — mas* (sans particule comparative), dont il a été question ci-dessus p. 389. M. Thomas (éd. de B. de Born [1888], p. 196) semble partager cette dernière opinion, puisqu'il traduit *quan de*, dans l'exemple cité ci-dessus en avant-dernier lieu (éd. Thomas, *Poés. pol.* V, 24), par «quant à», ce qui est évidemment erroné, la préposition *de* dépendant de *enganat* («trompé par»). Cf., sur (*no* —) *mas quan*, Bischoff, *Der Conj. bei Chrestien*, p. 20.

[2] Voir Chabaneau, *Rev. des langues rom.* VIII, p. 179 ss.

[3] Cf., pour la construction normale avec super, a. fr. *Sur tuz ert crienz e renumez E sur tuz li plus honurez* (Benoît, *Chron. des Ducs de Norm.*, éd. Michel, v. 227—8); esp. *cuanto mas bella se para De las estrellas la luna Tanto vuestra linda cara Se nos muestra perla clara Sobre las fermosas una* (J. Mena, 3, cité par Meyer-Lübke, *Gramm.* III, § 284). — *sobre todos el mayor* (*El canc. de J. A. de Baena*, éd. Michel, I, 61, cité par Meyer-Lübke, *ibid.*).

a) *Français.*[1]

e plus duilz sur miel e ree surundant [et dulciora super mel et favum redundantem] (Livre des Psaumes, éd. Michel, 29, cité par Hammesfahr, *Zur Comp.*, p. 11).

b) *Espagnol.*

esto sobre todas cosas me traye mas afincado (Hita, éd. Janer, 637, cité par Meyer-Lübke, *Gramm.* III, § 284).

C. — *Contaminations avec le superlatif*

L'expression *omnium maximus* ayant exactement le même sens que *omnibus major*, on comprend aisément que les langues romanes ont quelquefois confondu les deux expressions, de sorte qu'on a eu omnibus maximus (maximus quam omnes).[2] Voici quelques exemples romans de la construction contaminée:

a) *Français.*

sa maison, qui est... la mieux pourvue, que de nul homme qui fut au monde de son estat (Commines, éd. Buchon, 7, 7, A. Stimming, *Zs. f. rom. Phil.* I, 499).

b) *Espagnol.*[3]

Esta Dulcinea del Toboso dicen que tuvo la mejor mano para salar puercos, que otra mujer de toda la Mancha (Cerv., *Obras*, p. 272 a).

---

[1] Cf. Hammesfahr, *Zur Comp.*, p. 11; Meyer-Lübke, *Gramm.* III, § 284.

[2] Cf., en latin, *Roxane omnibus formosissima (Epit. Alex.* 29), contamination de *R. omnium formosissima* avec *R. omnibus formosior (Arch. f. lat. Lex.* XII [1902], 189).

[3] Cf. Weigert, *Unters.*, p. 114 s.

D. — *Contaminations avec les constructions indiquant une exclusion*

Dans l'exposé précédent, nous avons montré, par un certain nombre d'exemples, que, pour indiquer une exclusion («ne — pas — excepté», «seulement»), les langues romanes se servent de non — magis (voir p. 388 ss.), ainsi que des expressions non — magis *que*, non — plus *que*, non — aliud (alterum) *que* (voir chap. III, sous *A*, *B* et *C*, *passim*), ces dernières expressions remontant syntaxiquement aux constructions latines *non plus quam* (*Caeduntur Hispani nec plus quam quattuor milia hominum effugerunt*) et *non aliud quam* (*Virtus nihil aliud est quam in se perfecta natura*). Or, l'exclusion pouvant également être exprimée par des locutions non-comparatives, telles que non — extra,[1] non — foris[2] et non — si — non,[3] les langues romanes ont souvent

---

[1] Voir lat. *mi extra unum te mortalis nemo corpus corpore contigit* (Pl., *Amph.* 833).

[2] Pour non — foris, cf. a. fr. *mers parfonde, Cui nus fors Damedius n'acoise* (*Rom. de Car.*, éd. Van Hamel, III, 11—2; cf. Tobler, *Verm. Beitr.* I², p. 273; III², p. 96 ss.); roum. *Si nimenea nu s'aŭ suit în cerŭ fără numai cel ce din cerŭ s'aŭ pogorît* (*Biblia* 1688, *Joh.* 3, 13. Tiktin, *Rum.-d. Wb.* 608 b, s. v. *fără* I, 2). — En latin, il y correspondait *non — praeter*: *Simus ea mente . . ., ut nihil in vita nobis praestandum praeter culpam putemus* (Cic., *Fam.* 6. 1, 4).

[3] Pour non — si — non, cf. fr. *Qu'a venimeus et a felon Ne doit an feire se mal non* (*Yvain*, éd. Foerster, v. 3357—8; cf. Tobler, *Verm. Beitr.* III², p. 78 ss.). — *Qui peut de vos desseins révéler le mystère, Sinon quelques amis engagés à se taire?* (Rac., *Baj.* IV. 7, 1385—6); prov. *e malvaitz hom dinz sa maiso — que no fa ni ditz si mal no* (Lo Monge de Montaudon, Appel, *Prov. Chrest.* XLIII, 80—1). — *E qu'a de mai la cardelino Que la petouso mistoulino, Senoun la bèuta meme, e lou cant, e l'estè!* (Mistral, *Mir.* II, 96—8); cat. *E jo creu que negu no deu adorar sino un Deu* (*Gen. de Script.*, p. 23). — *Passen de cinch-cents los noms forasters ingerits dins lo flamant diccionari de la llengua, que*

combiné l'emploi de aliud (rarement magis) avec ces mêmes locutions. [1] Voici des exemples des différentes espèces de contaminations:

§ 1. — *Contamination avec* non — extra.

Ancien français.

nen est altre deus estre mei (*Livre des Ps.*, éd. Michel, 278, cité par Hammesfahr, *Zur Comp.*, p. 36).

§ 2. — *Contamination avec* non — foris.

a) *Ancien français.*

de nul autre n'en conuis rien — fors sul de deu (*Gorm. et Isemb.*, Bartsch, *Chrest.*[6] VIII, 122—3). — *Qui ne desiroient riens el, Fors de trouver en camp mortel .I. chevalier ou .II. ou trois* (Froissart, *Méliador*, éd. A. Longnon, v. 19092—4).

Ne voil, qu'ait autre palefroi Fors che lo tuen ne autre ator (Joufrois, éd. Hofmann-Muncker [1880], v. 2568—9). — *je n'an ai autre porpans Fors que tant en amor servir* (*La Fol. Tristan* éd. Morf, v. 311—2, *Rom.* XV, 567). [2]

b) *Italien.*

La chiesa festeggia essa la natività d'altro santo fuorchè di S. Giovanni?

---

no-y fan sinó molta nosa (Tallander, *Lliç. fam.*, p. 7); esp. *ninguno de los que ellas conocían, si Elicio no, era en la música tan diestro* (Cerv., *Obras*, p. 21 b). — *no se quitan sino con la muerte* (Cerv., *Nov. ej.*, p. 1). — *Nadie entiende esto sino fulano* (cf. Meyer-Lübke, *Gramm.* III, § 703; sur les formes *sin, sono* et *son,* voir C. M. de Vasconcellos, *Zs. f. rom. Phil.* IV [1880], pp. 602, n. 4, et 603); port. *Cardeal, que vẽestes aqui fazer de Roma, ca de Roma nunca·me vẽo senon mal?* (*Chron. breves e Mem. avulsas de S. Cruz de Coimbra,* Nunes, *Chrest. arch.*, p. 71; cf. *ibid.*, p. CLIII [§ 190, 2]); ital. *indietro non venivan risposte, se non generali* (Bocc., *Dec.* VIII, 7, t. II, p. 207); roum. (istr.) *Nu an štoat se nu o zi* (G. Weigand, *Rom.* XXI, 254, l. 5—6 d'en bas). — En latin, il y correspondait *non* (*nemo, nihil,* etc.)—*nisi: quod non fere contingit, nisi iis, qui etiam contemnendos se arbitrantur* (Cic., *Lael.* 20, 72).

[1] Cf. ci-dessus, p. 380, les constructions latines contaminées *nihil aliud praeter* (§ 6) et *nihil aliud nisi* (§ 7).

[2] Cf., pour a. fr. *ne — autre fors que*, E. Müller, *Die Vergleichungssätze im Franz.*, p. 106.

c) *Roumain.*

Pe vîrful munteluĭ nu era alta fără raĭŭ pămîntesc (Frîncu-Candrea, *Românіĭ din Munțiĭ apusenĭ*, 263, Tiktin, *Rum.-d. Wb.* 608 b, s. v. *fără* I, 2).

Pe Moldovenĭ . . . la altă nu ĭ-aŭ pus fără decît de aŭ tăĭat lemn (Axinte, *Cron. Rom.* II, 161, Tiktin, *ibid.* 516 b, s. v. *decît* 3).

§ 3. — *Contamination avec* non — si — non.

a) *Provençal.*

S'ei pas passat nado auto causo Sounqu'u licot A nouste cot! (Ph. de Gerde, *Cantos de Dol*, «Countro ed desbroum», Praviel—De Brousse, *L'Anth. du Fél.*, p. 262).

b) *Catalan.*

jo no vull quen romangua altro sino aquell (*Gen. de Script.*, p. 41).

c) *Espagnol.*

α) Contamination de *no — otro que:* [1]

no tiene otra cosa buena el mundo, sino hacer sus acciones siempre de una misma manera (Cerv., *Nov. ej.*, p. 54). — *no sé otro sino que corro como una liebre* (Cerv., *Obras*, p. 134 b). — *¿ Qué puedes imaginar, Preciosa? respondió Andres; ninguna otra cosa, sino que la misma fuerza que á mí me ha hecho jitano, le ha hecho á él parecer molinero* (Cerv., *Nov. ej.*, p. 29).

β) Contamination de *no — más que:* [2]

no le faltaba más sino llamarse Isabela la española (Cerv., *Obras*, p. 147 b).

---

[1] Sur les constructions espagnoles *no — otra cosa sino, no — otro sino*, etc., voir Weigert, *Unters.*, p. 167 s.

[2] Sur la construction *no — más sino*, cf. Weigert, *Unters.*, p. 187. M. Weigert (*ibid.*, p. 168) cite un exemple de *no — más — sino* (*ninguna de las cosas referidas ha de hacer más memorables estas bodas sino las que imagino que hará en ellas el despechado Basilio*, Cerv., *Obras*, p. 443 a) où la construction est illogique, *más* servant à former le comparatif de l'adjectif *memorables*. Cf. *ibid.*, p. 170 (*¿ Qué mayor .... sino ....?*).



d) *Portugais.*

A verdadeira amizade não é outra cousa senão uma summa união e commum consenso entre os amigos (Booch-Árkossy, *Port. Spr.*, p. 138).

e) *Italien.*

nè ad altro il conosco se non a questo, che io veggio e so che voi falsamente avete veduto (Bocc., *Dec.* VII, 9, t. II, p. 165). — *Don Abbondio in vece non sapeva altro ancora se non che l'indomani sarebbe giorno di battaglia* (Manzoni, *I Prom. sp.*, ch. II, p. 15).

E che altro è da voi all' idolatre, Se non ch' egli uno . . . .? (Dante, *Inf.* XIX, 113). — *Or se queste non erano prove di tirannico imperio, quali altre aspettar si doveano se non che il vivere nostro e de' figluoli . . .?* (A. Verri, *Le notti rom.*[2], I, 2, p. 30).

f) *Roumain.*

(Istr.) *ăn tota sa telinea n-a fakút oatea limózinea, se n-a doat o žbulea lu ur peklĭar* (G. Weigand, *Rom.* XXI, 252, l. 9—11).

§ 4. — Contamination de non — aliud (plus) *que* avec non — magis.

a) *Français.* [1]

Il n'i a el, mais tuit perissent (*Rom. de Troie*, éd. Constans, v. 12958). — *Que el ne vuelent ne ne quierent Ne mais josté seient ensemble* (*Ibid.*, v. 8074—5).

Por ceu est escripte li ewangele c'om la lecet, ne por el ne la leist om, mais ke por ceu c'om pregnet . . . (S. Bernh., éd. A. Schulze [1894], 309, cité par H. Jäger, *Die Syntax der unbest. Fürwörter* tel, autre *und* nul [1906], p. 91).

b) *Provençal.*

d'alre non pueis pensar — mais de vos servir et onrar (F. de Rom., éd. Zenker [1896], XIII, 15—6). — *s'ieu autra dompna mais deman ni enquier — mas vos* (B. de Born, éd. Stimming, XV, 23—4).

---

[1] Voir aussi ci-dessus p. 424, n. 2.

c) *Catalan.*

Qu'eu en a l s n o *ay mon cossir* M a s *en honrar e en be dir* (*L'Amant, la femme et le confesseur*, conte en vers du XIV:e siècle, v. 27—8, éd. Morel-Fatio, *Rom.* X, 504).

d) *Italien.*

O de a l t r o *fa la zexia festa de la soa nativitaj,* n o m a *de Zoane?* (*Prose gen.*, éd. Ive, *Arch. glott. it.* VIII, 94, 38—9; cf. Flechia, *ibid.*, p. 373). — *de li pisce* p l u *dicere ora te* n o *promecto* — m a *chisto poco, se tu bene adissi* (*Ein altneap. Reg. san.*, v. 400—1, éd. Mussafia, *Wiener Sitzungsber., phil.-hist. Cl.*, CVI, 574 s.).

Chap. V. — *Non — que*, «*ne — pas — excepté*», «*seulement*»

Dans le chapitre précédent, il a été question des expressions romanes, signifiant «ne — pas — excepté», «seulement», dans lesquelles l'idée d'exclusion est exprimée par certaines constructions comparatives négatives, ou bien par certaines locutions prépositionnelles ou conjonctionnelles, suivant une proposition négative, lesquelles indiquent par elles-mêmes une exclusion (extra, foris, si — non), ainsi que par des contaminations de ces différentes expressions. Mais il existe dans les langues romanes une construction, ayant également le sens de «seulement», dont il est assez difficile d'expliquer la genèse, savoir non — *que.* Évidemment le *que* de cette construction doit être la conjonction comparative correspondant syntaxiquement au *quam* latin. Mais ce *que* comparatif, est-il la conjonction qui amène une comparaison d'égalité (= «comme»), ainsi que le croit M. Meyer-Lübke,[1] ou bien est-il la conjonction qui introduit le second membre d'une comparaison d'inégalité? Nous admettons la seconde alternative

[1] *Gramm.* III, § 702 (fr. *il* n e *fait* q u e *pleurer* = «il ne fait rien comme pleurer»).

et regardons la construction non — *que* comme la continuation d'une construction latine sans terme comparatif qu'on rencontre, mais fort rarement, en latin postclassique:

Quid est compati quam cum alio pati? (Tert. adv. Prax. 29).[1]

Il est donc probable qu'en latin vulgaire la construction elliptique non — *que* est devenue de plus en plus usuelle, à côté des expressions non-elliptiques non — magis *que* et non — aliud *que.*[2]

---

[1] Cette proposition interrogative à sens négatif a naturellement la valeur d'une proposition négative.

[2] A côté de ce non — *que,* où *que* est la conjonction comparative, il y a, dans les langues romanes, certaines autres expressions non + *que* où *que* a une toute autre provenance:

1° Fr. (*ne* —) *ne que* = «aussi peu que», «(ne —) pas plus que», où *que* est primitivement le pronom interrogatif-relatif *que* (voir Dubislav, *Über Satzbeiordnung für Satzunterordnung im Afrz.,* p. 16, n. 2; Tobler, *Verm. Beitr.* I², 4; III², 92; M. R.-L. Graeme Ritchie, *Rech.,* p. 109, y voit à tort le *que* comparatif):

ja veoir ne le porra Nus hon, tant et les iauz overz, N e q u e le fust, qui est coverz De l'escorce, qui sor lui nest (*Yvain,* éd. Foerster, v. 1034—7). — *Ne fereit por vos nule rien, Ço dist, n e q u e por un vil chien* (*Rom. de Troie,* éd. Constans, v. 3619—20). — *N'eime lou chier n e q u e lou vil, L'escarlate n e q u e l'argil* (*Poème allég.,* ms. Brit. Mus. Add. 15606, fol. 15 c, Godefroy, *Dict.* VI, 497 a).

2° Esp. *no que,* it. *non che,* «non seulement pas», etc. (prop. princ. nég.) ou «non seulement», etc. (prop. princ. aff.), où *que* est à l'origine la conjonction qui amène une proposition complétive (voir Ebeling, *Probl.* I, p. 87 ss.; E. Richter, *Krit. Jahresb.* IX, I, p. 62 s.):

Esp.: *por mí digo que daré órden que ni aun una mosca entre en su estancia, n o q u e una doncella* (Cerv., *D. Q.,* II, XLIV, p. 610, cité par Ebeling, *Probl.* I, 91).

Ital.: *Nulla speranza gli conforta mai, N o n c h e di posa, ma di minor pena* (Dante, *Inf.* V, 44—5). — *Non punger bestie, n o n c h e membra umane* (*Ibid.* XXX, 24). — *Tu sentirai di qua da picciol tempo Di quel que Prato, n o n c h'altri, t'agogna* (*Ibid.* XXVI, 8—9). — *e quando fosti questa notte più in questa casa,*

La construction non — *que*, «ne — pas — excepté», «seulement» (qui peut, sous certaines conditions, perdre la négation), se rencontre en français, en provençal et en italien. En portugais il y a une construction analogue, tandis que le roumain, où *que* fait défaut (voir ci-dessus p. 420), remplace cette conjonction par la locution *decît*.

a) *Français.* [1]

Sa hanste est fraite, n'en ad q u e un trançun (*Rol.*, éd. Stengel, v. 1352). — *Clers ne chevaliers ne serjanz Ne dame n'i remest q u e cele. Qui sa dolor mie ne cele* (*Yvain*, éd. Foerster, v. 1408—10). — *n'y estoit mort nul homme de nom q u'un chevalier de Flandres* (Commines, éd. Buchon, 2, 11. A. Stimming, *Zs. f. rom. Phil.* I, 501). — *C'un escuier avoec nous n e menrés* (*H. de Bord.*, éd. Guessard-Grandmaison, 265, cité par Tobler, *V. B.* III², 101). — *Car il est amez d'eles deus: Mais il n'en aime p a s q u e l'une* (*Ille*, éd. Löseth, v. 3370—1). [2] — *En Gautelet n'a gaire q e fenir* (*Raoul de Cambrai*, éd. Meyer-Longnon [1882], v. 4569). — *Personne n e le sait q u e lui.* — *Il* [*le baiser*] *n e doit p a s produire q u'un échange de microbes* (P. de Coulevain, *L'Ile inconnue*, p. 168). [3] — *Il n e peut r i e n résulter de vos projets, q u e des fautes et des malheurs* (Ac.) — *la rime de* herbuse *et de* arose *dans Beneeit n'a r i e n q u e de naturel* (A. Th[omas], *Rom.* XXXIII, 442). [4]

---

n o n c h e con meco? (Bocc., *Dec.* VII, 8, t. II, p. 155). — *l'amante, abbracciandola stretta, n o n c h e mille, ma più di cento milia la basciava* (*Ibid.* VIII, 7, t. II, p. 209). — *per ciò intendo che tu fossi al nostro mondo, lingua n o n c h e eloquente, ma divina* (Verri, *Le notti rom.*², I, 1, p. 17). — Cf. Vockeradt, *Lehrb.*, §§ 258, 6, et 486.

[1] Sur la construction française *ne — que*, cf. Tobler, *Verm. Beitr.*, III², p. 100 ss.; Ebeling, *Krit. Jahresb.* V, I, p. 225 s.

[2] Sur *ne — pas que* = *ne — que*, cf. Tobler, *Verm. Beitr.* III², p. 108 s. — Selon Lücking (*Franz. Gramm.*², p. 325, n. 2), une phrase comme *Il n e dit p a s un mot q u'en italien* est maintenant vieillie.

[3] Sur *ne — pas que* = «ne — pas seulement», cf. Tobler, *Verm. Beitr.* III², 109 s.; Ebeling, *Krit. Jahresb.* V, I, p. 228; Lücking, *Franz. Gramm.*², p. 325, n. 2; J. Haas, *Neufranz. Syntax* (1909), § 361.

[4] Sur l'expression *ne — rien que de* avec un adjectif neutre, cf. Tobler, *Verm. Beitr.* IV, p. 65 ss.

— *Il ne fait que dormir toute la journée.* — *Mon père ne fait que de sortir.* [1] — *Je ne veux que le voir* (Ac.). [2]

La négation *ne* peut manquer dans les deux cas suivants:

1° Si le sens négatif de la phrase ressort de l'emploi d'un autre mot (pronom, adverbe, etc.) à sens négatif, ou simplement de la tournure de la phrase: [3]

> *Ne cuide qu'il i ait nului Que seulement sen clerc et lui* (*Ille*, éd. Löseth, v. 1819—20). — *Nient que fums li isse par les narines* (*Les Quatre Livres des Rois*, éd. Le Roux de Lincy, p. 206, note 1). — *jà mar iront o vous que sol .c. chevalier* (*Rom. d'Alix.*, éd. Michelant, p. 351, 31). — *A paines sui entr'eus une heure Qu'en bas et a vilté tenue* (*Dits de Watr.*, éd. Scheler, 239, 245, cité par Tobler, *V. B.* III², 106). — *Mex voudroie que je fuse arse . . . que amor Aie o home qu'o mon seignor* (*Rom. de Tristan*, éd. Muret, v. 35—9). — *à grand peine s'apperce-*

---

[1] Sur les constructions *ne faire que* et *ne faire que de* avec un infinitif, cf. Haase, *Synt. franç.*, § 88, Rem. III; Tobler, *Verm. Beitr.* III², p. 104; Ebeling, *Krit. Jahresb.* V, I, p. 226. — En wallon, il paraît qu'on emploie encore *ne faire que de* au sens de «ne faire que»:

> *De tous les côtés on ne fait que de danser* (Herzog, *Neufranz. Dialekttexte*, no. IV, 45—6 [donné en transcription phonétique]).

[2] Dans les patois on trouve, par un pléonasme facile à comprendre, la construction *ne — rien que — que* (voir E. Herzog, *Neufranz. Dialekttexte*, E 69, § 571):

> (Bourgogne, Bourberain) *seulement il n'avait rien qu'attrapé que la sienne* (donné en transcription phonétique par Herzog, *ibid.*, no. XIX, 20).

Dans le créole mauricien les mots *ne* et *que* se mettent l'un après l'autre devant le mot sur lequel on veut appuyer:

> *li ki ti gan nək siẽdã tuzur pur mãze* («lui qui n'avait jamais que du chiendent à manger») Herzog, *ibid.* LX, 22.

[3] Sur cet emploi de *que* (= seulement), voir Tobler, *Verm. Beitr.* III², p. 106.

voient-ils qu'il y eust jamais bien enchéri que le pain (Commines, éd. Buchon, 1, 8, A. Stimming, *Zs. f. rom. Phil.* I, 501).[1] — *Est il peintre que la nature?* (R. Belleau, *Œuv. poet.*, éd. 1578, t. II, fol. 30 v°, Godefroy, *Dict.* VI, 497 a). — *Qu'est-ce que tout cela, qu'un avertissement?* (La Font., *Fables* VIII, 1, 47). — *Je veux être pendu si j'ai bu que de l'eau* (Mol., *Amph.* II, 1, 823). — *Je vous crois trop raisonnable pour vouloir exiger de moi que ce qui peut m'être permis par l'honneur et la bienséance* (Mol., *L'Avare* IV, 1, éd. des Grands Écr. VII, 156).[2] — *Il a sauvé l'État, sans chercher qu'à me plaire* (Corn., *Tois.* I, 1, 310). — *A qui puis-je confier ce secret qu' à vous seul?* (Ac.). — *Vous voyez des gens qui entrent sans saluer que légèrement.*

2° Si la proposition principale est abrégée (sans verbe):

Nulle parure que la simplicité, nul ornement que la modestie (Bossuet, *Anne de Gonz.*, éd. Herford, p. 271, cité par H. Jäger, *Die Syntax der unbestimmten Fürwörter* tel, autre *und* nul, p. 107). — *Encore une nuit, plus qu'une* (A. Daudet, *Sapho*, p. 283). — *Point d'argent qu'à la pointe de l'épée.* — *Rien qu'à l'aspect j'aurais deviné le fonctionnaire.*[3] — *Je lui écrivais que j'arriverais jeudi.* — *Que tu arriverais jeudi? que ça?* (Pailleron, *Monde*, I, 12, cité par Tobler, *V. B.* III², 111).

b) *Provençal.*

ma domna non vos fara — que plazer (*Jaufre*, Appel, *Prov. Chrest.* III, 389—90). — *ni nóit ni día no fáz que mal pensar* (*Boeci*, Appel, *ibid.*, CV, 90). — *Emai soun front noun lusiguèsse Que de jouinesso* (Mistral, *Mir.* I, 8—9). — *Mirèio, n'a que vous lou vièi Mèste Ramoun* (*Ibid.* II, 35). — *De moun ami lou gardian Pèire Lou sagatun flouri noun pòu que m'ounoura!* (*Ibid.* IV, 286—7). — (Lang.) *Quand nou siès per lous saventas Qu'un ignourent* (A. Arnavielle, *Lou Pastre*, Praviel—De Brousse, *L'Anth. du Fél.*, p. 188). — *N'ero rèn qu'uno enfant dessus un ase gris* (Th. Aubanel, *La Miougrano entre-duberto*, «Lou libre de l'Amour», XVII, Praviel—De Brousse, *ibid.*, p. 94).

---

[1] Sur cet exemple, voir Ebeling, *Krit. Jahresb.* V, I, p. 226.

[2] Pour des exemples analogues tirés de Vaugelas et de Mme de Sévigné, voir Haase, *Synt. franç.*, § 138, Rem. II.

[3] Sur l'expression *rien que*, cf. Tobler, *Verm. Beitr.* III², p. 107 s.; Ebeling, *Probl.* I, p. 14 ss.; *Krit. Jahresb.* V, I, p. 226 s.; Sandfeld Jensen, *Bisaetn. i mod. Fransk*, p. 190, note; Haas, *Nfrz. Synt.*, § 361.

Comme en français, il y a seulement *que* dans une proposition abrégée:

Is auceloun vèn la mascoto, Ren qu'à l'aspèt de la machoto (Mistral, *Mir.* III, 99—100).[1]

Mais, comme en provençal moderne l'adverbe de négation non peut, en général, être omis, on a aussi couramment le seul mot *que* au sens de «seulement».[2]

Car cantan que pèr vautre (Mistral, *Mir.* I, 14). — *Coume èro Rèn qu'uno chato de la terro* (*Ibid.* I, 5—6). — *Li parènt de Mirèio an que mai pregemi* (*Ibid.* IX, 241). — (Lang.) *I a res que milhasso pouirido* (A. Mir, *La Cansou de la Lauseto,* «Lou Rat prechaire», Praviel—De Brousse, *L'Anth. du Fél.*, p. 198). — (Lang.) *Ie manco pas que la misèro* (L. Roumieux, *La Rampelado,* «Lou Maset de Mèste Roumiéu», Praviel—De Brousse, *ibid.*, p. 176).

c) *Portugais.*

Il y a, en ancien portugais, une expression à double négation (*nao — nega* ou *nego)* dans laquelle il semble qu'il faille voir non — non quia et non — non quo[3], dans tous les cas des tournures analogues à celle qui nous a occupés ci-dessus:

Meu pae er tem bem de seu, E não tem filho, nega eu (Gil Vic., *Fernando*, I, p. 139, cité par Cornu, *Rom.* XI, 89). — *Não fazem nego chamar Por pastores e vaqueiros* (Gil Vic., *André pastor*, I, p. 125, cité par Cornu, *ibid.*).

---

[1] Sur *rèn que* (= seulement), cf. Ebeling, *Probl.* I, p. 18.

[2] Cf. Ebeling, *Krit. Jahresb.* V, I, p. 225 s.

[3] M. Cornu, qui a le premier signalé cette locution dans Gil Vicente (*Rom.* XI, p. 89 s.), admet l'étymologie ni qua. M. Baist (*Zs. f. rom. Phil.* VII, p. 634) y ajoute ni quo > *nego*. M. Jeanjaquet (*Rech.*, p. 33 s.) propose ni(si) quia et ni(si) quod. La forme ni étant en général inconnue au latin vulgaire, nous préférons regarder la syllabe *ne-* comme le produit d'un non proclitique et placer l'expression portugaise dans la catégorie du non — *que* roman.

d) *Italien.*

alzando lo sguardo, non *iscoprite* che *un pezzo di cielo e qualche vetta di monte* (Manzoni, I *Prom. sposi,* ch. I, p. 2). — Non *ho scritto* che *due lettere.* — Non *posso* che *prestarle questo orologio.*

Comme en français (v. ci-dessus, p. 467), la négation peut manquer, si le sens négatif de la proposition ressort du contexte:

chi *v'à fatto ciò* che *voi estessi?* (Guitt. d'Arezzo, *Rime e prose,* Monaci, *Crest. it.* 176, 62).

e) *Roumain.*

Ainsi que nous l'avons dit ci-dessus (p. 466), *decît* (< de quantum) a, en roumain, pris la place de *que*:

La Megleniti si Istroromâni există, cu sensul «dort, dorthin», un adverb cola, *care* nu *poate fi...* decât eccu-illac (Puscariu, *Zs. f. rom. Phil.* XXXII, 481—2). — Nu *face* decît *doarme.*

Chap. VI. — *Contaminations de* non — que *avec d'autres constructions indiquant une exclusion*

Les langues romanes présentent un certain nombre d'expressions où il y a contamination entre non — *que* (en roumain *nu* — *decît*) et des locutions non-comparatives, telles que non — foris[1] et non — si — non[2]. Il est cependant fort probable que, dans certains de ces cas, le *que* qui fait partie des expressions en question n'est pas la conjonction comparative, mais plutôt le *que* qui amène une proposition simplement complétive et qui, par analogie,

[1] Pour l'expression non — foris, voir ci-dessus p. 460, n. 2.

[2] Pour l'expression non — si — non, voir ci-dessus p. 460, n. 3.

aura été employé devant une proposition abrégée (sans verbe). Il est difficile de savoir, dans chaque cas spécial, avec quel *que* on a affaire [1].

Voici quelques exemples de ces contaminations:

§ 1. — Non — foris *que* (< non — *que* + non — foris).

a) *Français.* [2]

Et de cez trois ne set blasmer La reïne fors que la mer (*Cligés*, éd. Foerster, v. 553—4). — *Si n'ot arme o lui aportee Fors que tant solemant s'espee* (*Erec*, éd. Foerster [1896], v. 103—4). [3]

b) *Italien.*

io non ò niuna gioia nè niuno sollazzo del mio marito, fuor che ira e cruccio (*Satte Savj*, éd. D'Ancona, p. 42, cité par Ebeling, *Krit. Jahresb.* V, I, p. 224). — *Qual cosa era dunque sicura in Roma fuorchè la iniquità?* (Verri, *Le notti rom.*[2] I, 3, p. 33).

Ensuite, sans négation avec le sens de «excepté»:

Tutte le cose, fuor che i Demon duri (Dante, *Inf.* XIV, 44).

---

[1] Ainsi, l'expression française *ne — fors que* (dont nous parlerons plus bas) pourrait, en partie, être due à la locution conjonctionnelle *fors que* = «si ce n'est que», «à moins que», où *que* est purement complétif (cf. Tobler, *Verm. Beitr.* III[2], p. 98):

Lasse, ou fuirai, quel sentier ne quel voie? — n'ai desirrier, amis, fors que vous voie (Aud. le Bast., Bartsch, *Afrz. Rom u. Past.* [1870], I, 60, 13—4, p. 71).

[2] Sur a. fr. *ne — fors que*, cf. Tobler, *Verm. Beitr.* III[2], p. 98 ss.; Ebeling, *Krit. Jahresb.* V, I, p. 223 ss.

[3] Sur a. fr. *ne — fors que tant*, voir Tobler, *Verm. Beitr.* III[2], p. 98 s.; Ebeling, *Krit. Jahresb.* V, I, p. 223.

§ 2. — Non — si — non *que* (< non — *que* + non — si — non).

a) *Français.* [1]

ne desiroit le roy et la royne d'Espagne sinon qu'amitié (Commines, éd. Buchon, 6, 10, A. Stimming, *Zs. f. rom. Phil.* I, 502). — *Un estranger, Qui n'a rien seur sinon que le danger* (Rons. 641, Littré, *Dict.* IV, 1951 b, s. v. *Sinon*, Hist.).

b) *Provençal.*

degun n'es pas causo d'acò soun-que tu (Mistral, *Tres.* II, 918 a).

c) *Espagnol.*

A quien iran hoi mas en los clamores Con las sus rogativas i demandas, Celia, son que a ti? (Sâ de Miranda, éd. C. M. de Vasconcellos, p. 808, 273, *Zs. f. rom. Phil.* IV, 603). [2]

§ 3. — Non — *que* — (si) non (< non — *que* + non — si — non).

Français.

Je ne demant que guerre non (*Mer. de Portlesguez*, éd. Friedwagner, v. 1656, var. *T*; cf. Ebeling, *Zs. f. rom. Phil.* XXIV, 537). — *et le tint leans Sinagon en sa prison .VII. ans, ou il ne lui faisoit que donner se non pain et eaue* (*Mon. Guill.*, Prose 24, 17, cité par Ebeling, *Krit. Jahresb.* V, I, p. 224 a.).

---

[1] Sur *sinon que*, cf. Tobler, *Verm. Beitr.* III², p. 86.

[2] Comme la construction non — *que* ne se trouve pas en espagnol, il est fort probable que le *que* de l'expression *no — sino que* (*no — son que*) est la conjonction complétive; cf. cependant Meyer-Lübke, *Gramm.* III, § 703. Sur **son ca*, *soncas* (port. *sam-i-ca*, *sam-i-cas*), voir ci-dessus p. 386, n. 1.

§ 4. — N o n — f o r i s *que* — n o n (< n o n — *que* + n o n — f o r i s + n o n — s i — n o n).

Français.

on n'aime f o r s q u e l'avoir n o n (J. Condé, éd. Scheler, II, 35, 1130, cité par Ebeling, *Krit. Jahresb.* V, I, p. 224).

ADDITIONS

P. 398, n. 1. En ancien français, *plus que demi* se rencontre:

> *La sele assez* *p l u s q u e d e m i e* *Est ça dedanz* (*Yvain*, éd. Foerster, v. 1122—3).

P. 405 (§ 6). En italien, on trouve aussi *non — altro che* devant un terme de quantité ou de mesure:

> *mia mogliere l'ha venduto sette, dove tu* *n o n* *me ne davi* *a l t r o c h e c i n q u e* (Bocc., *Dec.* VII, 2, t. II, p. 123).

P. 437, note. La conjonction romane *que* qui représente quelquefois toute seule «avant que» (voir, pour le français moderne, Littré, *Dict.* IV, 1412 a, sous 9°) n'est pas la conjonction comparative, mais une conjonction modale ayant à peu près le sens de «dans de telles circonstances que»; voir Tobler, *Verm. Beitr.* II² (1906), p. 124 ss., notamment p. 128.

TABLE DES MATIÈRES.

NOTICE

SUR

DEUX LIVRES D'HEURES ENLUMINES DU XVe SIECLE

APPARTENANT A Mme LA BARONNE EDVARD HISINGER

PAR

ARTUR LÅNGFORS

(Deux planches hors texte)

Dans la belle bibliothèque que le baron Edvard Hisinger laissa à Fagervik après sa mort, en 1904, se trouvaient deux manuscrits latins-français ornés de miniatures. Admis à examiner ces volumes, j'ai vu que c'étaient deux livres d'Heures, qui, il est vrai, n'offrent ni par le texte ni par l'illustration un bien grand intérêt, mais qui toutefois méritent d'être signalés, vu qu'ils se trouvent dans un pays où ils sont à peu près les seuls anciens manuscrits ornés d'enluminures [1].

Le livre de comptes du baron Fridolf Hisinger (né en 1803, mort en 1883), père du baron Edvard H., nous apprend que les «Heures saintes» furent achetées à Stockholm, en 1826, pour le prix modeste de 35 riksdaler. C'est le plus petit de ces volumes (décrit ci-après en premier lieu), dont la reliure moderne porte sur le dos précisément les mots *Heures saintes*. Quant à l'autre volume, on ne sait rien de précis sur sa provenance, mais M. le baron G. A. Gripenberg veut bien me dire que, selon la tradition orale, il aurait été acheté dans le midi de la France par le même jeune bibliophile, qui fit le tour de l'Europe en 1821—22.

*

Un livre d'Heures est un livre contenant certaines prières de l'église et toujours destiné à l'usage privé, comme

[1] Je n'en connais point d'autre en Finlande que celui que M. W. Söderhjelm a décrit, en 1893, dans le tome I de nos *Mémoires*.

livre d'église et livre de foyer, et qui, par cette qualité même, n'est pas, à proprement parler, un livre de liturgie (ces derniers étant, selon un classement sommaire le Missel, le Pontifical, le Rituel, le Bréviaire, le Martyrologe, le Cérémonial des évêques)[1]. Les livres d'Heures sont évidemment imités des livres liturgiques eux-mêmes, et «on y rencontre, il est vrai, des formules nombreuses appartenant à la liturgie, mais ces formules y apparaissent mêlées avec des prières de dévotion qui n'ont jamais fait partie de l'usage liturgique.»[2] La composition d'un livre d'Heures dans son type original ressort de la description qu'on lira ci-dessus du premier volume dont nous traiterons. Mais il faut surtout noter que primitivement les livres d'Heures étaient entièrement en latin et que par conséquent les morceaux français, particulièrement en vers français, qu'on y trouve sont toujours des *hors-d'œuvre*, des additions postérieures au type primitif.

I

Le premier des deux livres que nous avons à décrire est un petit volume mesurant seize centimètres sur dix et composé de 129 feuillets de parchemin, sans compter deux feuillets de garde au début et deux autres à la fin du volume, qui sont en papier. La reliure en maroquin rouge semble dater du commencement du XIX:e siècle. L'écriture,

---

[1] Comp. P. Lacombe, *Livres d'Heures imprimés au XV:e et au XVI:e siècle, conservés dans les bibliothèques publiques de Paris*, Paris, 1907, pp. XX et suiv., XLII et XLVII.

[2] Dom Guéranger, *Institutions liturgiques*, 2:e éd., t. III (1883), p. 271—2, cité par M. Lacombe, *ouvr. c.*, p. XXII.

qui est disposée sur 27 lignes à la page, montre un commencement de cursive et date sans doute du XV:e siècle (comp. le fac-similé). La bordure est complète, ou incomplète. Complète, elle fait le tour de la page et encadre la miniature (fol. 7, 19, 30 v°, 38, 41, 43 v°, 46, 48 v°, 53 v°, 63, 67, 71, 85). Sur toutes les autres pages que les précitées, elle consiste en une bande, placée à la marge extérieure et de la hauteur de l'écriture. Les miniatures sont au nombre de 37, dont 13 grandes. «Le talent de l'artiste n'est que de troisième ordre: aussi les spécimens de cet art industriel ne sont-ils pas précisément rares dans les bibliothèques d'amateurs. J'ai parlé à dessein d'*industrie*, car le livre est strictement impersonnel, ce qui prouve qu'il n'a pas été fait sur commande. Il fut acheté tel qu'il était; on l'avait préparé pour la vente et la première bourgeoise venue pouvait le recevoir en cadeau de noces. Ce fut bien une bourgeoise, quelque riche marchande, à qui il échut en partage: une preuve indéniable est l'absence d'armoiries dont n'aurait pas été satisfaite une «damoyselle» de la noblesse. C'est donc un livre roturier et d'art vulgaire.»[1]

Comme nous l'avons dit tout à l'heure, le premier de nos deux livres d'Heures correspond, quant au contenu, au type ordinaire de ces livres, tel qu'il a été établi par M. Henry Martin dans un chapitre de son excellente étude sur *Les Miniaturistes à l'exposition des primitifs français*[2]. Notre volume débute ainsi par le Calendrier, qui est en

---

[1] X. Barbier de Montault, *Le Livre d'Heures des Châtelliers*, Vannes, 1889, p. 17—8.

[2] Dans le *Bulletin du Bibliophile*, années 1904—6. Voir notamment le chapitre VIII (*Les sujets des mini. tures. L'illustration des livres d'Heures*) contenu dans l'année 1905.

français (fol. 2—6). Chaque mois occupe une page. Le fol. 1 est en blanc et a peut-être été ajouté après coup pour remplacer un feuillet disparu. Car le Calendrier, dans l'état actuel du volume, est incomplet, puisqu'il commence par Mars et finit par Décembre. Les saints qui figurent au Calendrier témoignent — surtout dans les livres faits sur commande — de la dévotion particulière qu'avait le possesseur pour certains saints; quelquefois, si ce sont des saints plutôt locaux, ils permettent de déterminer approximativement la région à laquelle le livre était destiné. A l'usage de ceux qui ont la compétence nécessaire pour faire une pareille identification, je cite ici quelques noms de saints, sous la forme qu'il revêtent dans notre volume. Mars: *s. Faron, s. Panthaleon, s. Eadmond, s. Rogal, s. Quirin.* — Avril: *s. Hieroisme, s. Robert, s:te Oportune, s. Avit, s. Spire.* — Mai: *s:te Anastaise, s. Silvain, s. Gordian, s. Memer, s. Achile, s. Germer.* — Juin: *s. Aresme, s. Ferioul, s. Lieffroy.* — Juillet: *s. Turian, s. Ayoul, s. Abdon.* — Août: *s. Thiburce, s. Roch, s. Agapit.* — Septembre: *s. Godegran, s. Nemesian, s. Signé.* — Octobre: *s:te Auree, s. Gereon, s. Venant, s. Capraise, s. Mellon, s. Crespin, s. Quentin.* — Novembre: *s. Brice, s. Ogin, s. Esmond, s. Aignen, s. Ande.* — Décembre: *s. Nichaise, s. Emille.*

Suivent les extraits des quatre évangélistes, qui sont presque toujours placés dans le même ordre que dans notre volume. Les extraits sont invariablement les mêmes.[1] Au fol. 7 on voit une grande miniature représentant saint Jean avec son attribut, l'aigle, et là-dessus on lit la rubrique:

---

[1] H. Martin, *ouvr. cité*, 1905, p. 191, note.

Inicium sancti Evangelii secundum Iohannem (ch. I, v. 1—14).

Fol. 8, petite miniature représentant l'évangéliste Luc avec le bœuf, et là-dessus la rubrique: Secundum Lucam (ch. I, v. 26—38).

Fol. 9, petite miniature représentant l'évangéliste Matthieu avec l'ange, et là-dessus la rubrique: Secundum Matheum (ch. II, v. 1—12).

Fol. 10, petite miniature représentant Marc avec le lion, et là-dessus la rubrique: Secundum Marcum (ch. XVI, v. 14—20).

Au fol. 10 v° on lit la rubrique: Devota oratio ad virginem Mariam. Le fol. 11 commence par une petite miniature représentant la Vierge, debout, avec l'Enfant. Là commence l'oraison que l'on désigne par les deux premiers mots: *Obsecro te.*

Fol. 13, petite miniature représentant la Vierge, assise, avec l'Enfant, et là-dessus la rubrique: Alia oratio ad virginem Mariam. *O intemerata.*

Fol. 16 r°, tout en bas, la rubrique: Devota contemplatio beate Marie virginis. C'est (fol. 16 v°) le *Stabat mater*, en latin.

Fol. 17 v°, la rubrique: Quinque salutationes beate Marie.

Ave cuius concepcio
Sollemni plena gaudio...

Après quelques courtes antiennes et prières, commencent, fol. 19, les Heures de Notre-Dame.

Le moyen âge avait établi une certaine corrélation entre les faits principaux de la vie de la Vierge et les diverses parties de son office. «Les Heures de Notre-Dame,

comme tous les offices composés de prières dites Heures canoniales, se divisent essentiellement en sept parties, qui sont: 1° Matines et Laudes; 2° Prime; 3° Tierce; 4° Sexte; 5° None; 6° Vêpres et 7° Complies. Mais dans les Heures de la Vierge la distinction des Matines et des Laudes existe réellement: il y a donc huit parties, et par suite aussi huit sujets d'illustration.»[1]

A Matines, la grande miniature (fol. 19) représente, comme toujours, l'Annonciation: l'ange à genoux, drapé dans un manteau, et tenant dans la main un lis; Marie encore à genoux, ayant interrompu sa prière; son livre ouvert est sur la table. Premiers mots du texte: *Domine, labia mea aperies.* Dans cette partie on a transcrit un certain nombre de psaumes avec des rubriques qui indiquent les différentes fêtes.

Fol. 30 r°, en bas, la rubrique: IN LAUDIBUS. Au verso, la grande miniature représente la Visitation: la Vierge avec sainte Élisabeth. Premiers mots pour Laudes, Prime, Tierce, Sexte, None et Vêpres: *Deus, in adiutorium meum intende.*

Fol. 37 v°, en bas, la rubrique: AD PRIMAM. La grande miniature (fol. 38) représente la Nativité. L'enfant Jésus, nu, est déposé par terre, sur le pan du manteau de la Vierge, qui est à genoux, de même que saint Joseph; au fond, le bœuf et l'âne, agenouillés.

Fol. 40 v°, en bas, la rubrique: AD TERCIAM. Fol. 41, grande miniature représentant l'Annonce aux bergers: un ange annonce à trois bergers «qui l'écoutent respectueusement, pendant que leurs moutons paissent l'herbe verte sur la pente d'une colline, qu'un Dieu vient de naître,

[1] H. Martin, *ouvr. cité,* 1905, p. 224.

et chante en signe de joie les paroles écrites sur le phylactère qu'il déroule: *Gloria in excelsis Deo.*» [1]

Fol. 43 r⁰, en bas, la rubrique: AD SEXTAM. La miniature au verso représente l'Adoration des mages. Contrairement à ce que dit M. Martin [2] que dans les livres d'Heures les mages sont toujours rois, il n'y a rien dans notre miniature qui indiquerait cette dignité. La partie supérieure de la miniature a du reste été un peu détériorée.

Fol. 45 v⁰, en bas, la rubrique: AD NONAM. La miniature au fol. 46 représente la Purification. La Vierge est accompagnée par saint Joseph et une suivante qui porte les colombes dans un panier. Le personnage qui reçoit l'Enfant est coiffé d'une mitre d'évêque (c'est sans doute le vieillard Siméon).

F. 48 r⁰, en bas, la rubrique: AD VESPERAS. La miniature au verso représente la Fuite en Égypte.

Fol. 53 r⁰, en bas, la rubrique: AD COMPLECTORIUM. Au verso est représenté le Couronnement de la Vierge. Premiers mots du texte: *Converte nos, Deus, salutaris noster.* Aux fol. 58—9 se retrouve l'extrait de l'Évangile selon saint Luc (ch. I, v. 26—38) qui est déjà transcrit au fol. 8. Suivent diverses prières pour les différentes fêtes de l'année liturgique. Le texte finit au fol. 61 v⁰ et le fol. 62 est entièrement en blanc.

La miniature du fol. 63 n'a été exécutée qu'en partie. Elle représente la Crucifixion. Ce sujet indique qu'ici commencent les Heures de la Croix, quelquefois nommées aussi

---

[1] Barbier de Montault, *Deux livres d'Heures des XIV:e et XV:e siècles*, Angers, 1859, p. 8.

[2] *Ouvr. c.*, 1905, p. 226.

Heures de la Passion. Les premiers mots du texte sont: *Domine, labia mea aperies.*

Au fol. 66 v° on lit la rubrique: De sancto Spiritu. Au fol. 67 est représentée la Pentecôte: le Saint-Esprit descend sur les apôtres. Ici commencent ce qu'on appelle en français Les Heures du Saint-Esprit. Le texte finit au fol. 70 r°, et le verso est en blanc.

La miniature au fol. 71 représente Bethsabée au bain (voir la reproduction). «Le choix de ce sujet, qui se place dans le manuscrit avant les sept psaumes de la pénitence, est de nature de surprendre par son caractère profane; on aurait cependant tort d'y voir une innovation apportée par l'influence italienne. En effet, ce sujet appartenait déjà, au XIII:e siècle, à l'iconographie des livres d'Heures, et c'est ainsi qu'il se présente dans le psautier du roi Louis.»[1] Les premiers mots du texte sont: *Domine, ne in furore tuo arguas me.* Les sept psaumes pénitentiaux sont, comme d'ordinaire, suivis de litanies (fol. 78), qui finissent par diverses prières au recto du fol. 84. Le verso du feuillet est en blanc.

«Les Vigiles des morts, qui habituellement sont placées après les Psaumes pénitentiaux, ne comportent en général qu'une seule illustration, mais dont le sujet ne présente pas une grande fixité... Mais le sujet que les enlumineurs affectionnent surtout, principalement à partir du

---

[1] Joseph Destrée, *Les Heures de Notre Dame dites de Hennessy, étude sur un manuscrit de la Bibliothèque Royale de Belgique*, Bruxelles, 1895, p. 62.



BETHSABÉE AU BAIN

(fol. 114 v⁰) De sancto Laurentio a. (pet. min.), (fol. 115) De sancto Christoforo a. (pet. min.), (fol. 115 v⁰) De sancto Sebastiano ant. (pet. min.), (fol. 116 r⁰) De sancto Rocho ant. (pet. min. au verso), (fol. 117) De sancto Claudio ant. (pet. min.), fol. 118 petite miniature et sans rubrique: *Anthoni pastor inclite*, etc.; à la même page tout en bas: De sancta Anna ant. (pet. miniature au verso), fol. 119 De Maria Magdalena a. (pet. min.), De sancta Katherina ant. (pet. miniature au verso), De sancta Margareta ant. (pet. miniature au fol. 120), De sancta Barbara ant. (pet. min. au verso).

Au fol. 121 se lit la rubrique: Les vers saint Bernard: *O bone Jhesu, illumina oculos meos,* etc. C'est ce qu'on appelle aussi *Les huit vers de saint Bernard.*[1]

Au fol. 122 se trouve une petite miniature qui désigne le début d'une confession de foi en français.

Oraison a nostre seigneur

Mon benoist Dieu, je croy de cueur et confesse de bouche tout ce que saincte eglise croyt et tient [*fol. 122 v⁰*] de vous et que ung bon catholicque doit de vous sentir et croire, et proteste cy devant vostre majesté que je vueil vivre et mourir en ceste foy et y perseverer toute ma vie, et vous recongnoys mon Dieu, pere, createur et redempteur de tout le monde. Et moy vostre povre creature subjecte et servante vous fays la foy et hommage de mon corps et de mon ame, que je tiens de vous noblement ainsi comme de mon souverain seigneur: avecques tous les biens naturelz, espirituelz et temporelz que j'ay, que oncques j'euz et que je attens avoir de vous en ce monde cy et en l'autre, et de tout mon cueur vous en loue et remercye. Et en signe de recongnoissance vous paye de ce petit tribut au matin et au soir: c'est que je vous adore de cueur [*fol. 123*] et de bouche, en foy, en esperance et en charité] de ceste petite oraison, qui tant seullement appartient a vostre

[1] H. Martin, *ouvr. c.*, 1905, p. 232.

benoiste majesté, seigneurie et divinité. Et vous requiers troys choses. La premiere est misericorde de tant de maulx et villains pechiez que j'ay faitz et commis le temps passé contre vostre volunté. La seconde qu'il vous plaise me donner grace que je vous puisse servir et accomplir voz commandemens sans encourir ne encheoir en pechié mortel. La tierce si est que a la mort et a mon grant besoing me vueilliés secourir et donner grace, que je puisse avoir souvenance de vostre benoiste passion et contriction de mes pechiez et que je puisse mourir en vostre saincte foy et finablement [*f. 123 v°*] parvenir a la gloire eternelle avecques tous les saincts et sainctes de paradis. Amen.

Quiconques dira chascun jour ceste oroison, le diable ne luy pourra nuyre ne personne ne le pourra grever en aucune maniere.

Après ces dernières lignes, écrites en rouge, il y a une autre miniature, représentant Dieu le père. Là commence une prière latine: *Deus, propicius esto michi peccatori*, etc., qui finit au fol. 124 v°, où on lit cette rubrique: ORAISON A DIRE DEVANT LE CORPS NOSTRE SEIGNEUR JHESUCRIST. *Conditor celi et terre*, etc. Au fol 126 v° on lit cette autre rubrique: ORAISON A NOSTRE SEIGNEUR COMPOSEE PAR SAINT AUGUSTIN. *Puro corde et ore confiteor te esse verum Deum et hominem*, etc.

Le volume se termine par ces vers pitoyables:

ORAISON A NOSTRE DAME

Glorieuse vierge Marie,
A toy me rens et si te prie
Que tu me vueilles ayder
En tout ce que j'auray mestier.
Garde mon corps de maladie
Et tiens mon ame en ta baillie.
Fays moy vivre tous jours en paix
Et me deffens du faulx maulvais.
F. 127 v°] **Garde moy, vierge, de ses lacz,**
Que en la fin ne faille dire helas (*sic*),
Et ne me seuffre chose faire
Que a ton filz doyve desplaire.
Et si te prye, vierge honnoree,
Que je passe jour et nuytee

Sans pechier mortellement
Et sans mourir villainement.
Donne moy telle repentence,
Vierge, par ta digne puissance
Que j'aye vraye contriction
Et en la fin confession,
Et, quant mon derrenier jour sera
Que l'ame de mon corps partira,
Vueilles la en ta garde prendre
Et de l'ennemy la deffendre.
Je te supply, vierge Marie,
Par toy elle en soit garentie
Et presentee a ton chier filz
Au royaulme de paradis,
Et affin que de moy te souviengne,
Le doulx salut je te vueil rendre
Que l'ange Gabriel te apporta
En disant: *Ave Maria.*[1]

Suivent deux feuillets de parchemin en blanc (fol. 128—129) et deux feuillets de garde en papier.

---

[1] Cette pièce se retrouve dans un manuscrit assez connu, le n° 1191 de la Bibliothèque de l'Arsenal. Ce livre a appartenu au XVII:e siècle à Roger de Gaignières, qui écrit que «ces Heures ont esté faites pour Louis de Roncherolles, baron de Heugueville et du Pont-Saint-Pierre, né en 1472, qui espousa en 1504 Françoise de Hallewin». Comp. L. Delisle, *Cabinet des manuscrits*, I, p. 349—350; H. Martin, *Catalogue des manuscrits de l'Arsenal*, t. II, p. 339, et *Miniaturistes français*, dans le *Bulletin du Bibliophile*, 1906, p. 17, note. — Pour le texte du manuscrit de l'Arsenal il y a à noter que les vers 9—10 y manquent et que les vers 25—9 se lisent ainsi:

Qui ne luy face villannie
Je te suppli virge Marie
F. 101] Mais la presente a ton cher filz
En la joye de paradis
Et afin que de moy te remenbre...

II

Le second volume, d'un format un peu plus grand que le premier, mesure 21 centimètres sur 14 et se compose, dans son état actuel, de 154 feuillets de parchemin. Les pages ne sont point encadrées, à l'exception de celles qui ont des miniatures. Ces dernières sont au nombre de six (fol. 35, 41, 49, 53, 56 v°, 81), toutes de pleine page, comme celle qui est donnée en fac-similé. La reliure en velours vert est assez endommagé et semble dater du temps du possesseur qui a inscrit son nom sur les feuillets blancs du volume. Au fol. 152 v° on lit en effet cette note:

Ces Heures appartiennent à M:r Christophle Lemerle. Ceux qui les trouverez, vous les luy rendrez. Il vous contentera de vostre peine. Faict à Chalaix [1] ce premier jour de janvier mil six cents trente.
Lemerle.

La même signature se retrouve aux fol. 1 et 3 ainsi qu'à l'intérieur du second plat de la couverture.

Dans ce volume — à l'exception du dernier cahier — l'écriture est disposée sur 14 lignes par page et indique à peu près le même âge que le volume précédent, c'est-à-dire le XV:e siècle, mais l'écriture gothique montre qu'il ne provient pas de la même école calligraphique que celui-là.

«Le XV:e siècle a été, par excellence, l'époque des livres d'Heures. Déjà abondants au XIV:e, ces recueils de prières devinrent à peu près innombrables au siècle suivant . . . Paris a toujours été le grand centre de la fabrication des livres d'Heures. Il en sortit tant, au XV:e siècle, des ateliers parisiens que les bibliothèques et

[1] Il y a en France plusieurs localités du nom de Chalais. Il s'agit peut-être du chef-lieu de canton du département de la Charente, arrondissement de Barbezieux.

certaines boutiques de libraires en sont encore bien pourvues. Même les médiocres, même les pires sont recherchés aujourd'hui: ils profitent, injustement quelquefois, de la faveur qu'ont attirée sur ce genre de manuscrits les admirables spécimens illustrés par les artistes de premier rang. Il est rare néanmoins qu'un livre d'Heures ne présente pas quelque intérêt par tel ou tel détail de peinture.» [1]

Si le contenu du volume que j'ai décrit en premier lieu présente une disposition qui doit être considérée comme le type normal des livres d'Heures, il n'en est pas de même du livre dont nous avons à nous occuper dès maintenant. Je ne pourrai étudier en détail ce livre d'Heures, sous peine de pénétrer dans le domaine de la liturgie, mais j'en dirai ce que je crois suffisant pour permettre à des personnes plus compétentes que moi d'en reconnaître la disposition.

Après trois feuillets de garde en parchemin, vient, comme d'habitude, le Calendrier, qui occupe douze feuillets (fol. 4—15). A cause d'une erreur de reliure, *Aprilis* (fol. 6) va avant *Martius* (fol. 7) — ce sont les feuillets intérieurs du premier cahier. Ce qui montre que ce livre n'a pas été exécuté sur commande, c'est qu'au calendrier de nombreuses lignes ont été laissées en blanc, évidemment pour recevoir les noms de saints que l'acheteur voudra y inscrire. Parmi les noms de saints qui figurent à ce calendrier je cite les suivants:

Janvier: *Guillermi archiepiscopi*, *Launomari* [2] *abbatis*, *Emerentiane virginis*, *Gildasii abbatis*. — Février: *Brigide*

---

[1] H. Martin, *Les Peintres de manuscrits et la miniature en France, étude critique*, Paris, 1909, pp. 88 et 91.

[2] Sur ce saint percheron, dont le nom est en français saint Lomer, voir M. Ant. Thomas, dans la *Romania*, 1909, p. 175.

virginis, Scolastice virginis. — Mars: *Guyngaloy abbatis, Ermelandi abbatis.* — Avril: *Pelencii confessoris, Eutropii martyris.* — Mai: *s. Moderandi episcopi.* — Juin: *Censorii episcopi, Hervei confessoris.* — Juillet: *Golvini et Lunarii, Praxedis virginis.* — Août: *Justini presbiteri, Armagili confessoris.* — Septembre: *Januarii episcopi, Mauricii sociorumque eius.* — Octobre: *Fidis virginis, Moderamini episcopi Redonensis.* — Novembre: *Gobriani episcopi, Melanii episcopi, Maclovii episcopi, Aviani episcopi, Grisogoni martyris.* — Décembre: *Crispine virginis, Corentini episcopi.* [1]

Après le fol. 15 actuel il y a une lacune probablement d'un feuillet, car le fol. 16 commence au milieu d'une phrase: *in confessione et in psalmis iubilemus ei.* C'est le

---

[1] M. J. Poirot, qui a bien voulu lire une épreuve de cette notice, fut frappé par le grand nombre de saints bretons que contenait le calendrier, et il me conseille de soumettre le calendrier complet à l'examen de M. J. Loth, qui publie en ce moment dans la *Revue celtique* des recherches sur *Les noms des saints bretons.* M. Loth, à son tour, soumit le document à M. l'abbé F. Duine, aumônier du Lycée de Rennes et auteur d'un mémoire sur les *Bréviaires et missels des églises et abbayes bretonnes de France antérieures au XVII:e siècle* (Rennes, 1906). Voici la liste que M. l'abbé Duine a bien voulu dresser de la partie bretonne du calendrier (les noms écrits en rouge au calendrier sont imprimés en italiques):

Janvier: Gildas. — Février: Brigitte. — Mars: Aubin (évêque d'Angers), Guénolé, Paul de Léon, Paterne, Hermeland. — Mai: Modéran (saint rennais), Yves, Donatien et Rogatien. — Juin: Hervé, Méven (= Mevemii abbatis). — Juillet: *Goulven* (très cultivé à Rennes) et *Lunaire*, Samson, Guillaume. — Août: *Armel* (très cultivé à Rennes), *Translation de saint Goulven* (fête rennaise). — Octobre: Modéran (saint rennais), Translation de saint Yves. — Novembre: Gobrien (très cultivé à Rennes), Melaine (saint rennais), Malo. — Décembre: Corentin. — «A en juger par le calendrier, écrit M. l'abbé Duine, le livre d'Heures appartiendrait au diocèse de Rennes. Mais il serait bon que cette impression fût confirmée par l'analyse du manuscrit et notamment par l'examen des litanies.» Or les litanies donnent les noms des saints Goulven, Melaine, Magloire, Guillaume, Yves.

psaume 94, qui sert d'*Invitatorium* à Matines. L'endroit correspondant de notre manuscrit I se trouve au fol. 19 v⁰. Notre livre d'Heures II commence donc par les Heures de Notre-Dame, et non pas, comme c'est le plus souvent le cas, par les extraits des quatre Évangiles. On pourrait, à la rigueur, supposer entre les fol. 15 et 16 actuels, une lacune plus grande qui comporterait aussi les extraits des Évangiles, mais c'est peu probable, puisque l'extrait habituel de l'Évangile selon saint Jean se trouve transcrit plus loin dans le manuscrit (fol. 116), mais sans être suivi des autres extraits. La mutilation comporte donc sans doute un seul feuillet enluminé, où l'Annonciation était très probablement représentée.

Le feuillet enlevé entre les fol. 24 et 25 actuels portait sans doute aussi une enluminure. Au fol. 24 v⁰ on lit la rubrique: IN LAUDIBUS. IN LAUDIBUS (*sic*). Le fol. 25 commence au milieu du psaume 92, qui appartient au service de Laudes: *Mirabiles elationes maris.* L'endroit correspondant du ms. I se trouve au fol. 30 v⁰.

Au fol. 35 commence Prime, par une grande miniature représentant la Nativité. C'est cette enluminure que reproduit notre second fac-similé.

Au fol. 40 v⁰ on lit la rubrique: AD TERCIAM, et à la page suivante est peinte l'Annonce aux bergers.

Au fol. 45 r⁰, tout en bas, se lit: AD SEXTAM. Le verso du même feuillet est resté en blanc, ce qui s'explique par le fait qu'on exécutait un manuscrit par cahiers, que le copiste pouvait écrire dans n'importe quel ordre. Quand il en avait donc fini avec le texte de Tierce, qui allait jusqu'au recto du dernier feuillet du cahier, il ne pouvait plus faire commencer le texte de Sexte au verso du même



LA NATIVITÉ

feuillet, puisque ce texte avait déjà été copié sur un autre cahier. Que la page blanche au fol. 45 v⁰ n'ait pas été réservée pour recevoir la miniature, cela est prouvé par le fait que le fol. 46 commence par: *Dominum Deum nostrum, donec misereatur nostri,*[1] c'est à dire qu'il manque dans notre volume au début de Sexte un morceau qui avait rempli un peu plus d'une page. On a donc enlevé entre les fol. 45 et 46 actuels un feuillet qui portait sans doute une miniature.

La miniature au fol. 49 ·représente la Purification (= None). La Vierge tient l'Enfant, nu, debout sur une table. Elle est accompagnée de saint Joseph et d'une servante portant les colombes et la chandelle.

Au fol. 53 est peinte la Fuite en Égypte (= Vêpres).

Au fol. 56 r⁰, tout en bas, se lit la rubrique Ad completorium. Au verso du même feuillet est représenté le Couronnement de la Vierge.

Entre les fol. 61 et 62 actuels il manque un feuillet (sans doute enluminé) qui donnait le début des sept psaumes pénitentiaux. Les premiers mots du fol. 62 sont: *lacrimis meis stractum meum rigabo,* etc. Cette phrase se retrouve dans le ms. I au fol. 71 v⁰. Les litanies commencent, dans le ms. II, au fol. 74 et finissent, avec leurs prières, au fol. 80 v⁰.

La miniature au fol. 81 représentant des prêtres qui chantent la messe désigne le début des Vigiles des morts.

Au fol. 112 v⁰ on lit les lignes suivantes écrites en rouge: *Grichoul*[2] *verum est. Anima scriptoris requiescat cum*

[1] L'endroit correspondant dans le ms. I se trouve au fol. 44.

[2] Qu'est-ce que ce mot? Est-ce un nom propre?

angelis. Amen. ORATIO BEATE MARIE VIRGINIS. Le fol. 113 commence au milieu d'une phrase: *conceptus fuit filius tuus et per illud divinum misterium quod tunc operatus est spiritus sanctus* — ce qui montre qu'il y a une lacune entre les fol. 112 et 113 actuels. Le feuillet disparu (qui portait naturellement une enluminure) donnait le début de l'oraison *Obsecro te.*[1] Le passage cité tout à l'heure se retrouve dans le ms. I au fol. 11.

Fol. 116, en rubrique: *Initium sancti Evangelii secundum Iohannem.* C'est l'extrait habituel (ch. I, v. 1—14), mais il n'y a pas de traces des autres évangiles.[2]

Le recto du fol. 118 est en grande partie en blanc, de même le verso, qui a été réservé pour une enluminure qui n'a pas été exécutée. Au bas de cette page commence l'oraison [*O*] *intemerata.* Fin au fol. 122 v°, où commence *Ave Jhesu Christe, verbum patris, filius virginis,* etc.

Au fol. 123 commence un récit abrégé de la Passion (début: *Apprehendit Pylatus Jhesum*), qui est composé de versets tirés du chapitre XIX de l'Évangile de saint Jean et du chapitre XXVII de l'Évangile de saint Matthieu, dans l'ordre suivant: Jean, v. 1—3, Matth., v. 30, Jean, v. 16—8, 28—9, Matth., v. 34, Jean, v. 30, Matth., v. 51—2, 54, Jean, v. 34—5.

---

[1] M. Lacombe fait observer que dans certaines éditions d'Heures imprimées (les premières Heures imprimées dérivent immédiatement des Heures manuscrites du XIV:e et du XV:e siècle) les oraisons *Obsecro* et *Intemerata* ne se trouvent pas, comme dans notre manuscrit I (comp. ci-dessus, p. 485), immédiatement après les extraits des quatre évangélistes, mais sont, comme dans le ms. II, reportées plus loin, après l'Office des morts (*ouvr. cité,* p. XX, note 2, ou M. Lacombe renvoie à L. Delisle, *Catalogue des livres imprimés ou publiés à Caen*, t. I, n:o 206).

[2] Comp. ci-dessus, p. 484 et 495.

Au fol. 125 commence le *Stabat mater* (fin fol. 127).
Au fol. 130 v° on lit:

C'EST LA VIE SAINT CRISTOFLE [1]

Saint Cristofle, martir tresdoulx,
Prie le roy des roys pour nous
Affin que nous puissons venir
Au regne qui ne peut finir.
Dieu tout puissant, roy pardurable,
Qui en la gloire parmenable
Feites venir par martire
Saint Cristofle, ge vous pri, sire,
Si voir comme la sainte escripture
Tesmoigne, qui dit verité pure,
Qui l'imaige saint Cristofle regarde
Devotement qu'il n'a garde
D'entrer en langour la journee.

[1] J'ai rencontré cette prière à la Bibliothèque nationale dans deux manuscrits du XV:e siècle, dont aucun n'est un livre d'Heures. Le premier, coté f. fr. 19186 (= B), contient les *Pèlerinages* de Guillaume de Digulleville, *Passio Domini nostri Jhesu Christi* (en vers français, v. l'*Hist. litt.*, t. XXXIII, p. 358), la *Vie mon seigneur saint Denis* (comp. l'*Hist. litt.*, t. XXXIII, p. 345), le poème sur saint Christophe (fol. 144 b), *Un bel dittier de nostre Dame* (en vers octosyllabiques), notes sur divers événements des années 1302 à 1417, et enfin le *Livre de Sidrach*.

Le second est le ms. fr. 24865 (= C), où la prière à saint Christophe se trouve transcrite deux fois (fol. 69 v° et 199). Dans le contenu de ce manuscrit je signale d'abord (fol. 57) le *Stabat mater* en français qui a été imprimé, d'après un autre manuscrit, dans la *Chrestomathie* de Bartsch (voy. Naetebus, *Nicht-lyr. Stroph.*, XXIX 8), et puis (fol. 59) une *Oroison devote a la vierge Marie mere de Dieu contre les sept pechiez mortelz*. Cette dernière pièce, omise par le rédacteur du *Catalogue général des manuscrits*, est la même dont M. Naetebus signale trois autres manuscrits sous le numéro LXXXVII, 15. M. Naetebus la cite parmi «strophische Gedichte über deren Bau ich keine genaue Auskunft zu geben vermag.» Or les strophes de cette pièce sont de huit vers de six syllabes rimant *ababcbcb* — forme qui ne se rencontre point dans l'ancienne poésie «non lyrique».

Fol. 131] Teille grace ly fut donnee
De vous le jour qu'il receut mort,
Quar qui a le servir se amort [1]
N'a garde de mort soubite
Ne de renommee despite.
Quar quiconques bien le requiert
De bon cueur a ce qu'il quiert
De Dieu par les saintes merites
Du saint qui ne sont pas petites,
Quar roy des martirs le nommastes.
Et pour ly grans vertuz monstrates.
Deffendez moy d'ennuy, de hontaige,
D'encombriez, de faulx tesmoinage,
Moy et touz mes bons amis,
Fol. 131 v°] Qui souvent sont en paine mis,
De moy aider et conforter.|
Ainxin devon nous saluer
Saint Cristofle et sa figure
Pour nous garder de toute ordure.
Dieu, qui pour nous fus en croez mis,
Chaciez en loing noz ennemis,
Touz visibles et invisibles
Et toutez choses nuisibles.
A Dieu recommende et a vous
M'anme, mon corps et mes biens tous.
Deffendez moy, amy de Dieu,
Icy et en tout autre lieu,
Et es anmes de mes amys
132 r°] Qui sont en l'autre secle mis
Impetrez vroye remission
Et gardez de dampnacion,
A ce qu'ilz puissent logiez estre
La sus en la joaye celestre. Amen. [2]

---

[1] Le *a* dans *amort* a été ajouté après coup.

[2] Je donne ici les principales variantes des manuscrits B et C.
Titre: Ung ditier de saint Christofle prouffitable pour l'ame et le corps *B* Cy s'ensuit ung devot dictier de mon seigneur saint Christofle glorieux martir de nostre seigneur *C* — 2 Priez *BC* — 6 esperitable *B* espirituable *C* — 9 voir que *BC* — 10 que d'entente p. *B* que entente p. *C* — 11 L'ymage *BC* — 12 que il *BC* — 14 Car gr. lui en f. d. *BC* — 15 Devant le j. qui (qu'il *C*) r. m. *BC* — 16 a luy s. s'a. *C* — Car grace qui a lui s. s'a. *B* — 17 Il n'a *BC* — 19 Q. d. le requier *C* —

Après l'antienne de saint Christophe on trouve ces autres: (fol. 133) DE SAINCTE MARTHE, (fol. 133 v°) DE SAINT JEHAN BAPTISTE, (fol. 134) DE SAINT JULIEN, (fol. 134 v°) DE SAINT FRANSOIS, (fol. 135) DE SAINT NYCOLAS, DE SAINT SEBASTIEN, (fol. 135 v°) DE SAINT ARMEL, (fol. 136) DE LA MAGDELENE, (fol. 136 v°) DE SAINTE SUSANNE, (fol. 137) DE SAINTE VENICE.

Au fol. 138 v° on lit: APRÈS AGNUS DITEZ CESTE ORAISON. *Deus pius et propicius.*

Au fol. 139 on lit:

CI ENSUIVENT SEPT PETICIONS BONNES ET PROFITABLES POUR CEUX QUI SONT EN ARTICLE DE MORT

Mon ami ou amie, croiz tu fermement en la foy catholique comme sainte esglise a ordonné que chascun bon crestien et crestienne doit croire? — *Responde:* Oïl. — As tu esperance de avoir la gloaire de paradis, non pas par tes merites, mes par les [*fol. 139 v°*] merites de la benoiste passion de nostre sauveur Jhesucrist? — *Responde: Credo.* — *Item* confesse tu avoir offensé Dieu en plusieurs manieres par tes pechés et vices? — *Responde: Confiteor.* — Te repens tu avoir fait contre sa

---

Et qui devotement le r. *B* — 20 De ceur il a ce qu'il q. *B* Du coeur il a cen qu'il requiert *C* — 21 Vrai d. pour (par *C*) *BC* — 24 par *C* — *Les vers 25—32 manquent dans BC et sont remplacés par ceux-ci:*

Veullez nous garder corps et ame
D'ennuy et de villain diffame
De pechié et de maladie
Doubz (Dont *C*) saint Christofle je vous prie
Qu'a Dieu nous veulliez racorder (veilles recordes *C*)
Si veoir (voir *C*) qu'a vous se feist porter.

33 qui *manque C* — fu *B* — 34 Chassiez au l. *B* — 36 *manque B* — Qui vous pleust estre invisiblez *C* — 39 Gardez nous doulx (tous *C*) amis de d. *BC* — 41 Et aux ames de nos a. *BC* — *Les vers 43—6 manquent et sont remplacés par ces deux autres:*

Vray Dieu soiez leur debonnaire
Qu'avoir puissions (puissent C) vostre repaire.

volunté? — *Responde:* Oïl. — Pren tu la mort en gré et en pacience si c'est la volunté de Dieu que tu meures? — *Responde:* Oïl. — As tu bonne esperance de amender ta vie si c'est le plaisir de Dieu que tu vives encore? — *Responde:* Oïl. — Tu protestes [*fol. 140 r°*] ici et davant Dieu que tu veux mourir en ceste foy, et si le faux ennemy d'enfer te veulst decevoir par quelque voie que ce soit que il ne soit point reputé pour peché? — *Responde:* Oïl.

Puis les suffrages des saints continuent: (fol. 140) DE SAINTE KATHELINE DE SENE, (fol. 140 v⁰) DE SAINTE BARBE, (fol. 141) DE SAINT LIENARD, (fol. 141 v⁰) DE SAINT FIACRE, (fol. 142) DE SAINT SERENE, (fol. 142 v⁰) DE SAINTE ANNE, (fol. 143) DE SAINTE EMERENCE, (fol. 143 v⁰) DE SAINCTE PETRONILLE.

Au fol. 144 se lit en rouge: *Le pape Jehan donna a touz ceux et celles qui diront devotement ceste oroison mil cent jours de vray pardon. Benedicatur hora qua Deus homo natus.*

Suit enfin (fol. 144 v⁰) DE SANCTO ANTONIO AN[TIPHONA].

Après le fol. 145 un feuillet a été coupé. Le dernier cahier (fol. 146—151) a été écrit par un autre copiste. Ce cahier a probablement appartenu à un tout autre volume, à en juger par le fait que les lignes y sont au nombre de dix-huit par page.

Le fol. 146 commence par: *Douce dame de misericorde, mere de Dieu de pitié, fontaine de touz biens . . .* Ce sont les Quinze joies de Notre Dame, en prose. Cette prière est souvent copiée à la fin des livres d'Heures. [1]

[1] Voy. Paul Meyer, *Bulletin de la Société des anciens textes*, 1881, p. 47, et 1901, p. 79, ainsi que mon article dans la *Romania* de 1909, *Vie de sainte Catherine, par le peintre Estienne Lanqelier* (Bibl. nat. lat. 1379). Pour les compositions en vers sur ce même sujet voir J. Priebsch, *The Modern Language Review*, IV, 1908, p. 70—1.

Comme c'est ordinairement le cas dans ces livres, les Quinze joies sont suivies d'une autre prière que les copistes appellent souvent les Sept requestes a Nostre Seigneur (début, fol. 149 v⁰: *Doulx Dieu, doulx pere, sainte trinité*). «C'est une série de sept prières qu'on pourrait appeler la prière des regards de Dieu, parce que le fidèle appelle sur lui le regard de Dieu.» [1] Voici le passage de transition entre les deux prières:

Quiconque veult estre bien conseillié de la chose dont il a meistier si die chascun jour aconstuneement (*sic*) les oroissons que vous trouverés ci escriptes et saichier qui les dira ne moura ja vilainement [*fol. 149 v⁰*] ne moura desconfès le jour qui de bon cuer les dira et après chascune oroison die une patenostre et ung Ave Maria et ce jour ja annemi n'avera pooir sur lui le jour que de bon cuer les dira. *Pater noster. Ave Maria.*

Doulx Dieu, doulx pere, sainte trinité, ung Dieu, biau sire Dieux, je vous requier conseil et aide en l'onnour et en la remenbrance de celui hault conseil que vous prinstes de vostre propre sapience quant vous envoiastes vostre saint ange Gabriel a la vierge Marie dire et annuncier la nouvelle de nostre salut. Biau sire Dieu, si comme se (*sic*) fut voir vous requier je que vous me conseillier [2] . . .

Au fol. 151 continuent les suffrages des saints: ANTIPHONA DE BEATE KATHERINE (*sic*). Au fol. 151 v⁰ DE BEATI ANTONII (*sic*), DE SANCTA ANASIA (*Auasia?*). Qu'est-ce que c'est

---

[1] P. Meyer, *Bull.*, 1901, p. 78. Comp. aussi Barbier de Montault, *Deux livres d'Heures des XIV:e et XV:e siècles*, p. 24.

[2] Ces deux prières françaises offrent, comme on le voit par l'échantillon imprimé ci-dessus, quelques traits dialectaux. D'abord on y trouve très souvent *r* écrit au lieu de *z*: *aier* (fol. 150 r⁰), *estier* (f. 146 v⁰), *conseillier* (f. 149 v⁰), *prier, regarder, saichier* (f. 149 r⁰), *saver* (f. 149 v⁰), *veillier* (= veuillez, f. 146 r⁰); une fois *z* au lieu de *r*: *mouriz* (f. 150 r⁰). Un *n* parasite apparaît dans *anscension* (f. 148 v⁰) et *aconstumeement* (f. 149 r⁰; il manque un jambage au premier *m*). Pour les voyelles il y a à signaler: *troire* (= traire, f. 148 v⁰), *tres* (= trois, f. 147 r⁰), *mays* (m e n s e s, f. 146 r⁰), *meistier* (f. 149 r⁰), *moistier* (f. 149 v⁰). Il est donc très probable que le dernier cahier de notre manuscrit a été exécuté par un copiste bourguignon.

que ce nom qui se trouve trois fois écrit *Anasia* ou *Auasia?* Est-ce *Anastasia?* Pour permettre à mes lecteurs d'examiner si ma supposition est juste, je transcris ici le passage qui a trait à cette sainte.

De sancta Anasia. Alma benignissima pro nobis ad Deum intercedente ut qui pondere pregravamur peccaminum tuis adiuti consolaciis effigi mereamur coligio iustorum. Ora pro nobis Auasia ut digni beata † (*sic*) Deus qui beatem (*sic*) Auasiam dilegencie (*sic*) genitriciis (*sic*) tue egregiam ad celestii (*sic*)

C'est la fin du volume. Après le fol. 151 on voit la trace de deux feuillets coupés. Suivent trois feuillets de garde, en parchemin (fol. 152—154).

EINE

MITTELHOCHDEUTSCHE PARAPHRASE DER SEQUENZ

AVE PRÆCLARA MARIS STELLA

VON

HUGO SUOLAHTI

»Die mittelalterlichen Sequenzen haben ihren Ursprung in dem Alleluja, welches den Schluss des zwischen Epistel und Evangelium fallenden Graduale bildete. Das Alleluja wurde dabei nicht einfach, sondern mit mannichfachen Melismen, in langer Folge von Tönen gesungen, die namentlich auf die letzte Silbe *ja* sich erstreckten. Diese melismatische Art das Alleluja vorzutragen war schon in den ersten Jahrhunderten der Kirche üblich geworden; nicht bestimmen lässt sich die Zeit, in der es Sitte wurde, das so ausgedehnte Alleluja an den Schluss des Graduale zu setzen. Solche Folge von Tönen war, wie Rupert von Deuz sagt, mehr ein Jauchzen als ein eigentlicher Gesang. Wie das Mittelalter überall Symbolik liebte, so fand es auch in diesem als Jauchzen ausbrechenden Gesange der begeisterten Seele den symbolischen Ausdruck der Unfähigkeit, das Höchste und Heiligste anders als in Stammeln und endlosem Jubel kundzuthun. — Man nannte diese musikalische Verlängerung der Endsilbe des Alleluja *neuma* oder *pneuma*, ein Wort, welches verschiedenartig gedeutet, wahrscheinlich nichts anderes als ein Ausströmen, den Erguss einer lebhaften feierlichen Freude bezeichnet, und weil der Gesang mehr ein Jauchzen war, werden dafür die Ausdrücke *jubilus, jubilatio, cantus jubilus, cantus jubilationis* gebraucht; verbal bezeichnete man es *jubilare*, *neumatizare* oder auch

protrahere alleluia. Die gewöhnliche Bezeichnung, *sequentia*, erklärt sich daraus, dass diese Reihen von Tönen auf das Alleluja des Graduale folgten, sich unmittelbar an dasselbe anschlossen.»[1]

Das Alleluja, das an den kirchlichen Festtagen gesungen wurde, war für die verschiedenen Feste nicht immer gleich; allmählich bildeten sich verschiedene Melodien. Besonders in den Sängerschulen zu Metz und S:t Gallen, wo diese Jubelmelodien von zwei italienischen Sängern eingeführt worden waren, entstand eine ganze Reihe neuer Kompositionen. Da aber die stets wachsende Zahl der Sequenzmelodien es schwer machte, sie dem Gedächtnis einzuprägen, verfiel man in Frankreich auf die Idee, den Melodien Texte unterzulegen. Der eigentliche Schöpfer dieser Texte war jedoch der S:t Galler Mönch Notker Balbulus (gestorben im J. 912), der die neue Idee durch einen französischen Priester aus dem im Jahre 851 verwüsteten Kloster Gimedia kennen lernte und bald die dürftigen Versuche der Franzosen durch bessere Texte ersetzte. »Durch Notker tritt die Sequenz aus dem musikalischen Gebiet in das der Literatur, der Poesie, hinüber; sie wird eine reich ausgebildete stehende Form der christlichen Dichtung des Mittelalters.»[2]

Einen hervorragenden Platz unter den mittelalterlichen Sequenzen nimmt das anmutige Lied »Ave præclara maris stella» ein, über dessen Melodie Glarean in seinem Dodecachordon (Basel 1547) die rühmenden Worte ausspricht: »In ea prosa de cœlorum Regina, Jesu Christi matre, plus

---

[1] Karl Bartsch, Die lateinischen Sequenzen des Mittelalters in musikalischer und rhythmischer Beziehung (Rostock 1868) S. 1 ff.

[2] Vgl. Bartsch a. a. O.

musici ingenii ostendisse videtur, quam ingens aliorum grex sexcentis cantionum plaustris.»[1] In bezug auf die Autorschaft des lateinischen Textes haben sich verschiedene Ansichten geltend gemacht. Während man früher das Lied allgemein dem S:t Galler und Reichenauer Mönche Hermannus Contractus (1013—1054) zuschrieb, ist man in neuerer Zeit vielfach geneigt, nach dem Vorgange von A. Schubiger[2] den Verfasser in einem süddeutschen Mönche Heinrich (um 1030) zu erblicken. Wackernagels[3] Behauptung, dass das Lied von Albertus Magnus herrühre, ist von Bartsch[4] widerlegt und später auch von Wackernagel[5] selbst zurückgenommen worden.

Die Beliebtheit, deren sich diese Sequenz im Mittelalter erfreute, geht hervor aus den sieben Nachdichtungen, die sie veranlasste[6], und den zahlreichen deutschen Bearbeitungen des lateinischen Textes.

Soweit deutsche Lieder überhaupt in den Kirchen gesungen wurden, vertraten sie nicht die Stelle des lateinischen liturgischen Chorals. Man sang sie neben lateinischen Liedern bei dramatischen Aufführungen an den höchsten Festtagen, bei Prozessionen und Bittfahrten. Auch beim liturgischen Gottesdienste kamen Kirchenlieder in deutscher

---

[1] Wilhelm Bäumker, Das katholische deutsche Kirchenlied in seinen Singweisen von den frühesten Zeiten bis gegen Ende des siebzehnten Jahrhunderts (Freiburg 1883 ff.) II, 80.

[2] Die Sängerschule S:t Gallens vom achten bis zwölften Jahrhundert (Einsiedeln 1858) S. 88.

[3] Philipp Wackernagel, Das deutsche Kirchenlied von der ältesten Zeit bis zu Anfang des XVII. Jahrhunderts I, N:o 235.

[4] a. a. O. S. 107.

[5] a. a. O. II, 1099.

[6] Vgl. Bartsch a. a. O. S. 107.

Sprache vor: während des Hochamtes z. B. sang man Responsorien zu lateinischen Sequenzen so, dass der dem lateinischen entsprechende deutsche Text gesungen wurde.[1]

Die erste uns erhaltene deutsche Bearbeitung der Sequenz ‹Ave præclara maris stella› stammt bereits aus der zweiten Hälfte des 12. Jahrhunderts. Das Lied, das von Müllenhoff und Scherer, Denkmäler deutscher Poesie und Prosa I³, 158 herausgegeben ist, übersetzt die drei ersten Strophen der lateinischen Vorlage, benutzt noch den Text der vierten und fünften Strophe, wandert aber dann andere Wege[2]. — Eine vollständige Übersetzung des lateinischen Textes bietet die bekannte Nachdichtung des Mönchs Hermann von Salzburg aus dem 14. Jahrhundert, die in 7 Handschriften und einem alten Drucke auf uns gekommen ist.[3] Herausgegeben ist diese Version von Bartsch, Die Erlösung mit einer Auswahl geistlicher Dichtungen (Quedlinburg und Leipzig 1858) S. 293—296, doch ist dabei nur die Handschrift der Nürnberger Stadtbibliothek cent. VI, 86 in Betracht gezogen worden. Ein Abdruck des deutschen (und lateinischen) Textes nach der Wiener Hs. 2856 findet sich bei Kehrein, Kirchen- und religiöse Lieder aus dem 12. bis 15. Jahrhundert S. 160—164, ein anderer nach der Münchener Hs. (Cgm.) 715 bei Wackernagel a. a. O. II, 448 (N:o 586). Mit den beiden letztgenannten Abschriften, welche nur unbedeutend von einander abweichen, soll der Textlaut in der Breslauer Hs. I, 466 im wesentlichsten

[1] Vgl. Bäumker a. a. O. II, 8 ff.

[2] Vgl. Müllenhoff-Scherer a. a. O. II, 252.

[3] Vgl. F. Arnold Mayer und Heinrich Rietsch, Die Mondsee-Wiener Liederhandschrift und der Mönch von Salzburg. Eine Untersuchung zur Litteratur- und Musikgeschichte (Berlin 1896) = Acta Germanica III, 4 und IV, 1 S. 296.

übereinstimmen, vgl. Hoffmann von Fallersleben, Geschichte des deutschen Kirchenliedes bis auf Luthers Zeit (3. Ausgabe, Hannover 1861) S. 261. — Im 15. Jahrhundert wurde die Sequenz Ave præclara deutsch bearbeitet von Heinrich von Loufenberg (»Bis grůst Maria, schöner merstern» u. s w.)[1] und Sebastian Brant (»Ave durchleuchte stern des meres» u. s. w.)[2], im 16. Jh. von R. Edingius (»Bisz gegrůsset Maria du schöne Meerstern» u. s. w.)[3]. Eine hochdeutsche ungereimte Übersetzung unseres Liedes findet sich in Gesangbüchern[3] (»Ave Maria klarer Meerstern» u. s. w.)[4], eine niederdeutsche Prosaübersetzung wieder in einem geschriebenen Gebetbuch von Hildesheim aus dem Jahre 1511 (»Maria, gegrotet systu vorschynende sterne des meres» u. s. w.)[5]. Schliesslich ist zu erwähnen eine noch ungedruckte poetische Version (»Ich grois dich gerne, meris sterne» u. s. w.) in dem Liederbuch der Anna von Köln (Berliner Hs. Mscr. Germ. Oct. 280), das in der Zeitschrift f. d. Phil. XXI, 129 ff. ausführlich beschrieben worden ist.

Wesentlich verschieden von allen diesen Übersetzungen, welche mehr oder weniger treu dem Textlaut der lateinischen Vorlage folgen, ist eine mittelhochdeutsche Paraphrase der vorliegenden Sequenz, die von dem ersten Verse jeder lateinischen Strophe ausgehend den Sinn derselben frei wiedergiebt, um dann — manchmal nach einem langen Excurs — den lateinischen Strophenausgang aufzunehmen.

---

[1] Wackernagel a. a. O. II, 585 (N:o 763).

[2] Wackernagel a. a. O. II, 1098 (N:o 1333), Kehrein, Katholische Kirchenlieder, Hymnen, Psalmen aus den ältesten deutschen gedruckten Gesang- und Gebetbüchern (Würzburg) II, 18 ff. (N:o 386) u. a.

[3] Erwähnt bei Bäumker a. a. O. II, 80.

[4] Kehrein a. a. O. II, 20 (N:o 387).

[5] Mone, Lateinische Hymnen des Mittelalters II, 358.

Diese Sequenzversion reiht sich demnach an die mittelalterliche Mischpoesie an, von welcher Hoffmann von Fallersleben in seiner Schrift In dulci jubilo (Hannover 1861) handelt. Ich kenne das Gedicht aus 5 Abschriften des 14. und 15. Jahrhunderts, von denen bis jetzt nur eine — welche den Text in stark geänderter Gestalt bietet — abgedruckt ist.

1) *B*, Abschrift aus einem früher in L. A. von Arnims Besitz befindlichen Pergamentcodex in Duodezformat in einem Band von Abschriften von der Hand Jacob und Wilhelm Grimms, der als Ms. germ. 4⁰ 909 im Besitze der Königlichen Bibliothek zu Berlin ist und dessen Einband den Titel »Varia max. part. allegorica & theologica etc.» trägt. Das vorliegende Gedicht steht auf Bl. 5 ff. und ist erwähnt von Bartsch, Beiträge zur Quellenkunde der altdeutschen Literatur (1886) S. 176. Nach Grimms Angabe ist die Originalhandschrift im 14. Jahrhundert geschrieben; der Text ist dort ohne abzusetzen in je 13 Zeilen auf einer Seite fortgeschrieben, die lateinischen Buchstaben sind rot. Die Strophenanfänge des lateinischen Textes, welche in den anderen Versionen ausgesetzt sind, fehlen. In Grimms Abschrift ist das Gedicht »Loblied auf die Jungfrau Maria» betitelt. — Die Orthographie des Schreibers weist die mitteldeutschen Charakteristica auf. Von den althochdeutschen Diphthongen erscheint *ei* unverändert, *ou* als *au*, *ie* als *ie* und *i*, *uo* und *iu* als *u* (einigemal *ů*, *ŭ* als verdeutlichende Zeichen: *kůscher*, *můsz*, *gehŭre*). Für *ë* kommt einmal die Schreibung *ei* (*einpinge*) vor, für *i* die Schreibung *ie* in *yen*, *hiemel* und 3 Mal im Verbum *bieden*; bisweilen ist *i*, besonders aber *î* durch das Zeichen *y* vertreten. Neben *ymer*, *ymme* findet sich öfters die Form *ummer*; dieselbe Verdunkelung des Vokals erscheint ferner in *burnen* 'brennen'.

u ist mehrere Mal zu *o* geworden: *gebort, dorch* (neben *durch*), *drost* 'Durst', *wonder, sonder* 'ohne'; anders zu beurteilen als diese Fälle sind *mogen, sollen* (neben *sullen*) und auch vielleicht *son*. Zu beachten ist noch die Form *off* (neben häufigerem *uff*). Der Umlaut *æ̂* wird stets durch *e* wiedergegeben, *ōu* ist durch *ei* vertreten in dem Worte *freide.* Von den sonstigen Umlauten tritt nur der ẹ-Umlaut in der Schrift zum Vorschein. Häufig vertritt *i* den schwachen *e*-Laut (*meyis, erwelit* u. a.); ab und zu ist *e* dem Worte unorganisch angehängt (*wunsche* für *wunsch, sache* für *sach* u. a.). Assimilation des Konsonanten findet sich in *sterre, lemmelin, hoffart,* Metathese erscheint in *born*(*e*) 'Brunnen', *burnen* 'brennen', *drost* 'Durst'. Verdoppelung von Konsonanten kommt vor, öfters von *t* und *n* (*vatter, vnnd* u. a.), seltener von *k* (*ck*), *m, l.* Vor *t* wird *h* durch *ch* wiedergegeben. — Wenn nun einige Einzelheiten des angeführten Lautstandes auf das westmitteldeutsche Gebiet weisen, so führt uns die Behandlung der alten *p*- und *d*-Laute speziell nach Rheinfranken (vgl. hierüber u. A. Böhme, Zur Kenntnis des Oberfränkischen (Gablonz 1893) und Ehrismann, Göttingische Gelehrte Anzeigen 1907 (N:o 11) S. 916). Anlautendes und geminiertes *p* ist unverschoben (*pat* 2 Mal, *schepper*); auch in der aus *entf*- entstandenen Assimilationsgruppe wird *p* geschrieben (*einpinge*). Die Verschiebung *d* > *t* ist durchgeführt in der Verbindung *-rd-* (*zartis* u. a.). Auch in der Gruppe *-ld-* erscheint meistens *t : alte, milte* u. a.; dreimal findet sich *d : behalden, schulden, werlde.* Im Inlaut nach Vokalen wechselt *t* (*tt*) mit *d* (*drute, vatter, blude, biden* u. s. w.), ebenso im Anlaut; doch überwiegt hier *d* (*daget* u. a. neben *truren* u. a.). Bei einer genaueren Begrenzung der Sprache des Schreibers auf Grund der angegebe-

nen lautlichen Besonderheiten sind die südlichen Gegenden (um Speier und Worms) auszuschliessen. Andererseits fehlen die für das nördliche Rheinfränkisch charakteristischen Eigentümlichkeiten, wie sie von Böhme a. a. O. S. 80, Sievers, Oxforder Benedictinerregel (Tübingen 1887) S. XI u. XIV u. a. skizziert worden sind. Demnach ist der Dialekt des Schreibers mittelrheinfränkisch. Wenn die in diesem Sprachgebiet vorkommenden Nachschlag-*i* nach Vokalen in der Orthographie nicht sichtbar sind, so beruht das auf Normalisierung der Sprache, die sich auch sonst bei dem Schreiber von *B* bemerkbar macht.

2) *S*, Pergamenthandschrift der Strassburger Universitätsbibliothek aus dem Jahre 1428, Signatur L Germ. 78. Der Inhalt dieser Sammelhandschrift, deren Einband den Titel »Legenden, geistliche Gedichte und Gebethe» trägt, ist beschrieben worden von Bartsch, Beiträge zur Quellenkunde der altdeutschen Literatur (1886) S. 334 ff. Unser Gedicht ist in je 24 (23) Zeilen auf Bl. 122^a—127^b geschrieben. Die 2 ersten Verszeilen »Ave preclara maris stella In lucem gentiū maria etc.» sind rot geschrieben, ebenso die 2 lateinischen Verszeilen »Explicit Aue Preclara etc. Virgo non sis nobis Amara», welche nach dem Text des Gedichtes stehen. — Die orthographischen Charakteristica sind im wesentlichen dieselben wie in *B*. Aus dem Vokalismus sei Folgendes hervorgehoben. *e* wird einmal mit *ey* (*seygen*), *i* ein Mal mit *ie* (*siegehafft*) bezeichnet. Regelmässig findet sich die Form *ummer;* einmal belegt ist *bornen* 'brennen'. *u* ist zu *o* geworden: *dorste*, *bornen* 'brennen', *scholden*, *wonder* (neben *wunder*), *sonnen*, *konnig*, *konnegin*, *bosch* und auch *no* 'nun'; *o* erscheint ferner in *son*, *sollen, mogen*, *mogelich*. Umgekehrt findet sich *u* für *o* in *uffen;* *a* steht für *o* in *ader*.

â wird durch *o* vertreten in dem Worte *on*(*e*). Häufiger als in *B* wird das Zeichen *y* verwendet, fast regelmässig im Diphthongen *ey*. Die Behandlung des Umlauts ist dieselbe wie in *B*, abgesehen von *öu*, das durch *eu* wiedergegeben wird (*freude*). Assimilation des Konsonanten erscheint in *lemmelin* und *wernt*, das die dem Schreiber geläufige Form ist, während *B* die Form *werlt* hat. Metathese findet sich in *borne* 'Brunnen', *bornen* 'brennen'. Die Verdoppelung des Konsonanten erstreckt sich auch auf *d* und *f;* für *t* kommt auch *th* vor. Intervokalisches *h* wird ausgestossen in *erhoete;* für inlautendes *j* erscheint *w* in *blüwende.* Was die Behandlung der alten *p* und *d* betrifft, so ist *p* anlautend zu *pf* verschoben in *pfat* (2 Mal), in der Gemination dagegen erhalten geblieben (*schepper*); *d* ist immer *t* geworden in der Gruppe *-rd-*, meistens auch in der Verbindung *-ld-* (*d* in *scholden* und *wolde*) und inlautend nach Vokalen (*d* in *gespreidet* und *leide*), aber im Anlaut ist *d* das regelmässige Zeichen (*t* [*th*] nur in *vndertenig*, 2 Mal in *betaget* und 2 Mal in *gethan*). — Die Sprache des Schreibers ist also ungefähr derselbe rheinfränkische Dialekt wie des von *B*. Aber die Normalisierung des Dialektes tritt beim Schreiber der Strassburger Handschrift stärker hervor. So wird das mittelhochdeutsche Auslautsgesetz, dessen Wirkungen in *B* schon ziemlich verwischt sind, vom Schreiber der Hs. *S* in der Dental- und Labialreihe streng beobachtet; auch in der Gutturalreihe tritt es vereinzelt (*stec, wec*) zum Vorschein. Das schwache *e* ist nie durch *i* vertreten; angehängtes *e* findet sich nur einmal (*spotte* für *spott*). Manchmal ist das schwache *e* ausgestossen worden.

3) *h*, Bruchstück einer Pergamenthandschrift im Besitze der Universitätsbibliothek zu Helsingfors, welches aus 4 Blättern in 8° besteht. Die Blätter sind von dem Einband eines Buches losgelöst worden, dessen Titel quer am Rande des Blattes 2ª geschrieben ist: *N:o 7 Prolegomena et Præcognitorum Fortificationis;* am anderen Rande desselben Blattes steht der schwedische Titel *Om Fortification.* Das Bruchstück enthält unser Gedicht vom Vers 84 ab bis zum Vers 247, 20 (21) Zeilen auf jeder Seite; Anfang und Ende fehlen. Die Anfangsbuchstaben der lateinischen Verse sind rot. Die Schrift stammt wohl noch aus dem 14. Jh. Nur die zwei ersten Blätter sind bei ihrer Verwendung als Büchereinband intakt geblieben, von den beiden letzteren sind zu diesem Zwecke die Ränder weggeschnitten, so dass vom Texte auf Bl. 3ª und 4ª mehrere Zeilenausgänge und auf Bl. 3ᵇ und 4ᵇ alle Zeilenanfänge fehlen; genauere Angaben hierüber geben die Lesarten (s. unten). Das Bruchstück ist bis jetzt nirgends erwähnt oder verzeichnet worden[1]. — Die Sprache dieser Handschrift ist, wie die der vorhinerwähnten, rheinfränkisch; auch in *h* findet man in einigen Punkten Normalisierung. Im Vokalismus ist zu bemerken die Wiedergabe des *i* durch *ie* (in *dieser*) und durch *u* (in *ummer*), des *u* durch *o* (in *dorste*), des *o* durch *u* (in *uffenbar*) und durch *a* (in *hanig*), ferner die Vertretung von *ô* durch *u* (in *hurte*) und durch *ů* (in *frů*). Der Umlaut *öu* wird mit *ei*, *ey* und *ay* wiedergege-

[1] Ausser diesen Pergamentblättern findet sich in der Universitätsbibliothek zu Helsingfors noch ein bedeutend umfangreicheres Bruchstück einer Pergamenthandschrift, das eine Anzahl niederdeutscher Predigten enthält. Ich werde demnächst über dieses Bruchstück nähere Auskunft geben.

ben im Worte *fröude*. Schwaches *e* ist auch durch *i* vertreten, unorganisch angehängtes *e* ist selten. Assimilation des Konsonanten kommt vor in *lemmelin* und *wernde*, Metathese einmal in *burne* (sonst *brunne*). — Im Konsonantismus sei hingewiesen auf das verschobene *pf* in *pfat* (2 Mal) und auf verschobenes *t* in den Verbindungen *-rt-* und *-lt* (*ld* jedoch in *gewaldeger*); im Inlaut nach Vokalen überwiegt *t*, im Anlaut dagegen *d*. Für *j* erscheint *w* im Worte *bluwende*; für *v* das Zeichen *w* (in *wolke*). Das mittelhochdeutsche Auslautsgesetz ist nicht so gut beibehalten worden wie in *S*. Charakteristisch für die Mundart sind die Formen *wunnenclich* und *mynnenclich* mit inlautendem Nasal. — Die Flexion bietet in den drei rheinfränkischen Handschriften nicht viel Bemerkenswertes. Zu beachten sind die endungslosen Praeteritalformen der 2. Pers. Sg. *du brechte*, *loste* (in *B* und *S*), *versunte* (in *B*), die Praeteritalform der 2. Pers. Sg. *du weres(t)* (= *du wǣre*), die Praeteritalform *hette* (*h*), die Endungen *-es* in *du weris* (*h*), *du maches* (*S*) und *-en* in *ich biden* (*B*), *glychen ich* (*S*).

4) *P*, Pergamenthandschrift aus dem 15. Jahrhundert in der Universitätsbibliothek zu Heidelberg, Cod. Pal. Germ. 356. Vgl. Karl Bartsch, Die altdeutschen Handschriften der Universitätsbibliothek in Heidelberg (1887) S. 105 und Beiträge zur Quellenkunde der altdeutschen Literatur S. 176. Das vorliegende Gedicht ist auf Bl. 96b—103a geschrieben, zwischen den Strophen ist ein Zwischenraum gelassen. — Der Dialekt des Schreibers ist schwäbisch, genauer bestimmt westschwäbisch. Zum Vokalismus ist Folgendes zu bemerken. Von den althochdeutschen Diphthongen erscheinen *ei* und *ie* unverändert; für *uo* werden die Zeichen *ů*

und *ū* verwendet, *iu* wird durch *u*, *u̇*, *ū*, *ú* wiedergegeben. Für *ou*, das in der Verbindung *ouw* bleibt, wird *o* geschrieben in den Worten *och* und *ogen*. Der aus *egi* kontrahierte Diphthong *ei* wird durch *e* vertreten in *tret* und *set* (im Reime dagegen: *geseit: wirdikeit)*. *â* ist zu *ô* geworden vor Nasal: *gon*, *vffgeton*, *mones*, *on*(*e*). *ê* wird durch *o*, *ō̂* wiedergegeben in *owig*, *ō̂wiglich*. *î* und *û* sind geblieben. Regelmässig erscheint die Form *umer*. *mu̒gen* wechselt mit *mōgen*, *sullen* mit *sollen*. Der Umlaut von *a* wird mit *a* bezeichnet in dem Worte *schapffer*, der Umlaut von *â* mit *e*, aber auch mit *ā̂* (*kā̂mpt)* und *ā (wāren)*. Für umgelautetes *ô* findet sich das Zeichen *ȯ (hȯre)*, für umgelautetes *u* wird *u* oder *u̓* geschrieben. Die Zeichen *o* und *ȯ* drücken den Diphthongen *ōu* aus (*frod*, *frȯd*); für den *ūe*-Diphthongen wird *u*, *u̇*, *ū*, einmal auch *ie* (*blieend*) und vor Nasal *ō̂* (*sō̂nest*) geschrieben. Nach oberdeutscher Art wird das schwache *e* oft unterdrückt. — Aus dem Konsonantismus ist anzuführen, dass die Verschiebung *p* > *pf* durchgeführt ist, ebenso *d* > *t* im An- und Inlaut (nur einmal steht *schulden*). Im Auslaut wird oft *d* für *t* geschrieben, besonders in der Gruppe *nd*. *b* und *g* sind in allen Stellungen geblieben (nur einmal *p* für *b* in *hochgelopten*). Verdoppelung von *t*, *k*, *n* kommt manchmal vor; für *sw* steht *schw* in *schwebt*. Hervorzuheben ist ferner die Suffixform *-nuss* in *betrubnuss*, die Partikelform *as* neben *als* und *nit* für *nicht*. — Für die Flexion des Verbums sind charakteristisch die auf *t* ausgehenden starken Verbalformen der 2. Pers. Sg. Praet. Ind.: *gebert*, *kā̂mpt*, *werd* (auch *emfiengtu*, *wartu*) und die auf *nt* endenden Formen der 1. Pers. Plur. Praes. Ind.: *wonent*, *begernt*, *hand*, *werdent* und die Analogiebildungen *trib* (= *treib*), *blib* (= *bleib*). Auf

Grund der angeführten Besonderheiten kann man die Handschrift nach Würtemberg[1] lokalisieren.

5) *H*, Papierhandschrift N:o 15 der Hohenfurter Stiftsbibliothek aus dem Ende des 14. oder dem Anfang des 15. Jahrhunderts, enthält auf Bl. 144—155 die Paraphrase des Ave præclara, die mit folgender erklärenden Überschrift versehen ist: »Hie hernoch hebt sich an der liebplich Sequentz von der hymmlkunigin marie». Das Gedicht ist nach der handschriftlichen Fassung abgedruckt von Rudolf Wolkan in den Mitteilungen des Vereins für die Geschichte der Deutschen in Böhmen XXXIII, 395—399. Die Sprache des Schreibers zeigt die Eigentümlichkeiten des böhmischen Dialektes, wie sie von Müllenhoff, Denkmäler deutscher Poesie und Prosa I³, XXXIII, Knieschek, Ackermann aus Böhmen (Prag 1877) S. 86, Anton Benedict, Das Leben des heiligen Hieronymus in der Übersetzung des Bischofs Johannes VIII von Olmütz (Prag 1880) S. XLIII ff., Ehrismann, Göttingische Gelehrte Anzeigen 1907, S. 910 u. a. zusammengestellt worden sind. — Vokalismus: Der alte Diphthong *ei* wird meistens durch *ai* (*ay*), seltener durch *ei* (*ey*) ausgedrückt; auch für den aus *egi* kontrahierten *ei*-Laut finden sich die beiden Schreibarten. *ie* bleibt gewöhnlich, selten steht dafür *i*. *ou* bleibt oder wird mit *au* bezeichnet; in der Verbindung *ouw* wird das Zeichen *aw* verwendet. *uo* erscheint gewöhnlich als *u* (*w* in *rwm*), selten als *ue*. *iu* wird durch *u* (*ů*) vertreten in *fure, gehůre*, sonst ist es durchgehends zu *eu* (*ew*) diphthongiert. *î* und *û* sind diphthongiert; die neuen Laute werden immer mit *ei* und *au*

---

[1] In bezug auf den Vokalismus der würtembergischen Sprache dieser Zeit vgl. besonders Bohnenberger, Zur Geschichte der schwäbischen Mundart im XV. Jahrhundert (Tübingen 1892).

und *ū* verwendet, *iu* wird d… vor (*monden*,
ou, das in der Verbindung … Zusammensetzung
in den Worten *och* und … *sultu*; *u* findet
Diphthong *ei* wird durch … ist zu *o* gewor-
Reime dagegen: *geseit: wira*… findet sich *o* in
vor Nasal: *gon*, *vffgeton*, *m*… *mugen*). Ein-
wiedergegeben in *owig*, *ȏw*… wiedergegeben.
Regelmässig erscheint die … *seind* 'seit', *seind*
mit *mȏgen*, *sullen* mit *sollen*. … wird durch *e* wie-
a bezeichnet in dem Worte … lauteten Diphthon-
mit *e*, aber auch mit *ȃ* (*kȃm*… schwaches *e* ist biswei-
gelautetes *ô* findet sich das Z… sich unorganisch
tetes *u* wird *u* oder *ů* geschr… belegt in *betrubnus*.
drŭcken den Diphthongen *ȏu* … Laut wird durch
Diphthongen wird *u*, *ů*, *ũ*, ei… durch *pff* (*hy*-
vor Nasal *ȏ* (*sȏnest*) geschrieben … *t* (*th*) findet
wird das schwache *e* oft unter… begegnet ver-
nantismus ist anzuführen, dass … Für regel-
durchgeführt ist, ebenso *d* > *t* im … schrieben in
mal steht *schulden*). Im Auslaut … *b* er-
ben, besonders in der Gruppe *n*… und
Stellungen geblieben (nur einmal … ist
Verdoppelung von *t*, *k*, *n* kommt
steht *schw* in *schwebt*. Hervorzuhe…
fixform *-nuss* in *betrubnuss*, die Pa…
und *nit* für *nicht*. — Für die Fle…
charakteristisch die auf *t* ausgehend…
men der 2. Pers. Sg. Praet. Ind.: *geb*…
emfiengtu, *wartu*) und die auf *nt* end…
Pers. Plur. Praes. Ind.: *wonent*, *begern*…
die Analogiebildungen *trib* (= *treib*),

älterer Literatur (1839) S. 145 ff. Sie wird hier als eine im Besitze des Wiener Antiquarbuchhändlers Matthäus Kuppitsch befindliche Papierhandschrift aus der ersten Hälfte des 15. Jahrhunderts bezeichnet, die früher dem Katharina-Kloster Nürnberg angehört hatte. Das spätere Schicksal der ...dschrift (*K*) ist mir nicht bekannt. Auf Bl. 127 v steht ... Sequenzversion, von der Karajan die 6 ersten Vers- mitteilt:

Gott grüss dich lauter sterne glantz
Maria blügender gnaden krantz
Des meres liecht der welten schin.
Du pist in hymeln keyserin
...waltig deines vatters wort
...pist sein ausserwelter hort u. s. f.

... zu urteilen. stimmt der Textlaut der ... Sprache bairisch ist. mit keiner der vor- ...ften genau überein.

...eitige Verhältnis der hier herangezo- ...zt das Vorhandensein weiterer Ab- ... wir dieses Verhältnis näher ins ...zustehen. dass alle Handschriften ...chungen aufweisen, dass keine ...nderen sein kann. Aber ... ...me ... ...n anderen gegenüber ... ...ften ... welche ... ...en, ...nacht ...

wiedergegeben. Für *â* kommt zweimal *o* vor (*monden*, *nohe*). *a* ist durch *o* vertreten in der Zusammensetzung *dorumb*. Umgekehrt erscheint *a* für *o* in *sallu*; *u* findet sich dafür in *surgen*, *durt* (neben *dort*). *u* ist zu *o* geworden in *dorst*, *wonneclich*, *wonsch*; ferner findet sich *o* in dem Worte *son* und in der Form *mogen* (neben *mugen*). Einmal ist der *u*-Laut durch *ue* (*sues* neben *sus*) wiedergegeben. Für *i* wird einmal *ie* (*viel*), zweimal *ei* (*seind* 'seit', *seind* 'sind') geschrieben. Der Umlaut von *â* wird durch *e* wiedergegeben; das Zeichen für den umgelauteten Diphthongen *öu* ist *eu* oder *o* (*freude*, *frode*). Schwaches *e* ist bisweilen ausgestossen worden; selten findet sich unorganisch angehängtes *e*. Die Suffixform *-nus* ist belegt in *betrubnus*. — Konsonantismus: Der aus *p* verschobene Laut wird durch *ph* (*phorte*, *phad*, *phlag*, *schepher*), einmal durch *pff* (*hymelspffat*) wiedergegeben. Neben verschobenem *t* (*th*) findet sich *d* in *don*, *werlde* (*werlude*); im Auslaut begegnet vereinzelt *d*, auch *dt* in der Auslautsgruppe *ndt*. Für regelrecht erscheinendes *k* (*ck* in *volcke*) wird *ch* geschrieben in *chrantz* und *chrewtz*. Neben an- und inlautendem *b* erscheint das Zeichen *p* in den Worten *prunne* (3 Mal) und *hochgeporn* (2 Mal); im Auslaut wechseln *b* und *p*. *g* ist auch im Auslaut geblieben; einigemal wird *gk* geschrieben: *dangk*, *innigklich*, *ewigklich*. Besonders häufig ist Verdoppelung des in- und auslautenden *t*; auch *s*, *n*, *m* werden öfters verdoppelt. *schl* steht für *sl* in *beschlossen*, *schlangen*. Die Dentalaffricata wird meistens mit *cz* bezeichnet.

Ausser den hier geschilderten 5 Handschriften gab es noch andere, welche das offenbar sehr beliebte Gedicht enthielten. Eine solche ist erwähnt und beschrieben worden von Th. G. von Karajan, Frühlingsgabe für Freunde

älterer Literatur (1839) S. 145 ff. Sie wird hier als eine im Besitze des Wiener Antiquarbuchhändlers Matthäus Kuppitsch befindliche Papierhandschrift aus der ersten Hälfte des 15. Jahrhunderts bezeichnet, die früher dem Katharina-Kloster zu Nürnberg angehört hatte. Das spätere Schicksal der Handschrift (*K*) ist mir nicht bekannt. Auf Bl. 127 v steht unsere Sequenzversion, von der Karajan die 6 ersten Verszeilen mitteilt:

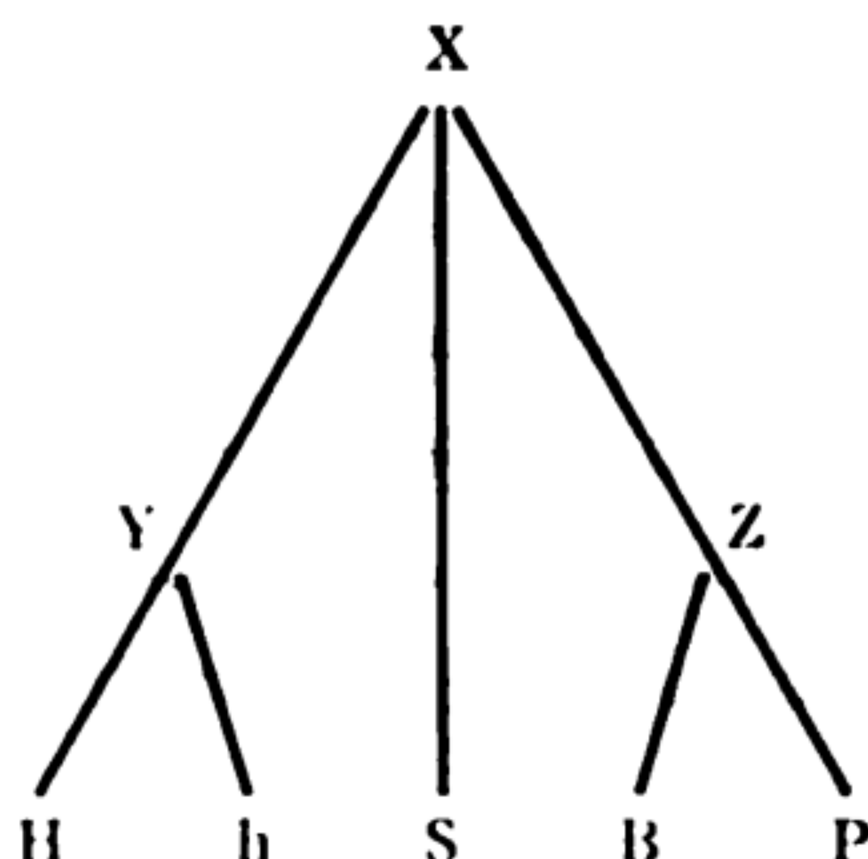
Gott grüss dich lauter sterne glantz
Maria blügender gnaden krantz
Des meres liecht der welten schin.
Du pist in hymeln keyserin
Gewaltig deines vatters wort
Du pist sein ausserwelter hort u. s. f.

Nach dieser Probe zu urteilen, stimmt der Textlaut der Handschrift, deren Sprache bairisch ist, mit keiner der vorhingenannten Abschriften genau überein.

Auch das gegenseitige Verhältnis der hier herangezogenen Handschriften setzt das Vorhandensein weiterer Abschriften voraus. Fassen wir dieses Verhältnis näher ins Auge, so ist zunächst festzustellen, dass alle Handschriften derartige selbständige Abweichungen aufweisen, dass keine die Abschrift aus einer der anderen sein kann. Aber einige schliessen sich durch gemeinsame Fehler enger aneinander und setzen eine gemeinsame Vorlage voraus. Solch eine engere Zusammengehörigkeit den anderen gegenüber weisen *H* und *h* auf. Von den fehlerhaften Lesarten, welche diese Handschriften mit einander teilen, sei hier nur auf die eklatantesten aufmerksam gemacht. V. 95 steht: ez *tôtet*

unser sorgen bant daz lemmel usw. für: *ez treit* unser sorgen bant (*BS*). Im V. 136 ist das Fremdwort *ruche* 'Fels' (*B*) in *runst* 'Bach' geändert. Charakteristisch ist ferner die Auslassung des Wortes *slangen* im V. 163 aus Gründen, die unten (S. 546) näher erörtert worden sind. Die Vorlage von *Hh* war also eine fehlerhafte Abschrift des originalen Textes. Der Einheit *Hh* stehen *B* und *P* als eine gemeinsame Gruppe gegenüber. Die Lesart von *BP* im V. 66 f. *manchen sunder er lêrte : die welt er alle bekêrte* statt *manchen sunder er bekêrte : die welt er alle lêrte* ist natürlich falsch, wie schon der folgende *daz*-Satz beweist, der sich auf *lêrte* bezieht. Eine andere für *B* und *P* gemeinsame Abweichung vom richtigen Text des Originals findet sich im Vers 131 : wîse uns ûf *den rechten pfat* (der barmherzikeite). Dass die Lesart *des brunnen pfat* die richtige ist, geht aus dem folgenden Relativsatz *den Moyses hervor leite* hervor, wo das Relativpronomen als Korrelat eben das Wort *brunnen* voraussetzt. Falsch ist ferner die Lesart von *BP* im Vers 145: *daz wir* den brunnen den ich meine; durch den Einschub wird der Zusammenhang in dem Nebensatze zerstört. Auch *B* und *P* haben also eine fehlerhafte Vorlage abgeschrieben. Zwischen den beiden Gruppen *Hh* und *BP* steht selbständig die Handschrift *S*. Aber auch *S* giebt nicht den Text des Originals, sondern enthält viele Änderungen und Fehler, wie man leicht durch die Heranziehung der anderen Handschriften feststellen kann. Einige auffällige — allerdings verhältnismässig geringfügige — Übereinstimmungen zwischen zwei nicht zusammengehörigen Handschriften sind in den Anmerkungen (S. 546 ff.) berührt worden. Man muss, um sie zu erklären, annehmen, dass in der gemeinsamen Vorlage, auf welche die 5 Abschrif-

ten zurückweisen, sich Korrekturen und Zusätze befanden, welche von einigen Schreibern berücksichtigt, von anderen nicht berücksichtigt wurden. Besonders beweisend für diese Annahme sind die Lesarten der verschiedenen Handschriften in den Versen 126 und 258. Fassen wir das Resultat aus den Erörterungen des Handschriftenverhältnisses zusammen, so kann es durch folgende Formel ausgedrückt werden:



Es ist bereits bemerkt worden, dass die drei Hauptversionen *Hh*, *BP* und *S* den Originaltext in geänderter und fehlerhafter Gestalt überliefern. Dazu kommen nun noch die speziellen Abweichungen und Fehler der einzelnen Schreiber *H*, *h*, *B* und *P*. Betrachtet man die Art, wie diese Schreiber ihre Arbeit ausgeführt haben, so fällt ein Vergleich zwischen *B* und *P* entschieden zu Gunsten der ersteren Abschrift. Freilich ist sie durchaus nicht frei von Schreibfehlern und Flüchtigkeiten und der Schreiber ändert auch hie und da den Textlaut, aber solche bewussten Änderungen sind nicht tiefgreifender Art. Im Gegensatz hierzu behandelt der Schreiber von *P* seine Vorlage mit geringer Pietät: Worte die ihm nicht mundgerecht sind, ersetzt er

durch andere und wo ihm der Zusammenhang in verwickelteren Satzperioden und im Enjambement nicht klar ist, ändert er den Text ohne Skrupel; gelegentlich wird auch ein schlechter Reim (*vergift: hochgesicht*) gemacht. Die Änderungen sind höchst ungeschickt und leicht erkennbar, aber oft so durchgreifender Art, dass sie den Text der Vorlage ganz verdecken. Ungefähr ebenso wie *P* zu *B*, verhält sich in der anderen Gruppe *H* zu *h*. Wenn man von den Textverderbnissen absieht, die der Schreiber von *h* bereits in seiner Vorlage vorfand, findet man in seiner Abschrift nur selten eine geringfügige Änderung. Auslassungen von Worten und Schreibfehler kommen öfters vor; einmal ist ein ganzer Vers ausgefallen. Freier verhält sich der Vorlage gegenüber der Schreiber von *H*, der manchmal einen neuen Reim macht und sogar neue Verszeilen hinzudichtet. Die Änderungen des Textes sind jedoch weniger durchgreifender Art als in *P* und sehr ungeschickt. Schreibfehler und Flüchtigkeiten kommen oft vor. Was schliesslich die Handschrift *S* betrifft, die durch ihre selbständige Stellung wichtig ist, so wurde schon erwähnt, dass sie Fehler und Änderungen enthält. Formelle Flüchtigkeiten finden sich nur selten und der Text ist ganz lesbar. Aber das Original ist nicht bewahrt worden. Es macht sich in dem Schreiber von *S* (oder in dem seiner eventuellen Vorlage) das Bestreben bemerkbar, den Text — besonders da wo dieser ihm nicht verständlich ist — durch Änderungen, Auslassungen und Hinzufügungen verständlicher zu machen und überhaupt Besseres zu bieten als das Original. Freilich kommt dabei nichts Besseres heraus; die Änderungen nehmen oft keine Rücksicht auf den weiteren Gedankengang und sind daher meistens ungeschickt und unlogisch.

Den Text des Gedichtes, den ich mit Hülfe der vorliegenden Handschriften rekonstruiert habe, gebe ich in der normalisierten mittelhochdeutschen Orthographie. Dies erwies sich als das einzig mögliche Verfahren nicht nur deshalb, weil alle Handschriften von dem Original ziemlich weit stehen, sondern aus dem Grunde, dass die Mundart des Dichters nicht festgestellt werden kann. Die 126 Reime, aus denen das Gedicht besteht, bieten nämlich keine solchen Charakteristica, aus denen die Heimat des Dichters sich sicher erschliessen liesse, und in dem sonstigen Texte [1] findet sich dafür ebenfalls kein Anhalt. Die allermeisten Reime fallen in den Rahmen der strengen mittelhochdeutschen Sprachnorm; nur wenige Abweichungen kommen vor. *a* reimt mit *â* (*kan : hân, an : lân, schar : clâr, pfat : hât*), ebenso *i : î* (*sin : dîn*). *n* reimt mit *m* (*reine : seime*). *s* und *z* sind zusammengefallen (*des : ez, glas : daz*). *â* ist zu *ô* geworden, wie im V. 261 der Reim *frô : dô* beweist, wo *dô* sicher = lokales *dâ* ist; im Vers 164 kann *dô* (: *frô*) als Temporaladverbium aufgefasst werden. Die beiden letztgenannten sprachlichen Erscheinungen sind so weit verbreitet, dass sie über die Heimat des Dichters keine Auskunft geben können, aber als chronologische Kriterien sind sie für uns wichtig. Der Zusammenfall von *s* und *z* zeigt, dass das Gedicht nicht vor dem Ende des 13. Jahrhunderts entstanden sein kann und der Reim *â : ô* setzt den Terminus a quo ungefähr ums Jahr 1300. Da nun zwei in verschiedenen Dialektgebieten geschriebene Handschriften, welche beide verschiedene Vorlagen voraussetzen, aus dem 14. Jahrhundert stammen, so kann daraus erschlos-

[1] Die endungslosen Verbalformen *du lôste, du suonde* und die Form *wir begernt* scheinen dem Original anzugehören.

sen werden, dass das Gedicht in dieser Zeit bereits verbreitet war. Wenn man diese Umstände und den ganzen Charakter des Denkmals in Betracht zieht, so wird man die Entstehung desselben in den Anfang des 14. Jahrhunderts verlegen können.

Wenn über die Mundart des Dichters sich nichts Bestimmtes behaupten lässt, so deuten doch einige Merkmale eher auf das oberdeutsche als auf das mitteldeutsche Sprachgebiet[1]. Der Reim *manen* (Inf.): *an* im V. 109 lässt eine doppelte Auffassung zu. Entweder kann man darin einen Ausfall des Infin.-*n* (also *mane : ane*) sehen, was für das Thüringisch-Ostfränkische sprechen würde, oder man kann den Reim als *man : an* lesen und darin die Unterdrückung des schwachen *e* erblicken, wodurch oberdeutscher Ursprung näher gelegt würde. Die letztere Alternative scheint wahrscheinlicher im Hinblick darauf, dass das schwache *e* auch sonst im Reim unterdrückt wird: *von jâmers leit* (: *gotheit*), *von Adames val* (: *den hochgelobten gal*). Auch würde durch Unterdrückung des schwachen *e* eine beträchtliche Anzahl dreisilbiger Versfüsse auf den in unserem Gedichte als normal geltenden Typus der Zweisilbigkeit gebracht. Der Dichter behandelt das schwache *e* in zweifacher Weise, indem er es je nach Bedarf im Verse verwertet oder unterdrückt. Diese Eigenheit, die nach Ehrismann PBB. 22, 282 den Gedichten der syn- und apokopierenden Mundarten aus dem 14. und 15. Jahrhundert charakteristisch ist, würde also auf das Oberdeutsche hinweisen. Manche Stellen, wo es sich um schwaches *e* handelt, sind freilich zweideutig. Dies gilt auch von mehreren

[1] Das Fremdwort *ruche* giebt keinen sicheren Anhalt zur Bestimmung der Mundart des Dichters.

Reimen, die sowohl als stumpfe wie als klingende aufgefasst werden können[1]. Die Zahl der sicher klingenden Verse ist in unserem Gedichte sehr gering: nur 7 sichere Fälle gegen 100 sicher stumpfe.

Im übrigen sei zur Metrik nur bemerkt, dass das Gedicht aus paarweise gereimten Versen besteht, in welchen — wie bereits erwähnt wurde — die Versfüsse in der Regel zweisilbig sind. Öfters begegnen auch zweisilbige Senkungen, aber die meisten enthalten ein schwaches *e*, durch dessen Tilgung die Senkung einsilbig wird. Umgekehrt fehlt auch manchmal eine Senkung. Gewöhnlich setzt der Vers mit einem Auftakt ein; höchst selten besteht dieser aus zwei Silben.

Der unbekannte Dichter hat die freie Übersetzung der lateinischen Sequenz in formeller Beziehung ganz gewandt ausgeführt. Inhaltlich bietet sie wenig Originelles. Der Bearbeiter operiert zum grossen Teil mit dem Apparat, der ihm aus der Mariendichtung und der geistlichen Poesie überhaupt bekannt war. Dies gilt nicht allein von den typischen auf die Jungfrau Maria bezüglichen Bildern und Epitheta, die Wilhelm Grimm in der Vorrede zu seiner Ausgabe der Goldenen Schmiede und Salzer, die Sinnbilder und Beiworte Mariens (Seitenstetten Progr. 1886—1889) zusammengestellt haben, sondern auch von den Ausdrücken, Wendungen und Reimen überhaupt. Damit die Art und Weise, wie der Dichter sich seinem Original gegenüber verhält, gleich zu kontrollieren sei, drucke ich vor dem deutschen Texte die lateinische Sequenz nach dem Textlaut ab,

[1] Ich habe die Normalisierung der Orthographie auch auf das schwache *e* erstreckt, so dass es regelmässig ausgesetzt worden ist.

den Dreves, Analecta hymnica medii ævi Bd. 50 (Leipzig 1907) S. 313 ff. bietet.

AVE PRAECLARA MARIS STELLA.

Ave, praeclara
Maris stella
In lucem gentium,
Maria,
Divinitus orta.

Euge, Dei porta,
Quae non aperta
Veritatis lumen,
Ipsum solem justitiae
Indutum carne,
Ducis in orbem.

Virgo, decus mundi,
Regina cœli,
Praeelecta ut sol,
Pulchra lunaris ut fulgor,
Agnosce omnes
Te diligentes.

Te, plenam fide
Virgam almam stirpis Jesse
Nascituram
Priores
Desideraverant
Patres et prophetae.

Te, lignum vitae
Sancto rorante pneumate
Parituram
Divini
Floris amygdalum
Signavit Gabriel.

Tu agnum regem,
Terrae dominatorem,
Moabitici
De petra deserti
Ad montem filiae Sion
Transduxisti.

Tuque furentem
Leviathan serpentem
Tortuosumque
Et vectem collidens
Damnoso crimine mundum
Exemisti.

Hinc gentium
Nos reliquiae
Tuae sub cultu memoriae,
Mirum in modum
Quem es enixa
Propitiationis agnum
Regnantem cœlo
Aeternaliter
Devocamus ad aram
Mactandum mysterialiter.

Hinc manna verum
Israelitis
Veris, veri Abrahae filiis,
Admirantibus
Quondam, Moysi
Quod typus figurabat, jam nunc
Abducto velo
Datur perspici;
Ora virgo, nos illo
Pane cœli dignos effici.

Fac fontem dulcem,
Quem in deserto
Petra praemonstravit,
Degustare
Cum sincera fide
Renesque constringi,
Lotos in mari
Anguem aeneum in cruce
Speculari.

Fac igni sancto
Patrisque verbo,
Quod rubus ut flammam
Tu portasti,
Virgo, mater facta,
Pecuali pelle
Discinctos pede
Mundis labiis cordeque
Propinquare.

Audi nos,
Nam te filius
Nihil negans honorat.

Salva nos,
Ihesu, pro quibus
Mater virgo te orat.

Da fontem boni visere,
Da purae mentis oculos
In te defigere.

Quo hausto sapientiae
Saporem vitae valeat
Mens intellegere.

Christianismi fidem
Operibus redimire
Beatoque fine
Ex huius incolatu saeculi,
Auctor, ad te transire.

AVE PRÆCLARA MARIS STELLA *).

Got grüeze dich lûter sterne glanz,
Maria, blüender gnâden kranz,
Des meres lieht, der werlte schîn,
Du bist in himel ein keiserîn
Gewaltic dînes vater dort,
Du bist ouch sîn erwelter hort;
Sîn gotheit dich von êrste gebar,
Zu trôste diser werlte schar
Gap er dich, uns zu heile.
Du lôste uns von dem seile
Des tiufels, dâmit er uns bant.
Wir wâren gar in sîne hant
Von Êven valle gegeben,
Dô bræhte du uns daz leben
Und suonde uns den grôzen zorn.
Wir wæren sicher gar verlorn,
Dô quæme du uns zu trôste.
Frou, dîn geburt uns lôste

*) Dieser erste lateinische Vers findet sich nicht in *H*.

1 sterne *K*, sternen *HPS*, sterren *B*. lûter] du l. *P*. 2 blüender] du b. *P*. 3 meres] meyis *B*. werlde *H*, wernde *S*, welt *BP*. 4 du bist eyn hymmel keyseryn *B*. 5 vaters *H*. 6 sîn erwelter] seiner welt ain *H*, syn werder *S*, sin vsserwelter *BP*. ouch *fehlt HP*. 7 êrste] ersten *H*. 8 diser] dirre *B*, an disser *S*. wernde *S*, welt *P*. 9 vns dich zu haile *H*. 10 losest *HP*. 11 tiufels] strickes *S*. damit er uns] er vns mit *H*, damit der fynt vns *S* (fynt *über der Zeile nachgeschrieben*). 12 in sîne] in siner *HPS*. an sine *B*. 13 von eua val *P*, von dem vall eue *H*. 14 du brechte vns (widder *S*) das leben *BS*. 15 und] du *S*. sŏnest *P*, swendest *S*, versunest *H*, versůnte *B*. grosz zorn *H*. 16 waren sicher alle *S*, waren schiere gar *B*, wâren all gar *P*. 17 da kâmpt du vns *P*, da qweme vns *S*, du queme uns *B*. 18 frauwe *BP*. erlost(e) *BPH*.

Von dem êwigen valle;
Darumbe wir ouch alle
Sulen singen Maria.
Divinitus orta.

Euge dei porta
Eya du gotes porte,
Die doch an keinem orte
Nie wart von menschen ûfgetân;
Got wolte selber dardurch gân
Zu trôste diser werlte schar.
Sîn lieht ganz lûter unde clâr
Gôz er durch dich, vil reine maget,
Als uns der wîzage hât gesaget.
Er sach got durch beslozzen tor
Der werlte zu trôste gên hervor
Und gap uns sînen werden segen;
Ducis in orbem, frouwe, den.

Virgo decus mundi
O reine, kiusche, süeze maget,

---

19 dem selben ewigen (selben *über der Zeile nachgeschrieben*) *S.* 20 auch no a. *S*, ouch *fehlt P.* 21 Maria *fehlt, der Vers mit dem folgenden in eine Zeile zusammengezogen H.* 23 porta quae *H. V. 23. 24 sind in eine Zeile zusammengezogen S.* 24 ey *B.* 26 nie wart (was *H*) von keinem menschen *HS*, von menschen nie wart *BP.* 27 dadurch *B*, durch dich *P.* 28 diser] dirre *B.* wernde *S*, werlude *H*, werlt *B*, welt *P.* 29 ganz] glantz *S*, *fehlt B.* 30 grosz ere an dich *P*, get druch dich *H.* dich] die *B.* vil *fehlt S.* reine *fehlt H.* 31 der wîzage] der proffette *P*, die schrifft *S.* 32 got] doch *H.* ture: herfure *P.* 33 welt *P*, werlde *H*, wernde *S.* 34 werden] ewigen *S.* segen] sen *B.* 35 duces morbem *B.* frouwe den] alle wegen *von anderer Hand P.* 36 virgo decus mundi regina celi *H.* 37 o *fehlt H*, reine *fehlt P*, süeze *fehlt S.* kiusche süeze] susze keuchsze *H.*

Dîn zierheit in der werlte taget,
Du bist des himels künegîn,
Erwelet als der sunnen schîn
Und als des liehten mânen glast
Dîner clârheit nie gebrast.
Darumbe bite ich dich nu des,
Erkenne te diligentes.

Te plenam fide
Die altveter gerten des,
Die prophêten wîzageten ez,
Daz du, vil hôchgeborne frucht
Von Yesse, und dîn edele zucht
Zu trôste solte komen, ê
Des begerten patres et prophêtê.

Te lignum vite
Der engel zeichente glîcher wîs
Dich: als daz blüende mandelrîs
Was von des heiligen geistes tou
Erviuhtet sunder mannes trou,

38 zierheit] czierde *H*, zucht *P*. werlnde *H*, wernde *S*, welt *P*. 39 der himel keyserine *P*. 40 vszerwelt *S*. als] ob *H*. 41 als *fehlt* *BP*. monden *H*, manes *S*, mones *P*. gelast *B*. 42 d. c. frouwe nie gebrast *BH*. 43 bieden ich *B*. nu] nun *P*. 44 erkennest *P*. 45 te plenū vide virgam *P*. 46 alten vetter *BS*. begerten *P*. 47 die *fehlt* *H*, vnd die *BP*. wîzageten ez] sagent es *P*. gertin des *B*. 48 du *fehlt S*, die *P*. vil *fehlt P*. 49 dîn] die *S*. vil edel *H*. 50 vns zů trost *P*. ê] me *H*. 51 gerte *B*. 52 te lingnū vite sancto *P*. 53 zeichent *B*, czeichet *H*, betzeichent *S*, spricht *P*. glîcher *fehlt H*. 54—56 Als daz blieend mandel ryss Von des himel geistes tow Ir frucht sunder mannes row *P*, Der das bluende mandel rijs Was von des hymels geistes dan Erfruchtet sunder manes tran *B*, Dyr als daz blūwende risz Waz von des heilgen geistes rore Fruchte (*oder* furchte) sunder mannes droe *S*. Das du bluendes mandelreisz Das von des hailgen gaistes don Erfruchter sunder manne s tron *H*.

Trucken als Gedeonis vel,
Sus signavit te Gabriel.

Te agnum regem
Maria, süeze keiserîn,
Du bist die uns daz lemmelîn
Gebar, daz unser sünde treit,
Als uns Johannes von im seit,
Der in der wüesten sînen wec
Bereite ûf der gnâden stec.
Vil manchen sunder er bekêrte,
Die werlt er alle lêrte,
Daz sie solten undertǣnic sîn,
Maria, dem kinde dîn,
Der gewaltic künic ist
Uber allez daz tôt und lebendic ist;
Dem bistu, frouwe, nâhe bî,
Zu trôste uns in transduxisti.

Tuque furentem
Gnâde, frouwe, du bist die,

57 truckent *H*, gedrucket *B*, als trucken *P*. als] as *durch ein vorgesetztes* w *von anderer Hand in* was *korrig. P.* 58 te *fehlt P.* sues dich signauit *H.* 59 regem terre *P.* 60 du susse *P.* 63 vns *fehlt S.* 64 wunsten (*in der Vorlage wohl* wũsten) *B*, wüste *S*, wueste *H*. 65 geriet *P*, gereite *B*, brachte *H*. der] den *H*. 66 vnd vil manchen sunder lerte *B*. bekerte] da lerte *P*. 67 wernt *S*, welt *BP*. alle bekerte *B*, sere bekert *P*. 68 vndirtenig solten *P*. 69 dem lieben kind *P*. Marien vnd yrme kyndelyn *S*. 70 ein gewaltig *P*, ein gewaltiger *H*. 71 vnd vber alles *H*. allez *fehlt S*. daz da tod vnd lebend *P*, daz lebendig vnd dot *B*. 73 vns intrans duxisti *BS*, vns nos transduxisti *H*, vns transduxisti *P*. 74 tu quoque furentem Leviathan serpentem *H*.

An die got sîn wunder lie,
Daz vor noch nie gesehen wart.
Dîn kiuscher lîp, dîn reine art
Gebar uns den zu trôste,
Der uns gefangen lôste
Von dem slangen vergiftic.
Doch, frouwe, bleip dîn hôher sic
Lûter, sunder wandel gar.
Vil manigen ûz der hellen schar
Hastu erlôst, der ir was bî;
Von jâmer uns exemisti.

Hinc gentium
Wir andern, die noch lebendic sint,
Begernt, daz dîn zartez kint
Uns helfe gebe unde trôst,
Wan er mit sînem bluot erlôst
Uns hât von grôzer arbeit.
Sîn wunder lang, wît und breit
Sint ûf der erden wol erkant.
Ez treit ouch unser sorgen bant

76 an der got vns sehen lie *S*, an der got gross wunder begie *BP*. 77 noch] nach *PS*, vnd nahe *H*. gesehen] geschehen *HP*. reiner *B*. 80 erloste *B*, hat erlost (: zu trost) *P*. 81 dem] den *H*, der *S*. 82 doch] suss *P*, suesz *H*. dyn hoher sig lifftig *S*. V. 81. 82: Von des slangen vergift, Suss blib frow din hochgesicht *P*. 83 viel lauter an wandel gar *H*. 84 manig *h*, manniger *H*. uz] vzer *h*. helle *H*. 85 der dir ist by *S*, den er was by *BP*, der ie was hie *Hh*. 86 uns *fehlt Hh*. 87 hinc gencium nos *P*, hinc gentium nos relique *H*. 88 noch] doch *S*. lebeng *h*, lebend *P*. 89 beger(e)n *HB*, begerten *S*. dîn *fehlt B*. 90 vns gebe helffe vnd auch (trõste *B*) drost *BS*. 91 sinem heiligen blût *P*. 92 wît] grosz *P*, *fehlt S*. 94 der *fehlt P*. bekant *Hh*. 95 er dreit *BS*, es totet (dodet *h*) *Hh*, er tet ab u. s. b. *P*. unser] der *H*.

Daz lemmelîn, daz dâ sicher ist
Vater, geist und gewârer crist
Und durch uns alle tegelich
Den priester læzet handeln sich
Zwâre mit willeclîcher ger,
Zu trôste uns misterialiter.

Hinc manna verum
O süeze, milte, reine,
Glîch dem honicseime
Ist dîn süeze rede zart
Gein dîme kinde, daz nie wart
Sô zornic uber des sünders lîp,
Du wærest wol sîn leitvertrîp.
Durch daz wil ich dich, frouwe, manen,
Daz du uns bedenkest daran,
Wie wir die grôzen wirdekeit
Erwerben, die man, von der geseit
Hât der prophête lange zît,
Die der alte âne nît

96 lemmel *h.* dâ] so *H*, *fehlt PS*. 97 vater geist] vnser vater *S.* und *fehlt BP.* gewârer] gewaldeger *h*, vater *H.* 98 und] der *P*, sit er *Hh*. durch alle dage degelich *S.* 99 den] die *S.* læzet] lat *P.* 100 willeclicher] mynnenclicher *h*, jnnigklicher *H.* ger] gir *Bh.* 101 uns *fehlt h.* 103 maria *vor* susze *über der Zeile nachgeschrieben S.* o milte susse reine *P.* 105 süeze] werde *Hh.* 106 bit din kind *P.* daz] der *S.* wart] enwart *P*, ynwart *B.* 107 so *fehlt P.* des] das H. 108 wærest] bist *H.* 109 frauwe dich *S.* manen] man *B.* darumb ich dich man *P.* 110 bedenkest uns *Hh.* dar anen *h.* 111 wir] wit *h.* grosze *Bh.* 112 die man von dir seit *Hh*, die uns von geseit *B*, die von uns geseit *P*. von der uns geseit *S.* 113 het der prophete *h*, her der propheten *H.* 114 die die alte e one nyt *S.* die do dienten um nit *h*, die do dienten vmb nicht gar (: mit willen offenbar) *H.*

Gap mit willen offenbâr
Mê dan ganze vierzic jâr
Der israhêlschen diete.
Hilf uns dieselben miete
Erwerben umbe dîn zartez kint,
Dem undertân die rîche sint,
Daz wir nu reine niezen alsô
Sîn und êwiclîchen frô
Werden in der engel schar.
Hilf uns von dirre werlte dar
Und tuo uns aller sorgen frî,
Manna nos dignos effici.

Fac fontem dulcem
Ich bite dich sô ich beste kan
Mit mînen sinnen die ich hân,
Die mir got gegeben hât,
Wîse uns ûf des brunnen pfat

116 mê] mer *H.* dan] wanne *h.* 117 jrrahelschin *h*, jsrahelisch *H.* diet] ditte *B*, schar (: offembar) *P.* 118 die selbe mitte *B.* hilff vns frow daz selb offembar *P*, auch helfent vns die selben nyt *h*, auch helffen vns die selben bitt *H.* 119 dîn] uwer *h.* 120 dem] dein *H*, den *B.* undertân] vndertenig *P.* richin *h.* 121 daz wir hie wesen reyne also *h*, daz wir nun rein werden so *P*, daz wir werden rayne also *H*, vnd die müszen auch reyn also *S*, 122 daz wir ewiglichen fro *BP*, vnd sin (seind *H*) auch ewiclichen fro *Hh*, sin vnd willeclichen fro *S.* 123 in] an *HP.* 124 dirre] der *HS.* wernde *Sh.* hilff vns in die frod *P.* 125 tuo] mach *PS.* sorgen] sunden *S.* 126 Maria *vor* Manna *am Rande geschrieben S.* manna celi dignos effici *P*, manna celi digna effecti *B*, maria nos digni effici *H*, maria vns dignos effici *h.* 128 ich biden *B.* aller beszte *S.* 129 mir] mit *P.* 130 uns] mich *Hh*, des brunnen] des bornen *S*, der prunnen *H*, den rechten *BP.*

Der barmherzikeite,
Den Moyses hervor leite
Ûz einem steine; daz geschach
In der wüesten; dâ er stach
In eine ruche, die was hart,
Zuhant ein frischer brunne wart.
Dem volke dô zu trôste
Von durste er sie erlôste.
Des hilf uns ouch, vil süeze maget;
Sît allez heil dich hât betaget,
Sô lâ dîn gnâde werden schîn,
Daz wir lûter unde fîn
Von sunden werden reine.
Den brunnen, den ich meine,
Mugen trinken âne haz,
Den got sîn ûzerweltez maz
Zu trinken gap, daz wâre bluot,

---

132 der] diner *PS*. erbarmhertzekeite *h*. 133 hervor] hie vor *H*. 134 steyme *h*. 135 wuste *h*, wueste *H*, wüstung *P*. do er sach *H*, do er sol sach *P*. stach *aus* sach *korrig*. *S*. 136 in ayne runst *H*, in eynem runste *h*, in eynen fels *S*, an einem stein *P*. die] der *SP*. 137 zuhant] zu stund *P*. borne *BS*. da wart *h*. V. 136. 137 *umgestellt h*. 138 dô] da *BS*. 139 erlôste] do loste *h*, loste *S*. 140 des] dis *B*. daz hilf vns uil rein susse magt *P*. 141 sît] sider *H*. allez] all *P*. heil] liecht *Hh*. hat *fehlt B*. 142 lâ] lat *B*. sola digna wider schein *H*, so lasz vns die werden schin *P*. 143 daz wir ummer luter syn *S*. 144 von vnszn sunden *S*. hie werden *B*. 145 burnen *h*, bornen *S*. daz wir den brunnen (born *B*) *BP* 146 gedrincken *S*. 147 den] daz *H*. sinen vszerwelten *P*, den vszerwelten *S*. *Nach V. 147 schiebt P die Zeilen, welche die Verse 217 f. ausmachen, ein:* Sin frunden git zů lon Maria du himelsche kron. 148 zu drincken gebe *B*, gab zu drincken (trincken *H*) *Hh*. gewar *P*. zu drincken das ist daz ware blůt *S*.

Mit dem er uns der sünden fluot
Wuosch abe von Adames val,
Dâ er den hôchgelobten gal
Hely an deme criuze rief.
Daz hôrte in der hellen tief
Der tiufel, der gefangen lac
Umbe sîn hoffart manigen tac.
Er bôsheit mit den sêlen treip;
Die fuoren zu himel, der tiufel bleip
Stecken in der hellen gluot.
Maria, guot uber allez guot,
Vor dem behüete uns êwiclîch.
Hilf, frouwe, daz wir lûterlîch
Mit clâren ougen mugen sehen
Und den edelen slangen spehen,
Den Moyses in der wüesten dô

---

149 mit dem] damit *P.* der sünden] den sunden *P*, vnser sunden *H.* 150 von *fehlt H.* 151 dâ] do *H.* er] got *P.* hôchgelobten] hochgepornen *H.* gal] schal *P.* 152 ely *S.* hely er an dem crútz rief *P.* 153 hôrte] hurten *h*, erhorte *BP.* helle *P.* vnd die selen erloste von der hellen dieff *S.* 154 der da gefangen *B*, der do gefangen *P.* *H ändert V. 153—155:* Der jn der hellen lag gevangen Mit den hellen schlangen Vmb sein hochfart manchen tag Der er czu allen czeitten phlag *H.* 156 vnd boszheit mit den selen trib (: blib) *P*, vnd sin bosheit mit den selen dreip *B*, vil beschait er mit den selen treip *H*, mit zarten selen er seinen spotte dreyp *S.* 157 die] sie *B.* da zü hymmel *S.* der tewffl sel bleip *H.* 158 helle *PH.* 160 vor] von *scheint durch leichte Rasur des letzten Striches in* vor *geändert zu sein P*, von *H.* *S ändert V. 158—160:* Stecken jn der hellen grunde Mit syner groszen sunde Maria güt vor dem behüt vns eweclich. 161 hilff vns frauwe *BS.* frouwe *fehlt P.* 162 gesehen *S.* 163 vnd *fehlt P.* edelen] vil edelen *H.* slangen *fehlt Hh.* slangen mogen spehen (spegen *B) BS.* 164 wüste *HhS.*

Erhôte, der dâ machte frô.
Wer in in betruobnis ane sach,
Dem verswant sîn ungemach.
Dem glîche ich dîn zartez kint.
Ez wart kein mensche nie sô blint
Von sünden noch von jâmers leit,
Sæ̂he er die clâre gotheit,
Ez würde lûter als ein glas.
Du blüende rôse, hilf uns, daz
Die selbe frõude uns wone bî,
Lâz in in frõuden speculari.

Fac igni sancto
Hilf uns, vil reine, süeze maget,
Sît dich zu heile hât betaget
Der heilige geist mit sîner kraft
Und ist an dir ouch sigehaft

165 erhöete der da *S*, erhohete der do *H*, erhurte der do *h*, erhorte daz er *B*, erhüb der da *P*. 168 dem ist glichet din uil zartes kind *P*, den glychen ich dem zarten kint *S*. 169 sô] sa *B*. *V. 168—169 lauten in Hh:* Es wart kein mensch(e) nie [so blint *abgeschnitten h*], der begerte (er yn begerte *H*) din zartis (libes *H*) kint. 170 jâmers leit] iamerkeit *BP*. von freuden vnd ouch von jamers leyt *H*, von frayden vnde auch von ia/ *h*. 171 er] es *P*. die] din *h*, seine *H*. claren *S*. 172 ez] er *BHS*. wurde] wirt *PS*. glas] spiegel glasz *B*. gla/ *h*. 173 hilff vn/ *h*. 174 die selbig *H*. wone by *S*, si vns bi *h*, by uns si *H*. daz wir wonent froden by *P*, daz wirdē freiden bij *B*. 175 in in] vns in *HhS*, vns *P*. 176 ignem *h*, igne *P*. Fac igni sancto Patrique verbo *H*. 177 das hilff vns *P*. vil susze raine *H*, vil suzse mag/ *h*. 178 sît] sint *B*. bedag/ *h*. 179 mit siner/ *h*. 180 an dir wart auch siegehafft *S*, vnd ist an dir sigenhaft *P*, vnd ist auch an dir sygehaft *B*, derselbe hat also behaft *H*, *der Vers fehlt h*.

Des gruọzes worden zu grunde.
Von des engels munde
Empfienge du die reine fruht.
Daz schuof dîn grundelôse zuht
Und dîn vil kiuscher magetuom.
Dîn ruom gêt uber allen ruom
Und dîn blüender süezer lîp,
Der geêret ist uber alle wîp,
Der bleip gar unversêret
Von der früchte; dich nu êret
Gar mügelîch, daz nu lebet.
Waz fliuget, fliuzet oder swebet,
Daz muoz dir geben hôhen prîs.
Du glîchest wol in alle wîs
Dem busche, den Moyses dâ sach
Brinnen und kein ungemach

---

181 des gruszes worden *B*, des du gegruszet wirst *P*, das gotes wort *S*, das got dir quam *H*, daz got dir kümme *h*. 183 do empfiengt du *P*. entpffieng da du raine frucht *H*. fruc/ *h*. 184 geschuf *B*. grůndelosze z/ *h*. 185 vil *fehlt BHS*. mage/ *h*. 186 alle *HhS*, *fehlt P*. rů/ *h*. 187 din *fehlt B*. blüender süezer] geblůmet (geblümeter *H*) zarter *Hh*. *Der Text vor* geblůmet *weggeschnitten h*. 188 uber] ob *H*. /et ist *h*. 189 *Der Text vor* gar *weggeschnitten h*. 190 Darvmb (*aus* der *korrig*.) von dyner frucht dich eret *S*, von diner frucht die dich nu erit *B*. der] diner *P*, dein *H*. nu] nun *P*. *Der Text vor* früchte *weggeschnitten h*. 191 mügelich] wonneclich *H*, wunnenclich (*der Text vor diesem Worte weggeschnitten*) *h*. daz nu] was nu *H*, was nun *P*, alles daz da *S*. vnd auch gare mugelich wasz lebet *B*. 192 fliuget] flewet *H*, /get *h*. oder] vnde *Hh*. get flugt noch och schwebt *P*. 193 /z dir *h*. 194 /chest *h*. aller *PS*. jn allen vleisz *H*. 195 dem busche] dein kusche *B*, /usche *h*. dâ] do *H*, *fehlt BP*. den da her (*über der Zeile nachgeschrieben*) Moyses sach *S*. 196 /n vnd *h*. brinnen] burnen *B*, börnen *S*. brinnen vnd im doch nit geschach *P*.

Leit von keiner slahte fiure.
Sus bleip dîn zarter lîp gehiure
Frî vor allem leide,
Dô du die ougenweide
Gotlîcher gnâden an dise welt
Gebære; du bist daz gezelt,
Daz uber uns gespreitet ist.
Sô wir dan hân keine frist
Mê zu dirre werlte hie,
Sô bistu, süeze frouwe, die
Uns decket vor dem grôzen zorn
Gein dîme drûte, daz dich erkorn
Zu muoter hât, vil reine maget.
Dîn hilfe ist gar unversaget
Die dich mit lûterm herzen ane
Ruofent; darumb ich dich mane,
Daz du uns reine machest sô,

---

197 leit] blaib *H*, *weggeschnitten h.* glich eim slechten fuwer *P.* 198 /leib *h.* sus] also *P.* 199 *Der Text vor* alme *weggeschnitten h.* vnd fry *S.* vor] von *P.* allem] allen *B.* 200 /ie augen weide *h.* dô] da *S.* da din augen weyde *B.* 201 /er gnaden *h.* gottlicher gnade *H*, gotliche gnade *S.* in die welt *P.* werlt (l *aus* r *korrig.*) *S.* 202 *Der Text vor* du *weggeschnitten h.* du bist auch daz gezelte *Hh*, da wartu das gezelt *P.* 203 /er uns *h.* gespreitet] gesperret *H.* 204 *Der Text vor* dan *weggeschnitten h.* dan hân keine] auch han keine *B*, gar cleyne *S*, kein lenge *P.* 205 *Der Text vor* dirre *weggeschnitten h.* hand zu diser welt hie *P*, me han zu der wernde hie *S.* diszer welt *H.* wernde *h.* 206 *Der Text vor* susze *weggeschnitten h.* susze *fehlt S.* 207 *Der Text vor* vor *weggeschnitten h.* die vns decket *S.* bedeckt *P.* 208 gegen *HP.* dym *aus* dein *korrig. S.* drût] drutkynde *S*, kind(e) *HP.* daz] als *H.* dich] ich *B.* erkorn] hat *h.* 209 mag/ *h.* mait: unversait *H.* 210 helffe *B.* gar] zwar *B.* zwar din hilff ist vnuersaget *P.* unuzagit *h.* 211 den die *H.* hertzen/ *h.* 212 dich ma/ *h.* 213 machest reyne *Hh.* machest] maget *B.* reyne al/ *h.*

Daz wir êwiclîchen frô
Werden in dem himel dort,
Dâ got den ûzerwelten hort
Sînen friunden gît zu lône.
Maria, du himelsche krône,
Dar lâz uns âne allez wê
In frŏuden appropinquare.

Audi nos nam

Erhôre uns, zarte frouwe guot,
Dîn sun vil gerne durch dich tuot
Waz du in bittest zu aller zît.
Gnâde, frouwe, an dir lît
Gewalt, wunsch, allez daz ist
Ûf himel, ûf erden; zwâre dû bist
Gewaltic uber der engel schar.
Hilf uns durch dîne güete dar
Und leite uns ûf den himelspfat.
Dîn sun dich gerne honorat.

---

214 machest daz *B.* daz eweclich wir werden fro *S.* 216 dâ] do *Hh.* den] sinen *P.* 217 syne freude (*durch Rasur der beiden Schluss-n und Korrektur aus* synen frunden *geändert)* gibt er zu lone *S.* 218 du] die *h*, du *aus* die *korrig. S.* hymmel crone *S.* 219 laz vns frauwe *Hh*, laz vns sicher *S.* an alle/ *h.* da hilff vns on alle we *P.* 221 audi nos *S*, audi nos nam te filius *HP.* 222 zarte *fehlt B.* frauw/ *h.* 223 durch dich vil gerne *BS.* durch dich/ *h.* 224 waz] wes *h*, daz *B.* in *fehlt S.* aller zi/ *h.* 226 vnd gewalt *S.* wunsch] vnsz *S*, gunst *P.* vnd alle(z) *PSh.* daz da ist *BPS*, daz do ist *H.* alle/ *h.* 227 vff hymmel vnde uff erden/ *h.* 228 /ltig *h.* der] alle *P*, *fehlt H.* 229 *Der Text vor* vns *weggeschnitten h.* durch *fehlt h.* hilff vns von dirre werlte (diser welt *P*) dar *BP.* 230 /de vns *h.* den] des *BPH.* himels] heymegen *S.*

Salva nos iesu
O vater, almechtiger crist,
Gewaltiger got du immer bist
Und wære und muost ouch immer sîn.
Erhôre die liebe muoter dîn,
Die dich vor uns nu bittet an.
Der soltu uns geniezen lân,
Wan unser heil gar an ir stât.
Vor uns sie nu te orat.

Da fontem boni
Lâz, herre, uns geniezen ir,
Daz hernâch êwiclîchen wir
Sehen in den brunnen clâr,
Dâ die wunder offenbâr
Geschouwet werden tegelîch.
Lâz uns mit lûtern ougen rîch

---

232 salua nos *S*, /alua nos nam *h*, Salua nos iesu Pro quibus virgo *H*. 233 o *fehlt S*. 234 immer] ie unde ie *Hh*. /altig got *h*. 235 *Der Text vor* wer *weggeschnitten h*. vnd must auch vmmer so sin *S*. vnd *fehlt P*. muost *fehlt H*. ouch *fehlt P*. 236 /ore *h*. her hóre *P*. lieben *S*. 237 /ich vor vns *h*. nu *fehlt P*. bittet] wil bitten *Hh*. 238 /iltů *h*. der welestu *P*. 239 *Der Text vor* vnser *weggeschnitten h*. ir] dir *BS*. 240 *Der Text vor* vns *weggeschnitten h*. sie *fehlt H*. nu] nūn *von zweiter Hand nachgeschrieben P*. 241 da fontem boni visere *HP*. 242 /let *h*. do er lest vns *H*, lasz vns hie *P*. ir] ie *H*. 243 daz wir nach eweclicher gyr *P*. [daz *weggeschnitten h*] er horen ewiclichen wir *Hh*. 244 [vnd *weggeschnitten*] *h*. sehen *Hh*. brunnen] bornen *BS*. 245 *Der Text vor* wunder *weggeschnitten h*. dâ] do *P*, daz *H*. die] dise *P*. 246 /uwet *h*, beschauwet *S*. werden *fehlt h*. tegelich] ewiclich *Hh*. 247 *Der Text vor* mit *weggeschnitten h*. lâz] daz *BH*, hilff *S*. hilff daz wir lūterlich *P*.

Nu und hernâch immer mê
Mit frǒuden in te defigere.

Quo hausto sapientiae
Ist daz uns daz heil zuogât,
Daz uns der brunne offen stât,
Sô muoz lîp, herz und ouch der sin
Die êwiclîche gnâde dîn
Von schulden loben immer mê,
Daz sulen wir intelligere.

Christianismi fidem
O schepfer, al der werlte got,
Hilf uns, daz wir dîn gebot
Behalten, daz wir werden frô
Dort in dem himel bî dir, dô
Kein trûren ist noch nie enwart.
Hilf uns, daz unser lezte fart
Von der werlte neme ein ende guot,

---

248 nu] nun *P.* her nach] er noch *H,* herre *S.* umme nu vnd umer me *B.* 249 inte *BP.* defiere *B.* 250 hausto] hasto *P.* 251 ist das daz uns *S.* 252 daz] vnd *P.* brunne] bornen *S,* borne *B.* 253 leip sel hercz *H.* der] die *P.* 254 ewiclichen sprechen gnade din *B.* 255 sprechen vnd dich von schulden loben umer me *(die drei ersten Worte von anderer Hand durchstrichen) P.* loben] dich loben *B,* leben *H.* 257 fidem *fehlt P. zwischen V. 257 und 258 schiebt S den Vers ein:* o schepper almechtiger got, *in P steht dieser Vers anstatt V. 258.* 258 alle *B,* aller *HS.* wernde *S.* 259 daz wir hie *B.* 260 werden] denn *P.* 261 dir] ir *H.* dô] da *S.* dort by dir werdent do *P.* 262 da keyn druren ist ader ny wart *S,* kein trurens nie enward *(davor von anderer Hand* da *hinzugefügt) P.* enwart] wart *H.* 263 uns *fehlt B.* fart] hinfard *P.* 264 der welt] diszer werlnde *H,* diser welt *P,* dirre werlte *B.* neme *fehlt H.* von dyrre wernt werde gût *S.*

Daz unser sêle sî behuot
Mit dînem segen immer mê.
Lâz uns zu dir transire. Amen.

---

265 lasz unser sele sin [wol *P*] behut *BP*. selen sein behut *H*. 267 lasz vns got czu dir *H*, got lasz vns zu dir *(davor*: o herre, *von anderer Hand durchstrichen P) BP*. Amen *fehlt BP*.

ANMERKUNGEN.

1 Die Form *sterne*, die allein in der von Karajan abgedruckten Probe der Kuppitschen Handschrift steht, ist die richtige; *sterne glanz* (= glänzender Stern) schliesst sich treu an das lateinische Original »præclara stella« an. Die Schreiber der uns vorliegenden Handschriften haben die schwache Nominativform als starken Gen. Plur. aufgefasst.

26 Die Übereinstimmung der Lesart *keinem menschen* in den Handschriften *H* und *S*, welche nicht zusammengehören, ist wohl daraus zu erklären, dass in der Originalhandschrift *keinem* über der Zeile nachgeschrieben worden war und von den Abschreibern in den Text eingezogen wurde. Die Lesart von *HS* ist aus metrischen Gründen zu verwerfen.

42 Das Zusammengehen von *B* und *H* in der Lesart *frouwe*, welche den Vers belastet, ist offenbar ebenso zu erklären wie die Übereinstimmung von *S* und *H* im V. 26.

50 Das Adverb *ê* bezieht sich auf *priores* des lateinischen Originals.

53 ff. Der Text, der in allen Handschriften verdorben ist, kann nicht mit voller Sicherheit hergestellt werden. Immerhin scheint mir von den verschiedenen Möglichkeiten die oben gegebene Rekonstruktion den grössten Anspruch auf Wahrscheinlichkeit zu haben. *Zeichente dich* übersetzt die vom lateinischen Texte losgerückten Worte *signavit te*, die ja auch V. 58 wiederholt werden ohne Rücksicht auf die weitere Konstruktion des originalen Textes. *erviuhtet* bleibt genauer im Bilde des Originals als *ervruhtet:* Maria ist das Mandelreis, das angefeuchtet vom Tau

des heiligen Geistes (»sancto rorante pneumate«) die Mandel (d. h. Christus) hervorbringt. In bezug auf die Herstellung des verderbten Reimes habe ich geschwankt zwischen *rore: trôr* und *tou: trou* (= *triuwe* 'Treue', also: »ohne Mannes Verlöbnis, Ehe«); die Lesart *rore*, die in *S* belegt ist, wäre als eine direkte Übernahme der lateinischen Form *rore* vom Worte *ros* 'Tau', das in der Marienlyrik überaus häufig vorkommt, aufzufassen.

82 Es ist schwer zu entscheiden, ob *doch* oder *sus* zu lesen ist. Dass die nicht zusammengehörigen Handschriften *H* und *P* in der letzteren Lesart übereinstimmen, könnte durch die Annahme erklärt werden, dass in der Originalhandschrift *susz* (vielleicht als Attribut (= süsse) zum nachfolgenden *frouwe* gemeint) über der Zeile nachgeschrieben war.

85 Die Konjektur *ir* (d. h. der hellen schar) erklärt am besten die verschiedenen Lesarten der Handschriften *(dir, er, ie)*.

90 Die Übereinstimmung der von einander unabhängigen Abschriften kann ihren Grund darin haben, dass Ausdrücke wie *helfe unde trôst* (bezw. *helfe und ouch trôst*) als formelhafte Wendungen (z. B. bei Walther von Rheinau u. a.) den Schreibern geläufig waren.

112 ff. Ich nehme an, dass im V. 112 *die man* (d. h. Manna) stand und dass dieses Wort die Verwirrung hervorrief, welche sich in den Abschriften bemerkbar macht. Auf das Wort *man* ist auch der Relativsatz V. 114 ff. zu beziehen. Der Prophet ist natürlich Moses und die vierzig Jahre sind die Jahre in der Wüste. Der Sinn ist folgender: »Darum will ich dich, Frau, bitten, dass du dafür sorgst, dass wir die grosse Würdigkeit erwerben — die Manna, von welcher der Prophet gesagt hat und die er während vierzig Jahre dem Volke Israel bereitwillig gab«.

121 ff. Der Text ist in den Abschriften verdorben, weil die Schreiber den zu *niezen* gehörenden Genetiv *sîn* falsch verstanden.

131 Dass die Lesart *den rechten pfat* in *BP* falsch ist, geht aus dem folgenden Relativsatz hervor, der als Korrelat *brunnen (HhS)* voraussetzt.

136 *ruche* ist das frz. *roche* 'Fels', wie auch Grimm in einer

Glosse an der betreffenden Stelle der Abschrift *B* bemerkt. Das Fremdwort wurde vom Schreiber der Vorlage der Handschriften *Hh* nicht verstanden und in *runste* geändert. Diese Änderung hat als weitere Folge die Umstellung der Verse 136 und 137 gehabt.

163 Die Schreiber von *B* und *S* können selbständig das Wort *mogen* aus der vorhergehenden Verszeile in den Text hineingesetzt haben; auch könnte man annehmen, dass es in der Originalhandschrift über der Zeile nachgeschrieben worden war. — Der Grund zu der Auslassung des Wortes *slangen* in *Hh* ist leicht zu erraten. Der Schreiber, dem die Schlange als Symbol des Teufels bekannt war, wusste nicht, dass die eherne Schlange des Moses in der christlichen Symbolik den Heiland bezeichnete. Die Auslassung des Wortes *slangen* hatte zur weiteren Folge, dass der darauf sich beziehende Vers 168 *(dem glîche ich dîn zartez kint)* geändert wurde.

172 Von den Lesarten *ez* und *er* ist die erstere die richtige, welche in dem vorherstehenden Bilde bleibt. Der Dichter will nicht sagen, dass der von Sünden und Jammer erblindete Mensch geläutert wird, sondern dass er wieder sehen kann. — Der Schreiber von *B* hat *glas* mit dem verstärkenden Ausdruck *spiegelglas* ersetzt, der in der Poesie formelhaft geworden war.

180 ff. An dieser Stelle, wo alle Handschriften auseinandergehen, folge ich der Berliner Handschrift, welche vielleicht die richtige Lesart bietet: »der heilige Geist ist durch den Gruss in dir siegreich geworden». Die verwickelte Satzkonstruktion wird den Anlass zur Korrumpierung des Textes gegeben haben.

196 Der Schreiber von *P*, der die Lesart *vnd im doch nit geschach* bietet, kennt diese Wendung aus der geistlichen Poesie, vgl. Rudolf von Ems Weltchronik: »du grüener busch, den Moyses sach vol flammen, *dem doch nicht geschach»* (Germania 30, 184 ff. V. 166).

258 Der Vers *o schepfer almechtiger got*, den *P* und *S* bieten, war offenbar in der Originalhandschrift an den Rand geschrieben.

Liste des travaux sur les langues et littératures romanes et germaniques publiés par des auteurs finlandais ou parus en Finlande au cours des années 1906—1908.

Aspelin, Eliel, Thomas Mann. (Valvoja 1905).
— —, Richard Dehmel-iltama. (Liitto IV).

Bergbom, Kaarlo, Kirjoitukset II. (Suom. kirj. seur. toim. 119: 2).

Berglund, Uno, Det skriftliga provet i främmande språk i studentexamen. (Realläroverket i Jakobstad. Progr. 1908).

Blomqvist, Anna, Översättningsövningar i anslutning till förberedande kurs i tyska språket samt till Hölzels åskådningsbilder. 2 uppl. Helsingfors 1908. 8:o.

Bohnhof, Anna, Der Nibelungen Not in 9 Erzählungen. Bearb. und mit Anmerkungen versehen. Helsingfors 1906. 8:o.
— —, The junior English Reader with Glossary and Notes. Helsingfors 1908. 8:o.

Castrén, Gunnar, Bernard Shaw. (Konst och kultur IV). Helsingfors 1906. 8:o.
— — Alkulause. [Oscar Wilde]. (Oscar Wilde, De Profundis. Suom. Helmi Setälä. Helsingissä 1907. 12:o).

Finne, Jalmari, Victorien Sardou. (Valvoja 1908).

Fredriksson, Gustaf, Uusin suomalais-englantilainen tulkki ja Amerikanopas. 3 pain. Helsingissä 1906. 8:o.

Frosterus, Sigurd, H. G. Wells. (Konst och kultur V). Helsingfors 1906. 8:o.

— — H. G. Wells. (Taidetta ja kultuuria III). Helsinki 1907. 8:o.

— — Frank Norris och den amerikanska romanen. (Finsk Tidskrift 1908).

Godenhjelm, B. F., Deutsch-finnisches Wörterbuch. I. (A—N). 2 Aufl. (Suom. kirj. seur. toimit. 112: 1).

Hahl, Jalmari, Victor Hugo, luonnos hänen elämästään, luomistaan ja arvostelijoistaan. (Victor Hugo, Lucrezia Borgia. Suom. Juhani Aho. Porvoossa 1907. 8:o).

— — Marcel Prévost moralistina. (Valvoja 1908).

— — Frank Wedekind. (Päivä 1908).

— — Nykyajan näytelmäkirjoittajia. Helsinki 1908. 8:o.

Hamon, A., Bernard Shaw och teatern. (Finsk Tidskrift 1907).

Hillman, Adolf, José Echegaray, Nobelpriset och den spanska kritiken. (Finsk Tidskrift 1906).

Hirn, Yrjö, Bernardin de Saint-Pierre och Finland. Observations sur la Finlande mois d'aoust 1763. [Par Jacques-Henri Bernardin de Saint-Pierre]. (Sv. Litt. skpt. i Finl. Förh. och Upps. 19).

— — Företal. [Thomas Hardy]. (En grupp förnäma damer af Thomas Hardy. Öfvers. af Karin Hirn. Helsingfors 1906. 8:o).

— — Thomas Hardy. (Finsk Tidskrift 1907).

— — Note sur la Ballade des dames du temps jadis. (Neuphil. Mitteil. 1908).

Homén, Olaf, Svenska teatern II. [Max Dreyer, Max Halbe]. (Euterpe 1903).

— — Teatrarna. [François de Curel). (Finsk Tidskrift. 1906).

— — Guiseppe Giacosa. (Valvoja 1906).

— — Eugenio de Castro. (Framtid 1906).

— — Adolfo Albertazzi. (Framtid 1906).

— — Anatole France. (Konst och kultur III). Helsingfors 1906. 8:o.

— — Robert Louis Stevenson. (Nya Svenska Läroverket 1882—1907).

Hortling, Ivar, Studien über die ō-Verba im Altsächsischen. Helsingfors 1907. 8:o. (Thèse).

— — Ein Blick auf die Wortbildungsmittel der Sprache. (Sv. Reallyceum i Helsingfors. Progr. 1908).

Hämeen-Anttila, V., John Habberton. (Kansan Novellikirjasto 4).

— — Rudyard Kipling. (Kansan Novellikirjasto 7).

— — Rudyard Kipling. (Aika 1907).

Impivaara, Heikki, Pedro Antonio de Alarcón. (Kansan Novellikirjasto 2).

— — William Makepeace Thackeray. (Kansan Novellikirjasto 8—9).

— — *(H. I.),* André Theuriet. (Aika 1907).

Juutilainen, W:m, Kielihistoriallisia poimintoja saksankielen alalta I. (Savonlinnan Reaalilyseo. Progr. 1905).

Kallio, O. A., Alkusananen. [Alphonse Daudet]. (Kansan Novellikirjasto 13).

Karsten, T. E., Zur Kenntnis der germanischen Bestandteile im Finnischen. (Neuphil. Mitteil. 1906).

— — Eine germanische Wortsippe im Finnischen. (Journ. de la Soc. finno-ougr. XXIII).

— — Zur Frage nach den 'gotischen' Lehnwörtern im Finnischen. (Indogerm. Forsch. Bd 22).

— — Die Urheimat und die Kultur der Indogermanen. (Neuphil. Mitteil. 1907).

Kjaer, Niels, Mestari François Villon. Suom. *Y. K.* (Valvoja 1908).

Koskenniemi, V. A., Ranskalaisen romaanin rappiotila. (Aika 1908).

Kraemer, Alexis v., Bröderna Goncourt. (Konst och kultur VI). Helsingfors 1906. 8:o.

Krook, Anna, Ur Ernest Dowsons lif och lyrik. (Finsk Tidskrift 1906).

— — Sketches in Lavender by Jerome K. Jerome, förkortad uppl. med ordlista. Helsingfors 1907. 8:o.

Laurila, K. S., Über die Stellung der Gesprächsübungen beim neusprachlichen Unterricht in unseren Schulen. (Neuphil. Mitteil. 1908).

Leino, Kasimir, Guy de Maupassant. (Kansan Novellikirjasto 1).
— — Alkulause. [Prosper Mérimée]. (Kansan Novellikirjasto 5—6).

Leopold, Irene, En modern epiker: Gustav Frenssen. (Finsk Tidskrift 1907).

Liljeblom, E., Englanninkielisiä lukukappaleita ynnä sanaluettelo. (Oulun kauppakoulu. Progr. 1907).

Lindelöf, Uno & Öhquist, Joh., Kortfattad tysk grammatik. 2 uppl. Helsingfors 1908. 8:o.

Långfors, Artur, Li *Ave Maria* en roumans par Huon le Roi de Cambrai, publié pour la première fois. (Mém. de la Soc. néo-phil. IV).
— — Li Regres Nostre Dame par Huon le Roi de Cambrai, publié d'après tous les manuscrits connus. Helsingfors 1907. 8:o. (Thèse).
— — Un dit d'amours (Bibl. nat. fr. 1634). (Neuphil. Mitteil. 1907).
— — Un nouveau manuscrit français du Tractatus de planctu beatæ Mariæ virginis (Arsenal 5204). (Neuphil. Mitteil. 1907).
— — Li Confrere d'Amours, poème avec refrains. (Romania 1907).
— — Remarques sur le poème des Poignes d'enfer. (Revue des langues rom. 1907).
— — Moy. haut-all. sambelieren < anc. fr. cembeler. (Neuphil. Mitteil. 1908).

Mémoires de la Société néo-philologique. T. IV. Helsingfors 1906. 8:o.

Mitteilungen, Neuphilologische, 1906—1908. Helsingfors. 8:o.

Modern English Reader. I. Collection of Tales and Poems by English and American Authors. For the Use of Schools and Private Study. 3 ed. Helsingfors 1907. 8:o.

Nyborg, Carl-Adolf af, Katolska skalder. Helsingfors 1906. 8:o.

Nyström, Solmu, Alkeiskirjan luonnos. (Viipurin suom. reaalilyseo. Progr. 1907).

— — Deutsches Lehrbuch für den Anfangsunterricht. Saksankielen alkeiskirja. Porvoossa 1907. 8:o.

— — Deutsches Lehrbuch für den Anfangsunterricht. Tysk elementarbok. Borgå 1907. 8:o.

— — Deutsches Lesebuch. Borgå 1908. 8:o.

Ojansuu, Heikki, Über den Einfluss des Estnischen auf das Deutsche der Ostseeprovinzen. (Neuphil. Mitteil. 1906).

— — Über einige niederdeutsche lehnwörter des estnischen (Journ. de la Soc. finno-ougr. XXIII).

Onerva, L., Paul Verlaine. (Valvoja 1906).

Pentti, S. J., Richard Wossidlo. Alasaksalainen kansanrunouden keräyttäjä. (Aika 1908).

P i e n i englantilainen. Lyhykäinen ja käytännöllinen keino oppia puhumaan englanninkieltä. Helsinki 1906. 16:o.

Pipping, Aline, Nyare italiensk lyrik. En samling skaldeporträtt och öfversättningar. Helsingfors 1906. 8:o.

— — Giosue Carduccis skaldskap. (Finsk Tidskrift 1908).

Pipping, Hugo, Zur Theorie der Analogiebildung. (Mém. de la Soc. néophil. IV).

Poirot, Jean, Quantité et accent dynamique (travail du Laboratoire de physiologie à l'université de Helsingfors, section de phonétique expérimentale). (Mém. de la Soc. néo-phil. IV).

— — Sur l'enseignement de la prononciation française dans les écoles. (Neuphil. Mitteil. 1906).

— — Über die Bedingungen der Sprachentwickelung. (Neuphil. Mitteil. 1907).

— — Ferdinand Brunetière. (Neuphil. Mitteil. 1907).

Poirot, Jean, Sur la prononciation et le groupement des voyelles en français. (Neuphil. Mitteil. 1907).

Rosendahl, Axel, Till frågan om målet för undervisningen i främmande lefvande språk. (Tidskr. utg. af Ped. fören. i Finl. 1906).

— — Deutschland und die Deutschen. Lesebuch. I—II. Helsingfors 1907. 8:o.

— — Alfabetisk ordlista till Deutschland und die Deutschen. Helsingfors 1907. 8:o.

— — Aakkosellinen sanaluettelo lukukirjaan Deutschland und die Deutschen. Helsinki 1907. 8:o.

— — Chrestomathie française. Borgå 1908. 8:o.

— — Aakkosellinen sanaluettelo lukukirjaan Chrestomathie française Alfabetisk ordlista till Chrestomathie française. Borgå 1908. 8:o.

Saksalais-suomalainen matemaattinen sanasto. Helsinki 1907. 8:o.

Schück, Henrik, Mittelalterliche Sagenstoffe und byzantinischer Einfluss. (Neuphil. Mitteil. 1907).

Setälä, E. N., Zur herkunft und chronologie der älteren germanischen lehnwörter in den ostseefinnischen sprachen. (Journ. de la Soc. finno-ougr. XXIII).

Siirtolaisen opas, Suomesta Amerikkaan. Suomalais-englantilainen tulkki. Helsinki 1906. 8:o.

Streng, Walter O., Haus und Hof im Französischen. Mit besonderer Berücksichtigung der Mundarten. Versuch einer onomasiologischen Studie. Helsingfors 1907. 8:o. (Thèse).

— — *(W. O. S.),* Frederi Mistral. (Aika 1907).

— — Über einige Benennungen des Weinkellers in Frankreich. (Neuphil. Mitteil. 1908).

Ström, Emil, Inledande tysk grammatik I—III. (Wasa sv. lyceum. Progr. 1906—08).

Suolahti, Hugo, Indogermanisten kansain alkukoti uusimman tutkimuksen valossa. (Valvoja 1906).

— — Fi. *kalma* 'tod; grab u. a.' (Finnisch-ugr. Forsch. Bd VI).

Suolahti, Hugo, Die althochdeutschen Deminutivbildungen auf *inkilīn*. (Zeitschr. f. deutsche Wortforsch. Bd IX).
— — Ein alter Ausdruck der deutschen Arzneikunde. (Zeitschr. f. deutsche Wortforsch. Bd X).
— — Miszelle: Zum Iwein 4692 ff. (Neuphil. Mitteil. 1907).

Suomalais-englantilainen tulkki ynnä Amerikan opas. Siirtolaisia varten. 3 pain. Helsinki 1907. 8:o.

Söderhjelm, Torsten, Die Sprache in dem altfranzösischen Martinsleben des Péan Gatineau aus Tours. Eine Untersuchung über Lautverhältnisse und Flexion, Vers und Wortschatz. (Mém. de la Soc. néo-phil. IV et Thèse).
— — Gustave Flaubert. (Konst och Kultur II). Helsingfors 1906. 8:o.
— — Gustave Flaubert. (Taidetta ja Kultuuria II). Helsinki 1906. 8:o.
— — Lucrezia Borgian legenda. (Valvoja 1907).
— — Uppsatser och kritiker. Helsingfors 1908. 8:o.
— — *& Söderhjelm, Werner,* Italiensk renässans. Litteratur- och kulturstudier. Helsingfors 1907. 8:o.
— — › — — Italian renessansia. Kirjallisuus- ja kulttuuritutkielmia. Suom. *V. Malinen.* Helsingissä 1908. 8:o.

Söderhjelm, Werner, Jehan de Paris. (Neuphil. Mitteil. 1906).
— — Un drame musical italien du XVII:e siècle, dont l'action se déroule en Finlande. (Neuphil. Mitteil. 1907).
— — Ein dringendes Bedürfnis unseres modernsprachlichen Schulunterrichts. (Neuphil. Mitteil. 1907).
— — Les nouvelles françaises du Ms. Vatic. Reg. 1716. (Neuphil. Mitteil. 1908).
— — Die Langenscheidtschen Hilfsmittel für den modernen Sprachunterricht. (Neuphil. Mitteil. 1908).
— — Die Teilung der modernsprachlichen Professur. (Neuphil. Mitteil. 1908).
— — Ett italienskt musikdrama från 1600-talet med nordiskt ämne och finsk skådeplats. (Sv. Litt. skpt. i Finl. Förh. o. Upps. 21).
— — *& Tötterman, N.,* Fransk språklära. 2 uppl. Helsingfors 1906. 8:o.
— — v. *Söderhjelm, Torsten.*

Tallgren, A. M. & Anna Maria, Oscar Wilde. I—II. (Lännetär 1908).

Tallgren, Oiva Joh., Las *z* y *ç* del antiguo castellano iniciales de sílaba, estudiadas en la inédita Gaya de Segovia. (Mém. de la Soc. néo-phil. IV).

— — Adiciones y correcciones al estudio acerca de las *z* y *ç* (arriba, págs. 3—50). (Mém. de la Soc. néo-phil. IV).

— — Mitä Espanjassa lauletaan. (Valvoja 1906).

— — Apuntes sobre algunas voces raras que ocurren en la Gaya ó Consonantes de Pero Guillén de Segovia. (Cultura Española 1906).

— — La Gaya ó consonantes de Pero Guillén de Segovia. Manuscrito inédito del siglo XV. I. Estudios sobre la Gaya de Segovia. Capítulos de introducción á una edición crítica. Helsinki 1907. 4:o. (Thèse).

— — Observations sur les manuscrits de l'Astronomie d'Alphonse X le Sage, roi de Castille. (Neuphil. Mitteil. 1908).

Theslöf, Georg H., På uppsegling till världsrykte: Henry Bernstein. (Finsk Tidskrift 1908).

Tuhkanen, O., Pieni saksalainen. Hämeenlinna 1906. 8:o.

Tötterman, N. v. *Söderhjelm, Werner.*

Vahansuo, Hanne, J. J. Rousseau. (Aika 1907).

Wallensköld, Axel, Le conte de la femme chaste convoitée par son beau-frère. (Acta soc. scient. fenn. T. XXXIV).

— — Florence de Rome, chanson d'aventure du premier quart du XIII:e siècle. T. II. (Soc. des anc. textes franç. 1907).

— — Le sort des voyelles posttoniques finales du latin en ancien français. (Neuphil. Mitteil. 1908).

Wasenius, M., Eindrücke aus deutschen Schulen. (Neuphil. Mitteil. 1906).

Wilhelm Tell, von Fr. v. Schiller. Kouluja varten sanaselityksillä ja asiatiedoilla varustettu. 6 pain. Helsinki 1908. 8:o.

Wilson, Dover, Bernard Shaw. (Valvoja 1907).

— — George Meredith. (Argus 1908).

Zilliacus, Emil, La légende d'Europe dans les littératures classiques et dans la poésie française. (Neuphil. Mitteil. 1908).

— — Nyupptäckta manuskript av Flaubert. (Argus 1908).

Öhquist, Joh., Aus den Jugenderinnerungen deutscher Dichter. Für den Schulunterricht ausgewählt und bearbeitet. I. Heinrich Heine. Friedrich Hebbel. 2 Aufl. Helsingfors 1906. 12:o.

— — Tysk Elementarbok. 4 omarb. uppl. Helsingfors 1907. 8:o.

— — Saksankielen alkeiskirja. 5 uudist. pain. Helsinki 1907. 8:o.

— — Tysk övningsbok. 3 omarb. uppl. Helsingfors 1907. 8:o.

— — Saksankielen harjoituksia. Suom. *V. R.* 3 uudist. pain. Helsinki 1907. 8:o.

— — Skrivprov för studentexamen i tyska. Helsingfors 1907. 8:o.

— — Saksankielen kirjoituskokeet ylioppilastutkintoa varten. Helsinki 1907. 8:o.

— — Alfabetisk ordlista till Deutsche Prosa und Dichtung. 3 uppl. Helsingfors 1908. 8:o.

— — v. *Lindelöf, Uno.*

M. Wasenius.

TABLE DES MATIÈRES





